



JAHRBUCH

FÜR

ROMANISCHE UND ENGLISCHE LITERATUR

UNTER BESONDERER MITWIRKUNG

VON

FERDINAND WOLF

HERAUSGEGEBEN

VON

Dr. ADOLF EBERT,

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT MARBURG.

ZWEITER BAND.

BERLIN,

FERD. DÜMMLER'S VERLAGSBUCHHANDLUNG

UND A. ASHER & Co.

1860.

Inhalt.

Seite

L'Enéide de Henri de Veldeke et Le Roman d'Eneas, attribué à Benoit de Sainte-More; par *Alexandre Peÿ* 1

Die spanischen Sprichwörter als Element der Verskunst betrachtet; von *José Amador de los Rios* 46

Le dit du Magnificat von Jean de Condé; von *Adolf Tobler* . . 82

Kritische Anzeigen:

English and Scottish Ballads, selected and edited by F. J. Child; angezeigt von *Adolf Wolf* 105

The Works of Shakespeare ed. by Dyce; angezeigt von *Tycho Mommsen* 115

Miscelle: Real, Real! von *Felix Liebrecht* 119

Ein weiterer Beitrag zur Geschichte der romantischen Poesie; von *Felix Liebrecht* 121

Virués' Leben und Werke; vom Freiherrn *von Münch* 139

Der erste historische Roman im spanischen Süd-Amerika; von *Ferd. Wolf* 164

Das Neueste zur Ossian-Frage; von Dr. *Heller* 183

Kritische Anzeigen:

The Ballads of Scotland, edited by W. E. Aytoun; angezeigt von *Adolf Wolf* 204

A volume of vocabularies, edited by Th. Wright; angezeigt von *A. v. Keller* 221

Du poème du Cid dans ses analogies avec la chanson de Roland, par E. Baret; angezeigt von *W. L. Holland* 225

La Satire en France au moyen-âge par C. Lenient; angezeigt von *Eugène Talbot* 227

A Glossarial Index to the printed english literature of the thirteenth century, by H. Coleridge 236

Seite

Zur Geschichte der catalanischen Literatur; von *Adolf Ebert* . . 241

Der catalonische Cançoner d'amor der Pariser Bibliothek; von *Karl Bartsch* 280

Guicciardini's Unedirte Werke; erster Artikel: seine Considerazioni und Ricordi; von *Enrico Cornet* 293

Die Quellen des „Barlaam und Josaphat"; von *Felix Liebrecht* . 314

Inedita aus dem Breviari d'amor; von Dr. *Sachs* 335

Kritische Anzeigen:

La vie de Saint Thomas par Garnier de Pont Sainte-Maxence, publ. par Hippeau; angezeigt von *Alexandre Peÿ* 358

Miscellen: Ueber den Roman de la Poire; von *W. L. Holland* . . 365

Jahresberichte:

Die englische Nationalliteratur im Jahre 1859; von Dr. *H. Beta* 369

Die Nationalliteratur der Vereinigten Staaten von Nord-Amerika in den Jahren 1858 und 1859; von *F. A. March*. 393

Die italienische Nationalliteratur im Jahre 1859; von *Justus Grion* 404

Die spanische Nationalliteratur in den Jahren 1858 und 1859; von *José Amador de los Rios* 412

Bibliographie des Jahres 1859 436

Register 487

44/1

L'Enéide de Henri de Veldeke et Le Roman d'Eneas

attribué à Benoit de Sainte-More.

Dans la préface de son excellente édition de Veldeke, L. Ettmüller, après avoir établi qu'une Enéide française a dû servir de modèle à l'Enéide allemande, exprimait le regret que cette oeuvre importante pour l'histoire de deux littératures *n'eût pas été retrouvée*: nous ne pouvons donc dire, ajoutait-il, dans quelle mesure le minnesinger a imité le trouvère; mais nous ne doutons pas qu'il ne l'ait suivi fidèlement dans la conduite générale du poëme. „Das französische Gedicht ist bis jetzt noch nicht wieder aufgefunden; es läſst sich daher auch nicht sagen, wie Heinrich zu seinem Vorbilde sich verhalte; wahrscheinlich jedoch ist er ihm im *Ganzen* treu gefolgt". Heinrich von Veldeke, XIX.

Au moment où Ettmüller écrivait sa préface (le jour de la Saint Conrad, 1851), l'existence du roman d'Eneas n'avait encore été signalée au monde littéraire que par quelques lignes de M. P. Paris, dans son précieux travail sur les Manuscrits de la Bibl. Royale, et nous ne sommes pas étonné que cette rapide mention eût échappé au savant allemand. Depuis, au mois de mai 1856, nous avons publié de ce poëme une analyse [1]) qui, bien que succincte et tracée uniquement en vue d'une comparaison avec Virgile,

---

[1]) Essai sur li romans d'Eneas, d'après les manuscrits de la Bibliothèque imp., Paris, Firmin Didot.

suffirait déjà pour montrer que les conjectures d'Ettmüller étaient parfaitement fondées. Aujourd'hui nous allons étudier la composition attribuée à Benoit de Sainte-More, non plus dans ses relations avec l'original latin, mais dans ses rapports avec l'imitation allemande; et il ressortira de ce rapprochement, que non seulement Henri de Veldeke a reproduit fidèlement *l'ensemble* (*das Ganze*) du roman français, mais encore qu'il en a copié et traduit fort exactement presque tous les détails.

Afin de permettre le plus tôt possible à nos lecteurs d'apprécier la valeur de cette assertion, nous aborderons sur le champ l'examen comparatif des deux poëmes; et remettant à un moment plus opportun toute considération générale, nous donnerons seulement ici l'indication de nos sources.

Nos citations du *Roman d'Eneas* seront prises dans le manuscrit 7535 (Cangé) de la Bibliothèque Impériale, le meilleur, selon nous, le plus complet et probablement le plus ancien texte que nous possédions de ce roman.

Les passages de *l'Enéide* allemande que nous croirons devoir mettre en regard, seront empruntés à l'édition de Veldeke dont nous avons parlé plus haut: *Dichtungen des deutschen mittelalters*, Bd. VIII. *Heinrich von Veldeke.* Leipzig, G. J. Göschen. 1852. 8°.

Benoit de Sainte More entre en matière un peu autrement que Virgile. Quand Ménélas, dit-il, eut mis le siège devant Troie, il ne quitta pas la ville qu'il ne l'eût prise. Entrés dans ses murs par trahison, les Grecs mirent tout à feu et à sang; ils n'épargnèrent ni prince, ni duc, ni comte. Cependant Eneas, averti par sa mère Vénus, parvint à s'échapper. Il sortit de la cité en flammes, tenant son fils par la main, et faisant porter derrière lui son vieux père. Pendant le trajet, beaucoup de Troyens s'étaient joints à lui, et, quand il fut arrivé sous un grand arbre, il s'arrêta et demanda à ses compagnons s'ils voulaient gagner sous sa conduite quelque terre hospitalière, ou s'ils préféraient retourner sur leurs pas pour venger

leurs amis et leurs parents. Trop peu nombreux et trop découragés pour prendre ce dernier parti, ils se décident à suivre Eneas. Une étoile leur montre le chemin et les conduit au rivage, où ils trouvent vingt barques appartenant aux Grecs. Ils s'y précipitent, et bientôt ils sont en pleine mer.

Henri de Veldeke débute exactement de même, et nous retrouvons dans son récit tous les traits principaux du poëte français. Dans le minnesinger comme dans le trouvère, Eneas réunit autour de lui trois mille guerriers „trois mille *escus*" „drû tûsent *schilde*", il trouve sur le rivage „XX bones barges Que li Griu orent guerpies, Bien aornées et garnies" „Dô vant her zwênzich Kiele, Wol bereit und gespîset.... Die Griechen liezen sie dâ"; enfin dans les deux poëmes le prince troyen tient à ses compagnons le même langage et en reçoit la même réponse plus prudente qu'héroïque:

. . . .
Demanda lor communement
S'il se vauront à lui tenir,
Et bien et mal od lui sofrir;
U s'il vauront retorner ens,
Venger la mort de lor parens;
Près est de faire lor plaisir,
Del retorner et del sofrir.
Mius s'en volrent od lui fuir,
Que retorner ens por morir;
Car n'ert mie grans lor effors,
Tost les aroient li Griu mors.
Cil dient tot del repairier,
Ne del combatre n'ont mestier.
(f°. 83, recto, colonne c. vers 43 et sqq.)

„Nu saget mir ûwern mut,
Waz ûh dar umbe dunke gût;
Ob wir lebende wellen hinnen komen
Oder wider kêren
Und sterben mit êren
Und unser frunt rechen.
Swaz ir wellet sprechen,
Daz û allen lieb sî,
Des is mir getorret stân bî,
Des helfe ich û, ob ich mach."
Ir iegelîcher des erschrach,
Do ez an daz sterben solde gân:
Dô dûhte sie daz baz getân,
Daz sie daz lant rûmden
Denn sie sich dâ versûmden
Und rûm dâ erworben,
Dâ si umbe erstorben.
(Ed. cit. p. 19, v. 27 et sqq.)

Dans le passage qu'on vient de lire, Henri de Veldeke paraphrase un peu son modèle; il va maintenant le résumer, sans cesser pour cela de le suivre pas à pas. Il décrira moins longuement que Benoit de Sainte-More, la tempête excitée par Junon, mais il la fera, comme lui, cesser

d'elle-même le quatrième jour, sans l'intervention de Neptune. Comme lui aussi, il racontera tout autrement que Virgile l'arrivée d'Enée à Carthage. La gracieuse apparition de Vénus à son fils est supprimée par les deux poëtes du moyen-âge; suivant eux le chef troyen reste sur le rivage et se borne à envoyer à la découverte dix chevaliers commandés par Ilionée. Ceux-ci arrivent à la ville que bâtissait alors Didon. Veldeke renonce à décrire la cité nouvelle; „il est forcé d'abréger et ne peut reproduire tous les développements où Virgile est entré à ce sujet:

Ez wâre ze sagenne alze lank
Umbe die borch mâre,
Wie si gebûwet wâre.
Des Virgilîûs der helt
In sînen bûchen dar von zelt,
Des scholen wir vil lâzen
Unde nâch der mâzen
Die rede harde korten". (p. 26, v. 14 et sqq)

Ce passage semble formel et pourrait faire croire que Veldeke a eu sous les yeux l'épopée latine; nous y voyons au contraire une preuve de plus que notre minnesinger n'a jamais consulté d'autre Enéide que le Roman d'Eneas. C'est dans Benoit de Sainte More et non dans Virgile que se trouve cette longue description qu'il se dit obligé d'écourter. Virgile a tracé en quinze vers le tableau de Carthage naissante (I, 425—440); Benoit en a consacré près de deux cent cinquante aux merveilles de la ville africaine; et bien que le minnesinger ait laissé de côté la plupart des inventions du trouvère, il a fait encore à son modèle des emprunts assez nombreux et surtout assez caractéristiques pour que nous puissions indiquer à coup sûr la source où il a puisé. Quand il peint la cité assise entre la mer et de grands fleuves (Daz mer gienk einer sîte etc. p. 27 v. 11 et sqq.) et si forte qu'elle ne craignait nulle armée terrestre (Daz si niene vorhte ein bast Allez erdische here), quand surtout il décrit les sept portes gardées chacune par un comte (ein grêve rîcher) commandant à trois cents chevaliers qui en avaient le fief (dar abe heten

sie lêhen) il est évident que Veldeke n'imite pas le poëte romain; en revanche nous lisons au f°. 84 de notre manuscrit:

Li mer li bat une partie;
Jà par iloc n'ert asalic.
De l'autre part sont li vivier,
Et li marois grans et plenier.
. . . .
Li mur erent espes et haut
Qu'il ne cremoient nul assalt.
. . . .
VII. maistres des tors i avoit;
I. quens sor cascune manoit;
Son fié i tenoit et sa terre.
Se à la vile sordoit guerre,
Cascun conte estovoit servir,
Et .VII^{c}. chevaliers tenir.

Certes l'imitation est flagrante; mais poursuivons notre analyse. Accueillis fort gracieusement par Didon, les messagers d'Eneas reviennent vers leur maître qui s'avance à leur rencontre et les interroge sur le résultat de leur mission:

Q'avés trové? — Mult bien — Et quoi?
— Cartage. — Parlastes al roi?
— Nenil. — Porcoi? — N'i a signor.
— Que dont? — Dido maintient l'onor.
— Parlastes vous od li? — Oïl.
— Manace nous? — Par foi, nenil.
— Et que dist donc? — Promet nous bien.
— Séur serons? — N'i criembron rien;
Ce dist la dame tyriane,
S'en ceste tere libicane
Volés remaindre et sojorner
Vos nés restraindre et ratorner,
Ne vous estuet doter de rien;
Car el vous asséure bien.
Par nous vous offre le sojor
Laiens avolc li en sa tor;

Her sprach: ‚waz habet ir funden?'
„Allez gût." ‚unde waz?'
„Kartâgô." ‚waz is daz?'
„Es is ein borch here."
‚Dorch got, saget mêre,
Is si verre?' „Nein, s'is nâ."
‚Fundet ir den kunich dâ?'
„Da nis kuneges niht." ‚Wie denne sô?'
„Dâ is diu frouwe Dîdô."
‚Gesprâchet ir si?' „jâ wir tâten."
‚Wie fundet ir si?' „Wol beraten".
‚Waz enbûtet sie uns?' „Allez gût."
‚Meinet sie ez?' „Jâ si tût,
Sie enphienk uns mit minnen
Und wil ûch des brengen innen,
Daz ir ir willekomen sît,
Sô ir mit ir wellet sîn.
. . . .
Lâzet sis gewalden,

Ses services ne vous falra
Tant com prandre le vous plaira.
(F°. 85, r, c, 13 et sqq.)

Si wil ûch wol behalden
In ir selber palas."
(p. 32 v. 26 et sqq.)

Eneas se rend sans retard à l'aimable invitation de la reine. Couvert de riches vêtements, monté sur un superbe palefroi, il s'avance, à la tête de sept vingt chevaliers, par les rues de la cité libicane; bourgeois, dames et chevaliers le regardent passer:

N' estavoit mie demander
Qui de la compaigne estoit sire;
Sans ce que nus d'als l'oïst dire,
Conissoient trestot le roi.
Li uns le mostre l'altre al doi;
Mult estoit biax et avenans,
Et chevalier furnis et grans;
A tous resambloit li plus bel.
(f°. 85 verso, a, 40 et sqq.)

Sine dorften niht frâgen,
Welich der hêre wâre:
Enêas der mâre
Was so schône dâ bevoren
Daz er lîhte was erkoren.
(p. 35 v. 22 et sqq.)

Didon avait quitté son palais pour venir au devant des étrangers: elle reçut Eneas avec cordialité et s'entretint longuement avec lui. Cependant, le prince troyen avait envoyé „son cambelain" (*sînen kamerâre*) chercher sur les vaisseaux son fils Ascanius et des présents pour la reine. Vénus, qui voit emmener l'enfant, est prise d'une secrète terreur, et pour prévenir un changement dans les dispositions jusqu'ici si bienveillantes des Carthaginois, elle communique à Ascanius, par un baiser, la faculté d'inspirer de l'amour à ceux qui l'embrasseront après elle. Puis elle s'éloigne, après avoir recommandé que personne ne le baisât, de peur d'atténuer ou de détruire la vertu qu'elle venait de mettre en lui. En arrivant auprès de son père, l'enfant vole dans ses bras; la reine le prend à son tour dans les siens et l'accole; „mortel puison la dame i boit".

Dans Virgile, comme tout le monde le sait, la sollicitude maternelle de Vénus a recours à un tout autre expédient: elle substitue Cupidon à Ascagne qu'elle emporte endormi dans les bois sacrés d'Idalie. Mais on ne peut nier que l'invention mise par le trouvère à la place du merveilleux classique qu'il s'interdit autant que possible, ne

soit fort ingénieuse, et l'on ne doit pas s'étonner que le minnesinger l'ait adoptée à son tour.

Arrivé au commencement du second livre de l'Enéide, Benoit de Sainte-More pendant quelque temps suit son modèle d'assez près; seulement il supprime l'épisode de Laocoon, et résume en une quarantaine de vers la destruction de Troie, la mort de Priam, la fuite d'Enée et la mort de son père, c'est-à-dire tout le troisième livre de Virgile, et une grande partie du livre précédent. En revanche, il s'arrête avec complaisance sur les amours de Didon et d'Enée, et traduit à peu près tout le quatrième livre. Il se conformait en cela à l'esprit et au goût de son siècle. Aussi Henri de Veldeke a-t-il obéi aux mêmes tendances; mais en les exagérant encore, de sorte qu'où le poëte français abrège l'épopée latine, le poëte allemand l'écourte; où le trouvère la développe, le minnesinger la paraphrase et l'amplifie. Il serait curieux, au point de vue littéraire et esthétique d'examiner comment le caractère de Didon a été tracé par trois écrivains de pays et de siècles si différents, de comparer par exemple les plaintes et les imprécations que Virgile prête à la malheureuse reine avec celles que mettent dans sa bouche Benoit et Veldeke; mais une pareille étude nous entraînerait trop loin, et pour ne pas sortir des limites de notre sujet, nous nous bornerons à signaler dans cet épisode les passages importants pour la solution du problème historique qui nous occupe.

Dans le *Roman d'Eneas* la reine avoue à sa soeur sous trop de détours son amour pour le chef troyen; la Didon allemande y met plus de façons; quand il lui fallut le nommer, elle prononça d'abord: E, et puis long-temps après: NE, et enfin contrainte par l'amour, elle acheva: AS. Cette idée plus bizarre que spirituelle appartient-elle à Henri de Veldeke? Feuilletons son poëme, tournons une centaine de pages, et nous verrons Lavinie se servir du même procédé pour confesser à sa mère le nom de celui qu'elle aime. Plus pudique encore que Didon, elle ne peut parler, mais elle écrit; elle trace d'abord un E, puis un N, puis encore un E, enfin au comble de l'angoisse, elle

forme un A et un S. Sa mère regarda et lut: „Il y a ici Eneas!“ Notre minnesinger se répète; mais cette fois il ne nous est plus possible de conserver la moindre illusion sur son originalité, car voici ce que nous lisons au même endroit dans Benoit de Sainte-More: „Dont n'a nom Turnus tes amis?“ demande la mère irritée;

Nenil, dame jo vous plevis.
— Et coment dont? — Il a nom: E;
Dont sospira, puis redist: NE;
D' iloc à piece noma: AS;
Tot en tramblant le dist et bas.
La roine se porpensa
Et les sillebes assambla:
Tu m'as dit E et NE et AS,
Ces letres sonent ENEAS!

Veldeke n'a pas non plus imaginé l'épitaphe qu'il a placée sur la tombe de Didon; il n'a fait ici encore que traduire son modèle, comme il est aisé de s'en convaincre.

I. epitaife i ont escrit.
La letre dist qu' iloques gist
Dydo qui por amor s'ocist;
Onques ne fu mieldre paaine,
S'ele n'éust amor soltaine;
Mais ele ama trop folement,
Savoir ne li valut nient.
(f°. 89, v. b. 59 et sqq.)

Die buchstaben sprâchen sô:
„Hie liget frouwe Dîdô,
Diu mâre und diu rîche,
Diu sich sô jâmerlîche
Dorch minne zû tôde erslûch.“
Daz was wunderlîch genûch.
Sô wîse sô si was [1]).
(p. 80, v. 9 et sqq.)

C'est également à l'exemple du trouvère que le minnesinger supprime, ou peu s'en faut, le cinquième livre de l'Enéide, et qu'il résume en une quinzaine de vers le départ d'Enée de Carthage, son arrivée en Sicile et les jeux funèbres en l'honneur d'Anchise. Une peinture de moeurs antiques, une description de cérémonies et de fêtes payennes ne pouvait guères être goûtée au moyen-âge; par contre une descente aux enfers était en ce temps-là un sujet fort populaire, comme l'atteste *Le Voyage de St. Brandan*

---

[1]) Il nous semble que ce dernier vers serait assez obscur (quoique très facile à entendre grammaticalement) si le texte français ne venait le commenter. Il nous semble aussi qu'il devait faire partie de l'épitaphe, et que la ponctuation de ce passage devrait être modifiée. Nous soumettons cette observation aux savants allemands plus compétens que nous sur ce point, et qui ont sur nous l'avantage de pouvoir recourir au manuscrit.

aussi bien que la divine Comédie. Le sixième livre sera donc traduit à peu près in extenso par nos poëtes du XIIe siècle, et nous aurons ici matière à plus d'un rapprochement instructif.

Le récit de Virgile est présent à toutes les mémoires: On se rappelle la visite d'Enée à la prêtresse de Cumes, les effets mystérieux de l'inspiration prophétique sur la Sibylle, la fureur étrange qui s'empare d'elle à l'approche du dieu, son visage qui se décompose, ses cheveux qui se hérissent, sa poitrine qui se soulève haletante...

. . . . Cui talia fanti
Ante foras, subito non vultus, non color unus,
Non comptae mansere comae; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei. (VI. v. 46 et sqq.)

Ce tableau saisissant semble avoir frappé Benoit de Sainte-More et il a cherché à le reproduire; mais chez lui l'aspect effrayant de la prêtresse n'est plus le résultat passager de l'émotion à laquelle elle est en proie, c'est son extérieur habituel; la Sibylle est devenue une espèce de monstre:

Ele séoit devant l'entrée,
Tote quenue, eschavelée;
La face avoit tote palie,
Et la car et noire et froncie.
Paors prandoit de son regart,
Fame sambloit de male part. (90, r, b. 13.)

Veldeke vient à son tour et copie ce bizarre portrait, en renchérissant considérablement sur l'original; c'est un des passages où il a montré le plus d'imagination: „La dame était assise dans un temple (in einem betehûs), comme le dit Virgilius; ses cheveux étaient longs et gris et durement emmêlés.... Elle avait un livre à la main et lisait quand Eneas s'approcha d'elle. Une mousse frisée lui pendait hors des oreilles.... ses yeux étaient enfoncés profondément sous ses sourcils, qui longs et gris lui tombaient sur le nez.... noire et froide était sa bouche... ses dents

serrées étaient longues et jaunes.... son cou et sa gorge noirs et plissés etc."

Ce hideux personnage conduit Enée, dès qu'il s'est muni du rameau d'or, à l'entrée de l'Averne, et lui donne, pour le préserver des émanations infernales, un onguent inconnu à la Sibylle de Virgile:

I. ongement li a doné	Dô gab sie ime ein krût
Que ele avoit o soi porté;	. . . .
Ainc puis qu'il en santi l'odor,	Si sagetim daz ez gût was
N'ot mal d'icele fort puor.	Wider den helleschen stank.
(90, v. a. 18 et sqq.)	. . . .
	Einer salben gab sim ouch,
	Gût unde tûre
	Wider dem hellefûre u. s. w.
	(p. 88, v. 22 et sqq.)

Eneas, après avoir passé le Léthé que Veldeke appelle *Oblivió* et que Benoit se dispense de nommer, se trouve en présence de Cerbère:

Cerberus est d'infer portiers:	Cerberum si funden
Garder l'entrée est ses mestiers.	Der helle portenâre.
Molt par est lais à desmesure	. . . .
Et de mult orible faiture.	Dô was her sô freislîche getân,
Gambes et piés a tos velus	Daz ir ez niht geloubet.
Et les ortels a tos crocus;	Her hete driu houbet
Tels ongles a com uns grifons,	Groz und egislîche.
Et est couez com uns gaignons.	. . . .
Agu dos a et recorbé	Sîn lîb was im bewassen al
Et le ventre gros et enflé:	Mit nateren und mit slangen.
Une estrume a desor l'eskine,	. . . .
Et maigre et sece la poitrine;	Nû wir ez sagen mûzen,
Espalles grailes et bras fors,	Wande wirz an den bûchen lesen,
Les mains a teles com un tors.	Daz die nagele solden wesen,
Trois testes a tel com un chien.	Daz wâren clâwen vile scharf.
Onques ne vi si laide rien.	Den schûm her ûz dem munde warf
Com chiens abaie par costume;	Heiz unde bitter unde sûr
De sa boce salt une escume:	Her is ein ubil nâchgebûr.
Une erbe en naist mortele et laie,	Der helle torwarde
Nus hom n'en boit à mors nel traie.	Der zornde vile harde,
. . . .	Dô her die menschen gesach.
Quant Cerberus vit cels venir,	Niht langer her ne lach,
Forment comenca à glatir;	Zornlîche her ûf sprank.
Trestos infers en resona;	Sîn âdem freislîche stank,
De maltalent se hireca;	Wîte ginete im der munt.

Les coloevres se comovoient
Qui environ son col estoient;
Ne cessoient d'aguilloner,
Ne de fermir ne de trambler.
Si grant paor ot Eneas,
N'osa avant aler un pas.
(f°. 91, r, a, 11 et sqq.)

Her was gestalt alsam ein hunt
Hinden unde vorne.
Her strûbete sich vor zorne.
Die nateren und die slangen,
Da her mite was bevangen,
Sie bliesen unde gullen,
Freisliche si bullen,
Sô daz diu helle erwagete,
Und als der tûvel jagete,
Grôzlîch das gescrei was.
Dô ervorhte sich Enêas.
(p. 97 et 98.)

Virgile apaise Cerbère en lui jetant un gâteau de miel. Nos poëtes du moyen-âge emploient un procédé encore plus simple. La prêtresse prononce „tout bellement entre ses dents“ „vile lîse, in ir munt“ un charme qui endort le monstre. Le laissant devant la porte „colciés tos en roorte“ „gewunden alse ein schîbe“, la Sibylle et son compagnon pénètrent en enfer.

Eneas rencontre Didon qui se détourne, les Grecs qui fuient à son approche et arrive enfin près d'Anchise qui lui montre ses descendants. C'est d'abord Silvius qui empruntera son nom aux forêts où s'écoulera son enfance:

Silvius, Albanum nomen, tua posthuma proles:
Quem tibi longævo serum Lavinia conjux
Educet *silvis* etc...

En une *selve* ci naistra,
Et *Silvius* à nom ara.

L'étymologie du nom de Silvius, affirmée positivement par Denys d'Halicarnasse, a été à peine indiquée par Virgile. Benoit de Sainte-More l'a pourtant saisie, et mise en lumière avec une certaine netteté. Henri de Veldeke au contraire, soit qu'il ne l'ait pas comprise, soit plutôt à cause de l'impossibilité où il se trouvait de faire passer dans sa langue le jeu de mots sur lequel elle repose, l'a entièrement laissée de côté.

Silviûs sal her genant sîn
Dâ obene ûf der erden
Und sal geboren werden
In einer wiltnisse:
Daz wizzest vil gewisse. (p. 108, v. 22 et sqq.)

De Silvius, le trouvère passe à Silvius Eneas, puis à Romulus, à Jules César, et termine à César Auguste sa rapide revue des héros romains, sans dire un mot ni des Décius, ni des Gracques, ni des Fabius, ni des Scipions. Le minnesinger est plus laconique encore et s'arrête à Romulus; il sépare assez brusquement Eneas d'Anchise et le fait sortir de l'enfer, sans nommer les portes „eborine“ et „cornine“. Mais il a soin de nous apprendre que la Sibylle ne quitta pas Eneas sans prendre congé de lui: „Mit urloub sie von ime schiet“; ainsi le dit la chanson, ajoute-t-il, „Alsus saget uns daz liet“: ce qui est parfaitement vrai, comme on va le voir:

Tant l'a la prestresse mené
Que à sa gent l'a asamblé;
Puis a congié del vassal pris;
Si s'an revait en son païs. (f. 92, r, b. 52 et sqq.)

De retour parmi ses compagnons, le chef des Troyens arrive avec eux en Lombardie où régnait le roi Latin. Trente chevaliers vont de sa part porter au souverain du pays de riches présents:

Une corone et un mantel,
Et un ceptre et un anel
Que li dona par druerie
Dydo quant el devint s'amie;
Et une cope à chiers emax
Que li dona rois Menelax,
Par desos Troie, à un rivage,
Quant à lui ala à message.
(f°. 92, v. a. 56 et sqq.)

Ein scepteum und ein crône,
Ein mantel und ein vingerlîn
Und einen koph goldîn,
Der des kuneges Menelâî was.
Menelâûs het in ime gegeben,
Dô her ze ime was gesant,
Dô her ze Troie an den sant
Zaller êriste quam.
(p. 113, v 31 et sqq.)

Les messagers furent très bien reçus par le roi Latin qui s'empressa d'offrir à Eneas la main de sa fille, au grand mécontentement de la reine. Les Troyens sont connus pour leur mauvaise foi, dit Amate à son époux. Eneas traitera Lavine comme il a traité Didon, il l'abandonnera après l'avoir déshonorée. — Latinus reste inébranlable; et la reine furieuse envoie à Turnus (le *marquis* suivant Benoit, le *duc* selon Veldeke) un messager pour le prévenir de ce qui se passe et l'engager à chasser les Troyens du pays. Le chef des Rutules n'est que trop porté à suivre ce conseil; mais

il lui manque un prétexte pour engager la lutte. Un incident fortuit le lui fournit.

Près de Laurente était un „castel fermé“ „ein vestez hûs“ appartenant à un homme de haut parage nommé Tyrus. Sa fille Silvia avait un cerf si bien apprivoisé qu'il couchait dans la chambre de sa maîtresse, mangeait le pain dans sa main, buvait le vin dans son hanap et s'agenouillait à ses pieds:

Tant ert li cers de bone orine,	. . . .
Que la nuit servoit al mangier;	Und als der hêre Tyrrêûs
Si ert en liu de candelier,	Obe sîme tische saz,
Devant le pere à la pucele.	Der hirz diende im alser az.
Mervelle estoit li teste bele,	Uber sîn houbet vorne
Quant uns grans chierges li ardoit	Kleibte man im an sîn horne
Sor cascun rain que il avoit;	Kerzen die branden;
Et dès que li sire bevoit,	. . . .
Si se levoit li cers tot droit.	Her rihte sich ûf sô her trank:
(f°. 93, v. c. 2 et sqq.)	Her was gelêret den site.
	(p. 132, v. 4 et sqq.)

C'est la mort de ce cerf tué par le fils d'Enée qui est, dans nos poëmes du moyen-âge aussi bien que dans l'Enéide, le signal des hostilités entre les deux peuples. Mais si Benoit et son imitateur sont d'accord avec Virgile sur la cause et les principales péripéties de cette lutte sanglante, ils la peignent sous des couleurs fort différentes et en exagérant singulièrement les proportions. Aux cris de Silvia, ses frères accourent à la tête des vilains de la contrée et fondent sur les vingt écuyers qui accompagnent Ascanius. Ceux-ci envoient chercher des renforts au camp, et cent chevaliers (Veldeke dit trois cents) arrivent à leur secours. Le fils aîné de Tyrus est tué ainsi que Dans Galesus et les vilains s'enfuient dans le château où ils soutiennent un véritable siège. Le pont avait été levé (Die valporten heten si ûf gezogen) et du haut des murs, ils lançaient des épieux aigus (Si worfen grôze steine Und schozzen vaste mit den bogen); mais enfin les traits leur manquèrent et ils furent obligés de s'enfuir par une poterne. Les assaillants pénétrèrent dans le château, le pillèrent, et ravagèrent tout le pays. Ils chargèrent de blé mille som-

miers, dit Benoit; ils enlevèrent beaucoup de grain et de farine, de viande et de vin et en remplirent plusieurs voitures, ajoute Veldeke; tout ce butin fut porté dans la forteresse qu'Enée depuis son arrivée avait eu le temps de bâtir et qui se trouva dès lors approvisionnée pour longtemps:

Adont furent il si garni
Que à un an tot acompli
Se pueent il bien maintenir
Et .I. grant siege bien tenir.
(f°. 94, r, c, 48 et sqq.)

Ir borch sie dâ spîsten
Vil nâch zeime jâre,
Swem ez leit wâre.
(p. 137, v. 40 et sqq.)

A la nouvelle de ces actes de violence, Turnus convoque ses barons; ils accourent au nombre de „XI vins milliers“ suivant le trouvère, de cent quarante mille „hundert tûsent, und vierzich tûsent dar zô“ selon le minnesinger. „Mezentius i vint premiers“ avec son fils Lausus et mille chevaliers; puis Aventinus fils d'Hercule qui „Del quir .I. lion ot escu“ „Unde het eins lêwen hût gemachet ze sîme schilde“. Il amenait „M. chevaliers, Estre la geude, les archers“ „Tûsent ritter, Sunder schutzen unde fûzhere“. Venait ensuite le duc de Prenestine, et le sire de Palatine, et Messapus fils de Neptune: les chevaliers de celui-ci étaient montés sur de rapides coursiers venus des bords de la mer et nés de cavales fécondées par le vent:

Si concoivent totes del vent.
. . . .
Molt seroient de grant pris,
S'il vivoient .IX. ans ou .X.;
Mais ne vivent que sol .III. ans.

Die mutter die sie tragent
Die enphânt si von dem winde.
Si wâren maneger marke wert
Mohten si leben zehen jâr.
Sine lebeten aber neheine wîs
Langer danne vier jâr.

L'énumération qui suit est assez curieuse pour que nous la transcrivions toute entière:

Vint i Claudus .I. rices quens
Qui fu sire des Aubiens [1]);

Do quam Claudjûs der wol getâne,
Her was hêre ze Sabîâne.

---

[1]) Peut-être devrions nous lire au lieu de *„des Aubiens“ de Saubiens*; c'est du moins ce qui semble ressortir de la traduction de Veldeke, d'accord ici avec Virgile:

Ecce *Sabinorum* prisco de sanguine, magnum
Agmen agens Clausus. VII, 706.

Venu i sont li Sabarin,
Et li Puillain et li Latin,
Li Negien et li Puillan,
Et li Hongrois et li Toscan;
Cil de Naples, cil de Salerne,
Et cil i vinrent de Valterne;
Ne sai que acontaisse plus,
Car tant en asambla Turnus
Que gens à pié, que chevaliers,
C'on les prisa .VII.^{xx} milliers.
(f°. 94, v. c 48 et sqq.)

Dar nâch quâmen die Barbarîne,
Die Pulloise und die Latîne,
Die von Nâplîs, von Salerne,
Von Calabrîe, von Volterne,
Die von Genuê, die Pîsâne,
Die Ungere und die Venezîâne,
Und dar zû manich rîche man,
Des ich genennen niene kan,
Manich helt lussam.
Umb daz here daz dâ quam
Is uns diu zale wolc kunt:
Sibenwarb zweinzich tûsunt
Was es dô ez quam ze samen.
(p. 145, v. 13 et sqq.)

Camille vint la dernière „Qui de Volscane estoit roîne“ „Diu Kunegin von Volcâne“; Benoit de Sainte-More et son imitateur peignent fort en détail les traits de la jeune fille, son costume, ses armes, les harnais de son cheval et son cheval lui-même qui est bien le plus singulier animal qu'on puisse imaginer.

Onques ne fu tant gente beste:
Le cors ot tot blanc et la teste,
Le topet noir, et les orelles
Ot ambes .II. totes vermelles;
Le col ot bai, et fu bien gros,
Les crins indes et vers par flos.
Tote ot vaire l'espalle destre,
Et ot bien grille le senestre.
Le pis devant ot louinés,
Et fu tos bruns par les costés;
Et fu tos noirs desor les alves;
Les .II. gambes devant sont falves,
Les .II. derier roges com sans;
Les .IIII. piés avoit tos blans.
Noire ot la coe une partie,
L'autre blance tote crespie.
(f°. 95, r, b. 23 et sqq.)

Daz winster ôre und der mane
Waren im wîz als der snê.
Im waz daz zewese ôre
Und der hals swarz als ein rabe.
Daz houbet was im al rôt
Und wol geschaffen genûch,
Und ein bein rôt und ein bûch,
Der ander bûch was ime vale
Al daz bein hin ze tale.
Im glizzen die sîten
Als ein wilder phâwe.
Diu ein gofe was aphelgrawe,
Rehte als ein lêbart
Harde ez besehen wart,
Dô siz geriten brahte dare.
Der zagel was im einvare
Crisp und swarz als ein bech.
(p. 148, v. 17 et sqq.)

Turnus tient conseil. Mezentius l'engage à ne commencer les hostilités contre les Troyens qu'après les avoir fait d'abord „araisoner“ puis défier. Mais Messapus répond que ces formalités sont inutiles envers des gens qui ont

déjà pris un châtel et tué plus de cent habitants, et son avis prévaut. Pendant ce temps Eneas, qui s'attendait à être attaqué, travaillait à rendre imprenable la forteresse qu'il avait bâtie et que les Troyens appelaient Montauban:

Li casteax fut en blanche terre;	Die borch stunt an einer stat
Et por ce disent Troïan	Uf einem wîzen steine,
Que il aroit nom Montauban.	Des nanden si algemeine
(f°. 95 v. c. 25.)	Die edelen Troiâne
	Die nûwen borch Albâne.
	(p. 157, v. 4 et sqq.)

Mais ni les hauts murs du château, ni les fossés profonds qui l'entouraient ne pouvaient rassurer Vénus sur le sort de son fils; elle voulut avoir pour lui des armes divines et alla trouver Vulcain, son seigneur „qui molt ert sages de forger". Ici le trouvère et le minnesinger insèrent le récit des amours de Mars et de Vénus que Virgile n'avait pas cru devoir recommencer après Homère. Puis ils nous montrent Vulcain forgeant pour Eneas des armes dont un guerrier antique eût été peut-être fort embarrassé, mais qui en revanche convenaient merveilleusement à un chevalier du XIIe siècle.

C'était d'abord un haubert „treillis d'argent" et „mailliés menu", puis des „jenoillieres" d'or et d'argent, puis un „elme cler" orné de pierres précieuses et „listé d'or". L'écu était fait „D'une coste d'un grant pisson Qui est en mer: cetus a non" et garni d'une „bogle d'un vert topasse"; l'épée était si tranchante que lorsque Vulcain, pour l'essayer, en déchargea un coup sur son enclume large de sept pieds, épaisse de neuf, et que trente boeufs n'auraient pu remuer, le bon brant d'acier coupa la „forgeure" en deux et s'enfonça dans la terre:

S'il ne l'éust si bien tenue
Il ne l'éust jamais véue.

Cette assertion du poëte français parut sans doute un peu hasardée à Henri de Veldeke; car il ne l'a point reproduite et s'est borné à dire que l'épée forgée par Vulcain surpassait les plus fameuses épées, la précieuse *Eckesas*, et l'illustre *Mimink*, l'excellente *Nagelrink*, et *Haltecleir* et *Durendart*.

Un bon chevalier ne pouvait se passer d'une longue et forte lance: Vulcain en fit une dont ni écu ni haubert n'auraient soutenu le choc, et Vénus l'orna d'un gonfanon qui lui avait été donné par Mars et qui avait été ouvré par Pallas luttant contre Arachné. Puis elle envoya porter ces armes merveilleuses à son fils et lui fit recommander en même temps d'aller solliciter le secours du roi Evandre. Eneas obéit.

Les Arcadiens célébraient en ce moment une fête en l'honneur d'Hercule vainqueur de Cacus. A la vue d'hommes armés qui s'approchent du rivage, ils se croient menacés et Pallas „le damisel" marche au devant des envahisseurs, un dard à la main. Mais Eneas

Dont tandi son bras vers la rive, Et mostra lor .I. rain d'olive; Ce estoit dont à icel tens Signe de pais entre paiens. (f°. 97 r, a, 17 et sqq.)	Die heten alle genomen Aller ritter gelîch Einen olêes zwîch. Daz bezeichent den fride Unde was in den zîten side Wîten uber manich lant, Swer daz hete in sîner hant, Im ne schadete nieman niet Des phlach diu heidensche diet. (p. 169 v. 24 et sqq.)

Ce passage est intéressant au point de vue des transformations successives de la fable Virgilienne. Le poëte romain parlant d'un usage familier à tous ses lecteurs, s'est contenté de dire qu'Enée présente à Pallas un pacifique rameau d'olivier:

Paciferaeque manu ramum praetendit olivae;

Benoit croit devoir expliquer un symbole peu connu sans doute en son temps; et Veldeke, se défiant plus encore de l'intelligence de son public, commente le commentaire, et développe en six vers les deux vers de son modèle.

Dans l'Enéide classique Enée est très amicalement reçu par Evandre qui a connu Anchise et reçu de lui des présents à l'époque où Priam vint en Grèce, accompagné de plusieurs chefs troyens, pour redemander sa soeur Hésione. Il en est de même dans nos poëmes du moyen-âge avec

cette seule différence que c'est le prince arcadien qui lui-même a été à Troie,

En mon vivant à Troie fui,

Ich gedenke wol daz ich was
Ze Troie in dem lande,

et que les dons faits au père de Pallas ne sont plus précisément les mêmes:

. . . Ancisses conui jo bien
Ton pere, il me dona un chien,
I. arc et un bon couire à or,
Et .X. saietes et un cor;
Sor tos les altres m'onora,
Et molt del sien m'abandona.
(f°. 97, r, b, 24 et sqq.)

Her gab mir ein vil gût horen,
Daz beste daz ich je gewan.
Dar zû gab mir der edele man
Ein gûten brakken und ein swert
Und gesteines maneges phundes wert,
Unde einen gûten bogen
Gab mir der edele herzoge,
Strâlen hiezer mir vor tragen
Und einen kocher wol beslagen
Mit rôteme golde.
Wan daz ichs niene wolde,
Her hete mir michel gût gegeben.
(p. 170, 40 et sqq.)

Encore un passage caractéristique; Virgile avait dit simplement:

Ille mihi insignem pharetram, Lyciasque sagittas,
Discedens, chlamydemque auro dedit intertextam,
Frenaque bina, meus quae nunc habet aurea Pallas;

Benoit de Sainte-More a renchéri sur Virgile, et Henri de Veldeke sur Benoit de Sainte-More.

Evandre n'hésite pas à faire alliance avec les Troyens; et, comme il est trop vieux pour commander lui-même ses troupes, il met à leur tête son fils Pallas, après l'avoir armé chevalier.

Cependant Turnus avait appris par ses espions le départ d'Eneas: comptant avoir meilleur marché des Troyens en l'absence de leur chef, il fit mander „ses conestables" et alla mettre le siège devant Montauban. Mais le château était bien fortifié, et le bouillant roi des Rutules rôda tout un jour autour de ses murs sans pouvoir rien entreprendre contre ses défenseurs. Furieux de n'avoir point réussi à les attirer dans la plaine, il brûla leurs vaisseaux qui étaient attachés au rivage, et ne se retira qu'après avoir posé lui-même les sentinelles qui devaient surveiller

les assiégés. Ceux-ci de leur côté se tenaient prêts à repousser toutes les attaques. Ils avaient confié la garde des portes à deux amis, deux bons chevaliers, Nisus et Euryalus. Au milieu de la nuit, Nisus dit à son compagnon: Les ennemis sont fatigués et endormis; je veux aller en l'ost pour les „damagier" de mon mieux „in schaden swaz ich mach", „je revenrai à toi molt tost" „Sô kome ich her wider in". La réponse d'Euryalus mérite d'être transcrite en entier:

. . . Jo ne remanrai pas,
En cest afaire sels n'iras.
Comment remanras tu sans moi,
Et jo comment irai sans toi?
Dont n'es tu jo, et jo sui tu?
Jo quit que as le sens perdu:
Une ame somes et .I. cors;
Une moitié ira là fors,
Com puet l'altre caiens remaindre!
Dès or me puis jo de toi plaindre:
Tu me guencis, ne me tiens mie
Amor et droite compaignie.
Ne tu n'iras en l'ost sans moi,
Ne jo ne remanrai sans toi.
(f°. 97. v, b, 45 et sqq.)

War umbe sprechet ir daz?
Ir solt ûch verdenken baz,
Mich dunket daz ir missetût.
Wir sîn ein fleisch und ein blût
(Sprach her), liebe frunt mîn,
Ichn weiz wie daz mohte sîn,
Wie wir daz ane geviengen,
Daz wir halbe hin ûz giengen
Unde halbe belieben hie inne.
Daz dûhte mich unminne.
Nû uns got hât ein lîb gegeben,
Wir soln beide ensament leben
Und ouch ensament sterben.
Wir soln daz beide werben,
Daz dunket mich baz getân,
Unde solen danne gân,
Daz wir mînen hêren venden.
Wil uns got dare senden,
Her minnet uns deste baz.
(p. 182, v. 7 et sqq.)

Les deux amis prennent congé d'Ascanius et partent pour le camp des Rutules où ils pénètrent sans obstacle. Ils massacrent trois cents ennemis suivant Benoit, deux cents seulement selon Veldeke et arrivent au pavillon de Raumes le sage devin, „der warsage wîse".

Mais la nuit ot tant bu de vin,
Que tot en ot son sens torblet,
Et tot son savoir obliet.
Cil qui les autres devinot
De soi méisme rien ne sot
Que sa mort li fust si procaine,
Mais bien avoit dit la semaine,
Que ce savoit il bien sans faille,

Unsanfte erwacte in Nîse,
Anders danne ers gerde.
Mit dem scharphen swerde
Daz houbet her im abe scriet:
Dazn heter vor gesaget niet.
Dâ was diu wîsheit al verloren.
Her het des âbendes dâ bevoren
Sô vil getrunken wînes,

Qu'il ne moroit pas em bataille;	Daz her selbe sînes
Ne menti pas, il a voir dit;	Al betalle vergaz.
Car ains que li bataille fust,	Jedoch heter gesaget daz
Li fist Nisus le cief voler,	Her in der wochen worde erslagen.
Ci ne sot il prou deviner.	Ich han in selden hôrt geclagen.
(f°. 98, r, a, 46 et sqq.)	(p. 183, v. 36 et sqq.)

Au moment où les deux Troyens allaient se retirer, ils sont aperçus par le comte Volsens qui venait de Laurente avec cent chevaliers: Euryalus est pris et Nisus qui est parvenu à s'échapper, s'arrête et se demande si son ami est tué ou captif:

Mais jo quit bien veraiement
N'est encore mors mes amis:
Jo sent mon coer, il est tos vis;
Se il sentist dolor mortel,
Mes cuers le sentist altretel.

De ce raisonnement un peu subtil, et que Veldeke, remarquons-le en passant, n'a pas essayé de traduire, Nisus conclut qu'Euryalus est encore vivant et revient sur ses pas pour le délivrer. Il est accablé par le nombre et périt avec son ami.

Le lendemain matin, les Rutules sortent de leurs tentes et montrent aux Troyens les têtes de Nisus et d'Euryale. Les assiégés repoussent plusieurs assauts. Bravades et mort de Romolus beau-frère de Turnus. Exploits et mort des deux géants, Pandarus et Becias. Le roi des Rutules pénètre dans le chastel et s'y trouve un moment renfermé. Mais les Troyens ouvrent les portes pour laisser rentrer quelques-uns des leurs qui étaient restés dehors; et Turnus en profite pour s'échapper. Le lendemain matin la bataille recommence. Arrivée d'Eneas et de Pallas. Celui-ci voyant fuir les Troyens leur adresse de sanglants reproches:

Mult estes prou al grant besoing,	Welt ir ze Troie swimme?
Et qui vous maine en altre terre	Daz is michel tumbheit,
Grant cose puet par vous conquerre!	Want daz mere is vile breit,
	Ir moget ûch lîhte ertrenken.
Vous ne feriés pas coardie	Ir solt ûch baz bedenken,
Ne malvaisté por perdre vie;	Gûter hande lûte:
Porquant s'en i fuient .C. jà	Ichn weiz waz daz bedûte,

Por un tot sol de cels de là Que querés vous en cele mer? Revolés vous à Troie aler? Vous n'i passerés pas si tost; Mais retornés arier en l'ost. Se vous entrés en cele mer, Petit vous i porés fier; N'i a rien fors de forterece. Mais or mostrés votre proece; Quant vous volés en mer noier, Si vous venés ancois vengier; Quant une mort eskiverés Et em pior entrer volés. Amés vous mieus asooler Les grans pissons en cele mer De vo carogne et de vos cors Que paistre les oisiax ca fors? (f°. 99, v, c, 18.)	Daz ir êrhaften tôt fliet Und ûch zeim schantlîchen ziet. Dorch welhe rede tût ir daz? Gunnet ir den vischen baz Daz si ûwer fleisch ezzen, Helide vermezzen, Dan den vogelen wilden Hir ûze an deme gevilde? War zû is û daz gût? (p. 203, v. 34 et sqq.)

Après avoir ainsi gourmandé les Troyens, Pallas marche à la rencontre de Turnus. Les lances des deux guerriers se rompent et tous deux sont démontés à la fois; ils tirent leurs épées et en échangent de rudes coups. Le fils d'Evandre fait voler en éclats les pierres qui ornent le casque de son adversaire; mais celui-ci enfonce son glaive sous le haubert de Pallas:

Desos l'auberc li a botée Amont el cors tote s'espée; Pallas chaï, que navré fu. . . . . Mors est ne li puet mais caloir Qui que puisse la feme avoir, Ou soit Turnus ou Eneas. (f°. 100, r, a, 28 et sqq.)	Her stach Pallase daz swert Underm halsberge in den lîb, Sô daz herm lant unde wîb Immer mêr mit fride liez: Tôten hern dar nieder stiez. (p. 206, v. 16.)

Le vainqueur voit briller au doigt du mourant un anel „ein vingerlîn“:

Que Eneas li ot doné Por son gent cors por s[a] bonté; D'or i avoit bien plus d'un once Od un lion fait d'un jagonce. (f°. 100, r, a, 46 et sqq.)	Daz gab ime Enêas Dorch trouwe und dorch fruntschaft, Daz was rôt goldîn; Mit einem edilen steine, Daz was ein smaragdûs grûne. (p. 207, v. 14.)

Il l'en dépouille; mais un jour il s'en repentira, car cet anneau sera la cause de sa mort.

On sait comment Virgile soustrait Turnus à la colère d'Enée en le faisant éloigner du champ de bataille par sa soeur Juturné. Le trouvère français, qui n'a nulle part fait mention de ce personnage, emploie un autre expédient que naturellement Henri de Veldeke ne se fera pas scrupule de lui emprunter.

Tandis que Turnus s'emparait du fatal anneau, un archer, caché dans une nef, lui décocha une flèche qui le blessa légèrement: furieux, il s'élança dans le bateau et tua celui qui l'avait féru. Mais le poids du guerrier avait imprimé à la nef légère une forte secousse; le câble qui la retenait au rivage se rompt, le vent se met à souffler, et voilà Turnus emporté en haute mer. Il ne toucha terre qu'au quatrième jour, sous les murs de la cité où demeurait son père (*Dardanus* dans notre ms., *Dampnus* dans Veldeke, *Daunus* dans Virgile).

Pendant l'absence de leur chef, les Latins opposent à Eneas une vigoureuse résistance. Mort de Lausus. Mort de Messentius. La nuit sépare les combattants et le lendemain Aventinus vient demander une trève qui lui est accordée avec empressement. On brûle les morts de part et d'autre. Pallas est mis sur une bière:

Qui molt fu rice et molt fu chiere;	Die lin boumîn waren
D'ivore furent li limon	Und von helfenbeine.
Taillié à or desi en son	. . . .
De soie fu li cordéis.	Sîdîn wâren diu seil.
(f°. 101, r, a, 55.)	(p. 216, v. 30.)

Avant de se séparer de Pallas, Eneas lui adresse de touchants adieux:

Tant par estiés biax ier matin!
So siel n'avoit si gent meschin;
Em poi d'ore te voi mué,
Noirci et tot descoloré;
Ta blanchor est tote rogie,
Et ta color tote persie.
Dolce jovente, gentix cose,
Si est de toi com de la rose:

Car puis que li rose est coillie,
Li solax l'a molt tost matie.

Cette gracieuse comparaison qui a été sans doute inspirée à Benoit par les beaux vers de Virgile: Qualem virgineo demessum pollice florem etc., ne se retrouve pas dans Henri de Veldeke qui a en général abrégé tout ce passage; il a en revanche traduit assez exactement les plaintes d'Evandre et de sa femme et la description des honneurs funèbres rendus au jeune héros:

De bon basme l'ont il bien oint,	An in streich man dar nâ
Por ce que puis ne porisist	Balsam und arômatâ
. . . .	. . . .
El cief li misent le corone	Ein goldîne krône
Que ses peres li rois li done	Sazte man im ûf daz houbet.
. . . .	. . . .
Al temple as dex l'en out porté.	Dô heten sie den wîgant
. . . .	In ir templum getragen.

Après les cérémonies d'usage, Pallas est porté sous une voûte „gewelbe" et placé dans un sépulcre près duquel on mit „deux vaissiax" „zwei vaz":

Li uns fu d'or mervelle biax	Der eine was von golde,
I. sestier tient et nient mains,	Und was vol balsame getân.
Cil fu de basme trestos plains.	Der ander was ein edel stein;
Li altre fu d'une sardine	Der stein was innen hol
Qui tos fu plains de terbendine.	Unde was alôês vol
(fº. 102, r, b, 36 et sqq)	Unde zerbentîne.
	(p. 224, v. 34 et sqq.)

Une lampe fut suspendue au dessus:

D'or estoit tote la chaaine;	Diu lampade was ein jachant,
La lampe estoit de basme plaine;	Daz ole daz dar inne was
Ce fu mervillose riquece.	Daz was balsam vile gût.
De besto en estoit li mece,	Diu ketene was rôt golt.
Une piere que on alume;	Eine wiken tet man dar in
Tel matere a et tel costume,	Seltseine unde schône,
Jà nule fois n'estaindera	Von eime bestêône,
Ne nule fois ne deffera.	Einem edelen steine,
(fº. 202, r, c, 17 et sqq.)	Niht ze grôz noch ze kleine.
	Der stein is vile tûre,
	Her brinnet in dem fûre
	Immer und immer,
	Sô daz her nimmer
	Niht erleschen ne mach.
	(p. 225, v. 38 et sqq.)

„Cette mêche, continue Veldeke, brûlait encore quand le tombeau de Pallas fut retrouvé deux mille ans après, lors de l'expédition de l'empereur Frédéric en Lombardie; le vent qui pénétra alors dans le caveau l'éteignit.“ Le fait ainsi raconté par notre minnesinger est évidemment fabuleux; mais n'est-il pas curieux de rencontrer le même récit dans plusieurs chroniques du XV[e] siècle et notamment dans le Dominicain Felix Faber? Voici en effet ce que nous lisons dans son *Evagatorium in terrae sanctae peregrinationem*, III, 54: In chronica Martini recitatur, quod tempore Henrici II (notons en passant cette différence de date), corpus Pallantis gigantis fuit Romae in specu inventum incorruptum, cujus vulneris hiatus, ubi fuerat vulneratus, quatuor pedes et semis habebat, corpus altitudinem muri vincebat, lucernaque ardens ad ejus caput inventa est, quae nec flatu exstingui poterat nec liquore, sed cum stilo foramine subtus flammam facto exstincta est, per illud foramen aëre interducto. Hunc Turnus dicitur occidisse, et hoc ipsius epitaphium erat:

Filius Evandri Pallas quem lancea Turni
Militis occidit, more suo jacet hic.

L'authenticité de cette épitaphe ne mérite pas d'être discutée: mais il pourrait très bien se faire que sous Frédéric Barberousse ou sous Henri II on eût découvert à Rome quelque antique sépulture, et qu'ainsi un événement réel ait été le fondement de la fable si facilement accueillie par les crédules historiens du moyen-âge. Peut-être aussi l'ont-ils tout simplement puisé dans Henri de Veldeke, prenant au sérieux une fiction de poëte. Ce qu'il y a de certain c'est que Benoit de Sainte-More ne fait pas la moindre mention de cette prétendue découverte.

Après les funérailles de Pallas, le trouvère nous ramène à Laurente où Latinus entouré de ses barons tient conseil. Vive altercation de Turnus et de Drances. Le premier reproche au second que son écu et son haubert n'ont jamais été percés et qu'il se fie plus à la rapidité de son cheval qu'à son épée:

Ceval avés corant molt tost,	. . . ûwer ros is sô getân,
N'a si isnel en tote l'ost;	Swenne irz rûret mit den sporen,
Mais vous l'avés si bien apris,	Ez loufet allen den bevoren,
S'il voit armes, tost est restis;	Die û zû sprengen
Mais molt est bien duis de fuir,	Die verre und ouch die lenge:
Ne s'em puet nus à lui tenir.	Ez mach ûch vile wol getragen
(f°. 163, r, c, 11.)	Und kan baz fliehen danne jagen.
	(p. 233, v. 28.)

Au milieu de la discussion, on vient annoncer que les Troyens marchent contre la ville. L'assemblée se sépare et l'on court aux armes. Turnus rencontre Camille, et l'engage à tenir tête à l'ennemi devant les murs, tandis que lui-même irait se mettre en embuscade dans une „sapoie“. Quand les Troyens virent les Amazones s'avancer vers eux, ils crurent que c'étaient autant de déesses: pleins de respect et de frayeur, ils se laissèrent d'abord chasser et tuer sans résistance. Mais une flèche lancée par Orcomenus ayant renversé une des „mescines“ nommée Larine, ils connurent leur erreur et reprirent l'offensive. Tarchon poussa même l'audace jusqu'à provoquer Camille en l'insultant grossièrement; il paya de sa vie sa témérité. Elle massacra un grand nombre de Troyens jusqu'à ce qu'enfin elle tombât à son tour sous la flèche d'Arrons au moment où elle dépouillait le prêtre Corès de son beau casque. Une de ses pucelles châtia le meurtrier; mais la mort de l'héroïne mit fin au tournoi. Les combattants se séparèrent, après avoir conclu une trève de huit jours.

Pendant la nuit Eneas vint asseoir son camp sous les murs même de Laurente: les tentes des Troyens étaient magnifiques, surtout celle de leur chef:

I. aigle d'or ot en som mis	Der knoph der was guldîn,
Que on véoit par le païs.	Dar ûffe saz ein guldîn are.

Le pavillon d'Eneas ressemblait à un chastel. Grande fut la stupéfaction des Latins, le lendemain matin quand ils l'aperçurent:

Li gent quide ce soit donjons;	Sie wânden daz ez wâre
Tot ont oï par le cité	Ein borch, daz ne was ez niet.
Que Troïen sont molt dolté	Sie sprâchen nâch wâne,
Qui la nuit ont tel castel fait.	Daz die Troiâne

Worben mit der gotes kraht,
Wande sie an einer naht
Ein solhe borch heten geworht.

Cependant Turnus pleurait la mort de Camille et présidait à ses funérailles. Son „gentil cors“ fut mis sur une riche bière, enveloppé d'une „kiute de paile“ et envoyé dans son pays où il arriva après quinze jours de voyage. Le monument funèbre qu'on lui éleva est depeint fort minutieusement par notre trouvère qui en fait une des sept merveilles du monde. C'est un des endroits où Benoit de Sainte-More a montré le plus d'imagination; c'est aussi un de ceux qu'Henri de Veldeke a reproduits le plus fidèlement. Ne pouvant transcire ici toute cette longue et curieuse description, nous en citerons seulement la fin:

Une liste ot d'or el tombel,
Letres i ot fait à noiel.
Sen epitafe i ont escrit,
La letre sone, li vers dit:
„Ci gist Camille. li pucele,
Qui molt fu pros et molt ert bele,
Et molt ama cevalerie,
Et sel maintint tote sa vie;
Em porter armes mist s'entente,
Ocise fu desos Laurente.“
Desor la tombe, en milieu droit,
Une caïne d'or pendoit;
En le puelie estoit botée,
D'iloc venoit aval doblée.
A l'un des ciès de le caaine
Pendi li lampe, qui fu plaine
D'un chier oile de tel maniere,
Qui molt jetoit clere lumiere.
Cele lampe fu alumée;
Tosjors ardra mais adurée,
Ne ja li fus n'estaindera;
Tosjors iloques ardera,
Se on ne le brise ou abat.
Ele ert d'un jagonce gernart,
N'ot de son grant si chier vaissel
En tot le monde, ne si bel.
Li altres ciés de le kaaine,
Qui le lampe conduist et maine,

Uf den sark und der neben
Worden ir vers gescreben
Mit gesmelze sardône
An deme steine schône
Mit vil gûter scrihte.
Nû hôret daz getihte,
Ob irs habet willen:
„Hie liget frowe Kamille
Diu mâre und diu rîche,
Diu sich sô manlîche
Ritterschefte underwant,
Daz nie man ne vant
Ir gelîchen noch ne sach.
Deheines werkes sie ne phlach,
Wande si ûbete ritterschaft
Und hete grôze heres kraft
Und wart vor Laurente erslagen.
Ir frunt mûzen sie wol klagen.“
Dô sie daz heten getân
Und her ûz solden gân,
E danne sie ûz giengen,
Ein lampadem sie dâ hiengen,
Daz solt ir wizzen âne wân:
Dâ was balsamum în getân
Sô tûre und sô hêre,
Daz her wol immer mêre
Bran unde gab lieht
Unde enminrete iedoch nieht.

A un piler de travers vint.
I. colons d'or en som le tint,
Soldés estoit sor le cimaise,
De le tombe ert assés en aise;
Jamais li lampe ne carra,
Tant com li colons le tenra,
Tos tans ades bien le tenroit
Se une cose nel toloit.
Le destorbier vous voel conter
Qui fait alques à redonter.
I. archier ot de l'autre part,
Tresjetés fu par grant esgart;
En droit le colon ert assis
Sor un perron de marbre bis;
Son arc tot entesé tenoit,
Et cele part visoit tot droit.
Li boions ert si empenés,
Et si derciés et acesmés,
Que le colon debot ferist,
Tantost com li corde traisist.
Li archiers puet longes viser,
Et tos tans mais l'arc enteser,
Ja n'en istera li boions,
Ne n'ara garde li colons,
Se uns las ne destent premiers
Qu' est par engin aparilliés.
Cis las est fais de bone soie,
Ne quit que on jamais tel voie;
A rejetoire ert afaitiés,
Et estoit si aparilliés,
Qu'il tenoit l'arc tendu tos tens;
Mais s'il venist .I. po de vens
Qui soflast le rejeteore,
Il destendit en icele ore,
Et li archiers donques traisist
Al colombel, si l'abatist;
Dont fust li caaine rompue
Et la lampe lues abatue.
(f°. 105, v, b, 31 et sqq.)

Solîch was der wieche.
Ez meisterde ein Crieche
Und der wîse Gêometras,
Der ein listich man was;
Her schûf ez alser wolde.
Diu ketene was von golde,
Dâ diu lampade bî hienk.
Nû hôret wie herz ane vienk
Der meister, der des alles wielt.
Ein tûbe die ketene hielt,
Diu gienk dorch ir munt
(Daz is genûgen wole kunt),
Daz sie hielt daz liehtvaz.
Uf eime steine sie saz,
Gefûchlich dar gehouwen.
Sie lûhte der frouwen,
Daz was un listechlîch rât.
Ein edel jachant granât
Was diu lampade vile gût,
Dorchlûhtec rôt als ein blût,
Als ich û wol gesagen kan.
Dâ stunt ein bilde als ein man
Gesniten an einer want.
Einen bogen heter an der hant,
Gespannen algereite.
Daz was mit listecheite.
Der bolz was gesetzet an,
Her ne weich niender dan,
Ezn was ze nider noch ze hô
Und was gemachet alsô,
Swenne sô man wolde
Daz her schiezen solde
Diu tûben diu ob ime saz,
Sô viel das liehtvaz
Unde erleschete daz lieht.
Anders ne mohtez nieht
Geleschen noch gevallen.
(p. 254, v. 9 et sqq.)

Chaque parti avait enseveli ses morts, et la lutte allait recommencer, quand Turnus déclare qu'il veut mettre un terme à la guerre, en provoquant son rival à un combat singulier. Le roi Latin cherche à l'en détourner, mais rien ne peut fléchir le bouillant guerrier. On envoie un

messager à Eneas, et il est décidé que le terrible duel aura lieu dans huit jours (dans quinze suivant Veldeke).

C'est au moment où Latinus et Amate supplient Turnus de renoncer à son funeste projet que, dans Virgile, Lavinie parait pour la première et la dernière fois. Au lieu des cinq ou six vers que le poëte romain avait consacrés à cette rapide et gracieuse apparition, nous trouvons dans nos poëtes du moyen-âge un long épisode où la jeune fille joue un tout autre rôle que dans l'Enéide. La chaste et timide Lavinie est devenue une sensible châtelaine, digne de siéger dans les plus brillantes cours d'amour du XII[e] siècle: Enée lui-même a fait de grands progrès dans la galanterie chevaleresque et ne serait pas incapable de soutenir une tenson contre les plus subtils troubadours. Nous pouvons être choqués de cette transformation, mais nous aurions tort de nous en étonner, et M. Ettmüller a parfaitement raison, quand il fait à ce sujet l'observation suivante: „Hätte freilich Virgil seinen pius Aeneas und seine Lavinia so mit und gegen einander reden und gebaren lassen, wie sie in der deutschen Eneide dies thun, Augustus und sein Hof würden ihn nicht für einen Heros gehalten, sie dagegen für eine Närrin erklärt haben. Aber die höfischen Ritter und Edelfrauen des Mittelalters redeten und handelten so, wie Heinrich beide reden und handeln läſst, und so waren auch in deren Augen dieser Aeneas und diese Lavinia ganz tadellose Leute.“ Veldeke est donc fort excusable d'avoir travesti à la mode de son temps les personnages classiques; il l'est d'autant plus que selon toute apparence les véritables héros n'ont point posé devant lui et qu'il n'a eu d'autres modèles que la Lavinie et l'Eneas de Benoit, chez lesquels la métamorphose était déjà complète. Notre trouvère en effet a consacré plus de 1400 vers aux amours du prince troyen avec la fille de Latinus. Cet épisode est la partie la plus originale et à certains égards la plus intéressante de tout le poëme; mais comme nous l'avons publié in extenso dans notre *Essai sur le roman d'Eneas*, nous nous bornerons ici à un rapide résumé.

La reine est dans sa chambre avec Lavine: „Fille, lui dit-elle, il faut donner votre amour à Turnus qui va se battre pour vous.“ — „Mon amour? qu'est ce que cela?“ demande la pucelle; et la mère fait de l'amour une telle description que Lavine effrayée s'écrie: „*Est donc amors infermetés?* (*Frowe, is denn minne ungemach?*).“ — „*Nenil, mais molt petit en falt.* (*Nein si, niwan nâhen bî*)“ [1]). — La jeune fille déclare qu'elle ne veut point aimer, puisque aimer fait souffrir. „Cette souffrance est douce, répond la reine, et ce mal porte avec lui son remède:

Garde el temple com faitement	Dû hâst dicke wol gesehen,
Amors est painte soltiument;	Wie der hêre Amôr stêt
Et tient dos dars en sa main destre,	In dem templô, dâ man in gêt
	Engegen der ture inne,
Et une boiste en le senestre.	Daz bezeichnet die Minne,
Li uns des dars est d'or en som	Diu gewaldech is ubr alliu lant.
Qui fait amer; l'altre de plom	Ein buhsen hât her an der hant,
Ki fait haïr diversement;	In der ander zwêne gêre:
Si navre amors et point forment.	Dâ mite schûzet er vil sêre,
Ensi est pains tos par figure,	Als ich dir sagen wolde.
Por bien demostrer se nature:	Ein gêr is von golde,
Li dars mostre qu'il puet navrer,	Des phleget her alle stunde.
Et li boiste qu'il set saner.	Swer sô eine wunde
Sor lui n'estuet mire venir	Dâ mite gewinnet,
A le plaie qu'il velt garir;	Vil starklîch er minnet
Il tient le mort et le santé	Und lebet mit arbeite.
Lues resane quant a navré.	Der ander gêr is blîen
(f°. 106, v, b, 15 et sqq.)	Von deme tûn ich dir kunt:
	Swer dâ mite wirdet wunt

[1]) Dies Gespräch zwischen Mutter und Tochter, welches von den deutschen Literarhistorikern, von Gervinus wie von Vilmar, aus Veldeke's Eneit nicht blofs als besonders bedeutend, sondern auch als unzweifelhaft originelldeutsch hervorgehoben wird, erlaube ich mir, im französischen Original aus dem oben erwähnten Essai des Herrn Verfassers am Schlusse dieses Aufsatzes wegen seiner literaturhistorischen Bedeutung vollständig mitzutheilen. Gervinus sagt davon: „Was auch Veldeke hier in seinem französischen Originale gefunden haben mag, diese Scenen sind sein Eigenthum, wenn nicht völlig dem Stoffe, doch ganz der Behandlung nach, die in allen Stücken deutsch ist“; der Leser wird bei einer Vergleichung finden, wie sehr dieser Ausspruch der Beschränkung bedarf: „in *einigen* Stücken oder Zügen deutsch“ sollte es heifsen. Auch hier zeigt sich wieder und entschuldigt jenen Irrthum, dafs die mittelalterliche Literatur, und zwar bei allen Völkern, im Allgemeinen in einem geringeren Grade einen nationalen Charakter hat, als die moderne.

Der Herausgeber.

In sîn herze enbinnen,
Der is der rehten minnen
Iemer ungehôrsam,
Her hazet unde is ir gram.
Swaz sô von minnen geschiht,
Des ne lustet in niht.
Wil dû nû wizzen rehte,
Waz diu buhse bedûte,
Dazu wizzent niht alle lûte,
Merke in allenthalben:
Si bezeichent die salben,
Die diu Minne ie hât gereit.
Diu senftet al die arbeit
Und machet ez allez gût,
Swen diu Minne wunt tût,
Daz si in geheilet.
(p. 264, v. 18 et sqq.)

Lavine persiste dans son refus d'aimer Turnus et sa mère la quitte après l'avoir menacée de la tuer, si jamais elle s'avisait „d'atorner son coeur“ vers le traitre de Troie [1]). Restée seule la jeune fille regardait par la fenêtre d'une tour, quand Eneas vint à passer soudain:

Amors l'a de son dart ferue,
. . . .
Voille u non, amer l'estuet.

Dô schôz si frouwe Vênûs
Mit einer scharphen strâle,
Sô daz si mûste minnen,
Si wolde oder enwolde.

Elle frémit, tremble, devient rouge et pâle; et dès qu'elle peut parler, elle décrit ce qu'elle éprouve dans un long monologue qu'Henri de Veldeke a traduit presque tout entier. Tandis que la demoiselle se lamentait, Eneas repassa, retournant à son camp; et comme il ne leva pas les yeux vers la tour où se tenait Lavine, elle soupira et tomba pâmée. Elle demeura à la fenêtre jusqu'au soir, regardant le chemin par où son ami avait disparu à ses regards.

Le liu par ù il s'en ala;
Molt li sembloit la voie bele.

Den wech den her hine reit:
Der dûht si deste baz getân.

La nuit venue elle s'alla coucher, mais elle ne put dormir, et le lendemain matin, elle était si changée et si décolorée que sa mère lui demanda ce qu'elle avait. Lavine voulut d'abord dissimuler; mais bientôt elle fut obligée d'avouer qu'elle aimait, et qu'elle aimait Eneas. Colère

---

[1]) Daz *dû dîn herze kêres*
An den bôsen Troiân. (p. 266, v. 4 et 5).
Est-il possible de traduire plus exactement?

de la reine. Pour guérir sa fille de cet amour, elle va jusqu'à formuler contre le prince troyen une odieuse accusation.

Cis siecles prinderoit tost fin,	Phlâgen alle die man
Se tot li home qui i sont	Des bôsen sides des her phliget,
Estoient tel par tot le mont;	. . . .
. . . .	Diu werlt mûste schier zergân
. . . .	Inner hundert jâren.
N'as tu oi com faitement	Nû hâstû wol vernommen daz,
Il mena Dido malement?	Wie unrehten lôn
Onques feme n'ot bien de lui	Her gab der frouwen Dîdôn?
Non aras tu si com je quite,	. . . .
D'un traïtor, d'un sodomite.	Von ime quam nie wîbe gût,
(f°. 108, r, c, 40 et sqq.)	Tohter, noch ouch dir ne tût.
	(p. 283, v. 4 et sqq.)

Naturellement la pucelle ne croit pas un mot de ce que la reine vient de lui dire; et dès que sa mère irritée est sortie de la chambre, elle se décide à écrire à Eneas pour lui faire connaître ses sentiments.

Adont leva de le fenestre	Dô nam des rîchen kuneges kint
Et a pris enke et parchemin;	Tinten unde permint.
Si a escrit tot en latin.	Welt ir nû hôren waz si screib
La letre dist qui ert el brief:	In scônem lâtîne?
Salus mandoit el premier cief	Ez enbûtet Lavine
A Eneas son chier ami, etc.	Enêase dem rîchen
(f°. 108, v, c, 35 et sqq.)	Ir dienest innechlîchen, u. s. w.
	(p. 286, v. 19 et sqq.)

La lettre écrite, elle la plia *„molt étroit"* *„Gefûchlîche sie in vielt"* et la roula autour d'une flèche; puis elle appela un archer (Eneas passait en ce moment sous les remparts avec quelques-uns des siens): „Archer, dit-elle, m'est avis que les Troyens abusent de la trève pour examiner nos murs et les endroits où ils pourront nous attaquer; lance leur donc cette flèche, sans faire mal à personne *„ne à home, ne à ceval"* („Salt dû deheinen wunden *Der rosse noch der lûte"*), c'est seulement pour les avertir de ne point tant approcher. L'archer obéit; la flèche tomba aux pieds d'Enée qui la ramassa et trouva la lettre. En même temps il aperçut la demoiselle qui le regardait tendrement; il

devina sans peine que c'était elle qui lui écrivait, et l'amour entra dans le coeur du héros. Pendant toute la journée les deux amants échangèrent des oeillades et s'envoyèrent des baisers, et quand Eneas fut forcé par la nuit de retourner à son pavillon, il ne put goûter un instant de sommeil. Jusqu'au lendemain matin il ne cessa de soupirer et de se plaindre de l'Amour qui le tourmentait ainsi: „Jusqu'ici, disait-il, je ne savais ce que c'était qu'aimer:

Se jo éusse tel corage	Ich wiste wol daz frou Dîdô
Vers la roïne de Cartage,	Von minnen leit grôze nôt,
Qui tant m'ama qu'el s'en ocist,	Dô si ir selben tet den tôt
Jà mes cors del sien ne partist,	Wâr mir dô zer selber stunt
Ne la guerpisse à mon vivant,	Zehen teil sô von minnen kunt,
Se je séusse d'amor tant	Als ich sider hân vernomen,
Com ai dès ier matin apris.	Ichn wâre nie von ir komen.
(f°. 109, v, b, 1 et sqq.)	(p. 296, v. 10 et sqq.)

Quand le jour parut, Eneas était si faible qu'il ne se put lever. Ses compagnons furent très inquiets et Lavine qui s'était mise de bonne heure à sa fenêtre fut très affligée et irritée de ne le point voir paraître. Peu s'en fallut qu'elle n'ajoutât foi aux insinuations calomnieuses de sa mère. Enfin vers l'heure de none (*Soentre none*, *ûf die nône*) le héros se leva et s'achemina vers la tour. Lavine se repentit de ses soupçons:

Trop ai parlé comme dervée;	Ich vorht daz im diu Minne
Jo quit qu'Amor m'a encusée	Al mîn rede habe gesaget.
De ce que tant en ai mesdit.	. . . .
. . . .	Wie sanfte mir daz tâte,
Biaus dols amis, se vous plaisoit,	Mûste ichz ime gebûzen
Nus piés iroie à votre tref;	Mit mînen baren fûzen
Molt me seroit bon et soef.	Woldich ze sîme gezelde gân.
(f°. 110, r, a, 49 et sqq.)	(p. 304, v. 30, 305, v. 2 et sqq.)

Les deux amants passèrent cette journée comme la précédente à se faire de loin „de doux semblants" et lorsque le soleil se coucha, et qu'ils dûrent se séparer:

Molt lor fu gries li departie.	Daz was ein michel arbeit
	Den gelieben beiden.

Enfin la trève expira: les Latins sortent de la ville pour assister au combat de Turnus et d'Eneas, et le vieux roi fait marquer l'emplacement où il doit avoir lieu:

I. paile ot estendu el pré;
Desor sont li deu aporté,
Et les ydles que il créoient,
Desore qui jurer devoient.

An der wisen ûf daz gras,
Ein phelle drûf geleget was;
. . . .
Sîn gote dar ûffe lâgen,
Dar ûffe sie solden sweren.

Lavine assiste du haut d'une tour à ces préparatifs et se reproche de n'avoir point envoyé à Eneas quelque gage de son amour:

Molt ai, fait ele, éu mal sens,
Ne sui mie de bon porpens,
Que mes amis nen a me mance;
Il en ferist molt mius de lance;
U se li éusse envoié
Ma guimple, bien fust emploié;
Molt en trencast hui miex s'espée;
Turnus en recéust colée.
Porpensée me sui trop tart.
Avoir déust de moie part
Alcune ensaigne à cest besoing.
Mais se il de m'amor a soing,
Ci me verra à la fenestre,
Molt en devra plus hardis estre.
(f°. 110, r, c. 52 et sqq.)

Dans Henri de Veldeke Lavine regrette successivement de n'avoir pas envoyé à Eneas le ruban qui retient ses cheveux (*hârbant*) ou sa guimpe (*rîse*) [1]) ou sa manche (*mouwe*) ou sa bague (*vingerlîn*) ou la ceinture (*borden*) qui serre sa taille. Son monologue est beaucoup plus développé (87 vers) et placé un peu plus tard, au moment où commence réellement le combat singulier d'Enée contre Turnus.

Les préliminaires et les conditions du traité sont à peu près les mêmes chez le trouvère, et par conséquent chez le minnesinger, que dans l'Enéide latine: mais suivant

[1]) *Rise* signifie-t-il bien une *guimpe*? c'est ce que nous n'oserions garantir. Tout ce qu'on peut affirmer c'est que ce mot désignait un ornement de la tête ou du cou susceptible d'être attaché à la hampe d'une lance, comme il ressort du passage même que nous avons sous les yeux:

Heter aber mîne rîse
Nû ze disen stunden
An sînen schaft gebunden....

eux, ce n'est point la nymphe Juturne qui rallume la guerre; c'est tout simplement un chevalier de la cité qui fait honte à ses compagnons de laisser ainsi Turnus s'exposer pour eux tous et engage de nouveau la lutte en tuant un Troyen. La mêlée devient générale, Latinus s'enfuit:

Entre ses bras porte ses dex,
Il ne les tenoit mie à tex
Qu'il li péussent rien valoir,
Ne nul garant par als avoir;
En tost fuir mius se fioit
Qu'en tos les dex que il portoit.
(f°. 110, r, b, 50 et sqq.)

Her nam sînen liebsten got,
Der andern aller her vergaz,
Hern konde niht gedenken baz,
Wan als im sîn zageheit riet:
Hern trouwete genesen niet,
Daz herm gehelfen mohte,
Her hûb sich ze flohte.
(p. 312, v. 34 et sqq.)

Eneas, sans armes, se jette entre les combattants et crie à ses soldats de cesser cette lutte impie; mais il est blessé au bras. Ascanius et ses barons l'emportent dans sa tente, et appellent Yapis „un bon mire qui estoit en l'ost“. Celui-ci ne put d'abord retirer de la blessure le fer de la flèche; il résistait aux tenailles et aux ferrements „Et Eneas crioit forment“. Yapis eut alors recours au „dytan“, et lorsqu'il l'eut détrempé et fait boire au blessé, „la sajete s'en est volée“ et la plaie fut guérie.

Li dytan est de grant vertus;
Et li kievreus a tel nature,
Quant navrés est, tot à droiture
Cort al dytan, à sa mecine,
Soit de foelle soit de racine:
Très qu'il en a le col passé,
Il a le mal tot oblié;
Et se li fers li est el cors,
Par ce l'en estuet aler fors.
(f°. 111, r, a, 56 et sqq.)

Virgile explique autrement la guérison d'Enée; il en fait honneur à Vénus qui va elle-même cueillir sur le mont Ida le dictame (non illa feris incognita capris Gramina) et enveloppée d'un nuage, distille sur la plaie les sucs bienfaisants. Quant à Veldeke, il bannit de son récit tout merveilleux: Lâpîs (sic) retire tout naturellement avec une pince le fer de la plaie, applique sur la blessure un onguent, et le héros n'éprouve plus de douleur.

Cependant Turnus s'était empressé de mettre à profit l'absence de son rival. Dès qu'il l'avait vu disparaître du champ de bataille, il s'était élancé sur son cheval, et détordant son enseigne, il s'était mis à faire des Troyens un grand carnage. Neptanabus (personnage inconnu à Virgile) avait osé le défier, mais il avait payé de sa vie son audacieuse provocation. Le retour d'Eneas mit seul un terme aux exploits du chef des Rutules. Les Troyens reprennent le dessus, et Turnus évite son redoutable adversaire,

Car molt li ert mal à fuir,	Hern wolde sterben dannoch,
N'il ne voloit encor morir.	Unde flouch, ungerne jedoch.

Mais quand il voit les murs de Laurente menacés par les vainqueurs qui déjà lancent dans la ville des torches incendiaires, il est saisi de honte, et, rassemblant ses barons, il leur déclare qu'il va combattre Eneas:

Mius voil em bataille morir	Ê danne ich die schande
Que vis ne recreans fuir.	Dole in diseme lande
	Von ime an mînem lîbe,
	Oder daz her mich vertrîbe,
	Ich wil ê kiesen den tôt.

Il court donc vers la ville et va s'offrir à son rival: aussitôt la mêlée cesse, et les troupes des deux nations se rangent de chaque côté, laissant entre elles une grande place.

Le combat de Turnus et d'Eneas se passe d'abord comme tous les duels chevaleresques. Les deux adversaires s'assaillent à coups de lances et se démontent mutuellement; puis ils tirent leurs épées et continuent la lutte à pied. Le glaive de Turnus se brise; il fuit, poursuivi par Eneas. Une pierre énorme s'offre à sa vue, il la saisit et la jette contre son ennemi; mais celui-ci n'est pas atteint, et de sa lance qu'il avait ramassée, il perce la cuisse du Rutule. L'infortuné, renversé sur le sol, demande merci, et en signe de sa défaite, présente son casque au vainqueur [1]). C'est alors qu'Eneas voit briller l'anneau de Pallas au doigt du suppliant, et cette vue lui rend toute sa

[1]) Ce détail intéressant a été omis par Veldeke.

colère. „Je t'aurais fait grâce de la vie, lui dit-il, mais cet anneau me rappelle Pallas que tu as occis; je ne te tuerai pas, mais je vengerai Pallas. En parlant ainsi, il le frappa du glaive que Vulcain avait forgé,

Em prist le cief, Pallas venja.	Daz houbet her im abe slûch.
(f°. 111, v, c, 4.)	(p. 331, v. 38.)

L'Enéide était finie; et il semble que le trouvère et son imitateur auraient dû s'arrêter là; mais les romanciers du moyen-âge n'ont pas l'habitude de quitter si brusquement leurs personnages. Ils nous font donc assister aux suites du combat, et nous montrent Eneas concluant la paix avec Latinus et promettant d'épouser sa fille, dans huit jours, selon Benoit, dans quinze suivant Veldeke; après quoi, il retourna dans son camp, sans entrer dans Laurente.

Quand Lavine vit qu'Eneas s'éloignait sans la venir saluer, elle en fut affligée et plus encore blessée:

Molt par lui est de moi petit;
De fol plait me sui entremise;
N'a so[i]ng de moi en nule guise.
Or ara par le nom de moi
Sa terre et le regne le roi;
Et se il a tote l'onor,
Assés li est pou de m'amor.
Il est tenans de m'ireté; [1])
Assés m'en menra plus fierté,
Tornera moi en val desos;
Il en ara les castiaus tos;
Je ne m'arai de coi aidier.
Si me demenra grand dangier;
Et s'il m'aime ne poi ne grant,
Tos tans me fera il semblant
De grant orguel et de fierté.
Assés m'ara tost reprové
Que de s'amor fui prins altiere etc.
(f°. 111, v, c, 34 et sqq.)

Dans Veldeke Lavine tient un langage moins fier et son monologue est beaucoup moins long. Elle ne se préoccupe pas de l'avenir, elle n'entre pas dans ces considé-

---

[1]) Ce vers et les huit suivants nous ont été fournis par les manuscrits 7515, et 6787. Le no. 7535 était ici évidemment incomplet.

rations qu'on pourrait presque appeler politiques, et se plaint seulement de l'indifférence qu'on lui témoigne dans le moment. Il pense sans doute, se dit-elle, qu'il n'a pas besoin de se déranger et qu'il me verra bien assez plus tard:

Her denket lîhte in sînem mût:
Lebe dir sanfte, ez is dir gût,
Lâ dir sîn niht ze gâch,
Du gesihst si dicke her nâch. (p. 333, v. 33.)

Eneas de son côté regrettait d'avoir fixé à un terme si éloigné son mariage avec Lavine; il se reprochait surtout de n'avoir pas été voir la pucelle après la bataille:

Molt grant folie fis sans faille,
Que jo, loes apres la bataille,
En es le pas n'alai à li;
Meffais li sui, pardon li pri.
(f°. 112, r, a, 59 et sqq.)

Als schiere als ich den sige gewan,
Daz ich zû ir niene reit,
Daz was ein michel bôsheit
Unde sal mich immer rouwen.
(p. 334, v. 36 et sqq.)

Ces regrets et ces reproches occupent dans Benoit plus de cent soixante vers; ils sont moins développés dans Veldeke qui parait avoir eu moins de goût que le poëte français pour les subtilités de la métaphysique amoureuse. En revanche le minnesinger raconte avec plus de détails que le trouvère les cérémonies et les fêtes qui accompagnèrent le mariage d'Eneas avec Lavine. Nous trouvons même ici chez lui un petit épisode que nous avons cherché en vain dans les manuscrits français: Eneas demande à Latinus, peu de jours avant les noces, la permission de venir voir sa fiancée; entrevue des deux amants; Eneas donne à la jeune fille un anneau d'or, et de retour dans son camp, il lui envoie encore plusieurs bijoux. Fureur d'Amate quand elle voit approcher une union qui lui est odieuse; après avoir éclaté en invectives, elle va se jeter sur son lit, où elle resta jusqu'à ce que la mort vînt lui glacer le coeur. Cet épisode qui compte à peu près deux cents vers a-t-il été imaginé par Veldeke? ce n'est assurément pas impossible, et nous ne voudrions pas prétendre, malgré la stérilité dont il a fait preuve dans tout le cours du poëme, qu'il fût absolument incapable d'inventer quelque chose. Mais la fin du roman offre dans plusieurs de nos manuscrits des la-

cunes considérables ou de notables divergences. Nous lisons par exemple dans le no. 6737 qu'avant son mariage Eneas envoya à Lavine un anneau gage de son amour; et que celle-ci à son tour fit porter a son *dru* un saphir et un diamant, en joignant à ce cadeau des commentaires mystiques sur ces pierres symboliques. Cette correspondance entre les deux amants, cet échange de présents dont il n'est point question dans les no. 7535 et 7515, nous rapproche singulièrement du récit de Veldeke. Quant à la mort d'Amate elle est racontée par Virgile, et l'on pourrait croire que notre minnesinger s'est inspiré ici directement de l'épopée latine; mais cette hypothèse nous parait en contradiction avec les résultats du scrupuleux examen auquel nous venons de nous livrer, et nous aimons mieux supposer que Veldeke a eu entre les mains une copie du Roman d'Eneas plus complète que toutes celles que nous avons pu consulter.

Lorsque le prince troyen eut épousé Lavine, continue Benoit, il fut l'homme le plus joyeux du monde,

Et Lavine recuidoit bien
Que nule feme n'éust bien
Fors li; nus hom ne péust dire,
Que nule cose en fust à dire,
Que il n'éust tot acompli.
(f°. 112, v, a, 24 et sqq.)

Nû dûhte frowen Lavînen
Die lieben brût sîne,
Dô sie ir lieben man
Nâch ir willen gewan
Und trûte baz danne ir lîb,
Si dûhte daz alliu wîb
Âne froude wâren,
Die solher minne enbâren,
Die si hete zaller zît
Âne hûte und âne strît.
(p. 348, v. 29 et sqq.)

Les deux poëmes se terminent par une généalogie des descendants d'Eneas; l'énumération est moins longue dans Benoit que dans Veldeke; il s'arrête à Romulus tandis que son imitateur remonte jusqu'à Julius César, qui fut assassiné à Rome par les sénateurs „Senâtôre ez tâten", et jusqu'à l'empereur Augustus sous qui vint au monde le fils de dieu:

Sîn gnâde sal es walden
Und sal uns gesterken
An solîchen werken,

Als uns ser sèle gût sî.
Âmen in nomine domini.

Le ms. 7535 termine le Roman d'Eneas par ce vers:

Signor furent par tot le mont
(f°. 112, verso, col. b, 12.)

et commence immédiatement le Roman du Brut:

Qui velt oïr et velt savoir
De roi en roi et d'oir en oir
Qui cil furent et d'ont il vinrent
Qui Engleterre primes tinrent etc.

Le no. 6737 nous offre la finale suivante:

L'istoire faut, il n'i a plus
Que à metre fuce en mémoire.
Or nous doinst Dieus du ciel la gloire
Du cerubim et serafin;
Ci est li romans à sa fin.
Explicit.

Ce qui frappe tout d'abord dans le Roman d'Eneas, pour peu qu'on soit au courant des habitudes de nos vieux poëtes, c'est que l'auteur entre en matière absolument *ex abrupto*, sans annoncer le sujet qu'il va traiter, sans indiquer les sources où il puise ou les autorités auxquelles il s'en réfère, sans faire le moindre appel à la curiosité et à l'attention de ses lecteurs ou de ses auditeurs. De cette absence complète des préliminaires accoutumés on a conclu avec une certaine vraisemblance que ce poëme n'était pas une composition indépendante, mais seulement une suite du Roman de Troie [1]) qui le précède dans la plupart des manuscrits, et dont il ne fait jusqu'à un certain point que continuer et achever le récit. Ceci étant admis, et les deux poëmes étant rapportés à un même écrivain, nous connaissons l'auteur de l'Enéide française; il s'est nommé plusieurs fois dans le Roman de Troie:

---

[1]) Le Roman de Troie, malgré son importance et son intérêt, attend encore un éditeur; il en a été donné de nombreux extraits par M. Frommann dans le curieux travail qu'il a publié récemment sous ce titre: *Herbort von Fritzlar und Benoit de Sainte-More.* Stuttgart 1857.

Mais Benéois de Sainte More
L'a translaté et fait et dit.
(Ms. 7535, f°. I. rect., col. c, 17 et 18)
Jo n'en sai plus, ne plus n'en dist
Benéois qui cest romans fist.
(Ibid. 83, r, b, 28 et 29).

Chose étrange! ce même Benoit qui, dans son premier ouvrage, cite à chaque pas ses deux autorités, Dares et Dictys, ne nomme pas une seule fois Virgile dans le second; de sorte qu'on pourrait croire qu'il a travaillé sur une version française ou bien encore sur un remaniement en prose latine de l'Enéide, si la fidélité avec laquelle il traduit certaines expressions, certains détails de style ne prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il a eu réellement sous les yeux le texte original. Veldeke au contraire invoque souvent le témoignage de Virgile que selon nous il n'avait pas consulté, et les mots: „Sô saget Virgiliûs der mâre", „sô zelt Virgiliûs der helt" reviennent fréquemment dans ses vers. Parfois aussi il s'en réfère à une autorité anonyme qu'il appelle simplement *le livre „daz bûch"* et sur laquelle il s'explique assez catégoriquement à la fin de son poëme:

. . . .
Daz is genûgen kuntlîch,
Als ez dâ tihte Heinrîch,
Derz ûzer *welschen bûchen* las,
Da ez von latîne getihtet was
Al nâch der wârheide.
. . . .
Ob daz gelogen niene was,
Sô wil her unscholdich sîn:
Al is ez *welsch* und latîn
Âne missewende. (p. 354).

Quel est ce „welschez bûch" où, de son propre aveu, notre minnesinger a puisé *tous* les détails de son récit? Le premier éditeur de Veldeke, Müller a cru que s'était un poëme italien; son second éditeur a soutenu avec raison que ce devait être un poëme français; et nous venons dire à notre tour, sans craindre d'être contredit par nos lecteurs: ce livre welche c'est le *Roman d'Eneas*: Heinrich's Vorbild *ist* wieder aufgefunden.

Quant à cette autre question que Louis Ettmüller se posait avec le regret de ne pouvoir la résoudre: *Dans quelle mesure le minnesinger a-t-il imité le trouvère* (wie Heinrich zu seinem Vorbilde sich verhalte)? nous croyons y avoir suffisamment répondu par l'analyse comparative qu'on vient de lire, et nous nous contenterons ici de résumer en peu de mots les résultats de notre travail.

Au premier abord l'*Enéide allemande* semble plus longue que le *Roman d'Eneas*; celui-ci n'a que 10,417 vers, tandis qu'elle en renferme 13,268.

Cependant Henri de Veldeke écourte la plupart du temps l'oeuvre du trouvère. Benoit avait écarté l'intervention des dieux et en général le merveilleux payen, mais il avait conservé et traduit même avec une certaine complaisance un certain nombre d'allégories classiques; celles-ci ont été à leur tour éliminées par notre minnesinger. Voyez par exemple ce portrait de la Fortune:

Fortune torne en molt poi d'eure,
Qui rit al main al vespre pleure;
Al soir est laide, al matin bele,
Si com el torne sa roele:
Qui ele met un jor desus
L'autre le retrebuce jus;
De tant com el l'a mis plus halt
Tant prent il aval grignor salt.

Ou bien encore celui de la Renommée:

Fame est molt mervillose cose;
Ele ne fine, ne repose:
Mil bouces a dont el parole,
Mil oels, mil eles dont el vole,
Mil oïes dont ele orelle,
S'ele ot dire nule mervelle
Que ele puist avant nonchier.
Ele ne fine de gaitier:
Se d'une rien set tant ne quant
De molt petit fet asés grant etc.

Ou cette description des portes de l'Enfer:

Deus grans portes a en infer,
N'a en l'une ne fust ne fer;
Li une porte ert eborine,
Et l'autre apres si est cornine;

Par ces portes issent li songe:
Et cil qui tornent à mensonge
Vienent par le porte eborine,
Li voir issent par le cornine.

Tout cela a disparu de l'Enéide allemande. Il en est de même de plusieurs passages de Virgile justement célèbres, de plusieurs traits fameux que le trouvère, comme s'il en avait senti la beauté, s'est efforcé de traduire de son mieux, par exemple le magnifique „intentant omnia mortem“ qui achève si bien le tableau de la tempête:

Et ciels et mers lor promet mort;

et le „forsan et haec olim meminisse juvabit“ qu'il rend ainsi:

Ca avant vous delitera
Quant il vous en rememberra;

Ne les cherchez pas dans Henri de Veldeke, il les a impitoyablement supprimés. Comment se fait-il donc qu'après tant de suppressions et nous pourrions dire de mutilations, son poëme offre encore un plus grand nombre de vers que le poëme de Benoit?

D'abord il faut reconnaître que, si Veldeke abrège le plus souvent son modèle, il l'amplifie aussi de temps en temps. Il n'introduit pas d'idées nouvelles, mais il emploie plus de mots pour exprimer les mêmes idées. Il n'imagine point de faits, il n'invente pas d'incidents, mais il développe, il explique et commente. Quelquefois, comme dans le portrait de la Sibylle, il surcharge une peinture déjà complète et multiplie les détails. Ailleurs il abuse de l'énumération, et donne la liste de toutes les pierres précieuses qui devaient orner le bouclier d'Enée: émeraude, rubis, topaze et sardoine, crysolithe et améthyste, grenat et saphir, il n'en oublie pas une, tandis que Benoit avait dit seulement:

D'un vert topasse fu li bocle;
Sus en l'orle ot .I. escarbocle,
Qui par nuit jete tel clarté,
Come solax el mois d'esté.

Ensuite il emploie très fréquemment un procédé qui entraîne nécessairement dans la forme, indépendamment de

toute amplification du fond, d'assez notables longueurs: ce procédé consiste à couper en plusieurs alinéas des discours que les personnages de Benoit débitent tout d'une haleine. Citons comme spécimen le monologue de Lavine au moment où Eneas s'avance contre Turnus. Dans le roman français la jeune fille se reproche en une quinzaine de vers qui ne font qu'une seule et même tirade de n'avoir point envoyé à son amant une de ses manches ou sa guimpe. Chez le minnesinger, la pucelle reprend sept fois haleine pour prononcer son monologue qui, grâce à ces „dit-elle" et „reprit-elle", grâce aussi, il est vrai, à un nouvel abus de l'énumération, dure, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, pendant *quatre-vingt-sept* vers: „Ô wê, sprach si, ich tumbe ...." „Si sprach: het her mîn hârbant! ..." „Aber sprach diu junkfrouwe: hete her doch mîne mouwe ..." „Heter, sprach si, mîn vingerlîn...." „Si sprach zem andern worde: heter nû disen borden ...." „Si sprach: word Enêas erslagen ...." „Si sprach: ich bin des aber gewis ...."

Enfin le vers de Veldeke, souvent matériellement plus court que celui de Benoit, est, au point de vue du sens, presque toujours beaucoup moins rempli. Voilà comment son *Enéide* quoique renfermant moins de choses et étant en réalité notablement plus courte que l'Enéide française, compte cependant près de 3000 vers de plus.

On voit par ce qui précède à quoi se réduit le talent d'invention dont Henri a fait preuve dans son principal ouvrage: son style et sa versification ont-ils plus de valeur, c'est ce que ses compatriotes décideront avec plus d'autorité que nous; mais autant que nous en pouvons juger, le plus grand, le seul mérite peut-être de ce minnesinger c'est d'avoir ouvert la voie parcourue ensuite glorieusement par d'autres, d'avoir été en un mot le précurseur des Wolfram et des Gottfrid. Mais voici que ce mérite même lui est reproché comme un crime par l'auteur d'une savante et utile publication: „Es kommt bei Heinrich von Veldeke noch besonders in Anschlag, dafs er der erste war, der ein französisches Vorbild auf deutschen Bo-

den führte, und mit seiner Nachahmung der ganzen höfischen Unnatur und Albernheit Bahn brach. Er schuf nicht einen Stil, sondern eine Manier, die wie alle Modesachen der naturgemäſsen Entwicklung Einhalt that, und auf Abwege lenkte, auf welche die deutsche Poesie seitdem immer wieder zurückgeworfen ist... Die Blüthe, welche von Veldeke datirt wurde, ist in Wahrheit ein Verfall, da mit ihm die Herrschaft des Auslandes über das Einheimische zur Geltung gelangte“ (Deutsche Dichtung im Mittelalter, p. 868). L'arrêt est sévère: mais nous y voyons moins un jugement sérieux et réfléchi qu'une boutade inspirée par un sentiment facile à deviner. Il n'y a pas long-temps qu'un écrivain éminent déplorait ici même, à propos du *Poëme du Cid*, l'influence exercée sur les appréciations de certains critiques par les suggestions de l'amour propre national. Qu'il nous soit permis à notre tour de regretter qu'un savant aussi consciencieux que M. K. Gödeke se soit laissé égarer par un patriotisme malentendu, au point de méconnaître la grandeur d'une des plus belles époques littéraires de l'Allemagne, et de rabaisser l'admirable mouvement poétique auquel nous devons le Parzival, le Titurel et le Tristan.

Paris. Alexandre Peÿ.

Zu Seite 29.

Turnus est pros, sel dois amer.
— Je ne m'i sai pro atorner.
— Et tu l'apren. — Dites le moi
Que est amor? — Ne sai par foi;
Je ne t'en puis nient descrire.
— Qu'en sarai donc se ne l'oi dire?
— Tes cuers t'aprenra à amer.
— Si n'en orai altrui parler?
— Tu nel soras ja par parole.
— Tos tans en quit dont estre fole.
— Ains en poras tost estre aprise.
— Confaitement, et en quel guise?
— Comence, asses en saras puis.
— Et je comment, quand je ne truis
Qui me die que est amors?
— Je te dirai de ses dolors,
De sa nature que j'en sai;
Bien me sovient que je amai;
A paine en puet dire nient
Qui n'a amé et qui n'en sent.
S'or avoies une infermeté
Mieus saroies p[illegible] [illegible]rite
Des angoisses que sentiroies
Et des dolors que aroies;
Qui t'en vouroit donc demander
N'en saroies mieus raconter,
Qui en seroies bien chertaine
Que je qui en seroie saine,

O je mieus le diroie asés?
— Est dont amors infermetés?
— Nenil, mais molt petit en falt,
Une fièvre quartaine valt;
Pire est amor que fievre ague;
N'est pas retor quant on en sue.
D'amors estuet sovent suer,
Et refroidir, fremir, trambler,
Et sospirer et baailler,
Et perdre tot boire et manger,
Et dejeter et tressaillir,
Muer color et espasmir,
Giendre, plaindre, palir, penser,
Et soglotir, vellier, plorer;
Ce li estuet faire sovent
Cil qui bien aime et qui s'en sent.
Tels est amors et sa nature.
Se tu viels metre ta cure,
Sovent t'estavra endurer
Ce que tu m'os ci raconter,
Et asses plus. — N'en ai que faire.
— Porquoi? — N'en puis nient mal traire.
— Cil mals est dols, ne l'eschiver.
— Ainc de bon mal n'oi parler.
— Amors n'est pas de tel nature
Com altres mals. — Je n'en ai cure.
— Et jà est ce tant dolce cose.
— Je n'en ai soing. — Or te repose:
Tu ameras encor ce croi;
Si n'en feras nient por moi.
Ne m'en poras longes deceoir.
Sel puis savoir ne apercevoir
Que ton coeur voelles atorner
Al traitor de Troie amer,
A mes dos mains t'estuet morir.
Ce ne poroie je sofrir.
Turnus t'aime, si te velt prandre,
Vers lui dois tu d'amor entendre;
Ames le, fille. — Je ne sai.
— Je t'ai mostré. — Et je m'esmai.
— De coi? — Del mal, de la dolor
Qui tostans va sivant amor.
— Et jà est ce tels soatume,
Soef trait mal qui l'acostume.
Se il i a un poi de mal,
Li bien s'ensuit tos par ingal:
Ris et joie vient de plorer
Et grans depors vient de pasmer,
Grans liece vient de sospir,
Fresce color vient de palir;
Baisier vienent de baaillier,
Embracemens vient de vellier;
Encore suit li grant dolcors
Qui tost sane les mals d'amors,
Sans erbe boire et sans racine,
A cascun mal fait se mecine;
Ni estuet metre ongent n'entrait.
La plaie saine que il fait;
Se il te velt un poi navrer,
Bien te sara apres saner.
Garde el temple com faitement ...

Die spanischen Sprichwörter
als Element der Verskunst betrachtet [1]).

Wenn wir nach der Untersuchung, wie das Idiom Latiums seine alte Herrschaft über die Menge verliert, indem es zur todten Sprache herabsinkt, innehalten, um das beständige Bestreben der Vulgär-Sprachen, aller der ihnen vorausgehenden Kulturelemente sich zu bemächtigen, ins Auge zu fassen, so mufs unsere Aufmerksamkeit die Frage fesseln, was in jenem fernen Zeitalter waren und sein mufsten die *refranes*, *adagios*, *verbos*, *palabras*, *retrayres*, *exemplos*, *fablillas*, *proloquios* oder die Sprichwörter (*proverbios*) des Volkes (denn mit allen jenen Namen wurden sie während des Mittelalters bezeichnet).

Unter drei verschiedenen Gesichtspunkten aber bieten sie sich dem Studium der Kritik dar: 1) unter dem der Sprache, 2) der ästhetischen Form, 3) des Inhalts. In allen diesen Beziehungen erscheint die Geschichte der Literatur interessirt, denn in allen entdecken wir zahlreiche Spuren des Wegs, den dieselbe durchlief, von jenem Augenblicke an wo die Volkspoesie die Gesänge des rohen und unwissenden Volkes formulirt, bis zu dem, wo zu einem Erbgut der Gelehrten die vom Volke selbst adoptirten Mittel der Darstellung werden.

Wir werden indessen nicht in die Versuchung kommen, die Sprichwörter als einzige Quelle der poetischen Formen zu betrachten, eine Theorie, welche, weil allzu anmafsend, ihre Bedeutung bereits verloren hat, indem sie von den modernen Schriftstellern vergessen, ja bisweilen selbst verächtlich zurückgewiesen wird. Diese Theorie stellte der Benedictiner *Sarmiento* in seinen Memorias para la historia de la poesia [2]) auf, ohne Zweifel mit Rücksicht auf die Achtung, welche Juan de Valdes in dem *Diálogo de las lenguas* den Sprichwörtern zollte, indem er sie dort

---

[1]) Excurs aus der noch ungedruckten *Historia crítica de la literatura española* (Parte I, tomo II) des Verf.

[2]) Numero 404.

als den wahren Prüfstein der Eigenthümlichkeit der castilischen Sprache bezeichnete. Aber wenn „unter diesem Gesichtspunkt die Sprichwörter am meisten sich dadurch empfehlen, dafs sie im Volke geboren und unter den alten Weibern hinterm Herde aufgewachsen sind“, wie sich der Marques von Santillana ausdrückte, der erste, welcher daran dachte jenen zerstreuten Schatz zu sammeln [1]): so vergesse man nicht, dafs dieses Volk und diese alten Weiber durchaus irgend eines Typus oder eines Musters bedurften, wonach sie sich richteten, als sie den Maximen, Rathschlägen und Sentenzen, die in den Sprichwörtern niedergelegt sind, Gestalt gaben, und dafs in der Ueberlieferung dieser Typus existirte, von der Menge mit Liebe gepflegt, wie eine von den Vorfahren überkommene geistige Erbschaft. Doch mufs, wenn schon nicht als Entstehungsgrund (*principio*) der Verskunst, dieses kostbare Kulturelement als ein Spiegel unsere Blicke fesseln, in welchem die Form der Volkspoesie in derselben Weise und mit derselben Kraft sich reflectirt und abzeichnet, als wie dort die Sprache zur Anschauung kommt, indem die eine wie die andre der Erfahrung und dem gesunden Verstande des Volkes als rechtmäfsiger Dollmetsch dienen. Unter jenem dreifachen Gesichtspunkte also verdienen die castilischen Sprichwörter eine ausgezeichnete Stelle in den Untersuchungen der Anfänge der vaterländischen Literatur, und in keiner andern Absicht nehmen wir uns vor sie zu prüfen.

Vor der Bildung der Vulgärsprachen sind in der Sprache und der Verskunst der Gelehrten die Axiome, Sentenzen, Aphorismen und Maximen, die sich bald auf die Religion, bald auf die Wissenschaft, bald auf die Moral beziehen, niedergelegt worden, indem alle diese Lehren sich darboten als eine Frucht der Studien der Gelehrten und als ein Band zwischen der Wissenschaft derselben und jener instinktmäfsigen Neigung des Volks, auch ohne die nöthige Urtheilskraft, seine intellectuelle Lage zu verbessern.

---

[1]) Siehe seine Obras, von mir herausgegeben, p. 504, und die Origenes de la lengua española von Mayans, Tomo II am Ende.

Wohl wissen wir, dafs die Form des Sprichwortes (*refran*) oder des Spruches (*adagio*) eine den Menschen überhaupt eigenthümliche ist, die sie von Generation zu Generation als ein kostbares Erbe überliefern; auch dürfen wir in dieser Beziehung nicht vergessen, dafs so gelehrte Männer, wie Juan de Mal-Lara, ihren Ursprung in das fernste Alterthum verlegen, namentlich wo sie von den castilischen handeln: aber obwohl wir zugestehn, dafs das Sprichwort der erste Ausdruck der Wissenschaft und der Philosophie aller Völker sein mufste, denn anders zu denken würde absurd sein, mufs man doch beachten, dafs, indem ein Zeitalter dem andern diese Erstlinge der Beobachtung und Erfahrung vererbte, es ihm auch die Verpflichtung aufzulegen schien, ihre Form zu verbessern und zu vervollkommnen, unter welchem Titel allein der Niefsbrauch legitimirt werden konnte. Nichts anderes geschieht in Betreff des griechischen und römischen Alterthums, wie sehr auch der Verfasser des Diálogo de las lenguas zu behaupten sich bemüht, dafs die Sprichwörter, welche jene Idiome als Mittel des Ausdrucks haben, „unter gelehrten Leuten entstanden, und in Büchern von grofser Weisheit gefeiert worden wären".

Das Sprichwort, stets volksthümlich, entsteht, wo immer der Instinkt der Selbsterhaltung die Erfahrung zur Lehrerin nimmt; es wächst unter dem Volke als eine natürliche Formel des Beweisgrundes, worin das Gedächtnifs die Kunst oder Gewohnheit zu denken ersetzt; es pflanzt sich fort in der Nation als der ächte Ausdruck des gemeinsamen Bewufstseins, die Fehler verbessernd und die Meinung der Menge erleuchtend und lenkend; zuletzt gelangt es dahin, dem Alter gewissermafsen ein Priester- und Lehrerthum zu verleihen, indem es dasselbe mit dem doppelten Heiligenschein der Tugend und Wissenschaft umgibt.

In dem dem Grabe nahen Alter wirkt mit gröfserer Kraft der Instinkt der Erhaltung; und wenn es der Ueberzeugung von seinem nahen Ende sich nicht verschliefsen kann, strebt es das ganze in der Schule des Lebens mit

Kosten erworbene Kapital der Jugend zu übermachen, damit sie, sein Andenken segnend, die Gefahren des Lebens vermeide oder die Lehren seiner reichen Erfahrung praktisch ausführe. Nachdem die ersten von der Menschheit gewonnenen Begriffe also vergliedert worden sind, das Urtheil eines jeden Volkes über das Gute und Schlechte, über das Gerechte und Ungerechte, das Nützliche und Unnütze, das Nothwendige und Ueberflüssige mehrfach bestätigt, die Lehre in der Gestalt, welche am meisten die Vernunft befriedigt und am besten dem ungebildeten Gedächtnisse sich anbequemt, abgezogen und aufbewahrt worden: kommt der Augenblick, in welchem die Literatur und die Wissenschaft in neue Regionen sich erhebend mit einem glänzenderen Gewande alles bekleiden, was sich vordem von Kunstfertigkeit entblöfst und ohne einen andern Schmuck zeigte, als die Einfalt der Wahrheit, welche ihm seinen Werth gab. Auf solche Weise entstanden, wurden überliefert und vervollkommneten sich die Sprichwörter, welche, nach Juan de Mal-Lara[1]), Aristoteles „Reliquien alter Weisheit“ nannte, auf dem Boden von Griechenland und Rom, ebenso wie sie unter den orientalischen Völkern nach dem Ausspruche der heil. Schrift entstanden waren und sich vervollkommnet hatten. Aber nachdem die Literatur der Griechen und Römer auf den Gipfel ihres Glanzes sich erhoben, vermehrten auch die Sprichwörter durch die Schönheiten einer ebenso geglätteten als treffenden Ausdrucksweise ihren Werth, und wurden nun von den Gelehrten in ihren Kreis gezogen, die in ihren Werken sie verherrlichten, bald ihren Werth einfach aufweisend, bald durch gelehrte Commentarien sie erläuternd. Aber weil die äufsern Formen sich verändert, ward darum nicht auch das Wesen der in den Sprichwörtern niedergelegten Lehre verfälscht, denn, obschon erläutert und erklärt von den Philosophen und Dichtern, wurden sie von Neuem zum ständigen Gebrauch des Lebens verwandt. „Obgleich“, sagt Mal-Lara, „die Sprüche, welche das Volk hat, voll der tiefsten Philosophie

[1]) Philosophia vulgar, preámbulo II.

sind, wurden sie doch *vulgares* genannt, weil sie in das Volk übergegangen und in allgemein verständlichen Worten ausgedrückt waren, und zwar der Art, daſs es unnöthig ist, dasselbe aus dem Munde des Lehrers selbst zu hören"[1]).

Weit entfernt also, unter den Gelehrten entstanden zu sein, wie der Verfasser des Diálogo de las lenguas annimmt, entsproſsten die Sprichwörter der Griechen und Römer vielmehr dem Schooſse des Volks, und verschönert später durch glänzende literarische Formen, wurden sie von Neuem ein Erbgut der Menge, von Jahrhundert zu Jahrhundert bis zu den entferntesten Generationen wandernd.

Auf keinem andern Wege auch pflanzen sie sich fort und bürgern sich ein unter den Völkern des Mittelalters,

---

[1]) „Aunque las proposiciones que el vulgo tiene (decia Mal-Lara) sean de lo mas íntimo de la philosophia, llamáronse *vulgares*, por dadas ya al *vulgo* y puestas en vocablos resçebidos y entendidos comunmente, en tal manera que no es menester oir aquello de la boca del mismo maestro." Philosophia vulgar, preámb. I. Dieses selbe Gesetz erkennen unzweifelhaft die Sprichwörter in allen Sprachen an, mögen wir sie bei den Indern, Hebräern und Chaldäern, bei den Persern und Arabern, oder bei den Griechen und Römern betrachten. In der Bibel mit dem Namen *maschál*, von den Arabern mit dem *mistlon* bezeichnet, bei den Bewohnern des hellenischen Archipelagus *παροιμία*, bei den Römern *adagium* und *proverbium* genannt, haben sie in allen Ländern denselben Ursprung und dieselbe Entwicklung. In Spanien, obwohl wir später noch darlegen werden, wie und auf welchem Wege sie der Formen sich bemächtigten, mit welchen sie auf unsere Zeit gekommen sind — konnten sie nicht in einer besondern Weise erscheinen: dies beweist, abgesehn von vielen andern philosophischen Gründen, der *Name refran*, welcher vor allen andern, die sie im Mittelalter führten, sich erhalten hat. Das Wort *refran*, welches unmittelbar aus dem lateinischen *referant* entspringt, zeigt die *relacion*, *referencia* oder *trasmision* einer Maxime oder eines Ausspruchs (dicho) an, welcher den unmittelbaren Vortheil des Individuums zum Gegenstand hat, das ihn wiederholt und das, von dem Eifer der Selbsterhaltung geleitet, in dem fremden Beispiel eine heilsame Lehre (referirend [*refiriendo* — indem es berichtet, oder bezieht]) sucht. Einen identischen Gebrauch hatten das lateinische *adagium* (quasi circum agium) und die Sprichwörter der erwähnten Völker.

(Dagegen sagt *Diez* (Etymol. Wörterb. 284): „Refranh (prov.) ist von *refranher*, sowie refrain vom altfr. refraindre, wohin schon Raynouard sie ordnet, beide Verba von (lat.) *re-frangere* wiederholt brechen, romanisch auch moduliren, herabstimmen und dergl." Vgl. über diese Etymologie auſser *Raynouard*, Lexique III, p. 338, *Heyse*, Studia Romanensia, Berolini 1852, p. 6 f. und *Wackernagel*, Altfr. Lieder und Leiche, p. 181. Das spanische *refran* aber wird unseres Erachtens dieselbe Abstammung als das prov. refranh, durch dieses wahrscheinlich sogar vermittelt, haben. Anm. des Herausgebers.)

nachdem in kläglichen Verfall die grofse Literatur gesunken, die ihren Stamm und ihre Wurzel in dem Sänger des Achill erkannte. Unter den Gelehrten erhält sich die Form, in welche sie in der Epoche ihres gröfsten Glanzes sich kleideten, wie von dem einen zum andern Zeitalter die Erinnerung an die durch die antike Kultur hervorgebrachte Kunst sich bewahrt und mittheilt, deren ferner Schimmer allmälig sich schwächt, bis er den Blicken des Volkes vollkommen verschwindet. Aber indem die, welche Gelehrte sein wollten, keine andere Autorität, als die durch die Zeit erkannte, begriffen und keinen andern Verstand als den von geachteten Namen beschirmten, verfielen sie in das Extrem, unter die Aegide des Alterthums das ganze Geschlecht (*linage*) der Sentenzen, Maximen und Aphorismen zu stellen, welche sie denn hauptsächlich unter den Namen des Cato und des Seneca einreihten. Die Disticha des erstern und die Proverbia des andern, welche das Merkwürdigste, was das Mittelalter in der Moral, der Politik und der Religion besafs, mochte es nun wirklich von den Griechen und Römern stammen, oder ein Kind der christlichen Bildung sein, in sich schlossen, waren also die Niederlage und das Arsenal gleichsam, zu dem die Gebildeten ihre Zuflucht nahmen, um in jener praktischen Philosophie sich zu unterrichten, welche eine Tochter des natürlichen Instinkts der Erhaltung, eine Schülerin der Erfahrung und eine Lehrerin des Lebens ist. Aber nachdem der Augenblick gekommen, wo die lateinisch-kirchliche Literatur in einem eigenthümlichen Geist die Kunstformen entwickelt, welche sie seit der Epoche des Juvencus und Prudentius adoptirt hatte, streben die Gelehrten nicht allein jene geschätzten Repertorien mit den Früchten ihrer Beobachtung und Erfahrung zu bereichern, sondern sie kleiden auch in neue Formen sowohl die aus dem Alterthum herstammenden Maximen und Lehren, als die, welche sie ihren eigenen Betrachtungen verdanken. Dieses Streben drang in die Schulen ein, die in Mitten der Dunkelheit jener Jahrhunderte gegründet wurden, um die Tradition der Studien zu erhalten; und während Johann von Mailand in

seiner Medicina Salernitana alle die Grundsätze dieser Wissenschaft, welche die übereinstimmende Meinung der Gelehrten für richtig erklärt hatte, vereinte [1]), wurden von allen Seiten die Sprichwörter und Aphorismen, die man aus den übrigen Wissenschaften gewann, compilirt, oder, schon geschmückt mit dem neuen Gewande der lateinisch-kirchlichen Literatur, von Jugend auf dem Gedächtnifs als einer der kostbarsten Schätze der Wissenschaft anvertraut. Nicht minder fanden die von den Befähigten (*discretos*) also ausgeschmückten Sprichwörter in den historischen Werken Platz, indem sie ihnen nicht wenig Ansehn durch die Kraft der Lehre liehen, ein Beispiel, welches später von den Chronisten, die in den romanischen Sprachen schrieben, nachgeahmt werden sollte. Ihre allgemein anerkannte Nützlichkeit war folglich der Hauptgrund der Achtung, die sie erlangten, und das einzige Vehikel, welches sie von Generation zu Generation hin führte, sie in jedem Lande acclimatisirend vermittelst eines neuen und besondern Kolorits, den Anforderungen seiner Bildung und dem Charakter seiner Sitten entsprechend.

Diesen Gesetzen unterworfen erscheinen die Sprichwörter oder Sprüche der Gelehrten auf dem Boden der iberischen Halbinsel. Sie sind zwar nicht in so grofser Zahl auf die Nachwelt gekommen, als wohl nöthig wäre, um vollkommen zu erkennen, was sie waren und in Bezug auf die Wissenschaften, von welchen sie sich nährten, vorstellten; trotzdem aber eröffnen schon die, welche bis auf unsere Tage überliefert worden sind, uns einen bequemen Weg, um die innige Verbindung ihrer Formen und derjenigen, welche die mit dem Reim schon geschmückte lateinische Dichtung zeigte, zu erkennen. Diese ehrwürdigen Ueberreste sammelte Mosen Pedro Valles in seiner reichen *Coleccion de refranes castellanos*, und obgleich er in seinem Buche, weil er kein eigentliches ästhetisches Ziel dort verfolgt, nicht alle die in den lateinischen Sprichwörtern gebrauchten Versmafse umfafst, so genügen doch sonder

---

[1]) Tiraboschi III, p. 403 ff. Ginguené I, p. 126.

Zweifel die von ihm uns aufbewahrten, um unsere Beobachtungen zu beweisen. Betrachten wir einmal die folgenden Gesundheitsregeln, welche in Versen von 16, 15, 14, 13 und 12 Silben, deren Hemistichien reimen, ausgedrückt sind:

1. Post pisces *nuces* | post carnes caseum man*duces*.
2. Caseus est *sanus* | si dat avara *manus*.
3. Post prandium *dormire* | post coenam mille passus *ire* [1]).
4. Stercus et *urina* | medicis sunt prandia *prima*.
5. Ubi deficit *physicus* | incipit *medicus*.
   Ubi deficit *medicus* | incipit *clericus*.
6. Surge, puer, *mane* | si vis vivere *sane*.
   Quia per multum *dormire* | non potes ad alta *subire*.

Oder die folgenden, nicht weniger der Betrachtung werth wegen ihrer Reimweise:

1. Qualis *vita* | finis *ita*.
2. Qui vadit *plane* | vadit *sane*.
3. Si Papa *studeret* | Papa *indigeret*, u. s. w.

Und man glaube nicht, dafs diese der lateinisch-kirchlichen Literatur zu dankende Formulirung der Sprichwörter nicht zu derselben Zeit sich entwickele als die Verskunst und der *Reim*, welche von den *Clerikern* par excellence cultivirt wurden. Die in der ersten Hälfte des 12. Jahrh. geschriebene Historia Compostellana bezeugt uns wiederholt, dafs die Sprichwörter bereits ebenso im Schmucke der Verse und derselben Reimweise existirten wie die von Valles gesammelten; das bekunden unter andern, die wir anführen könnten, die beiden folgenden:

Non *durat* | quem mors prosternare *curat*.
Octo dies *durat* | quod nos dolor ejus *adurat*. Lib. I, cap. 6.
Sunt colla *fracta* | multa propter bona *facta*. Lib. II, cap. 86.

Es scheint also bewiesen, dafs die von den Gelehrten gepflegten Kunstformen mit ihrem Gewand die in jenen fernen Zeiten hervorgebrachten Sprüche und Sprichwörter schmückten, indem sie also ihre Aufbewahrung in dem Gedächtnifs und ihre Fortpflanzung in den Schulen, in wel-

---

[1]) Dieses Sprichwort wurde folgendermafsen in das Castilische übertragen: Despues de comer dormir é de cenar pasos mill. Ich fand es in seiner Sammlung.

chen Kreisen sie vorzugsweise Ansehen und Beifall finden mufsten, erleichterten.

Mit dieser Entwicklung und Anwendung des Versmafses und der kunstmäfsigen Reime fiel die Bildung der Vulgärsprachen zusammen, welche, ehe sie dahin kamen geschrieben zu werden, erst als rechtmäfsiger Dolmetsch der Kultur, die ihnen ihre Existenz gegeben, anerkannt werden mufsten. Kein Kulturelement aber wird man finden können, das enger mit dem geistigen Leben der Menge verknüpft wäre; keines gab es, das mit mehr Kraft nicht allein ihre Instinkte und Neigungen, sondern auch ihre Ideen und ihren Glauben in Betreff aller Gegenstände und Einrichtungen, die sie umgeben, zu offenbaren im Stande wäre. Das spanische Volk hatte seine politische Lage nicht verändert; seine Bedürfnisse, seine Beschäftigungen, seine Hoffnungen waren dieselben: der Krieg, im Namen seines Gottes und seiner Freiheit geführt, fuhr fort, wie in früheren Jahrhunderten, das edelste Geschäft seiner Könige und Magnaten, wie seiner Hidalgos und Steuerpflichtigen zu sein; und doch waren die in den Gebieten Aragoniens und Cataloniens, Castiliens und Navarras gesprochenen Idiome nicht mehr die Sprache Latiums, deren durch so viele Jahrhunderte, der Barbarei zum Trotz, erhaltene Herrschaft fast zur nämlichen Zeit bei allen Völkern des Südens von Europa verfiel. Es mufste also jene praktische Moral, welche die Handlungen der Christen, sowohl in den Tagen des Glücks als des Unglücks, nicht minder in Betreff der Religion als der Politik, regelte, mit den neuen Sprachformen sich offenbaren, welche in einem jeden der Staaten, die das Reich der Christen ausmachten, sich bildeten. Und obgleich es nicht möglich ist irgendwie anzunehmen, dafs während der Gährungsperiode, welche von dem Augenblick an, wo die lateinische Sprache von der Menge vergessen zu werden anfängt, bis zu dem, wo sich die Vulgärsprachen bilden, verfliefst, das spanische Volk dieser Art von Philosophie entbehrt hätte, halten wir es doch für natürlich, dafs erst, als auf eine unzweideutige Weise die Physionomie der entstehenden Idiome sich feststellte, der Ausdruck der

Sprichwörter des Volkes radical sich veränderte, um auf dasselbe den heilsamen Einfluſs auszuüben, welchen sie in allen Jahrhunderten und bei allen Nationen erlangt haben.

Ohne Zweifel hatten *sie* nicht nöthig sogleich von Beginn an, wie die Volkspoesie, einer Kunsttechnik (*artificio*) sich zu fügen, welche dieser die absolute Nothwendigkeit des Gesanges auferlegte; aber entstanden um als Werkzeug zu dienen der Religion, wann sie ermahnt und tröstet, der Politik, wann sie voraussieht, der Moral, wann sie lehrt und räth, der Vernunft, wann sie erkennt und scheidet, der Gesundheitslehre, wann sie hilft und vorbeugt, der Verwaltung, wann sie berathschlagt, der Oekonomie, wann sie überlegt und wählt: mit einem Worte bestimmt, den intellectuellen Zustand der Nation als ersten Ausdruck der Erfahrung und der Philosophie vollkommen abzuspiegeln, streben sie von dem Augenblick an, wo sie sich in die romanischen Sprachen kleiden, in kurzen, energischen und entschiedenen Ausdrücken die Summe eines groſsen Gedankens zu ziehen (*á consignar en breves — — términos la suma de un gran concepto*), welchem ohne Discussion beigepflichtet werden soll, und dessen Ausspruch sich die Menschen von klarem Verstand wie die von beschränkten Fähigkeiten gleichermaſsen zu unterwerfen haben. Ihr Ausdruck, welcher elliptisch, treffend und epigrammatisch sein muſste um seine natürlichen Resultate hervorzubringen, mit der Tendenz zugleich fortzudauern und ausschlieſslich in dem Gedächtniſs zu herrschen, suchte die Mittel sich in seiner Integrität zu erhalten: und um dem Gesetz zu genügen, welches ihn zu fortschreitender Vervollkommnung antrieb, nahm er zu der beginnenden Kunst des Volkes seine Zuflucht, sich von ihr ihre anspruchslosen Reize zu borgen, oder er folgte auch schon dem Beispiele der Gelehrten, wie die Volkspoesie selbst, und ahmte die von der lateinisch-kirchlichen Literatur adoptirten Formen nach, um auf die angezeigte Weise die Rathschläge der Ueberlieferung oder die Lehren der Wissenschaft aufzubewahren.

Das Versmaſs und der Reim begannen also den spanischen Sprichwörtern, seit den ersten Tagen ihrer beider-

seitigen Existenz in den Volkssprachen, Schmuck und Ansehen zu verleihen, indem die Sprichwörter in ihrer Geschichte denselben Weg wie die Volkspoesie verfolgten, und später alle Umgestaltungen, welche die gelehrte Dichtung erfährt, abspiegelten. So kam es, dafs dieser Schmuck bald direct aus der Nachahmung des Lateinischen hervorging, bald vermittelst der Gesänge der Menge (was das Leichteste und Thunlichste scheint) den *retraires* und *fabliellas* sich mittheilte; letztere boten dieselben Züge dar, welche wir in den ersten geschriebenen Denkmälern der castilischen Poesie erkennen, ein unverwerflicher Beweis von der Ursprünglichkeit beider Formen und mehr als alles, von der Ungerechtigkeit und Verblendung, womit man verfuhr, als man ihren Ursprung in fremden Civilisationen suchte.

Der gelehrte Juan de Mal-Lara kannte nicht die erwähnten Erstlinge der Volksmuse, und hatte folglich zu der Erforschung des Ursprungs ihrer Verskunst und ihres Reimes nicht hinaufsteigen können; und dennoch sagt er bei der Beschreibung beider in den Sprichwörtern:

„Wer will behaupten, dafs die in den Sprichwörtern so gewöhnlich gebrauchten Consonanzen und Assonanzen kein Homioptoton sind, welches von gleichen Casus bedeutet, wie:

Alquimia prov*ada* | tener renta é non gastar *nada*.
Und: Aborrecí el coh*ombro* | é me nació en el *ombro* ...?

Ist nicht auch ein Homioteleuton, ein Zusammenklang von gleichlautenden Wörtern, das folgende:

Al niño su madre castíguelo, límpielo y hártelo ...?

Es gibt auch in den Sprichwörtern einen Rythmus, welches eine Art von Sangbarkeit bedeutet (*que es una manera de cantar*) ... und dies ist das Neue (*novedad*), wodurch das Sprichwort besonders charakterisirt und von den anderen Arten der Sprüche (*dichos*) unterschieden ist“ [1]).

Resultate also ein und derselben Kultur, mufsten die

---

[1]) Philosophia vulgar, preámbulo IV.

Volks-Poesie und -Philosophie sich wechselseitig ihre Formen mittheilen, und einander mit ihrem Glanz erleuchten: die Poesie war bestrebt den Nationalgeist lebendig zu erhalten, indem sie auf den Glauben und das Gefühl sich stützte und die Sitten abspiegelte; dasselbe war bei der Volksphilosophie der Fall, während sie zugleich danach trachtete, die Irrthümer und Fehler des Volkes zu verbessern, dessen Aufmerksamkeit sie stets auf die Vorstellung von seinen Rechten und Pflichten richtete. Ein lebendiger Protest gegen alles was die edlen Gefühle von Grofsen und Kleinen verletzt oder beleidigt, schritten Poesie und Philosophie nach ein und demselben Ziele, wenn auch auf verschiedenem Pfade, mit männlicher Energie jedes Symptom der Unterdrückung zurückweisend und jedes Aergernifs verurtheilend.

Wenn aber die Wirkung der Volkspoesie lebhafter und mächtiger war, zu bestimmten Zeiten die patriotische Begeisterung zu entzünden, so war die der Sprichwörter sicherlich nicht weniger fruchtbringend und erhaben; berufen, in der Gesellschaft einen beständigen und allgemeinen Einflufs auszuüben, nahmen sie alle Formen des Vernunftschlusses an, indem sie zu gleicher Zeit in allen Farben der frischen und kühnen Phantasie der Menge schillerten. Bald historisch, apologetisch, sentenziös und lehrreich, bald didactisch, überzeugend, Trost spendend und beschreibend (es scheint uns passend, dies zu erwähnen), bezeichnen sie, während sie sichere Regeln für alle Lagen des Lebens und alle Klassen des Staates aufstellen, in einer hellen und klaren Weise die Entwickelung der Sprache, deren grammatischer und selbst rhetorischer Ausdruck in ihnen reiche und mannichfaltige Schätze niederlegte; sie offenbaren zugleich, bei ihrer angezeigten Verbindung mit der Volkspoesie, die fortschreitende Vervollkommnung der von der Kunst, die sie zu veredeln beiträgt, adoptirten Formen; und endlich bieten sie einen Hauptmafsstab der allgemeinen Würdigung des Volkes, indem sie es in einem jeden der zur spätern Gründung der spanischen Nation berufenen Gebiete vollkommen charakterisiren. Ein und dieselbe Religion

und folglich auch dieselbe Moral bekennend, unablässig angetrieben von ein und demselben politischen Gedanken, in demselben Kriege beschäftigt, von fast gleichen Sitten und mit nicht unähnlichen Gesetzen, endlich unter einem analogen Klima, legten die Spanier — und wir halten diese Beobachtung für gerechtfertigt — in fast identischen Sprichwörtern eine Menge von Ideen nieder, welche sich verbrüdernd oder aus allen jenen Verhältnissen entspringend in den verschiedenen christlichen Reichen ein und demselben Bedürfnifs, demselben Wunsch oder derselben Hoffnung genügten.

Gemeinsam war auch allen Regionen der Halbinsel die kunstmäfsige Ausdrucksweise (*expresion artistica*) der Sprichwörter des Volkes, so sehr auch der im Osten seit der Mitte des 12. Jahrhunderts rücksichtlich der Pflege der lyrischen Kunstpoesie zugelassene Einflufs mit den provenzalischen Troubadours jene Art von Verwandtschaftsband knüpfte, welches man bei der Zeichnung der Bildung der romanischen Sprachen anerkennen mufs. Aber wenn auf dem Boden Cataloniens die äufsern Formen der Kunst Dank den angezeigten Zufällen sich etwas verändern konnten, so wurde hingegen ein genauer Einklang in allen den Provinzen bewahrt, wo sich das Castilische fand, indem auch die alten Sprichwörter das ursprüngliche Gepräge jener Nationalität, die ihnen das Leben gab, zeigen und eine vollkommene Aehnlichkeit in ihren Versmafsen und ihren Reimen mit den ältesten Denkmälern der geschriebenen Poesie darbieten.

Aber wir lernen durch das Studium der castilischen Sprichwörter nicht allein jene werthvolle Einheit der Kunstformen kennen, wenn wir sie mit den erwähnten Denkmälern vergleichen: ohne sie würden wir auch unzweifelhaft jeder Kunde darüber entbehren, was in jenen fernen Zeiten gewisse flüchtige, kurze und vergängliche Gesänge (*cantares*) der Menge waren, deren wesentlich lyrischer Ausdruck sich immer im Tumulte der Volksleidenschaften zugleich mit dem momentanen Eindruck, welcher sie hervorruft, verliert. Durch sie ist es uns ferner möglich gemacht zu erweisen, dafs aufser den in der geschriebenen Dichtung und in der

Volkspoesie gebrauchten Versmafsen noch andere metrische Combinationen existirten, welche, theils entsprungen aus der gemeinsamen Quelle der Kirche, deren Hymnen mannichfaltige Beispiele darboten, theils der durch die Gelehrten autorisirten Versbildung selbst entstammt, obgleich sie sich auflösten oder von Neuem nach dem Gesetz des Gesanges sich formten (*bien que descomponiéndose ó amoldándose de nuevo á la ley del canto*), einen, und wahrlich nicht verächtlichen Theil des metrischen Reichthums der castilischen Muse ausmachten.

Diese Betrachtungen, welche ohne Zweifel auf die Geschichte der Volkspoesie *aller* Nationen, ganz insbesondere aber der südlichen, leicht Anwendung finden könnten, führen uns von selbst darauf, die mannichfachen Versmafse ins Auge zu fassen, in welche unsere Vorfahren die Sprüche und Sprichwörter (*adagios y refranes*) kleideten und zwar zu dem Zweck, sie ohne irgend welche Mühe und Schwierigkeit dem Gedächtnisse einzuprägen, in welchem ihre nützliche Weisheit ganz von selbst Frucht tragen mufste. Grofs ist die Zahl der metrischen Combinationen, welchen wir nach so vielen Jahrhunderten noch, in denen sie, um sich der fortschreitenden Entwicklung der Kunst anzupassen, allmälig sich verändern mufsten, in diesen merkwürdigen Denkmälern begegnen. Kein Versmafs der Volks- oder der Kunstdichtung fehlt in einem so mannichfaltigen Repertorium; und sie erscheinen fast immer mit prächtigen Reimen geschmückt, welche in derselben Art als die der Leoninischen Verse gestellt sind, damit sie, dem Gedächtnifs ein Anreiz und Haltpunkt, den gewünschten Erfolg eines so naturwüchsigen Unterrichts verbürgten. Ein ähnlicher Kunstgriff, welcher der Sentenz immer eine gewisse *Eintheilung* zu geben erlaubte, besteht darin, dafs die Exposition der Lehre in die erste Halbzeile eines jeden Verses gesetzt wird, ihre Bestätigung aber in die zweite: dies findet sich in der Regel in den Sprichwörtern beobachtet, welche jenen Schmuck der neu-europäischen Dichtung zeigen, bald mit vollkommener Consonanz reimen, bald nur die einfache Assonanz haben. Und es ist bemerkenswerth,

dafs nicht allein in den Versen von *gleichen* Silben, deren Halbzeilen also vollkommen gleich sind, dieses Gesetz beobachtet wird, sondern auch in den ungleichsilbigen Versen, deren Halbzeilen um eine Silbe gewöhnlich differiren: was nur beweist, dafs, nachdem dieser Schmuck einmal zugelassen war, eine solche poetische Form der Natur der Sprichwörter ganz gemäfs erschien.

Indem wir nun die Bildung der Sprichwörter darlegen wollen, und zwar durch Beispiele, welche unsere Beobachtungen anschaulicher machen sollen, wollen wir mit den *siebzehnsilbigen* Versen beginnen, welche, wie die fünfzehn- und dreizehnsilbigen an die lateinischen Hexameter uns erinnern; ihre erste Halbzeile zählt 8, die zweite 9 Silben in folgender Weise:

1. Quando el villano está rico | nin tiene pariente nin amigo.
2. Si s' perdieron los aniellos | aqui fincaron los dediellos.
3. Mas quiero asno que me lieve | que caballo que me derrueque.
4. De mala mogier te guarda | é de la buena non fies nada.
5. Dí tu secreto á tu amigo | é serás siempre su captivo.
6. Dos amigos de una bolsa | el uno canta é el otro llora.
7. Al coneio é al villano | despedáçale con la mano.
8. Quien es farto del ayuno | non tiene coibdado ninguno.
9. Mas vale flaco en el mato | que gordo en el papo del gato.
10. Daca el gallo toma el gallo | fincan las plumas en la mano.
11. Camino de Santiago | tanto anda el coxo como el sano.
12. Non veo maior dolor | que muchas manos en tajador.

Ehe wir von andern Versmafsen Beispiele geben, müssen wir bemerken, dafs immer, wenn der Reim der beiden Halbzeilen ein männlicher oder stumpfer ist, jede eine Silbe weniger hat, ohne dafs der Vers darum seine Geltung verliert, oder seine Natur verändert —: eine allgemeine Regel allerdings, welche nicht allein die Sprichwörter, sondern gleichermafsen die Werke der gelehrten Dichtung trifft, in wie weit es da die Stellung der Consonanzen nur zuläfst.

Die *sechzehnsilbigen* Verse oder Octonarien, wie sie der gelehrte Antonio de Nebrija nennt, sind ganz gleich vielen von denen, welche man in dem *Poema de los Reyes*

magos und in der *Crónica ó Leyenda de las Mocedades del Cid* findet, wie die folgenden Beispiele zeigen:

1. El obispo de Sanct Jago | ora l'espada ora l' blago [1]).
2. Quien bien sirve bien desirve | quien bien desirve bien sirve.
3. Guarte d'ome mal barbado | é de viento acanalado.
4. Abáxanse los estrados | é álçanse los establos.
5. Lo que la vejez cohonde | non ha manto que lo adobe.
6. Ballestero que atal tira | presto tiene la mentira.
7. La mogier que poco vela | tarde face luenga tela.
8. Quien solo come su gallo | solo ensille su cavallo.
9. Non sirvas á quien sirvió | ni pidas á quien pidió.
10. Judio faz tahabula | sinon perdido has la mula.
11. Delibra, moro, delibra | quarteron por media libra.
12. Quien tiene fijo varon | non dé voces al ladron.

Diese Form, welche zur Zeit Nebrija's mit dem Namen *pié de romances* bezeichnet wurde, ist die gewöhnlichste in unsern Sprichwörtern, wie sie denn auch fortdauernd die volksthümlichste blieb: dies ist von allen Kritikern anerkannt. Nicht waren es eben so sehr die *fünfzehnsilbigen* Verse, wenigstens sobald als Berceo die Kunstmetrik festgestellt; doch kommen sie in dem *Poema del Cid* zahlreich vor, wie die Octonarien, und sind auch in den Volkssprichwörtern häufig; 7 Silben zählt ihre erste, 8 ihre zweite Halbzeile, z. B.:

1. Sanan las cochilladas | é non las malas palabras.
2. Vecinas á vecinas | á las veces dan farinas.
3. Quien come é condessa | dos vegadas pone mesa.
4. Non juego á los dados | mas fago peores varatos.
5. El lobo é la golpeja | todos son de una conseja.
6. Que placer de marido! | la cera ardida y él vivo.
7. Tras paret nin tras seto | non digas el tu secreto.
8. Tocóse Marihuela | é el colodriello de fuera.
9. Sanct Johan es venido | mal aya quien bien nos fizo.
10. Si me vistes, burléme | si non me vistes, calléme.
11. La moger algarera | nunca faze luenga tela.
12. Quien burla al burlador | cien dias gana de perdon.

Ohne grofse Schwierigkeit begreift man, dafs diese metrische Form dem lateinischen Hexameter von gleichem

[1]) Anspielung auf den Bischof *Pedro Gelmirez* von welchem man auch sagte: „El obispo de Sanct Jago ballesta et cayado.“ S. über ihn *La Historia Compostelana.*

Numerus genau nachgebildet ist, in dessen zweitem Hemistich Sarmiento den Ursprung der Octonarien zu entdecken glaubte [1]).

Dasselbe bemerkt man in den folgenden, in Pentametern geschriebenen Sprichwörtern, welche in der Mitte und am Ende reimen:

1. En vino nin en moro | non pongas tu thesoro.
2. O comet é non gimades | ó gemit é non comades.
3. A mi fijo loçano | non me lo cerquen quatro.
4. A dó te quieren mucho | non vayas á menudo.
5. En casa del ferrero | cuchiello mangorrero.
6. Obispo por obispo | sealo Don Domingo [2]).
7. Juego face cocina | que non moça fardida.
8. Duerme con tu enemigo | é non con tu vecino.
9. Quien malos pasos anda | malos polvos levanta.
10. Por casa nin por vinya | non tomes mogier ximia.
11. Ensañóse el villano | et fiço del su panno.
12. La tierra que me sé | por madre me la hé.

Die Beispiele von *dreizehnsilbigen* Versen sind nicht so gewöhnlich in der geschriebenen Poesie; doch finden sie sich in dem Poema del Cid, indem sie bald an die Choliamben bald an die Hexameter des betreffenden Numerus erinnern, und häufig genug in den Sprichwörtern. Sie bestehen aus einer Halbzeile von 6, und einer von 7, oder aus einer von 5, und einer von 8 Silben, gereimt, wie die folgenden zeigen:

1. Mandan al gato | é el gato manda en su rabo.
2. Barba mojada | tómela enxuta en la cama.
3. La muger loca | por los cabos merca toca.
4. Non face poco | quien se deffiende de otro.
5. Grano á grano | finche la gallina el papo.
6. Entre guerra é paz | el que matan y se yaz.
7. Esse pierde feria | que non tiene que venda.
8. Refilat, tortero | que el fuso es de madero.
9. Obras son amores | é non buenas razones.

---

[1]) Mem. para la hist. de la poesia, núm. 414.

[2]) Dieses Sprichwort, welches seinen Ursprung der berühmten Anekdote, an die es erinnert, verdankt, scheint dem Sinne nach vielleicht schon vor der Zeit, auf welche es sich bezieht, existirt zu haben, und zwar in dieser Form:

Atanto por atanto | ábito lleve el manto.

10. De ome heredado | non te verás vengado.
11. Fijo non avemos | é nombre le ponemos.
12. En el aldegüela | mas mal ha que non suena.

Die Verse *de arte mayor* oder von vier Cadenzen, so wie sie Alfons der Weise in seinen *Cántigas* anwendet, und die gelehrten Dichter des 14. und 15. Jahrh. sie gebrauchen, erscheinen auch mit dem Reim am Schlusse der ersten und zweiten Halbzeile:

1. Bien sabe la rosa | en que mano posa.
2. Conseya d'orrella | non vale una arbella.
3. Oura sin provecho | aniello en el dedo.
4. Ama, sodes, ama | mientras el niño mama.
5. Sirve á señor noble | magüer sea pobre.
6. Tú bamba, yo bamba | non hay quien nos tanga.
7. Tiempo tras tiempo | é agua tras viento.
8. La casa es mohina | que non ha farina.
9. Espérame, muerto | que verzas te cuezo.
10. Quien te enriqueció? | quien te gobernó.
11. Quien yerra é enmienda | á Dios se acomienda.
12. Tres maravedís! | quán alto que ys!

Und dasselbe ist der Fall bei den *elfsilbigen*, deren Theilung allerdings nicht so leicht ist. Gleichwohl schließt der Reim, gemäfs der besonderen Bildung dieser Verse, bald eine Halbzeile von 5, bald eine von 7 Silben, mit entsprechendem Endreim: im erstern Falle ist der Vers ein saphischer, im zweiten ein eigentlicher Elfsilbler. Als Beispiele mögen dienen:

1. De luengas mares | pocas son las artes.
2. Llorarte, abuelo, | agora que non puedo.
3. A ome bueno | non busques abolengo.
4. Burla, burlando | vase el lobo al asno.
5. Muera Samson | é cuantos con él son.
6. A ruyn moçuelo | ruyn capiçayuelo.
7. Non hay mejor bocado | qu'el furtado.
8. Lo que la loba face | al lobo aplace.
9. Quien á una castiga | á ciento hostiga.
10. Donde no está su dueño | está el su duelo.
11. Dueña que mucho mira | poco fila.
12. Bien come el catalan | si se lo dan.

Die *zehnsilbigen* Verse theilen sich in gleiche Halbzeilen, wie die Verse von 16, 14 und 12 Silben:

1. Allá van leyes | do quieren reyes [1]).
2. Non hay reyna | sin su vesina.
3. Sofrir cochura | por fermosura.
4. Amor de niña | agua en cestilla.
5. Mas vale trague | que Dios vos salve.
6. Yo que me callo | piedras apaño.
7. Bien canta Marta | cuando está farta.
8. Amor de monjas | fuego de estopas.
9. Ome que presta | sus barbas messa.
10. De luengas vias | luengas mentiras.

Die *neunsilbigen* Verse, weniger gebräuchlich auf dem spanischen Parnaſs, theilen sich naturgemäſs in zwei Gruppen von 4 und 5 Silben, die in ihrer Stellung wechseln, wie uns die folgenden zeigen:

1. Grand tocado | é chico recabdo.
2. Datle, datle | peor es furgatle.
3. Dios é vida | componen villa.
4. Cada gorrion | con su espigon.
5. Non todas veces | pan é nueces.
6. De padre santo | fijo diablo.
7. Todas las aves | con sus pares.
8. De tales bodas | tales tortas.

Mögen nun die *Achtsilbler* als Halbzeilen der Octonarien, oder als jambische Dimeter, oder als eine Ableitung von der zweiten Halbzeile des fünfzehnsilbigen Hexameters betrachtet werden, sie finden sich in den Sprichwörtern in zwei ganz gleiche Theile getheilt, beide mit Assonanz oder Consonanz geziert, folgendermaſsen:

1. De ora en ora | Dios mejora.
2. Oy venido | é cras garrido.
3. Jura mala | en piedra caya.
4. Parto malo | é fija en cabo.
5. Muera gata | é muera farta.
6. A sol puesto | obrero suelto.

---

[1]) Die alten Chronisten versichern, daſs zu diesem Volkssprichwort Veranlassung gab die Bevorzugung, welche zur Zeit Alfons' VI. der römischen Liturgie vor der spanischen wurde, trotz der Feuer- und Eisenprobe, in welcher der gothisch-spanische, sogenannte mozarabische Ritus den Sieg davon getragen. Uebrigens müssen wir bemerken, daſs in der Sammlung des Marques von Santillana, welcher wir das Sprichwort entlehnen, ohne Zweifel die Sprache desselben modificirt erscheint, obschon es seine ursprüngliche künstlerische Form bewahrt hat. In der *Crónica general* ist es ein elfsilbiger Vers folgender Gestalt: *Do quieren reyes, allá van las leyes.* (fol. 312, col. 4).

7. Quien destaxa | non baraxa.
8. Cara en canto | é viña en pago.
9. Mula blanca | ó vieja ó manca.
10. Mas da el duro | que el maduro.

Wenn die Consonanz eine stumpfe ist, schwindet natürlich eine Silbe in der ersten wie in der zweiten Halbzeile, z. B.:

1. Antes quebrar | que doblar.
2. Mas vale saber | que aver.
3. Quien juró | non me engaño.
4. Ojo allá | que feria va.

Häufig sind die *gebrochenen* Verse (*de pié quebrado*) oder Monometer, welche mit den Achtsilblern sich verbinden, wie folgt:

1. Zorrilla que mucho tarda,
caza aguarda.
2. Es tenida por mas casta
la mas cauta.
3. Toro, trucha, gallo ó barbo,
todo en mayo.
4. Quien de los suyos se alexa
Dios le dexa.
5. Entre gabiella et gabiella
fambre amariella.

In diesem letzten Verse findet die von Nebrija und Encina (in der *Gramática* und der *Poética Castellana*) aufgestellte Regel in Betreff einer überzähligen Silbe (*sílaba perdida*) ihre Anwendung.

Die *Siebensilbler*, weniger gewöhnlich als die vorigen, haben einmal den Reim nach einer Halbzeile von 4, ein ander Mal nach einer von 3 Silben, mit entsprechendem Endreim:

1. Nuestro goço | en el poço.
2. Sobre brevas | non bevas.
3. De la mala | te guarda.
4. A rey muerto | rey puesto.
5. Non fies | nin porfies.
6. Los fijos | son nascidos.
7. Mas vieja | mas pelleja.

Es verbinden sich diese Verse mit denen von 5 Silben, indem sie das Vermaſs jener Volksliedchen bilden,

welche in neuerer Zeit den Namen *Seguidillas* empfangen haben:

1. Cochiello de mugeres,
corta si quieres.
2. Non sabe la golpeja
con quien trebeja.
3. Quien s'assaña en la boda,
piérdela toda.
4. Dende *quieres* á *tienes*
el tercio pierdes.
5 Pierde el asno los dientes,
é non las mientes.
6. Quien mala muger cobra,
siervo se torna.

Und nicht weniger bemerkenswerth sind die *Sechssilbler*, welche dasselbe allgemeine Gesetz in der Stellung der Reime beobachten, so wie folgt:

1. Su alma | en su palma.
2 Qual eres | tal medres.
3. O monge | ó calonge.
4. Madexa | sin cuenda.
5. Si tuerta | non vuestra.

Und andere von derselben Art. Mitunter sind die Verse von *fünf* Silben in der Weise geordnet, daſs sie eine vollständige kleine Strophe bilden, welche ein einziges Sprichwort einschlieſst; z. B.:

Derramadora
de la farina,
allegadora
de la ceniza.

Und nicht selten geschieht dasselbe mit den Monometren, wovon das folgende Sprichwort ein Beispiel ist:

Fijo fuyste,
padre serás:
qual feciste,
tal avrás [1]).

---

[1]) In der angezogenen Sammlung des Marques von Santillana lautet dieses Sprichwort:

Fijo eres,
padre serás:
qual ficieres,
tal avrás.

Nun, welcher Beweise bedarf es noch, daſs die Sprichwörter, volksthümlich par excellence, im ganzen Mittelalter demselben Wege folgen, welchen wir die Volkspoesie wandeln sehen von dem Augenblick an, wo es uns gewährt ist, ihre Kunstformen zu würdigen, bis zu ihrer vollkommensten Entwickelung? ... Und wir sagen „während des Mittelalters“, denn, mit Ausnahme von sehr wenigen, sind alle Sprichwörter, die wir gegeben haben, aus der Sammlung genommen, welche der gelehrte Marques von *Santillana* auf Befehl des Königs Don Juan II. — demnach vor dem J. 1454, in welchem der genannte Fürst starb — anlegte; und nicht wenige gibt es darunter, welche von den Schriftstellern des 14. Jahrh. als *alte* Sprüche (*antiguas* fabliellas) angeführt werden, und unter derselben Bezeichnung auch in Chroniken und Abhandlungen des 13. Jahrh. sich finden [1]).

Ausgabe seiner Werke von 1852, pag. 512. — Wir entlehnen es aus dem *Valerio de las Historias*, tit. IV, cap. 1. — Als Beispiel andrer Liedchen, sei das folgende angeführt:

Estella, la bella,
Pamplona, la bona,
Olite y Tafalla
la flor de Navarra.

Oder dieses, welches eine anmuthige *Redondilla* ist:

Ni en invierno viñadero,
ni en otoño sembrador,
ni con nieve seas baquero,
ni de ruynes seas señor.

Oder dieses, älter noch, als die vorhergehenden:

Amor de fraire
non dura guaire;
é si dura guaire,
mala por al fraire.

[1]) Ein ausländischer Schriftsteller unsrer Tage, welchem Fleiſs und auch Glück in der Erforschung unsrer Geschichte nicht abgesprochen werden kann, widerspricht Sarmiento, wo dieser sich auf die Sprichwörter zum Beweise des Alters des Romanzen-Versmaſses beruft, und versichert, daſs gar kein Sprichwort in Trochäen von 14, 15 oder 16 Silben existire, dessen sprachlicher Ausdruck über das 14. Jahrh. zurückgehe (*Dozy*, Recherches sur l'histoire politique et littéraire d'Espagne p. 620). Uns erscheint diese Behauptung sehr gewagt, da die Zeugnisse für das Gegentheil reichlich vorhanden sind. Unter andern unverwerflichen wollen wir das *Libro de los Castigos* citiren, welches von dem König Sancho el Bravo im 13. Jahrh. geschrieben wurde; in diesem merkwürdigen Tractate, der noch immer den Gelehrten unbekannt geblieben, liest man unter vielen andern als *alt* bezeichneten Sprichwörtern:

Und wenn diese *adagios*, *verbos*, *palabras* und *retraires* auch nach den verschiedenen Modificationen, die sie

---

1. Nin á juego nin á veras | con tu señor partas peras.
2. Las manos en la rueca | é los ojos en la puerta.
3. El buen esfuerzo vence | mala ventura.
4. Ome apercibido | medio combatido.

Cap. 1, 19, 21 und 33. — In den *Establimientos de Sancti Jacobi*, einem Codex aus der Mitte oder vielleicht dem Anfange desselben 13. Jahrh., wird das alte Sprüchlein (*fablilla*) citirt:

Non podemos seer meiores | de nuessos antecesores.

Real Academia de la Hist., fond de Benevivere. — Der berühmte D. Juan Manuel, welcher in der ersten Hälfte des folgenden Jahrhunderts blühte, sprach in dem *Libro de los Castigos* zu seinem Sohne D. Fernando: „Palabra é retrayre *antigua* es de Castiella que

Quien bien sirve, bien desirve: quien desirve, bien sirve."

Cod. S. 34 de la Bibl. nac. cap. IV, fol. 35. — Und abgesehen von den Versen, welche den Apologen und Beispielen des Grafen *Lucanor* nachfolgen — nachgeahmt während des 14. Jahrh. von allen Pflegern der symbolischen Kunst — finden wir in dem zweiten und dritten Theile des genannten Buches unter den 150 gelehrten Sprüchen auch einige Volks-Sprichwörter. Solche sind:

1. El rey rey, gobierna | el rey non rey, non gobierna.
2. Quantos nombran la verdat | non andan por sus carreras.

Ebensowenig ist zu vergessen das unzweideutige Zeugnifs, welches uns der Erzpriester von *Hita* rücksichtlich des Alters der versificirten und auch gereimten Sprichwörter gibt; dieser Schriftsteller, welcher in seinen Poesien eine grofse Anzahl von volksthümlichen Sprüchen und Sprichwörtern aufhäuft, deren Weisheit seinen merkwürdigen Lehren zum wahren Schmelz dient, überliefert uns unter vielen andern die folgenden:

1. El encantador malo | saca la culebra del forado.
2. El sabio vencer al loco | con consejo, non es poco.
3. Quando te dan la cablilla | acorre con la soguilla.
4. Moço malo, moço malo | mas val enfermo que sano.
5. Fas conseyo de amigo | fuye loor de enemigo.
6. Escarba la gallina | é falla su pepita.
7. Do non te quieren mucho | non vayas á menudo.
8. Mas vale suelta estar | la viuda que casar.
9. Pan é vino jueja | que non camisa nueva.
10. Non hay encobierta | que á mal non revierta.

Das mit No. 3 bezeichnete Sprichwort findet sich in einigen Codices in der folgenden Weise: Quando te dan la crabiella | prenla con tu soguiella (Bibl. de Salazar, Acad. de la Hist. cod. A. 2). Wie in ihm, so erscheinen auch in den übrigen die ursprünglichen Versmafse der Volkspoesie, von dem Siebzehnsilbler bis zu dem Zwölfsilbler, gebraucht. Nach der allgemeinen Ansicht beendete der Erzpriester von Hita sein Buch in der Aera von 1381, dem Jahr 1343; und da er jedes Mal, wann er eins der angeführten Sprichwörter citirt, anmerkt, dafs es ein *antiguo* retrayre, *vieja* fablilla, verbo oder palabra sei, so scheint es uns erlaubt, zu schliefsen, dafs sie mindestens ein halbes Jahrhundert in der Gestalt existirt haben mufsten, in welcher er sie wiederholt. Ferner, da andrerseits es unzweifelhaft ist, dafs der König D. Sancho zur Unterweisung seines Sohnes die Autorität der Sprichwörter des Volkes anzieht, und auch sie als alt bezeichnend, wiederholte Beispiele von Versen von 14, 15 und 16 Silben, gereimten und reimmäfsigen (*rimados y por rimar*) darbietet, so halten wir den Schlufs nicht für irrig, dafs Herr

unzweifelhaft in ihren grammatischen Formen erfahren haben, noch *so* unzweideutige Spuren ehrwürdigen Alters bewahren, dafs sie als Prüfstein der castilischen Sprache aufgewiesen worden sind, weil geboren und aufgewachsen unter den alten Frauen am Spinnrocken hinter dem Herde: warum sollen sie da bei dem Studium der Kunstformen unsrer Dichtung nicht in Betracht kommen? Und wie kann, nach dieser Untersuchung, die Kritik irgend einen Zweifel noch rücksichtlich des Ursprungs dieser poetischen Elemente hegen, und sich der Gefahr aussetzen, in tadelnswerthe Irrthümer zu gerathen, da sie von dem Wege sich entfernt, den sie bei solcher Forschung uns vorzeichnen?... Wiederholen wir es mit all der Zuversicht, die uns die Ueberzeugung historischer Forschung einflöfst: wenn wir, bei der Prüfung der Erstlinge der geschriebenen Poesie unter dem blofs künstlerischen Gesichtspunkte, in ihr auf das Gepräge der lateinisch-kirchlichen Literatur achten, welche, obschon entartet und von ihrem alten Glanze herabgesunken, noch klar und genau ihre edle Abkunft verräth, so finden wir, indem wir alle in den castilischen Sprichwörtern aufgehäuften Versmafse nach der Reihe durchgehen, nicht allein den handgreiflichen Beweis solchen Einflusses, und begründet auf so mannichfache gerechte Ansprüche, sondern wir entdecken zugleich, mit einem einzigen Blick die äufsere Geschichte der Kunst umfassend, in den Sprichwörtern die wunderbare Uebereinstimmung, welche sie in ihren Versmafsen mit den von den Gelehrten angewandten bewahren.

Von den Octonarien oder den sechszehnsilbigen Ver-

Dozy dies Mal an seiner gewohnten Gründlichkeit es fehlen liefs (*faltó á su gravedad acostumbrada*), indem er einen Satz aufstellte, welcher sich nicht halten läfst. Die castilischen Sprichwörter, von denen die literarischen Denkmäler des 13. und der Anfänge des 14. Jahrh. uns Kunde geben, zeigen in ihrem Ausdruck dieselben Charakterzüge, als die um die Mitte des 15. Jahrh. von dem Marques von Santillana gesammelten, indem endlich noch bemerkt werden mufs, dafs zur Zeit des Erzpriesters von Hita schon die in grofsen Versen verfafsten und die in Versmafsen von neun oder weniger Silben eingeschlossenen durch die Namen *retraeres grandes* und *proverbios chicos* unterschieden wurden. Unter den letztern erwähnt er:

1. A mal fecho | ruego é pecho.
2. Romero fito | saca çatico etc.

welche dieselbe Formel in der Sammlung des Marques haben.

sen an, welche in dem Poema *de los Reys d'Orient* und in dem *de las Mocedades del Cid* gebraucht sind, bis zu den Dimetern und Monometern (von 8 und 4 Silben), welche Jorge Manrique cultivirte; von den Versen von 17, 15 und 13 Silben, die, eine Kopie der lateinischen Hexameter, in nicht sehr gefälliger Verbindung in dem *Poema* des Helden von Vivar [1]) sich finden, bis zu den leichten und

[1]) Die Versbildung dieses merkwürdigen Gedichts beruht vorzüglich auf der Nachahmung der Pentameter, neben welchen in ihm die Verse von 17, 15 und 18 Silben, die aus den Hexametern sich herleiten, häufig vorkommen. Damit man sie mit den Versen, die in den Sprichwörtern gleichen Numerus haben, vergleichen kann, will ich hier einige Beispiele hersetzen. Von 17 Silben:

A la exida de Vivar | ovieron la corneia diestra.
Que perderíe los averes | é mas los oios de la cara.
Mas el criador vos vala | con todas sus virtudes sanctas.
Afevos doña Ximena | con sus fijas do vá legando.
Las armas sedien prisas | é sedíen sobre los cavallos.
Alá vaya Alvar Fañez | é Alvar Salvadores sin falla.

Von 15 Silben, welche zahlreicher sind:

Burgeses é burgesas | por las finiestras son puestas.
Válanme tus virtudes | gloriosa sancta Maria.
Rezava los matines | á buelta de los albores.
Por malos mestureros | de tierra sodes echado.
Con aquestas mis dueñas | de quien yo so servida.
Cras á la mañana | pensemos de cavalgar.
Que de dia nin de noche | non les diesen arrebata.

Von 13, mit Halbzeilen von 5 und 6 Silben, wie in den Sprichwörtern:

Fincó los ynoios | de corazon rogaba.
De todo conducho | bien los ovo bastidos.
Ferlo he amidos | de grado non abrie nada.
Con vuestro conseio | bastir quiero dos archas.
Por Rachel é Vidas | apriesa demandava.
Las archas adonchas | prendet seis cientos marchos.
Exido es de Burgos | é Arlanzon ha pasado.
Moros é moras | avíenlos de ganancia.

Und wir sagten: sie erscheinen in nicht sehr gefälliger Verbindung; denn in Wahrheit der Unterschied, welcher zwischen diesen Versmafsen und denen von 12 Silben besteht, ist ein aufserordentlicher, um so mehr als sie ein und denselben Ursprung haben. Eine solche Verschiedenheit der Versmafse entsprang aber ohne Zweifel aus der verschiedenen prosodischen Natur der castilischen und der lateinischen Sprache. Diese rechnete mit langen und kurzen Silben, welche ihren Versfüfsen alle erdenkliche Biegsamkeit gaben und so einen Vers von 12 oder 13 Silben einem andern von 14, 15 bis 17 gleichmachten, während alle in vollem Sinne Hexameter waren. Die castilische Sprache dagegen hatte einzig den Accent, um die Beweglichkeit und den Tonfall der Verse zu bestimmen, indem der Werth der Silben durchaus gleich war. Daher kam es denn natürlich, dafs die Nachahmung der lateinischen Hexameter, für die bei der Menge allein das Gehör bürgte, gesonderte Versmafse hervorrief, zwischen welchen eine Harmonie nicht bestand, noch irgend-

anmuthigen Refrains von 5 Silben; von den Pentametern des erwähnten Gedichts bis zu den Versen von zwei Cadenzen des Juan del Encina; alle die Combinationen ferner, welche Alfons der Weise zuliefs und ausführte, alle welche Don Juan Manuel und der Erzpriester von Hita versuchten, alle welche an dem Hofe Enrique's III. und Juan's II. Beifall ernteten, sie sämmtlich erscheinen in den Sprichwörtern des Volkes niedergelegt, indem sie das Bürgerrecht also unter den Gelehrten und Ungelehrten erhielten. Sogar von den Elfsilblern, welche allein auf dem Gebiete der Kunstpoesie, schon seit dem Beginne des 16. Jahrh., glänzen, bieten sich sehr viele Beispiele in den castilischen Sprichwörtern dar, indem die Stellung ihrer Reime, welche dem im Allgemeinen in Bezug auf die übrigen Versmafse beobachteten System unterworfen sind, keinen Zweifel darüber läfst, dafs, wenn sie den nationalen Weisen [1]) sich auch nicht leicht anbequemen konnten, sie doch würdige Dolmetscher der Moral, der Religion und selbst der Politik waren; wie sie denn von den Bemühungen des Königs Alfonso, seines Neffen Don Juan Manuel, des Micer Francisco Imperial, des Fernan Perez de Guzman und des Marques von Santillana, welche alle in dem 13., 14. und 15. Jahrh. jenes Versmafs cultivirten, volle Rechenschaft geben [2]).

Eben dieser Reichthum poetischer Formen und ihre vollständige Identität mit den in den Denkmälern unserer Literatur gebrauchten, im Verein mit dem ehrwürdigen Alter der grammatischen Formen, veranlafsten ohne Zweifel den Benedictiner Sarmiento den Satz aufzustellen — dessen wir im Beginne dieser Abhandlung gedachten — dafs die Poesie den Ursprung der von ihm erkannten Versmafse den Sprüchen und Sprichwörtern der Menge verdanke. Aber nicht allein übersah der so fleifsige For-

---

wie bestehen konnte. Das ist der Grund, warum alsbald alle diese Verse streben für sich verschiedene Spezies zu bilden, indem sie sich von Tag zu Tag mehr von ihrem gemeinsamen Ursprung entfernen.

[1]) *Sarmiento*, Mem. para la Hist. de la poesia, núm. 515.

[2]) Den Beweis dieser Angabe wird die Historia crítica de la literatura española, welcher diese Arbeit angehört, liefern.

scher, als er einen solchen Satz aufstellte, die wahrhaft literarische Ueberlieferung, sondern er verfiel auch in ein merkwürdiges Mifsverständnifs, als er die Art und Weise erklären wollte, wie sich die gröfseren Versmafse von 10, 12 und 14 Silben, die einzigen welche er mit denen von 11 in seinen Studien umfafst, bilden mufsten [1]). Er stellt als allgemeinen Satz nämlich hin, dafs die genannten Versmafse aus der Vereinigung von zwei *redondillos menores* hervorgingen — eine Bezeichnung, welche er den Versen von 5, 6 und 7 Silben gibt, indem er sich rücksichtlich der letzten auf die Autorität des Nicolas Antonio beruft, der die Pentameter des Berceo mit dem Namen *endechas dobladas* belegte. Aber vergessen wir auf einen Augenblick, was uns die Geschichte in Betreff der Herkunft der Pentameter und der Verse de arte mayor lehrt; lassen wir einmal unberücksichtigt die vollkommene Aehnlichkeit, welche zwischen den lateinischen und castilischen Zehnsilblern besteht [2]), und räumen wir ein, dafs die erwähnten Versmafse, weil sie aus gleichen Silben bestehn, statt ganz natürlich, auch in gleiche Hemistichien zu zerfallen, sich aus der Gruppirung zweier redondillos menores bilden — alles dies zugegeben, fragen wir: wie constituiren sich nun die Hexameter von 17, 15 und 13 Silben? wie die Elfsilbler, sowohl die eigentlichen als die saphischen, sowie sie in den Sprichwörtern erscheinen? wie die Neunsilbler, welche, weil sie in unsrer Poesie wenig im Gebrauche sind, nicht zur Vergessenheit verurtheilt zu werden verdienen?

Aber auch das sei zugegeben, dafs diese letzten, sogar mit den besonderen Merkmalen, welche sie in den Sprichwörtern des Volkes kennzeichnen, aus Versen von 18 Silben hervorgingen, oder dafs sie nach Sarmiento's Theorie vielmehr *Redondillen* sind, welche zu zwei verbunden jenes Metrum resultiren. Was unmöglich bleibt mit Stillschweigen zu übergehen, was die angezeigte Theorie vernichtet, ist, dafs weder die Hexameter noch die Elfsilbler,

[1]) Memorias §. VII.

[2]) S. zu diesem Zweck Horaz' Oden, die vierzehnte des II. und die erste und zweite des III. Buchs.

welches auch ihre Bildung sei, eine solche Zusammenfügung oder Verdoppelung von Redondillen zulassen: zusammengesetzt aus ungleichen Hemistichien, Theil eines mehr oder weniger vollkommnen Ganzen, geben sie weder bei ihrer Zusammenfügung noch bei ihrer Auflösung nur eine entfernte Idee von der angeführten Theorie; im Gegentheil weisen sie in einer entschiedenen Art auf die wahren Typen zurück, welche die lateinisch-kirchliche Literatur, die Erbin der grofsen römischen, bewahrt und überliefert hat [1]).

Wenn also die Theorie des Sarmiento nicht pafst, noch auch passen kann auf alle die Fälle, welche die Sprichwörter selbst, auf die er sie zu gründen strebt, darbieten: wie soll sie uns da befriedigen in Betreff der Versmafse überhaupt, die er erwähnt?... Was erfolgt, ist vielmehr dafs die Octonarien ebenso wie die Pentameter, die Zehnsilbler wie die jambischen Dimeter leicht und bequem in in ihre gleichen Hemistichien sich theilen lassen, in der lateinischen Metrik ebensowohl als in der castilischen, indem diese Theilung vollkommen sich in den Versen de arte mayor vollzieht, mag man ihnen nun den Ursprung zuerkennen, welchen Nebrija, oder welchen Encina ihnen zuertheilt in den oben genannten Werken. Die Theorie des berühmten Benedictiners vereinzelte ganz die Kunstformen der spanischen Poesie und löste sie so zu sagen aus der literarischen Ueberlieferung; so nahm sie ihnen alle Legitimität, ohne dafs doch zu ihrer Bevollmächtigung der ebensowenig begründete Versuch genügt hätte, den Stamm und die Wurzel der von Gebildeten wie von Ungebildeten cultivirten Metren in die Sprichwörter zu setzen.

Das Studium dieser ächten Denkmäler der spanischen Kultur kann logisch uns nur zur Bestätigung der wahrhaft

---

[1]) Lo que no es posible pasar por alto, lo que destruye la indicada teoria es que ni los exámetros, qualquiera que sea su número, ni los endecasílabos, qualquiera que sea su extructura, consienten semejante acomodamiento ó duplicacion de *redondillos:* compuestos de hemistiquios desiguales, parte de un todo mas ó menos perfecto, ni al componerse, ni al descomponerse, dan remota idea de la citada teoria, refiriéndose por el contrario de una manera terminante á los verdaderos tipos, que guarda y trasmite la literatura latino-eclesiástica, heredera de la gran literatura romana.

historischen Theorie von dem Ursprung und der Entwicklung der Kunstformen der alten castilischen Dichtung führen: für jene von den für diese anerkannten Quellen verschiedne zu suchen, hieſse die Ueberlieferung läugnen; anzunehmen aber, daſs die Sprichwörter genannte Formen früher als die Dichtuug aufwiesen, und sie derselben zu einer bestimmten Zeit mittheilten, das hieſse die Ueberlieferung und die Philosophie zugleich läugnen. Die Völker bedürfen, wie die Kinder, an ihrer Wiege Gesänge; wenn sie der Kindheit entwachsen, streben sie, ohne jene selben Gesänge zu vergessen, ihr Leben vermittelst einfacher Maximen und nützlicher Rathschläge, Kinder ihrer Erfahrung, zu regeln; und obgleich man, streng genommen, das spanische Volk in jenem Zeitalter als ein ursprüngliches Volk nicht betrachten kann, so bringen es doch die groſsen Wechselfälle, die es umgeben, und vor allem der merkwürdige Umstand ein neues Idiom reden zu müssen, in einer gewissen Weise in jenen Zustand, wo denn alle Elemente seiner ererbten Bildung demselben Gesetz unterworfen sind. Die Entwickelung von ihnen muſste deshalb langsam und allmälig sein, sowie sie allmälig entspringende Bedürfnisse befriedigte; so läſst sich in keiner Weise begreifen, daſs die Sprüche und Sprichwörter des Volks der Formen der Volkspoesie sich bemächtigten, ohne daſs die letztere sie vorher adoptirt hatte.

Ebenso wenig könnte man auf eine andere Art sich jene von uns beobachtete Einheit des Ausdrucks zwischen der Dichtung und Lebensweisheit erklären; noch weniger aber lieſse sich begreifen, wie die Gelehrten, während sich die Sprichwörter von ihrer Unterweisung nährten, unaufhörlich zu diesen unerschöpflichen Quellen der Moral und der Politik ihre Zuflucht nehmen, um ihren Schöpfungen eine auſsergewöhnliche Frische zu geben. Diese Bemerkung findet ihren schlagenden Beweis in den schon citirten Werken Alfons' des Weisen, seines Sohnes Sancho und seines Neffen Juan Manuel, des Erzpriesters von Hita, und ein Jahrhundert später in den nicht weniger berühm-

ten Werken des Marques von Santillana. Dieser so berühmte Magnat nahm unter verschiedenen andern Sprüchen zum Thema und Schmuck seiner Kompositionen folgende Sprichwörter: *Los paredes han oydo*; *Uno piensa el bayo é otro el que lo ensilla*; *Tan lueñe de ojos, tanto de corazon*; und *Uso face maestro* [1]); und beschenkte die Philosophie des Volkes mit vortrefflichen Maximen und Sentenzen, unter welchen allgemeinen Beifall fanden: *La muger buena corona es del varon*, *La sciencia non embota el fierro de la lanza*, und andere, nicht weniger würdig seines grofsen Rufes und seiner reichen Erfahrung [2]).

Die Sprichwörter, also dem doppelten Verkehr mit dem Volke und mit den Gebildeten unterworfen, gelangten in das 16. Jahrhundert, um hier von denen, welche sich als Dichter berühmten, theilweise modificirt zu werden, indem sie zugleich aber die Aufmerksamkeit ausgezeichneter Gelehrten auf sich zogen, die nach dem Beispiele des Don Iñigo Lopez de Mendoza allen Fleifs darauf verwandten, jene zerstreuten Schätze zu sammeln. Der erste, welcher in der erwähnten für die Literatur so glänzenden Epoche dem Marques von Santillana nacheiferte, war *Mosen Pero Valles*, den wir bereits citirt haben; dieser fleifsige Aragonier brachte 4300 reine castilische Sprichwörter (*adagios*), mit einigen wenigen italienischen und catalonischen, zusammen; er gab sie mit Einleitungen und einigen Erklärungen am Ende, von ungefähr 8 Sprichwörtern, zu Sara-

---

1) S. Proverbios, cap. 2, p. 38 der Werke; das *Decir* gegen die Aragonier, welches mit genanntem Sprichwort beginnt p. 255; das Liebeslied, welches anfängt:

Ha bien errada opinion
Quien dice: tan lexos d'ojos,
Tan lexos de corazon ...

p. 452 der Werke; Coplas al muy excelente y muy virtuoso Señor don Alfonso rey de Portugal, Strophe 6, p. 251.

2) Das erste Sprichwort verdankt man der 44. Strophe der *Proverbios* (p. 45 der Werke); das zweite, welches unter der Form: *No embota el saber la lanza al guerrero*, und der: *Letras non embotan las armas* erscheint, ist aus dem an den Fürsten Enrique gerichteten Prolog derselben *Proverbios* genommen (p. 24).

gossa im Jahre 1549 heraus. Während Valles zu dem Gedächtnifs der Menge seine Zuflucht nahm, um dieses herrliche Unternehmen zu vollenden, und in seinen Sprichwörtern eine furchtbare Waffe gegen die führte, welche argwöhnten, dafs in Aragonien nicht dieselbe Sprache als in Castilien gesprochen wäre: machte der „griechische Comthur“, *Hernan Nuñez* [1]), schon berühmt durch seine Commentarien zu dem Juan de Mena und mehr noch durch sein grofses Ansehn in dem Vortrag der humanen Wissenschaften, zu Salamanca lobenswerthe Anstrengungen um die alten Sprichwörter des Volkes zu sammeln, indem er sie um hohen Preis sich verschaffte und noch in den letzten Jahren seines Lebens sich daran machte, sie zu glossiren. Der Tod gestattete ihm aber nicht, sein Vorhaben zu Ende zu führen: die Sprichwörter, welche unter seinem Namen gehen, kamen 1555 heraus „con gran copia de lenguas extrañas, como portugueses, gallegos, asturianos, catalanes, valencianos, franceses, toscanos y asi mismo muchos tan desnudos, como nascieron, harto vergonzosos y de mal exemplo“ [2]), indem andern Gelehrten das Unternehmen der Glossen und Commentare vorbehalten blieb.

Dieses nahm wenige Jahre nachher *Juan de Mal-Lara* in Angriff, ein Schüler eben desselben griechischen Comthurs, und mit nicht wenigem Glück: seine *Philosophia vulgar*, ein sehr reiches Repertorium, in welchem über 10,000 castilische Sprichwörter glossirt werden, bei deren Erklärung er „viele alte Männer und Frauen“ (*muchos viejos y viejas*) [3]) zu Rathe zog, legte nicht allein von der ungeheuren Belesenheit des so verehrten Humanisten in den Dichtern, Geschichtschreibern, Rednern, Philosophen und Kosmographen des Alterthums ein volles

---

[1]) Er wurde deshalb der *griechische Comthur* gewöhnlich genannt, „weil er zum mächtigen Geschlechte der Guzmans gehörig, Comthur des heil. Jacob ward, während seine eigenen Gaben und Fortschritte ihn in seiner Zeit zum ersten griechischen Gelehrten seines Landes machten.“ Ticknor, Geschichte der spanischen Literatur, übersetzt von Julius, II, p. 270.
Anm. des Herausgebers.

[2]) Mal-Lara, Philosophia vulgar, preámb. XI.

[3]) Preámbulo XIII.

Zeugnifs ab, sondern rechtfertigte auch die den Sprichwörtern im Allgemeinen beigelegte Wichtigkeit vollkommen. Von dem gewöhnlichen Wege der Sammler, die ihm vorausgegangen waren, sich entfernend setzte er an die Stelle der alphabetischen Ordnung eine andere vernünftigere und mehr philosophische, indem er nach den Materien schied und in Tausende und Hunderte jenen ganzen zahlreichen Apparat von Sprichwörtern theilte, in welchen er die kostbarsten Elemente der spanischen Kultur erkannte. Mal-Lara aber vermochte ebenso wenig sein Werk zu beendigen, dessen erster Theil, Philipp II. gewidmet und im Jahre 1568 der Presse übergeben, der einzige ist, welcher auf uns gekommen.

Unterdessen sammelte in Valencia aus vielen Schriftstellern und mündlichem Verkehr eine nicht verächtliche Zahl von „refranes de mesa, salud y buena crianza“ der fleifsige *Lorenzo Palmireno*, und gab sie in dem folgenden Jahre 1569 heraus [1]). Nachdem nun einmal die Aufmerksamkeit der Gelehrten auf einen so reichen Schatz volksthümlicher Philosophie gelenkt war, wurden auch verschiedene Versuche gemacht, um in den alten Literaturen mehr oder weniger glückliche, mehr oder weniger plausible Parallelen aufzusuchen; und 18 Jahre nach dem Erscheinen

---

[1]) Wir müssen bemerken, dafs dies nicht die einzigen Sammlungen von Volkssprichwörtern waren, welche in dem 16. Jahrh. entstanden. Wir kennen unter andern der Erinnerung werthen Sammlungen jenes Zeitalters die folgenden: 1) Refranes glosados por Mosen Dimas Capellan (Toledo 1510, 4. gedruckt von Juan Varela); 2) Formulas adagiales latinas y españolas por Juan Ruiz de Bustamante (Zaragoza 1551, 8. gedruckt von Estevan de Nagera); 3) Siete centurias de adagios castellanos (Ms. fol.) por Juan de Melo, toledano, con un prólogo de Ambrosio de Morales; 4) Proverbios morales de Alonso Guajardo Fajardo de Córdoba, gedruckt ebenda von Gabriel Bejarano, 1585, 8. — Der Verfasser des *Diálogo de las lenguas* erklärt auch, dafs er bei seinem Aufenthalte in Rom ein starkes Heft voll sammelte, indem er darauf seine Hauptbeobachtungen in Betreff der Anfänge der castilischen Sprache gründete. In der Bibliothek von Salazar existirt ein Codex, signirt M. 142, welcher von fol. 229 an keine geringe Zahl volksthümlicher Sprüche enthält, gesammelt im J. 1541 von einem Forscher aus Valladolid; und in derselben Akademie bewahrt man verschiedene Hefte von Sprichwörtern auf, obgleich schon aus einer uns näher liegenden Epoche. Traurig, dafs aus der Bibliothek des Escurial das Manuscript j. L. 16 verschwunden ist, welches, wie aus den alten Indices hervorgeht, eine zahlreiche Sammlung von Volkssprichwörtern enthielt, vielleicht noch älter als das angegebene 16. Jahrhundert.

des Werkes von Palmireno veröffentlichte der Licentiat *Alfonso Sanchez de la Ballesta* sein Diccionario de vocablos castellanos aplicados á la propiedad latina (Salamanca 1587), in welchem er eine grofse Menge von Volkssprichwörtern erklärte, indem er sie mit den von den Schriftstellern des Zeitalters des August gebrauchten verglich. 250 Sprichwörter unterwarf um dieselbe Zeit einer gleichen Probe der Magister *Fernando de Benavente*, indem er sie in lateinische Verse brachte; ein Beispiel, welches im Anfang des 17. Jahrh. von *Alfonso de Barros* in seiner Perla de Proverbios morales (Madrid 1601) nachgeahmt, die Proverbios concordatos des berühmten Magisters *Bartolomé Ximenez Paton*, eines der ausgezeichnetsten spanischen Humanisten, (Baeza 1615; Lisboa 1617) hervorrief. Aber wer den gröfsten Eifer in dieser Gattung der Studien zeigte, nach der Mitte des erwähnten Jahrhunderts schon, war ohne Zweifel der Licenciat *Gerónimo Martin Caro y Cejudo*, welcher unter Benutzung aller Arbeiten, die in Spanien gemacht worden waren, und im Hinblick auf die gerühmte Sammlung des Erasmus in seinen Refranes castellanos y latinos glosados (Madrid 1695) einen ausgezeichneten Dienst dem Studium der castilischen und lateinischen Sprache zu leisten vermochte. Cejudo betrachtete indessen die castilischen Sprichwörter nur von der Seite der grammatisshen und rhetorischen Form, obwohl er auch einige Erklärungen über ihren Sinn gab: so verblieb der Ruhm, ihre wahre philosophische Bedeutung erkannt zu haben, doch dem Sevillaner Juan de Mal-Lara.

Damit sei aber nicht gemeint, als hätte ein so ausgezeichneter Humanist verkannt, dafs das philologische Studium der castilischen Sprichwörter überhaupt das Studium der Geschichte der Sprache ist: in Betreff dieses Punktes fügte er, nachdem er von ihrer Structur gehandelt, und die Vorzüge der Volkssprichwörter dargelegt, hinzu: „Los refranes aprovechan para el ornato de nuestra lengua y escriptura; son como piedras preciosas salteadas por las ropas de gran prescio, que arrebatan los ojos con sus lumbres: y su disposicion da á los oyentes gran contento; y

como son de notar, quedanse en la memoria" [1]). An einer andern Stelle sagt er noch: „Los refranes en la oracion concertados lucen mucho, no como en tablilla de platero adonde no están las pieras y joyas de oro para hermosura, sino para guarda" [2]). Unmöglich war es fürwahr, daſs ein Schriftsteller, der sich ganz dem Unterrichte in den humanen Wissenschaften gewidmet hatte, die Frage der Form — ein so wichtiger Punkt bei den Gelehrten des 16. Jahrhhunderts — aus den Augen lieſs; aber der wesentlichste Theil der spanischen Sprichwörter, worin „wir der lateinischen, griechischen und toskanischen nicht bedürfen [3]), welcher dazu beitrug, das Gemüth zu höheren Dingen zu erheben", war die Lehre (*doctrina*). Ausgehend von dem Grunde der spanischen Bildung, gleich der Volkspoesie, die politische und Kulturgeschichte eines groſsen Volkes reflectirend, muſsten die Sprichwörter das Vorrecht haben, Leben und Farbe allen Kunstproductionen zu geben, indem sie gleichermaſsen die Werke der Beredtsamkeit und der Geschichte befruchteten und zur besondern Eigenthümlichkeit der unsterblichen Schöpfungen unsers sehr reichen Theaters beitrugen. Aber als die Volks-Dichtung und -Philosophie gemeinschaftlich es zu begründen halfen, hatten sich schon die ursprünglichen Formen der castilischen Sprichwörter merkwürdig verändert, obwohl sie nach allen Seiten noch herrliche Anzeichen ihres

[1]) Preámbulo IX.

[2]) Preámbulo X.

[3]) Der gelehrte *Sarmiento* will durch das Zeugniſs des berühmten *Salmasius*, dessen Worte er citirt, beweisen, daſs die spanischen Sprichwörter „alle an Gröſse übertreffen" (No. 419). Wir glauben, daſs Mal-Lara's Behauptung eine gröſsere Genauigkeit für sich hat, weil sie weniger ehrgeizig ist und die Bildung der übrigen Völker nicht beleidigt. In Betreff dieses Punktes urtheilen wir, daſs es einen philosophischen Vorzug nicht geben kann. Die Sprichwörter sind ein treuer Spiegel des intellectuellen Zustandes einer jeden Nation; und sie werden um so vollkommener sein, jemehr sie sich mit dem genannten Zustand in Uebereinstimmung befinden, dadurch daſs sie alle Elemente, welche zu seiner Bildung beitragen, in Betracht ziehen; sie sind der unwillkürlichste Ausdruck der Erfahrung; überall kleiden sie sich in die Hüllen der menschlichen Schwäche, und dienen in ihrer mannichfaltigen Umgestaltung den verschiedenen Civilisationen als Band, indem sie durch ihre Aehnlichkeit oder Verschiedenheit anzeigen, was die Völker Gemeinsames oder Widerstreitendes haben, sei es in der Religion oder Politik, der Moral und den Sitten, oder der Gesetzgebung oder dem Klima.

ehrwürdigen Alters und ihrer edlen Herkunft darboten. Waren auch ihre ursprünglichen Charakterzüge in gewisser Weise verdunkelt, so fuhren sie doch fort die verschiedenen Wandlungen der spanischen Literatur abzuspiegeln — bis zu deren traurigem Verfalle; eben dieser Fortgang aber trennte sie von Tag zu Tag mehr von ihren ersten Quellen — und diese Betrachtung ist es, welche uns bewegt, an dieser Stelle die Feder niederzulegen: denn unsere Forschungen gingen ja vorzugsweise dahin, vermittelst der Sprichwörter die Beziehungen aufzuweisen, welche sie mit dem Kunstausdruck (*expresion artística*) der Volkspoesie während der ersten Jahrhunderte ihrer Existenz bewahren. Dafs dies bis zur Evidenz bewiesen ist, ist nicht zu bezweifeln, wenn man die zahlreichen Beispiele, die wir angeführt haben, ins Auge fafst: keins von den in dem ganzen Mittelalter gekannten und versuchten Versmafsen mangelt in dem so mannichfaltigen Verzeichnisse: alle geben eine vollständige Idee von ihrem Ursprung, und alle offenbaren die auf einander folgenden Epochen, welche der spanische Geist durchlief, bis er seine vollkommene Reife und Entwickelung erlangte. Die Einheit aller dieser Kunst-Elemente ist darum der vollgültigste Beweis ihrer wechselseitigen Legitimität und die beredteste Verurtheilung jeder Theorie, welche nicht zur einzigen Grundlage die unbeugsame Wahrheit der *Geschichte* hat [1]).

---

[1]) Wir wollen nicht diese Studie beendigen, ohne bewiesen zu haben, bis zu welchem Punkt die Einheit des Ausdrucks in Betreff der *refranes*, *palabras* oder *fabliellas* des Volkes in allen Marken, welche vor Alters die iberische Halbinsel theilten, geht, indem es danach unmöglich ist daran zu zweifeln, dafs alle ihre Formen aus ein und derselben Quelle entspringen. In dieser Absicht wollen wir hier nur einige gallizische, portugiesische und catalonische Sprichwörter, die in den ursprünglichen Versmafsen unsrer Volkspoesie, vom Siebzehnsilbler an bis zum Achtsilbler, ausgedrückt sind, anziehen:

Gallizische:

1. Deus nos dia con que riamos | é non sejan filhos acharros.
2. Mal vay á o passariño | que anda en mao do meniño.
3. La fazenda do erego | da-la Deus e leva o demo.
4. Non ha tal feitiçio | como o bon servicio.
5. O lusto é o viño | fay o vello meniño.
6. Millor he pan duro | que figo maduro.

7. De ruyn madera | nunqua boa estela.
8. Quem mata arbela | mays sabe quela.
9. Pedra de Ygreja | oro goteja.
10. Bem pagado | vay o pato.

Portugiesische:

1. Quando a Roca ten capelo | colle a vela é vayte á Roselo.
2. A cortiza ardelhe o manto | é fincalhe o quebranto.
3. Salata ben salata | poco aceto é ben oleata.
4. Outre come as nozes | é eu teño as rozes.
5. Iano de noviella | pontro de yegua viella.
6. O carro que canta | á seu dono avanta.
7. Onde ay muyto risso | ay pouco sisso.
8. Quem ten bon viño | ten bon amigo.
9. De la ouca | manja ne pouca.
10. Acho o cego | nin dynheyro.

Catalonische und valenzianische:

1. Non dones tant á Sant Pere | que apres agües d'anar arrere.
2. Home royx é gos cerrut | avant mort que conegut.
3. Pera, presec é meló | volen lo vi felló.
4. El noy é el orat | digüen la veritat.
5. Per amor del bou | llepa lo llop el jou.
6. Ni piedra redona | ni gent de Girona.
7. Qui non bat en Juliol | non bat quan vol.
8. Qui ten corps bel | non cal mantel.
9. . . . .
10. Barba roxa | molt vent porta.

Eine so merkwürdige Uebereinstimmung, welche ein und denselben gemeinschaftlichen Ursprung rücksichtlich der von den romanischen Sprachen adoptirten metrischen Formen voraussetzt, weist in entschiedener Art eine jede Theorie zurück, die über diesen Punkt ihre Grundlage nicht in der Geschichte sucht. Auch aufserhalb unsers Spaniens könnte auf den Ursprung der südlichen Literaturen ein so nützliches vergleichendes Studium Anwendung finden; und es ist unzweifelhaft, dafs es rücksichtlich der provenzalischen wie italienischen und auch der französischen Poesie befriedigende Resultate ergeben würde. Die ältesten Sprichwörter aller dieser Sprachen haben in ihrem Ausdruck viele Berührungspunkte mit den spanischen *fabliellas* und *retraeres.*

Madrid. José Amador de los Rios.

(Aus der spanischen Handschrift übersetzt von dem Herausgeber.)

Le dit du Magnificat

von

Jean de Condé.

Die im Folgenden mitgetheilte, bisher noch nicht edirte, ja nicht einmal bekannte altfranzösische Erzählung habe ich der Handschrift B. III, 18 der casanatensischen Bibliothek in Rom enthoben.

Das bezeichnete Buch enthält auf etwa 200 nicht bezifferten Pergamentblättern (das Blatt zu 4 Spalten, die Spalte zu 38 Zeilen) in ordentlicher, dem 14. Jahrhundert gehöriger Schrift: 1) den Roman von der Rose, Anfang [1]): Adsit principio sancta maria meo. Chi commenche li roumans de le roze et premierement commenche mestre guillaumes de lorriz iusques a faus sanblant. Et mestre iehan de meun fist tout le remanant en apries.

Mainte gens dient que en songes
N'a se fables non et mencongnes,
Mais on poet teil songe songier
Qui ne sont mie mencongnier,
Ains sont apries bien apparant,
Si em puis bien traire a garant
.I. aucteur qui ot non Maccobes,
Qui ne tint pas songes a lobbes,
Anscois escript la uision
Qui auint au roi Cypyon u. s. w.

Schlufs: Par grant ioliuete cueilli
Le fleur dou biau rosier fueilli
Ensi oi la rose viermeille
A tant fu iours et ie mesueille
Explicit li Roumans de le roze

2) Siebenunddreifsig kürzere Gedichte theils erzählenden theils unterweisenden Inhalts, von deren gröfserem Theile ich auch Abschrift genommen habe. Von ihnen gehören einundzwanzig mit Sicherheit *Jean de Condé* an, da er als Verfasser in denselben genannt wird; ein Stück nur nennt *Jehan de Batery* als seinen Verfasser, während die übrigen fünfzehn keine Hinweisungen auf Dichter enthalten.

---

[1]) Oben an der Seite steht: Bourdelot 793; vergl. Keller's Romvart S. 404.

Ehe ich über die Jean de Condé angehörigen Stücke genaueren Bericht erstatte, seien ein paar Stellen, die über den Dichter selbst einige Auskunft geben, hier mitgetheilt. Die erste, aus dem Beginn des *dit dou leurier,* lautet:

. . . Et par ytant mes cuers s'acorde
A commenchier se iel sai faire
Et dire aucun plaisant affaire;
Nature en a mon cuer fonde,
Fius fui Bauduin de Conde,
S'est bien raisons k'en moi apere
Aucunne teche de mon pere
Et .I. petitet de son sens,
Et a ce est bien mes asens
K'en ce chemin le uoel poursiure,
Et non mie pour lui consiure,
Car ie me peneroie en uain,
K'en moi n'a pas tant de leuain
Qui mon cuer faice si leuer
K'a tel sens le puisse esleuer;
Mais s'il plaist dieu le roi manant
Que ie truisse aucun remanant
Apries lui, mout ioians en iere
Et en ferai ioie pleniere . . .

Die andern entnehme ich dem *dit dou boin conte Willaume:*

15 Pour cou doiuent pluiseur sans faindre
Le boin conte Willaume [1]) *plaindre*
Qui tenoit Haynnau et Hollande
De sa mort est defaute grande . . . .
27 Fieus fu au boin conte Jehan
Qui mainte painne et maint ahan
Eut pour se (l. sen) pays a deffendre . . . .
54 (Will.) C'ert li peres des menestres,
Cil doiuent bien iestre espierdu,
Quant il ont leur pere pierdu . . .
96 Et dieus consaut la bonne dame
La contesse de sa souffrance
Sereur giermainne au roi de France . . . [2])

---

[1]) Regierte 1302—1337.

[2]) Johanna von Valois, Schwester Philipps VI.

111 .III. filles saiges et senees
Eurent noblement assenees
L'ainsnee estoit empereys [1])
Femme a l'empereur Loeys,
L'autre ot le conte de Juler (od. Viler)
Vaillant conte et biau baceler
La tierce n'estoet trop lonc querre
Elle est roinne d'Engletierre... [2])
121 Son fil hoir de tous ses pays [3])
Ki n'iert mie de lui hays
Assena bien et hautement
Honnestement et gentement
A bielle et boinne et sans beubant
Qui iert fille au duc de Braibant.
Or est quens en liu de son pere ....
165 *Jehans de Condet qui estoit*
De son maisnage et qui viestoit
Des robes de ses esquijers.
Li gentieus quens des Hainnuiers
Lui a dou sien donne maint don ...
186 L'an de grasce mil et .III.
Et .XXXVII. au jour sieptime
De guin en cele nuit hautisme
Dou saint espir l'ame rendi .... [4])

---

[1]) Margaretha vermählt mit Ludwig von Baiern.

[2]) Philippa vermählt mit Eduard III.

[3]) Wilhelm IV.

[4]) Diese biographischen Mittheilungen bieten eine Reihe ganz neuer Aufschlüsse. Dafs Jean de Condé ein Sohn Baudouins, des bekannten Dit-Dichters, war, wufste man nicht, wie denn über sein Leben überhaupt nichts bekannt war, die Zeit selbst nur vermuthet, und, wie sich jetzt zeigt, falsch vermuthet ward. In dem neusten, 1856 erschienenen Bande der Hist. litt. de France setzt Le Clerc, in dem vortrefflichen Artikel über die Fabliaux, Jean de Condé unter die Trouvères des XIII. Jahrhunderts, während er doch, wie wir nun sehen, der ersten Hälfte des folgenden angehört. Und nur dreier Gedichte desselben wird dort gedacht; es sind nämlich: *Du Clerc qui se cacha derrière le coffre*, *Le sentier battu* und der *Débat entre les Chanoinesses et les Bernardines*. (Hist. litt. de France XXIII, p. 115). — Auch von Baudouin hatte P. Paris in dem Artikel über die Dits (ebendas. p. 267) nur *vermuthen* können aus einer Stelle des Dit des Hiraus, dafs er aus dem Hennegau stammte (und zwar aus der Stadt Condé) — eine Vermuthung, die nunmehr zur Gewifsheit wird. — Interessant ist noch, dafs wir auch hier wieder einem Beispiel davon begegnen, wie sich die poetische Begabung und Kunstfertigkeit in einer Familie fortpflanzt, eine Erscheinung, die bei den nordfranzösischen Trouvères in einer auffallend häufigen Weise sich zeigt, worauf ich schon an einem andern Orte hingewiesen habe. (Gött. Gel. Anzeigen 1857, p. 1500). Anm. des Herausgebers.

Die 21 Stücke, als deren Verfasser Jean de Condé sich nennt, sind nun die folgenden:

*4. *Ci apries s'en sieut li dis dou lyon*[1]) (3 Spalten).

Anfang: Hons d'armes, d'onneur counoiteus
Ne doit mie iestre rihoteus
Ne orghelleus ne mal querans
Ne a ses uoisins sourquerans
A tort, car son honte feroit...

Die lobenswerthen Eigenthümlichkeiten im Wesen des Löwen werden dem Ritter zur Nachahmung empfohlen. Siehe den Anfang von 21.

Schlufs: Pour cou uous di ciertainnement
Que plus a de droiture em bieste
Qu'il n'ait en gent, trop sont rubieste.
Jehan de Conde bien l' afinne,
Qui chi endroit dou lion finne.
Explicit. li dis dou lyon.

*5. *C'est li dis dou roi et des hiermittes* (5½ Spalte).

Anfang: Ki bien set dire et recorder
Bien y doit son cuer acorder,
Si que, quant li biens est repris,
K' exemples y puist yestre pris
A ciaus qui le recort oront,
Qui en aucun tamps s'em poront
Amender et de mal retraire.
Pour ce uoet .I. conté retraire
Jehans de Conde sans atendre
V on puet boin exemple prendre.

Ein König trifft auf einem Ritte ärmlich gekleidete Eremiten, steigt vor ihnen demüthig vom Pferde und kniet ehrerbietig nieder. Seine Begleiter lassen durch den Bruder des Königs diesem ihre Unzufriedenheit über seine Erniedrigung ausdrücken. Am andern Morgen schickt der König vor seines Bruders Haus den Hornbläser; jener weifs, dafs das Verurtheilung zum Tode bedeutet, und wirft sich mit Weib und Kindern weinend vor dem König auf die Erde, der ihm an dem raschen Wechsel seines Schicksals die Hinfälligkeit irdischer Gröfse zeigt und ihn begnadigt; die Höflinge lehrt er an einem kostbaren und einem

---

[1]) Von den mit * bezeichneten besitze ich eine Abschrift.

ärmlichen Kästchen, von denen das erstere Moder und Gebein, das letztere Edelsteine und Spezereien birgt, dafs innerer Werth sich oft unter ärmlicher Hülle und gar nicht immer unter reicher Schale finde.

Schlufs: Et cil qui cest recort oront
Boin exemple prendre y poront.

6. *Ch'est li dis des .III. mestiers d'armes* (4 Spalten).

Anfang: Noble ordene est de ceualerie
Si doit iestre sans tricerie
Sans laskete et sans foiblece
Plainne d'onnour et de noblece ...

Inhalt didaktisch.

Schlufs: *Jehans de Conde*, qui chi finne
Son dit, le tiesmoingne et afinne.
Amen. explicit.

7. *Ch'est li dis de boine chiere* (2 Spalten).

Salemons dist en ses prouierbes
Qui (l. qu'il) vient (l. vaut) miex au pore (l. potaige?) d'erbes
Appieller gens en carite
Qu'il ne face donner plente
D'un viel .. auoek haynne ...
Jehans de Condet le recorde,
Qui au dit Salemon s'acorde.

Empfehlung heitern freundlichen Wesens gegen Gäste.

Schlufs: Qui le sien ioieusement donne
Il est courtois et bien apris
S'en a de tous boins los et pris.
Explicit. li dis de boine ciere.

9. *C'est dou fighier* (3½ Spalte).

Anfang: Quant boins ouuriers deuient wiseus,
C'est pour lui vsaiges nuiseus ...
Pour cou dist *Jehans de Conde* ..

Inhalt nach Art von No. 4.

Schlufs: Ce deuons prijer de cuer fin.
Amen. Explicit. C. et .XXX. viers.

10. *C'est li dis dou miroir* (3½ Spalte).

Anfang; Trop est li siecles peruiertis ...

Schlufs: Que cils exemples t'en afourme
Que *Jehans de Condet* t'a dit,
Qui chi endroit finne sen dit.
Explicit. C. et. XXX. viers.

11. *C'est li recors d'armes et d'amours* (7 Spalten).

Anfang: Or sont il .II. mestiers ensanle...
Schlufs: Che dist bien *Jehans de Conde,*
Mais qui a le cuer abonde
Des .II., on uoit bien auenir
Qui (l. qu'il) le font a honneur uenir.
Bien ait don qui les maintenra
Et cou que i'ai dit retenra.
Explicit. CC. et .LXX. viers.

17. *Apries. Li dis des rikeces c'on ne puet auoir* (2 Sp.).

Anfang: Fols est qui uoet tendre a auoir,
S'aquerre ne puet et auoir...
Dont *Jehans de Condet* reprent
Tous ciaus qui sont de tel maniere.
Schlufs: Qui y uoet rewarder a droit;
Et par tant m'en tais ci endroit.
Explicit. IIII.·xx· II lingnes.

18. *Li dis dou sens emprunte* (2 Spalten).

Anfang: *Jehans de Condet* ciertefie
C'on uoit messerer mainte fie..
Schlufs: Et a tant uoel men dit finer.
Explicit. IIII.·xx· et .VIII. viers.

19. *C'est li dis dou frain* (2 Spalten).

Anfang: Li coers des gens sont si hastant
Que souffrir ne uoellent pas tant...
A telle gent sieruir s'acorde
Jehans de Condet et recorde
Vne parolle mout notaule
Que Tierenses nous fait estaule
Vns maistres de philosophie...
Schlufs: Si pri c'as entendans souffie
Cou qu'en ai dit a ceste fie.
Explicit. IIII.·xx· viers.

21. *C'est li dis dou chien* (4 Spalten).

Anfang: Par exemples de creatures
Et par regarder leur natures
Se poet on ensengnier et duire.

Schlufs: Si con *Jehans de Conde* conte
Qui ci endroit finne son conte,
V boin exemple poront prendre
Cil qui l'oront dire et reprendre.
Explicit.

22. *Chi apries s'en sieut li dis de seurte et de confort* (3 Spalten).

Anfang: Noble coze est d'auoir confort . . .
Pour cou nous dist en ses recors
Jehans de Conde . .
Schlufs: Et chi endroit finne men dit.
Explicit.

*23. *Ch'est li dis de l'oliette* (2 Spalten).

Anfang: C'est sieruiches biaus et courtois
De retraire aucun sieruentois
Par deuant preudomme a se table.

Inhalt nach der Art des vierten Stückes.

Schlufs: *Jehans de Condet,* qui chi finne
Ses (lies: sen) sieruentois, le nous afinne.
Explicit.

*24. *C'est li dis dou cheualier a le mance* (59 Spalten).

Anfang: Saiges est qui sa langhe atempre
En biel parler, et tart et tempre
Est bielle parolle en saison.

Inhalt: Ein Ritter aus der Champagne, schön von Gestalt und wohlberedt, aber allem edeln ritterlichen Wesen fremd und von seinen zwei Brüdern deshalb auf eine Besitzung (en Tieraisse sour la riuiere d'Oize) verbannt, verliebt sich in die Gemahlin eines reichen und liebenswürdigen Ritters. Auf das Geständnifs seiner Neigung erwiedert sie, um ihn auf immer fern zu halten, dafs sie ihn zu ihrem Freunde annehmen werde, sobald er alle seine Nachbarn an Kühnheit und Edelsinn übertroffen habe, und gibt ihm auf seine Bitte einen Aermel von einem Gewande zum Pfande und zur Erinnerung. Ihn macht die Liebe zu einem neuen Menschen und auf einem von zehn Rittern veranstalteten Turnier geht er unter dem Namen des *Ceualier a le mance,* denn den Aermel trägt er als Abzeichen am Helme, als Sieger hervor und zwar unter den Augen seiner Dame, die nicht umhin kann, ihn gegen die Schmähungen andrer Damen in Schutz zu nehmen, und seiner zwei Brüder, welche sich mit ihm aus-

söhnen. Den andern Tag gibt er allen Anwesenden ein glänzendes Fest, so daſs Alles seines Lobes voll ist und die Dame mit Besorgniſs die Zeit nahen sieht, wo der Umgewandelte das Recht haben wird auf die Erfüllung des unbesonnenen Versprechens zu dringen. Mit gleichem Erfolg besucht er andre Turniere, so oft er von einem hört; und wie er endlich sicher ist, daſs er mit keinem seiner Nachbarn in weitem Umkreise den Vergleich zu scheuen hat, tritt er vor seine Dame mit bescheidenem Bitten um den verheiſsenen Lohn. Sie entgegnet, er sei belohnt genug dadurch, daſs sie ihn aus dem elendesten in den wackersten Ritter verwandelt habe. Mit unterthänigen Worten ersucht er sie, zu bedenken, daſs sie ihm denn doch verschuldet sei, erbietet sich aber durch weitere Thaten sich ihr noch würdiger zu machen und beurlaubt sich mit ruhigen Worten aber Verzweiflung im Herzen. Der Besuch eines alten Ritters, der ihm von seiner freundlichen Beherbergung bei jener Dame erzählt (ein Todkranker könnte von der Erinnerung an sie gesunden, meint er), gibt ihm neuen Muth im Dienste der Liebe auszuhalten, und er bricht auf nach dem heiligen Lande, ohne von der Geliebten Abschied zu nehmen, der es immer schwerer wird die in ihrem Herzen erwachte Neigung zu unterdrücken. Nachdem der Ritter von Sur aus die Sarazenen mit Glück bekämpft hat, tritt er in Jerusalem in des jungen Bauduin Dienste. Wohl ein Jahr lang nach der plötzlichen Abreise ihres Verehrers hat die Dame sich ihre Härte vorgeworfen, da stirbt ihr Gemahl und bald bricht auch sie unter dem Vorwande einer kleinen Reise mit wenig Geleite nach dem Morgenland auf und kommt nach Jerusalem. Im Gewande eines jungen Ritters frägt sie nach dem Geliebten, findet ihn aber nicht mehr; der König hat ihn der Stadt Sur zum Beistand geschickt und da liegt er auf den Tod krank. Sie eilt hin, wird als junger Landsmann zu dem Sterbenden geführt und grüſst ihn von der Dame, die ihm den Aermel gegeben. Diese Erinnerung gibt ihm, wie jener Alte gesagt, neues Leben und unter der sorgsamen Pflege der Geliebten, die sich ihm Tags darauf zu erkennen gibt, gesundet er bald vollkommen und vermählt sich mit der lange Ersehnten.

Schluſs: Et a tant mes contes ci finne.
Dieus, qui pooirs ne poet finner,
Laist *Jehan de Condet* finner
A lui, par cui est prise fins
De ces uiers amoureus et fins.
Explicit dou ch'r̄l a le mance.

27. ***Li castois dou iouene gentil homme*** (2½ Spalte).

Anfang: Hons de gens de uaillance estrais
Les poins de nature mestrais,
Se le mal en ton cuer assanles.

Moralische Betrachtung.

Schlufs: Atant uoet sen castoi finner
Jehans de Condet, qui reprent
Celui qui ot et riens n'aprent.
Bien fera li hons a reprendre
Qui chi ne uora warde prendre.
Explicit.

28. *Ch'est li dis de boin non* (2½ Spalte).

Anfang: Chieus qui set loquense am(pl)oijer
A biaus dis faire et rimoijer,
Fet boin, quant sen tamps y desploie . . .
Et pour cou ne se uoet retraire
Jehans de Condet . . .
Schlufs: Et a cou ai mis mon racort
Que du bien faire as boins recort.
Explicit.

32. *C'est li dis dou mariage de hardement et de largece* (6 Spalten).

Anfang: Nobles hons, qui a honneur tens
Et le non de prouecce atens,
Escoutes si oras le uoie
Qui l'omme a prouecce conuoie . . .
Et pour cou fait .I. nouuiel conte
Jehans de Conde qui nous conte . .
Schlufs: Chieus ki les poet auoir ensamble
Doit bien paruenir, ce me samble,
Au non de prouecce par droit.
A tant ferai fin chi endroit.
Explicit.

*33. *C'est li dis dou bon conte Willaume* (5 Spalten).

Anfang: Morrir c'est usaiges communs,
Aussi muerent pluiseur comme vns,
Se doit on pau plorer la mort . . .

Auf den Tod Graf Wilhelms des Guten von Hennegau und Holland im Jahre 1337.

Schlufs: *Jehans de Condet* qui estoit
De son maisnage . . .

A cou que cascuns sans boisdie
Pater noster pour l'ame en die.
Explicit.

***34.** *De l'amant hardi et de l'amant cremeteus* (4 Sp.).

Anfang: En le douche saison iolie
Que toute creature est lie
Par droit de nature et ioieuse
Et que naist la flours en la pree,
Kantent oysiel main et uiespree
Et mainnent vie glorieuse.

Der Dichter erzählt in Strophen von der Art der obigen ein Zwiegespräch (*jeu parti*) zwischen zwei Frauen, deren Streit über den Vorzug der beherzten oder der schüchternen Liebe der herzugerufene Dichter (*Jehan de Conde*, je croi le cuer ayes fonde en amoureus entendement) zu Gunsten der letzteren entscheidet.

Schlufs: Se g'ai bien ma raison prouuee,
C'est par auis et par assai.
Explicit. del amant hardi
et del amant cremeteus.

***35.** *C'est li dis dou leurier* (40½ Spalte).

Anfang: Ki sens a de biaus mos trouuer
Moustrer le doit et esprouuer . . .
Jehans de Conde qui reprent
Celle[e] gent villainne et diuierse . . .

Inhalt: Ein junger Edelmann, wohlgesittet und gut unterrichtet, verliebt sich in ein schönes aber hochmüthiges Fräulein; dieses weist seine Erklärung mit Mifstrauen zurück und verlangt auf die Betheurung seiner Redlichkeit hin zur Probe, dafs er 7 Jahre lang im Kampfspiel und Kriege sich tummle, und sich der Freigebigkeit befleifse, dann wolle sie seine Freundin werden; auch verspricht sie ihm jedes Jahr einen Kufs zur Aufmunterung; er geht gern darauf ein, schlägt sich die ganze Zeit durch wacker, wo sich nur Gelegenheit bietet, und gibt all seine Habe an die Genossen seines ritterlichen Lebens hin. Aber nach verflossener Frist will das Fräulein von dem Verarmten und Verschuldeten nichts mehr wissen. Da bezahlt er mit den spärlichen Ueberbleibseln seines Reichthums, mit Geräth und Rossen seine Gläubiger, entläfst seine traurenden Diener und begibt sich mit seinem letzten Pferde und einem Hunde in die Einsamkeit. Das erstere verliert er bald durch einen Sturz. Verzweiflung fafst

ihn und nachdem er die ganze Geschichte seines Unglücks auf Pergament geschrieben an einen Baum am Wege befestigt hat, irrt er wahnsinnig im Walde, bis er in einer verlassenen Einsiedelei seine Wohnung aufschlägt. Der Hund ist der treue Begleiter seines Herrn, der traurige Zeuge seines Wüthens gegen sich, er sorgt auf der Jagd für seinen Unterhalt und wacht bei ihm, wenn er schläft. Umsonst und mit eignem Schaden versuchen Freunde, den Irrsinnigen aus seinem bekannt gewordenen Aufenthalt mit sich zu nehmen, sie verbreiten die Kunde von seinem kläglichen Zustand und dessen Ursache. Die Wortbrüchige hat inzwischen einen Knecht geheirathet, der all ihr Gut mit Trunk und Spiel vergeudet und sie mifshandelt, bis sie zuletzt einem vornehmen Priester in ein fremdes Land folgt. Drei Jahre oder mehr hat der Arme so gelebt, da sieht eine in seiner Quelle sich badende Fee ihn von seinem Hunde bewacht nebenan schlafen, sein Schicksal rührt sie, sie bedeckt ihn mit der Hälfte ihres Mantels und bindet ihm allerlei gemischte Kräuter mit ihrem Schleier über die Stirne, heftiger Schweifs bricht ihm da hervor, worauf sie ihn mit einem Kraut reibt und mit kaltem Wasser sein Gesicht kühlt. Geheilt erwacht er, erhält von der gütigen Fee ein Gewand, das Glück in allen Unternehmungen bringt und vor Verwundung schützt, und einen Ring, der seines Trägers Kummer und Groll stillt, ihm Gunst erwirbt und die Nähe von Gift oder Zauber anzeigt. Er verläfst darauf den Wald und findet bei einer freundlichen, über seine Genesung hocherfreuten Base eine herzliche Aufnahme; sie speist, kleidet und pflegt ihn auf's beste und setzt ihn, da die zwei Kinder ihres verstorbenen Mannes nicht mehr leben, zum Erben ein. Wer ihn kennt, freut sich seiner Rückkunft; eine junge reiche Dame, die ihn schon seit lange liebt, bietet ihm ihre Hand, worauf er mit Freuden eingeht. Nach gefeierter Hochzeit nimmt er sein früheres Gesinde wieder in Dienst, läfst sich zum Ritter schlagen und das Geschenk der Fee bewährt sich auf manchem Turnier. Des Hundes wird bis zu seinem Ende nicht vergessen; dann läfst ihn sein Herr begraben und ihm die Inschrift setzen:

Chi gist li leuriers, qui sauua
De mort son maistre et li trouua
.III. ans et plus sa soustenanche;
Che doit bien iestre en retenance.

Schlufs: Et chius ot si biel recouurier.
Chi finne li lais dou leurier.
Amen. Explicit.

*36. *Ch'est li dis dou magnificat* (12 Spalten).

Diese Erzählung, deren Text wir nun vollständig mittheilen wollen, stimmt im Wesentlichen mit des Strickers „künig im bade“ (bei *v. d. Hagen*, Gesammtabenteuer III, 409) der sich nach *Scherer*, St. Gallische Handschriften S. 33, auch in St. Gallen in einer Handschrift findet. V. d. Hagen bespricht am angeführten Orte S. CXV andre deutsche Bearbeitungen, sowie diejenige der Gesta Romanorum c. 59 und eine von *Warton*, *Ellis* und *Swan* im Auszuge mitgetheilte englische des XIV. Jahrhunderts. Condé's Gedicht scheint aber in unmittelbarer Weise keinem der angeführten weder den Ursprung gegeben zu haben noch zu danken; vielmehr stehen die Darstellungen alle so ziemlich selbständig neben einander. Als neuere Darstellung mag hier angeführt werden die 23. Novelle des Padre *Cesari* (Si riferisce un portento operato da Dio per ricondurre in cervello un re, il quale diceva che nemmeno la divinità poteva ritorgli il regno), welcher darin sagt, daſs sie von S. Antonino arcivescovo di Firenze (gestorben 1459) nella seconda parte della sua teologia erzählt werde; sie steht wirklich in der secunda pars totius summe maioris beati Antonini, Venetiis 1503, titulus III. cap. II. §. 4. pag. CXIII, und beginnt mit den Worten: Unde legitur de quodam tyranno superbo, quod cum audisset pluries decantari in ecclesia illud: „Dispersit superbos mente cordis sui, deposuit potentes de sede et exaltavit humiles“ (Lucas I, 51), vocavit clericos et mandavit eis, ut deberent radere de libris suis illos versus, quia falsi erant, dicens, de sede sui dominii a nullo posse deponi.

Ch'est li dis dou magnificat.

Par orguel et par fol cuidier
Voit on maint cuer de sens widier
Voire de la uraie science
Qui tient nette la conscience,
S'est trop plains de sourcuidement
Li cuers dont sens fait widement,
Puisc' orgieus et cuidiers remainnent,
Le cuer a lor uolente mainnent
Et le desreent et desuoient

Et en teil chemin le conuoient
Que tels hons cuide tant ualoir
Que il en met en noncaloir
Moult de biens ne autrui n'adengne
Nes a dieu obeir ne daingne,
Tant est fols et desmesures.
N'a soing de fais amesures,
Et com plus d'auoir li abonde
Et plus est poissans en ce monde,
Plus s'enorguillist et sourcuide
Et tant plus urais sens de lui wide;
Et quant cuide iestre plus parfont,
Le tresbusce dieus en .I. mont,
Si que sans mes releuer kiet
En ynfier, celui trop meskiet.
Mais cui dieus par orguel abat
En ce monde, castie et bat,
En quel mescief qu'il soit ceus,
Quant dou mesfait est pierceus,
Encor puet il par bien ouurer
Le regne des cieus recouurer.
Et teus ne piercoit pas son fait
Qui si compere son mesfait,
Que dieus li est misericors
Et li sauue l'ame et le cors
Pour aucuns biens qu'en lui auoit,
Que dieus connissoit et sauoit.
Vns biens puet bien .c. maus estaindre,
Et em puet on mierci ataindre,
Ensi con ores en ce conte
Que *Jehans de Conde* nous conte.

En Sezile ot iadis vn roi
Plain d'orguel et de grant desroi;
En lui auoit haute piersonne,
.I. frere auoit roi d'Arragonne
Et vn autre duc de Baiuiere.
Tant iert sa contenance fiere
Et tant iert doutes et cremus
Que ses marchisans faisoit mus,
Car nus ne s'osoit esleuer
Contre lui pour lui a greuer.
Et de ce trop s'enorguelli

Anm. Die Handschrift hat: Zeile 10 connoient, 20 cant, 27 mesciet, 37 bien fehlt.

Et trop grant beubant acuelli.
Et comment qu'il fust orgilleus
Et par son orguel mieruilleus,
En lui .II. boinnes viertus ot:
Millour iusticier on ne sot
Plus droiturier ne plus estable,
Ne nul prince plus caritable
As poures ne mieudre aumonnier,
Dou sien estoient parconnier,
Il donnoit a le poure gent
Viande dras or et argent;
Mais par sa grant outrecuidance
Fist sens hors de son cuer widance,
Si con uous dirai chi apries,
Se de moi uoles iestre pries.
.I. iour en sa capielle estoit
Et d'oir viespres s'aprestoit;
Quant vint au magnificat dire,
En cantant oy ce vier lire
Deposuyt potentes de
Sede, viers ciaus a regarde,
En son cuer ot grant mautalent
Et de ces mos son cuer dolent.
Li viers si dist en teil maniere,
La sentence en est moult planiere:
Dou siege mist ius les poissans
Et fu les humles essaucans.
Ains qu'il ysist de sa capielle,
Priestres et clers o soi apielle
Et commanda, plus ne desissent
Ce uier et que hors l'esmesissent,
V il en aroient viergongne,
Car ce li sanloit tout mencongne
Et cose qui ne pooit iestre,
Car il estoit de si grant iestre
Et si redoutes et si fors,
Et si grans estoit ses esfors,
Que dieus ne hons ne li poroit
Greuer, ne croire ne uoroit,
Que pourete auoir peust
Pour riens que nuls dire seust.
Li rois ot pensee trop folle
Et dist outrageuse parolle,
Et dius cierement li meri
Et le uier sonr lui aueri;
Car anscois la semainne issant

N'ot il .I. denier ualissant
Et tres grant pourete souffri;
Fols fu qui viers dieu mesoffri.
Tierch iour apries baignier couuint
Le roi, si grant talent l'en vint.
En sa cambre en caut baing entra,
Vns angles laiens se moustra,
Qui de par dieu y fu tramis;
En la fourme dou roi s'est mis
Et de viaire et de figure,
Et le musart roi transfigure,
En autre point fu conuiertis.
Li angles ot ses dras viestis
Et dist que trop s'estoit baignies;
De ses uarles fu compaignies,
Qui en la court le uont conduire;
Il dist k'ou bos s'ira deduire;
Ses gens montent et uont ensamble,
Car lor sires moult bien lor samble.
Et li fols rois, qui connoitoit
Le baing, par lui se delitoit,
Tant que li bains fu refroidies.
Quant vit ses cambrelens widies,
Crie haut con sauuaige bieste
Et fait ciere amere et rubieste,
Apries aighe caude se dierue,
Mais il ne troeue qui le sierue.
Li cambrelen sont reuenu
Et mout mierueilleus deuenu
Dou caitif qu'en la cuue troeuent,
Laidement hors issir l'en roeuent;
Dieus li ot sa fourme muee
Et sa poissance remuee;
Mout le laidengent et maudient
Et laides parolles li dient.
„Que c'est" font il „sire ribaus?
Trop fustes outrageus et baus,
Quant uous ou baing no roi entrastes,
A male heure uous y moustrastes."
„„Comment"" fait il „„me maudissies?
Vostre roi ne reconnissies?
Outrageus estes et musart.""
„Nostre roi!" font il „mais le hart!
Nos rois ua deduire et esbatre,
Mar uous osastes chi embatre."

Anm. 106 dun, 108 tranfigure, 120 cambreles, 129 mue, 130 remue.

Ahiers fu par bras et par mains,
Des paumees, ce fu dou mains,
De poing et de bastons le batent
Et souuent a tiere l'abatent,
Asses le batent et fourmainnent
Et hors de la salle l'en mainnent
Et uont apries les ciens huiant.
Li caitis rois s'en ua fuiant,
Vne piece d'unne flassaire [1])
Trouua qui li fu neccessaire;
Des genous iusk'a la boudinne
Non mie iusqu'a la poitrinne
Fu de la flassaire couuiers,
Et li sourplus fu descouuiers.
Fuiant s'en uait tous esgares
Mout mal viestis et mal pares;
Em peu d'eure est ius abatus
Et si a este bien batus.
L'aumosne em pluiseurs lius rouua,
Onques en .III. iours ne trouua
Qui li uausist donner dou sien;
Puisqu'il ne uoloit faire bien,
Qui grans iert et gros, honnissoient,
Que riens li donront, ce disoient,
S'alast gaaignier et ouurer.
Ensi ne pooit recouurer
Dont il eust sa soustenance,
Malgre lui faisoit astenance;
Il ne fust nus qui le ueist
Qui de riens nule le creist
Qu'il desist, tant ert desconnus
Et si aloit descaus et nus.
Et li rois angles gouurenoit
Son roiaume et con rois regnoit,
Qui la fourme dou roi ot prise,
Et cascuns l'aimme et crient et prise.
Li poures rois s'esmierueilloit
Pour quoi ensi le traueilloit
Fortunne, qui li ert contraire;
A la painne trop a retraire

Anm. 166 Qui, 176 Sa.

[1]) Scheint gleichbedeutend und gleicher Herkunft mit filatere oder filatire, Chans. des Saxons I, 73 „portent filateres cors sainz et crucifiz“, vgl. Tristan I, 196, Büſserkleid.

Que lonc tans sousfrirent si membre,
En son cuer point ne se ramembre
Dou grant orguel et de l'outraige
Qu'il pensa en son fol coraige
Et dist com musars et vilains
Par deuant clers et capelains
Askeus a canter deffendi
Le uier, et dius bien l'en rendi
Le guerredon apries le fait,
Car trop comparra son mesfait.
Lors pensa k'en Baiuiere yroit
Et au duc son frere diroit
Son grant meskief et sa misere
Et a quel pourete mis ere.
Il s'en ala nus et descaus
Quel tamps que fust v frois v caus,
Qu'il n'ot fors la poure flassaire;
Fortunne est trop sen auersaire.
Mout se plaignoit et doulousoit,
Et nuls croire ne le uoloit,
Il ot mainte iournee dure
Mainte angoisse et mainte froidure,
Ainsqu'il fust uenus a son frere
Celui qui dus de Baiuiere ere.
A grant painne en sa court entra
Et au duc son frere moustra
Sa pourete et son mescief,
Tout li conta de cief en cief,
Con fortunne l'ot tresbuscie
Et ne sauoit par quel pecie,
Si li prioit qu'il li uausist
Aidier et pas ne li fausist.
Mais tant l'auoit dieus desconnut,
Que li dus point ne le connut,
Ains dist qu'il estoit faus menteres
Ne onques n'ot este ses freres,
Qui iert rois poissans de Sesille.
Hors de sa court et de sa uille
Le fist bouter villainnement,
Que puet pierceuoir plainnement
Que toudis ua de mal em pis.
On li disoit tous les despis;
Bien uit, riens ne conquerroit la.
Viers Aragonne s'en ala.
A l'aler mist mainte iournee;

Anm. 195 son misere, 197 nuls, 199 pouire.

Cascun iour li est aiournee
Painne et dolour et mesceance.
Dont ce fu? par se mescreance.
Quant a son frere fu uenus,
Pour fol et dierues fu tenus;
Car li rois ne le connut pas
Anscois le fist isniel le pas
Widier et cacier de sa tiere.
Or ne set mais confort v querre,
Or a la pensee espierdue,
Car toute esperance a pierdue
D'auoir miex nul iour que soit mais,
Grans fu ses dieus et ses esmais.
Dou soleil fu noircis et tains
Et de pourete si atains
Qu'il n'ot fors le cuir et les os;
De tous ciaus estoit tenus sos
A cui il disoit son affaire.
Si faite penitance faire
Li couuint .VII. ans tous entiers,
Maintes uoies et mains sentiers
Ala que de confort n'ot point.
En teil maniere et en teil point
Que ie uous ai dit ca de seure
Enmi les cans seoit vne eure,
Ses pies regarde ensanglentes
Et creues, lors s'est dementes
Con fourmenes crueusement;
Em plorant dist piteusement
„Vrais dieus pius et misericors,
Que i'ai grant mescief de men cors,
Qui tant eut hautece et auoir!
V desierui ie a auoir
La misere que i'ai souffierte
Qui donnee m'est et offierte
Par uo consent, de ce sui fis?
Je ne sai v le pecie fis,
Je sui poures descaus et nus
Sanglens ramprosnes desconnus
Hales magres et decreues
Traueillies lasses et greues
S'ai fain et soif par tantes fois,
Et n'en fait nuls fors ses buffois.
Car il n'en prent nului pitie,
Trop m'a li mondes despitie,

Anm. 229 Et painne, 248 Mainte uoies et maint sentiers, 265 nuls.

Qu'a moi aidier ne puis atraire.
Pour miex aidier ne sai v traire."
Li rois ensi se dementoit
Des grans anguisses qu'il sentoit
Et dou monde dont est hays.
Il se pensa k'en son pays
Riroit pour son pain a rouuer,
Car pis n'i pooit il trouuer
Qu'il auoit trouue autre part.
Erranment de ce liu se part
Et viers son pays s'en reua,
La uoie forment li greua.
Acompli ierent li .VII. an
Sour l'espres de son grant ahan.
Quant il fu uenus en son regne
V li angles en son liu regne
Il s'est tantost trais viers la court,
V li bienfais largement court.
Errant o les poures s'est mis
Con cieus qui iert las et famis,
Plourant et grant duel demenant.
Dou regne li ua souuenant
De quoi il fu ia rois et sire,
Et ore le relief desire.
Li rois angles, qui mangie ot,
Dou fol roi la uenue sot,
C'iert drois qu'il sauoit tout son iestre;
Seoir uait a vne feniestre
Et son aumonnier appiella.
„Vois tu" fait il „ce poure la?
Dou relief ne li donne rien,
Je li uoel faire grignour bien,
Si le m'amainne ca par main,
Car donner li uoel de ma main
Pour le plus mesaisie qu'i uoie."
Li aumosniers tint la sa uoie,
Toute l'amousne a departie,
Que riens n'en ot en sa partie
Li fols rois, s'em ploura asses
De ce qu'il estoit trespasses.
Li aumouniers com bien apris
Par le main le poure homme a pris
Et dist que li rois le mandoit
Et l'amener li commandoit.

Anm. 288 en son liu repaire, 305 amainnes a.

Il douta mout c'on ne l'eust
Rauise et c'on nel deust
Destruire v en aighe v en fu
Pour ce que il iadis rois fu,
Et l'aler n'osa refuser
Ne s'en set comment escuser.
Par deuant le roi est uenus
Et si pauerous deuenus
Que li corps de dolour li tramble,
L'ame s'en doit partir, ce samble.
Li rois demande „qui es tu,
Que uoi si pourement viestu?
Ton iestre me uoelles despondre.“
Chius ne li pot .I. mot respondre,
Car le cuer mal asseur a,
Tant c'un peu se rasseura,
Puis dist „sire, ie me connui,
Je vi le iour; mais ie non hui;
K'adont connoistre me cuidoie,
Mais ie ne uoi que dire doie,
Qui me connoisse maintenant.“
Li rois angles sa main tenant
Seul a seul auoec lui l'en mainne
En la soie cambre demainne,
Puis li dist „amis, or me dis,
Tu ies mout poures et mendis;
Fus tu onques nul iour plus rices?
Tu ies dur e wileus v nices.“
„„Sire““ fait il „„ie le diroie
Par si que ia n'en mentiroie,
Si n'en cuidoie pis ualoir.““
„Mais la doutance en noncaloir“
Dist li angles „car tu n'as garde.“
Et cieus viers la tiere regarde.
„„Sire““ dist il „„ciertainnement
Je tinch ia de mon tenement
Cest roiaume et si en fui rois
A grant honnour et con grans rois;
Or le uous uoi iestre or endroit,
Ne sai, s'est a tort v a droit,
Car la raison ne sai connoistre.““
„Comment peus tu si descroistre“
Dist li angles „de tel hautece
De teil force et de teil riquece

Anm. 343 Fu, 344 wireus, 358 pues tu ensi.

Et a teil pourete uenir?
Comment poroit cou auenir?"
„„Sire"" fait il „„ce puet bien iestre,
Quant il plaist au haut roi celiestre.
Contre ce que diex faire uoet
Hons mortels contrester ne puet.""
Dist li angles „pas nel desis,
Quant tu la deffense fesis
A *deposuyt potentes*,
Dont castijes durement es.
Les parolles bien entendis
Et a tes priestres deffendis,
Que de ce uier se repossaissent
Ne iamais canter ne l'osaissent.
Car dieu ne homme ne doutoies,
Si fors et si poissans estoies,
Que ta tierre bien ne tenisses
Ne que a pourete uenisses.
Dieus t'a moustree sa poissance,
S'en dois bien auoir connissance;
Chi endroit m'enuoia pour toy
Pour donner dou pecie castoy."
„„Las"" dist il „„fu ce li pecies
Par quoi fu ensi tresbuscies
Et .VII. ans si grant painne eus
Et ai este desconneus
Que nuls ne me reconnissoit?
C'est ce que plus me honnissoit.""
„Oil" dist li angles „sans doute;
Faite as ta penitance toute;
Dieus a eu de toi pitie,
Comment qu'il t'eust despitie,
Pour cou que iustices tenoies
A droit et que tu maintenoies
Ta iustice par uerite
Et donnoies par carite
As poures dou tien largement.
J'en yrai sans atargement
Et te remetrai en ta fourme
Et en ton regne et si t'enfourme
K'orguel de ton cuer desrachinnes,
N'i laisse brance ne rachinnes,

Anm. 368 Quant en la, 385 und 386 Et .VII. ans si grant painne eu Et en telle desconneu. Hinter eu und hinter desconneu erkennt man ein radirtes *s*.

Et dieus tes pecies te pardonne
Et uraie esperance te donne.
Or te garde de mescreance
Et te tiens en uraie creance
Et maintiens ton roiaume a droit
Si com preudons et ci endroit
Le te rench et mec en tel point,
Com estoies, n'en fauras point,
A l'eure que tu te baingnas.
Ton orguel et ton desdaing as
Bien compare et ie men uois."
Lors s'esuanuy [1]) cors et uois.
Li rois a ses dras reuiestis
Que li angles ot desviestis,
De tous maus fu garis et sains,
A dieu rent grasces et as sains.
En autel fourme et biaus et gens
Qu'il iert deuant, entre ses gens
Est reuenus en son palais;
Illuec trouua et clers et lais
Qui demandent k'iert deuenus
Li poures qui la iert uenus.
Il dist qu'il s'en estoit ales
Et par autre uoie aoales
Si li ot s'aumonne donnee.
Li rois a se uoie ordenee
En bien, s'amenda son affaire
Et si s'enforca de bien faire,
Si con li contes le recorde.
Dieus moustra sa misericorde
A lui pour cou qu'il soustenoit
La poure gent et qu'il tenoit
Droituriere et loyal iustice.
Au monde sont maint homme rice
Par cui fais on doit opposer,
Que ne les doie deposer
Dieus dou haut siege parmenable
Sans recouurier, car caritable

Anm. 418 et ases sains, 438 Qui.

[1]) Lat. e- oder exvanuit ergibt buchstäblich (nur oxytonirt) afz. esuanuy, und von diesem Perfect aus ist die spätere Infinitivform évanouir und was dazu gehört gebildet worden. Ebenso verhält sich engenouir (s. meine Bemerkung zu Z. 45 des prov. Alex. Germania 1857, 4) und ähnlich épanouir. Dies als Zusatz zu Diez Wörterb. S. 625.

Ne sont ne iustice ne tiennent,
Mais en teil guise se maintiennent
Qu'il cassent les drois et les lois,
Tant font de tours et de beillois [1])
Et asses tollent et peu donnent,
A telles oeures s'abandonnent,
Tant sont orgilleus et despiert,
Par lor fais moustrent en apiert
Qu'il ne doutent ne dieu ne homme.
Dieus, qui de tous fais set la somme,
Trebuce orguel ou fons d'infier
O le dyable Lucifier,
S'il n'est marcis par repentance
En ce monde et par penitance.
La iert li guerredons rendus,
Con lonc tans qu'il soit atendus.
Mais infiers est si peu doutes
Que nous ueons asses de tes
Qui tiennent par fais et par dis
Qu' infiers ne soit ne paradis;
Car ne doutent dieu ne dyable.
Et c'est bien cose anemiable
De ciaus qui si sont desuoyie,
S'en la fin ne sont rauoyie;
Dou haut siege despose sont
Et en infier lor sieges ont.
Et dieus nous uoelle desuoijer
Dou mal et au bien rauoyier
Si que tenir puissons la uoie
Que l'ame deuant dieu conuoie.
Amen. Explicit.

---

[1]) Gleich prov. beslei, s. Diez Wb. unter *bis*, aber in concreterer Bedeutung „sündliche Handlung", vergl. Brut I. S. XCVIII: Ohi, queil duel et queil belloi, und Partonop. 5750.

Dr. Adolf Tobler.

Kritische Anzeigen.

Neue Sammlungen von Volksballaden Großbritanniens.

I.

English and Scottish Ballads. Selected and edited by *Francis James Child.* Boston. Little, Brown & Co. 1857. Vol. I—IV. 8°.

Die letzten Jahre waren der Sammlung der ächten, alten Nationalgesänge und ihrer kritischen Herausgabe sehr günstig. Bei fast allen Völkern Europa's that sich das Bestreben kund, diese kostbaren Vermächtnisse früherer Zeiten, so lange es noch möglich, zu sammeln und durch die Herstellung möglichst gereinigter Texte für die Zwecke der Wissenschaft brauchbar zu machen. Wir wollen hier beispielsweise nur an das erinnern, was *Duran*, *Depping* und mein Vater, *Ferdinand Wolf*, für die *spanische*, *Milá y Fontanals* für die *catalonische*, *Almeida-Garrett* für die *portugiesische*, *Grundtvig* und *Geijer* für die *dänische* und *schwedische*, *Vuk Stefanovič* für die *serbische*, *Uhland* endlich, *Erk*, *Simrock* und andere für die *deutsche* Volkspoesie geleistet haben. Die Balladen der *Engländer* und *Schotten* nehmen, wie jedem Kenner dieses Zweiges der Volksliteratur wohlbekannt ist, einen hervorragenden Platz unter den Volksliedern der europäischen Nationen ein; trotz vieler Sammlungen und sehr schätzbarer gelehrter Arbeiten fehlte es aber bisher noch immer für diese beiden, auch in ihren poetischen Hervorbringungen so nahe verwandten Nationen an einer umfassenden und kritischen Ausgabe ihrer ächten, alten Volksballaden. Wir freuen uns daher desto mehr, die Aufmerksamkeit des gelehrten, deutschen Publikums jetzt auf zwei bedeutende Sammlungen lenken zu können, die sich ausdrücklich die Erreichung dieser Aufgabe zum Ziele setzten; ob und in wiefern sie dasselbe erreichten, wollen wir hier untersuchen. Die erste, größere, die wir zunächst besprechen wollen, ist die oben angezeigte Sammlung des Anglo-Amerikaners *Child*, welche die ächten alten Balladen der *Engländer* sowohl, als der *Schotten* umfaßt; die andere, der wir einen zweiten Artikel vorbehalten, ist die des Herrn *Aytoun*, der sich auf die Balladen *Schottlands*, seines engeren Vaterlands, beschränkt.

Herr *Child* äußert sich selbst in einer kurzen Vorrede zum ersten Bande über den Zweck und Umfang seiner Sammlung folgendermaßen: „Sie soll die umfassendste von allen bis jetzt erschienenen sein, sie wird nahezu Alles, was von *alten* (*ancient*)

englischen und schottischen Balladen bekannt ist, nebst einer reichlichen Auswahl von solchen späteren Datums bringen. Von mündlich überlieferten (*traditional*) Balladen, die in verschiedenen Formen erhalten sind, werden alle bedeutenden Versionen mitgetheilt, und kein ächtes Ueberbleibsel alten Gesanges ward, wenn es durch den Verlauf der Zeit auch noch so sehr verstümmelt oder verschlechtert zu uns gelangte, dieserhalb ausgeschlossen, wenn man nur denken konnte, dafs es für den sich mit der Erforschung von Volksdichtungen Beschäftigenden von Werth sein könne. Natürlich mufste bei einem so umfassenden Plane auch Manches aufgenommen werden, was für den flüchtigeren Leser von geringem Reize ist. Um soviel wie möglich aus diesem Anlasse entspringenden Vorwürfen zu begegnen, wurden die ein minder allgemeines Interesse gewährenden Stücke in einen am Schlusse jeden Bandes befindlichen *Anhang* verwiesen.“ Die Sammlung ist auf *acht* Bände berechnet, von denen bis jetzt nur die ersten vier erschienen sind, das Erscheinen der folgenden aber ist in sehr kurzer Zeit zu gewärtigen, der letzte Band wird eine Abhandlung über die Geschichte der Balladendichtung enthalten. Der Herausgeber theilt dann in der Vorrede seine in den vorliegenden vier Bänden befolgte Eintheilung der Balladen mit, worauf wir später zurückkommen werden; über sein Verfahren in Bezug auf die Herstellung eines möglichst kritischen Textes spricht er sich dahin aus, dafs er sich nach der Wahl der authentischsten Abdrücke strenge an dieselben hielt; sah er sich genöthigt, eine Lesart wieder aufzunehmen, die ohne genügenden Grund verlassen worden war, so führte er die Varianten am untern Rand der Seite an, was er auch in allen Fällen that, wo er von andern Herausgebern gemachte Veränderungen verzeichnen mufste. Nur war ihm zu seinem gröfsten Bedauern die Benutzung der berühmten, ehemals im Besitze des Bischofs *Percy* befindlichen Handschrift, über deren Existenz und Aechtheit die böswillige Beschränktheit eines sonst verdienstvollen und gelehrten Kritikers so viele Zweifel erhoben hatte, nicht gestattet, da die jetzigen Besitzer derselben ihre Einsicht auch den berühmtesten englischen Gelehrten verweigern. Wir können Herrn Child im Allgemeinen das Zeugnifs nicht versagen, dafs er in der That die neuesten und besten Abdrücke dem Texte der Balladen zu Grunde gelegt hat und meistens wohl mit feinem und richtigem, von gründlichen Studien unterstütztem Urtheil von den verschiedenen Versionen einer Ballade die älteste und beste auch als

solche erkannt und vorangestellt hat, der dann die seiner Ansicht nach wichtigsten und schönsten der übrigen nachfolgen. Doch scheint rücksichtlich der Auswahl und Mittheilung der letzteren kein ganz festes Prinzip ihn geleitet zu haben, da er oft sich darauf beschränkte, eine oder zwei — mit Uebergehung von wichtigen und bedeutenden — zu geben, andere Balladen dagegen in 5 bis 6 Versionen vorführt, ohne daſs dazu eine innere Nothwendigkeit vorhanden wäre.

Den einzelnen Balladen gehen kurze Einleitungen voraus, die sich hauptsächlich auf die bibliographische Geschichte und die verschiedenen Versionen einer jeden beziehen, und ihre Verwandtschaft mit den ähnlichen Volksliedern anderer Nationen beleuchten. Dieser letztere Punkt ward aber absichtlich, mit wenigen Ausnahmen, nur oberflächlich behandelt, und der Herausgeber beschränkte sich darauf, das hierüber von seinen Vorgängern Gesagte zu wiederholen, und die berühmtesten Sammlungen anderer Nationen rasch zu durchfliegen; auch werden im Appendix einige meist von *Jamieson* herrührende Uebersetzungen skandinavischer und germanischer Volkslieder zur Vergleichung mit ähnlichen englischen und schottischen Balladen gegeben. Dem ersten Bande geht noch ein ausführliches, sehr dankenswerthes Verzeichniſs aller irgendwie bedeutenden Sammlungen englischer und schottischer Balladen und darauf bezüglicher Werke voraus, wobei auch die Volksliedersammlungen der verwandten germanischen Nationen einigermaſsen berücksichtigt sind. Am Schlusse jeden Bandes befindet sich ein Glossar zur Erklärung der veralteten Ausdrücke und Provincialismen, insbesondere bei den schottischen Balladen.

Die in den vorliegenden vier Bänden enthaltenen Balladen hat der Herausgeber dem Stoffe nach in fünf Bücher getheilt, ohne aber bei Befolgung dieser Eintheilung mit groſser Strenge zu verfahren, die seiner Ansicht nach hier ebenso zweckwidrig als nutzlos wäre. Das *erste* Buch enthält nun gröſstentheils *Ritter-Romanzen* und *Sagen von den volksthümlichen Helden Englands*; das *zweite* Balladen, die sich auf den *Volksaberglauben* beziehen, wie z. B. auf den an *Feen*, *Elfen*, *Zauberei und Geister*; das *dritte* Buch umfaſst *tragische Liebesballaden*; das *vierte andere tragische Balladen*; das *fünfte* endlich *nicht-tragische Liebesballaden*. Natürlich ist ein groſser Theil des englischen und schottischen Balladenvorrathes in diesen fünf Büchern noch nicht enthalten. Wir glauben aber, daſs diese Eintheilung eine unrichtige, oder wenigstens eine nicht streng durchzuführende, noch in der

Natur der Sache selbst begründete ist. Unserm Bedünken nach, und wir können uns hier für die *schottischen* Balladen wenigstens auf die bewährtesten Autoritäten, wie *Walter Scott*, *Motherwell*, *Chambers*, denen in neuester Zeit noch *Aytoun* beitritt, berufen, werden vielmehr sowohl die englischen als schottischen Balladen am besten in 1. *romantische*, 2. *historische* und 3. *humoristische* eingetheilt. Bedeutendere Unterabtheilungen bilden dann noch für England die *Robin-Hood ballads*, für Schottland die *Borderballads*. Alle in den bis jetzt vorliegenden Bänden der Child'schen Sammlung enthaltenen Balladen gehören aber in die Classe der *romantischen Balladen*. Nur sind die im *ersten* Buche mitgetheilten Ritterromanzen und Sagen von den volksthümlichen Helden Alt-Englands gröfstentheils keine *eigentlichen* Balladen, wie Child selbst auch in der Vorrede zum Theil zugiebt [1]), sondern *metrical romances*, längere, von schon mehr höfischen Kunst-Dichtern herrührende, oder doch solchen nachgeahmte Rittergedichte. Als zu den Balladen im eigentlichen Sinne gehörig kann in diesem ersten Buche höchstens „*King Arthur's Death*" bezeichnet werden (Th. I, S. 106 ff.), welches Gedicht einen volksthümlichen Gegenstand noch in ziemlich volksmäfsiger Weise behandelt, wenn es auch wohl wahrscheinlich eher gröfseren epischen Gedichten und alten Chroniken als frischem Volksgesang seinen Ursprung verdankt. Dagegen Balladen, wie „*The Legend of King Arthur*" (Th. I, S. 116 ff.), „*Sir Lancelot du Lake*" (ebd. S. 125 ff.), „*The Legend of Sir Guy*" (ebd. S. 130 ff.) u. a. m. sind Produkte der sogenannten *Balladmongers* aus der Zeit der Königin *Elisabeth*, und noch später, wie eines *Thomas Deloney*, *Richard Johnson*, *Elderton* u. a., deren es in der englischen Balladenpoesie leider nur zu viel gibt. Zuerst auf einzelnen Blättern, *broadsides*, gedruckt, dann in kleinen Sammlungen, sogenannten *Garlands*, oft unter den absonderlichsten Titeln vereinigt, wurden sie seitdem bis auf unsere Zeit von Alterthumsfreunden immer wieder auf's Neue abgedruckt, und bilden den Hauptbestandtheil oft sehr voluminöser und mit schätzbarer Genauigkeit veranstalteter Sammlungen, wie z. B. das mit gewissenhaftester Treue und Sorgfalt von dem rühmlichst bekannten *J. Payne*

[1]) Er sagt nämlich auf Seite XI: Einige der längeren Stücke in diesem Buche sind keine Balladen und bedürfen einer Entschuldigung. Sie wurden aufgenommen, bevor der Umfang dieses Werkes genau abgegrenzt worden war. Zwei oder drei andere wären passender in den Anhang verwiesen worden.

Collier herausgegebene *Book of Roxburghe-Ballads* (London, 1847, 4°) blofs aus solchen besteht, und wie deren die *Percy Society* in ihren *Publications* mehrere veröffentlicht hat. Diese durchaus mit Unrecht als Balladen im eigentlichen Sinne, d. h. lyrisch-epische Produkte des noch rein *objectiv* schöpferischen Gesammt-Volkes, bezeichneten Hervorbringungen von Kunst-Dichtern des XVI. und XVII. Jahrhunderts, den *Grubstreet-scribblers*, die oft schon in einem sehr bewufsten Gegensatze zur eigentlichen Volkspoesie stehen, haben ihren gewifs nicht abzuleugnenden literar- und kulturgeschichtlichen Werth, aber Volkslieder sind sie nicht, und vom poetischen Standpunkte aus betrachtet, ist ihr Werth auch in den meisten Fällen gleich Null. Sie scheinen aber in England, das viel weniger ächte, eigentliche, noch jetzt im Munde des Volkes fortlebende Balladen, als Schottland, besitzt, noch immer eines, wenigstens nach unserem Dafürhalten, unverdienten Ansehens zu geniefsen: hat ja noch der strenge, aber bornirte Kritiker *Ritson* in den seine *Ancient Songs and Ballads etc.* (London 1792) einleitenden Observations die Ballade *Fair Rosamond*, ein Opus des bereits erwähnten *Deloney*, weit über die alte Ballade von der *Chevy-Chase* gesetzt, ähnlicher Mifsgriffe von ihm hier zu geschweigen. Das zweite Buch ist von Herrn Child, wie bemerkt, den auf Volksaberglauben sich beziehenden Balladen gewidmet. Hier tritt denn die Unhaltbarkeit seiner Eintheilung recht schlagend vor Augen: viele der in diesem Buche gegebenen Balladen würden sich ebenso passend in eines der andern Bücher eintheilen lassen, *Cospatrick* (Bd. I, S. 270 ff.) z. B. vielleicht richtiger in's *fünfte* Buch (*nicht-tragische Liebesballaden*), denn nach *Aytoun's* Ansicht, der wir vollkommen beipflichten, ist die von *David Herd* (Ancient and modern Scottish Songs etc. Edinburgh 1769, I, 143) unter dem Namen *Bothwell* gegebene Version, die Child für ein blofses Fragment erklärt, nicht nur ganz vollständig, sondern auch weit ächter und besser, als die von Sir *Walter Scott* in seiner „Minstrelsy of the Scottish border" (Ausg. v. 1833, III, 263 ff.) mitgetheilte Ballade *Cospatrick*, die schon verwässert, unnöthig weitschweifig ist, und verdächtiges Beiwerk enthält, das fast an moderne Interpolation glauben lassen könnte (manche Verse sind beinahe wörtlich aus der berühmten Ballade von *Tamlane* entnommen, so z. B. Vers 76 bis 84); die in dieser Ballade auf das Zauberwesen bezüglichen Stellen scheinen uns nun ebenfalls zu den leicht auszuscheidenden späteren Einschiebungen zu gehören. Wollte Child aber con-

sequent sein, so mufste er alsdann die in seinem dritten Buche (Bd. II, S. 98 ff.; der Text ist nach *Jamieson*, Popular Ballads Edinburgh, 1806) abgedruckte berühmte schottische Ballade *Fair Annie of Lochroyan* ebenfalls ins zweite Buch aufnehmen, da in *Scott's* Version derselben (Minstr. III, 199) auch Hexen- und Zauberwesen eine bedeutende Rolle spielt. Mit demselben Rechte dürften auch die Balladen *Clerk Saunders*, *Sweet William's Ghost*, *The gay goss hawk* u. a. m. in das zweite Buch gehören, da auch in diesen Aberglauben verschiedener Art, Geister, redende Thiere u. s. w., vorkommt. Noch weniger liefs sich eine strenge Sonderung zwischen dem *dritten* und *vierten* Buche treffen, von denen jenes *tragische Liebesballaden*, dieses andere *tragische Balladen* enthalten soll. Oder ist vielleicht die schöne Ballade von *Young Benjie* (Bd. II, 298 ff. nach *Scott*, Minstr. III, 10) nicht ebenso gut unter die tragischen *Liebes*balladen zu rechnen? Solcher Beispiele liefsen sich hier noch viele anführen, da ohnehin sich von selbst ergibt, dafs diese Eintheilung auf beinahe blofs äufserlichen, willkürlichen Gründen beruht.

In den einzelnen Büchern sind, nach der Aeufserung des Herausgebers in der Vorrede, die Balladen mit einiger Aufmerksamkeit auf chronologische Ordnung gereiht, wobei das wahrscheinliche Alter der zu Grunde liegenden Begebenheit, nicht aber das wirkliche Alter des Liedes, das nur aus formellen oder sprachlichen Gründen zu bestimmen wäre, über die Reihenfolge entschied. Dafs aus dieser Anordnung durchaus kein wissenschaftlicher Gewinn gezogen werden kann, brauchen wir wohl kaum zu bemerken; denn in wie wenigen Fällen läfst sich bei diesen meist gar keinen historischen Hintergrund habenden Balladen solchermafsen das Alter angeben. Viel wichtiger, aber auch ungleich viel schwieriger wäre es gewesen, die Balladen chronologisch nach der Zeit des Entstehens zu ordnen, soweit Form und Sprache auf dieselbe schliefsen lassen; *Ritson* hat in seinen „Ancient Songs“ und seinem „Robin Hood“ einen Versuch hierzu gemacht; in dem ersteren dieser Werke, das bei den vorliegenden Bänden der Child'schen Sammlung zunächst allein zu berücksichtigen ist, theilt er aber fast nur aus handschriftlichen Quellen oder alten Drucken entnommene Balladen mit, hier war eine Zeitbestimmung daher immer mit ziemlicher Gewifsheit möglich; nun ist es aber bekannt, dafs gerade von den *schottischen* Balladen, d. h. von den poetisch bedeutendsten nur sehr wenige in Handschriften oder älteren Drucken existiren, der bei weitem gröfste Theil sich aber blofs

durch mündliche Fortpflanzung bis auf unsere Zeit erhielt, wie soll hier das Alter ermittelt werden? Bei den historischen gibt die Zeit der besungenen Begebenheit noch einen Anhaltspunkt; bei den romantischen fehlt es aber hieran gänzlich, Sprache und Form der durch mündliche Ueberlieferung zu uns gekommenen Balladen lassen durchaus keinen auch nur einigermafsen sichern Schlufs auf die Zeit der Entstehung zu, denn diese beiden werden in den meisten Fällen modern sein, ohne dafs man dieserhalb zu der Behauptung berechtigt wäre, die Balladen selbst seien erst in moderner Zeit entstanden; hier können auch in denselben vorkommende Anspielungen auf Sitten, Trachten u. s. w. nicht für entscheidend gelten, da auch diese in viel späterer Zeit erst eingeschoben werden konnten, wie es z. B. bei der berühmten Ballade *Sir Patrick Spens* (beiläufig bemerkt bei Child unrichtig im vierten Buche, Bd. III, S. 147 ff., während sie zu den *historischen* Balladen gehört) der Fall war, der man ihr bis gegen das Ende des XIII. Jahrhunderts zurückreichendes Alter streitig machen wollte, weil in einigen Versionen derselben Schuhe mit Korkabsätzen erwähnt werden, die damals noch nicht getragen wurden. Die genaue Bestimmung des Alters der Balladen kann selbst nach den gründlichsten Specialforschungen nur in sehr seltenen Fällen mit einiger Wahrscheinlichkeit gelingen, auf der andern Seite hingegen wird sich ein einigermafsen geübtes Ohr in der Frage, ob eine Ballade ächt oder unächt, alt oder modern sei, kaum je täuschen lassen, und ganz abgesehen von so leicht zu erkennenden Nachahmungen, wie z. B. *Hardyknute* (von der Lady *Wardlaw*) werden Imposturen, wie die von *Allan Cunningham*, in den „Remains of Nithsdale and Galloway song by R. H. *Cromek*“ (London, 1810) oder von *Sheldon* in der „Minstrelsy of the english border“ (London, 1847, 4°) schnell erkannt und nach Gebühr gewürdigt werden.

Wir wollen nun noch des Herausgebers Verfahren bei einigen einzelnen Balladen besprechen, wo wir uns damit nicht einverstanden erklären können. Die im I. Bande (S. 310 ff.) ohne einen Zweifel an deren Aechtheit mitgetheilte Ballade *Clerk Colvill, or the mermaid* (nach *Herd*, I. l. I, 217) können wir wenigstens in der vorliegenden Form nicht für ächt halten, wenn auch der Stoff derselben ein in den Volksliedern der germanischen Nationen sehr oft behandelter ist. Die zwei Balladen *Lady Isabel and the elf-knight* (Bd. I, S. 313 ff.) und *The water o'Wearie's Well* (ebd. S. 316 ff.), beide aus den „Ancient Ballads and Songs

of the North of Scotland, hitherto unpublished. By Peter *Buchan*, Edinb. 1828, 8°. 2 Vol.“ (I, 22 und II, 201) entnommen, sind (insbesondere die letztere) nichts als theilweise interpolirte Versionen von *May Colvin* (Child, II, 272 ff.), sie wären daher auch nur als solche bei derselben anzuführen gewesen [1]); nur die Absicht, seine Eintheilung durchzuführen, verleitete den Herausgeber, diese beiden Balladen wegen des in den angeführten zwei Versionen hervortretenden *elfischen* Charakters der Hauptperson aus ihrem natürlichen Zusammenhange gerissen zu geben. — Haben wir oben die Aechtheit einer von Herrn Child als alt mitgetheilten Ballade bezweifelt, so müssen wir andererseits eine von ihm nicht für ächt gehaltene gegen diese Anschuldigung in Schutz nehmen; er hält nämlich das nach *Motherwell's* Minstrelsy (S. 124) gegebene Fragment *Sir Roland* (I, 341 ff.) für eine moderne Composition, wobei er sich hauptsächlich auf den Umstand zu stützen scheint, dafs der erste Herausgeber dasselbe nicht ausdrücklich als alt erklärte. Diese auch stofflich interessante Ballade besitzt aber alle Kriterien des Alters und der Aechtheit in hohem Grade, und wir stehen nicht an, dieselbe für eine werthvolle Bereicherung des schottischen Balladenschatzes zu halten, welcher Ansicht auch Herr *Aytoun* in seinem später zu besprechenden Werke (II, S. 345 ff.) beipflichtet. — Die Zusammenstellung der einzig schönen Ballade *The twa brothers* (Bd. II, 219 nach *Jamieson's* Pop. ball. I, 59) mit der unter uns durch *Herder* so berühmt gewordenen *Edward*, *Edward* (ebd. 225 ff., nach *Percy's* Reliques), als behandelten sie einen nahe verwandten Stoff, nämlich vorsätzlichen Verwandtenmord, erscheint uns, sowie *Jamieson's* willkürliche Veränderung des Hauptcharakters der ersteren Ballade durch Interpolation einer Strophe, gänzlich ungerechtfertigt, und wir müssen trotz der von Herrn Child versuchten Widerlegung vollkommen *Motherwell* (a. a. O. S. 60) beistimmen, der Jamieson wegen seines Mifsverständnisses und willkürlichen Verfahrens scharf tadelt. Von der Ballade *The cruel Mother* theilt der Herausgeber nicht weniger als sechs Versionen mit (Bd. II, S. 262—271 und App. 372—378); nur glauben wir, dafs er hier in der Wahl der von ihm vorangestellten, die darum wohl auch als die beste gelten soll, *Lady Anne* (nach *Scott*, Minstr. III, 18) nicht glücklich

---

[1]) Siehe auch, was William *Motherwell* in der ausgezeichneten Einleitung seiner Minstrelsy, Ancient and Modern, Glasgow, 1827, 4°. S. LXX. über diese Ballade sagt.

gewesen sei, da gerade diese offenbare Spuren späterer Einschiebsel an sich trägt. Die drei Balladen *The wearie coble o' Cargill* (Bd. III, S. 30 ff.), *Bonnie Annie* (ebd. S. 47 ff.) und *William Guiseman* (ebd. S. 50 ff.) hätten nach unserm Dafürhalten nicht aufgenommen werden sollen, da sie alle drei mehr oder weniger stark im Bänkelsängerton gehalten sind. *The enchanted ring* (Bd. III, S. 53 ff., aus *Buchan*, l. l. I, 169 ff.) ist so stark interpolirt worden, dafs diese Ballade nicht für ächt gelten kann, wie denn überhaupt alle von *Buchan* herausgegebenen Balladen, wo sie nicht durch andere Sammlungen eine gewisse Sanction erhalten, immer mit einigem Mifstrauen aufgenommen werden müssen, wie dies auch Herr Child selbst (I, S. IX) zugibt. Auch die Balladen *The Child of Elle* (Bd. III, S. 224 ff.) und *Sir Aldingar* (ebd. S. 234 ff.) haben in der Form, die uns allein erhalten ist, so viele Zusätze und Ausschmückungen erlitten, dafs man sie nicht mehr unter die ächten, alten Balladen rechnen kann; eben dieser Vorwurf allzu starker Interpolation trifft auch *Sir Hugh Le Blond* (ebd. 244 nach *Scott*, Minstr. III, 51). Der passendste Platz für dieselben wäre allenfalls der Appendix gewesen, in welchem der Herausgeber ohnedem viele von *balladmongers* verfertigte Produkte mittheilt. — Schwer zu erklären ist, warum die berühmte, in vielen Versionen existirende Ballade *Johnie of Braidislee* in den vier Bänden der Child'schen Sammlung noch nicht vorkommt, da sie doch offenbar nicht zu den historischen oder Border-Ballads gerechnet werden kann.

Eine der interessantesten und schönsten altenglischen Balladen ist *The Nutbrowne Maide* (bei Child, Bd. IV, S. 144 ff.), obwohl sie strenge genommen nicht unter die eigentlichen Balladen zu zählen wäre, da sie mehr aus einem halbdramatischen Dialoge zwischen zwei Liebenden besteht, und wohl schon frühe eine Umarbeitung erlitten haben dürfte; wenigstens können wir uns nicht entschliefsen, die einleitenden ersten 50, ebenso wie die letzten 12 Verse für ächt und ursprünglich zu halten, wenn auch diese Zusätze schon sehr frühe geschehen sein müssen, da sie schon in *Arnold's* 1502 gedruckten Chronicle, worin dieses Gedicht zum ersten Mal erschien, vorkommen. *Laneham* in seiner berühmten „Letter from Killingworth“ (1575) erwähnt diese Ballade als ein selbständiges Buch, auch soll in einem Oxforder Bücherverkaufscatalog von 1520 *The Not-Broon Mayd*, Preis einen Pfennig, angeführt werden. Aller Wahrscheinlichkeit nach war diese Ballade, wenn auch keine ältere Form derselben bekannt ist, zu

Arnold's Zeit schon alt, da er in sein Werk nur für alt Geltendes aufnahm. Nach langer Vergessenheit ward sie 1707 in der Zeitschrift *The Muse's Mercury* zum ersten Male wieder abgedruckt, und lieferte dem Dichter *Prior* den Stoff zu seinem Gedichte *Henry and Emma*. Seitdem erschienen mehrere Ausgaben, die neueste und beste ist die von dem gelehrten Alterthumsforscher *Thomas Wright* veranstaltete (The Nutbrown Maid. From the earliest edition of Arnold's Chronicle. London. 1836. 16°.), der auch Herr Child hauptsächlich folgte. Im XVI. Jahrhundert machte man den lächerlichen Versuch, die alten volksthümlichen Balladen aus der Gunst des Volkes dadurch zu verdrängen, dafs man sie in frommen Liedern parodirte: auch das nufsbraune Mädchen wurde so behandelt, wovon Herr *Wright* in seiner Ausgabe einige Proben mittheilt, aus denen man ersieht, dafs sich die Umarbeitung zu frommen Zwecken strenge an die Worte der alten Ballade [1]) hielt. Herr Child verspricht diese, sowie mehrere andere solcher Parodien in einem der folgenden Bände seiner Sammlung mitzutheilen, worauf wir sehr begierig sind, denn aufser dem kulturhistorischen Interesse, welches diese frommen Parodien haben, ersieht man auch aus denselben, welche Balladen damals zu den beliebtesten gehörten, worunter gar viele sein mögen, deren Andenken nur so erhalten blieb.

Dem Erscheinen der folgenden vier Bände, womit das Werk abgeschlossen sein wird, sehen wir mit Verlangen entgegen [2]). Denn wir werden dann ungeachtet mancher von uns gerügter Mängel in den bis jetzt erschienenen Bänden, endlich eine möglichst vollständige Sammlung des bisher in sehr vielen, auf dem Continent oft kaum zu erlangenden Werken zerstreuten Balladenschatzes Englands und Schottlands besitzen, welche bei ihrem sehr mäfsigen Preise auch den minder Bemittelten zugänglich sein, und die weitere Verbreitung und Bekanntwerdung dieser herrlichen Lieder der Vorzeit uns so nahe verwandter Völker befördern wird. — Druck und äufsere Ausstattung des Werkes, das einen Theil einer grofsen, in Boston erscheinenden Sammlung der englischen Dichter bildet, sind vollkommen befriedigend.

---

[1]) Die Parodie führt den Titel: „*New Nut brown Maid*" in black letter mit dem Colophon: „Thus endeth the boke of the newe Notbrowne Mayd vpon the passion of Cryste." Imprynted at London by John Skot etc. S. a. Wieder abgedruckt für den *Roxburghe Club* 1820 von George *Isted*.

[2]) Sie sind indessen erschienen; in London bei Trübner und Co. vorräthig.

Der Herausg.

Wien, im Februar 1859. Adolf Wolf.

The works of *William Shakespeare.* The Text Revised by the Rev. *Alexander Dyce.* In Six Volumes. London, Edward Moxon; Dover Street. 1857. demy 8°.

Die *Vorrede*, welche zehn Seiten umfafst, enthält zunächst die Mittheilung der Ansicht Bolton Corney's über das Vorwort zur ersten Folioausgabe (A), deren Original bekanntlich seit kurzem für 700 Rthlr. von der Berliner Bibliothek angekauft worden ist. Den ersten Absatz dieses Vorworts schreibt Corney, und mit ihm Dyce, einem der vier Verleger, Edward Blount, zu, während die beiden andern von Heminge und Condell seien. Von diesem Blount, der auch sonst als Schriftsteller auftrat, rühre die ungewöhnliche Incorrectheit der ersten Folioausgabe her; er sei der eigentliche Herausgeber derselben. — Dyce macht dann, offenbar mit Recht, Malone's Meinung (1790) wieder geltend, dafs die Angabe jenes Vorworts (Blount's) von der Unvollständigkeit der Quartausgaben im Ganzen genommen falsch sei, da A selbst zum grofsen Theil nur auf diesen beruhe. Einzig in Bezug auf Henry V. und Merry Wives of Windsor ist die Behauptung der A-Vorrede richtig. Dyce stimmt mit W. N. Lettsom (Vorrede zu Walker's Shakespeare's Versification p. XVII) darin überein, dafs für den Herausgeber von A Quartausgaben und Abschriften ungefähr gleichen Werth mit Autographen hatten, wenn sie nur die einmal current gewordenen Bühnenexemplare der Schauspielergesellschaft waren, zu welcher Shakespeare gehört hatte. Der Herausgeber glaubt, es habe 1623 kein einziges Originalmanuscript eines Shakespeare'schen Stückes mehr existirt; habe doch selbst das von Winter's Tale, einem der spätesten Stücke, im August 1623 gefehlt. In Betreff des kritischen Verfahrens, z. B. beim Hamlet, stimmt Dyce Collier dahin bei, dafs nur eine eklektische Benutzung der ältesten Texte zum Ziele führe. In einer Note werden die drei letzten Vertheidiger der ersten Folio: Horne Toohe, Knight, Keightley, aufgeführt. Dagegen sehen Dyce, Hunter u. A. in der ersten Folio einen der liederlichsten und schlechtesten Drucke der Zeit. Rec. stimmt vollkommen bei.

Hierauf spricht der Herausg. sich über die berühmten von Collier entdeckten handschriftlichen Emendationen der Perkins-Folio aus, und erkennt, trotzdem dafs die meisten irrig oder unnöthig seien, einen Theil als wirkliche Verbesserungen an. Gegen Collier behauptet er, dafs dieser durch sein Patronisiren der Correcturen *en masse* die Opposition hervorgerufen habe, ob-

gleich er (Dyce) nicht in Abrede stellt, dafs diese mehrfach eine unehrliche und unschickliche gewesen sei. Dies Urtheil ist wohl nicht zu hart. Er schliefst, nachdem er mehrere offenbar verkehrte Aenderungen des Correctors besprochen hat, mit den Worten: „Doch genug von diesen Emendationen *with their particles of golden ore, and their abundant drofs*“.

Die Ausgabe wurde auf den Wunsch des Verlegers unternommen. Sie sollte ursprünglich nur den Text geben ohne Noten. Doch, obgleich *erklärende* Noten überflüssig, da der Leser davon oft ebensoviel wisse als der Herausgeber — für manchen englischen Leser mag dies richtig sein —, so stellte sich doch bald heraus, dafs *kritische* Noten unentbehrlich seien, in denen der Herausgeber sein Abweichen von der gewöhnlichen Lesart oder seine Wahl begründen könne. Doch habe der Herausgeber, um sie dem Auge derer, die nicht durch Kritik gestört zu sein wünschten, zu entrücken, sie nur am Ende jedes Stückes hinzugefügt.

Auch ein Leben des Dichters sollte nach dem anfänglichen Plane nicht beigegeben werden, und der Herausg. entschlofs sich ungern dazu, da wir so wenig von Shakespeare wissen, dafs es keine besonders dankbare Aufgabe sei. Es empfehle sich *seine* Vita wenigstens durch ihre Kürze.

Am Schlufs der Vorrede dankt der Verf. mehreren Personen, die ihn unterstützten, darunter namentlich Lettsom für die Mittheilungen aus den noch ungedruckten hinterlassenen Arbeiten Sidney Walker's (welche nach den Proben allerdings sehr beachtenswerth sind); auch aufser Singer seinem Drucker Robson, der die Correctur sehr gut verwaltet und auch sonst ihm manchen Wink gegeben habe. So hat Robson, wie wir nachher erfahren, dem Herausg. auch die Noten des Dr. Delius übersetzt, da er, Herr Dyce, kein Deutsch versteht.

Auf die Vorrede folgt das Leben Shakespeare's (131 Seiten). Wir können uns bei dieser kurzen Anzeige nicht auf die Einzelheiten einlassen. Es sind meist nur kurze factische Angaben nach Halliwell u. A.; auch allerhand Anecdoten, zum Theil curioser Art. So erzählt der Verf. p. CXXII., in Stratford lebe noch eine gewisse Mary Hornby, geborene Hart, welche von Shakespeare's Schwester Johanna abstammen will. Sie führte den Verf. zu Shakespeare's „Birth-Place“, theilte ihm mit „*I writes* plays“, und gab als Titel ihres Productes auf weiteres Befragen an: „Die Schlacht von Waterloo“; ein anderes, „Das ge-

brochene Gelübde", zeigte sie Dyce im Manuscript vor. Also auch da des Propheten Mantel und Hut! Rec., der viele liebe Leute und grofse Shakespeare-Enthusiasten in dem hübschen Landstädtchen am Avon kennen gelernt hat, vernahm dort nichts von diesem irdischen Residuum des Dichters. — Am Ende der Vita (p. CXXIV) findet sich die ganz mit unserm Gervinus übereinstimmende Bemerkung gegen Lamb und Hazlitt (welche Dyce schon in seiner Vorrede zum Marlowe und sonst geäufsert hatte), dafs Shakespeare in allen Dingen unermefslich weit über seinen Zeitgenossen steht: an schöpferischer Kraft, an psychologischem Verständnifs, an Gedankentiefe; in der Entwickelung der Charaktere, in der Diction, in der Versification u. s. w. Alles vollkommen richtig. Marlowe selbst ist nur ein unmündiges Kind gegen Shakespeare. Auch wird darauf aufmerksam gemacht, dafs manche der schönsten Stellen bei Zeitgenossen nur auf Kosten der Natur und Wahrscheinlichkeit ein hohes Interesse in Anspruch nähmen, so die von Lamb so sehr gelobte Scene aus Ford's Broken Heart, wo Calantha trotz aller Trauerbotschaften zu tanzen fortfährt.

Nach dem Abdruck des Shakespeare'schen Testamentes folgt ein sehr accurates Verzeichnifs der „alten Ausgaben", welches einige Nachträge zu Halliwell's „Shakespearianis" bringt. Uebrigens sind letztere für den deutschen Forscher auf diesem Gebiet dadurch brauchbarer, weil sie auch angeben, wo die „alten Ausgaben" in England vorhanden sind. Freilich ist das Verzeichnifs, wie Rec. aus eigner Erfahrung weifs, nicht vollständig.

Dann wird auf etwa 40 Seiten „Nachricht von Shakespeare's Stücken" gegeben, die Zeit der Abfassung, die Quellen der Fabel u. s. w. betreffend, also ungefähr desselben Inhalts wie die Collier'schen „Einleitungen". — Diese „Nachrichten" sind, obwohl kurz, sehr accurat, klar, skeptisch.

Hierauf etwa 30 Seiten „Addenda und Corrigenda" zu den Noten aller Bände. Sodann der *Text*, sehr sauber und sehr correct gedruckt, hinter jedem Stücke die dazu gehörigen Anmerkungen. Die Folge der Dramen ist die der ersten Folio. In dem Druck des Textes verdient die Einführung des Accentes auf der Silbe *ed*, wenn diese vollgemessen werden soll, lobender Erwähnung; Dyce hatte schon in seinen späteren Ausgaben (z. B. im Marlowe) dieselbe zweckmäfsige Bezeichnung.

Die *Noten* stehen oft stark in Widerspruch mit den neueren Herausgebern, oft mit Collier, noch öfter mit Knight; obwohl

der Ton gegen frühere Arbeiten (z. B. die *Remarks*) im Ganzen weniger herb ist. Ungewöhnlich schonend tritt der Herausg. gegen Halliwell auf; auch gegen Hunter, Lettsom und den amerikanischen Shakespearianer Grant White verfährt er mit Achtung. Nicht desselben Schicksals kann sich unser Landsmann Dr. Delius rühmen, dessen Verfahren mehrmals in greller Weise beleuchtet wird — und weit härter als Rec. für recht und schicklich hält. Häufig wird er nur mit Knight zusammen als dessen Echo abgefertigt. Dem Corrector, welchen Collier entdeckt hat, wird allerdings alle gebührende Aufmerksamkeit zu Theil, doch es scheint noch immer, als ob Dyce denselben mit besonderer Ungunst behandle.

Es ist natürlich, dafs das Werk eines scharfsinnigen und gelehrten Mannes, der 30 Jahre lang (sein Peele erschien 1828) in diesem Fache gearbeitet hat, und umgeben von *allen* Hilfsmitteln und auf das volle Bewufstsein seiner Muttersprache gestützt, nun erst mit dem Endresultat seiner Forschungen hervortritt, — dafs ein solches Werk von grofser Bedeutung ist. Für wie schwer er selbst es gehalten hat, ist schon darin ausgesprochen, dafs er sagt, er werde sich nie Noten zum Shakespeare zu Dank schreiben, wenn auch Andre vielleicht damit zufrieden wären. Rec. erkennt darin das Gefühl eines wirklichen Shakespeare-Kenners und glaubt, dafs diejenigen am wenigsten die Shakespearekritik — vielleicht die schwierigste die es gibt — zu fördern berufen sind, welche mit Dreistigkeit und Eilfertigkeit darangehen. Denn die erste Stufe des Wissens ist bekanntlich die, dafs man weifs, dafs man Nichts weifs, und hier, wenn irgendwo sonst, kann man den Unberufenen am sichersten daran erkennen, dafs er so thut, als ob er Alles wisse.

Aber bei alledem können wir nicht läugnen, dafs wir uns in mehr als einer Beziehung in unsrer Hoffnung auf den Dyceschen Shakespeare getäuscht gefunden haben. Es ist zwar bei Hrn. Dyce der richtige kritische Grundsatz vorhanden, sich zunächst an die eigentliche erste Quelle zu halten, aber dieser Grundsatz ist nicht zur klaren Durchführung gebracht. Denn jene ersten und einzigen Quellen des Textes sind — obwohl sie ihm — seine Wohnung ist nur wenige Schritte davon entfernt — meist in nächster Nähe lagen — keineswegs von ihm mit gehöriger Sorgfalt geprüft worden. Es liefse sich an vielen Stellen nachweisen, dafs Hr. Dyce wohl gelegentlich einmal nachsah, dafs aber auch seiner Textrecension keine vollständigen, genauen

Collationen der besten Quellen zu Grunde liegen. Ich verweise jeden philologischen Leser, den die Sache im Detail interessirt, auf die von mir vor kurzem gemachte Herausgabe des Doppeltextes von Romeo und Julie. — Ganz ebenso ist es mit dem zweiten Hauptgrund, der Behandlung der Metrik. Es ist schon ein grofser Fortschritt, dafs Walker's sorgfältige metrische Vorstudien bei Hrn. Dyce so viel gelten. Aber ein ordentliches klar erkanntes metrisches Princip (und wie kann die Kritik ohne dies bestehen?) vermissen wir auch bei Hrn. Dyce. — Nicht anders ist es mit dem dritten Haupterfordernifs der Kritik, der klaren vollständigen Erkenntnifs der Grammatik jener Zeit. Auch hier finden wir, dafs der Herausg. die wichtigsten Hilfsmittel dafür unbenutzt läfst und ein schwankendes Verfahren einhält. Und doch konnte man von dem, der sich schon 12 Jahre früher über die anerkanntesten Kritiker stellte, viel verlangen. So bleibt, trotzdem dafs wir in dem Dyce'schen Shakespeare ein jedem Forscher auf diesem Gebiet der Philologie unentbehrliches Hilfsmittel mehr haben, doch gerade von philologischer Seite noch das Meiste zu thun übrig.

Oldenburg, Januar 1859. Tycho Mommsen.

Real, Real!

Den Ursprung der Quinas [1]) beschreibt Camoens in seiner Schilderung der Schlacht bei Ourique (Lus. III, 45. 46. 53. 54) und lautet die zweite dieser Octaven wie folgt:

Com tal milagre os animos da gente
Portugueza inflammados levantavam
Por seu Rei natural este excellente
Principe que do peito tanto amavam.
E diante do exercito potente
Dos imigos gritando o Ceo tocavam,
Dizendo em alta voz: *Real, Real*,
Por Afonso, alto Rei de Portugal!

---

[1]) Das portugiesische Wappen besteht aus einem silbernen Schilde, das mit fünf blauen Schildchen, die *Quinas* (d. h. die Fünf) genannt, kreuzweis belegt ist; auf jedem derselben befinden sich wiederum fünf in Form eines Andreaskreuzes zusammengestellte Pfennige.

Was der eigentliche Sinn dieses Feldrufs *Real, Real* sei, ist bis jetzt, so viel ich weifs, noch nicht genügend erklärt worden (s. z. B. Antonio de Moraes e Silva, *Diccion. da Lengua Portug.* s. v. Real); doch soll er, wie man gewöhnlich glaubt, den alten Portugiesen *eigen* gewesen sein, die ihn namentlich beim Entfalten des königlichen Banners ertönen liefsen. Dafs dem jedoch nicht so ist, und er vielmehr auch bei andern romanischen Völkern verbreitet war, sollen nachfolgende Anführungen weisen.

In der von Francisque Michel herausgegebenen altspanischen *Crónica rimada* (hinter Ferd. Wolf's *Romanzenpoesie der Spanier* Wiener Jahrb. Bd. CXIV ff.) heifst es V. 64 ff.:

Mucho plogo a Castellanos quando oyeron este mandado.
A Sancho Avarca bessan las manos, e ¡*rreal, rreal*! llamando
Por Castilla dan los pregones por tan buen rey que alçaron.

Hier hören wir also diesen Feldruf unter *Castilianern*; ebenso ertönte er auch unter den Provenzalen; so z. B. heifst es bei Marcabrun (Rayn. IV, 130 f.):

Ab lavador de Portegal
E del rei navar atretal,
Ab sol que Barsalona i s vir
Ves Toleta l'emperial,
Segur poirem cridar *reial*,
E paiana gen desconfir.

Dafs er endlich bei den Franzosen bekannt war, zeigt folgende Stelle aus dem Leben des h. Thomas von Canterbury (ed. Becker) S. 152, V. 6 ff. v. o., wo es von den Mördern der Heiligen heifst:

„—„Idunc s'en sunt parti li serf d'iniquité,
Parmi l'encloistre ariere s'en erent returné,
Les espees es poinz, e unt *reaus* crié."

Deshalb auch wird dies Feldgeschrei im Roman d'Alixandre (p. 65 u. 28 ff. ed. Michelant) sogar den Macedoniern beigelegt, denn es heifst dort so:

Tot furent susmonté (là) IIII^{m}. vassal
Qui traient les espées et escrient *roial*
Et monstrerent l'ensegne au roi Macidonal.

Felix Liebrecht.

Ein weiterer Beitrag zur Geschichte der romantischen Poesie.

Immer wieder von neuem drängt sich jedem der die dichterischen Erzeugnisse der verschiedenen Völker durchforscht, bei weiterm Fortschreiten auf diesem Gebiete die Betrachtung auf, wie schwierig bei gegebener Gelegenheit die Gränzlinie zwischen der neuschaffenden Thätigkeit des menschlichen Geistes und seiner blofs wiedergebärenden Triebkraft zu ziehen sei, oder, um mich deutlicher auszudrücken, wie schwierig sich in jedem einzelnen Falle die Entscheidung treffen läfst, ob irgend ein vorliegendes poetisches Produkt ein ursprüngliches oder ein anderswoher entlehntes sei. Es können aber selbstverständlich nur solche Dichtungen Anlafs zu dieser Frage geben, die eine innere oder äufsere Verwandtschaft mit andern besitzen oder zu besitzen scheinen. Dafs nämlich diese Verwandtschaft nicht so schlechthin und ohne weiteres Entlehnung annehmen lasse, ist hinlänglich bekannt, indem bereits darauf hingewiesen worden, wie es eine Eigenthümlichkeit des menschlichen Geistes sei, selbst in den von einander fernsten Zonen Gleichartiges zu erzeugen [1]). Wenn also Alexander von Humboldt von gewissen Urnenverzierungen der Indianer am Orinoko redend sagt: „Diese Verzierungen sind ganz denen ähnlich, welche die Wände des mexikanischen Palastes bei Mitla bedecken. Man findet sie unter allen Zonen, auf den verschiedensten Stufen menschlicher Kultur; unter Griechen und Römern, am sogenannten Tempel des *Deus Rediculus* bei Rom, wie auf den Schildern der Otaheiter; überall wo rhythmische Wiederholung regelmäfsiger Formen dem Auge schmeichelt. *Die Ursachen dieser Aehnlichkeiten beruhen, wie ich an einem andern Orte entwickelt habe, mehr auf psychischen Gründen, auf der innern Natur unserer Geistesanlagen, als sie Gleichheit der Abstam-*

[1]) S. z. B. meine Bemerkungen zu Dunlop S. XVII f.

mung und alten Verkehr der Völker beweisen" [1]), so ist dieser Ausspruch des grofsen *Natur*forschers ebenso wahr und treffend wie das, was der nicht minder grofse *Sprach*forscher bei Gelegenheit eines in dem Märchen von Sneewitchen und sonst noch vorkommenden Zuges bemerkt: „Sicher lassen sich aus andern gleich fernen Gegenden diese Beispiele vermehren; aber nicht aus der Mongolei oder Irland nach Italien und Deutschland brauchten diese Geheimnisse der Gedanken eingeführt zu werden; sie sind unmittelbar der menschlichen Brust entquollen und der epische Ausdruck für die den Dichtern aller Völker geläufige Vergleichung der Schönheit mit Schnee und Blut. Wie gelegen kommt ein solches Zeugnifs denen, die sich Rechenschaft geben wollen von der unbegreiflichen und doch natürlichen Ausbreitung der einfachen Märchenpoesie" [2]).

Ich füge hier noch ein anderes Beispiel von der überall sich gleich bleibenden Ausdrucksweise menschlicher Gefühle und Empfindungen hinzu, ein Beispiel, das ich zu den merkwürdigsten rechne, die ich kenne. Ein von Talvj [3]) mitgetheiltes Negerliedchen nämlich stimmt in seinem ganzen Inhalt und Gang mit einem Gedichte des Horaz (*Carm.* III, 9) so auffallend überein, dafs unter andern Umständen der Gedanke an eine Entlehnung unwillkürlich aufsteigen müfste, und als ich es zum ersten Male las, sich einige Zweifel an der Treue der Uebertragung bei mir zu regen anfingen, die ich erst lange nachher ganz zu beseitigen Gelegenheit fand [4]). Die Richtigkeit des hier hinsichtlich der Uebereinstimmung dieser beiden Lieder Bemerkten, scheint mir so einleuchtend, dafs ich glauben mufs, es sei

---

[1]) Ansichten der Natur. „Ueber die Wasserfälle des Orinoko bei Atures und Maypures" (3te Ausg. I, 283 f.).

[2]) Vorrede zu meiner Uebersetzung des Basile S. XXIII.

[3]) Charakteristik der Volkslieder S. 89.

[4]) Ein englischer Staatsmann, der auch durch seine umfassende Gelehrsamkeit bekannte Sir George Cornwall Lewis (jetzt Minister des Innern) war so gütig, auf meine Bitte die betreffende Stelle aus Bowdich's Werk auszuschreiben und mir zuzusenden; sie steht dort auf p. 368 und lautet wie folgt: „The following is a translation of a long Ashantee song with little or no air. The men sit together in a line on one side with their sankos and other instruments and the women in a line opposite to them. Individuals rise and advance, singing in turn:

schon längst darauf hingewiesen worden, obwohl etwas darauf Bezügliches bis jetzt noch nicht zu meiner Kenntnifs gekommen ist.

Ein ferneres und nicht minder anziehendes Beispiel in Betreff des in Rede stehenden Gegenstandes ist folgendes, wodurch wir wiederum zuerst in weite Ferne, nach Hinterindien geführt werden, um uns dann wie mit einem Zauberschlage in unsere unmittelbare und nächste Heimath zurückversetzt zu sehen. Dort also, d. h. in Birma, wie ein neuerer englischer Reisender [1]) berichtet, erzählt man folgende Liebesgeschichte:

„During the era of Gaunagong [des fünfundzwanzigsten Buddha, der 30,000 Jahre alt wurde] there lived in Kambautsa four rich men, between whom existed a warm friendship. Three of them had each one son, whilst the fourth had an only daughter of perfect beauty, and to her each of the three young men sent a messenger. The first promised that if she died before she was fifteen he would perform her funeral rites with every care. To this her parents replied: „It is well". The second sent to say that in the above case he would collect her ashes. To this also her parents signified their assent. The third sent to say that he would watch her tomb; to which her parents returned the same answer as before."

„The damsel did die before she had attained her fifteenth

1st. woman.	My husband likes me too much, He is good to me. But I cannot like him, So I must listen to my lover.
1st. man.	My wife does not please me, I tire of her now. So I will please myself with another, Who is very handsome.
2d. woman.	My lover tempts me with sweet words, But my husband always does me good. So I must like him well, And I must be true to him.
2d. man.	Girl, you pass my wife handsome, But I cannot call you wife. A wife pleases her husband only, But when I leave you, you go to others.

Zur ersten Zeile der 4. Strophe bemerkt Sir George: „By *„you pass my wife handsome"* is evidently meant: „you exceed my wife in beauty."

[1]) Six Months in British Burmah: or India beyond the Ganges in 1857. By Christopher T. Winter. London 1858. Bentley.

year, and her parents desired the young men to bury her as they had promised; whereupon the first performed the rites of cremation, the second collected and removed her ashes, and the third kept watch over them in the cemetery, according to their respective promises. A jagee, who had come from the Himalaya forests, happening to pass that way at the time, saw the young man keeping watch, and inquired the reason of his doing so, to which he replied he was watching over the bones of the dead. „Would you wish the dead to be restored to life?“ asked the jagee. „I would“, replied the youth. Upon this the jagee restored the damsel to life in all her pristine beauty of form and feature.“

„The first rich man's son said (when he saw her), „I bore her corpse to the funeral pile and burnt it, therefore ought she not to be mine?“ the second, „I collected her bones, ought she not to be mine?“ the third, „whilst I was watching in the cemetery, she returned to life, ought she not to be mine? — But what is the use of disputing with each other? Let us submit to the decision of princess Thoo-dhamma Isari.“ So they all three repaired to her presence and related to her the affair. When she had heard them she thus gave judgment: „I understand this matter; one of you burnt the corpse of the damsel, and went his way: the second collected her ashes, and did likewise: but the third kept watch over her remains, although the family of a watcher in a cemetery is degraded to the seventh generation. During his watching also the damsel returned to life; therefore as he deserted her not in death, let him be her partner in life.“

Und nun wer, der diese tiefe innige Erzählung liest, fühlt sich nicht gleich am Anfang derselben wunderbar ergriffen, wie beim unerwarteten Anblick eines lieben Freundes in weiter Ferne? wer, sage ich, erinnert sich nicht alsobald des gleich tiefen, gleich innigen Liedes unseres Uhland von den drei Burschen „über den Rhein“? jenes Liedes, das ebenso, wie die birmanische Liebeserzählung, *unmittelbar der menschlichen Brust entquollen?*

Dergleichen Gefühle also sind ebenso wahr und allgemein menschlich, bedürfen ebenso wenig der Entlehnung, wie daſs der Liebende sich getrieben fühlt, den von der Geliebten berührten Gegenstand wieder zu berühren und Hadloub folgte nur seinem Herzen, wenn er sagt:

„Ich nam war, dô daz kindelîn erst kam von ir,
Ich namz zuo mir
Lieblîch ouch dô;
Ez dûchte mich sô guot, wan siz ê druchte an sich,
Dâ von wart ich
Sîn gar sô frô:
Ich umbeviengz, wan siz ê schône umbvie,
Und kust ez an die stat, swâ'z von ir kust ê was:
Waz mir doch daz
Ze herzen gie!“ [1])

Er brauchte dabei an keine klassischen Vorbilder zu denken, wie etwa an Ovid's Vorschrift:

„Fac primum rapias illius tacta labellis
Pocula, quaque bibet parte puella, bibas.
Et quodcunque cibi digitis libaverit illa,
Tu pete, dumque petes, sit tibi tacta manus“ [2]).

Um zu einer andern ganz entgegengesetzten Gemüthsstimmung überzugehen, will ich auf Robert Burns' scherzhafte Zeilen „*To a henpeck'd husband*“ hinweisen, welche so lauten:

„*Curs'd be the man*, the poorest wretch in life,
The crouching vassal to the tyrant wife,
Who has no will but by her high permission,
Who has no sixpence but in her possession,
Who must to her his dear friend's secrets tell,
Who dreads a curtain-lecture worse than hell.
Were such the wife had fallen to my part,
I'd break her spirit or I'd break her heart,
I'd charm her with the magic of a switch,
I'd kiss her maids, and kick the perverse bitch.“

Man vergleiche nun hiermit das Gedicht Reimar's von Zweter (No. 105. vdHMS. 2, 196):

„Swâ guot man hat ein übel wîp
Und dâ bî unverwizzen gar, *verfluochet sî der lîp!*
Dâ ist lüzzel êren bî, *swâ sî der meisterschefte pfliget.*
Noch bezzer waer ein senfter tôt
Dem guoten man ze lidenne, dan ie mêr werndiu nôt.
Ich wil dich, guot man, lêren, wie dîn meisterschaft ir an gesiget:
Du solt dir dîne guete lan entslîfen
Und solt nach einem grozen knütel grîfen

[1]) No. 4 Str. 8. Ettmüller S. 11. v. d. Hagen's Minnesinger S. 2, 281 f.
[2]) Ars Amat. I, 575. Vergl. Dunlop S. 34 nebst Anm. 78.

Den solt ir zuo dem rüggen mezzen
Je baz und baz, nach diner kraft,
Daz si dir jehe der meisterschaft,
Heiz sie dir swern, si welle ir übele vergezzen."

Sollte es nicht scheinen, als hätte der poetische Steuerbeamte in Schottland Kenntnifs von den obigen Versen unseres Minnesingers gehabt? Es ist jedoch überflüssig zu bemerken, dafs dies gewifs nicht der Fall war, sondern ein Nothschrei geplagter Ehemänner sich durch die Feder beider Dichter in Form eines Rathes hörbar gemacht, ein Nothschrei, der zu allen Zeiten ertönte und auch dem Italiener Francesco de Lemene folgendes Sonnet eingab:

„Io ricorro alla vostra intercessione,
Glorioso San Rocco, eroe celeste;
Tengo una moglie senza discrezione,
La qual è pur la maledetta peste.
Per guarirmi da cure sì moleste,
Senza la vostra gran benedizione,
Certo che meglio voi la guarireste
Con quel, che avete in man, santo bordone.
Se tai prodigi incomminciate a fare,
Veggo di già fallito Sant' Antonio,
Chè tutti correrranno al vostro altare.
Ed io farò tra gli altri testimonio
Che voi con doppio vanto e singolare
Guarite dalla peste e dal demonio" [1]).

So weit nun bieten sich, wie wir sehen, bei der Entscheidung über die Ursprünglichkeit zweier oder mehrer einander ähnlicher, ja fast gleicher Dichtungen keine Schwierigkeiten und rasch ist das Urtheil gefällt: sie sind von einander unabhängig geschaffen worden. Nicht immer jedoch spricht es sich so ohne Zaudern aus, wie in den genannten Fällen, sondern bleibt manchem Zweifel unterworfen und zwar besonders in der erzählenden Poesie. Zu vielen bekannten Beispielen füge ich hier noch ein neues. Jeder kennt die schöne Parabel von dem Manne, der sich auf der Flucht vor einem Thiere in einem tiefen Brunnen birgt.

---

[1]) Ueber die im Mittelalter gestattete und selbst empfohlene Züchtigung der Frauen, vergl. Dunlop Anm. 323a. Füge hinzu Roquefort *Glossaire* s. v. Resnable.

Die bis jetzt nachgewiesene älteste Quelle nun ist *Kalila ve Dimna* [1]), woraus ich hier die betreffende Stelle im Auszuge mit den Worten Silvestre de Sacy's folgen lasse:

„On ne peut mieux assimiler le genre humain qu'à un homme qui, fuyant un éléphant furieux, est descendu dans un puits, il s'est accroché à deux rameaux qui en couvrent l'orifice, et ses pieds se sont posés sur quelque chose qui forme une saillie dans l'intérieur du même puits: ce sont quatre serpens qui sortent leurs têtes hors de leurs repaires; il aperçoit au fonds du puits un dragon qui, la gueule ouverte, n'attend que l'instant de sa chute pour le dévorer. Ses regards se portent vers les deux rameaux auxquels il est suspendu, et il voit à leur naissance deux rats, l'un noir, l'autre blanc, qui ne cessent de les ronger. Un autre objet cependant se présente à sa vue: c'est une ruche remplie de mouches à miel; il se met à manger de leur miel, et le plaisir qu'il y trouve lui fait oublier les serpens sur lesquels reposent ses pieds, les rats qui rongent les rameaux auxquels il est suspendu, et le danger dont il est menacé à chaque instant, de devenir la proie du dragon qui guette le moment de sa chute pour le dévorer. Son étourderie et son illusion ne cessent qu'avec son existence. Ce puits, c'est le monde rempli de dangers et de misères; les quatre serpens, ce sont les humeurs dont le mélange forme notre corps, mais qui, lorsque leur équilibre est rompu, deviennent autant de poisons mortels; ces deux rats, l'un noir, l'autre blanc, ce sont le jour et la nuit dont la succession consume la durée de notre vie; le dragon, c'est le terme inévitable qui nous attend tous; le miel, enfin, ce sont les plaisirs des sens dont la fausse douceur nous séduit et nous détourne du chemin où nous devons marcher."

Hiermit nun vergleiche man folgende Stelle des Mahabharata (Holtzmann's Uebersetzung) [2]):

„In diesen Tagen pilgerte
als Bettler durch die ganze Welt
Ein Muni, Dscharatkaru genannt,
vom Hause der Jajawara.
Er hatte das Gelübde gethan,
das schwer ist für die Sinnlichen,
Allein und immer keusch zu sein
und ohne Haus und Eigenthum.

---

[1]) S. Dunlop Anm. 72. Füge hinzu Grimm Deutsche Sagen No. 216.
[2]) Indische Sagen 2te Aufl. 2, 157 ff.

Er badete in heiligen Wassern
 besuchte jeden Wallfahrtsort,
Kasteite sich und fastete streng,
 dafs er tagtäglich dürrer ward;
Und seine Heimath war stets da,
 wo ihn die scheidende Sonne traf.
Nun kam er wandernd eines Tags
 an einen Abgrund breit und tief.
Darüber war ein Wiranastengel,
 ein schwacher Grashalm, hingeneigt.
An diesem Rohre über der Tiefe,
 der unergründlich klaffenden,
War eine Schaar verstorbener Seelen
 kopfabwärts schrecklich aufgehängt.
An einer Faser haftete noch
 der Stengel in der Erde fest;
Am Loche aber safs dabei
 mit scharfem Zahne eine Maus
Und nagte ohne Unterlafs
 am letzten Wurzelfäserchen.
Wie dieses Dscharatkaru erblickte,
 rief er entsetzt den Menschen zu:
Wer seid ihr, die ihr aufgehängt
 an diesem Wiranastengel seid,
Dem schwachen, dessen Wurzeln schon
 die Ratte abgebissen hat?
Noch eine Wurzel hält euch fest;
 und diese eine Wurzel auch
Wird von der Maus mit scharfem Zahn
 allmählich langsam durchgenagt.
Nur weniges ist übrig noch,
 bald reifst die letzte Wurzel durch.
Dann stürzt ihr mit dem Kopfe voran
 hinab in diesen tiefen Schlund.
Von Mitleid ist mein Herz bewegt,
 sprecht, ob ich euch nicht helfen kann.
Von meiner Bufse will ich euch
 ein Viertel schenken oder auch
Ein Drittel, wenn ihr euch damit
 aus dieser Noth befreien könnt.
Nehmt meine halbe Bufse hin,
 Nehmt selbst die ganze, rettet euch.

Die Aufgehängten.

Du bist ein guter, frommer Greis,
 den unsre grofse Noth erbarmt,

und der mit seiner Bufse uns
    mitleidig Hülfe bringen will.
Mit Bufse aber kann uns nicht
    geholfen werden, Brahmener;
wir haben selbst der Bufse genug
    und sind an Frömmigkeit nicht arm.
Wir sind der Stamm Jajawara,
    berühmt durch strenge Heiligkeit.
Den Ort im Himmel, welchen wir
    erworben hatten durch Verdienst
der Bufse, den verlieren wir,
    weil uns Nachkommenschaft gebricht.
Zwar lebt noch einer unsres Standes,
    doch nützt uns dieser eine nicht;
denn Dscharatkaru, unser Sohn,
    für sich zum Unheil wie für uns,
zieht fastend in der Welt umher
    und hat der Bufse sich geweiht.
Er hat kein Haus, kein Weib, kein Kind
    und steht allein in dieser Welt.
Defswegen über der schrecklichen Hölle,
    o Weiser! schweben wir in Angst.
Der Abgrund, welcher unter uns
    sich öffnet, ist der Hölle Schlund.
Der Halm, an dem wir hangen hier,
    o Brahmener, ist unser Stamm.
Des Grases Wurzeln, welche du
    durchbissen von der Ratte siehst,
sind unsre Kinder, welche schon
    vom Tode weggenommen sind.
Die eine Wurzel, die noch hält,
    die auch schon halb durchbissen ist,
an der wir alle hangen in Angst,
    ist Dscharatkaru, unser Sohn.
Die Ratte aber, die du siehst,
    die an der letzten Wurzel nagt,
die ist die Zeit, die mächtige;
    die bringt den Dscharatkaru bald,
den Thörichten, Unglücklichen,
    der uns mit seiner Bufse nicht
aus dieser Noth erretten kann,
    allmählig zehrend in den Tod.
Dann stürzen wie Verbrecher wir
    kopfabwärts in der Hölle Schlund.“

Sind nun, darf man wohl fragen, diese beiden Erzählungen (Parabeln) von einander unabhängig entstanden oder stammt die arabische aus der indischen? Die groſse Aehnlichkeit der einzelnen Umstände in beiden Darstellungen scheint allerdings für letzteres zu sprechen, indem im Arabischen nur Manches abgeändert und die Anwendung nach der verschiedenen Auffassung modificirt sein möchte; indeſs genügt diese Annahme noch nicht, um sich entscheidend hierüber äuſsern zu können.

Die Zurückführung dieser Parabel auf den Orient, der ursprünglichen Heimath so vieler in Europa umlaufenden Dichtungen, erinnert mich an eine Bemerkung Grundtvigs [1]), nach welcher Bäckström die Quelle der Sage von Hildegard und Taland (Crescentia) ohne hinlängliche Begründung im Osten suche. Ich will hier nicht auf eine ausführliche Wiederlegung des von Grundtvig gegen den schwedischen Gelehrten Angeführten eingehen, um so viel weniger, als er in gewisser Beziehung Recht haben mag; nur das will ich erwähnen, daſs, ganz abgesehen von der, wie er selbst sagt, seltenen Sagenströmung von Westen nach Osten, auch die künstliche Verschlingung in der von Bäckström angeführten persischen Erzählung von der Repsima keineswegs ein Beweis von deren abgeleiteten Beschaffenheit ist; denn dies ist der gewöhnliche Charakter der Phantasieschöpfungen des Orients. Daſs die sämmtlichen von Grundtvig zusammengestellten Sagen von Anfang an zusammengehörten d. h. aus einer einzigen Ursage herflossen, ist leicht möglich, keineswegs aber gewiſs; denn ähnliche wenn auch ursprünglich von einander verschiedene Stoffe üben wechselseitigen Einfluſs auf einander aus und gehen in einander über, sowie ja auch andrerseits ein und derselbe Stoff sich auf die vielfachste Weise verzweigt, so daſs der Sprößling dem Hauptstamm oft nur sehr wenig ähnlich sieht.

Grundtvig weist ferner darauf hin, wie jung das persische Märchen sei; was allerdings richtig ist, doch läſst sich schon a priori annehmen, daſs es weiter zurückreichen

---

[1]) Danmarks Gamle Folkeviser I, 203.

mufs als die persische Sammlung, in der es sich vorfindet, da diese zwar erst im 17. Jahrhundert ins Persische übersetzt, jedoch aus ältern türkischen, persischen, ja indischen Originalen geschöpft ist[1]). Und dafs dem so sei, d. h. dafs die in Rede stehende orientalische Version der Crescentiasage sich weder so jung noch so alleinstehend erweist, wie Grundtvig annimmt und allerdings Bäckström selbst zu glauben scheint, zeigt ihr Vorhandensein in einer jedenfalls ältern Fassung, nämlich in Tausend und eine Nacht[2]) und mufs ich mich nur wundern, dafs keiner der diesen Sagenkreis besprechenden Gelehrten[3]) auf dieses arabische Märchen hingewiesen. Wer kann aber sagen in wie ferne Zeit der Ursprung desselben im Orient zurückgehen, und wie seine erste Form beschaffen gewesen sein mag? ob nicht vielleicht letztere den Schlüssel zur Lösung aller durch die nun vorhandenen vielfachen Gestaltungen verursachten Verlegenheiten liefern könnte, wenn wir es in derselben besäfsen?

Auffallend ist mir übrigens, wenn Grundtvig zur Bestreitung der Meinung Bäckström's, ein so grofses Gewicht darauf legt, dafs die persische Wendung der Crescentiasage um 800 Jahre (der Zeitraum ist aber nicht so grofs, wie wir eben gesehen) jünger sei als die germanische. Er scheint, als er diese Worte schrieb, ganz vergessen zu haben, was er selbst kurz vorher über die hinlänglich bekannte Zähigkeit und Langlebigkeit der mündlichen Ueberlieferung gesagt, und mindestens ist diese im Orient ebenso grofs wie im Occident. Wenn wir z. B. (um bei dem vorliegenden Gegenstand zu bleiben) nur das Lied „der kleinen Insel im Limfjord" besäfsen und wir nun nicht annehmen wollten, dafs es sich 700 Jahre lang (oder wohl noch länger) in der Hauptsache unverändert erhalten, nie-

[1]) Vgl. Gräfse, Literärgesch. II, 3, 993.

[2]) Nacht 497 (Breslau 1836) „Abenteuer eines Kadi's und seiner Frau".

[3]) Grundtvig hat sie alle angeführt. Von der Hagen (Tausend und eine Nacht XIII, 322) hat zwar auf die Crescentiasage hingewiesen, merkwürdigerweise aber zu Gesammtabenteuer No. VII dieses arabische Märchen ganz und gar übersehen.

mand könnte uns dann nach Grundtvig's oben angeführter Ansicht deshalb tadeln; und doch sagt er selbst staunend: „Ja, wenn zwischen Wilhelm von Malmesbury und unsern Tagen nicht ein Zeitraum von 700 Jahren, zwischen seinem Geburtslande und Jütland nicht die Nordsee läge, so könnte es fast scheinen, als ob er seine Angaben dem Liede entliehen hätte, wie es jetzt auf der kleinen Insel im Limpfjord gesungen wird“[1]):

Bei dieser Gelegenheit kann ich nicht umhin die Worte J. W. Wolf's zu wiederholen, der durch die überraschende Uebereinstimmung eines chinesischen und eines flämischen Märchens veranlafst ausruft: „Gewifs ist dies eins der wichtigsten Beispiele für das Alter der Sage und ebenso für die wunderbare, wandellose Jugend, in der sie durch die Jahrtausende schreitet. Die arme alte Dienstmagd, die sie mir in einem fernen Städtchen Westflanderns erzählte, hatte sie in ihren Mädchenjahren schon mit auf die Wanderschaft bekommen, lange bevor daran gedacht wurde sie aufzuzeichnen oder doch ins Deutsche zu übertragen .... Aus der gemeinsamen Wiege unseres Geschlechtes mufs sie also nach dem neuen deutschen und dem chinesischen Wohnsitz ausgewandert sein, und wer vermag zu berechnen wann! Sie mufs sich hier und in China in gleicher Reinheit erhalten haben bis auf diese Stunde“[2]).

Alles hier mit Bezug auf Grundtvig Bemerkte soll keineswegs dem Werth der Forschungen des gelehrten Dänen irgendwie zu nahe treten; denn wenn irgend jemand so zolle *ich* den Resultaten derselben die aufrichtigste Hochachtung und verfolge dieselben mit gröfster Aufmerksamkeit, wie das Gesagte zum Theil beweist[3]) und räume ich

---

[1]) A. a. O. S. 181. Vgl. S. 183 in.

[2]) Beiträge zur deutsch. Myth. II, 43.

[3]) Hier noch einige Notizen mit Bezug auf die Einleitung Grundtvig's zu der in Rede stehenden Ballade *Ravengaard og Memering.* — S. 187 Anm. ***). Die spanische Romanze *El conde de Barcelona* steht jetzt auch in Wolf und Hofmann's *Primavera y Flor* II, 102 ff. — S. 188. Ueber den toledanischen Juden Valentin Baruch, der die *Hist. de Palanus comte de Lyon* lateinisch bearbeitet haben soll, s. Delitzsch, Zur Geschichte der jüd. Poesie S. 65 f. — S. 195 Anm.*). Eine Bearbeitung dieser Sage durch Rosenblut

gern ein, dafs auf dem Gebiet der Sagen- und Märchenwelt mit grofser Behutsamkeit verfahren werden mufs, wenn es sich um Quellennachweisung handelt. Freilich sind Irrthümer hierbei nicht von so grofser Wichtigkeit, wie bei geschichtlichen Untersuchungen, und man darf z. B. Niebuhr nicht so ohne weiteres beistimmen, wenn er glaubte in Rom eine „*wahre* mündliche Ueberlieferung“ in Betreff Tarpeja's entdeckt zu haben, die also, wie er sagt, „seit drittehalbtausend Jahren im Munde *des* Volkes, welches die Namen von Clölia und Cornelia seit vielen Jahrhunderten nicht mehr kennt“, lebt und dadurch, verhielte sich dies so, unbestritten historisch würde [1]). Sehr richtig bemerkt jedoch zu dieser Angabe ein ebenso gelehrter wie besonnener Geschichtsforscher: „Es wäre wünschenswerth, wenn das Vorhandensein derselben (der Sage) von irgend einem einheimischen Alterthumsforscher festgestellt würde,

„Von der Kaiserin zu Rom“ s. in Keller's Fastnachtspiele Bd. III, S. 1139 ff. — S. 196 Anm.***) Bäckström's Angabe ist richtig; s. Gräfse zu den Gest. Rom. II, 226. — S. 199 Anm.*). Ueber die Genovefasage s. Zacher in Ersch und Gruber Sect. I, Th. 58, S. 219—223; vgl. W. Müller in Pfeiffer's Germania Bd. I, S. 437 ff. — S. 202. In Betreff des Todtretens der Svanhild durch Rosse will ich bemerken, dafs dies bis jetzt das einzige Beispiel dieser Todesstrafe war (vgl. Grimm Rechtsalt. 693); ich kann jedoch jetzt noch einige weitere auf dieselbe bezügliche Stellen nachweisen; so heifst es in der Herraudhs- und Bosissaga c. 5 (Fornaldarsöger III, 205):

Tröll ok âlfar
ok tõfranôrnir,
bûar bergrisar
brenni thînar hallir,
hestar trodhi thik,
hati thik hrimthusfar u. s. w.

Ferner in einem dänischen Volksliede:

Christopher hand lod sig icke forsmaa
[hand lod sin ganger offuer dronningen gaa.]
Saa giör hand Knud och ligervisf:
hand lod sin ganger offuer dronningen rie.

s. Grundtvig l. c. III, 47 v. 36, 37 und dazu die Anm. S. 53. Aber auch im südlichen Europa scheint man ehedem diese Todesstrafe gekannt zu haben, wie aus einem dalmatischen Volksliede erhellt, wo ein beleidigter Ehemann zu seiner Gemalin sagt: „Dis-moi maintenant, infidèle Jela, veux-tu que le moulin te broie? *veux-tu que les chevaux t'écrasent de leurs pieds?*“ S. den sehr interessanten Aufsatz „*La poésie populaire dans l'île de Lésina*“ von der Baronin v. Reinsberg (Ida v. Düringsfeld) in der Revue Britannique. Edition Franco-Belge. Bruxelles 1858. Avril p. 182b. (Article de l'Edition Belge).

[1]) Röm. Gesch. I, 255 (vgl. III Anm. 524).

der sich leichter gegen Täuschung schützen könnte als ein Fremder. Alle Erfahrung spricht wider die mündliche Ueberlieferung während der Dauer eines Zeitraums, der irgendwie dem von Niebuhr erwähnten gleicht"[1]); denn allerdings liegen keine hinlänglich verbürgte Beispiele von Sagen vor, die sich einen so langen Zeitraum hindurch im Volksmunde erhalten hätten. Ich sage *hinlänglich verbürgte*, denn abgesehen von dem unlängst bekannt gewordenen „ältesten Märchen", welches gegen 5000 Jahre alt sein soll, aber „unzweifelhaft in weit höhere Zeit hinaufgeht und der Volkssage entnommen ist"[2]), wer weiſs das Alter der letztern in jedem einzelnen Falle nachzuweisen? aus welcher Zeit z. B. stammt das oben erwähnte chinesisch-flämische Märchen? aus welcher Zeit „jene merkwürdigen Ueberlieferungen", die noch jetzt unter dem Volke umlaufen und von denen Jakob Grimm so treffend bemerkt: „Sie sind, wie sich immer unzweifelhafter herausstellt, die wunderbaren letzten Nachklänge uralter Mythen, die über ganz Europa hin Wurzel geschlagen haben und geben reichhaltigen, um so unerwartetern Aufschluſs über verschüttet geglaubte Gänge und Verwandtschaften der Fabel insgemein"[3])? Und hiermit übereinstimmend äuſsert sich auch so eben wieder ein englischer Gelehrter, indem er sagt:

„How is it that the wandering Bechuanas got their story of „The Two Brothers", the groundwork of which is the same as „The Machandelboom" and the „Milk-white Doe", and where the incidents and even the words are almost the same? How is it that in some of its traits that Bechuana story embodies those of that *earliest of all popular tales*, recently published from an Egyptian Papyrus coaeval with the abode of the Israelites in Egypt?[4]) and how is it that that same Egyptian tale has other traits which remind us of the Dun Bull in „Katie Woodencloak", as well as incidents which are the germ of stories long since reduced to writing in Norse Sagas of the twelfth and thirteenth

---

[1]) G. C. Lewis Untersuchungen über die altröm. Geschichte. Deutsche Ausgabe (Hannover 1858) I, 409 Anm. 57.

[2]) S. Zeitschrift f. deutsche Mythol. IV, 244 f. Vgl. 232.

[3]) Vorrede zu meiner Uebers. des Basile S. IX.

[4]) S. Zeitschr. f. d. Mythol. IV, 232 ff.

centuries? How is it that we still find among the negroes in the West Indies a rich store of popular tales and the Beast Epic in full bloom, brought with them from Africa to the islands of the West; and among those tales and traditions, how is it that we find a „Wishing Tree" the counterpart of that in a German popular tale, and „a little dirty scrub of a child", whom his sisters despise, but who is own brother to Boots in the Norse Tales, and like him outwits the Troll, spoils his substance, and saves his sisters? How is it that we find the good woman who washes the loathsome head rewarded, while the bad man who refuses to do that dirty work is punished for his pride; the very groundwork, nay the very words, that we meet in Bushy-bride, another Norse Tale? How is it that we find a Mongolian tale, which came confessedly from India, made up of two of our Norse Tales, „Rich Peter the Pedlar", and „The Giant that had no heart in his body"? How should all these things be, and how could they possibly be, except on that theory which day by day becomes more and more a matter of fact: this, that the whole human race sprung from one stock, planted in the East, which has stretched out its boughs and branches, laden with the fruit of language, and bright with the bloom of song and story, by successive offshoots to the utmost parts of the earth."[1])

Wie alt aber auch die Tarpejasage sein möge, selbst in ihrer ältesten Gestalt, so enthält sie jedenfalls nur die *Möglichkeit*, keineswegs aber an und für sich und ohne weitere Beweise die *Wirklichkeit* einer historischen Grundlage; sie scheint mir vielmehr zu der eben erwähnten Klasse von Ueberlieferungen zu gehören, die, meist aus Göttermythen entsprungen, sich bekanntlich später in Heldensagen und noch später oft in Märchen verwandelten. So war denn auch eine Tarpejasage in Kleinasien heimisch[2])

---

[1]) George Webbe Dasent, D. C. L. *Popular Tales from the Norse.* With an Introductory Essay on the Origin and Diffusion of Popular Tales. Second Edition. Enlarged. Edinb. 1859. Edmonston and Douglas. — Es ist dies eine Uebersetzung der Märchensammlung von Asbiörnsen und Moe. Aufser andern vortrefflichen Beigaben enthält diese zweite Auflage auch eine Sammlung von Annanzi-Märchen, welche die Neger mit sich nach Westindien hinübergebracht haben, die hier aus dem Munde einer westindischen Amme niedergeschrieben sind. *Annanzi,* die Spinne, erscheint in der afrikanischen Märchenwelt als besonders kluges Thier und um sie drehen sich Erzählungen, die zahlreiche Analogien mit den in Europa umlaufenden darbieten.

[2]) Lewis l. c. S. 408, Anm. 54.

und nicht nur diese, sondern auch viele andere der altrömischen Geschichte angehörige Sagen fanden sich anderwärts wieder[1]) und mochten vielleicht noch weiter verbreitet sein, als wir jetzt Kunde haben. Besonders scheint die Romulussage den Niederschlag einer religiösen Urmythe zu enthalten und einem weitausgedehnten und weitverbreiteten Kreise von Ueberlieferungen anzugehören[2]).

Dafs aber selbst unter den ältesten Römern dergleichen ihnen und den Griechen gemeinschaftliche Sagen vorhanden sein konnten, darf um so weniger auffallen, als ja auch noch im Volksmund der *Jetztzeit* altgriechische Mythen leben. Die Anmerkungen zu Grimm's Märchen zeigen manches der Art und will ich nur noch *ein* Beispiel hinzufügen, nämlich das Märchen von den *zwei Brüdern*, welches in verschiedenenLändern umläuft (Zeitschr. f. d. Myth. II, 165 Mannhardt German. Mythen S. 216 ff.) und sein Seitenstück im alten Griechenland findet. In Pfeiffer's Germania (II, 242 zu No. 60) habe ich bereits darauf hingewiesen, aber nur nach der unverbürgten Angabe des Natalis Comes, deren Quellen ich aber jetzt anzugeben vermag; er hat nämlich seine Erzählung aus Pausanias[3]) und dem Scholiasten des Apollonius von Rhodus[4]) geschöpft.

---

[1]) Man sehe die *Parallelen* in Plut. Moralia II, 334 ff. ed. Tauchnitz; so auch in Betreff des Romulus, Scävola, Curtius, Manl. Torquatus, der Horatier und Curiatier u. s. w. Vgl. ferner Lewis a. a. O. II, 70, Anm. 21 hinsichtlich der Fabel vom Bauch und den Gliedern. Die *Parallelen* sind bekanntlich nicht von Plutarch, dies thut jedoch nichts zur Sache; mehre der erwähnten Sagen finden sich auch bei Stobaeus.

[2]) Ich werde dies bei anderer Gelegenheit nachzuweisen suchen; zunächst sehe man über die wunderbare Geburt der Zwillingsbrüder Lewis a. a. O. S. 393—394 nebst den Anmerk.

[3]) I, 41, 4: „*Οὐ πόῤῥω δὲ τοῦ Ὕλλου μνήματος Ἴσιδος ναὸς καὶ παρ᾽ αὐτὸν Ἀπόλλωνός ἐστι καὶ Ἀρτέμιδος. Ἀλκάθουν δέ φασι ποιῆσαι, ἀποκτείναντα λέοντα τὸν καλούμενον Κιθαιρώνιον. . . . Μεγαρέα δὲ γάμον τε ὑποσχέσθαι θυγατρὸς καὶ ὡς διάδοχον ἕξει τῆς ἀρχῆς, ὅστις τὸν Κιθαιρώνιον λέοντα ἀποκτείναι· διὰ ταῦτα Ἀλκάθουν τὸν Πέλοπος ἐπιχειρήσαντα τῷ θηρίω κρατῆσαι τε, καὶ ὡς ἐβασίλευσε, τὸ ἱερὸν ποιῆσαι τοῦτο.*"

[4]) Zu I, 517: „*Διευχίδας ἐν τοῖς Μεγαρικοῖς ἱστορεῖ ὅτι Ἀλκάθους ὁ Πέλοπος διὰ τὸν Χρυσίππου φόνον φυγαδευθεὶς ἐκ τῶν Μεγάρων ἤρχετο κατοικήσων εἰς ἑτέραν πόλιν· ὡς δὲ περιέπεσε λέοντι λυμαινομένῳ τὰ Μέγαρα, ἐφ᾽ ὃν καὶ ἕτεροι ἦσαν ἀπεσταλμένοι ὑπὸ τοῦ βασι-*

Um aber zu Tarpeja zurückzukehren, so will ich noch bemerken, dafs Lewis sich vor nicht langer Zeit bemüht hat der von Niebuhr erwähnten Sage auf die Spur zu kommen und deshalb durch einen befreundeten römischen Arzt sorgfältige Nachforschungen veranstalten lassen, die jedoch ohne Erfolg blieben [1]). Ist damit nun auch keineswegs noch bewiesen, dafs Niebuhr sie nicht wirklich vernommen und sie vielleicht nicht noch vorhanden sei [2]), so

---

λέως τῶν Μεγαρέων, καταγωνίζεται τοῦτον, καὶ τὴν γλῶτταν αὐτοῦ εἰς πήραν θέμενος ἤρχετο εἰς τὰ Μέγαρα, καὶ ἀπαγγελλόντων τῶν ἀπεσταλμένων ἐπὶ τὴν θήραν, ὅτι αὐτοί εἰσιν οἱ καταγωνισμένοι, προσκομίσας τὴν πήραν ἤλεγξεν αὐτούς. διόπερ θύσας τοῖς θεοῖς ὁ βασιλεὺς, τὸ τελευταῖον τὴν γλῶσσαν ἐπέθηκεν τοῖς βωμοῖς καὶ ἀπὸ τότε ἔθος τοῦτο διέμεινεν Μεγαρεῦσι.“ — Etwas Aehnliches auch bei Apollod. III, 13, 3.

[1]) „With respect to the popular legend described by Niebuhr, I have made all possible enquiries through people living in that quarter of the town, and by their profession and character conversant with the lower orders; but I have not succeeded in discovering any trace of it and it is certain that I could not have failed in verifying it, if it at all deserved the name of *popular*.“ Siehe den ausführlichen Bericht in der Zeitschrift: Notes and Qneries. Second Series vol. III, p. 341, wo Lewis auch noch auf einige ähnliche Sagen von Bergentrückten nach Grimms Deutscher Myth. und Deutschen Sagen verweist, die sich noch leicht mit zahlreichen Beispielen vermehren liefsen.

[2]) Kundige Sagensammler wissen sehr gut, dafs der eine oft findet, wo der andere trotz aller Bemühung vergeblich sucht. Der Gründe sind mancherlei; es bedarf der Erfahrung und Gewandtheit, aber auch der Zufall thut viel und endlich sterben mündliche Ueberlieferungen von Tag zu Tage aus; daher die dringenden Aufforderungen zu sammeln, so lange noch Zeit ist. In welchem Mafse letztere trotz ihrer obenerwähnten erstaunlichen Langlebigkeit dennoch häufig verloren gehen, erhellt z. B. aus Grundtvig's Angabe (Bd. II, S. XIV), wonach in Dänemark in ungefähr dreihundert Jahren (die älteste dänische Liederhandschrift ist nämlich vom Jahre 1550; s. ebendas. S. 654, No. 31, 6) fünfundachtzig Lieder aus dem Volksmunde verschwunden sind, also etwa alle 3½ Jahr ein Lied. Wie viel gröfser mag nun der verhältnifsmäfsige Verlust *reimloser* mündlicher Ueberlieferungen sein; und seit Niebuhrs Aufenthalt in Rom sind bereits ungefähr 40 Jahre verflossen! Kein Wunder daher, wenn die Tarpejasage jetzt nicht mehr im Volksmunde zu finden sein sollte. — Aecht volksthümlich ist der Zug, dafs Tarpeja in der Niebuhr'schen Sage *mit Gold und Geschmeide überdeckt ist*; so z. B. erzählt eine wallonische Sage, wie eine Rittertochter sich für Gold der Schande verkaufte und dadurch den Tod ihres Vaters und Bräutigams verursachte, dann aber später ihre Leiche am Eingange eines unterirdischen Ganges gefunden wurde. „Seitdem sieht man am Vorabend hoher Feste eine *mit Gold und Edelsteinen bedeckte* Ziege diesen Gang durchrennen“. Wolf, Niederl. Sagen No. 234. Vgl. Niebuhr l. c. I, 255 Anm. 632. Seine Bemerkung ist treffend, sowie er überhaupt ein feines Gefühl für Volkspoesie besafs, obwohl allerdings oft seine erhitzte Phantasie der Ruhe und Besonnenheit über den Kopf wuchs.

stimme ich doch Lewis und seinem römischen Freunde *darin* bei, daſs sie in ihrer *jetzigen* Gestalt, wie so viele der auf die römische Geschichte bezüglichen Sagen, jedenfalls erst aus dem Mittelalter stamme [1]). Sie gehört also ganz eigentlich dem Gebiete der Romantik an, und dieser Umstand, abgesehen von dem Interesse des Gegenstandes selbst, möge diese die Niebuhrische Mittheilung betreffende ausführlichere Erörterung entschuldigen.

Hiermit schlieſse ich diese Bemerkungen, deren Zweck es ist einige bekannte Sätze durch neue Beispiele aus dem betreffenden Dichtungskreise zu belegen.

---

[1]) S. Notes and Queries a. a. O. Vgl. Lewis, Untersuch. u. s. w. II, 329 Anm. 147.

Lüttich. Felix Liebrecht.

Virués' Leben und Werke.

Dafs der Hauptmann Christoph von Virués, der Verfasser des Legendenepos, El Monserrate, von seinen Zeitgenossen nicht nur überhaupt als Dichter hochgeschätzt wurde, sondern auch insbesondere als einer der Begründer des spanischen Nationaldramas ausgezeichnete Anerkennung genofs, darüber läfst die Art und Weise, in der Cervantes in dem *Canto de Caliope*, Galat. libr. 6, in der *Viage al Parnaso*, cap. 3, im *D. Quijote*, part. 1, cap. 6, und Lope de Vega im *Laurel de Apolo*, silva 4, dann in dem *Arte nuevo de hacer comedias* dieses Dichters erwähnen, keinen Zweifel übrig. Da nun die Ausgabe der dramatischen Werke dieses Vorläufers Lope de Vega's (*Obras tragicas y liricas del capitan Cristoval de Virués*, *Madrid* 1609) sehr selten geworden ist, und keine der bisher erschienenen verschiedenen Sammlungen spanischer Komödien auch nur eine Probe derselben enthält, so kann eine neue Ausgabe seiner *Gran Semiramis* von den Liebhabern und Kennern der spanischen Literatur nur mit Dank begrüfst werden. Dieselbe erschien, von einem ungenannten Engländer besorgt, im J. 1858, London und Edinburgh bei Williams and Norgate [1]); und hat uns zu der folgenden Untersuchung über die Werke und das Leben Virués' die Veranlassung gegeben. Ehe wir in dieselbe aber eintreten, wollen wir jene neue Ausgabe selbst einer kurzen Kritik unterwerfen.

Im Allgemeinen mufs freilich bedauert werden, dafs ihr Herausgeber durch den Mangel an hinlänglicher Vorbildung und den nöthigen literarischen Hülfsmitteln sich seinem Unternehmen, den heutigen Anforderungen der Wissenschaft gegenüber, nicht völlig gewachsen zeigt, was er auch selbst bescheiden eingesteht. Sein literarischer Apparat scheint in der That sich auf Schack's Geschichte der dramatischen Kunst und Literatur in Spanien und auf Ochoa's Tesoro del teatro español zu beschränken; der seit

[1]) S. die Bibliographie des vor. Jahrg. No. 810.

1846 zu Madrid erscheinenden Biblioteca de autores españoles erwähnt er zwar und bezeichnet sie sogar mit unbilliger Schärfe als: *a grand design unscientifically executed;* sie scheint ihm aber zur Benutzung nicht zugänglich gewesen zu sein, sonst würde er nicht bezüglich der Analyse der Dramen des Virués Ochoa (Tom. I, p. 108—116) citiren, sondern sich statt auf diesen Nachdruck direct auf Moratin's Orígenes del teatro español berufen, wie solche in dem 2. Bande der Biblioteca enthalten sind, und sich nicht dadurch der Möglichkeit der Mifsdeutung aussetzen, als ober, wie es jetzt fast den Anschein hat, Ochoa für den Verfasser jener von Moratin herrührenden Analyse ansähe.

Denselben Umständen, nämlich dem Mangel an hinlänglicher Vorbildung und an den nöthigen literarischen Hülfsmitteln, ist auch die Selbstüberschätzung des Herausgebers zuzuschreiben, mit der er durch die Ausgabe des vorliegenden Dramas der Literatur einen unermefslichen Dienst geleistet, und alle jene, die sich mit der Forschung nach den Quellen der klassischen Dichtungen des Alterthums und der Dramen Shakespeare's beschäftigten, weit überboten zu haben glaubt. Das von ihm herausgegebene Drama des Virués zeichnet sich nämlich nach seiner Ueberzeugung nicht minder durch hohen ästhetischen Werth als durch literarhistorische Bedeutung aus; worauf er aber das meiste Gewicht legen zu dürfen glaubt, ist der Umstand, dafs dasselbe als die erste dramatische oder überhaupt poetische Bearbeitung der alten prachtvollen Semiramissage erscheine. Die Richtigkeit der letzteren Behauptung kann ihm wenigstens in Beziehung auf die spanische Literatur, insbesondere auf das spanische Drama zugestanden werden; eine ältere Bearbeitung der Semiramissage ist nicht bekannt [1]. Das gleichnamige Stück des Lope de Vega, dessen der Dichter schon in dem der ersten Ausgabe des *Peregrino en su patria*, Sevilla 1604, beigefügten Verzeichnisse seiner Stücke erwähnt, ist allem An-

[1]) Die in Huerta's Catal. alfab. de comed., Madr. 1785, erwähnte Tragödie gehört dem XVIII. Jahrhundert an, und ihr Verfasser ist D. Lorenzo de Villaroel, marqués de Palacios.

scheine nach später erschienen als die Semiramis des Virués, und ist uns leider nicht erhalten, was um so mehr zu beklagen, da es uns die Möglichkeit geboten haben würde, an der Bearbeitung eines und desselben Stoffes von der Semiramis des Virués bis zur *Hija del aire* des Calderon hinan uns den Charakter der Anfänge, der Blüthe und der vollen Reife des spanischen Nationaldramas recht anschaulich zu vergegenwärtigen. Was dagegen den ästhetischen Werth der Semiramis des Virués betrifft, so ist derselbe, obwohl ich ihn höher anschlage als Schack, gleichwohl ein sehr geringer, indem nur die beiden ersten Jornadas wahrhaft dramatische Bewegung zeigen, während die dritte in epischer Breite zerfliefst. Um die Mangelhaftigkeit der Composition zu bezeichnen, genüge es zu erwähnen, dafs der Dichter erst hinterdrein, nach der Ermordung der Semiramis durch ihren Sohn, der Katastrophe des Stückes, in breiter Auseinandersetzung die Jugendgeschichte der Heldin erzählen läfst. In der Ausführung fehlt es nicht an Zügen wahrer Leidenschaft, und an Stellen von poetischem Schwunge, die über das Talent des Dichters keinen Zweifel übrig lassen und die Lobsprüche Lope's und Cervantes' wenigstens zum Theil rechtfertigen; nichtsdestoweniger aber erscheinen sowohl die Semiramis als die übrigen Stücke des Virués, selbst die sowohl von Moratin als Schack über Verdienst hochgestellte *Dido*, als höchst unvollkommene Producte, die nur als die ersten unsicheren Schritte des Genius auf der Bahn des nationalen Dramas Beachtung verdienen [1]). Ebenso mufs auch

[1]) Virués spricht zwar in dem Prólogo der Semiramis das Verdienst an, in diesem Stücke zuerst mit zwei bedeutenden Neuerungen aufgetreten zu sein. Als die erste bezeichnet er den Umstand, dafs jeder der drei Akte seines Stückes an einem andern Orte spiele, und die in ihm dargestellten Begebenheiten so vollständig abschliefse, dafs jeder für sich für eine Tragödie gelten könne, und als die zweite macht er geltend, dafs die Semiramis das erste in 3 Akten abgefafste Stück sei. Was nun die erstere Behauptung betrifft, so mufs zugegeben werden, dafs die Einheit des Ortes zwar allerdings in jedem einzelnen Akte mit Glück festgehalten ist, ein Vorzug, den Lope de Vega und seine Nachfolger vielleicht zu wenig zu schätzen und sich anzueignen wufsten; die Angabe aber, dafs jeder Akt eine Tragödie für sich bilde, wird wohl in unsern Tagen Niemandem begründet erscheinen, wenn auch im 1. Akte Menon, im 2. Ninus, im 3. endlich Semiramis zu Grunde

die hohe literarhistorische Bedeutung der vorliegenden Ausgabe der Semiramis des Virués in Abrede gestellt werden; in den Comedias des Juan del Encina, in Lope de Rueda, in der Propaladia des Torres Naharro, in den Comedias de quattro poetas Valencianos, im Norte de la poesia española u. s. w. sind uns hinlängliche Muster und Beispiele des spanischen Nationaldramas, wie es sich vor Lope de Vega entwickelte, erhalten, um uns ein deutliches Bild jener Literaturepoche zu geben. Die Semiramis des Virués ist nur ein Specimen jener Gattung mehr, und enthält nichts, was unsere Kenntnifs in dieser Beziehung vermehren oder auch nur berichtigen könnte, womit aber die Verdienstlichkeit der vorliegenden Ausgabe, wenn auch nur in dem Sinne einer quantitativen, nicht qualitativen Bereicherung, einer Zugänglichmachung zu einer minder bekannten, aber keineswegs unentbehrlichen Quelle des Wissens, einer Vermehrung unserer Büchersammlung mit einem Curiosum, einer literarischen Seltenheit und dergl. nicht bestritten werden soll.

Wenn nun aber, abgesehen von den in dem Vorhergehenden auf ihr rechtes Maafs zurückgeführten übertriebenen Ansprüchen des Herausgebers, wie sich dieselben in seiner *Preface* zu der von ihm veranstalteten Ausgabe der Semiramis des Virués kundgeben, diese letztere selbst prüfend ins Auge gefafst wird, so erweist sich dieselbe im Allgemeinen allerdings zum Verständnifs und zur Beurtheilung des Dichters hinlänglich brauchbar; nichtsdestoweniger leidet sie an vielen Gebrechen, die sich aber sowohl aus dem schon erwähnten Stande der Vorbildung und der sonstigen Verhältnisse des Herausgebers als auch vorzüglich aus dem Umstande erklären, dafs diese Ausgabe nicht nach der Originalausgabe der Obras tragicas y liricas del capitan Cristoval de Virués, Madrid 1609, selbst, son-

geht. Hinsichtlich der zweiten Behauptung aber, dafs Semiramis das erste in 3 Akten abgefafste spanische Stück sei, hat bekanntlich schon Moratin nachgewiesen, dafs dieser Vorzug, wenn es einer ist, einem im J. 1553 verfafsten Stücke des Francisco de Avendaño zukomme, obwohl Andrés de Artieda, Cervantes und Virués ihn für sich in Anspruch nehmen (s. Schack I, S. 298).

dern nach einer von dieser Originalausgabe genommenen Abschrift der Semiramis besorgt wurde. Der Herausgeber drückt sich hierüber so aus: „that his copy was a *transcript* from the original (and only) Edition (of 1609) in the Escurial Library, and not the original itself", und unterläſst dabei anzugeben, ob er diese Abschrift selbst besorgt, oder auf andere Weise in den Besitz derselben gekommen sei. Im erstern Falle würde er wohlgethan haben, seiner Arbeit eine genaue Beschreibung der seltenen Originalausgabe der Werke des Virués beizufügen; in jedem Falle aber scheint bei der Besorgung der Abschrift, wie bei dem Abdrucke derselben nicht mit der nöthigen Sorgfalt verfahren worden zu sein; denn das Büchlein ist trotz der von dem Verfasser angedeuteten Verbesserungen der Abschrift, ja vielleicht in Folge derselben, ziemlich reich an Fehlern, die nicht immer als bloſse Druckfehler angesehen werden können. Ob der Herausgeber Recht gethan, die eigenthümliche Rechtschreibung des Virués beizubehalten, statt sie durch jene der spanischen Akademie zu ersetzen, soll nicht erörtert werden; es möge genügen hier die Berichtigung der wichtigsten jener oben erwähnten Druckfehler nach den Angaben der Originalausgabe zu finden.

Im *Prólogo* V. 10 u. 11 statt *La* lies *Ya*.

In der *Jornada primera*:

V. 136 statt *vera* lies *vr̃a*, d. i. *vuestra*.
V. 241 - *escusarte* lies *escusarle*.
V. 242 - *dejasossiego* lies *desasosiego*.
V. 264 - *Harasse* lies *Hará se*.
V. 566 - *Arminon* lies *armiño*.
V. 567 - *juntoi* lies *junto*.
V. 681 ist *i* am Anfange des Verses wegzulassen.
V. 700 statt *al* lies *el*.
- - *él* lies *le*.

In der *Jornada segunda*:

V. 61 statt *decidlos* lies *decildo*.
V. 78 - *acede* lies *ecede* (excede).
V. 159 - *dsso* lies *eso*.

V. 178 statt *pue* lies *que.*
V. 346 - *Ai pecho igual, Zelabo, un bivo fuego*
lies *Ay pecho igual!*
Zelabo.
Un vivo fuego.

In der *Jornada tercera:*
V. 24 statt *par* lies *pax.*
V. 40 - *tiemple* lies *tiemble.*
V. 54 - *si el* lies *fiel.*
V. 265 - *podran* lies *podrá.*
V. 305 - *cuadrollo* lies *cuadrallo.*
V. 428 - *gutos* lies *gustos.*
V. 630 - *le vantando* lies *levantando.*
V. 661 - *quema* lies *queme.*
V. 690 - *is* lies *Is* (siehe Herod. B. I, Cap. 179).

Der Umstand, dafs Virués den Namen des Flusses Is kennt, der meines Wissens nur im Herodot vorkommt, ist, wie auch Schack andeutet, ein deutlicher Beweis, dafs Virués nicht nur Diodor, Aelian und Justin kennt, sondern auch das Geschichtswerk des Herodot benutzt hat; das letztere scheint bei dem Herausgeber wohl kaum der Fall gewesen zu sein, weil er sonst gewifs nicht *is* hätte drucken lassen, was gar keinen Sinn gibt.

Im Folgenden ist nun unsere Absicht, eine genaue Beschreibung der sehr selten gewordenen Originalausgabe der Werke dieses merkwürdigen Dichters und eine eingehendere Erwägung ihres Inhaltes, besonders der lyrischen Gedichte, und der Andeutungen zu geben, die diese letztern in Bezug auf die Lebensgeschichte ihres Verfassers enthalten.

Das in der Wiener Hofbibliothek befindliche Exemplar der Originalausgabe der Werke des Virués ist ein Band in klein Octav von 278 Blättern oder 556 Seiten und mit Custoden und Signaturen versehen. Die Foliirung beginnt jedoch erst mit der Jornada primera der Semiramis; der vorhergehende Druckbogen entbehrt der Foliirung, und enthält Titel, Aprovaciones, Vorrede, Personen und Prolog

der Semiramis. Der Einband ist noch der ursprüngliche, und ganz gewifs mit der Auflage des Buches gleichzeitig; auf dem Rücken des Pergamentumschlages steht die ganze Länge desselben einnehmend geschrieben: *Comedias Valencianas*, ein deutlicher Beweis, dafs schon damals den Spaniern die Eintheilung der Vorläufer Lope de Vega's in die Valencianer, Sevillaner und Madrider Schule geläufig war.

Der Titel des Buches ist folgender:

Obras | tragicas | y liricas del | Capitan Cris | toual de Viruês | Madrid 1609, por Alonso Martin, a costa de Esteuan Bogia, mercader de libros.

Das nächste Blatt enthält die *Tabla de comedias, que en este libro se contienen*, nämlich:

1. La gran Semiramis.
2. La cruel Casandra.
3. Atila furioso.
4. La infelice Marcela.
5. Elisa Dido.

Unmittelbar an dieses Verzeichnifs schliefst sich jenes der Druckfehler (*Erratas*) an.

Aprovaciones und Licencias sind dem Büchlein drei vorgedruckt; von diesen ist die erste die Aprovacion dd° Mailand, 26. Junius 1604, unterzeichnet Pedro de Buiça de la compañia de Jesus, mit der beigefügten Licencia ebenfalls dd° Mailand, 26. Junius 1604, unterzeichnet Fr. Augustin Galamini, Inquisitor von Mailand, dann Al. Bossius, Canon. ordin. Theol. für den Cardinal Erzbischof von Mailand, und mit dem fernern Beisatze: vidit Saccus pro Excelent. Senatu. Mil.

Nach dem Datum dieser Aprovacion läge eine Mailänder Ausgabe der Werke des Viruês vom J. 1604 im Bereiche der Möglichkeit, von deren Existenz sich jedoch bisher noch keine Spur ergeben hat.

Die beiden übrigen Aprovacionen sind zu Madrid im J. 1608 ausgestellt; die eine (Aprouacion del Ordinario de Madrid) unterm 30. Juni, unterzeichnet: El Dotor Cetina, die andere (Aprouacion del Padre Presentado) unterm 9. Juli, unterzeichnet: El Presentado Fray Juan Bautista.

Die Suma del privilegio, welches sich auf 10 Jahre erstreckt, weiset als Ausstellungsort des letzteren *Lerma*, und als Datum den 26. Juli 1608 aus.

Die Fé de Erratas ist zu Madrid unterm 26. Januar 1609 ausgestellt und unterzeichnet: El Licenciado Murcia de la Llana.

Die Tasa trägt das Datum Madrid, 18. Februar 1609, und ist von Francisco Martinez unterfertigt.

Diesen Aktenstücken folgt die Vorrede des Verfassers, in welcher er von seinen dramatischen Arbeiten angibt, er habe sie in seiner Jugend zu seinem Vergnügen gemacht (hechas por entretenimiento i en juventud), gleichwohl aber zwischen seinen ersten 4 Tragödien und der letzten, Dido unterscheidet, indem er von den erstern bemerkt, er habe sich bemüht in denselben die Vorzüge der klassischen Dichtung und der neuern Kunst zu verbinden, und sie auf diese Weise den Erfordernissen, die in seiner Zeit an ein Theaterstück gestellt würden, anzupassen, während er über die letztere, Dido, sich ausspricht, sie sei mit sorgfältiger Mühe im Stile der Griechen und Römer geschrieben. Er beschliefst die Vorrede mit der Bemerkung, dafs er überhaupt sowohl in seinen dramatischen als lyrischen Werken immer das Nützliche mit dem Angenehmen zu verbinden gestrebt habe, wie er dies auch in seinem epischen Gedichte Monserrate gethan.

Der Vorrede folgt die Angabe der in der Semiramis handelnden Personen, hierauf der Prólogo dieses Stückes; die auf diesen folgende, der Jornada primera der Semiramis unmittelbar vorhergehende Seite enthält folgende Bemerkung: „La ortografia, que lleva este libro, se puso a persuasion del autor del, y no como en la imprenta se usa.“

Was nun diese eigenthümliche Orthographie des Virués betrifft, so geht dieselbe offenbar von dem Grundsatze aus, es solle so geschrieben werden, wie gesprochen wird; sie stimmt also in einigen Fällen mit der jetzigen Rechtschreibung der spanischen Akademie überein, und würde noch öfter mit ihr übereinstimmen, wenn Virués bei der Durchführung jenes Principes auf die Etymologie der Wörter

und die Nothwendigkeit, die Stammsilben unverändert, oder doch wenigstens erkennbar zu erhalten, einigermaſsen Rücksicht genommen hätte, und überhaupt mit mehr Consequenz vorgegangen wäre. Dies geschieht aber gar nicht; die Vertauschungen der in Spanien beinahe gleichlautenden Consonanten *b* und *v*, wie *bivir*, *bolando*, *buelo* statt *vivir*, *volando*, *vuelo* kehren regelmäſsig wieder; ebenso wird einerseits *quando*, *qual* gebraucht, während doch wieder andrerseits *cuanto* und sogar *inico* statt des älteren *iniquo* oder des modernen *inicuo* geschrieben wird; und nur darin bleibt Virués beharrlich sich getreu, daſs er *i* für das Bindewort *y* schreibt.

Der Inhalt der dramatischen Werke des Virués, die in der Originalausgabe die Blätter 1 — 204 umfassen, ist durch die Analysen Moratin's und Schack's so hinlänglich bekannt, daſs es einer weitern Erörterung derselben wohl nicht bedarf. Um so wichtiger erscheint es dagegen, die in den übrigen 74 Blättern des Bandes enthaltene Sammlung seiner lyrischen Gedichte ins Auge zu fassen. Sie besteht aus 68 Sonetten, 6 Canzonen und 15 andern gröſsern und kleinern Gedichten, Terzinen, Octaven, Romanzen u. s. w. [1]). Alle diese leider weder chronologisch, noch nach irgend einem andern System geordneten Gedichte sind, wenn auch nicht durch hohen poetischen Werth ausgezeichnet, doch einerseits durch vielfache Aufklärungen über den Lebenslauf ihres Verfassers interessant, andrerseits aber so gut als unbekannt, indem sie seit ihrem ursprünglichen Erscheinen nicht wieder aufgelegt, und selbst in den verschiedenen Sammelwerken und Anthologien entweder gar nicht oder nur spärlich berücksichtigt wurden; Sedano's Parnaso español enthält z. B. nicht ein Gedicht des Virués; Don Adolfo de Castro bringt in seinen Poetas líricos de los siglos XVI y XVII (Biblioteca de autores españoles, Tom. 32 y 42) nur eines, das in der Floresta de

[1]) Von den Sonetten sind zwei in italienischer Sprache abgefaſst; das erste führt die Ueberschrift: *Un galan embió el siguiente sonetto al Capitan Virués creyendo, que le era competidor;* das zweite ist: *Respuesta de Virués* bezeichnet.

varia poesia, 1ª parte, enthaltene Sonett: *Digo que las paredes han oidos*; nur der fleifsige Böhl de Faber liefert in seiner Floresta de rimas antiguas castellanas, 3ª parte, No. 772—781, 10 Gedichte des Virués, die, vom ästhetischen Standpunkt betrachtet, allerdings zu seinen bessern gehören, dagegen die Persönlichkeit und die Lebensverhältnisse des Dichters nur wenig und höchst unbestimmt herausstellen. Was sich aus der Sammlung seiner Gedichte in dieser Beziehung ermitteln läfst, ist Folgendes.

Christoph von Virués war zu Valencia geboren; er gedenkt in seinen Gedichten mehrmals der Ufer des Turia, und nennt ihn: *Querido y patrio Turia.* Er war der Sohn Alonso's de Virués, eines in seiner Zeit sehr hochgeschätzten Arztes, der sich auch durch schriftstellerische Arbeiten auszeichnete, und die Vorliebe für Kunst und Wissenschaft auf alle seine Kinder vererbt zu haben scheint; denn nicht nur Christoph, auch dessen Brüder Hieronymus, der dem Berufe seines Vaters folgte, und Franz, der sich dem geistlichen Stande widmete, werden von den Literarhistorikern nicht nur ihrer gründlichen Gelehrsamkeit wegen gerühmt, sondern auch wegen der von ihnen gelegenheitlich abgelegten Proben poetischer Begabung lobpreisend hervorgehoben; sogar ihrer Schwester Geronima Agostina Benita wird als einer gründlichen Kennerin der lateinischen Sprache beifällig erwähnt.

Wenn es richtig ist, dafs Christoph von Virués, wie die Spanier angeben, um das Jahr 1550 geboren ist, so hat er sich dem Stande, dem er fürs Leben angehören sollte, nämlich dem Soldatenstande, sehr frühzeitig gewidmet; denn es unterliegt keinem Zweifel, dafs Virués wie Cervantes auf der spanischen Flotte an der grofsen Seeschlacht von Lepanto (7. October 1571) Theil genommen; und wenn auch Ximeno in seinen *Escritores Valencianos* dieser Thatsache nicht ausdrücklich erwähnte, so müfste ein Blick auf die *Egloga de la batalla naval* in der Sammlung der Gedichte des Virués jedes Bedenken darüber beheben. Dieses Gedicht, das meines Wissens noch nirgend näher eingehend beleuchtet worden, trägt nämlich so deut-

lich das Gepräge, dafs der Verfasser ein Augenzeuge der Begebenheit gewesen, dafs sich niemand der Anerkennung dieser Thatsache entziehen kann. Um so mehr ist es zu bedauern, dafs Don Adolfo de Castro in seinen Poetas líricos de los siglos XVI y XVII (Bibliot. de autor. español. Tom. 32 y 42) nicht statt vieler verhältnifsmäfsig bei weitem werthloserer Gedichte diese Egloga aufgenommen, und dadurch dem Geschichtsforscher Gelegenheit zur Vergleichung der Schlachtschilderung des Virués mit dem officiellen Berichte Don Juan's de Austria an Philipp II. geboten hat, der zu Madrid 1847 von dem spanischen Ingenieur-Obersten Don José Aparici in der Zeitschrift Memorial de Ingenieros veröffentlicht wurde. Auch würde man dann von der stereotyp gewordenen Lobpreisung der in dem 4. Gesange des epischen Gedichtes des Virués, *El Monserrate* enthaltenen, in 10 bis 12 Octaven zusammengedrängten, höchst flüchtigen Schilderung der Schlacht von Lepanto zurückkommen, und sich dafür an das viel farbigere, lebensfrische und detaillirte Gemälde halten, das in dieser Egloga in mehr als 900 Versen entrollt wird.

Virués scheint auch in den nächstfolgenden Jahren an den Unternehmungen Don Juan's de Austria im Mittelmeer Theil genommen zu haben; darauf scheint wenigstens das unmittelbar auf die Egloga folgende Sonett *De la jornada de Navarino* hinzudeuten. Es bezieht sich, mit Hinblick auf den im vorhergehenden Jahre um dieselbe Zeit errungenen Sieg bei Lepanto, auf die im October 1572 stattgehabte erfolglose Expedition gegen Navarino (s. Thuani hist. temp. sui, libr. 54, cap. 24; Vanderhammen, D. Juan de Austria, libr. 4; Cabrera, Felipe II, lib. 10, cap. 5) und folgt hier als eine Probe der Kriegsbulletinpoesie unsres tapfern Hauptmanns:

Escaramuzas, sitio, bateria,
Maquinas y otras grandes diligencias
Ha avido en Navarino con diferencias,
Que en varios pechos vario tiempo cria.

A punto estar de verse otro gran dia,
Como el de antaño, y en sus apariencias
Mayor, si huviera las correspondencias,
Que el enemigo bravo prometia,

No faltó por él de Austria valeroso
Ni por alguno del cristiano bando;
El Turco retiróse temeroso:

En cuya fé el Bazon valiente, osando
Una galera acometió furioso,
Y rendida la trajo remolcando.

Auch dem siegreichen Zuge Don Juan's de Austria gegen Tunis, der im October 1573 stattfand (s. Thuani hist. temp. sui, libr. 55, cap. 2; Vanderhammen, Don Juan de Austria, libr. 4; Cabrera, Felipe II, libr. 10, cap. 11) hat Virués ohne Zweifel beigewohnt; dafür zeugt das an Don Juan Hurtado de Guevara gerichtete Sonett: *De la jornada de Tunez.* Allein von diesem Zeitpunkte an tritt eine grofse Lücke in den Andeutungen über Virués' Lebenslauf ein; wir können aus dem Inhalte seiner Gedichte nur im Allgemeinen entnehmen, dafs er vom Jahre 1573 ab nicht mehr auf der Flotte, sondern zum Landdienste verwendet wurde, und zwar, wie es scheint, ausschliefslich in Italien; er erwähnt als Orte seines Aufenthaltes Barletta, Tarent, Brindisi, Neapel, Mailand; nach der Romanze:

Donde comienza la Abruza
y se acaba la Romania
con mil levantadas sierras
eternamente nevadas,
en la mas fria de todas
el triste Criseo estaba
del fiero Marte traido
entre su aspereza tanta

zu schliefsen, scheint er sogar einmal in den Abruzzen sein Standquartier gehabt zu haben. Gleichwohl dürfte ihm von seinen verschiedenen Garnisonen Mailand am wenigsten behagt haben; wenigstens ist die Schilderung des dortigen Treibens, wie sie das folgende Sonett gibt, keine sehr schmeichelhafte:

¿Qué pensais, qué es Milan? ¿Pensais de veras
Que cual es el ruido son sus nuezes?
No lo pensais, que menos es mil vezes
De lo que os dan á ver vanas quimeras.

Immensa confusion de gentes fieras
Livianas, arrogantes y soezes,
Sin hacerse justicia, mil juezes,
Mil, sin una verdad, lenguas parleras.

Marte y Mercurio en tratos y tumultos
Son cabezas aquí, pero Epicuro
Es desta Babilonia el cuerpo y alma;

Y asi para atrocisimos insultos
Es bosque á fieras horridas seguro,
Es mar, que no conoce jamas calma.

Virués scheint, vorausgesetzt dafs die Angaben Moratin's bezüglich des Erscheinens seiner dramatischen Werke auf glaubwürdigen Zeugnissen beruhen, die Mufse des Garnisonlebens für die Ausbildung seines poetischen Talentes benutzt zu haben; denn im Jahre 1579 erschienen Semiramis und Cassandra, im Jahre 1580 Atila, im Jahre 1581 Marcela und Dido, und diesen dramatischen Werken liefs er sein Legendenepos „El Monserrate" folgen, welches zum ersten Male zu Madrid 1588 — nicht 1587, wie Ximeno in seinen *Escritores Valencianos* fälschlich angibt — und zwar gedruckt von Querino Gerardo und dem Prinzen von Asturien, dem nachherigen König Philipp III., gewidmet, erschien; die zweite Madrider Ausgabe dieses Werkes, ebenfalls von Querino Gerardo gedruckt, folgte 1601, die dritte, von Alonso Martin gedruckt und den König Philipp III. gewidmet, 1609 — Notizen, die der Einleitung der vierten, 1805 erschienenen Madrider Ausgabe des *Monserrate* entnommen sind.

Wie diese Thatsachen den Weg des *Dichters* feststellen, so gewähren uns einige seiner Gedichte, die freilich aus viel späterer Zeit herrühren, einige Andeutungen über den ferneren Lebenslauf des *Soldaten*. Der Zeitfolge nach ist hier zunächst nachfolgendes Sonett zu erwägen:

Con bandera tendida la Campaña,
Nombrándose Rey della, Xarra corre,
Xarra ladron, que se avergüenza y corre
D'estar sujeto á la nacion de España.

Con dos mil el rebelde se acompaña,
A cavallo los mas, y le socorre
Abruza, donde casa no hay, ni torre,
Que no le acoja con caricia estraña.

Ponzoñoso animal asi en el seno
Acoje alguno, y él le da la muerte,
Que merecida es justo que se llame.

De espanto y miedo tuvo el reino lleno,
A punto estuvo de trocar su suerte;
Sangre sacóme esta canalla infame.

Aus Giannone, istor. del regno di Napoli, libr. 34, cap. 5 ist zu entnehmen, dafs Virués hier, den Namen in Xarra hispanisirend, von Marco Sciarra, dem berüchtigten Banditen spricht, der unter den Päpsten Gregor XIII., Sixtus V. und Clemens VIII. mit seinen Raubgenossen einen Theil der Romagna und Campanien überschwemmte, sich König des letzteren Landstriches nannte und sowohl der päpstlichen Regierung, als der Macht der spanischen Vicekönige Neapels durch Jahre den hartnäckigsten und erfolgreichsten Widerstand leistete. Giannone berichtet von zweien unter dem Vicekönige, Don Juan de Zúñiga, Grafen von Miranda, gegen Marco Sciarra unternommenen Expeditionen, einer im Jahre 1590 von Don Carlo Spinelli geleiteten und erfolglos gebliebenen, und einem zweiten im Jahre 1592 von den Spaniern unter dem Oberbefehl des Don Adriano Acquaviva, Grafen von Conversano, ausgeführten, und von Clemens VIII. durch eine Truppenabtheilung unter Gianfrancesco Aldobrandini unterstützten Streifzug, der die Zersprengung des Raubgesindels und später auch die Ermordung Sciarra's durch einen seiner Genossen, Namens Battistello, zur Folge hatte. Ob das vorliegende Sonett, das eine Verwundung des Virués durch Sciarra selbst oder einen seiner Schaaren berichtet, sich auf die erste oder zweite Expedition beziehe, ist zweifelhaft; nach der Haltung des ganzen Gedichts zu schliefsen, das den endlichen Untergang Sciarra's auf keine Weise auch nur andeutet, dürfte es sich auf die erste verunglückte Expedition beziehen und daher dem Jahre 1590 angehören.

Im Jahre 1602 erschien zu Mailand bei Gratiado Ferioli eine neue, von dem Dichter vielfach gefeilte und verbesserte Ausgabe des *Monserrate* unter dem Titel *El Monserrate segundo*, ein Umstand, der zu der Annahme zu berechtigen scheint, dafs Virués sich damals zu Mailand aufgehalten habe, wenn nicht das hier folgende Sonett, das auf Brindisi hinweiset, diese Vermuthung wieder bezweifeln liefse. Es lautet:

A Brindis con la armada viene ufano
El general Cigala, con intento
De executar aquel furor violento,
Que en Rijoles mostró su inicua mano.

Pero fue su infernal disinio vano,
Que diónos el favor del cielo aliento,
Con que en miedo trocó el atrevimiento
De emprender lo que tuvo por muy llano.

¡O Cigala! ¿qué emprendes? de qué tratas?
Tan fieras y inhumanas ambiciones
Te ofuscan tanto el seso y la prudencia,

Que despues [1]) con obras tan ingratas
De tu madre las santas oraciones,
Y de la madre Roma la obediencia.

Der hier erwähnte General Cigala ist der bekannte Renegat, Scipio Cigala, der mit seinem Vater in türkische Gefangenschaft gerathen zum Islam übertrat, sich zu hohen Kriegsämtern emporschwang und unter dem Namen Sinan Pascha der Schrecken seines Heimathlandes Italien wurde, das er, vorzüglich Neapel, mehr als einmal mit verheerenden Landungen heimsuchte. Die von Virués erwähnte Landung zu Rijoles in Calabrien fand im Jahre 1594 statt; einer zweiten erwähnt die Geschichte, die im Jahre 1599 bei dem Vorgebirge Stilo, ebenfalls in Calabrien, versucht wurde, und endlich einer dritten im Jahre 1602 bei Rheggio, die noch verheerender als die beiden andern nach dem Zeugnisse de Thou's (hist. temp. sui, libr. 127, cap. 14; vgl. Giannone, istor. d. regn. di Napoli, libr. 35, cap. 1) sich noch dadurch auszeichnete, daſs dem Renegaten bei dieser Gelegenheit seine Mutter und seine Brüder entgegentraten und ihn, obgleich fruchtlos flehend, zur Rückkehr in den Schooſs seiner Familie und der Kirche aufforderten. Bei der deutlichen Anspielung, die das vorstehende Sonett auf diesen letztern Umstand enthält, dürfte es auf diese dritte Landung zu beziehen sein; zugleich scheint es nicht minder deutlich auf die persönliche Betheiligung des Dichters bei dem Widerstande hinzuweisen, der

[1]) Wohl verdruckt statt *despojas* oder *despueyas*.

dem Renegaten zu Brindisi entgegengesetzt wurde. Da diese Kämpfe jedoch erst im September 1602 stattfanden, so bleibt es noch immer möglich, daſs Virués seine Ausgabe des *Monserrate* schon früher in Mailand besorgt habe, wenn sie nicht, was jedoch minder wahrscheinlich, in seiner Abwesenheit erschien.

Im Jahre 1604 wurden dem Statthalter in den spanischen Niederlanden, Erzherzog Albrecht, dem Bruder der Kaiser Rudolph II. und Mathias, dem Gemahl der Tochter Philipp II. und Elisabeths von Valois, der Infantin Isabella Clara Eugenia, von Mailand aus zweimal nach einander spanische Truppen zugesendet, um bei der Belagerung von Ostende verwendet zu werden. Virués gehörte beide Male zu den Hauptleuten, die befehligt wurden, die Truppen durch die Schweiz und Deutschland nach Lothringen zu führen und sie dort den Bevollmächtigten des Erzherzogs zu übergeben. Er beschreibt in einer Mailand den 17. Juni 1605 datirten und an seinen Bruder Geronimo de Virués gerichteten Epistel umständlich und in frischer Lebendigkeit sowohl den Weg, den er genommen, als die Reize und Gefahren der Reise. Böhl de Faber hat diese Epistel, die von Ticknor mit Recht als einer der ersten erfolgreichen Versuche der Spanier in beschreibender Poesie hervorgehoben wird, in seiner Floresta de rimas antiguas castellanas, 3. parte No. 772 aufgenommen, aber gibt sie, wie es ihm für seine Zwecke angemessen schien, mit vielfachen Aenderungen und Kürzungen. Was die Aenderungen betrifft, so geht er bei denselben oft etwas willkürlich vor. So z. B. ist kein Grund abzusehen, warum er die Stelle:

de los cuales resultan *mil* ruinas

in:

de los cuales resultan las lavinas,

umgestaltet, wo der Dichter doch sichtlich in diesem und den beiden folgenden Versen:

en que *mil* pasageros, sepultados
antes que muertos, en *mil* partes quedan,

auf das dreimal sich wiederholende *mil* Accent legt. Gegen die Berichtigung der von Virués hispanisirten Ortsnamen wie Cotaldo, Locera, Artolfo, Rus und Balsuhet statt Gotardo, Lucerna, Altorfo, Reus und Waldshut ist im Allgemeinen nichts zu erinnern; nur bei einer dieser Namensänderungen ergibt sich ein Bedenken. Böhl schreibt nämlich:

bajando fuimos por Ursera y Vasa,

wo Virués sich ausdrückt:

bajando fuimos por Ursera y prado.

Nun gibt es allerdings in jenem Thale eine Ortschaft, die Wasen heifst; allein dieselbe liegt viel weiter gegen den Vierwaldstätter-See hinauf, während ganz nahe am Fufse des Berges sich Andermatt befindet, was viel natürlicher von Virués in *prado* umgewandelt werden konnte, als das viel entferntere Wasen. Was Feit betrifft, von dem Böhl de Faber in seinen Anmerkungen behauptet, dafs keine Karte diesen Ort nachweise, so ist es richtig, dafs es in den Karten heut zu Tage, wo die romanische Sprache in den südlichen Abhängen der Alpen überall die alten germanischen Bezeichnungen verdrängt, nicht mehr vorkömmt; dagegen ist Faido in der Nähe des Berges Dazio auf allen Karten zu finden. Wichtiger als diese Aenderungen erscheinen die Weglassungen und Kürzungen, die Böhl de Faber vorzunehmen sich erlaubte. Als die bedeutendste derselben mufs jene bezeichnet werden, die sich bei dem Verse:

por plata que derramen á puñados,

ergibt, von dem Böhl sogleich auf den Vers:

de la ciudad de Altorfo al fin en barcas

übergeht, und eine Parenthese des Dichters von 31 Versen überspringt, in der dieser als merkwürdigen Zufall angibt, dafs er eben jenen Vers:

por plata que derramen á puñados

niederschreibend, also gerade nachdem er geschildert, welchen Leiden der Reisende ausgesetzt sei, der die Alpen zur Winterzeit überschreite, den Auftrag erhalten habe, neuerdings 3000 Mann spanischer Truppen nach Lothringen

zu führen und diese Reise sogleich in der strengsten Jahreszeit anzutreten, und dafs er also selbst die Schrecken einer solchen Winterreise habe erleben müssen; worauf er in Kürze der Gefahren erwähnend, die er, die Avantgarde führend, bei diesem Zuge der eilf Kolonnen (onze tropas) durch die Alpen bestanden, zur Beschreibung seiner ersten Fahrt zurückkehrt. Diese Auslassung ist darum nicht unwichtig, weil die von Böhl auf diese Weise gekürzte Epistel nur Eine Reise constatirt, während deren zwei stattgefunden haben, die eine in den Monaten August und September 1604, die andere im Winter 1604 auf 1605. Ueber die Zeit, in der die erste Reise vorgenommen wurde, belehrt uns nämlich der Dichter selbst durch die Verse:

— — — fuimos en Bremgarten, dia
de la sagrada Virgen, de Setiembre,
(que (á) Don Pedro Ferrer y á mi valiónos
aqui en un gran peligro, basta) — —

Hier ist deutlich der 8. September, an dem die Kirche das Fest Mariä Geburt feiert, und zwar des Jahres 1604 bezeichnet; denn da der Dichter uns erzählt, dafs er unmittelbar nach dieser ersten Reise eine zweite im strengsten Winter habe unternehmen müssen, und da er seine Epistel vom 17. Juni 1605 datirt, so mufs jener September, in dem er die erste Reise macht, dem Jahre 1604 angehören.

Böhl de Faber hat die eben angeführten Verse, vielleicht um über Don Pedro Ferrer, und die von Virués mit demselben bestandene Gefahr keine Auskunft geben zu dürfen, folgendermafsen gekürzt:

— — — fuimos a Bremgarten, dia
de la sagrada Virgen, de Setiembre
y desde allí á Baden nos pasamos.

In dieser Beziehung ergibt sich nun unmittelbar aus folgendem Sonett *Al capitan Don Pedro Ferrer* mit ziemlicher Gewifsheit, dafs dieser letztere einer der Hauptleute gewesen, die mit Virués den Zug der Spanier über die Alpen leiteten; was aber die von beiden am Festtage Mariä durch die Anrufung derselben glücklich überstandene Gefahr be-

trifft, so läfst sich dieselbe nicht näher bestimmen. Der Dichter drückt sich darüber so aus:

Del insolente barbaro la furia
  Clara me es á los ojos y notoria,
  Como cuando por ambos fué esperada.

Y el punto del peligro de la injuria
  Estoy mirando, todo vuelto en gloria
  De quien en su gran dia fué invocada.

Noch eine dritte Stelle hat Böhl de Faber in jener mehr erwähnten Epistel wegzulassen sich erlaubt; er begleitet nämlich den Dichter nur bis zur *ercinia selva*, und bringt dann, ohne ihm bis ans Ziel seiner Reise zu folgen, gleich die Schilderung der Rückkehr. Sollte ihn die doch eben nicht sehr bedeutende Schwierigkeit der Wiederherstellung der von Virués hispanisirten Ortsnamen dazu bestimmt haben? Die weggelassene Stelle lautet:

aquella tan famosa Irsinia selva,
la cual dura tres tapas, dos de aldeas,
la tercera es de Estaufein (*Staufen*), villa grande,
desde la cual hasta Plodestein (*Blodelsheim*) pasase
segonda vez el Rin, pero tan grande,
que bien un ora tardase a pasarse;
á Rulisgein (*Rürelsheim* / *Rülisheim*) de allí, y á Mosch (*Moss*), postrera
tapa desta provincia, despues vase,
de donde á Rus (*La Roche*), village de Lorena,
de nuestra commision ultima tapa,
donde los commisarios, que de Flandes
embió el Archiduque, recibiendo
la gente á Tan (*Than*) volvímonos nosotros,
(Tan de la casa de Austria ilustre villa)
desde donde á Milan por Basilea,
por ser mas corto y escusar el paso
de la selva y del Rin, hasta Locera,
y desde allí se vuelve por el mismo
camino de Suizos, de Suizos
fieros, interesados y arrogantes u. s. w.

Unmittelbar nach den hier erwähnten Alpenzügen hat Virués auf der spanischen Flotte an der Expedition Theil genommen, die unter der Führung Don Alvaro's de Bazan, Marques de Santa Cruz, im August 1606 gegen Durazzo

in Albanien und Mahometa bei Tunis stattfand (s. Thuani hist. temp. sui, libr. 136, cap. 9). Den Beweis dafür liefern zwei der Epistel an Geronimo de Virués unmittelbar nachfolgende Sonette, deren erstes beginnt:

Flaco y cansado del camino largo
De Lombardia, de Alpes y Alemaña,
Puéstome habiendo en la aspera montaña
Muerte mas de una vez en trance amargo,

No menos que á Levante el paso alargo
Hasta la mar, que la gran Bisancio baña,
En la armada honrosisima de España
Que al buen Marques de Bazan lleva á su cargo.

Daſs der Erfolg der Expedition im Ganzen ein unbedeutender und unfruchtbarer gewesen, wird in den letzten Versen des zweiten Sonetts mit diesen Worten angedeutet:

¡Ay esperanzas de los hombres vanas!
Este parto esperabamos gozosos,
Y fué un raton el parto de estos montes.

Im Jahre 1609 erschienen zu Madrid, wie schon ausführlich berichtet worden, die Obras tragicas und liricas des tapfern Hauptmanns von Virués, höchst wahrscheinlich während er, sei es nun vorübergehend oder bleibend gewesen, sich selbst in dieser Stadt aufhielt; dafür spricht entschieden der Umstand, daſs in der Ausgabe dieser seiner Werke seine eigenthümliche Orthographie beibehalten wurde, was bei dem damaligen Zustande des spanischen Buchhandels gewiſs nur durch das persönliche Einschreiten und Ueberwachen des Verfassers durchzusetzen war.

Hier enden die spärlichen Umrisse, die sich zur Lebensgeschichte des Hauptmanns von Virués aus seinen eigenen Werken ergeben; um die Zeit, den Ort und die Art seines Todes bestimmen zu können, liegen keine Anhaltspunkte vor. Daſs keiner seiner Zeitgenossen dieser Daten auf irgend eine Weise gedenkt, ist um so auffallender und unverdienter, als Virués selbst nicht nur allen ihm näher stehenden Personen und Verhältnissen, sondern überhaupt allen wichtigen Begebenheiten seiner Zeit ein sehr treues Angedenken bewahrte und sie mehr oder we-

niger poetisch verherrlichte. So findet sich unter seinen Gedichten bei Gelegenheit des Todes seines Feldherrn, Don Juan de Austria, † 7. October 1578, nebst einem Sonett eine Canzone an den Grofsinquisitor, Don Geronimo Manrique de Lara, Bischof von Avila, als denjenigen gerichtet, der den Tod jenes siegreichen Kämpfers gegen die Feinde des christlichen Glaubens am schmerzlichsten empfinden müfste; ferner ein Sonett auf den Tod der Königin Anna, † 26. October 1580; ein Sonett aus Anlafs des Erscheinens der Geschichte des Königs Don Jaime von Aragon, das er an den Prinzen von Asturien [1]) mit dem Wunsche richtet, dafs er seinem grofsen Vater nachgerathend seiner Zeit einen ebenso würdigen Geschichtschreiber seiner Thaten finden möge, als es Miedes dem König Don Jaime gewesen; diesem Gedicht schliefst sich eine Canzone an Philipp II. und ein Sonett mit dem Titel: A la Inglesa, an die Königin Elisabeth von England an, beide wahrscheinlich zur Zeit der Ausrüstung der grofsen Armada 1587—1588 geschrieben, obwohl dies nicht mit Gewifsheit behauptet werden kann; endlich ein Sonett auf den Tod Philipp II., † 13. Sept. 1598, und eine Grabschrift für denselben nebst mehreren andern Gedichten an Zeitgenossen, Angehörige und Freunde.

Von allen diesen Gedichten folgt hier blos das Sonett auf den Tod der Königin Anna und zwar wegen seiner seltsamen Auffassung als Dialog zwischen der Königin, dem König und dem Tod:

En la muerte de la Reina, que fué de parto.

Muerte. ¡Reina de España! *Anna.* ¿Quién me llama? *Muerte.* Alerta,
La muerte soy; ven! *Anna.* ¿Dónde? *Muerte.* ¡Al cielo! *Anna.* ¡Ay, muerte!
Muerte. ¿De qué te espantas? *Anna.* ¡De mirarte! *Muerte.* ¡Advierte,
Que soy tu bien! *Anna.* ¿Porqué? *Muerte.* ¡La gloria es cierta!

---

[1]) Da Miedes' Geschichte pes Königs Don Jaime von Aragon in spanischer Sprache zwar erst 1584, in lateinischer aber schon 1582 zu Valencia erschien, so bleibt es zweifelhaft, ob der Prinz von Asturien, an den Virués dieses Sonett richtete, der Infant Don Diego, der erst am 21. November 1582 starb, oder der am 14. April 1578 geborne Infant, nachherige König Philipp III. gewesen; die Wahrscheinlichkeit spricht für das letztere.

Anna. ¡Temo! *Muerte.* ¡No temas! *Anna.* No es posible! *Muerte.* ¡Abierta
La porta! *Anna.* ¿Cuál es? *Muerte.* ¡Mi trago fuerte!
Anna. ¿Consuelo es ese? *Muerte.* ¡Y venturosa suerte!
Anna. ¡En Dios espero! *Muerte.* ¡Esa esperanza acierta!

Anna. ¡A Dios, dulce Felipe! *Felipe.* ¡Ay, mi querida!
¿Dónde vais, y con quién? *Muerte.* ¡Conmigo al cielo!
Felipe. ¡Espera, muerte! *Muerte.* ¡No hay lugar! *Anna.* ¡Ya parto!

Felipe. ¿Ya te vas, Anna mia? *Anna.* ¡Si! *Muerte.* ¡Ya es ida!
Felipe. ¡Llévame á mí tambien! *Muerte.* ¡No es ora; el suelo
Te ha menester! *Felipe.* ¡O muerte, o vida, o parto!

Das Sonett enthält, wie sein Inhalt zeigt, keine Anspielung auf die von Zuñiga, Anales de Sevilla, libr. 15, año de 1580, erzählte Sage, dafs die Königin Anna, die Tochter Kaiser Maximilians II., während einer schweren Krankheit Philipp II. zu Badajoz den Himmel mit Bitten bestürmt habe, das für Kirche und Staat so wichtige Leben des Königs zu schonen, und dafür das ihre zum Opfer zu nehmen, worauf der König wieder hergestellt worden, die Königin aber bald darauf, nur 31 Jahre alt, zu Sevilla gestorben sei, eine Sage, die für die Werthschätzung Philipp II. von Seite seines Volkes, das ihn noch Jahrhunderte nach seinem Tode den Grofsen nannte, sehr bezeichnend ist; dagegen ergibt sich aus diesem Sonett, wenn Virués anders recht berichtet war, dafs die Königin im Wochenbett gestorben, worüber sich weder bei Florez noch bei Zuñiga eine Andeutung findet.

Aufser den Andeutungen, die die lyrischen Gedichte des Virués über den Lebensweg des Dichters geben, gewähren sie aber auch sichere Anhaltspunkte, um über seinen Charakter und seine Gesinnung urtheilen zu können. Sie zeugen nicht für besondere poetische Begabung, aber sie tragen allerorten das Gepräge eines besonnenen, mit den Klassikern des Alterthums vertrauten und ihrem Muster nachstrebenden Geistes. Mit Vorliebe sich ernsten und erhabenen Dingen zuwendend, verschmäht er zu tändeln und zu girren, wie es seinen Zeitgenossen geläufig war, und selbst seine Liebesgedichte tragen in der Regel mehr den Ausdruck der Leidenschaft, als dafs sie sich in sen-

timentalem Phrasengeklingel ergingen. Als Probe stehe hier eine gewifs charakteristische Liebeserklärung in folgender Octave:

Sé, que sois dura, porque no sois vana,
Que es honestitad vuestra aspereza;
Sé, que no os moveis de no liviana,
Y que es santa humildad vuestra altiveza;
Sé, que es vuestra constancia mas que humana,
Y que es digna de vos vuestra firmeza;
Y tal de vos, señora, me enamoro,
Que aunque deseo beldad, virtud adoro!

Dafs er, obwohl mit Leib und Seele Soldat, die Schattenseite des heimathlosen Soldatenlebens tief erkannt und empfunden habe, dafür bürgen aufser den in Böhl de Faber's Floresta, 3a parte unter den Nummern 773 und 778 aufgenommenen Sonetten noch viele andre seiner Gedichte; sowie andrerseits eine wahrscheinlich auf ein Erlebnifs sich beziehende Romanze, in der er den Cid seinen Gefährten eine Strafrede über verschiedene von ihnen verübte Gewaltthaten und Excesse halten, und sie vor einer solchen einen wackern Soldaten entehrenden Handlungsweise warnen läfst, die Ehrenhaftigkeit seiner Gesinnung und ohne Zweifel auch seines Verhaltens ans Licht stellt. Seine Verhältnisse scheinen nicht die glänzendsten gewesen zu sein; in einer Canzone an einen hochgestellten, einflufsreichen Mann, dessen Namen er jedoch nicht nennt, bewirbt er sich um Beförderung:

— dando alientos al deseo que muestro
de servir en las altas occasiones,
que se le ofrecen al Monarca nuestro.

eine Bitte, die wahrscheinlich keine Berücksichtigung fand. Ueber diese und andre bittere Erfahrungen scheint ihn jedoch die Poesie weggeholfen zu haben, die ihm, wie jedem ächten Dichter, als das einzig wahre und würdige Ziel seines Lebens und Strebens vorschwebte. Wie sehr der begeisterte Beifall, den sein Epos *El Monserrate* gefunden, sein Selbstgefühl kräftigte und erhöhte, und ihm vielfach anregend ins Herz drang, dies tritt in mehr als einer Stelle seiner Gedichte deutlich zu Tage. Er trug

sich sogar mit dem Gedanken, dem Monserrate ein zweites Epos folgen zu lassen, und spricht sich hierüber in einem Sonette in dieser Weise aus:

De antigua y grave historia verdadera
Formé nuevo poema verdadero,
Siguiendo con Maron y con Homero
El arte heroico en lo que mas se esmera.

Si no llegué donde llegar quisiera
Por aquel alto celestial sendero,
Me escuse, que de España fué el primero (?)
Que por él emprendió pasar carrera.

Pero si del clemente cielo un dia
Alcanzase mi alma aquel reposo,
Que tanto huye, y tanto ella desea,

Yo sé (con su favor), que pasaria
Mas adelante el alto curso honroso
Ya conseguido en mas hermosa idea.

Zur Ausführung dieses Gedankens ist es jedoch nicht gekommen. Ueberhaupt scheint dem Dichter mehr als Ein lieber Wunsch unerfüllt geblieben zu sein; dafür zeugen in seinen Gedichten nicht nur die vielen Klagen über schmerzliche Enttäuschungen, sondern noch vielmehr die zahlreichen Hinweisungen auf den Unbestand der irdischen Dinge und die Nichtigkeit der menschlichen Bestrebungen, wie sie nur unbefriedigten und unfreiwillig entsagenden Gemüthern geläufig sind. Namentlich verrathen die spätern Gedichte eine Stimmung, die sich in unsrer hyperkritischen und analysirenden Zeit ohne Zweifel zur vollkommen weltschmerzlichen Negation entwickelt hätte, in jenem conservativeren Zeitalter aber im Gegentheil den glaubensstarken Spanier dem entschiedensten Positivismus der römisch-katholischen Religion in die Arme warf. Die katholische Begeisterung, die Virués so glänzend in seinem *Monserrate* entfaltet, tritt zwar in seinen Gedichten weniger ausgeprägt hervor, aber gewiſs ist es bezeichnend, daſs er die Sammlung derselben mit dem folgenden Sonette beschlieſst:

Caido he ya de la sublime cumbre,
Donde subí con dulce devaneo,
Siguiendo al pensamiento y al deseo,
Que iban huyendo de la muchedumbre;

Guióme en aquel vuelo heroica lumbre
Con dulce afan de generoso empleo,
El cual trocado ya le veo
En duro afan de immensa pesadumbre!

Errores, confianzas, furias, zelos,
Ingratitud, envidia, alevosia
Han cortado las alas á mis vuelos;

¡Tú, divina piedad, tú ahora cria
Otras alas en mí, con que á los cielos
Revuelvo el vuelo por mas cierta via!

Werden alle diese kleinen Züge zusammengefaſst und der Lebenslauf unsers Dichters im Ganzen und Groſsen erwogen, so ergibt sich, daſs in ihm und seinen Gedichten der Geist seiner Zeit, und der Ideen, die in ihr seine Nation bewegten, sich so vollkommen wiederspiegelt, als es der Literarhistoriker nur wünschen kann. Seine Zeitgenossen, Cervantes und Lope de Vega, Geister höherer Begabung und reicherer Ideenfülle, eilten ihrer Zeit voraus und wuſsten sich wenigstens in einigen Beziehungen über den Standpunkt nationalspanischer Anschauung zu erheben; Christoph von Virués dagegen ganz Katholik, Spanier und Soldat, tritt uns als der vollkommenste Typus dessen entgegen, was ein gebildeter Spanier in den Tagen Philipp II., der Blüthezeit der spanischen Monarchie, war und sein wollte, was er empfand und dachte, wonach er rang und strebte, wofür er lebte und starb; und das ist es eben, was uns die lyrischen Gedichte des tapfern Hauptmanns einer näher eingehenden Betrachtung würdig erscheinen lieſs.

Wien. Freiherr von Münch.

Der erste historische Roman im spanischen Süd-Amerika.

Amalia. **Por *José Mármol.* 2. edicion. Buenos Aires, imprenta americana Sancta Clara Num. 62. 1855. 8 Bde in 8.**

Wenn, wie wir jüngst gezeigt haben [1]), Spanien durch die Werke Fernan Caballero's im Fache des ***modernen Romans*** sich einen Platz in der Weltliteratur gesichert hat, so hat nun auch eine seiner ehemaligen transatlantischen Colonien, Buenos Aires, mit dem vorliegenden Romane diese Bahn wenigstens betreten. Aus dem Vorworte der Verleger ersieht man, daſs dieser Roman im Jahre 1852 zuerst erschienen und mit solchem Beifall aufgenommen worden war, daſs schon nach drei Jahren eine neue Auflage nothwendig wurde, in welcher er erst eine Art von Abschluſs erhalten habe. Denn der Verf. habe damit eine Reihe von historischen Romanen eröffnet, in welchen er es sich zur Aufgabe mache, die Geschicke von Buenos Aires in neuester Zeit, unter der Dictatur des berüchtigten Don Juan Manuel de Rosas, in poetischer Form zu schildern; eine Form, wie sie hinzufügen, die mit der Wahrheit historischer Relationen nicht unverträglich ist, wiewohl diese in Europa bereits eingebürgerte Form hier zu Lande eine *völlig neue* sei, ja Herr Mármol sei der *erste* und bis jetzt einzige, der hier in dieser Dichtart sich versucht habe (Este sistema, tan comun en la literatura moderna de la Europa, es *nuevo* entre nosotros. El señor Mármol ha sido el *primero* que lo ha empleado, y todavia es el único [2]).

Der Verf. selbst schickt folgende „Esplicacion“ voraus. „Der gröſste Theil der historischen Personen dieses Romans existirt noch, hat dieselbe politische oder sociale Stellung, wie zur Zeit, in der die Ereignisse, die man lesen wird, sich zutrugen. — Aber der Verf. nimmt an, und zwar

---

[1]) S. den vorigen Jahrgang p. 247 ff.

[2]) Wir haben aber noch folgenden im Jahre 1854 zu Buenos Aires (als Theil der Biblioteca argentina) erschienenen Roman angezeigt gefunden: „La familia del Comendador. Novela original de *Juan Paula Manso de Noronha*“.

mit berechneter Erdichtung (por una ficcion calculada), er schreibe sein Werk, als wenn zwischen diesem und jenen darin geschilderten Personen schon einige Generationen eingetreten wären. Das ist die Ursache, warum der Leser nie die gegenwärtigen Zeiten (los tiempos presentes) gebraucht finden wird, wenn von Rosas, seiner Familie, seinen Ministern u. s. w. die Rede ist. Der Verfasser hat geglaubt, dafs dieses System ebenso zukömmlich sei für die gröfsere Klarheit der Erzählung, wie für die Zukunft des Werkes, das bestimmt ist, wie Alles, Gutes oder Schlechtes, was man in Bezug auf die dramatische Epoche der argentinischen Dictatur schreibe, auch von den kommenden Geschlechtern gelesen zu werden, womit dann das hier angenommene System, unter einer rückschauenden Form (bajo una forma retrospectiva) Personen zu beschreiben, die in der Gegenwart noch leben, vollkommen harmoniren wird."

Diese Erklärung ist unterzeichnet: „Montevideo, im Mai 1851".

Sie ist in der That für den Verfasser und für das Werk charakteristisch. Denn nach der Unterzeichnung hatte er sein Werk noch als Flüchtling in Montevideo geschrieben, fast noch ein Jahr vor der Vertreibung des Rosas (in Folge der Schlacht bei Santos Lugares am 3. Februar 1852), und gehörte zu der von diesem bis zur Vertilgung verfolgten Partei der Unitarier. Ein unter solchen Verhältnissen verfafstes Werk wird daher zwar die realistische Frische des unmittelbaren Eindrucks, aber auch die stark subjective Auffassung und Färbung des mithandelnden und mitleidenden Parteimannes haben, und mufs, eben weil ihm die objective epische Ruhe noch fehlt, weniger den Charakter einer freien, künstlerischen Schöpfung, als den mit Erdichtungen durchwebter Memoiren tragen.

So ist vom rein künstlerischen Standpunkt aus dieser Roman wirklich nur ein schwacher Versuch und die von ihm eingeschlagene Richtung eine von vorne herein verfehlte[1]). Statt das Historische nur als Hintergrund und

[1]) Es ist ganz *dieselbe* rohe, unvermittelte Weise, historische Stoffe dichterisch zu behandeln, die auch unter uns noch in neuster Zeit einige

Beiwerk des poetischen Gemäldes zu betrachten, wird es bei weitem zur Hauptsache gemacht; die erfundene Fabel und die Träger derselben, die eigentlich dichterischen Schöpfungen werden von der Erzählung des Thatsächlichen, von der Schilderung der wirklichen Zustände und von den historischen Porträten ganz zurückgedrängt: überdies sind die erfundenen Charaktere nicht frei von Caricatur, die Nachahmung von Walter Scott's Manier in der minutiösen Schilderung des Costümes und Beiwerks ist eine bis zum Lächerlichen sklavische; der Stil in den sentimentalen Partien und in den pathetischen Vergleichen bis zum Gongorismus überschwänglich; kurz der Roman ist als solcher ein kaum über die Mittelmäſsigkeit sich erhebendes Product eines zwar nicht unbegabten, aber von seinem Stoffe noch überwältigten Anfängers.

Und doch ist dieser Roman nicht nur vom *historischen* sondern auch vom *literaturgeschichtlichen* Standpunkt aus eine bedeutende Erscheinung. Er hat für den Historiker den Werth und die Wichtigkeit einer *Quelle*, des Berichtes eines Zeitgenossen, der, wenn auch mit bestimmt ausgesprochener Parteinahme, doch mit der Unmittelbarkeit und Lebendigkeit eines Betheiligten Selbsterlebtes erzählt; dadurch und durch die häufige Mittheilung von Documenten (allerdings sehr unkünstlerisch oft in den Text selbst aufgenommen) wird er zu einer nicht zu vernachlässigenden Quelle für den Geschichtschreiber der argentinischen Republik unter der Dictatur von Rosas, und besonders für den Biographen dieses letzteren, von dem, dessen Familie, Ministern u. s. w., er sehr charakteristische Züge mittheilt, die, trotz der Parteifärbung, doch das Gepräge der Porträt-Aehnlichkeit tragen [1]).

Roman-Fabrikanten (wie z. B. Belani, Louise Mühlbach u. s. w.) angewandt haben. Aber von diesen unterscheidet sich unser Verf. sehr zu seinem Vortheile dadurch, daſs er als Mitlebender erzählt, als Betheiligter schildert und daher seinem Bilde eine zwar kunstlose und parteiische, aber lebensvolle Färbung verleiht.

[1]) Mein geehrter Freund, der berühmte Reisende Hr. *v. Tschudi*, der mir gütigst diesen Roman mitgetheilt hat, schrieb mir darüber: „Dieses Werk bietet ein doppeltes Interesse, einmal weil es der erste historische Roman ar-

Die *literaturgeschichtliche* Bedeutung des Werkes aber liegt darin, daſs es als der *erste* Versuch in seiner Gattung zwar, wie bemerkt, noch eine sklavische Nachahmung europäischer Muster in formeller Hinsicht ist; aber doch schon *nationale Spontaneität* beurkundet. Ist es doch weniger aus künstlerischem Berufe, als vielmehr aus dem Drange entstanden, die, wie der Verf. selbst sagt, „dramatische Epoche der argentinischen Dictatur“ zu schildern; trägt es doch in seiner Hast, die Gegenwart schon als Vergangenheit darzustellen (bajo una forma retrospectiva), in seiner leidenschaftlichen Erregtheit, in seiner Rücksichtslosigkeit gegen noch Lebende, und selbst in seinen mit geschmackloser Uebertreibung gemachten Schilderungen patriotischer Gefühle und der Eigenthümlichkeiten südamerikanischer Scenerie, ganz den Charakter jener jungen, spanisch-südamerikanischen Republiken, die in der That als *solche* noch kaum eine historische Vergangenheit haben, in denen noch Alles in ruhelosem Gährungsprocesse begriffen ist, das Individuum nur als Parteimann gilt, und die von den spanischen Ahnen, den abenteuernden Conquistadoren, nur die schrankenlose Groſssprecherei, die Sucht selbst das wirklich Groſsartige durch Gongorismus und Culteranismus zu entstellen, ererbt haben. Dieser Roman erhält dadurch, daſs er, bei aller Subjectivität der Auffassung und Darstellung, doch die nationalen Elemente und volksthümlichen Eigenheiten zu objectiviren sucht, abgesehen von seinem Werthe als quellenmäſsiges Material der äuſseren Geschichte, den höheren, ein literatur- und kulturhistorisches Moment der inneren Entwicklung *selbst* zu sein. Es ist daher zu hoffen, daſs *diese* — kommt sie nun nach der Vertreibung des Dictators und der Wiederherstellung gesetzmäſsigerer Zustände unter dem Einflusse

gentinischer, überhaupt neuer, spanisch-südamerikanischer Literatur ist, zweitens aber, weil es wirklich ein *historisches Document* ist...... Die Charakteristik der Hauptpersonen, von denen die meisten noch leben und die *ich zum Theil persönlich kenne*, ist wirklich ausgezeichnet, durch und durch wahr; die historischen Facta sind unentstellt und in ihrem ganzen Umfange ebenfalls durchaus wahr. Kein Historiograph von Rosas' Schreckensregierung darf Mármol's Amalia ignoriren“.

der gebildeteren Klassen (der Partei der Unitarier) in einen ruhigeren Gang und organischen Flufs ohne gewaltsame Hemmungen — auch in der versprochenen Fortsetzung[1]) des vorliegenden Romans Ausdruck finden und selbst auf seine formelle Gestaltung mit mehr künstlerischer Ruhe vortheilhaft einwirken wird.

Der Roman beginnt im Mai 1840; schildert die Zustände von Buenos Aires und die Kämpfe der beiden Parteien, der Föderalisten unter Rosas und der Unitarier unter dem General Lavalle[2]), bis zum October desselben Jahres, und schliefst mit der unglücklichen Wendung, welche für die Partei der Unitarier damals eintrat, als Lavalle, statt direct Buenos Aires zu überfallen, wo die Unitarier schon alle Vorbereitungen heimlich getroffen, um sich ihm anzuschliefsen, sich plötzlich wieder zurückzog, weil er noch erst Verstärkungen aus den übrigen Provinzen an sich ziehen wollte; wodurch er nicht nur die Unitarier in Buenos Aires der Rache des Rosas preisgab, der nun seine Banden, den berüchtigten Club der Mazorca (von seinem Bundeszeichen, einem Maiskolben, den Namen führend, der von seinen Gegnern aber, seiner Grausamkeit wegen, in den Spitznamen Mas-horca oder Masorca, „mehr Galgen" verstümmelt ward) gegen sie losliefs, die auf die scheufslichste Weise mordeten und plünderten, sondern auch bald darauf, im November 1840, von Rosas bei Santa Fé und Lujan geschlagen wurde. In dieses historisch-politische

[1]) Die Verleger kündigen an, dafs gleich nach der Vollendung des Drucks der „Amalia" der des „Peregrino" von demselben Verf. begonnen werden solle, wovon bis jetzt nur fünf Gesänge (cinco cantos) bekannt geworden seien, dem sie noch „neue Werke" (nuevos trabajos) desselben Verf. folgen lassen zu können hoffen.

[2]) Nach dem Principe der Föderalen sollten die einzelnen Staaten der argentinischen Republik in ihrer inneren Regierung selbständig und unabhängig sein, und nur für die auswärtigen Angelegenheiten und die allgemeine Landesvertheidigung ein gemeinschaftliches Organ haben; die Unitarier hingegen vertheidigten das Princip einer kräftigen Centralregierung mit einem dem Volke verantwortlichen, allen Provinzen gemeinsamen Oberhaupte; kurz die ersteren wollten einen Staatenbund, die letzteren einen Bundesstaat; die ersteren faktisch Willkürherrschaft, Pöbelregiment oder Despotie im Innern, die letzteren eine der constitutionellen Monarchie sich möglich annähernde Gesammt-Republik.

Gemälde sind die Schicksale zweier Liebespaare aus den Reihen der Unitarier, als der romantischen Hauptpersonen, eigentlich aber nur als Staffage eingefügt, und die tragische Katastrophe in dem Schicksale der Heldin, Amalia, und ihres Geliebten wird eben durch jene unglückliche Wendung in dem ihrer Partei herbeigeführt.

Da, wie gesagt, der Hauptwerth des Buches und die Stärke des Verfassers in der Charakteristik des Rosas und seiner Regierung besteht, so wollen wir als Probe, wie meisterhaft er hierin den Pinsel zu führen weiſs — indignatio fecit poetam — die nachstehende Scene hersetzen, die auch in manch anderer Hinsicht, selbst für *uns* und gerade *jetzt*, ein zeitgemäſses Interesse hat.

Eben in dem für Rosas so kritischen Momente, als das Heer der verbündeten Unitarier unter dem General Lavalle Buenos Aires zu überfallen drohte, in der Stadt selbst diese Partei kühner das Haupt erhob, und überdies der französische Admiral Leblanc als Repressalie für französischen Unterthanen zugefügten Schaden sie noch blockirt hielt, dem Dictator daher an Englands Meinung und Vermittelung sehr viel gelegen war, das auch hier, wie überall wo es in seinem Interesse ist, sich mit der Gewaltherrschaft verbündet hatte und die Tyrannei unterstützte, lieſs er den bei ihm accreditirten englischen Minister-Residenten, Sir John Henry Mandeville, ersuchen, sich zu einer Besprechung zu ihm zu verfügen.

— „Ist der Engländer gekommen?" — frug Rosas den eintretenden Adjutanten.

— „Er ist hier, Excelentísimo Señor." —

— „Was that er, als Sie zu ihm kamen?"

— „Er war im Begriff sich niederzulegen."

— „Stand sein Hausthor offen?"

— „Nein, Señor."

— „Oeffneten sie es, als Sie sich zu erkennen gaben?"

— „Alsogleich."

— „War der Gringo [1]) überrascht?"

---

[1]) *Gringo* — ein Wort das sich nicht wohl übersetzen läſst — ist der Spitzname desjenigen, der fremd spricht. Verstümmelt aus *Griego*, griechisch.

— „Mir schien's so.“

— „Mir schien's! — Zum Teufel, zu was haben Sie Augen?.. That er eine Frage?“

— „Nein. Er hörte die Botschaft Eurer Excellenz an und befahl dann, sein Pferd bereit zu machen.“

— „Er mag eintreten.“ —

Die Personnage, mit der die Leser nun Bekanntschaft machen sollen, ist eine von jenen, wie sie, in Hinsicht auf ihren englischen Egoismus, in der brittischen Diplomatie überall häufig vorkommen; die aber, in Hinsicht auf das Vergessen ihrer öffentlichen Stellung und der Manneswürde, nur in einer Gesellschaft angetroffen werden könnte, deren Regierung der des Rosas ähnlich wäre; und da dies Letztere nicht möglich ist, so kann man wohl sagen, daſs sie nur in Buenos Aires vorkommen konnte.

Der Ritter Sir John Henry Mandeville, bevollmächtigter Minister Englands bei der argentinischen Regierung, hatte von Rosas erlangt, was dieser seinem Vorgänger, Mr. Hamilton, verweigerte; d. h. den Abschluſs eines Tractats über die Abstellung des Sklavenhandels. Aus diesem Triumph über Mr. Hamilton entstanden die ersten Sympathien Mandeville's für die Person des Rosas....... Aber Menschen wie Rosas, diese Ausnahmen von der Gattung, die kaum ihres Gleichen auf Erden finden (sollte sich indessen nicht ein Gleicher gefunden haben?), wollen Niemand zum Freunde, noch selbst eines Menschen Freund sein; für sie besteht die Menschheit nur aus Feinden und Dienern, seien sie von was immer für einer Nation, und mögen diese nun in einer höheren Stellung sich ihnen anschlieſsen, oder in der untergeordneten eines einfachen Bürgers sich ihnen nähern.

Die dämonische Macht der Tyrannen — diese geheimniſsvolle Kraft, die den Geist der Menschen blendet und lähmt — verbunden mit dem unbeugsamen Willen des argentinischen Dictators begannen den Geist des brittischen Abgesandten für sich einzunehmen, und vollendeten mit dessen Beherrschung der, im Vertrauen auf seine persönliche Hinneigung zu Rosas, sich nicht fürchtete, seine individuelle Verbindung mit ihm zu kultiviren und intimer zu machen, ohne die Voraussicht zu erlangen, daſs es im Leben gewisse Berührungen gibt, aus denen man stets mit gebeugtem Muthe und unterjochtem Willen hervorgeht.

So einmal moralisch beherrscht, war alles Uebrige dagegen unbedeutend; und die persönlichen Demüthigungen kamen bald

dazu, das Werk zu vollenden, indem sie aus dem Repräsentanten des mächtigen Englands den unterwürfigsten Föderalen machten, wenn nicht der Mas-horca, so doch jener Anhängerzunft von Rosas, deren Mission es war, des Dictators Bürgertugenden in- und aufserhalb des Landes zu verbreiten....... Rosas hatte auch vollkommenes Vertrauen zu ihm, d. h. er wufste dafs Mandeville von derselben epidemischen Furcht ergriffen war, wie Alle; er zählte auf dessen Intelligenz, wenn es sich um eine politische Verwicklung handelte, wie er auf den Dolch seiner Henkersknechte (mas-horqueros) zählte, wenn es galt, ein Opfer seinem System zu schlachten.

Dies war die Personnage, die nun in den Speisesaal eintrat, wo sie Rosas erwartete. Mandeville war ganz schwarz gekleidet, ein Mann von 60 Jahren, von kleinem Wuchse, mit einer breiten und kahlen Stirne, distinguirten Zügen, kleinen blauen, aber intelligenten und durchdringenden Augen, die damals gerade etwas entzündet aussahen, wie auch sein sonst so bleiches Gesicht; denn es war schon drei Uhr des Morgens, eine für einen Mann dieses Alters sehr vorgerückte Stunde, und er hatte sich kurz vorher mit einigen Freunden an der Wärme einer dampfenden Punschbowle erhitzt.

— „Kommen Sie, Señor Mandeville", rief ihm Rosas zu, indem er sich von seinem Sitz erhob, ohne jedoch einen Schritt zu machen, um den englischen Minister zu empfangen, der in diesem Augenblick in den Speisesaal trat.

— „Ich habe die Ehre, mich Eurer Excellenz zu Befehl zu stellen", — erwiederte Mandeville, indem er auf eine elegante, ungezwungene Weise grüfste und sich Rosas näherte, um ihm die Hand zu reichen.

— „Ich habe Sie incommodirt, Señor Mandeville", — sagte Rosas mit einem sanften, einschmeichelnden Accente, und wies ihm mit einer leichten Bewegung der Hand, die ein Franzose comme il faut genannt hätte, einen Stuhl zu seiner Rechten an.

— „Mich incommodirt! O nein, Herr General! Eure Excellenz gewähren mir im Gegentheil eine wahre Befriedigung, wenn Sie mir die Ehre erzeigen, mich zu sich zu rufen. Wie befindet sich die Señorita Manuelita [1])?

— „Sehr wohl."

[1]) Des Rosas jüngere Tochter und sein Lieblingskind, damals ein Mädchen von zwanzig Jahren.

— „Ich hatte schon befürchtet, dafs dies nicht der Fall sei.“

— „Und warum das, Señor Mandeville?“

— „Weil sie Eurer Excellenz sonst immer Gesellschaft leistet während der Speisestunde [1]).“

— „Sie hat sich soeben zurückgezogen.“

— „Ach! ich bin sehr unglücklich, nicht um einige Minuten früher gekommen zu sein.“

— „Auch sie wird es sehr bedauern.“

— „O! sie ist die liebenswürdigste aller argentinischen Damen.“

— „Sie thut wenigstens ihr möglichstes, liebenswürdig zu sein.“

— „Und ist es in der That!“

— „Ich danke Ihnen in ihrem Namen. Uebrigens haben Sie keine Ursache, sich über diese Nacht zu beklagen.“

— „Warum nicht, General?“

— „Weil Sie sie in Ihrem Hause ganz angenehm zugebracht haben.“

— „Eure Excellenz haben Recht, bis auf einen gewissen Punkt.“

— „Wie so?“

— „Eure Excellenz haben Recht, wenn Sie sagen, ich habe einige Stunden angenehm zugebracht; aber ich bin nur dann vollkommen glücklich, wenn ich mich in Gesellschaft von Personen befinde, die zur Familie Eurer Excellenz gehören.“

— „Sie sind sehr liebenswürdig, Señor Mandeville“, — sagte Rosas mit einem so feinen malitiösen Lächeln, dafs es ein Anderer nicht hätte bemerken können, der minder scharfsichtig und minder vertraut mit dem in Betonung und Miene liegenden Ausdruck gewesen wäre, als Mandeville.

— „Wenn Sie es erlauben“, — fuhr Rosas fort, „wollen wir es bei diesen Complimenten bewenden lassen und nun von etwas Ernsterem sprechen.“

— „Mir kann nichts angenehmer sein, als mich mit den Wünschen Eurer Excellenz in Harmonie zu setzen“, — erwiederte der Diplomat, indem er seinen Stuhl dem Tische näher rückte und mehr aus Gewohnheit als aus besonderer Veranlas-

[1]) Rosas pflegte spät nach Mitternacht seine Hauptmahlzeit zu halten, wobei ihm seine Tochter Manuela gewöhnlich Gesellschaft leistete, und auch diesmal es gethan hatte; aber kurz vorher von ihm entlassen worden war, um sich zur Ruhe zu begeben.

sung die batistnen Halskrägen seines Hemdes streichelte, nicht weifser, wie die Hand, die sie berührte, die auf das sorgsamste gepflegt war und deren rosafarbne, fein zugespitzte Nägel das beste Zeugnifs von der Race gaben, welcher Mandeville angehörte; jener angelsächsischen Race, die sich besonders durch die Augen, durch die Haare und durch die Nägel kennbar macht.

— „An welchem Tage gedenken Sie das Paquetbot abgehen zu lassen?“ — fragte Rosas, seinen Arm über die Rücklehne des Stuhles legend.

— „Für die Legation habe ich die Absendung auf morgen bestimmt; aber wenn Eure Excellenz wünschen, dafs ich sie noch verschiebe .....“

— „Ja, das wünsche ich.“

— „Dann werde ich Ordre geben, dafs man so lange Zeit damit warte, als Eure Excellenz brauchen, um Ihre Mitgaben fertig zu machen.“

— „O, meine Mitgaben sind seit gestern fertig geworden!“

— „Eure Excellenz werden mir erlauben, eine Frage an Sie zu stellen?“

— „So viel Sie wollen.“

— Dürfte ich dann den Beweggrund erfahren, der Sie bestimmt, das Paquetbot zurückzuhalten, da es nicht der ist, dafs es auf die Mitgaben Eurer Excellenz zu warten braucht?“

— „Das ist sehr einfach, Señor Mandeville.“

— „Eure Excellenz sendet wohl einen Minister mit?“

— „Dazu ist keine Veranlassung.“

— „Dann vermag ich nicht zu begreifen .....“

— „*Meine* Mitgaben sind fertig; aber die Ihren sind es nicht.“

— „Die meinen?“

— „Wie Sie gehört haben.“

— „Ich glaube Eurer Excellenz gesagt zu haben, dafs sie seit gestern fertig gemacht und selbst eingesiegelt sind, und nur einige Privatbriefe fehlen mir noch.“

— „Ich spreche nicht von Briefen.“

— „Wollten Eure Excellenz die Gewogenheit haben, sich näher zu erklären .....“

„Ich glaube, dafs es Ihre Pflicht ist die Regierung Ihrer Majestät getreu und durch wahrhafte Daten über die Lage zu unterrichten, in der sich die Angelegenheiten von Rio de la Plata beim Abgange des Paquetbotes nach Europa befinden. — Ist es nicht so?“

— „Genau so, Excelentísimo Señor.“

— „Aber *das* haben Sie nicht gekonnt, da Ihnen eben jene Daten fehlen.“

— „Ich spreche meiner Regierung von den allgemeinen Fragen, von den öffentlichen Ereignissen; aber ich kann sie nicht von den Akten unterrichten, die sich auf die innere Politik des argentinischen Cabinets beziehen, denn diese sind mir gänzlich unbekannt.“

— „Das ist ganz richtig. Aber wissen Sie auch, was jene allgemeinen Fragen für einen Werth haben, Señor Mandeville?“

— „Was sie für einen Werth haben?“ — sagte der Minister, die Phrase wiederholend, um seinen Gedanken ein wenig Zeit zu lassen und nicht eine Antwort auf gut Glück zu wagen; denn Rosas hatte schon sein gewohntes Terrain betreten, d. h. das Feld der soliden, alles Phrasenwerkes baren Untersuchung, worin er die Gesinnung der Anderen gründlich vornahm, wann er einen gewichtigen Gegenstand besprach, oder wann sein Verstand durch plötzliche, scharfe Ausfälle zu unterjochen suchte.

— „Was sie für einen Werth haben, ja Herr; was sie für einen Werth haben für die Regierung, der man solche Allgemeinheiten berichtet.“ —

— „Sie haben den Werth....“

— „Keinen, Herr Minister.“

— „O!“

— „Keinen. Ihr Europäer habt immer Ueberflufs an solchen Allgemeinheiten, wenn ihr euch den Schein geben wollt, eine Sache von Grund aus zu kennen, die euch völlig unbekannt ist. Allein dieses System gibt euch das entgegengesetzte Resultat von dem, was ihr bezwecktet; denn gewöhnlich generalisirt ihr auf falschen Grundlagen.“

— „Eure Excellenz will wohl damit sagen....“

— „Ich will sagen, Herr Minister, dafs ihr gewöhnlich von dem was ihr nicht versteht, sprecht, wenigstens in Bezug auf mein Land.“

— „Aber ein fremder Minister kann nicht die individuellen Absichten einer Politik wissen, an der er nicht Theil hat.“

— „Eben deshalb soll ein fremder Minister, wenn er seiner Regierung die Wahrheit berichten will, sich mit dem Lenker jener Politik in genaue Verbindung setzen und dessen Erklärungen anhören und würdigen.“

— „Das ist auch mein Verfahren.“

— „Nicht immer.“

— „Dann nur gegen meinen Willen.“

— „Kann sein! — Aber kennen Sie z. B. den wahren Zustand, in dem sich die hiesigen Angelegenheiten gegenwärtig befinden? Oder vielmehr — um in solchen Allgemeinheiten zu sprechen, die Sie so sehr lieben — in welchem Geiste sind die Berichte über mich an Ihre Regierung abgefafst?“

— „In welchem Geiste?“

— „Ja wohl. Oder noch deutlicher: Schildern Sie mich in diesen Berichten in guter oder schlechter Lage? Hoffen Sie den Triumph meines Regiments oder den der Anarchie?“

— „O, Señor!“

— „Das heifst nicht antworten.“

— „Allerdings.“

— „Also?“

— „Also was? Excelentísimo Señor.“

— „Also antworten Sie mir.“

— „In Bezug auf die Lage, in der sich die Regierung Eurer Excellenz gegenwärtig befindet?“

— „Ja wohl!“

— „Ich glaube....“

— „Sprechen Sie freimüthig.“

— „Ich glaube, dafs aller Wahrscheinlichkeit nach Eure Excellenz triumphiren werden.“

— „Aber haben Sie einen Grund für diesen Glauben?“

— „Ohne Zweifel.“

— „Und der ist, Herr Minister?“

— „Die Macht Eurer Excellenz.“

— „Bah! das ist eine vage Phrase, über einen Fall wie der, von dem wir sprechen.“

— „Vage, Señor!“

— „Nicht anders; denn wenn ich in der That Macht und Mittel habe, so haben auch die Anarchisten Macht und Mittel. Ist es nicht wahr?“

— „O! Señor!“

— „Zum Beispiel, kennen Sie die Lage des Lavalle in Entre-Rios?“

— „Ja, Señor; es ist ihm unmöglich, nach der Schlacht von Don Cristóval, in der die Waffen der Föderirten einen so vollständigen Sieg errangen, eine Bewegung vorzunehmen.“

— „Trotzdem mufs auch der General Echagüe aus Mangel an Pferden sich unthätig verhalten.“

— „Aber Eure Excellenz, die alles vermag, wird machen, daſs der General die Pferde bekomme, die ihm fehlen."

— „Kennen Sie den Zustand von Corrientes?"

— „Ich glaube, daſs, nachdem Lavalle geschlagen worden ist, die Provinz Corrientes zur Föderation zurückkehren wird."

— „Inzwischen steht Corrientes in Waffen gegen meine Regierung, und damit sind schon zwei Provinzen gegen mich."

— „In der That sind es zwei Provinzen, aber ...."

— „Aber was?"

— „Aber für die Föderation sind vierzehn."

— „O! nicht so viele!"

— „Wie sagen Eure Excellenz?"

— „Daſs es heute nicht mehr vierzehn sind; denn man kann *die* Provinzen nicht mehr zu den föderirten rechnen, die sich mit den Unitariern im Aufruhr erhoben haben."

„Gewiſs, gewiſs, Excelentisimo Señor, aber der Aufstand dieser Provinzen ist von keiner Bedeutung, meiner Meinung nach wenigstens."

— „Sagte ich Ihnen nicht, daſs Ihre Allgemeinheiten auf falschen Daten gegründet sein würden?"

— „Glauben Eure Excellenz?"

— „Ich glaube, was ich sage, Herr Minister. Tucuman, Salta, La Rioja, Catamarca und Jujuy sind Provinzen von der gröſsten Bedeutung; und jene Bewegung, von der Sie gesprochen haben, ist nichts Anderes als eine wahrhafte Revolution mit vielen Mitteln und mit vielen Menschen."

— „Das wäre eine sehr bedauerliche Sache!"

— „Wie Sie sagen. Tucuman, Salta und Jujuy bedrohen mich im Norden bis an die Gränze von Bolivia; Catamarca und die Rioja im Westen bis zum Fuſs der Cordillera; Corrientes und Entre-Rios von der Küste aus, und zwar fortwährend. Und auſser jenen, Herr Minister?"

— „Auſser jenen?"

— „Ja, Señor, das frag' ich; aber ich will darauf antworten, da Sie sich fürchten, meine Feinde aufzuzählen: auſser jenen bedroht mich noch Rivera [1])."

— „Bah!"

— „Er hat nicht so wenig zu bedeuten, wie Sie glauben; denn sein Heer rückt jetzt gegen Uruguay an."

---

[1]) Der General Rivera, damals Präsident von Montevideo, unterstützte die Unitarier.

— „Das er nicht überschreiten wird.“

— „Das ist wahrscheinlich; aber man mufs annehmen, dafs er es überschreiten werde; und dann sehen Sie mich auf allen Seiten von Feinden umgeben, die von Frankreich angehetzt, begünstigt und geschützt werden.“

— „In der That, die Lage ist ernst!“ sagte Mandeville, indem er bei jedem Worte innehielt, in einer wahren Gedankenverwirrung, da er sich nicht erklären konnte, was Rosas damit bezweckte, selbst die Gefahren zu enthüllen, die ihn bedrohten, was bei der Schlauheit des Dictators nur eine andre, sehr wichtige Absicht haben konnte.

— „Sie ist sehr ernst!“ — wiederholte Rosas, mit einem Gleichmuth und Phlegma, die den Geist des Diplomaten vollends in Spannung setzten. — „Und da Sie nun die Elemente dieser Gefahr kennen“, — fuhr Rosas fort, — „wollen Sie mir sagen, *wodurch* Sie Ihrer Regierung gegenüber die Hoffnung auf meinen vollständigen Triumph über die Unitarier begründen werden; denn *Sie* zweifeln ja nicht, dafs ich solch einen vollständigen Triumph erhalten müsse?“

— „Wodurch sonst, Excelentísimo Señor, als durch die Macht, den Zauber, die Popularität Eurer Excellenz, die Ihr Ruf und Ihr Ruhm Ihnen verschafft haben?“

— „Bah! Bah! Bah!“ — rief Rosas lachend aus, ganz mit dem Ausdruck eines Menschen, der einen anderen seiner Unwissenheit wegen bemitleidet oder verachtet.

— „Ich weifs nicht, Herr General“, — sagte Mandeville, ganz aufser Fassung gebracht durch dieses unerwartete Resultat seiner höfischen Schmeichelei, oder vielmehr des Ausdrucks seiner Meinungen, — „in welchem meiner Worte, die ich so eben die Ehre hatte auszusprechen, die unglückliche Veranlassung zu dem Gelächter Eurer Excellenz liegt!“

— „In allen, mein Herr Diplomat aus Europa“, — antwortete Rosas mit unverhüllter Ironie.

— „Aber, Señor!“....

— „Hören Sie mich an, Señor Mandeville; Alles was Sie soeben gesagt haben, ist sehr gut um unter dem Volke verbreitet zu werden, aber sehr schlecht um es an den Lord Palmerston zu schreiben, den doch die Unitarier von Montevideo selbst den „„*eminenten* Minister““ nennen.“

— „Wollten Eure Excellenz mir die Ehre erzeigen, mir zu erklären, warum?“

— „Das will ich. Ich habe Ihnen alle die Gefahren aufgezählt, die gegenwärtig ringsum meine Regierung bedrohen, das ist, die Ordnung und den Frieden der argentinischen Conföderation. Das ist sie doch gewiſs?"

— „Ganz gewiſs, Excelentísimo Señor."

— „Und wissen Sie auch, warum ich Ihnen diese Gefahren soeben aufgezählt habe? O! Sie haben es nicht begriffen, Sie sind über den Grund meiner Freimüthigkeit nicht ins Klare gekommen, die Sie in Unsicherheit und Verwirrung gesetzt lieſs! Aber ich will Ihnen dies erklären: Ich habe Ihnen das gesagt was Sie gehört haben, weil ich weiſs, daſs Sie diese Unterredung zu Protokoll bringen und sogleich an Ihre Regierung absenden werden; und das ist gerade, was ich am meisten wünsche."

— „Eure Excellenz wünschen dies?" — rief Mandeville, nun noch mehr verwundert, als früher intrigirt.

— „Ich wünsche es, und der Grund ist, daſs mir daran liegt, daſs die englische Regierung jene Umstände durch mich selbst erfahre, noch früher als durch die Organe meiner Feinde, oder wenigstens zu gleicher Zeit durch beide. Begreifen Sie nun meine Absicht? Was würde ich dabei gewinnen, der englischen Regierung eine Lage zu verbergen, die sie durch öffentliche und officielle Nachrichten auf tausend andern Wegen erfahren muſs? Sie verbergen, hieſse Befürchtungen meinerseits zeigen; und ich fürchte mich nicht, ich fürchte mich durchaus nicht vor meinen gegenwärtigen Feinden."

— „Eben deshalb sagte ich Eurer Excellenz, daſs Sie durch Ihre Macht...."

— „Zum Henker mit der Macht, Señor Mandeville!"

— „Aber wenn es nicht durch die Macht ist..... wenn Eure Excellenz nicht Macht haben......"

— „Ich habe Macht, Herr Minister", — unterbrach ihn Rosas auffahrend, wodurch Mandeville vollends alle Hoffnung verlor, in dieser Nacht Rosas zu verstehen; und ohne zu wissen, was er sagen solle, entfuhr ihm das Wort:

— „Alsdann.....!"

— „Alsdann! Alsdann! Eines ist, Macht haben, und ein Anderes, auf die Macht rechnen, um sich aus einer schlechten Lage zu befreien. Glauben Sie, daſs Lord Palmerston nicht verstehe zu addiren und zu subtrahiren? Glauben Sie, daſs, wenn er die Zahl der Feinde und der Elemente zusammenzählt, die, mit der mächtigen Unterstützung Frankreichs, die Regierung und

das föderale System des Landes bedrohen, der eminente Minister viel Vertrauen zu meinem Triumphe fassen werde, selbst wenn Sie ihm eine gleiche Summe von Macht zu meiner Verfügung entgegenhalten werden? Und glauben Sie dann, dafs er sich viele Mühe geben werde eine Regierung zu unterstützen, deren Lage es ihm wahrscheinlich macht, dafs sie ihre Existenz nur mehr einige Monate oder Wochen behaupten könne? Meinen Sie, im Falle Ihre Regierung mich schützen wollte gegen meine von Frankreich unterstützten Feinde, dafs man schneller von London nach Paris komme und von Paris nach Buenos-Aires, als von Entre-Rios nach Retiro, und von Tucuman nach Santa Fé, und dafs dies Lord Palmerston nicht wisse? Bah! Señor Mandeville, ich habe niemals grofse Dinge von der englischen Regierung in meinem Streite mit Frankreich erwartet, aber nun erwarte ich noch weniger davon, seitdem die Informationen, die dieser Regierung zugehen, von Ihnen nach den Berechnungen meiner Macht aufgesetzt werden."

— „Aber, Herr General", — sagte Mandeville, der immer weniger Rosas' Gedanken zu errathen vermochte, — „wenn es nicht durch die Macht, durch die Heere, durch die Föderirten am Ende ist, wodurch glauben Eure Excellenz denn, die Unitarier zu besiegen?"

— „*Durch sie selbst*, Señor Mandeville", — sagte Rosas mit einem wahrhaft deutschen Phlegma, indem er seine durchforschenden Blicke fest auf das Antlitz des Anderen gerichtet hielt, um den Eindruck zu beobachten, den diese Worte durch das plötzliche Aufziehen des Vorhangs hervorbrachten, der die geheimnifsvolle Scenerie seines Gedankens verhüllt hatte.

— „Ah!" — rief der Minister, indem sich seine Augen ebenso weit öffneten, als seine Einbildungskraft über den ungeheuren Kreis sich auszudehnen begann, den jene drei Worte gezogen hatten, in welchen er die Erklärung fand all der Räthsel und Paradoxen, die er einen Moment zuvor noch nicht sich zu erklären wufste, trotz seiner Erfahrenheit und des diplomatischen Talentes, womit er oft die versteckten Absichten des Rosas zu errathen verstand.

— „*Durch sie selbst*", — fuhr dieser ruhig fort. — „Und das ist nun mein Hauptheer, meine unwiderstehlichste Macht, oder, besser gesagt, die *meinen Feinden verderblichste.*"

— „In der That, Eure Excellenz führen mich da auf ein Terrain, an das ich, offen gesprochen, nicht gedacht hatte."

— „Das weifs ich“, — erwiederte Rosas, der sich keine Gelegenheit entgehen liefs, Andere ihre Irrthümer oder ihre Unwissenheit fühlen zu machen. — „Die Unitarier“, — fuhr er fort, — „haben bis heute nicht erreicht und werden nie erreichen, was ihnen fehlt, um stark und mächtig zu sein, mögen sie auch noch so zahlreich sein und noch so gute Unterstützung finden. Sie haben Männer von grofser Fähigkeit, sie haben die besten Militärs der Republik; aber es fehlt ihnen an einem gemeinsamen Centrum der Action; Alle befehlen, und eben deshalb gehorcht Niemand. Alle gehen auf dasselbe Ziel los; aber jeder auf einem anderen Wege, und daher werden sie es niemals erreichen. Ferrer gehorcht nicht dem Lavalle, weil er Gouverneur einer Provinz ist; und Lavalle nicht dem Ferrer, weil er der Anführer der Unitarier, der General Libertador ist, wie sie ihn nennen. Lavalle bedarf der Mitwirkung des Rivera, denn Rivera versteht sich auf unsere Kriegsführung; aber seine Eigenliebe macht ihn glauben, dafs er sich allein genüge, und so verachtet er Rivera. Rivera mufs seine Operationen im Einverständnifs mit Lavalle ausführen, denn dieser ist eines der hiesigen Parteihäupter und hat ein besseres Officiercorps als Rivera; aber Rivera verachtet den Lavalle, weil er ein Montonero [1]) ist, und verabscheut ihn, weil er aus Buenos-Aires stammt (porque es porteño). Die Männer der Feder, die Männer des Cabinets, wie sie sich nennen, berathen den Lavalle; Lavalle ist geneigt ihrem Rathe zu folgen; aber die Männer des Schwerts, die ihn umgeben, verachten jene die nicht im Heere dienen; und Lavalle, der nicht zu befehlen versteht, leiht sein Ohr dem Geschrei seiner Subalternen, und um diese nicht zu verstimmen, lebt er lieber in Anarchie mit den Männern des Wissens, deren es in seiner Partei gibt. All die neugebacknen Unitarier in den Provinzen, eben deshalb weil sie Unitarier sind, kranken an demselben Uebel wie jene; d. h. jeder hält sich für einen Chef, einen Minister, einen Gouverneur, und keiner will sich blofs als Soldaten, als Beamten, als Bürger ansehen. Alsdann, Herr Minister Ihrer Majestät der Königin von England, wenn man solche Feinde hat, ist das Mittel sie zu verderben, *ihnen Zeit zu geben, dafs sie sich selbst verderben*; und *das* ist’s was ich thue.“

---

[1]) *Montonera* ist die irreguläre Reiterei, hauptsächlich aus den halbwilden Bewohnern der Pampas zusammengesetzt.

— „O! ganz vortrefflich! Das ist ein herrlicher Plan!" — rief Mandeville ganz aufgeregt.

— „Erlauben Sie, ich bin noch nicht zu Ende", — sagte Rosas mit demselben Phlegma, — „wenn man solche Feinde hat", — fuhr er fort, — „dann schätzt man sie nicht nach der Anzahl, sondern nach dem Werthe, den jede Fraction, jeder Kreis, jeder Mann vorstellt; und vergleicht man nun diese Fractionen mit der gegentheiligen Macht, einer soliden, organisirten, wo nur *Einer* befiehlt und alle Uebrigen gehorchen, wie die Arme dem Willen, alsdann wird man zu dem Schlusse kommen, dafs der Triumph dieser letzteren Macht gesichert ist, unfehlbar, auch wenn sie kleiner schiene im Vergleich mit der Gesammtsumme ihrer Feinde in Masse. Verstehen Sie nun völlig, in welcher Weise man die Situation meiner Feinde und die meinige würdigen mufs?" — frug Rosas, der nicht einen Augenblick den Gleichmuth verloren hatte, womit er seinen originellen Feldzugsplan zu entwickeln begonnen hatte, welcher das Resultat seiner ausführlichen *Studien* war, die er, während seines öffentlichen Lebens, über die Feinde gemacht hatte, die ihn bekämpften und die, indem sie ihn verderben wollten, *selbst ihm jene grofse Macht und die Mittel lieferten, die ihm solch ein Ansehen in den Augen der Welt gaben, und die er allein nie weder das Talent noch die Kraft gehabt hätte, zu erwerben.*

Am 31. October 1840 wurde in der That durch Lord Palmerston's Vermittlung Rosas' Zwist mit Frankreich beigelegt und die französische Blokade von Buenos Aires aufgehoben; und im November 1840 wurde, wie bemerkt, Lavalle wiederholt von Rosas geschlagen, zur Flucht nach Tucuman genöthiget und bei Jujuy überfallen und getödtet. Nun erst konnte Rosas seiner Blutherrschaft die Zügel schiefsen lassen, und bis zum Jahre 1843 liefs er gegen 6000 Menschen (5 Procent der Bevölkerung von ganz Buenos Aires) hinrichten; dennoch wurde er abermals durch das Suffrage universel [1]) im Jahre 1849 mit noch unumschränkterer Gewalt wieder gewählt! —

---

[1]) Dies ging so weit, dafs sich in den Pfarren von Buenos Aires Vereine bildeten, die Parroquiales genannt, die in Procession das Bildnifs des Rosas in die Kirche trugen, wo es von den Geistlichen im Ornate empfangen und auf einem Altare aufgestellt wurde; denn Rosas hatte auch die

Man sieht, auch in Amerika gibt es Männer die *Studien* zu machen verstehen; so manche europäische Diplomaten könnten, gleich Herrn Mandeville, zu ihnen noch in die Schule geschickt werden; und auch *unsere* Unitarier könnten sich an dem Schicksal der amerikanischen ein Beispiel nehmen, die erst nach vielen Niederlagen, nachdem sie die blutigste Tyrannei erduldet, einsehen lernten, daſs eben in ihrer Uneinigkeit und gegenseitigen Scheelsucht die gröſste Stärke ihres Gegners bestand, und daſs nur ein aufrichtiges Zusammenwirken im Stande war, den Restaurador de las leyes [1]) — wie Rosas von seinen fanatischen Anhängern und den Revolutionsmüden genannt wurde — zu besiegen und zu verjagen [2]).

Geistlichkeit, mit Ausnahme der Jesuiten, völlig gewonnen. Unser Verf. sagt davon mit gerechter Indignation: „En los brazos de los federales — de los federales dignificados con la casaca de nuestros generales, é con el barton de nuestros magistrados, pero plebeyos y corrompidos de corazon — el retrato del dictador fué conducido hasta los templos, y recibido en la puerta de ellos por los sacerdotes en sobrepelliz: paseado por entre las naves bajo el Santo Palio, y colocado en el altar al lado del Dios crucificado por los hombres“.

[1]) Durch welche Art von Gesetzen er die Ruhe herstellte, beweist z. B. das berüchtigte *Hunger-Gesetz* (Ley de hambre) vom 16. September 1840, wodurch die Unitarier völlig rechtlos, aller ihrer beweglichen nnd unbeweglichen Güter durch die Confiscation verlustig erklärt, und im eigentlichen Sinne dem Hungertode preisgegeben wurden, wenn sie nicht eher von der Henkerbande (Mas-horca) erschlagen und geplündert worden waren.

[2]) Nachdem Rosas im Jahre 1852 endlich völlig besiegt worden war, entkam er als Matrose verkleidet und rettete sich nebst seinen beiden Söhnen und seinen beiden Töchtern auf das englische Kriegsschiff Locust, das ihn bei Cork in Irland landete, wo er von seinem Verbündeten und Gönner, dem edlen Lord Palmerston, mit offenen Armen aufgenommen wurde.

Ferdinand Wolf.

Das Neueste zur Ossian-Frage.

Wem auf dem Continent die schottischen und irischen Zeitschriften und Abhandlungen, in welchen über die Aechtheit oder Unächtheit des Macphersonschen Ossian herumgestritten wird, — und ihre Zahl ist Legion — nicht zu Gebote stehen, der greift wohl, auch nach der übersichtlichen Geschichtsdarstellung der berühmten Streitfrage von Löbell (Entwickelung der deutschen Poesie seit Klopstock's erstem Auftreten bis zu Göthe's Tode, 1856. Bd. I, 122—125, 272—311), wenn er sich ein gründliches Urtheil über dieselbe bilden will, nach dem Buch von Talvj (Mad. Robinson, geb. T. A. L. von Jakob) „die Unächtheit der Lieder Ossians und des Macphersonschen Ossians insbesondere. Leipzig 1840. 8°“. Die Verfasserin folgt hauptsächlich den Untersuchungen der irischen Gelehrten, namentlich O'Reilly's (Irish Transactions Vol. XVI. Part. II. pol. Lit.) und Drummond's (ebenda), sowie einigen Schotten, die, durch Patriotismus nicht verblendet, sich gegen die Aechtheit des Macphersonschen Ossian auszusprechen gewagt haben, unter ihnen Walter Scott. Das Ergebnifs, welches sich herausstellt, gibt sie selbst in ihrer Vorrede in folgendem Satze an: „Vermittelst der Aufsätze O'Reilly's und Drummond's liegt es nun ganz unwidersprechlich zu Tage, dafs Macpherson's sogenannte englische Uebersetzung ein aus Jugenderinnerungen hochländischer Liederbrocken, mannichfacher Lectüre, besonders aber irischer Volkssagen und Liedermärchen, zusammengesetztes Original, die sogenannten gälischen Originale aber eine von ihm im heutigen corrumpirten ersischen Dialecte verfafste Uebersetzung des englischen Originals sind.“ Im Buche selbst sucht die Verfasserin, zur Begründung dieses Satzes, ganz besonders nachzuweisen, dafs Macpherson, wo ihm bei Abfassung seines englischen Ossian alte Handschriften zu Gebote standen, einzig und allein irische Manuscripte gehabt haben könne, deren Lieder nur in den Thatsachen mit dem Macphersonschen Machwerk Aehnlichkeit haben, in der Fassung und im Wortlaut aber durchaus abweichen. Zu diesem Zwecke sagt sie S. 101: „Macpherson behauptete allerdings *einen* Theil der Dichtungen in alten ersischen Handschriften gefunden zu haben. Auch geht aus der durch die hochländische Commission angestellten Untersuchung hervor, dafs er wirklich Manuscripte in Händen gehabt, die alt und bestaubt aussahen. Ob dies aber erstens wirklich Manuscripte von einigem Alterthum, zweitens ob es ersische,

drittens ob es überhaupt Handschriften der Ossianischen Dichtungen waren, viertens inwiefern Macpherson befähigt war, alte Manuscripte zu entziffern, ist eine andere Frage. In seinem Nachlafs hat sich durchaus kein Manuscript gefunden, welches nicht von ihm selbst oder von einem Schreiber in seinem Auftrage geschrieben gewesen wäre. Es ist jedoch wiederholt von einer Handschrift gälischer Gedichte die Rede, welche in der Familie Clanronald aufgehoben und im Anfange des vierzehnten Jahrhunderts von dem Barden derselben, Paul Mac Mhusich, gesammelt worden sei. Dies Manuscript, aus mehreren kleinen Octavbänden bestehend, soll Macpherson von einem der Clanronalds erhalten haben. Kein Mensch kann sagen, was daraus geworden. Die Untersuchungs-Commission bezeugt, dafs nur ein Band davon gefunden worden, der zum Theil englische, zum Theil gälische Gedichte enthalten; kein Wort von Ossian". — S. 103: „Wenn Macpherson alte Manuscripte besafs, so hätten diese *irisch-gälische* sein müssen". — S. 104: „Was er von älteren Manuscripten in Händen hatte, waren ohne Zweifel irische, und namentlich wohl eine Abschrift vieler Finnianischen Gedichte —. Die meisten seiner Ossianischen Dichtungen sind auf dieselben gegründet, d. h. so, dafs sich der Gang der Begebenheiten darin erkennen läfst, und da ihm Alles daran lag, gerade das zu verbergen, und erstere für ächte *schottische* Nationalproducte gelten zu lassen, so wird jeder natürlich finden, dafs er die Manuscripte sorglich vernichtete". — S. 107: „Merkwürdig ist, dafs sich für alle Gedichte seines ersten Bandes eine Art von Autorität finden läfst; — so für „Carthon" die irische Erzählung Conloch (s. Miss Brooke); der Tod Oskar's im ersten Buche von Temora ist aus einem der irischen Gedichte auf die Schlacht bei Gabbra genommen, wovon ein Bruchstück als ein eigenes Lied in Umlauf war."

Ganz besonders aber mufste die Ansicht der irischen Gelehrten, dafs Macpherson nur aus irischen Handschriften diejenigen seiner Gedichte, welchen solche alte Quellen zu Grunde liegen, geschöpft haben könne, der Umstand stützen, dafs, während irische Manuscripte alter, vorzüglich Ossian zugeschriebener Lieder sich in den Bibliotheken Dublins u. s. w. befinden, schottische Handschriften dagegen, welche nur annähernd eines jener Gedichte enthalten hätten, nicht nachweisbar waren. Mit Bezug auf den (schon oben erwähnten) im Jahre 1805 erschienenen und aus einer Arbeit von 8 Jahren hervorgegangenen Bericht der

Commission der hochländischen Gesellschaft von Schottland, welche den Auftrag hatte, die Echtheit des Macphersonschen Ossian zu prüfen, sagt Talvj S. 31: „Die Commission fand wohl alte Lieder von den Finniern, die dem Ossian zugeschrieben werden (und aufserdem eine Menge andere), allein kein einziges, welches selbst dem eifrigsten schottischen Patrioten für das Original eines der Macpherson-Ossianischen Gedichte gelten konnte". — S. 69: „Gillie, Hill, Young und die hochländische Gesellschaft haben diejenigen sogenannten Ossianischen Lieder, die unter dem Volke (von Hochschottland) in Umlauf waren, gesammelt. Sie sind nach dem Urtheil der tüchtigsten Sprachkenner ziemlich verderbt in Sprache und Metrum, aber keineswegs Producte des heutigen ersischen Dialects und finden sich auch gröfstentheils, nur reiner in Sprache und Form, in irischen Manuscripten wieder, auch, wie das bei Volksliedern unvermeidlich ist, in abweichenden Recensionen unter den irischen Landleuten. Bei der so alten Uebersiedelung der Sagen von den Finniern nach dem Westen von Schottland — im sechsten Jahrhundert nämlich gingen die Scoten aus Irland nach Schottland über und gründeten ein eigenes Königreich in Argyleshire, aus dem das Königreich Schottland erwuchs — und dem poetischen Geiste des Volkes dort ist es höchst auffallend, dafs nicht dort andere Lieder von ihnen entstanden. In der That, nichts würde natürlicher scheinen, als dafs die hochländischen Sgealaichies, ganz unabhängig von den irischen, die alten Sagen zu Liedern verarbeitet hätten. Allein die Hochländer scheinen die eigne poetische Kraft auf andere, rein vaterländische Gegenstände verwandt, und von Irland nicht nur die Sagen, sondern auch in späteren Jahrhunderten die metrischen Bearbeitungen derselben, d. h. die Lieder überkommen zu haben".

Was endlich die sogenannten gälischen Originale anbetrifft, so sind die vorurtheilsfreien Schotten, wie Walter Scott (s. Lockhardt I, 270) u. A. mit den irischen Gelehrten darüber einig, dafs sie von Macpherson selbst angefertigt worden seien. Es heifst darüber bei Talvj S. 112: „Nur von acht Gedichten hatte er — darüber fand sich ein Memorandum von Macpherson's Hand in seinem Nachlasse — „die gälischen Originale" Herrn Mackenzie, dem die Besorgung der Herausgabe von der hochländischen Gesellschaft ursprünglich anvertraut worden, übergeben. Wo die drei andern Stücke, die nachher gälisch publicirt worden, hergekommen, ob sie in Macpherson's Nachlafs gefunden, oder von

seinen Executoren in das Werk gestellt, bleibt ganz unentschieden. Genug, von den zwei und zwanzig Macpherson-Ossianischen Dichtungen sind nie mehr als elf gälisch zu Tage gefördert worden; warum aber die Herausgabe derselben bis zum Jahre 1807 verschoben wurde, nachdem Macpherson bereits zehn Jahre gestorben, darüber verlautet nichts. — Das Erscheinen der „Originale" diente dem echten Kenner zur Bestätigung seiner Ueberzeugung, dafs die Gedichte Producte der neuesten Zeit und wahrscheinlich von Macpherson selbst verfafst waren. — Es würde ganz nutzlos sein, für deutsche Leser hier abzuschreiben, wodurch Oreilly und Drummond darthun, wie wenig das Metrum derselben (der Originale) sowohl mit den ältesten echten, als mit den mittelalterlichen Liedern übereinstimmt, und wie unvollständig es den letzteren nachgeahmt ist, als auch wie sie aus den vielen sprachlichen und grammaticalischen Fehlern und modernsten Ausdrücken beweisen, dafs die sogenannten Ossianischen Dichtungen nicht die Erzeugnisse eines echten gälischen Sgeulaich, sondern das Machwerk unserer Tage und zwar *nach* dem englischen Ossian entstanden sind". — S. 80: „Das Versmafs, in welchem die mittelalterlichen Heldengedichte der Gälen gebildet sind, heifst *Dan direach.* Je vier und vier Verse, die immer einen vollständigen Sinn geben, jeder von sieben oder acht Silben, machen einen *Rann* aus. — In den sogenannten Macphersonschen Originalen ist aber keine Spur von vierzeiligen in sich abgeschlossenen Ranns, noch von Assonanzen u. s. w."

Einen besonderen Nachdruck legt bei ihrer Beweisführung und mit völligem Recht die Verfasserin darauf, dafs die sentimentalen Dichtungen, welche Macpherson für alte Volkspoesie ausgab, von einer solchen himmelweit verschieden sind; und vergifst auch nicht, Macpherson's völlig unerklärliches Benehmen, als schwer in's Gewicht fallend für die Unächtheit aller seiner Ossianischen Gedichte, in die Wagschale zu legen.

Wenngleich nun dieses Resultat, zu welchem hauptsächlich die Untersuchungen der irischen Gelehrten geführt haben, im Ganzen und Grofsen für ausgemacht angenommen werden mufs, so kann es doch in Einzelheiten noch eine beträchtliche Modification erleiden. Ich habe gerade deshalb die eigenen Worte der Verfasserin in einiger Ausführlichkeit hierher gesetzt, damit man die so eben vorläufig angedeutete Modification jenes Resultats um so genauer bemerken könne.

Dafs die von Macpherson veröffentlichten Ossianschen Ge-

dichte nicht durchweg aus einer Uebersetzung aus dem Gälischen hervorgegangen sind, leidet keinen Zweifel.

Dafs er dagegen nicht einzelne Gedichte oder einzelne Stellen dieser Gedichte aus alten gälischen Manuscripten wirklich übersetzt haben sollte, ist keinesweges ausgemacht. Von einzelnen Bruchstücken, die er in seine Gedichte verschmolzen habe, leugnet es sogar Niemand. „So geschickt — heifst es bei Talvj S. 32 — hatte Macpherson die Bruchstücke sogenannter Ossianischer Lieder benutzt, die sich seit Jahrhunderten in den Hochlanden angesiedelt, so künstlich sie in seine Dichtungen verwoben, dafs diese dadurch allen dort Erzogenen einen bekannten Klang bekamen, ohne dafs Einer, wenn er recht zuhörte, behaupten konnte, sie seien mit jenen Gedichten identisch, die er selbst im Volke gehört, und die ohne Zweifel keine anderen waren, als die, welche Young und Hill unter den Hochländern fanden, und welche jetzt die einzige Ausbeute der hochländischen Gesellschaft gewesen waren.“ — Aber wenn Bruchstücke, warum nicht einzelne Episoden, warum nicht ganze Gesänge? Nimmt man an, dafs Macpherson durch den Gebrauch gewisser Beiwörter, durch Hinzufügung von Vergleichen, durch den häufigen Gebrauch der Inversion, durch emphatische *O* und elegische *But*, durch Fragen, Imperative, Anreden und dergleichen Kunstgriffe mehr die ruhigere Haltung der Originale leidenschaftlicher machte, um sie seinem Geschmack und seinen eigenen Productionen gleichförmiger zu machen, so bleibt Nichts, was der Voraussetzung, einzelne Abschnitte, einzelne Episoden, ja einzelne Lieder seien, unter der obigen Einschränkung, wirkliche Uebersetzungen aus dem Gälischen, mit völliger Ueberzeugungskraft entgegenträte.

Denn dafs die alte strophische Anordnung in ihnen fehlt, spricht noch keineswegs dagegen, dafs einzelne Stellen nicht aus dem Altgälischen entnommen sein könnten. Die strophische Anordnung, welche die irischen Lieder beibehalten haben, kann in der hochländischen Fassung verloren gegangen sein. Auch die von Gillie, Hill, Young im Hochlande gesammelten Ossianischen Lieder zeigten sich verderbt im Metrum; s. o. S. 185. Damit ist zugleich auch die Verletzung des regelrechten strophischen Baus gemeint. Die ähnliche Erscheinung zeigt sich auch wohl anderwärts. Die älteste Epik der Griechen hat wahrscheinlich ebenfalls eine strophische Anordnung der Hexameter gekannt; Spuren davon sind am deutlichsten in der Theogonie und in den grofsen Eöen (*Ἠοῖαι*) Hesiods erkennbar; vielleicht auch im *κα-*

τάλογος Homers: — es haben bekanntlich Gelehrte (unter andern Gruppe) versucht — ganz wie es bei manchen Oden des Horaz geschehen ist — aus dem wiederhergestellten strophischen Bau die angeblich unechten Bestandtheile der hesiodischen Theogonie auszumerzen, wiewohl unter Gruppe's Händen bei diesem Verfahren das mehr als 1000 Verse lange Gedicht auf etwa 111 Verse hat beschränkt werden müssen; — dagegen ist der strophische Bau bei Homer und in dem griechischen Epos überhaupt sonst gänzlich aufgegeben worden.

Aber ohne auf eine solche Analogie etwas zu geben, kann man durch einen viel schlagenderen Grund den Beweis führen, dafs Macpherson sich nicht allein, ja sogar nicht hauptsächlich auf die irischen, in Strophenform gefafsten Lieder von den Finniern stützte. Denn hätte er nur strophische Lieder vor sich gehabt, um auf Grundlage derselben seinen Ossian zu schmieden, so mufste er ohne alle Frage, wenn er seine Dichtungen für getreue Bearbeitungen und Uebersetzungen der alten Poesie ausgeben wollte, um die Täuschung zu unterstützen, selber für seinen Ossian, auch wenn er das Versmafs aufgab, doch die Spuren der Strophenform beibehalten, oder erkünsteln: er müfste dafür gesorgt haben, dafs in Sätzen und Abschnitten sich der ursprüngliche strophische Bau abspiegelte. Dafs er es nicht gethan, beweist, dafs seine hauptsächliche, oder mindestens doch, dafs seine erste Quelle Lieder waren, welche die Strophenform nicht bewahrten.

Wenn ferner die irischen Manuscripte, welche mit Macphersonschen Gedichten den gleichen Gegenstand behandeln, von der Darstellung und von dem Wortlaut seiner Verse durchaus abweichend sind, so können ihm doch andere, nämlich hochschottische oder in Hochschottland angefertigte und veränderte Manuscripte gedient haben, in welchen, nach jahrhundertlanger Tradition, Darstellung und Wortlaut von der in einem andern Lande beibehaltenen oder nach und nach angenommenen Fassung abgegangen waren.

Es bleibt daher immerhin eine Möglichkeit, dafs zwar keineswegs die ganze Ossianische Dichtung, aber doch der Kern derselben, — allerdings gewifs nur ein unbedeutender Bruchtheil des Ganzen — wirklich aus gälischer Ueberlieferung oder geradezu aus gälischen Manuscripten gezogen worden ist.

Es läfst sich auch endlich Macpherson's Verfahren leichter erklären, wenn man annimmt, dafs er einzelne Theile seiner Os-

sianischen Gedichte nach wirklich alten Manuscripten übersetzt, andere wenigstens paraphrasirt, den gröfseren Theil entweder nach vorhandenen Sagen selbst gedichtet, oder aber auch gänzlich erfunden habe. Doch hiervon nachher.

Ohne das Vorhandensein eines solchen gälischen Manuscripts, welches in wirklich alter Sprache und unbezweifelt aus früherer Zeit herrührend dem Wortlaut eines oder einiger der von Macpherson in englischer Sprache veröffentlichten Gedichte entspricht, würde es, nach den oben im Auszuge mitgetheilten Untersuchungen der bedeutendsten Kenner der gälischen Sprache und Literatur, eine beispiellose Verwegenheit sein, auch nur die gedachte Möglichkeit aufzustellen, geschweige denn eine ganze Hypothese auf dieselbe zu gründen.

Es ist aber ein solches altes Manuscript vorhanden.

Es ist sogar dies Manuscript auch schon der behufs der Untersuchung der Aechtheit des Macphersonschen Ossian seit 1797 niedergesetzten Commission der hochländischen Gesellschaft von Schottland bekannt gewesen. Ob es wegen der geringen Kenntnifs, welche Donald Smith, dem man die sprachliche Seite der Prüfung ganz überlassen hatte, vom älteren Gälischen besafs, nicht gehörig benutzt worden ist, ob Manches in demselben aus irgend einer Ursache und unbegreiflicher Weise übersehen worden ist, oder aus gewissen Gründen nicht recht hat benutzt, sondern übersehen werden sollen, läfst sich schwer entscheiden; doch ist das Letztere nicht unwahrscheinlich. Drei für die Frage wenig bedeutsame Fragmente desselben sind im Report u. s. w. S. 93—102 abgedruckt. S. auch Talvj S. 34; aber vergl. besonders unten S. 197.

In den Proceedings of the society of antiquaries of Scotland, Vol. II, part. 1. Edinburgh, Neill and company — es ist dies eine Gesellschaft in Edinburgh, welche unter der Protection der Königin Victoria steht, und welche alle zwei Jahre einen Band ihrer Verhandlungen veröffentlicht — befindet sich in der letzten, die Sitzungen von 1855 und 1856 (der 75. Sitzungsperiode) umfassenden Nummer folgende Abhandlung:

Notices of ancient Gaelic poems and historical fragments in a ms. volume (written in the years 1512 to 1529) called „the Dean of Lismore's book" in the advocate's library. By the Rev. Thomas M'Lauchlan, Edinburgh.

Der Verfasser ist ein Hochländer: man hat also vielleicht, wegen des bekannten Patriotismus der Schotten, Veranlassung,

seinem Urtheil zu mifstrauen; aber man hat dennoch keinen Grund, an den von ihm berichteten Thatsachen zu zweifeln. Wie weit seine Kenntnifs des Alt-Gälischen reicht, mögen seine Landsleute und die Irländer feststellen; aus seinem Aufsatze geht hervor, dafs er das gälische Manuscript entziffert und übersetzt; dies ist hier genügend. Da seine Abhandlung in Deutschland schwerlich sehr bekannt geworden sein wird, wenigstens noch, so viel ich weifs, in keiner Zeitschrift erwähnt worden ist, so werde ich sie im Auszuge mittheilen.

Das Manuscript, über welches der Verfasser eine genaue Auskunft gibt, ist wahrscheinlich theils von einem Dechanten von Lismore, Namens Jacob M'Gregor, theils von einem andern M'Gregor, Duncan, Sohn des Dugald etc. geschrieben und durch John Mackenzie, Esq., vom Tempel in London [1]) an die hochländische Gesellschaft geschenkt worden. Wie es in seine Hände gekommen, und wo es während der 300 Jahre seit seiner Abfassung verborgen gewesen ist, weifs man nicht. Aber John Mackenzie ist Macpherson's Testamentsvollstrecker gewesen; es kann daher ein Theil der Macphersonschen Sammlungen gewesen sein. Es ist in sächsischer Schrift abgefafst (saxon character); der Verfasser macht darauf aufmerksam, dafs Johnson, Journey to the Western Islands, sagt, der Herausgeber des Ossian habe behauptet, einen Theil der Gedichte in sächsischer Schrift bekommen zu haben; dies würde der Schrift dieses Manuscripts entsprechen. Es ist die älteste Probe von geschriebenem schottischen Gälisch. Die Orthographie ist phonetisch; dies erschwert noch das Verständnifs des auch sonst schwer lesbaren Manuscripts. Es enthält auf 311 Seiten von je 6—28 Zeilen, und in etwa 11000(?) Zeilen überhaupt, 159 verschiedene Bruchstücke von 66 verschiedenen Autoren; die ersten 4 Seiten sind unleserlich. 800 Zeilen des Manuscripts sind Ossianisch, d. h. in Ossianischem Stil und Versmafs, und beziehen sich auf die Ereignisse der Fingalgeschichte. Manche von den Stücken sollen, der Angabe nach, von Ossian selbst sein, andere von Caoilt M'Ronan, Conall M'Edirskioil (oder O'Driscoll), Fergus Filidh und andern Dichtern der Ossianischen Periode. Es geht aus diesen Fragmenten

[1]) Nicht zu verwechseln mit Henry Mackenzie, der den Report of the committee of the Highland society of Scotland, appointed to inquire into the nature and authenticity of the Poems of Ossian herausgegeben hat. — Den Report habe ich, weil er auf der königl. Bibliothek zu Berlin nicht vorhanden ist, leider nicht einsehen können.

deutlich hervor, dafs Gedichte, welche von Ossian, dem Sohne Fingals, verfafst sein sollten, in den schottischen Hochlanden im XVI. Jahrhundert vorhanden waren und in der Landessprache niedergeschrieben wurden. Man bemerkt auch sofort, dafs die Personen, welche in diesen Gedichten erwähnt werden, in dem Ossian Macpherson's vorkommen, dafs die Scene ihrer Thaten dieselbe ist, nämlich Irland und die schottischen Hochlande, und dafs die erzählten Ereignisse identisch sind. „Die Frage bleibt" — so fährt der Verfasser fort — „übrigens: Sind einige von den Gedichten in dem Manuscript dieselben mit denen, welche Macpherson veröffentlichte? Bei Beantwortung dieser Frage würden wir Vortheile haben, welche die Commission der hochländischen Gesellschaft, die 1805 über die Aechtheit oder Unächtheit der Ossianischen Gedichte sich auszusprechen hatte, nicht besafs. Als sie ihren Bericht abfafste, waren nur zwei Fragmente von dem ganzen Macphersonschen Ossian im Original veröffentlicht worden, nämlich das Gedicht Carrickthura und ein Buch von Temora. Daher waren die Ausfchufsmitglieder genöthigt, ihre eigenen gälischen Sammlungen mit Macpherson's englischer Uebersetzung zu vergleichen. Seitdem ist das ganze Werk in dem ursprünglichen Gälischen veröffentlicht worden, und wir würden jetzt im Stande sein, mit ihm alle Sammlungen, die noch gemacht werden oder schon gemacht worden sind, zu vergleichen. Es ist Thatsache, dafs die Nothwendigkeit, vermittelst einer Uebersetzung zu urtheilen, den ganzen Charakter der Ossianischen Streitfrage nicht wenig beeinträchtigt hat."

Ich erlaube mir hier eine nothwendige Zwischenrede. Man sieht einmal aus der Ausdruckweise des Verfassers, dafs er ziemlich geneigt ist, die nach Macpherson's Tode herausgekommene gälische Ausgabe seines Ossian für ein Original und nicht für eine erst nach dem Englischen angefertigte Uebersetzung zu halten; andererseits aber modificirt er den Ausdruck: „das ganze Werk sei in dem gälischen Original erschienen" im Folgenden sehr bedeutend.

„In den Bruchstücken, welche das Manuscript enthält" — so sagt M' Lauchlan weiter — „haben wir unbezweifelbar die Namen, welche in Macpherson's Werk auftreten: Fingal, Gaul, den Sohn Morni's, Oscar, den Sohn Ossian's, Garve, den Sohn Starno's, die Dänen, Cuchullin u. s. w. Ohne Zweifel, wenn Macpherson's Ossian ein Betrug ist, so hat er Gebrauch gemacht von Personen und Namen, welche Jahrhunderte lang einem jeden ein-

geborenen Hochländer geläufig waren. Die einzige Eigenthümlichkeit von den in diesem Manuscript enthaltenen Bruchstücken ist die häufige Einführung St. Patrick's." — Man weifs, mufs ich wiederum bemerken, dafs die Verbindung St. Patrick's mit Ossian in den irischen Liedern ganz gewöhnlich ist, s. Mifs Brooke's reliques und Talvj. — „Es finden sich hier zahlreiche Gespräche zwischen dem Heiligen und Ossian, und viele von den Gedichten sind von dem letzteren an den ersteren gerichtet. Das Christenthum des Dichters ist von einer etwas fraglichen Natur; wenn diese Stellen zu den ächten gehören", — man sieht, dafs der Verfasser es nicht für unmöglich hält, dafs echte Lieder des alten Barden Ossian uns erhalten sein könnten; — „würden sie die Zeit Ossian's in die des St. Patrick herunterrücken, und würden zugleich anzeigen, dafs sein Vaterland nicht Schottland, sondern Irland wäre" — woran bekanntlich aufserhalb Schottland schon lange Niemand mehr zweifelt. — „Das Folgende ist ein Auszug aus einem dieser Bruchstücke No. 215 (22 Zeilen)." — Damit diejenigen, denen der englische Ossian bekannt ist, nach der englischen Uebersetzung, welche M'Lauchlan von diesen Zeilen gibt, wenigstens annähernd über sie ein Urtheil bilden können, habe ich sie nicht erst noch ins Deutsche übertragen, weil man sonst vielleicht denken könnte, ich hätte sie durch meine Uebersetzung „trivial" gemacht. Uebrigens wird auf dieses Bruchstück oder ein ähnliches, das irgendwo anders erhalten sein mufs, in dem Buche von Talvj S. 70 angespielt.

„Ossian, the son of Fingal, said:
Tell me, Patrick, the honour which belongs to us,
Do the Fingalians of Ireland enjoy the happy heaven?
I tell thee assuredly, Ossian of bold deeds,
That neither thy father, nor Gaul, nor Oscar, are in heaven.
Sad is thy tale to me, O Priest,
I worshipping God, and that the Fingalians of Ireland should be excluded from heaven.
Is it not well for thee to be blessed thyself,
Although Caoilt, and Oscar, and thy father should not share thy blessedness?
I care little for any blessedness above,
Unless shared with Caoilt, and Oscar, and my father!
Better for thee to see the countenance of the Son of Heaven
Than that thou should'st possess all the gold in the world.
Tell me, thou tonsured priest, concerning the heavenly throne;
I would gladly give thee an account of the battle of Gaura.

Man findet den Namen des St. Patrick an keiner Stelle von Macpherson's Ossian, wahrscheinlich, weil er den Schlufs machte, dafs alle Stellen der überlieferten Gedichte, in denen Anspielungen auf den Namen des Heiligen vorkommen, nicht ächt seien und für blofse spätere Interpolationen gehalten werden müssen."

In der That sagt Macpherson in einer Note zu Cath-Loda, III: Their interpolations (of the bards) are so easily distinguished from the genuine remains of Ossian, that it took me very little time to mark them out, and totally to reject them. Und so entscheidet er am Ende des II. Gesanges: The continuation of this episode is just now in my hands; but the language is so different from, and the ideas so unworthy of Ossian, that I have rejected it, as an interpolation by a modern bard; und am Anfang des I. Gesanges, von einem andern Gedichte sprechend: It is not the work of Ossian; the phraseology betrays it to be a modern composition. It is something like those trivial compositions which the Irish bards forged, under the name of Ossian, in the fifteenth and sixteenth century. S. Talvj S. 55. In solcher Weise wird Macpherson, nach M'Lauchlan's Ansicht, alle Gedichte angesehen haben, in denen der Name Patrick vorkommt. Die irischen Gelehrten dagegen meinen, dafs Macpherson manche solche Stellen nach seiner Weise benutzt, nur aus Patrick „Culden" gemacht habe. S. Talvj S. 24. 109.

„Aber abgesehen davon", — so fährt M'Lauchlan fort, — „dafs die Personen und die Namen in unserm Manuscript und in Macpherson's Ossian identisch sind, die geschichtlichen Ereignisse, die in beiden vorkommen, sind es in gleicher Weise. Wir haben den Tod Oscar's auf S. 230 des Manuscripts und im ersten Buch von Macpherson's Temora. Wir haben die Geschichte der Faineasolis, des Mädchens von Craca, in dem Macphersonschen Fingal [Gesang 3 gegen Ende; der Name ist übrigens bei Macpherson Fainasóllis] auf S. 220 des Manuscripts und Anderes mehr. Hieraus wird es klar, dafs die Geschichten oder die Sagen der Ossianischen Gedichte den Hochländern im Jahre 1512 allbekannt waren, und, um das Wenigste zu sagen, der Gegenstand der Gedichte Ossian's wurden, wie sie uns Macpherson gegeben hat; oder in andern Worten, — und es darf kein kleines Gewicht dieser Thatsache beigelegt werden, — was geschichtlich ist in den Ossianschen Gedichten, war lange bekannt und ist von einem Alter, welches weit über den Bereich der geschriebenen Geschichte [d. h. doch wohl nur Hochschottlands] hinausgeht (is

of an antiquity far beyond the range of written history). Neuere Entdeckungen authentischer geschichtlicher Documente in Irland dienen sehr erfolgreich dazu, diese Thatsachen festzustellen, und zeigen weiter, dafs viele von den Vorfällen in der alten irischen Geschichte, welche von Ossian berichtet werden, genau richtig sind, obgleich man sie lange Zeit für abweichend von der wirklichen Geschichte gehalten hat." — Es ist zu bedauern, dafs der Verfasser diese Ereignisse nicht näher angibt, noch auch jene neu aufgefundenen Documente irgendwie bezeichnet.

„Aber während die bisher vorgelegten Thatsachen leicht ausgemacht sind" — so heifst es weiter in dem Aufsatz — „bleibt immer noch die Frage übrig nach der wörtlichen Uebereinstimmung zwischen unserem Manuscript und Macpherson's Ossian."

„In den oben erwähnten Fragmenten — den Episoden „Faineasolis" und „der Tod Oscar's" — ist es leicht, diese Frage durch Vergleichung einer Prüfung zu unterwerfen. Aber es ist entmuthigend zu finden, dafs während in der englischen Uebersetzung von Macpherson die erstere dieser Episoden gegeben ist, sie in dem Gälischen fehlt. Statt des Originals haben wir nur eine Anzahl von Sternchen. Dies ist bemerkenswerth, da die Geschichte eine in den Hochlanden wohlbekannte war. Der Tod Oscar's, obgleich ähnlich in den Thatsachen, ist nicht genau übereinstimmend in den Worten; z. B. an der Stelle, wo der Vater den Sohn entdeckt, heifst es bei Macpherson: Chunnaic sinn òg Oscar air 'sgéith, 'S a dhearg fhuil ag iadhagh m'a thaobh; we saw young Oscar stretched on his shield, his red blood eddying by his side. Im Manuscript haben wir: 'S ann fhaair mi mo mhac fein 'n a luidh air uilin clì, a sgiath uabhrais air an làthair, agus a lann 'n a dheas laimb; I found my son lying supported by his left arm, his terrible shield on the ground, and his right hand grasping his spear. Dies gibt eine hübsche Vorstellung von der gelegentlichen Aehnlichkeit des Wortlautes, welche, wie man sehen wird, keineswegs sehr grofs ist. Uebrigens verdient es bemerkt zu werden, dafs diese Fassung der Schlacht von Gabhra in dem Manuscripte nicht Ossian, sondern Allan M' Rorie zugeschrieben wird. Das bemerkenswertheste Beispiel von Uebereinstimmung zwischen dem Manuscript und dem Macphersonschen Ossian stellt sich in dem Gedicht Carthon heraus, wie es in dem letzteren genannt wird. In Macpherson's Darstellung ist die Erzählung gegeben, als die von Clessámmor und seinem Sohne Carthon, von denen der letztere von seinem Vater in ei-

nem Zweikampf getödtet wurde, da derselbe nicht wufste, dafs er seinen Vater sich gegenüber hatte, und der Sohn es verschmähte, sich zu erkennen zu geben, aus Furcht, es möchte ihm als Feigheit ausgelegt werden. S. Macpherson's Note. Diese Geschichte wird in dem Manuscript von Cuchullin und seinem Sohne Conlaoch erzählt, und dies war die allgemein in dem Hochlande bekannte Fassung. Es ist wenig oder gar keine Abweichung, aufser in den Namen; aber es ist betrübend zu finden, wenn wir daran gehen wollen, das Manuscript mit dem Gälischen Macpherson's zu vergleichen, dafs diese Abtheilung gerade in demselben vorenthalten worden ist. Stellt man die Vergleichung mit der englischen Uebersetzung an, so ist die Uebereinstimmung, mit der einzigen Ausnahme der Namen, beinahe vollständig. Es besteht eine sehr auffallende Aehnlichkeit zwischen dieser Geschichte von Cuchullin und seinem Sohne mit der morgenländischen von Rustum und seinem Sohne Zorab, wie sie von dem persischen Dichter Firdusi gegeben wird." [Dies wird von Talvj kurz erwähnt, S. 72.] „Liest man die Skizze von Rustum, welche in Lamartine's Caractères célèbres entworfen wird, so mufs jeder, der mit der celtischen Sage einigermafsen bekannt ist, von der beinahe vollständigen Gleichartigkeit beider betroffen sein: die Geburt der Söhne, ihre Auferziehung durch die Mütter, ihre Absendung durch dieselben, um ihren Vätern in der Schlacht entgegenzutreten; [in diesen beiden letzten Zügen irrt jedoch der Verfasser; indem er nicht die Darstellung Macpherson's, sondern die irische Fassung der Sage in dem Gedicht Conloch, Mifs Brooke's Reliques of Irisch poetry S. 9 im Sinne hat]; die Abneigung der Väter, sich in den Kampf einzulassen, aus einem geheimen Vorgefühl unglücklicher Folgen [auch hier vergleicht der Verfasser eher die irische Sage mit der persischen; bei Macpherson steigt die Unglücksahnung nur in dem Herzen des Sohnes auf]; der Tod der Söhne und der Schmerz der Väter: Alles dies findet sich in gleicher Weise in der abendländischen, wie in der morgenländischen Sage. Die Aehnlichkeit ist so grofs, dafs sie kaum zufällig sein kann. Hat die Sage in spätern Jahren von Osten eingewandert sein können? — oder sind einige von diesen celtischen Ueberlieferungen älter als die Niederlassung der Race entweder in Schottland oder in Irland? und wurden sie bei ihren Wanderungen von Osten mit herübergebracht? Der Schlufstheil des Gedichtes, die wohlbekannte Anrede Ossian's an die Sonne, ist auch in dem Original Macpherson's vorenthalten, es

ist schwer zu errathen, aus welchem Grunde. [Der Verfasser sagt es leider nicht ausdrücklich, sondern läfst es nur vermuthen, dafs dieser Abschnitt gerade sich in dem Manuscript findet; denn sonst hätte er ihn wohl schwerlich hier mit obigen Worten erwähnt.] Es kann übrigens, ohne alle Möglichkeit einer Widerrede, gezeigt werden, dafs das Gedicht „Carthon", wie es Macpherson gegeben hat, ein altes gälisches Gedicht ist, dessen gröfserer Theil in diesem gälischen Manuscript des sechszehnten Jahrhunderts enthalten ist. Die Länge dieses Aufsatzes gestattet nicht, diese Vergleichung weiter fortzusetzen. Es möge übrigens noch hinzugefügt werden, dafs in diesem Manuscript mehrere Ossianische Fragmente sind, welche bisher völlig unbekannt geblieben waren, und welche ein grofses Interesse einflöfsen. Das eine enthält eine Erzählung von Fingals Gefangenschaft bei Cormac Mac Art, dem Könige von Irland, und von dem durch seine Freunde für seine Befreiung gezahlten Lösegelde, welches ein Pärchen von beinahe allen vorhandenen Thieren, Vögeln und Fischen umfafst. Es dürfte interessant sein, diese Fragmente dem Publikum vorzulegen, als Proben dessen, was im fünfzehnten und sechzehnten Jahrhundert als Ossianische Poesie aufgenommen wurde."

Der Verfasser berichtet ferner in der zweiten (gröfseren) Hälfte seiner Abhandlung, dafs aufser der Ossianischen Poesie das Manuscript eine grofse Auswahl von Gedichten späterer Barden, Schotten sowohl als Irländer, enthält. Er theilt die Namen der wichtigeren derselben und Proben ihrer Verse in englischer Uebersetzung mit. Einige von diesen Stücken, bemerkt er, haben Bezug auf Personen und Begebenheiten in der irischen Geschichte und sind sehr achtungswerth wegen ihrer literarischen Ausführung. Da sie zu dem von mir allein ins Auge gefafsten Gegenstand nicht gehören, so erwähne ich sie nur, um eine Bemerkung anzuknüpfen, welche für diejenigen, die das Manuscript oder auch nur die Mittheilungen M' Lauchlan's vor sich haben, überflüssig erscheinen mufs: nämlich die Menge und das Alter der in dem Manuscript mitgetheilten aufserossianischen Gedichte und Erzählungen etc. macht es unmöglich, auch nur die Vermuthung zu fassen, das Manuscript könne zu dem Zwecke geschmiedet worden sein, die Vertheidigung der Aechtheit des Macphersonschen Ossian oder auch nur einzelner Theile desselben darauf zu gründen. Einige von den irischen Dichtern, die im Manuscript auftreten, sagt der Verfasser, sind in Irland wohlbekannt und in

O'Reilly's Bericht über ältere irische Schriftsteller (Iberno-Celtic Society of Dublin 1820) erwähnt worden; die im Manuscript von ihnen mitgetheilten Verse scheinen jedoch anders als hier nicht erhalten worden zu sein. Bezüglich auf das Alter der im Manuscripte enthaltenen Fragmente höre man noch den Verfasser selbst: „Ehe ich von diesen Bemerkungen über die irischen Barden unseres Manuscripts zu den schottischen Schriftstellern desselben übergehe, finde ich es der Anführung für werth, dafs der gemischte irisch-schottische Charakter dieser Sammlung die beinahe völlige Einheit der beiden Racen zu der Zeit, wo dieselbe veranstaltet wurde, darlegt. Die Sprache und die Literatur Irlands und der schottischen Hochlande waren übereinstimmend, oder der Unterschied zwischen ihnen war unbedeutend (trivial). Es finden sich ohne Zweifel in diesem Manuscripte, was ein Kenner des Celtischen augenblicklich für irische oder schottische Spracheigenthümlichkeiten erklären würde, aber der Unterschied zwischen den Sprachen war zu der Zeit der Abfassung des Manuscripts weit geringer, als er jetzt ist. In der That sind beide Racen, in einem gewissen Grade, von der Sprache des sechzehnten Jahrhunderts abgewichen; welche in weiterer Ausdehnung, ist eine Frage, die hier nicht besprochen werden kann. Mit Bezug auf die Verbindung zwischen Irland und den schottischen Hochlanden möchte es scheinen, dafs sie durch die Reformation getrennt wurden, mit der darauf folgenden Colonisation von Ulster. Seit jenem Zeitraume scheinen diese beiden Zweige der celtischen Race sich immer weiter und weiter von einander zu trennen."

David Laing, Esq., der Redacteur der Proceedings, fügt über das Manuscript noch Folgendes hinzu: „Das Heft, in 4°, ist sehr befleckt und in einem so gebrechlichen Zustande, dafs es, wenn nicht Vorkehrungen dagegen getroffen werden, grofse Gefahr läuft weiter verstümmelt oder beschädigt zu werden. Die Handschrift ist gröfstentheils augenscheinlich aus der Zeit der Regierung Jacob's IV. oder der Minderjährigkeit Jacob's V., obgleich einige Zusätze zu einer spätern Zeit gemacht worden sind. Abgesehen von der Bedeutung, welche das Manuscript als eine Sammlung vermischter gälischer Gedichte hat — die einzige, von deren Vorhandensein man weifs, — ist es aufserdem werthvoll, weil es den wirklichen Zustand der Sprache und der Orthographie in jenem frühen Zeitraum darlegt. In dem Bericht der Highland Society über die Gedichte Ossian's sind drei von den Stücken des Manuscripts S. 93—102 mit englischer Uebersetzung abge-

druckt, anfangend: Is fadda nocht [mit Auslassung von 3 Zeilen]; Annit doif skayle und Innis dowin a Erris." — Aus dem Verzeichnifs sämmtlicher Nummern des Manuscripts, welches M'Lauchlan zum Schlufs giebt, ersieht man, dafs das erste dieser Bruchstücke eine Klage Ossian's gegen St. Patrick über den Wechsel seines Geschicks enthält; das zweite ist, in 76 Zeilen, die Episode Fainesolas [1]) (s. o. S. 193); das dritte ein Gedicht von Fergus Filidh, dem Bruder Ossian's.

Hieraus ergibt sich, dafs die beiden für die Ossiansfrage wichtigsten Abschnitte des Manuscripts, „der Tod Oscar's" und „Conlaoch" (oder nach Macpherson Carthon) von der hochländischen Commission übersehen worden sind, das erstere wohl deshalb, weil es nicht Ossian, sondern Allan M' Rorie zugeschrieben wird, das andere vielleicht wegen der von Macpherson willkürlich eingeführten Namensänderung. Dafs der Namenswechsel von Macpherson vorgenommen worden ist, geht auch noch deutlich daraus hervor, dafs auch bei den Irländern diese Erzählung sich unter den Namen Conloch (oder im Gälischen vielmehr auch Conlaoch) und Cucullin erhalten hat. In Miss Brooke's Reliques of Irish poetry werden Uebersetzungen und Original des irischen Gedichts mitgetheilt.

Von einer strophischen Anordnung der Fragmente des Manuscripts wird nichts gesagt. Die sämmtlichen aus der Handschrift in englischer Uebersetzung mitgetheilten Bruchstücke verrathen keine Spur von einem Strophenbau.

Wenn nun, wie M' Lauchlan versichert, das Gedicht „Conlaoch" des Manuscripts mit dem Macphersonschen (nur englisch vorhandenen) Ossiansliede „Carthon" auf das genaueste, nämlich bis auf die Namen Wort für Wort übereinstimmt, so bleibt zwar richtig, was Talvj S. 31 sagt (s. o. S. 185): die Commission fand kein einziges Lied, das selbst dem eifrigsten schottischen Patrioten für das Original eines der Macpherson-Ossianschen Gedichte gelten konnte; aber es ist keineswegs richtig, dafs überhaupt kein solches Gedicht vorhanden ist: eine Folgerung, welche gar zu leicht aus dem obigen Satze gezogen werden könnte.

Was oben vorläufig nur als Annahme aufgestellt werden konnte, dafs in Hochschottland wohl Lieder in abweichender Fassung von den irischen, welche denselben Gegenstand behandel-

---

[1]) So an dieser Stelle des Aufsatzes. Wahrscheinlich hat das Manuscript den Namen in dieser Form.

ten, vorhanden gewesen sein möchten, wird durch das Beispiel des Gedichts Conlaoch (des Macpherson'schen Carthon) verglichen mit der irischen Erzählung Conloch (in Miss Brooke's Reliques) zur Gewifsheit und zur Thatsache.

Denn wenngleich Macpherson's „Carthon“ und „Conloch“ bei Miss Brooke denselben Gegenstand behandeln, so weichen sie dennoch in jeder Beziehung ganz und gar von einander ab. Ich habe schon oben darauf aufmerksam gemacht, dafs die Motive beider Erzählungen verschieden sind: nach der Macphersonschen Darstellung kommt Carthon nach Schottland, um an Fingal die Zerstörung Balclutha's, seiner Heimath, durch Combal zu rächen; nach der irischen Sage wird Conloch von seiner Mutter Aifè ausgeschickt, zwar nach einem eigenen früheren Auftrage des Vaters, aber mit dem aus Eifersucht entstandenen geheimen Wunsche der Mutter, ihr Verlassen an jenem zu rächen. Nun ist allerdings die veränderte Motivirung, wie die veränderten Namen, jedenfalls Macpherson's Erfindung; daher kann das im Manuscript enthaltene Fragment nur die Stellen des Gedichts enthalten, in denen diese Motivirung nicht erwähnt ist. Aber auch der Gang der Erzählung ist bei Macpherson und bei Miss Brooke völlig verschieden: bei Miss Brooke wird Cucullin von den bedrängten und am Siege verzweifelnden Iren herbeigeholt; bei Macpherson sieht Clessammor mit Fingal der Schlacht zu und wird von diesem zum Kampf gegen den Fremden aufgefordert, da die anderen Helden ihn nicht hatten besiegen können; nach der irischen Sage hat Conloch die Gewifsheit, mit dem Vater zu kämpfen, nur eine Ahnung Carthon bei Macpherson; nach dem Letzteren besiegt Carthon, trotz der Absicht, ihn zu schonen, Clessammor und wird von ihm, als er schon im Begriff ist, ihn zu binden, mit dem Dolch verwundet, dem Kampf aber wird dadurch und durch die Dazwischenkunft Fingals ein Ende gemacht: bei Miss Brooke fällt Conloch sofort von dem Speer des Vaters; bei Miss Brooke schliefst das Gedicht mit einem Zwiegespräch zwischen Cucullin und Conloch, dessen Hauptgegenstand das Verfahren Aifè's ist, mit der Klage Cucullins um den unwissend von ihm getödteten Sohn und mit der Voraussicht und dem Wunsche eines nahen Todes: bei Macpherson sagt Fingal im Zwiegespräch tröstend dem sterbenden Carthon seinen immerwährenden Ruhm voraus, und Clessammor stirbt nach drei Tagen der Trauer, aber seine Klageworte werden nicht erwähnt. Es ist ganz unmöglich, dafs in einem längeren Bruchstück, wie das des Manuscriptes sein

mufs; — wie weit es sich erstreckt, sagt der Verfasser leider nicht; — nicht der eine oder der andere dieser Züge zum Vorschein kommen müfste; und ferner sehr natürlich, dafs durch die grofse Verschiedenheit dieser Darstellungen der Ausdruck und der Wortlaut sehr beeinflufst worden sein mufs. In der That habe ich, nach der aufmerksamsten Vergleichung, auch nicht eine Zeile angetroffen, welche bei Macpherson mit einer anderen in Miss Brooke's Gedichte auch nur Aehnlichkeit hätte, nicht einen Satz, in welchem die beiden Gedichte dem Sinne nach, geschweige denn in der Ausdrucksweise übereinstimmten. Mag auch Miss Brooke noch so frei übersetzt haben, es läfst sich dennoch mit Sicherheit der Schlufs machen, dafs das von ihr benutzte gälische Gedicht mit Macpherson's Dichtung, und folglich mit dem im Manuscript enthaltenen gälischen Fragment nicht die geringste Uebereinstimmung haben kann. Sollte nun aber gar die Anrede Ossian's an die Sonne in dem Manuscript enthalten sein, von der in dem irischen Gedichte nicht die geringste Andeutung vorkommt, so würde das allein den besten Beweis von der Verschiedenheit der beiden gälischen Fassungen abgeben. Es ist sehr zu bedauern, dafs Nationalhafs oder Nationaleifersucht die Ossiansuntersuchung so sehr getrübt hat: wie Miss Brooke es vermeidet, Macpherson zu erwähnen, ohne dessen Gedichte sie schwerlich darauf gefallen wäre, die Reste der alten irischen Poesie zu bearbeiten, so erwähnt auch M'Lauchlan nur nebenbei, im Verzeichnifs und bei einem andern Bruchstück, einmal Miss Brooke, trotzdem dafs er doch in der Sache selbst die dringendste Aufforderung finden mufste, durch eine Vergleichung den Unterschied des Fragmentes der schottischen Handschrift von dem gälischen Original, welches Miss Brooke gibt, bis auf die kleinsten Einzelheiten hin auf das genaueste auszuführen.

Ebenso gut wie jenes Gedicht Conlaoch konnten in Manuscripten, die nicht wieder zum Vorschein gekommen sind, z. B. in den S. 184 erwähnten Octavbänden, auch noch andere hochschottische Fassungen von Sagen vorhanden sein, welche mit irischen Gedichten zwar die Grundlage, aber nicht den Wortlaut gemeinschaftlich hatten. Es kann dies um so eher der Fall gewesen sein, als die irischen Lieder in Irland selbst in der Regel in verschiedenen Ueberlieferungen erhalten sind; s. Miss Brooke, S. 23, 29 etc.

Die obigen Mittheilungen zeigen ferner zur Genüge, dafs es unrichtig ist, wenn behauptet wird, die in Schottland umlau-

fenden Lieder von den Finniern gingen alle unter dem Namen Ossian's.

Gänzlich aber fällt der witzig sein sollende Angriff Johnson's in sich zusammen (Journey to the Western Islands): He (Macpherson) then found, by some peculiar fortune, an unwritten language, written in a character which the natives probably never beheld. Die alte irische Schrift, bemerkt M'Lauchlan, ist in Wirklichkeit die sächsische. Früher, sagt Talvj S. 20 (vgl. auch S. 103), bedienten sich die Hochländer auch der irischen Lettern, allein im Jahre 1690 ward die irisch-gälische Uebersetzung des neuen Testaments (verfafst zwischen 1609 und 1628 von dem Irländer O'Donnel) mit römischen Lettern für sie umgedruckt, ein Zeichen, dafs die irischen ihnen nicht mehr geläufig waren (Irish Transact. Vol. XIV, P. II, pol. Lit. p. 310). Johnson, der nur römische Lettern im Hochlande angetroffen haben wird, zweifelte, dafs die Hochländer je die sächsische (oder irische) Schrift, in welcher Macpherson einen Theil seines Ossian-Originals bekommen zu haben behauptete, gesehen haben könnten. S. oben S. 190.

Ob Macpherson gerade das oben erwähnte Manuscript in Händen gehabt hat oder nicht, ist gleichgültig. Hat er dieses nicht gehabt, so mufs ihm ein anderes, jenem in manchen Punkten ähnliches zu Gebote gestanden haben.

Die Veröffentlichung der beiden Fragmente „Oscar's Tod" und „Conlaoch" nach dem Manuscript ist für eine sichere und abschliefsende Lösung der Ossiansfrage von der gröfsten Wichtigkeit.

Demnach hat Macpherson — immer die Richtigkeit von M'Lauchlan's Mittheilung vorausgesetzt — wirklich ein oder das andere seiner Ossianschen Gedichte, von andern gewifs auch Bruchstücke, theils genau übersetzt, theils freier umschrieben. Wenn er in Folge dessen seinen *ganzen* Ossian für eine Uebersetzung aus dem Altgälischen ausgab, log er wenigstens nicht *ganz*. Dafs er die alten Lieder für die ächten Lieder Ossian's ansah, ist ein zu seiner Zeit verzeihlicher Irrthum, den die Titel derselben in den alten Manuscripten in ihm erzeugen mufsten, und den erst eine genauere Prüfung aller Umstände zerstreuen konnte (S. Talvj S. 70). Den gröfseren Theil seiner Sammlung hat er jedoch unzweifelhaft auf Grundlage älterer Lieder *selbst* zusammengestellt, manche von seinen Ossianischen Dichtungen (besonders des zweiten Bandes), für die sich keine Quelle ange-

ben läfst, wohl auch geradezu nach eigner Erfindung niedergeschrieben (S. Talvj S. 108).

Man kann sich unter diesen Voraussetzungen die Lage denken, in welcher Macpherson sich befinden mufste, als die Originale von ihm gefordert wurden. Er hatte aus den alten Gedichten den Heiligen Irlands, St. Patrick, entfernt, Fingal, „den Führer irischer Milizen“, zum König von Schottland, überhaupt seine Helden aus Iren zu Schotten gemacht, die Scene ihrer Thaten verlegt, ein Königreich Morven im Westen von Schottland, einen Ort Selma, bemooste Thürme und altersgraue Schlösser geschaffen, die alten Namen zum Theil in willkürlich erfundene, ihm wohlklingender erscheinende umgewandelt, gewifs auch stellenweis (wie z. B. im Tod Oscar's) sich von dem Wortlaut des Originals zu weit entfernt. Die alten Lieder konnte er, ohne alle diese Anklagen auf sich zu häufen, nicht veröffentlichen; zudem zeigten sie vielleicht, was er in der einmal eingenommenen Stellung grundsätzlich zu verbergen hatte, die von M'Lauchlan erwähnten irischen Spracheigenthümlichkeiten (wiewohl dieser in Betreff der Ossianischen Gedichte des Manuscripts sich leider nicht genau bezeichnend ausspricht); vielleicht besorgte er auch, bei einer eigenen Uebersetzung seiner andern Ossianischen Gedichte, für die ihm alte Originale nicht zu Gebote standen, die Sprache und die (phonetische) Orthographie der wirklich alten Quellen nicht getreu nachbilden zu können. Daher verheimlichte er gerade die ächten alten Originale, die zudem von seiner eignen gälischen Uebersetzung hätten abstechen müssen, und fertigte dagegen von den Gedichten, für die er nur Bruchstücke von Liedern zu Quellen oder gar keine Originale hatte, eine eigne, durchweg gleichförmige Uebersetzung an, in dem ihm zur Verfügung stehenden Gälischen, dem er versuchte, einen alterthümlichen Anstrich zu geben. Dieses zweiten Betruges glaubte er zu bedürfen, um den ersten zu verdecken. Er würde sich ihn erspart haben, wenn er geahnt hätte, dafs eine gründliche Sprachforschung ihn enthüllen würde. Um seinen Ruhm und seinen Charakter zu retten, hat er beide sehr beeinträchtigt. Denn wenn man auch die erste Unwahrheit als ein freilich nicht hübsches Mittel, literarisches Aufsehen zu erregen, leicht verziehen und seine Willkürlichkeiten in Behandlung der alten Sage seinem Patriotismus gern zu Gute gehalten hätte, die Fälschung kann man ihm nicht verzeihen. Immer wird man seinem Talent — oder sage ich nicht vielleicht

besser, seinem Genie? — Bewunderung zollen, aber immer wird man seine Handlungsweise bedauern. Die Zeit der maſslosen Bewunderung seines Ossian ist vorüber, aber auch so noch wird man von Zeit zu Zeit manches seiner Gedichte gern lesen. Und selbst der Alterthumsforscher, der seine umschaffende Behandlung der Tradition miſsbilligt, muſs ihm das unermeſsliche Verdienst zugestehen, wie durch einen Zauber einen ganzen Sagenkreis erschlossen zu haben, der vor ihm so gut wie unbekannt vergraben gelegen hatte, und in allen Ländern die beinahe ganz schlummernde Forschung nach den alten Volkssagen zu Leben und regster Thätigkeit geweckt zu haben.

Berlin. H. J. Heller.

Kritische Anzeigen.

Neue Sammlungen von Volksballaden Grofsbritanniens [1]).

II.

The Ballads of Scotland. Edited by *William Edmondstoune Aytoun.* Edinburgh & London. 1858. 2 Voll. 8°.

Der Herausgeber der jetzt von uns zu besprechenden Sammlung *schottischer* Balladen, Herr William *Edmondstoune Aytoun,* Professor an der Universität zu Edinburgh, geniefst als Dichter eine bedeutende Popularität in Schottland, wie denn eine seiner Dichtungen, *Bothwell* schon in der dritten Ausgabe erschien, und seine „Lays of the Scottish Cavaliers and other poems" bereits die elfte Auflage erlebten. Diese seine dichterische Begabung und ein tiefes Gefühl für die unverfälschte Erhaltung der alten Nationallieder seines Vaterlandes befähigten ihn vorzüglich zur glücklichen Bewältigung der schwierigen, von ihm unternommenen Arbeit, von *allen alten, vor der Vereinigung der beiden Königreiche Schottland und England entstandenen, werthvollen schottischen Balladen* einen aus der Vergleichung der verschiedenen Versionen einer und derselben Ballade gewonnenen, *gereinigten Text* zu veröffentlichen. Dadurch wird seine Sammlung zu einer von der gröfseren Child'schen *principiell* verschiedenen; Herr *Child* läfst, wie wir sahen, von den mehrfach existirenden Versionen einer Ballade die bedeutendsten und schönsten abdrucken; Herr *Aytoun* hingegen stellt aus den mehreren vorhandenen Versionen einen möglichst ursprünglichen und von allen Zusätzen und Interpolationen gereinigten Text her, und theilt daher jede Ballade nur in einer einzigen collationirten Form mit. Ein solches Unternehmen, bei dem so aufserordentlich viel von dem richtigen philologischen und poetischen Tacte des Herausgebers abhängt, ist jedenfalls ein äufserst schwieriges und delicates, das viele Bedenken gegen sich wach ruft, und seine Berechtigung nur in einer innern Nothwendigkeit finden kann, die, wie sich nicht läugnen läfst, bei den schottischen Balladen wirklich vorhanden ist.

Die *schottischen* Balladen sind nur durch die Tradition erhalten worden, erst im Beginn des achtzehnten Jahrhunderts fing

---

[1]) Vgl. das erste Heft dieses Jahrgangs, S. 105 ff.

man an, dieselben zu sammeln und abzudrucken; dies macht, wie wir schon früher andeuteten, einen Hauptunterschied derselben von den *englischen* aus, die frühzeitig in Handschriften und fliegenden Blättern vor dem Untergange bewahrt wurden. Die blofs mündliche Ueberlieferung ist aber ebenfalls eine treue Bewahrerin und Fortpflanzerin des ihr Anvertrauten, das hat die Volkspoesie fast aller Nationen gelehrt, und auch für die Volkslieder Grofsbritanniens fehlt es dafür keineswegs an Beispielen. Man vergleiche z. B. die von *Ritson* (Anc. Songs, II, 38 ff.) aus einer Handschrift des sechzehnten Jahrhunderts mitgetheilte *nordenglische* Ballade „Captain Car" mit der, denselben Stoff behandelnden, durch Tradition erhaltenen, *schottischen* „Edom o' Gordon" (Aytoun I, 19 ff.), und man wird die Ueberzeugung gewinnen, dafs die Veränderungen, welche diese Ballade im Laufe von Jahrhunderten erlitt, keine den Charakter und das Wesen derselben beeinträchtigenden waren, so dafs die blofs durch mündliche Ueberlieferung erhaltene schottische Ballade noch immer weithin den Vorzug vor der handschriftlich bewahrten englischen verdient. Ungeachtet der Treue und dem zähen Festhalten der mündlichen Ueberlieferung an dem ihr gegebenen Stoffe läfst sich aber doch keineswegs läugnen, dafs manche Uebelstände nothwendig mit derselben verbunden sind, einer der gröfsten ist jedenfalls die in der Natur der Sache liegende Nothwendigkeit des Entstehens mehr oder minder zahlreicher und von einander abweichender Versionen einer und derselben Ballade. Der Sammler geräth dadurch in die Verlegenheit, entweder den Leser durch das Wiedergeben der verschiedenen, oft nur in unwesentlichen Einzelheiten abweichenden Texte einer Ballade zu ermüden, oder durch das Beschränken auf einen einzigen, oft sehr werthvolle und bedeutende Versionen einer unverdienten Vergessenheit zu überantworten.

Ein Blick auf die von *Motherwell* in der Einleitung zu seinem früher schon von uns erwähnten ausgezeichneten Werke „Minstrelsy, ancient and modern" gegebene, noch jetzt unentbehrliche, meisterhafte Geschichte der schottischen Balladenpoesie und ihrer Sammlungen bis auf ihn [1]) genügt, um zu erkennen, in wie vielen, oft fast ganz unzugänglichen Werken (man erinnere sich der von uns bereits angeführten wichtigen Publicationen von *Kirkpatrick Sharpe*

---

[1]) Die im ersten Bande des *Child*'schen Werkes vorhandene bibliographische Uebersicht führt das Verzeichnifs der Sammlungen bis auf die neueste Zeit fort.

und *Maidment*) der Reichthum des schottischen Volkes an diesen seinen originellsten Hervorbringungen zerstreut war. Die Unbequemlichkeit die hieraus erwuchs, sowie die Erschwerung der Uebersicht mufste schon frühe die Idee wachrufen, einem solchen Uebelstande durch eine, alle bedeutenden Balladen in sich begreifende Sammlung abzuhelfen. Den ersten schüchternen Versuch machte *Gilchrist* [1]) in einer nach einem verständigen Plane angelegten Sammlung, die aber auch viele moderne Balladen und Lieder umfafste, und durch die vielen seither neu gesammelten Balladen ganz ungenügend geworden ist. Der auch als Dichter bekannte *Robert Chambers* aber war der erste, der in „The Scottish Ballads, collected and illustrated" (Edinburgh 1829. 8°) es versuchte, die bedeutendsten und schönsten schottischen Balladen in *nur je einer* Version in einer umfassenden Sammlung zu vereinigen, die aber nur 80 Balladen, von denen noch zwölf moderne Nachahmungen waren, enthielt; zugleich ging Herr *Chambers* bei seiner Collationirung von einem ganz unrichtigen Principe aus: er wollte nämlich *alle* Versionen einer Ballade zu einer einzigen verschmelzen, und liefs sich hiebei, um keine derselben zu vernachläfsigen, oft zu sehr willkürlichen Combinationen hinreifsen, wodurch Balladen von unmäfsiger Länge und Ausdehnung, förmliche kleine Epen, entstanden, wie z. B. „The Marchioness of Douglas" (S. 150 ff.), welche aus vier Theilen besteht, deren erster noch dazu die ganz unabhängige, wunderschöne Ballade „Waly, Waly" zu einem integrirenden Theile derselben mit grofsem Unrecht macht. Eine umfassende Sammlung veranstaltete noch *Alexander Whitelaw*: The Book of Scottish Ballads, collected and illustrated with Historical and Critical Notices. (Glasgow, Edinburgh & London. 1846. 12°); er hat sich aber darauf beschränkt, stets die bedeutendsten Versionen einer Ballade unverändert mitzutheilen; auch enthält seine Sammlung zahlreiche moderne Nachahmungen.

Herr Aytoun stellte sich bei seinem Unternehmen ein anderes Ziel als seine Vorgänger; er wollte alle werthvollen und nicht durch ihren Inhalt anstöfsigen ächten Volksballaden in einer durch sorgfältige und gewissenhafte Collation der einzelnen Versionen auf die ursprünglichste Form zurückgeführten Gestalt mittheilen. Hören wir, wie er sich über diese Restauration, wie er

---

[1]) A Collection of Ancient and Modern Scottish Ballads, Tales and Songs etc. By *John Gilchrist*. Edinburgh. 1815. 2 Vols.

es selbst nennt, in der ausführlichen, seiner Sammlung vorangehenden Einleitung ausspricht (S. XI fg.): „... Ich gebrauche das Wort *Restauration* in einem Sinne, der auch den gewissenhaftesten Eiferer für unbedingtes Festhalten an den existirenden Versionen nicht beunruhigen darf. Ich verabscheue aufs äufserste jene Art der Erneuerung, welche Bruchstücke durch moderne Zusätze ergänzt, die, wenn auch noch so geschickt entworfen und ausgeführt, blofs als gewandte Nachahmungen des Alten bezeichnet werden können. Der Architekt, der ohne mehr als eine auf Muthmafsungen gegründete Kenntnifs von der ursprünglichen Gröfse und den Verhältnissen einer Ruine zu haben, rund um dieselbe Zubauten macht, kann nicht füglich ein Wiederhersteller genannt werden. Das neue Gebäude entweiht die Heiligkeit der alten Reliquie, der Mangel an Harmonie macht sich immer fühlbar und verursacht häufig, dafs gerade das Gegentheil des beabsichtigten malerischen Eindrucks hervorgebracht wird. Wenn aber auf der andern Seite ein schönes altes Gebäude zu verschiedenen Zeiten durch die Hände auf einander folgender Baumeister gelitten hat, die in ihrem Eifer, es zu vollenden, verkehrte Anbauten demselben aufgedrungen, es mit pomphaften Thorbögen überladen, Fenster vermauert und die alten Schnitzwerke und Verzierungen unbarmherzig übertüncht haben, dann erscheint mir das Unternehmen einer Restauration durch die Entfernung dieser ungehörigen Zuthaten sehr preiswürdig. In diesem Sinne gebrauche ich diesen Ausdruck, und auf die Erreichung dieses Ziels waren meine Arbeiten gerichtet." — Der Herausgeber fand es um so mehr nothwendig, die Berechtigung der gewissenhaften Wiederherstellung eines gereinigten Textes zu postuliren, als gerade einer der hervorragendsten Kenner der schottischen Volkspoesie, *Motherwell*, sich gegen jeden Versuch, durch das Collationiren der verschiedenen Versionen einer Ballade einen reineren und besseren Text herzustellen, scharf ausgesprochen hat. Bei der Wichtigkeit, welche das Urtheil eines so scharfsichtigen und gründlichen Forschers unstreitig besitzt, können wir uns nicht enthalten, seine Worte, welche auch Herr Aytoun wiedergibt, hier mitzutheilen. *Motherwell* äufsert sich nämlich in der Einleitung zu den von ihm herausgegebenen Balladen (Minstrelsy, Intrd. S. V fg.) folgendermafsen darüber: „Es ist vielleicht unnöthig zu erwähnen, dafs jede von Alters her überlieferte Ballade, die bis jetzt bekannt geworden ist, in verschiedenen Versionen, um uns dieses Ausdrucks zu bedienen, existirt. Mit andern Worten die-

selbe Geschichte wird in verschiedenen Gegenden auch auf verschiedene Weise gesagt und gesungen. Es kommt daher häufig vor, dafs man keine zwei Lieder, die in verschiedenen Landestheilen gesammelt wurden, findet, die in ihren Texten vollkommen übereinstimmen, ja vielleicht ist nicht eine einzige Strophe bei denselben ganz gleichlautend, gewisse Gemeinplätze ausgenommen, welche ein integrirender Theil des ursprünglichen Mechanismus aller unserer alten Balladen zu sein scheinen, und, wo man sie findet, einen ihrer eigenthümlichsten und ausgezeichnetsten Charakterzüge im Gegensatze zu den modernen Nachahmungen bilden. Jedes dieser Lieder erzählt aber dieselbe Geschichte; insoweit kann ihre Identität nicht geläugnet werden, aber in vielen kleinen Einzelheiten, wie auch in der Art und Weise, wie dieselbe Katastrophe herbeigeführt wird, bestehen fühlbare Differenzen. Der Herausgeber von Volksliedern kann, indem er die schönsten und effectvollsten Passagen des einen Textes auswählt, und dieselben, so gut es eben geht, mit den passenden Stellen des andern in Zusammenhang bringt, aus den divergirenden Texten zweier verschiedener Quellen eine dritte Version herstellen, welche vollständiger und schöner sein wird, als irgend eine der ursprünglich bestandenen. Diese verbesserte Version wird die Quintessenz der poetischen Elemente eines jeden Liedes enthalten, aber in dieser allgemeinen Aehnlichkeit mit allen wird sie ihren besondern Zusammenhang mit einem dieser Lieder verlieren. Ihre Individualität verschwindet gänzlich, und jene Züge, wodurch jedes einzelne Lied seine Authenticität bewies, werden in der aus Collation entstandenen Version schwach und zweifelhaft, verwirrt und unkenntlich. Demungeachtet werden gerade diese, sowohl wegen ihres höheren dichterischen Verdienstes, als der Bestimmtheit und Vollständigkeit der Erzählung wegen, am liebsten in die gewöhnlichen Compilationen aufgenommen, und bringen Lesern, die nicht geübt sind, das Wesen der Volkspoesie zu erforschen, sehr ungenaue Begriffe bei von dem Zustande in welchem solche Lieder noch gegenwärtig existiren". Die Gründe, die nun Herr *Aytoun* gegen diese unbedingte Verwerfung jedes Versuches, aus der Collationirung mehrerer Texte einen bessern herzustellen, beibringt, sind, wie wir glauben, nicht ungeeignet, dieses scharfe Verdammungsurtheil einigermafsen zu modificiren. Er sagt nämlich (Introd. XIV ff.): „.... Wollte *Motherwell* nicht, was offenbar absurd wäre, behaupten, dafs jede Ballade schon von ihrem Ursprunge an in zwei oder mehr Ver-

sionen existirte, so bewiese weder die citirte Stelle, noch vieles Andere, was er zu demselben Zweck geschrieben, etwas gegen den verständigen Versuch eine Restauration durch das Collationiren der verschiedenen Versionen, die in der That sehr häufig überflüssig sind. Er hat Recht, wenn er gegen jene Art der Herausgabe eifert, die ohne gehörige Wahl und Rücksicht auf den Zusammenhang die besten Strophen verschiedener Versionen zusammenstellt, aber seine Schlufsfolgerung ist irrig, wenn er sagt: „„Es ist sicherlich die Pflicht des Sammlers und Herausgebers von mündlich überlieferten Balladen, das gefährliche und häufig mifslingende Unternehmen zu vermeiden, widersprechende und wesentlich unzusammengehörige Texte vereinen zu wollen, und sich vielmehr darauf zu beschränken, blofs jenen Text auszuwählen, der als der einfachste und am wenigsten verstümmelte erscheint, und ihn rein und einfach wie er ihn erhielt, wiederzugeben, ohne was immer für eine Verbesserung zu wagen."" — — Wäre diese Regel von allen Sammlern befolgt worden, bemerkt Herr *Aytoun* darauf, so würde das schottische Balladenbuch entweder sehr zusammengeschwunden oder über alle Gebühr angeschwellt worden sein. „Ich glaube", fährt er dann fort, „dafs Motherwell durch seinen Unwillen über gewisse Fälschungen, deren sich sowohl *Pinkerton* als *Allan Cunningham* unzweifelhaft schuldig machten, zu allgemein dogmatisch ward; denn sollte jede Collation überhaupt so unbedingt verwerflich sein, so ist er selbst keineswegs von dieser Anklage freizusprechen, da viele Stücke in seiner eigenen Sammlung durch das Vergleichen verschiedener Texte zu Stande kamen".

Wir haben, um die Wahrheit dieser Behauptung Herrn *Aytoun's* zu erforschen, die von *Motherwell* gesammelten Balladen genau untersucht und können nun folgende namhaft machen, bei denen er selbst eingesteht, dafs er mittelst Collation ihre Herausgabe bewerkstelligt habe. „*Hynd Horn*" (Minstr. S. 35 fg.) entstand aus zwei von dem Herausgeber gesammelten Versionen, die er mit einem Fragmente in *Cromek's* „Select Scottish Songs, Ancient and Modern" collationirte und verschmolz, ohne die Varianten der benützten Versionen mitzutheilen, oder anzugeben, was er jeder einzelnen entnommen habe. In „*The Laird o' Logie, or May Margaret*" (a. a. O. S. 56 fg.) hielt er sich an den von *Walter Scott* gegebenen Text, mit Ausnahme der dritten Strophe, die er nach mündlicher Recitation mittheilte; bei *May Colvin, or false Sir John*" (S. 67 fg.) ist eine von ihm aus dem

Volksmunde erhaltene Ballade zu Grunde gelegt, jedoch mit Berücksichtigung des von *Herd* in seinen „Ancient and Modern Songs" etc. (I, 153) gegebenen Textes; *Babylon; or the bonnie banks o' Fordie*" (S. 88 fg.) entstand aus zwei nur wenig verschiedenen Versionen; „*Fair Janet*" (S. 139) ist dem „Ballad Book" von *Kirkpatrick Sharpe* entnommen, drei Strophen wurden aber aus zwei andern Versionen dieser Ballade einverleibt, und durch Klammern bezeichnet; bei „*Johnie Scot*" (S. 204 ff.) redigirte er den Text aus drei von ihm gesammelten Versionen. Ein gleiches Verfahren beobachtete er auch bei den Balladen „*Young Johnstone*" (S. 193 fg.) und „*Andrew Lammie*" (S. 239 ff.) Diese Beispiele beweisen zur Genüge, dafs es selbst diesem so gewissenhaften Herausgeber nicht immer möglich war, sich streng an seine oben angeführte Regel zu halten; auch er sah sich mitunter gezwungen, aus mehreren Versionen die beste Leseart zu zu wählen, und der Leser mufs, da er nicht in allen Fällen die Varianten anführt, es eben auch auf Treue und Glauben hinnehmen, dafs er sich keine eigenmächtige Veränderungen erlaubt habe. Dasselbe Vertrauen, freilich noch in einem erhöhten Grade, beansprucht auch Herr *Aytoun*, der, wie wir weiter unten sehen werden, sich manchmal noch gröfsere Freiheiten gestattete. Er fühlte selbst sehr die Nothwendigkeit, sein Verfahren gegen den Vorwurf zu grofser Willkürlichkeit zu vertheidigen, wie dies mehrere Stellen in seiner Einleitung zeigen, so sagt er S. XXVIII fg.: „Wie umfassend auch das durch die Arbeit und den Fleifs der verschiedenen Sammler zusammengebrachte Material war, so mufste doch noch ein Procefs vollzogen werden, um das Balladenbuch Schottlands angemessen wiederherzustellen. Es mufste die Collation der verschiedenen Versionen unternommen werden, um jedes Bruchstück, mit möglichster Ausschliefsung aller unächten Zusätze und Flickverse, womit diese Gedichte während der Dauer der mündlichen Fortpflanzung überladen worden waren, an seinen passenden Platz einreihen zu können. Der Leser halte wohl im Auge, dafs ich mich hier nur auf jenen Theil der Balladen beziehe, von denen verschiedene Versionen erhalten sind. Alle jene, die alten Handschriften entnommen wurden, bedurften keiner Veränderung, im Gegentheil würde jeder Versuch, diese auch nur im Mindesten antasten zu wollen, strenge Zurückweisung verdienen. Noch mehrere sind bereits von einem oder dem andern Sammler collationirt worden; in diesen Fällen war es, wenn die Arbeit bereits genügend vollzogen worden war, ganz unnö-

thig, sie blofs wegen eingebildeter oder zweifelhafter Verbesserungen neuerdings vorzunehmen. Diese so wiederhergestellten Balladen sind bereits zum gröfsten Theile allgemein angenommen und anerkannt worden, sind Nationaleigenthum geworden und sollen es bleiben. Aber jene Balladen, auf die ich mich hier insbesondere beziehe, sind gänzlich verdorben und verstümmelt und erforderten dringend eine Wiederherstellung u. s. w." — Später kommt der Herausgeber noch einmal auf diesen Punkt zurück: „..... Es liegt mir sehr viel daran, dafs der Vorgang, wie ich bei dieser Sammlung verfahren habe, völlig verstanden werde; denn ich möchte mir nicht gerne die Anklage zuziehen, willkürlich mit den schottischen Balladen umgegangen zu sein. Zum Beweise meiner Treue und Aufrichtigkeit habe ich jedesmal die Quellen angegeben, denen ich mein Material entnommen habe; überall, wo ich eine Zeile oder Strophe hinzugethan oder verändert habe (was nur im Falle einer unzweifelhaften Auslassung oder eines Mifsverständnisses geschah), bekannte ich es ausdrücklich in dem Vorwort zu der betreffenden Ballade." Wie anerkennenswerth auch die Offenheit ist, womit der Herausgeber sich in der eben citirten Stelle über sein Verfahren ausspricht, und obgleich wir aus einem sorgfältigen Studium seiner Sammlung die Ueberzeugung gewonnen haben, dafs er sich nur in den seltensten Fällen gröfsere Freiheiten mit den von ihm herausgegebenen Balladen gestattete (was auch von seinen Vorgängern z. B. Sir *Walter Scott* oder *Jamieson* und in einem viel ausgedehnteren Grade geschah), so halten wir doch jedes derartige Verfahren von Seite eines Herausgebers für ein solches, womit er die seiner Arbeit gesteckten Schranken weit überschreite und dem wissenschaftlichen Werthe seiner Sammlung bedeutenden Abbruch thue; zum Mindesten hätten wir gewünscht, dafs Hr. *Aytoun* jedesmal, wenn er es für nöthig hielt einzelne Zeilen oder ganze Strophen hinzuzudichten, die solchermafsen eingeschobenen durch Klammern oder auf andere Art von den ächten deutlich unterschieden hätte, anstatt blofs einzugestehen, dafs er eine solche von ihm herrührende Einschiebung vorgenommen habe, wie er dies z. B. in der Einleitung zu der Ballade „*Earl Richard's Wedding*" (Thl. II, 162 ff.) thut, wo er zwar angibt, dafs er gegen den Schlufs, um die Einmischung des hülfreichen Hausgeistes „*Billy Blind*" zu erklären, eine Strophe hinzugedichtet habe, dieselbe aber nicht näher irgendwie kenntlich macht. — Um seine Sammlung für eine streng wissenschaftliche Benutzung eigentlich

brauchbar zu machen, hätte der Herausgeber aber überhaupt alle Varianten der von ihm zur Herstellung eines gereinigten Textes benutzten Versionen anführen müssen, wie dies z. B. *Almeida-Garrett* in seinem „Romanceiro portuguez“ that; hier müssen wir aber zugeben, dafs dies bei der Menge der von so vielen schottischen Balladen existirenden Versionen einen sehr grofsen Raum in Anspruch genommen, und einer Verbreitung der vorliegenden Sammlung unter dem gröfseren Publikum, für welches dieselbe denn doch vorzüglich berechnet ist, bedeutenden Eintrag gethan hätte. Eine Art von Entschuldigung für sein Verfahren konnte der Herausgeber auch in dem Umstande finden, dafs diese Versionen, die seinen Texten zu Grunde liegen, in den vielen Sammlungen schottischer Balladen mit wenigen Ausnahmen bereits abgedruckt sind, und dadurch eine Controlle seines Vorgehens für den wissenschaftliche Zwecke verfolgenden Leser ermöglicht ward. Wir haben uns die Mühe genommen, die meisten der von ihm mitgetheilten Balladen mit den in den früheren Sammlungen befindlichen Versionen zu vergleichen, und können ihm das Zeugnifs nicht versagen, dafs er in den weitaus meisten Fällen mit einem richtigen kritischen Tacte vorging, und sich hauptsächlich darauf beschränkte, alles unnütze Beiwerk, womit diese Volkslieder während einer mehrere Jahrhunderte dauernden mündlichen Ueberlieferung überladen und vermeintlich verschönert wurden, auszuscheiden und einen möglichst einfachen und reinen Text herzustellen. Die *Child*'sche Sammlung ermöglicht es jetzt auch dem deutschen Leser, sich über das Verfahren des Herrn Aytoun und die Richtigkeit dieser unserer Behauptung ein eigenes Urtheil zu bilden.

Nachdem wir so den Standpunkt, von dem aus, wie wir wenigstens glauben, diese Sammlung und das Verfahren ihres Herausg. beurtheilt werden mufs, bezeichnet haben, wollen wir noch, bevor wir die in selber mitgetheilten Balladen besprechen, in Kürze den Inhalt der Einleitung, soweit wir desselben nicht schon Erwähnung thaten, angeben. — Auf eine in raschen Umrissen entworfene Geschichte der bis auf die neueste Zeit erschienenen Sammlungen folgt eine längere Untersuchung über die Entstehung der schottischen Balladen, die von den *Minstrels*, als einem eigenen Stande, abgeleitet wird. Die Bemerkungen des Herausgebers über sie, und die Art und Weise ihres Producirens enthalten aber nur wenig Neues und von dem gewöhnlich über diese noch immer ziemlich dunkle Frage Gesagten Abweichendes.

Seine Ansichten über die in dem Wesen dieser Volkslieder begründete Nothwendigkeit des Entstehens und Fortbildens verschiedener Versionen einer Ballade sind gewiſs im Allgemeinen richtig und gelten eben für alle Volkspoesie. Eine eigenthümliche, uns aber gewagt und ziemlich unnöthig erscheinende Theorie stellt er über jene Versionen auf, deren Abweichungen so bedeutend sind, daſs man fast versucht wäre, die Gemeinschaftlichkeit ihres Ursprungs zu bestreiten: nach seiner Ansicht besaſs nämlich jeder Minstrel einen ihm eigenen Vorrath an Balladen, den er theils durch Ueberlieferung inne hatte, theils selbst erfand, und da er für die Gewinnung seines Lebensunterhalts darauf angewiesen war, durchaus nicht gewillt sein konnte, andern seiner Mitbrüder mitzutheilen. Er konnte dieselben aber nicht hindern, ihrem Gedächtnisse den allgemeinen Umriſs des stofflichen Inhalts nebst einzelnen Strophen einzuprägen; und so konnten in vielen Fällen neue, natürlich bedeutend abweichende Versionen entstehen. Durch diese Hypothese glaubt Hr. Aytoun insbesondere die groſsen Verschiedenheiten der Versionen des nördlichen von denen des südlichen Schottlands, und der schottischen und englischen Gränzdistricte erklären zu können. Die Minstrels durften, wenn sie sich in entfernteren Gegenden gesungene Balladen aneigneten und dieselben überarbeiteten, nicht fürchten, eines Plagiats beschuldigt zu werden. Wir wollen zwar die Möglichkeit eines solchen Vorganges in einzelnen Fällen, insbesondere in Bezug auf die in Schottland und England gesungenen, bei aller Verschiedenheit im Einzelnen doch oft sehr ähnlichen Balladen nicht geradezu in Abrede stellen; nach unserem Dafürhalten erklärt sich aber das Entstehen auch bedeutend verschiedener Versionen zu natürlich aus dem Wesen und der Eigenthümlichkeit des Volksgesanges überhaupt, als daſs es nothwendig wäre, zu einer so gezwungenen, und die Minstrels als eine gewerbmäſsig vorgehende Zunft betrachtenden Erklärung seine Zuflucht zu nehmen. — Sehr interessant ist, was Hr. Aytoun über die häufigen Interpolationen ganzer Strophen aus anderen Balladen, vornehmlich über die poetischen Gemeinplätze beibringt, die das allgemeine Eigenthum aller Sänger waren und gebraucht wurden, um Lücken in der Erzählung auszufüllen und dem Gedächtnisse gewissermaſsen Zeit zum Sammeln zu geben. Wird z. B. die Reise des „*bonny boy*“ geschildert, der Botendienste verrichtet, so begegnen wir unabänderlich den folgenden Versen:

„And when he came to the broken brigg,
He bent his bow and swam;
And when he came to the grass growing,
Set down his feet and ran;

And when he came to the high castle,
He neither did chap nor ca',
But set his bent bow to his breist,
And ligthly lap the wa'."

So stimmen auch immer die Worte der Antwort genau mit denen der Frage überein und wiederholen dieselben; ebenso gibt es gewisse Verse, mit denen sehr viele Balladen schliefsen; eine der am öftesten vorkommenden Schlufsstrophen ist:

„They buried him in St. Mary's kirk,
And her in St. Mary's quire;
And out of her grave grew a bonnie red rose,
And out of the knight's a brier".

Dies sind nur einige Beispiele solcher Aushülfsstrophen, deren Zahl sich leicht bedeutend vermehren liefse. Aber auch eigentliche Interpolationen sind durchaus nicht selten. Der Herausg. sagt über dieselben und sein Verfahren ihnen gegenüber (S. XLV ff.): „Ich habe die Ueberzeugung, dafs die Sänger kein Bedenken trugen, gelegentlich zwei selbständig von einander getrennt bestehende Balladen, wenn sie ähnliche Stoffe behandelten, zu vermischen, um dadurch eine stärkere Wirkung zu erzielen; hier ist es daher die Pflicht eines modernen Herausg. bei seinen Versuchen einer Wiederherstellung die gröfste Sorgfalt und Vorsicht anzuwenden. Weit entfernt, sich versucht zu fühlen, irgend etwas hinzuzufügen, mufs er sich nur vor dem entgegengesetzten Fehler in Acht nehmen, zu vieles hinwegzunehmen und auszulassen — wenigstens nach meinem Gefühle. Ueberzeugte ich mich, dafs fremdartiges Beiwerk, welches nachweislich anderen Balladen angehörte, angefügt wurde, so schied ich es ohne Bedenken aus; ich hütete mich aber wohl, Strophen von augenscheinlich altem Datum hinwegzulassen, blofs weil sie für die Erzählung überflüssig scheinen mögen. Modernen Interpolationen, die gröfstentheils auch leicht zu erkennen sind, gegenüber habe ich keine solche Schonung beobachtet. Ich kann freilich nicht wagen, zu behaupten, dafs ich alle solche losgeworden bin, denn der Ursprung einiger ist nur zweifelhaft, und andere sind nothwendige Zusätze, um Theile der Geschichte zu verbinden; aber ich hoffe,

dafs man nur sehr wenige Spuren moderner Arbeit in der nachfolgenden Sammlung finden wird —“.

Nach einer flüchtigen Skizzirung einiger charakteristischer Eigenthümlichkeiten der schottischen Balladendichtung, wie z. B. der in ihr so häufigen Bezüge auf den Volksglauben und Mythus, wodurch sie sich sehr von der englischen unterscheidet und auch für den Mythologen von grofser Bedeutung wird, sowie nach einigen Bemerkungen über den literarischen Werth der alten schottischen Balladen und der sich bei ihnen findenden Unterschiede zwischen denen des *nördlichen* Schottlands und den eigentlichen *Borderballads*, gibt der Herausgeber einen Abrifs der Geschichte der schottischen Kunstdichtung von Barbour bis Lyndsay, und theilt endlich noch sehr interessante urkundliche Nachweisungen über die Stellung der Minstrels am Hofe Jacob's IV. mit, die den noch im General Register House von Edinburgh aufbewahrten Büchern des Lord High Treasurer entnommen und wohl geeignet sind, die vielfach verbreitete Meinung von dem verachteten Stande derselben in Schottland zu entkräftigen.

Gewöhnlich werden die schottischen Balladen in *historische*, *romantische* und *humoristische* eingetheilt, diese Classificirung ist eine im Inhalt wohl begründete; Hr. *Aytoun* dagegen gibt die Balladen ohne Rücksicht auf irgend welche Eintheilung, denn seiner Ansicht nach würde eine strenge Befolgung einer solchen wegen der daraus entspringenden grofsen Einförmigkeit nur einen ermüdenden Eindruck auf den Leser machen. Da diese Sammlung aber nach der Ansicht des Herausgebers selbst ein vollständiges Balladenbuch bilden und keineswegs zur Befriedigung blofser Unterhaltung bestimmt sein soll, so glauben wir, dafs diese Systemlosigkeit einen strengen Tadel verdient, indem eine wirklich wissenschaftliche Benutzung des Buches durch diesen Mangel an Uebersichtlichkeit sehr erschwert wird, der noch dadurch sich erhöht, dafs das am Schlusse des zweiten Bandes befindliche Inhaltsverzeichnifs nicht den ersten Vers einer jeden Ballade enthält, was hier allein von Nutzen gewesen wäre, sondern ein blofs alphabetisches nach den, mitunter vom Herausg. selbst willkürlich gegebenen, Titeln der Balladen ist. —

Die vorliegende Sammlung umfafst 139 Nummern, darunter befinden sich aber *vier*, die keine Balladen sind, und die daher, ungeachtet ihres unläugbaren Interesses, besser weggeblieben wären. „The bluidy Sark“ (Th. I, S. 86 ff.) ist ein im Balladentone von dem schottischen Kunstdichter *Robert Henryson* (blühte um

1450) verfaſstes allegorisches Gedicht; „Elore Lo" (Thl. I, S. 275 ff.) von einem unbekannten Dichter ist ein Liebeslied, aber keine Ballade; „Granges Ballad" (Thl. II, S. 213 ff.), um 157½ von einem eifrigen Anhänger der unglücklichen Maria Stuart gedichtet, ist ungeachtet des Titels durchaus keine Ballade, auch nicht einmal im Balladentone gehalten, wenn auch als poetisches Gedicht von Interesse. Den Schluſs der Sammlung macht ein längeres Gedicht „The Vision" (Thl. II, S. 369 ff.), wahrscheinlich bald nach der Vereinigung der beiden Königreiche, vielleicht um 1715 gedichtet, welches der unbekannte Verfasser für ein Erzeugniſs weit früherer Zeit gelten lassen wollte. Er ahmte daher absichtlich Alliteration, Phraseologie und die jetzt kaum mehr verständliche Orthographie des Dichters *Gawin Douglas*, der um das Ende des funfzehnten Jahrhunderts blühte, nach. Das Gedicht ist voll Allegorie und Mythologie, bezieht sich auf die politischen Zustände Schottlands und gehört durchaus nicht in diese Sammlung. Alle übrigen in derselben mitgetheilten Balladen sind, mit Ausnahme vielleicht der einen „Auld Maitland" (Thl. II, S. 1 ff.), die man bisher auf die Autorität *Sir Walter Scott's* hin für ächt hielt, wogegen Hr. *Aytoun* aber gewichtige Bedenken geltend macht, unbezweifelt alt und ächt, so daſs diese Sammlung mit Recht darauf Anspruch machen kann, die erste zu sein, in der man die köstlichsten Blüthen der schottischen Balladenpoesie zu einem Strauſs gebunden findet. Man wird gewiſs nur sehr wenige Balladen mehr anführen können, denen noch ein Platz in demselben gebürt hätte; die einzige, die wir ungern vermiſsten, war „Prince Robert", die *Child* (Thl. III, S. 22 ff.) in zwei Versionen mittheilt. —

Die Zahl der Balladen, die hier zum *ersten* Male, oder in neuen, bisher unbekannten Versionen veröffentlicht werden, ist nicht unbedeutend; dazu müssen noch mehrere gerechnet werden, die der Herausgeber durch Collation aus ihrer bis jetzt bloſs fragmentarischen Form so wiederherstellte, daſs sie nun beinahe als neue betrachtet werden müssen; wir wollen sie hier alle, in der Reihenfolge der Sammlung, anführen und dabei zugleich an ein paar Beispielen die Art und Weise des Verfahrens des Herausgebers mit ihren Vorzügen und Mängeln erläutern.

Die Ballade „The Battle of Harlaw" war bisher nur in der wenn auch alten, doch überaus langen und gewiſs nie im Volksgesange lebenden Version bekannt, die der erste Sammler schottischer Balladen, *Allan Ramsay*, in seinem *Evergreen* (Edinburgh.

1724. 2 Vols.) veröffentlicht hatte (bei *Aytoun*, Thl. I, S. 64 ff.); Hr. Aytoun war nun so glücklich, eine noch jetzt in Aberdeenshire im nördlichen Schottland gesungene, ächt volksmäfsige Ballade über diese Schlacht seiner Sammlung (Thl. I, S. 75 ff.) einverleiben zu können. — Ein bekannter Kenner und Sammler schottischer Balladen, Hr. *George Kinloch*, der vor längeren Jahren schon die Ausbeute seines Fleifses veröffentlichte [1]), hörte auch seitdem nicht auf, unermüdlich fortzusammeln; von ihm erhielt Hr. Aytoun die Erlaubnifs, seine handschriftlichen Aufzeichnungen frei benutzen zu dürfen und verdankt denselben mehrere sehr erhebliche Bereicherungen seines Werkes. Unter diese gehört die Ballade „The Marchioness of Douglas" (Thl. I, S. 133 ff.), von der bisher nur Bruchstücke bekannt waren. In *Herd's* Sammlung kommen nur fünf Strophen derselben u. d. T. „Earl Douglas" vor; *John Finlay* gab dieselbe in seinen „Scottish Hist. and Rom. Ballads" (Edinb. 1808) um einige dazu erhaltene Strophen vermehrt als „Jamie Douglas" (Thl. II, S. 4 ff.) heraus; *Motherwell* theilteeine längere Version „Lord Jamie Douglas" im Appendix (S. V ff.) seiner Minstrelsy mit; und *Kinloch* endlich veröffentlichte in seinen Anc. Scott. Ball. die denselben Stoff behandelnde Ballade „The Laird of Blackwood" (S. 60 ff.). Erst einige Zeit nach der Veröffentlichung seiner Sammlung war Kinloch so glücklich, zwei vollständige, wenig von einander verschiedene Versionen derselben Ballade durch mündliche Ueberlieferung (von zwei Leuten desselben Ortes) zu erlangen, die ein ganz neues Licht auf das darin besungene Ereignifs und die handelnden Personen werfen, und das Datum der Entstehung der Ballade mit Sicherheit in das letzte Viertel des siebenzehnten Jahrhunderts setzen. Hr. Aytoun hat nun aus diesen zwei Versionen den Text der in seiner Sammlung abgedruckten Ballade redigirt; hier wäre es aber im höchsten Grade wünschenswerth gewesen, dafs er alle Varianten gleichfalls gegeben hätte, denn nur so hätte er es jedem Leser möglich gemacht, die Richtigkeit und Gewissenhaftigkeit seines Verfahrens zu prüfen. Interessant ist auch, dafs in alle Versionen mehrere Verse aus der urkundlich schon vor 1566 (denn eine Handschrift aus diesem Jahre citirt einige Zeilen) entstan-

[1]) Ancient Scottish Ballads, recovered from tradition, and never before published, by G. R. Kinloch, Edinburgh 1827, und: The Ballad-Book, by G. R. Kinloch, Edinburgh 1827. (Letzteres ward nur in 30 Abzügen gedruckt.)

denen Ballade „Waly, Waly" (*Aytoun*, I, 130) so verflochten sind, dafs sich dieselben nicht mehr ausscheiden lassen, was denn auch *Chambers*, dem gleichfalls die handschriftliche Sammlung *Kinloch's* zu Gebote stand, zu den von uns oben erwähnten Mifsgriff verführte. — Von der sehr populären Ballade „Fine Flowers i' the Valley" theilt Hr. Aytoun (Thl. I, S. 224 ff.) eine neue von ihm selbst gehörte und niedergeschriebene Version mit. — Dagegen ist die bis jetzt noch unveröffentlichte Version von „Lizie Lindsay", die der Herausgeber, um Verwechslungen mit der einen ganz ähnlichen Stoff behandelnden Ballade „Lizie Baillie" (II, 90) zu vermeiden, unter dem Titel „Donald of the Isles" (Thl. I, S. 269 ff.) bringt, wieder der handschriftlichen Sammlung *Kinloch's* entnommen. — Von der sehr schönen Ballade „Fair Annie"[1]) (Thl. II, S. 68 ff.) haben *Sir Walter Scott* (Bd. III, 252 ff.) und *Motherwell* (S. 327 ff.) bedeutend von einander abweichende Versionen abdrucken lassen; *Jamieson* dagegen gibt in seinen Popular Ballads (Thl. II, S. 73 ff.) eine aus zwei Versionen zusammengesetzte Ballade „Lady Jane", in welcher einige Verse von ihm selbst hinzugedichtet sind, in dem *Appendix* seiner Sammlung theilt er jedoch diese beiden Versionen in ihren ursprünglichen Texten mit („*Lady Jane*", II, 371; „*Burd Helen*" ebd., 376 ff.). Die erstere derselben hält nun Hr. Aytoun für die beste von allen, und folgt ihr in dem von ihm gegebenen Texte, zugleich zieht er aber eine in der handschriftlichen Sammlung *Kinloch's* befindliche, bisher ganz unbekannte Version zu Rathe. Aber auch in diesem Falle gibt er leider nur an, dafs er an dem zu Grunde gelegten Texte mit Ausnahme der Schlufsstrophen nur sehr geringe Veränderungen vorgenommen habe, ohne jedoch diese genauer anzumerken, oder die durch die *Kinloch*'sche Version erhaltenen Varianten zu bezeichnen. Mit einem solchen rein eklektischen Verfahren ist aber für wissenschaftliche Zwecke sehr wenig gewonnen. — „The Song of the Outlaw Murray" (Thl. II,

---

[1]) Diese Ballade ist auch sehr interessant wegen der weiten Verbreitung, deren der von ihr besungene Stoff bei allen *germanischen* Nationen genofs, so dafs hier eine Vergleichung des schottischen Volksliedes mit denen der ihm nahe verwandten Völker deutscher und scandinavischer Zunge leicht möglich ist. Man sehe „*Skiven Anna*" in *Nyerup's Danske Viser* IV, 59 und in *Geijer's Svenska Folk-Visor* I, 24; im *holländischen* „*Maid Adelhaid und König Alewijn*" (*Hoffmann's* Holländische Volkslieder 164); in *deutschen* Volksliedern hat der Stoff gröfsere Veränderungen erfahren; s. „*Die wiedergefundene Königstochter*" in „Des Knaben Wunderhorn" II, 274, und in *Uhland's* Volksliedern „*Südeli*" I, 278.

S. 129 ff.) war bisher nur durch den von *Walter Scott* in seiner Minstrelsy (Thl. I, S. 369 ff.) nach den Papieren der Frau *Cockburn* gegebenen Abdruck bekannt; der jetzige Herausgeber theilt diese Ballade nach einer alten, im Besitze der angeblich von diesem Outlaw abstammenden Familie *Philiphaugh* befindlichen Handschrift mit, die zwischen den Jahren 1689 und 1702 geschrieben wurde. Die Ballade selbst ist aber viel älter, und soll, wie *Walter Scott* behauptet, lange Zeit hindurch in der Umgegend von Selkirk sehr populär gewesen sein. Die nach diesen handschriftlichen Aufzeichnungen bekannte Ballade ist aber jedenfalls viel zu lang (sie enthält über 300 Verse) und es kommen in derselben zu viele und zu gleichförmige Wiederholungen vor, als dafs sie in dieser Form je hätte gesungen werden können. — „Earl Richard's Wedding" (Thl. II, S. 162 ff.) war zwar schon länger in mehreren Versionen, aber in einer blofs fragmentarischen Gestalt bekannt, hier erscheint diese Ballade zum ersten Male vollständig; dafs der Herausgeber es hier für nothwendig hielt, am Schlusse eine Strophe hinzuzudichten, haben wir bereits oben gesagt. — Von der Ballade „The Duke of Atholl's Nurse" (Thl. II, S. 236 ff.) waren bisher nur Bruchstücke veröffentlicht; Hr. Aytoun fand in der erwähnten handschriftlichen Sammlung *Kinloch's* zwei Versionen, und collationirte aus denselben einen vollständigen Text, leider abermals, ohne die Varianten mitzutheilen. — „Hynde Horn" (Thl. II, S. 328 ff.) entstand in der vorliegenden Form aus der Collation verschiedener, mehr oder weniger unvollständiger Versionen, die in den Sammlungen von *Motherwell*, *Kinloch* und *Buchan* abgedruckt sind; diese Ballade ist merkwürdig als volksthümliche Paraphrase der sehr alten *metrical romance* von „Kyng Horne" oder „Horne Childe and Maiden Rymenild [1])", wie denn nach des Herausg. Ansicht manche der alten romantischen Balladen aus ähnlichen Quellen entstanden und für den Gesang verkürzt und volksgerecht gemacht worden seien.

Die hier etwas genauer untersuchten Balladen genügen wohl, dem Leser eine hinreichend klare Anschauung von dem Verfahren des Herausgebers zu geben; wir können dasselbe, wenigstens

[1]) Abgedruckt in *Ritson's* Metrical Romanceës (London 1802, 3 Vols.), und neuerdings herausgg. von *Francisque Michel*: „Horn et Rimenhild." Recueil de ce qui reste de poëmes relatifs à leurs aventures composés en français, en anglais et en écossais dans le 13. 14. 15. et 16. siècles" etc. Paris. 1845. 4°.

nach deutschen kritischen Ansichten, *kein* streng wissenschaftliches nennen, zu einem solchen wäre vor Allem nothwendig gewesen, die Versionen jeder Ballade nach Familien zu classificiren, den ältesten Text jeder Familie zu Grunde zu legen und alle Varianten desselben getreu abdrucken zu lassen. Dazu hätte auch gehört, dafs alle Strophen und Verse, die der Herausgeber für überflüssige Zuthaten hielt und darum ausschied, an einem dafür passenden Platze, z. B. in der Einleitung jeder Ballade, mitgetheilt worden wären. Am strengsten ist das wohl nur sehr selten vorkommende Hinzudichten einzelner Strophen und Verse, dessen wir oben gedachten, zu verwerfen. Eine streng kritische und eigentlich wissenschaftliche Herausgabe der schottischen Balladen mangelt mithin noch immer; wir stehen aber nicht an, die Sammlung Hrn. *Aytoun's* trotz der Mängel, die wir an derselben rügen zu müssen glaubten, als die *beste* aller bis jetzt erschienenen Sammlungen zu erklären; — sie ist die einzige, die alle alten, ächten Balladen, mit Ausschlufs aller moderner Nachahmungen enthält, von denen auch die sonst ausgezeichnete *Motherwell'*sche keineswegs frei ist, die auch nichts weiter beansprucht, als das von dem Herausgeber selbst gesammelte Material mitzutheilen. Man wird, wenn man die von Hrn. *Aytoun* ausgewählten und wiederhergestellten Texte mit den zahlreichen, bei seinen Vorgängern vorfindlichen Versionen vergleicht, fast immer zugeben müssen, dafs er mit einem feinen kritischen und dichterischen Tacte die besten erwählt habe, und dafs die von ihm vorgenommenen Auslassungen und Veränderungen sich nur auf überflüssige Zusätze, Verballhornungen und andern Balladen entliehenes Flickwerk beziehen. Man vergleiche z. B. die so schöne alte Ballade „Tamlane“ (Thl. I, S. 7 ff.) mit den bis jetzt veröffentlichten Versionen und man wird den von ihm hergestellten Text sicherlich für den poetischsten, einfachsten und darum der ursprünglichen Abfassung sich wahrscheinlich am meisten annähernden erklären; dasselbe dürfte auch von „Clerk Saunders“ (Thl. I, S. 48 ff.), „Gil Morrice“ (ebd., S. 145 ff.), einer der am schwierigsten wiederherzustellenden, von zahlreichen Interpolationen zu befreienden Ballade und vielen anderen gelten. — Ein besonderer Vorzug dieser Sammlung ist auch, dafs sie verhältnifsmäfsig viele *humoristische* Balladen bringt, worunter sich wirklich köstliche befinden — man sehe z. B. „Allan-A-Maut“ (Thl. I, S. 103 ff.); „Mistress Mouse“ (Thl. II, S. 94 ff.); „The Barring of the Door“ (ebd. S. 171 ff.) u. v. a. — die gerade bis jetzt weniger berücksich-

tigt und bekannt waren. — Die jeder Ballade vorausgehenden Einleitungen enthalten, nebst der Quellenangabe und der Erläuterung des bei ihrer Ausgabe eingeschlagenen Verfahrens, viele historische und biographische Notizen, die diesen, sich häufig auf bloſse Orts- oder Familiengeschichten beziehenden Balladen erst das wahre Interesse verleihen und um so dankenswerthere Beigaben sind, da die Specialgeschichten, denen sie entnommen sind, wohl nur Wenigen auſserhalb Schottlands zugänglich sein dürften. — Die Ausstattung des Werkes ist eine sehr gefällige, der Preis mäſsig (12 Schilling), wir wünschen und hoffen daher, daſs dasselbe auch in Deutschland eine groſse Verbreitung finden und durch eine gelungene Uebersetzung allgemeiner zugänglich gemacht werden möge, damit diese, noch viel zu wenig gekannten, herrlichen Volkslieder einer uns so nahe verwandten Nation, deren Sagen und Mythen z. B. mit den unseren in noch viel näherer Beziehung als die des eigentlichen Englands stehen, zu unserm geistigen Eigenthum würden.

Wien. Adolf Wolf.

Angelsächsische und mittelenglische Glossen.

A volume of vocabularies, illustrating condition and manners of our forefathers, as well as the history of the forms of elementary education and of the languages spoken in this island, from the tenth century to the fifteenth. Edited, from mss. in public and private collections, by *Thomas Wright*, Esq. u. s. w. Privately printed. 1857. XXIV und 291 Seiten. gr. 8.

Ist der erste Band des Sammelwerks:

A library of national antiquities. A series of volumes, illustrating the general archaeology and history of our country. Published under the direction and at the expense of *Joseph Mayer*, Esq., F. S. A., hon. curator of the hist. society of Lancashire and Cheshire.

Angelsächsische und mittelenglische Glossen enthält dies Buch, welches wohl nur in wenigen Exemplaren in Deutschland zu finden sein wird, da es meines Wissens gar nicht in den Handel gekommen ist. Man verdankt seine Herausgabe der Freigebigkeit und dem wissenschaftlichen Sinne eines reichen, besonders für mittelalterliche Literatur und Kunst begeisterten Goldschmieds in Liverpool, Herrn Joseph Mayer, auf dessen Kosten das Werk gedruckt und zwar in englischer Weise schön gedruckt ist. Solche alte Glossen, wohl zu unterscheiden von eigentlichen

Wörterbüchern, sind immer von mehr oder minder hoher Bedeutung für die Geschichte der Sprache nicht allein, sondern auch für die Kultur- und Sittengeschichte, namentlich für die Geschichte des Unterrichts, dem sie zunächst und vorzugsweise zu dienen bestimmt waren.

Der Inhalt des Buches ist im Besondern folgender:

1. Das Gespräch des Erzbischofs Alfric, aus dem X. Jahrhundert, lateinisch mit angelsächsischen Glossen. Dieses wichtige Sprachdenkmal war schon früher in Thorpe's Analecta anglosaxonica gedruckt, erscheint aber hier nach neuer Benutzung der Handschriften.

2. Auch das Vocabular Alfric's war schon gedruckt, aber nur in dem selten gewordenen, schon 1659 gedruckten angelsächsischen Wörterbuch Somner's. Das Originalmanuscript ist verloren, der neue Abdruck beruht auf einer alten der Bodleischen Bibliothek in Oxford angehörigen Abschrift.

3. Nachtrag zu Alfric's Wörterbuch, aus dem XI. Jahrhundert. Ich hebe daraus das Wort: *ver*, *lencten* aus, mittelengl. *lenten* (S. 273 *a*) und *lent*, was die Ableitung unseres nhd. *Lenz* vom Adj. *lanc* bestätigt. Vergl. Frommann, Mundarten II, 185.

4. Ein angelsächsisches Wörterbuch, aus dem X. oder XI. Jahrhundert, aus einer cottonischen Handschrift.

5. Ein gleiches aus dem XI. Jahrhundert, aus einer Brüsseler Handschrift, früher gedruckt in Purton Cooper's übrigens unterdrücktem Anhang B. zu dem Berichte der Recordcommission.

6. Ein angelsächsisches Wörterbuch nach 2 Handschriften in London und Oxford.

7. Ein sogenanntes semi-saxon vocabulary aus dem XII. Jahrhundert, aus einer Handschrift in der Kathedrale von Worcester. Früher herausgegeben von Sir Thomas Philipps, Baronet, aber nicht im Buchhandel.

8. Der lateinische Tractat *de nominibus utensilium* von Alexander Neckam, geb. 1157, gest. 1217. Die lateinischen Textworte sind durch viele Interlinearglossen theils in lateinischer, theils in französischer, theils in englischer Sprache erläutert. Denkwürdig ist eine Stelle dieses Tractats S. 114, wo unter den utensilibus des Schiffers auch die Magnetnadel aufgeführt ist. Dies gibt dem gelehrten Herausg. Anlafs, S. XVII und 114 die ältesten Zeugnisse für den Gebrauch dieses wichtigen Werkzeugs, zumal aus den französischen Dichtern, zu besprechen.

9. Der dictionarius des Johannes de Garlandia aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts, schon von Gérard in seinem

„Paris sous Philippe le bel" herausgegeben, hier nach englischen Handschriften.

10. Vocabular von Pflanzennamen aus der Mitte des XIII. Jahrhunderts, lateinisch, mit französischer und englischer Erklärung der Wörter. Offenbar zu medicinischem Gebrauch angelegt.

11. Tractat Walthers von Biblesworth aus dem Ende des XIII. Jahrhunderts in französischen Versen, welche mit englischen Interlinearglossen versehen sind. Das kleine Werk ist auf die Bitte einer Frau Dionysia von Monchersi verfafst zur Unterweisung der Jugend. Der Verfasser beginnt bei der Benennung der Glieder des menschlichen Leibes, darauf geht er über auf Kleidung und Nahrung desselben, auf Jagd, Landbau u. s, w. Am Schlusse ist noch die Rede von der Einrichtung der Mahlzeit, und unter anderen für die alte Sittengeschichte interessanten Einzelheiten begegnen wir hier auch dem Gebrauche, beim Beginn des Essens einen Eberkopf aufzutragen, einer auch im Liede gefeierten Ceremonie.

12. Ein vielleicht ins XIV. Jahrhundert fallendes lateinisches Gedicht mit englischen Interlinearglossen, deren Dialekt auf den Westen der Insel hinweist. Daran schliefst sich in der Handschrift wie im Abdruck:

13. Ein Verzeichnifs von Namen der Theile des menschlichen Leibes in lateinischen Hexametern mit englischer zwischenliniger Uebersetzung.

14. Lateinisch-englisches Vocabular, aus dem XV. Jahrhundert, nach Materien geordnet: menschliche Glieder, Hausthiere, wilde Thiere, Vögel, Fische, *vermes* d. h. kleinere Thiere, worunter Würmer, Insekten, Amphibien u. s. w.; ferner Pflanzen, Bäume, Früchte, Kirchen und Kirchengeräthe, Handwerke, Flüsse, Metalle, Waffen, Kleider und Schmuck, *instrumenta aulae* d. h. Hausgeräthe, Speisen und Getränke, Erfordernisse der Schlafkammer und Toilette, Küchengeräthe, Heizung, Bäckerei, Ernte, Witterung, Pferdewesen, Milch und Butter, Spiele, Behausung, Kinderstube, Verwandtschaft, Jahreszeiten u. a.

15. Ein Nominale aus dem XV. Jahrhundert, nach einem Mscr. im Besitz Joseph Mayer's in Liverpool, das früher einem Schulmeister gehört haben mag. Wie ähnliche, ebenso betitelte Werke aus jener Zeit, enthält es eine Aufzählung lateinischer Wörter mit englischer Erläuterung. Das Geschlecht des lateinischen Wortes ist immer durch ein vorstehendes *hic*, *hec* oder *hoc* angedeutet. Das Demonstrativ ist also hier in der Weise der modernen Sprachen als Artikel verwendet. Das Werkchen

enthält in besonderen Capiteln Namenbezeichnungen der Glieder des Leibes, der kirchlichen Würden, der Geräthschaften des Clerikers (Feder, Tinte, Beutel, Bimsstein, Lineal, verschiedene Messer u. s. w.), der weltlichen Würden vom Kaiser an abwärts, der Handwerker, der Verwandtschaftsgrade, der weiblichen Titel u. s. w., ferner Scheltwörter für Männer und Weiber, Namen für männliche und weibliche *jugulatores*, für Hausthiere und wilde Thiere, Vögel, Fische, Insekten und Gewürme, Krankheiten, Bäume, Gebäude, Hausgeräth, Speisen, Betten.

16. Aus derselben Zeit stammt ein ähnlich eingerichtetes lateinisch-englisches Vocabular, der Sammlung des Lord Londesborough angehörig, das durch allerlei Randzeichnungen erläutert ist. Diese Bilderchen sind in der vorliegenden Ausgabe genau in Holzschnitten wiedergegeben. Ohne künstlerischen Werth haben diese Zeichnungen doch oft kulturgeschichtliches Interesse, indem sie uns die Form von Geräthen, Kleidern, Backwerk, Gebäuden u. dergl., selbst einer Cloaca, zur Anschauung bringen. Der Zeichner versäumt glücklicherweise nie, seinen Bildern beizuschreiben, was sie vorstellen, und selbst das Geschlecht der Wörter durch ein vorgesetztes i, e oder o (hic, hec, hoc) anzudeuten. Dafs er sich dabei zuweilen versieht und *domus* als Masculin ansetzt, dürfen wir ihm so hoch nicht anrechnen.

Die nächste Aufgabe wird nun sein, um die hier aufgestapelten Glossen für die Sprachkunde nutzbar zu machen, dafs sie alphabetisch zusammengestellt werden. Die Ausbeute, welche auf diese Weise die angelsächsiche und mittelenglische Lexikographie aus den hier zusammengestellten Glossaren machen kann, wird keine unbedeutende sein. Möchte diese Vorarbeit mit dazu beitragen, uns bald ein umfassendes mittelenglisches Wörterbuch ins Leben zu rufen, für welches es auch sonst nicht an reichem Material fehlen kann.

Eine lexikalische Uebersicht über den Inhalt der hier vereinigten Glossen hat der Herausgeber, wie bereits angedeutet, Andern überlassen. Dagegen findet sich S. XXIIIfg. eine „Table of subjects", wonach die kulturgeschichtlichen Momente des in dem Buche vereinigten Materials der Hauptsache nach leichter zu überblicken sind. In der Einleitung ist besonders die Bedeutung der mitgetheilten Werke für die Geschichte der Pädagogik und Didaktik entwickelt.

Tübingen. A. v. Keller.

Du poème du Cid dans ses analogies avec la chanson de Roland, par *E. Baret*, professeur à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Moulins, imprimerie de P. A. Desrosiers & fils. 1858. 8. 38 Seiten.

Bei der geringen Verbreitung, welche leider fast allen nicht zu Paris erscheinenden Arbeiten französischer Gelehrten zu Theil zu werden pflegt, glaube ich manchem Leser unseres Jahrbuches durch einen umständlicheren Bericht über den Inhalt der genannten Schrift einen kleinen Dienst zu erweisen und das um so mehr, als ihr Verfasser — derselbe, dem wir das Buch „De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les moeurs et la littérature au XVIe et au XVIIe siècle", neuerdings wieder ein gröſseres Werk „Espagne et Provence" verdanken — sich bereits als einen kenntniſsreichen Forscher bewährt hat.

Nach einer kurzen Einleitung über die durch den Cid verherrlichten Gegenden Spaniens gibt Hr. Baret zunächst Andeutungen über den Inhalt des Poema del Cid, sodann über den Cid der Geschichte im Gegensatze zu dem der Poesie. Mit dem dritten Abschnitte tritt der Verfasser in die Untersuchung über das Verhältniſs des spanischen Gedichtes zur Chanson de Roland ein. „Le poème du Cid", beginnt unser Autor seine Betrachtung, „n'est pas seulement intéressant en lui-même, soit comme monument d'une poésie primitive, quelquefois sublime malgré sa rudesse, soit par la façon dont il applique des couleurs idéales à la peinture d'un personnage historique. Ce poème offre au public français une source d'intérêt particulier, par les rapports singuliers qu'il présente avec une antique chanson de geste française, par ses analogies curieuses avec la *chanson de Roland*. Ces rapports, aussi nombreux que certains, sont toutefois moins grammaticaux que littéraires. Ils touchent quelquefois à la langue, mais surtout aux détails de la composition, aux ornements poétiques, aux épisodes. Certains caractères offrent aussi une ressemblance destinée à piquer vivement la curiosité."

Die Aehnlichkeiten, welche der Verfasser hervorhebt, sind nun folgende: Alfonso im spanischen Gedichte vergleicht sich Karl in der Chanson de Roland. In beiden Denkmälern findet man dieselbe religiöse und kriegerische Begeisterung, dieselbe Kindlichkeit des Glaubens. Der Bischof Hieronymus entspricht dem Erzbischof Turpin; beide sind Priester, die zugleich die Waffen führen. Dieselbe Wärme des Glaubens bringt in beiden Gedichten dieselben christlichen Wunder hervor, in dem spanischen

Gedichte die Erscheinung des Engels Gabriel, in der Chanson de Roland die des Engels Cherubin und des heiligen Michael. Eine Folge des gleichen kriegerischen Sinnes ist hier wie dort die Benennung und gewissermafsen Personificirung der Waffen und Pferde. Grofse Uebereinstimmung sieht Hr. Baret namentlich in dem letzten Theile der beiden Gedichte, in der Erzählung von der Rache, welche der Cid an den Infanten von Carrion nimmt, und in der Schilderung der Bestrafung, die Ganelon erfährt. Das spanische Gedicht lasse hier eine Nachahmung des altfranzösischen erkennen.

Den vierten Abschnitt widmet Hr. Baret der näheren Untersuchung der Frage, welches der beiden Gedichte dem anderen zum Muster gedient habe, und hier entscheidet er sich denn nun für die Priorität der Chanson de Roland, und zwar aus folgendem Grunde: „La supériorité de la civilisation française sur la civilisation espagnole au XIe siècle est ... un fait incontestable. La prééminence littéraire devait nécessairement accompagner la supériorité intellectuelle et sociale; d'où il suit que la chanson de Roland a dû être composée avant le poème du Cid, et que c'est la première qui a dû servir de modèle au second.“

Auf welchem Wege, in welcher Weise die Nachahmung der altfranzösischen Chanson habe vor sich gehen können, bespricht Hr. Baret im fünften und sechsten Abschnitte; durch Vermittlung der Provence glaubt er, sie erklären zu können. „Oui“, schliefst der Verfasser, „je crois que la chanson de Roland a été connue en Espagne, mais en passant par le roman du midi. Cette voie me semble plus rationelle, plus en harmonie avec ce qu'on sait des moeurs et des habitudes littéraires à cette époque dans cette partie déterminée de l'Europe. Je ne m'expliquerais pas aussi logiquement la transmission directe de la chanson de Roland à une oreille castillane du XIIIe siècle. — Question obscure d'ailleurs, qu'il serait malséant de prétendre trancher, et sur laquelle on ne peut émettre que des conjectures. On retrouve chaque jour des manuscrits des poèmes provençaux rédigés en dialecte du nord. Pourquoi ne serait-il pas de même de la chanson de Roland! Nous possédons la rédaction française du poème de Turold. Peut-être l'obscurité d'une bibliothèque dérobe-t-elle encore à la curiosité érudite la version en roman du midi.“

Man sieht, der Hauptbeweis unseres Verfassers liegt in der Vermuthung, in der Hoffnung auf einen überraschenden Fund, und ich enthalte mich um so mehr jeder weiteren Erörterung,

als der Verfasser selbst, weit entfernt seine Hypothesen aufzudringen, so bescheiden ist, zu sagen: „Le jour où cette version paraîtra, dira si mes observations reposaient sur quelque fondement“.

Tübingen, Juli 1859. Wilhelm Ludwig Holland.

La Satire en France au moyen-âge par *C. Lenient*, professeur de rhétorique au Lycée Napoléon. — Paris, Hachette, 1859.

„Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire, et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.“ Vraies du temps où les écrivait Molière, ces réflexions sont encore vraies de nos jours et seront éternellement vraies. Elles caractérisent tout ensemble, avec une justesse parfaite d'observation et de style, une disposition de notre nature et un fait inhérent à toute société humaine. En effet, l'esprit d'opposition n'est-il pas au fond de toutes les âmes? N'aimons-nous pas la résistance et la révolte? C'est un vice originel; c'est peut-être aussi une marque nécessaire et fatale de notre personnalité. Tout homme, en qui s'accuse un caractère profondément net, incisif, tranché, ne saurait marcher toujours par les voies de la douceur et de la tolérance. Il faut, malgré qu'il en ait, qu'un jour ou l'autre il froisse, il corrige, il rudoie. Et, fût-il la mansuétude même, arrive l'heure d'une sainte colère, où il chasse du parvis les acheteurs et les vendeurs. C'est donc un rêve, en définitive, que le désir du vertueux Nicole et le voeu de l'abbé de Saint-Pierre de faire fleurir éternellement parmi les hommes la concorde, la paix, l'amour. L'amour lui-même a-t-il donc toujours une complaisance si facile? Qui aime bien châtie bien, dit le proverbe; et le proverbe a raison. Aussi, jamais chez aucun peuple les redresseurs des travers et des vices, c'est à dire les moralistes satiriques et railleurs n'ont fait défaut à cette mission. Dussent-ils perdre la cité, leur rôle fait partie du grand drame qui se joue sur cette terre. Le poète sublime, pour parler avec Balzac, qui en compose les scènes, qui en produit les acteurs et qui en connait le dénouement, l'ordonne et le veut ainsi. Lors donc que

Rabelais rappelle, en riant, qu'Aristote fait du rire le propre même de l'homme, il donne à entendre que les rieurs ne manqueront jamais à ce monde terraqué: rien n'est plus vrai: le rire, disait Montaigne, est une des pièces de l'univers.

Dès lors, comment s'étonner que, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à notre époque, l'humeur des satiriques et des frondeurs se soit comme épanouie en un choeur incessant et continu? Le sentiment spontané, qui a créé, chez les peuples primitifs, la littérature et les arts, donnait le ton, si je puis parler de la sorte, à cet éternel concert. Archiloque, Simonide, Hipponax y préludent chez les Grecs. Chez les Romains Lucilius, Horace, Juvénal et Perse sont les francs héritiers du genre, qu'exploitent, après eux, et sur leurs traces, les D'Aubigné, les Regnier, les Boileau et les Gilbert. Tels sont, en effet, pour ne parler ici ni du théâtre, ni des prosateurs, les représentants poétiques de la gaie science, de la raillerie permise, de l'invective légitime et sensée: tels nous les voyons figurer dans l'histoire de la littérature classique chez les trois peuples, en qui se concentre, selon nous, l'énergie intellectuelle de l'esprit humain.

Toutefois, entre le siècle d'Auguste, qui reflète celui de Périclès, et le siècle de Louis XIV, où se reproduit la double image du génie athénien et du génie latin, il existe une longue période, le moyen-âge, durant lequel la raillerie, fille du rire, de l'observation et de la libre pensée, ne pouvait abdiquer ses droits héréditaires. Elle les y a donc maintenus, développés, accrus, sous l'influence d'idées et d'institutions nouvelles, inconnues à l'antiquité, et qui, par leur nouveauté même, offraient une matière intacte à l'esprit d'examen et de critique, et donnaient l'essor à ce franc parler qui n'est pas seulement le propre des „Parrhésiens", comme le disait Rabelais, mais de la France entière.

C'est ici le lieu de faire observer combien cette période de l'histoire littéraire est encore peu connue. Il lui manque la diffusion, la popularité: il faut essayer de la lui créer grande et durable: elle y a droit. Pour notre part, nous nous sommes déjà fait, dans cette espérance, l'écho d'une voix savante et autorisée; mais nous n'hésitons pas à répéter une parole, qui est à la fois un regret et un encouragement adressé à la jeunesse studieuse et dévouée au culte des lettres. „Ce que les Français connaissent le moins, a dit M. Le Clerc, c'est la langue, c'est la littérature française." Et de fait, on n'en commence ordinairement l'étude qu'à la Renaissance. Le dédain de Boileau et celui de Voltaire n'ont rencontré que de trop nombreux parti-

sans. On trouve commode et court de s'alléger d'un travail approfondi, d'une recherche minutieuse et patiente, en déclarant inutile le soin de „débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.“ On peint le moyen-âge comme une lacune dans l'histoire de la pensée humaine, comme un espace vide entre la civilisation de l'antiquité et les lumières des temps modernes: on y fait périr entièrement les lettres, les arts et les sciences, afin de les montrer sortant tout à coup du néant, après une nuit de dix siècles. Mais cette opinion est, presque de tous points, erronée, fausse, partiale. Jamais ce que la civilisation antique avait d'essentiel et de vraiment humain n'a disparu parmi ces ténèbres imaginaires, inventées par la paresse, grossies par le paradoxe et acceptées par l'ignorance. Aussi, dès que l'érudition moderne y a porté son flambeau, une réaction vive, ardente, quoique mesurée, et partant plus forte, plus sûre du succès, a commencé, se poursuit et gagne chaque jour du terrain. Les savants ont frayé la route, en vrais pionniers, pleins de sagacité, de pénétration et de courage: les littérateurs suivent armés de l'esprit, de la verve et du style: on atteindra le but.

Ce but, quel est-il? De montrer que dans tous les genres, je n'en excepte aucun, le moyen-âge, dans toute l'Europe et notamment en France, a été une période de transformation graduelle, tantôt plus lente, tantôt plus rapide, jamais interrompue. Il en a été de ce phénomène littéraire, comme d'un fruit qui mûrit, comme des progrès de l'âge chez un homme. On ne reconnaît, on ne peut supposer dans ces différents faits aucune station, aucune pause. Alors pourquoi le littérateur ne ferait-il pas comme le naturaliste, comme le physiologiste? Pourquoi n'irait-il pas étudier la vie intellectuelle, qui se développe et s'accroît chez un peuple, comme on suit dans ses phases progressives le mouvement de la séve et la coloration extérieure que provoque la vigueur latente de la nature, unie à l'action continue du soleil? On l'a fait, on le fait encore, et l'on a raison.

Nous pourrions dresser une liste, déjà longue, d'érudits, de critiques et de philologues, qui se sont attachés soit à réunir les matériaux, à préparer les documents, à publier les manuscrits, soit à faire ressortir le caractère général des productions du moyen-âge, à en tracer un tableau ingénieux et animé, soit à initier le lecteur aux éléments et à la formation de l'idiome national. Mais il ne faut point perdre de vue le livre que nous avons sous les yeux.

On ne sera point surpris, d'après ce que nous venons de

dire, que notre première pensée soit d'en féliciter l'auteur. Il est bon, utile et juste, d'encourager les écrivains intelligents et spirituels, chez qui l'éclat de l'imagination s'unit à la solidité de la science et à l'exactitude des recherches, à marcher d'un pas ferme et sûr, dans la voie d'exploration, où les attirent des mines et des trésors trop longtemps dédaignés. Il faut surtout leur savoir gré d'aller saisir le métal au milieu même des scories qui l'enveloppent et le déparent, pour le travailler, le polir et le faire briller aux yeux. Nul n'y a mieux réussi que M. C. Lenient. Et, quoiqu'on puisse lui reprocher le défaut des débutants consciencieux et abondants, c'est à dire le zèle de bien faire et le luxe de la science, ce défaut même provient de qualités si précieuses et si aimables, qu'on aurait mauvaise grâce à l'en blâmer, sans y apporter beaucoup de restrictions. On doit pardonner à un auteur, qui montre tant de verve, d'entrain et de finesse, de s'être laissé quelque peu séduire par le sujet même qu'il a traité, et de n'avoir pas toujours eu le courage d'élaguer, d'émonder en plusieurs endroits l'exubérance fleurie de son livre. On ne peut nier, d'ailleurs, que la matière mise en oeuvre par M. Lenient ne soit parfaitement choisie et que l'exécution ne réponde à ce choix. Je vois à cela deux raisons toutes naturelles.

La première, c'est que nulle part, peut-être, ni à aucune époque, l'esprit d'examen, de critique et d'opposition, qui fait l'essence de la satire, ne s'est montré plus divers, plus multiple, plus piquant, plus original qu'au moyen-âge. La société féodale y prêtait plus qu'on ne pense. Sur cette échelle sociale, qui partait du serf attaché à la glèbe, pour s'élever par degrés jusqu'à l'empereur et au pape, vassaux de Dieu seul, quelle force, quelle puissance, quelle justice aurait donc maintenu l'équilibre, si l'on n'avait pu se venger par le rire des inégalités de la hiérarchie? D'où il suit que le moyen-âge est le temps, où se produit l'épanouissement le plus riche de la satire, et que le littérateur, en y dirigeant ses regards, et en y tournant ses études, est tout d'abord frappé du spectacle attrayant et curieux, qui a ravi M. Lenient.

La seconde raison, c'est que l'on ne peut se soustraire à sa vocation. S'il est vrai que l'esprit attire l'esprit, la satire, qui est un des caractères particuliers du moyen-âge, devait de préférence attirer M. Lenient: force lui a été d'obéir à son étoile. Dès lors, comme il ne peut naître que de bons livres des unions de choix entre un écrivain épris de son sujet et un sujet en

rapport avec les goûts, les habitudes d'esprit et de style de celui qui le traite, il s'est trouvé que nous devons à cette alliance un ouvrage, dont il est facile de prévoir le succès.

Je n'en ferai point l'analyse. Comment enfermer dans les bornes étroites d'un compte-rendu tant de choses, tant d'événements, tant de genres variés, dont les nuances délicates fuient d'autant plus l'oeil, qu'ils sont tous marqués au même coin, empreints du même esprit? Comment essayer de caractériser par de froides remarques cette forme dégagée, pimpante, alerte, où revit par instants la franchise et la gaité narquoise des trouvères gaulois? Il y faut renoncer; ou bien alors les citations déborderaient notre texte. Le lecteur, j'en conviens, ne s'en plaindrait pas, mais, en vérité, n'est-ce pas nous qui serions à plaindre? Transcrire tout un livre, pour en donner une idée! Ne vaut-il pas mieux y renvoyer les littérateurs et es artistes, que nous convions à le prendre et à le lire depuis la préface jusqu'au dernier mot?

Nous ne doutons point, d'ailleurs, qu'ils ne prennent haleine sur la route, et qu'ils n'y fassent volontiers quelque pause, afin de donner une attention particulière à certains morceaux, plus riches de couleur, plus vrais d'observation que ceux qui les entourent. Voyez ou plutôt écoutez comme M. Lenient parle de la chanson: „Une fois émancipée, la chanson s'envole de tous côtés, folle, joyeuse et babillarde, brisant, variant son rhythme à l'infini, heureuse de traverser l'air, libre comme l'alouette au matin:

Hé! aloëte
Joliette . . . .

„C'est elle, l'aimable vagabonde, qui lancera les premiers sourires et les premiers traits de l'esprit français. Tour à tour moqueuse, tendre, grave ou plaintive, changeante et multiple comme la fantaisie et l'à-propos, dont elle est la fille, elle effleurera de son aile légère tous les accidents de la vie publique et privée; elle égaiera les jours de fête; elle consolera le peuple de ses misères et de ses humiliations. Même au milieu des splendeurs du dix-septième siècle, en face de cette littérature majestueuse et solennelle, entre le soraisons funèbres de Bossuet et les chefs-d'oeuvre dramatiques de Corneille et de Racine, elle inspirera, en son honneur, au grave Boileau, les vers les plus gracieux, les plus français, les plus chantants qu'il ait écrits:

Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie,
Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.

„Ainsi vole la chanson, riant des barons attardés sur la route de Jérusalem, puis des Anglais, puis des Ligueurs, puis de la Fronde; sonnant d'une main légère et insouciante les funérailles de la monarchie, à la veille de 89. Plus tard, ardente, échevelée, c'est elle encore qui mettra sur pied, au cri de la Marseillaise, douze armées de volontaires contre les rois coalisés. Ne refusons donc pas une page de souvenir à cette mère de notre poésie, qui a charmé, égayé, vengé, sauvé nos pères et qui nous a donné Béranger."

Plus loin, dans le chapitre intitulé: *L'Esprit français au Nord*, après avoir tracé un tableau fidèle des villes du Midi, M. Lenient esquisse d'un crayon fin et juste la physionomie des cités septentrionales. „Là, dit-il, la vie est dure, laborieuse, les différences sociales profondément marquées. Au sommet, une aristocratie hautaine, puissante, oppressive, qui se souvient encore de la conquête; au dessous, la foule immense des tributaires, des serfs, des vaincus. Là, le bourgeois est moins riche, moins solennel, moins plein de lui-même que dans le Midi; mais, s'il a plus de misère, il aura plus de malice. Voyez les vieilles villes du Nord: ce ne sont plus les cités en pierre du Languedoc et de la Provence, ni les tours bourgeoises, ornées de créneaux, ni le luxe du commerce oriental. Non, mais de petites maisons, basses et modestes, bâties en bois, avec leurs auvents tout honteux et leurs pignons, qui regardent gauchement la rue. Petits artisans, petits marchands, souvent aussi petits esprits, aigris par la souffrance; et en cela plus disposés à médire, à prendre les choses par leur côté étroit et ridicule. Ces pauvres gens n'en seront pas moins les pères des communes, les sauveurs de la France à Brenneville. Ils suent, souffrent, versent en grondant leur argent, et, au besoin, leur sang, pour arracher un lambeau de liberté, pour avoir une cloche à eux, la grande voix de la cité. Aussi quel plaisir, le soir, à la veillée, quand tout est bien fermé, quand le feu petille dans l'âtre, quel plaisir, en face d'un pot de cidre ou de clairet, de s'égayer aux dépens du seigneur, dont la tour s'élève à côté, noire et menaçante! C'est sur cette vielle terre que fleuriront toutes les grâces, les naïvetés et les malices de l'esprit gaulois."

N'est-ce pas là une page bien écrite, une étude charmante?

Pour la forme, elle fait songer à de gracieuses peintures dessinées dans le même style par M. Sainte-Beuve; pour le fond, elle exprime une vérité historique, que les faits de notre histoire littéraire sont venus confirmer. Nos grands orateurs sont, en général, du Midi, mais nos poètes, et surtout nos poètes conteurs et satiriques sont du Nord: c'est au Nord qu'est l'esprit vivace, solide, résistant de la nation. Quelles races que les Normands, les Champenois et les Picards!

Nous ne pouvons pas non plus laisser passer, sans en extraire quelques lignes, ce que M. Lenient a écrit sur le fabliau: „Nos pères, dit-il, accueillirent avec passion cette poésie simple, causeuse, familière, pleine d'une morale facile, d'une douce philosophie, sans apparat, sans éclat, bonne et joyeuse compagne, faite pour remplir les longues veillées et les instants inoccupés. Mais, en se l'appropriant, ils la transformèrent. A peine implanté sur le sol de la Gaule, le fabliau y prend une certaine saveur de terroir, vive, âpre et mordante; il dépouille la pompe métaphorique et la roideur sentencieuse du génie oriental, et se pare, en échange, des grâces les plus délicates de l'esprit français: légèreté moqueuse, aimable nonchalance, bon sens positif, caustique et médisant. Nul genre ne convenait mieux à nos ancêtres, à leur esprit, à leur langue et à leurs moeurs.

„Le fabliau ne demande pas, comme l'épopée, une grande invention, une inspiration élevée, un souffle puissant et soutenu. Nos vieux trouvères se perdent et s'embarrassent dans les détours de ces longs poèmes chevaleresques, d'où l'on ne sait plus comment sortir, une fois qu'on y est entré. Ils sont plus à l'aise dans le cadre étroit d'une action commune et familière, dont l'issue est toujours facile, où quelques détails ingénieux, quelques traits piquants suffisent aux agréments du récit. Leur langue naïve, simple et gracieuse, alerte et sautillante, mais dépourvue de force et de dignité pour exprimer les grands sentiments, excelle à raconter et à médire. Plus tard, La Fontaine et Voltaire, dans leurs contes, ne trouveront rien de mieux que d'en reproduire la forme et les allures. Enfin le fabliau a un autre avantage, même sur la chanson, pour ces bourgeois frondeurs et circonspects, qui aiment à rire sans se compromettre et à frapper aux vitres sans les briser. Le sirvente a gardé le cachet de son origine: il ressemble toujours un peu à un défi, à un cartel. Moins direct, moins provoquant, le conte se prête mieux aux médisances sournoises, aux mots goguenards, enveloppés de naïveté

et de bonhomie. Aussi forme-t-il de bonne heure un genre à part, le plus répandu, le plus original, le plus amusant de notre littérature du moyen-âge. Tandis que les chansons de geste célèbrent les exploits de la vie héroïque et féodale, tandis que les recueils édifiants à la gloire des saints consacrent les faits merveilleux et surnaturels de la vie religieuse, le fabliau raconte les accidents de la vie bourgeoise, les leçons de morale pratique et populaire, les scandales et les médisances qui égaient la ville ou la paroisse aux dépens du prud'homme, de sa femme et du curé."

Un chapitre fort bien fait du livre de M. Lenient, c'est le huitième, celui qui a pour titre: *Le Renart.* On sait quel rôle important joue ce personnage dans la littérature de nos aïeux. On le retrouve dans toute l'Europe: la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne ont ajouté, chacune, quelque exploit à la liste si longue et si variée des aventures du rusé compère. C'est au point que le *Goupil*, devenu un type, comme le Céladon, le Lovelace et le Tartuffe, y perd son nom primitif, et prend le nom propre ou plutôt le sobriquet inventé par les homères de l'épopée burlesque dont il est le héros. Deux hommes distingués, recommandables l'un par un esprit exquis et inépuisable, M. Saint Marc Girardin, l'autre par une science profonde, étendue, M. Édélestand du Méril, ont publié sur cette branche littéraire des travaux infiniment remarquables. On ne lira point cependant sans profit, dans le livre de M. Lenient, cette étude substantielle et complète dans sa brièveté, où l'érudition se dissimule, comme partout, sous une forme vive, preste et pourtant toujours élégante et soutenue.

J'en dirai tout autant d'un petit paragraphe, intitulé: *Dom Argent — Les Juifs et les Lombards*, où nous trouvons l'idée première du *Marchand de Venise* de Shakespeare. Les beaux vers de Boileau contre l'argent surpassent évidemment par l'excellence de la forme les diatribes lancées par nos poètes du moyen-âge sur ce damné métal qu'

Un déable d'enfer a fait argent nommer;

mais quand on compare la force et la vigueur de la pensée, on se demande si ces rudes et verts champions du désintéressement le cèdent en rien à l'auteur des *Satires.*

Ce n'est point, d'ailleurs, exclusivement dans la poésie que s'épanouit l'esprit satirique du moyen-âge. Avant qu'il arrive à Rabelais, il s'est donné déjà carrière dans une prose moins in-

forme qu'on ne croit. Les prédicateurs Menot et Maillard ont donné à cette forme nette et virile de la pensée humaine une fermeté vigoureuse, inhérente à l'esprit même de notre nation. Les *Francs-Diseurs*, les *Cent Nouvelles Nouvelles* sont les précurseurs de Pantagruel et de Gargantua. Néanmoins c'est dans Rabelais que l'on peut signaler l'avénement de la prose, appliquée à la satire, et telle qu'iront la lui demander les auteurs de la *Ménippée*. „C'est à Rabelais, dit M. Lenient, qu'aboutit directement le grand courant satirique et comique, qui traverse le moyen-âge. En lui se résument les hardiesses des trois siècles précédents. Sorte de Janus à double face, il regarde à la fois le passé et l'avenir, héritant de l'un, annonçant l'autre. C'est par son intermédiaire que la vieille malice gauloise arrive à Molière, à La Fontaine et à Voltaire. Les formes bizarres de son poème rappellent souvent les caprices de l'architecture gothique. Ces mots qui grouillent, éclatent, ricanent, grimacent, nous font l'effet de ces figures grotesques, attachées aux porches et aux gargouilles des cathédrales. Il y a dans ces gros accès de gaieté bruyante comme un écho des vieilles farces populaires, des fêtes de l'Ane, des Fous et des Innocents. En même temps apparaissent déjà les caractères de l'esprit moderne; plus de netteté et de décision dans l'attaque; une hardiesse qui ne s'arrête point à la surface, qui va jusqu'au fond des choses, qui ne s'adresse pas seulement aux personnes et aux abus, mais aux croyances. Malgré la légèreté, la bonhomie et parfois la trivialité de la forme, la satire devient plus philosophique et par suite plus menaçante: on reconnaît le siècle de Luther et de Calvin."

Ainsi, comme le sentiment d'opposition, qui fait l'essence de la satire, ne s'est pas seulement manifesté au moyen-âge sous la forme poétique, créée ou plutôt adoptée, dans l'antiquité, par Lucilius, façonnée par Horace, et si admirablement appropriée à notre langue par Regnier et par Boileau, il était tout naturel que M. Lenient en suivît les développements dans la prose. Nous trouvons qu'il n'y a pas moins bien réussi que pour la poésie, et que cette seconde partie de son livre, quoique moins colorée et moins brillante, se soutient pour l'intérêt à la hauteur de la première. Il la relève, du reste, par un aperçu neuf et juste, dont nous nous plaisons à le féliciter. D'une part, M. Lenient ne séparant point l'élément comique du malicieux et du railleur dans les compositions du moyen-âge, nous donne une histoire agréable et fine du théâtre à cette époque; d'autre part, il y fait

entrer, chose à notre sens tout à fait nécessaire, les arts architectoniques ou plastiques de la période, dont il s'est plu à étudier, en l'analysant, l'esprit et les tendances. Aussi verra-t-on, en lisant ce que M. Lenient a écrit sur la farce de *Maitre Patelin*, sur les *Danses Macabres*, sur tous les divertissements profanes du moyen-âge, que ces sujets lui ont paru mériter plus qu'une considération sérieuse: il en a fait un examen attentif: il a voulu n'en négliger aucune branche, et il les a rattachés avec art et avec raison au sujet principal de son livre.

Ce que nous avons, en outre, particulièrement remarqué dans ces études annexes, c'est le goût, la mesure, qui ont dirigé ces observations de M. Lenient et réglé ses jugements. En établissant comme un principe absolu que l'invasion du grotesque dans les arts est un symptôme infaillible de décadence, il échappe au reproche de romantisme que l'essor de sa fantaisie pourrait parfois lui attirer. Et, pour le dire en passant, il n'y a, en réalité, il n'y a même jamais eu ni romantiques, ni classiques: le monde de la littérature et celui des arts se composent, selon nous, de deux espèces de littérateurs et d'artistes, ceux qui ont du goût et ceux qui n'en ont pas: nous nous plaisons à ranger M. Lenient dans la première espèce: c'est du moins l'impression définitive que nous avons emportée de son livre.

Paris, Eugène Talbot.

A Glossarial Index to the Printed English Literature of the thirteenth century, by *Herbert Coleridge*. London, Trübner & Co. 1859. Berlin, A. Asher & Co. (VIII, 102 Seiten 8.)

It may seem strange to assert at the present day that dictionaries are among the desiderata of literature, when every bookseller's catalogue teems with works of this class of every shape, size and weight, and the dictionary department of any large library, such as the British Museum, occupies nearly a mile of shelf-room. The fact is so nevertheless, nor is it difficult to account for it. The advance of philological science during the last thirty years has been immense, and the effect of this advance upon the older literature has been analogous to that of steam and rifled cannon upon the armements and tactics of the last century. Works which were formerly believed to contain the *omne scibile* upon a given language or philological subject, are now found inadequate to resolve some of the simplest problems

which suggest themselves to the modern student, while in many cases they prove not merely deficient but treacherous and misleading guides. Exceptions no doubt here and there exist of which the invaluable works of Cotgrave, Florio and Kilian, may be cited as examples, but even they are prized by the philologist rather on account of their completeness and fidelity, than from any merit of philosophical construction or principle. The general character of the older works of this class is such as we have described.

It must however be admitted as some set off to this rather unpromising review, that a few works in modern times have been produced which do more completely fulfil our requirements, and which may be regarded as the most valuable tangible results of the philological advance we have spoken of. Putting the classical languages aside, Germany is better represented by her lexicographers than any other European nation. The noble work of Graff, and the unfinished labours of Benecke and his successors Müller and Zarncke, and of the renowned Grimm furnish a series of illustrations of the three stages of her literature of which she may justly be proud. Even the German dictionaries of less pretension, such as those of Hilpert and Flügel, are far superior both in accuracy and completeness to corresponding works in other languages. England on the other hand with a language confessedly more rich and powerful than any other now spoken by man, shews decidedly worse in this respect than any. The works of Johnson and Richardson, though possessing great merit in many respects, only profess to illustrate and embody a certain portion of the language, and illustrate even that most imperfectly, as Dean Trench has abundantly shown [1]). The whole of the period anterior to the Era of the Reformation remains almost untouched by these writers, nor have any satisfactory efforts been made by other labourers to fill up the void thus left. Halliwell's Dictionary of Archaic and Provincial Words might have been serviceable at any rate, had the author attempted less, and bestowed more pains on the elaboration of what he did, but the gross inaccuracies which disfigure the book and the deficiencies, which are only too obvious to every student of our older literature, go far to deprive it of any real value.

---

[1]) See his Essay „on some deficiencies in our English Dictionaries", London, Parker & Son 1857, and his „Select Glossary" London, Parker & Son, 1859.

Wright's Archaic and Provincial Glossary is a mere rifacimento of Halliwell, and is only superior to its predecessor in the correction of a few of the grosser errors, while it compensates for this advantage by the omission of much valuable matter which Halliwell had got together. Except in a few special glossaries to single works, among which those of Sir F. Madden to the Romances of Havelok, William and the Werewolf, and Syr Gawayne stand preeminent, it is not too much to say that little or nothing has been done up to the close of the year 1858 towards the promotion of that great desideratum „The old English Lexicon".

It is chiefly in deference to the foregoing considerations and to the preeminent importance of the subject, that we have been induced to notice the little work mentioned at the head of this article. It is, as the titlepage informs us, an alphabetical index of every word occurring in some 34 pieces of early English literature, varying in seize and length from an 8vo page to a couple of 8vo volumes, and of dates lying between the years A. D. 1280 —1310. These may therefore be taken as a fair sample of the earliest development of English proper as distinguished from the Semi Saxon which immediately preceded them. A certain amount of explanatory and glossarial matter is added, without which the work would have been unintelligible, but its main character is, as we have said, that of a carefully compiled Index. The author tells us in his preface that it is in fact merely a fragment of a longer work, a complete English Dictionary, which is preparing for publication under the auspices of the Philological Society of London, and that its appearance as an independant work is mainly due to the requirements of the machinery which has been devised for the construction and collection of materials for that dictionary. Into these matters we do not propose to enter — nor shall we attempt any minute criticism of the interpretations the author has suggested for various passages of difficulty well known to those who have attempted to explore the remains of this era of literature — our object in noticing the book at all is of another nature. The main character of the book is, as we have said, that of an Index, and its main value, its principal claim to notice consists in this, that it is the first work of the kind, from which anything like reliable philological statistics can be drawn. It gives us a complete conspectus of the printed portion of a certain period of literature, comprising about 60 years, and thus

furnishes a ground for a fairly accurate estimate of the rate at which the language has been divesting itself of some of its elements and incorporating others. To exemplify our meaning, we will take the letter R, which contains about 240 words including distinct varieties of meaning in the calculation. The glossary itself contains about 8000 words, so that R represents about a thirty-third part of the whole. Of these 240 words we find independently, that about 93 perished in the first period of the language, in that extending from 1250 A. D. to the reformation, while the remainder 147 in number lived on into the second period which comprises the 16th and 17th centuries, and so may fairly claim recognition as English words even from those who in accordance with the narrow view of Johnson and Richardson deny the name of English to all the precursors of Tyndall and Coverdale. The proportion therefore of obsolete to living words, as gathered from this specimen, would be $\frac{31}{49}$, whence it is easy to see that the language must have undergone rapid and vehement fluctuations during the first two centuries of its existence, although the full proof could only come out completely, were the Glossary carried down to the Reformation epoch, so that we might compare the 14th and 15th centuries with each other and each with the 16th or 17th. Again out of the 240 words we have a total of 163 due to a Teutonic origin (including Scandinavian), leaving 77 as the representative of the French element, the Teutonic boasting thus more than double the numbers possessed by its rivals. It is interesting to institute a similar comparison with regard to the language of the Authorized Version of the English Bible printed in 1611, and to note the wonderful change in the relative proportions that has taken place in three centuries. The letter R in Cruden's Concordance (omitting the Apocrypha) contains 285 different words, including as before varieties of meaning in the reckoning, and of these only 74 are Teutonic, and 211 French, the latter being thus nearly three times as numerous as the former. It would be curious to find the point of equilibrium between the two — for ourselves we should be inclined to place it either in the poem of Piers Ploughman or Wiclif's version of the Scriptures. In Chaucer the French element begins decidedly to preponderate and goes on increasing till it reaches its culminating point in the translations made and printed by Caxton, which are composed in a sort of Gallo-English lingo, most tiresome in perusal. After this a vehement reaction seems

to have set in, and the English language emerges pure and beautiful in what is essentially its modern form in the immortal version of the new Testament published by Tyndall in 1526.

It is obvious that a work of this kind, if it could be carried on on the same principles as those on which it has been begun, would furnish philologists with a most valuable measure of the rate of increase and decay of the seperate elements of the language, which could hardly be so well shown in any other way. Neither would any other language illustrate the phenomenon so clearly and strikingly as the English. A cursory glance at the pages of the Glossary will show what losses Englishmen have already sustained — the numerous negative substantives in „un-“ as „unstrength“, „unlength“, „unmight“, have nearly all disappeared, although we are glad to see that such writers as Tennyson and Carlyle are lending the weight of their authority and example to their reintroduction. The same may be said of numerous Verb compounds of „over“, „under“ etc., few of which comparatively speaking now remain, while those which do, have passed into secondary senses. „Understand“ no longer means to „stand under“ as it once did, though that sense lies at the root of its present meaning, nor does „undo“ on our lips bear the sense of „expound or explain“, in which our forefathers often employed it. All such facts as these, and many more might be adduced, are not only in themselves matters of high value to him who would truly understand the history of a language, but have an important bearing on all researches into the progress of intellectual development. It is to be hoped that the author may find his unpretending little work recieved with sufficient favour by the public to enable him to carry on the work to its legitimate conclusion.

London. ***

Zur Geschichte der catalanischen Literatur.

Essai sur l'histoire de la littérature catalane, par *F. R. Camboulin*, 2e éd. Paris 1858.

Raymund Lull und die Anfänge der catalonischen Literatur, von *A. Helfferich*. Berlin 1858.

Zwei der romanischen Literaturen haben für den Historiker den eigenthümlichen Reiz, daſs sie ähnlich denen des Alterthums ausgestorben, ganz dem Bereiche der Geschichte anheimgefallen sind; beide Literaturen nahe verwandt, ja in einem gewissen Sinne fast Ein Ganzes, haben sie wenn auch nicht dieselben, doch sehr ähnliche äuſsere Schicksale gehabt; ich meine die provenzalische und die catalanische Literatur. Beide waren lange Zeit von der Welt vergessen, die in dem ersten Drange einer neuen Kulturentwicklung, wie sie mit dem 16. Jahrhundert anhob, kaum Zeit hatte, rückwärts zu blicken, und so lange das neue Bewuſstsein noch nicht bis zu einem gewissen Grade der Entwicklung gediehen war, auch das Bedürfniſs nicht empfand, die Anfänge der modernen Bildung überhaupt im Schooſse des Mittelalters aufzusuchen.

Man weiſs, wie Raynouard — allerdings nach dem Vorgange Millot's, der wiederum seinerseits nur Sainte-Palaye's Studien publicirte — in dem zweiten Decennium unseres Jahrhunderts in Wahrheit zuerst die provenzalische Literatur wieder ans Licht zog; es war in jener Zeit, als das Studium des Mittelalters zuerst begeisterte Schüler fand, die vornehmlich ein *ästhetisches* Interesse antrieb, obwohl demselben ein religiös-katholisches und auch ein patriotisch-antiquarisches, letzteres namentlich auch in Deutschland, häufig zu Grunde lagen. Das ästhetische Interesse aber beherrschte die Literaturgeschichte jener Tage, die sich überhaupt damals zuerst bedeutender entfaltete, und zur dichterischen Production ihrer Zeit selbst in der innigsten und lebendigsten Beziehung stand. Die Literarhistoriker — so ein Raynouard, Bouterwek, die Gebrüder Schlegel — waren meist selbst Dichter, aber von einer geringeren Befähigung, sol-

che nämlich, in denen die ästhetisch-empfängliche Natur die ästhetisch-productive überwog: um so mehr empfanden sie das Bedürfnifs, neue poetische Quellen aufzusuchen, um ihre Phantasie an deren Born zu kräftigen. Auf der Dichtung Frankreichs, die sich die der andern romanischen Nationen zum gröfsten Theile unterworfen hatte, lastete damals ein schon ganz steriles Epigonenthum: in Deutschland war durch eine in der Geschichte beispiellose üppige Fruchtbarkeit ein lange brachgelegener Boden fast erschöpft, zugleich aber wirkte hier jenes kosmopolitisch universelle Moment, das unsre klassische Dichtung auszeichnet, fördersam mit. So geht die Auferstehung der provenzalischen Poesie Hand in Hand mit der der altdeutschen, wie beide die der altfranzösischen im Gefolge haben. Ihre Beziehungen zu der Romantik der Dichtung unsers Jahrhunderts liegen offen zu Tage. Während in Deutschland die erste Blüthe mittelalterlicher Studien im Schoofse der romantischen Dichterschule reifte, so bereiteten in Frankreich vielmehr jene erst dieser den Boden.

Vorwiegend ein anderes Interesse ist es, welches das Andenken an die *catalanische* Literatur in ihrem Vaterlande erweckte, und zu unsrer Zeit erst sie in den Kreis der Geschichte der Weltliteratur eingeführt hat, wo sie zwar nur einen kleinen bescheidnen Platz, aber nichts destoweniger eine wichtige Stelle, in der Eigenschaft eines verbindenden Mittelgliedes, einnimmt. Dies Interesse ist das *historische*, das in Catalonien selbst in dem Patriotismus, der zu allen Zeiten begeisternd diesem Volksstamme eine selbständige Eigenthümlichkeit erhielt, einen mächtigen Antrieb empfing. Zuerst aber fand die Literargeschichte Valencia's, dessen Mundart wie bekannt ein catalanischer Dialect ist, eine, und zwar sehr umfassende, Bearbeitung, schon gegen Ende des 17. Jahrh., in des gelehrten Geistlichen Joseph Rodriguez *Bibliotheca Valentina*, die aber erst 1747, lange Zeit nach des Verfassers Tode, erschien; und im selben Jahre schon begann ein anderes noch umfassenderes Werk, das auf dem vorausgehenden ruhte, Vincente Ximeno's *Escritores de Valencia*, zu erscheinen, zu dem in unsrer Zeit eine Fort-

setzung, unter dem Titel: *Bibliotheca Valenciana*, Pedro Fuster lieferte (1827—1830) — sämmtlich, versteht sich dem Titel nach schon, Werke, welche *alle* im Königreich Valencia *gebornen* Schriftsteller verzeichnend, nur zu einem Theil den Autoren, die sich der vaterländischen Mundart oder der catalanischen Sprache überhaupt bedienten, gewidmet sind. In Catalonien selbst hat das Beispiel der Valencianer erst in der neuern Zeit Nachahmung gefunden, und eine Nachahmung auch in formeller Beziehung, indem 1836 Torres y Amat seine *Memorias para ayudar á formar un diccionario crítico de los escritores catalanes* publicirte, welches Werk 1849 durch Juan Corminas (Burgos 4°) eine Ergänzung erhielt. Indessen war von Ausländern, sowohl in allgemeinen literaturgeschichtlichen Werken, als in solchen, die der provenzalischen und spanischen Literatur gewidmet waren, der catalanischen kaum beiläufig, wenn überhaupt nur, gedacht worden; sie erschien da stets blofs als eine Art von *Appendix* entweder des spanischen, oder des provenzalischen Schriftthums, indem nur einzelne ihrer Producte als „dialectische“ Leistungen, die sei es durch ihren Stoff, oder ihre Form doch eine besondere Erwähnung forderten, aufgeführt wurden [1]). Eine irgendwie selbständige Stellung wurde ihr nirgends eingeräumt, oder zuerkannt.

[1]) So wird bei *Velazquez* (Orígenes de la Poesia castellana) zwar der limusinischen (catalanischen) Dichtung als einer der „Quellen“ der castilischen ein Abschnitt eingeräumt, aber das Catalanische mit dem Provenzalischen vollständig identificirt, so dafs dort die Catalanen, die im provenzalischen, und die, welche in ihrem vaterländischen Idiom dichteten, ohne Unterscheidung zugleich aufgeführt werden. Auch *Sismondi*, der in seinem Werk: De la littérature du midi de l'Europe (Tome I) dem Ausias March sogar mehrere Seiten widmet, so dafs derselbe durch ihn erst in weiteren Kreisen bekannt ward, behandelt die catalanische Literatur in dem der *provenzalischen* gewidmeten Abschnitte, ja er identificirt die catalanische Sprache vollständig mit der provenzalischen, wenn er die betreffende Partie mit den Worten einleitet: „L'Aragon (sic) avait conservé l'usage de la langue provençale — — l'emploi de cette langue dans tous les actes du gouvernement“ etc. Ueber etwelche Verschiedenheit, die ihm wohl nicht ganz verborgen blieb, schlüpft er an einer andern Stelle mit einer Art von Taschenspieler-Geschicklichkeit hinweg: „mais quand le règne des troubadours fut fini, un autre genre de talens se développa chez les Aragonais, et *la littérature provençale ou plutôt catalane*, ne finit point avec les troubadours“.

Selbst Ticknor noch, der in seiner, namentlich durch Vollständigkeit des benutzten und angezogenen Materials bedeutenden „Geschichte der schönen Literatur in Spanien“ zwei besondre Abschnitte wenigstens der catalanischen Literatur einräumte, ist nicht blofs, ausnahmsweise, gerade in diesen stofflich gar mangelhaft und dürftig, sondern auch er führt die catalanische Literatur nur im Schlepptau der provenzalischen ein, von welcher sie gewissermafsen blofs als ein nach Spanien verpflanzter, dort aber verwilderter Schöfsling erscheint; ja, damit im Zusammenhang, wird auch von ihm die catalanische Sprache als ein blofser Dialect des Provenzalischen hingestellt, der nur indem er die provenzalische Schriftsprache „verdirbt“, eine eigne catalanische hervorruft! [1]) Indem Ticknor also theils von falschen Voraussetzungen ausging, theils ihm überhaupt eine universellere Auffassung fehlt, konnte er um so weniger die eigenthümliche Bedeutung der catalanischen Literatur vollkommen würdigen, als zur Zeit der Abfassung seines Werkes manches wichtige Material noch nicht publicirt war. So erschienen vier Jahre später erst die catalanischen Volkslieder, Romanzen und Märchen, die mit einer vortrefflichen Einleitung Hr. Milá y Fontanals in Barcelona 1853 herausgab. Drei Jahre danach wurde durch Ferdinand Wolf dieses Werk bekanntlich in Deutschland eingeführt, durch seine „Proben portugiesischer und catalanischer Volksromanzen“, und damit ein regeres Interesse für die catalanische Literatur, die hier trotz aller provenzalischen und castilischen Einflüsse doch in so eigenthümlicher Selbständigkeit erschien, bei uns geweckt: hatte doch Deutschland in seinem universellen Geiste historischer Forschung und ästhetischer Empfänglichkeit für das Schöne und Gute in allen Gestalten schon ein nicht geringes Verdienst auch um die catalanische Literatur sich erworben

---

[1]) „Nach dem Anfange des 14. Jahrh. finden wir keine rein provenzalische Dichtung in Castilien, und nach der Mitte jenes Jahrhunderts fängt sie auch an in Catalonien und Aragonien zurückzuweichen, *oder vielmehr durch die rauhere aber kräftigere Mundart der Bevölkerung verderbt zu werden.*“ Deutsche Uebers. v. Julius I, p. 262.

durch eine würdige Republication der vortrefflichen Chronik des Ramon Muntaner (1844), dessen hohe Bedeutung vollkommen zu schätzen auch einem Deutschen vorbehalten war[1]). Nachdem also durch einen Kenner der Volkspoesie, der als solcher in Europa allgemein anerkannt ist — und das war hier von Belang — die catalanische Volksdichtung in den Kreis der europäischen als ein selbständiges Glied eingeführt war, und sich durch das hoch in das Mittelalter hinaufreichende Alter derselben schon offenbarte, daſs der poetische Genius dieses Landes doch nicht mit dem provenzalischen durchaus identisch sei: so ward auch in der neuen Ausgabe der Grammatik der romanischen Sprachen (1856—1858) von dem Meister der vergleichenden neu-lateinischen Philologie der catalanischen Sprache die Genugthuung einer besondern Berücksichtigung, indem sie hier als eine Zwillingsschwester des Provenzalischen, keineswegs als ein bloſs dialectisches Idiom behandelt ward. Noch ist zweier Werke der neusten Zeit zu gedenken, in denen die catalanische Literatur — in dem einen namentlich in ihren Beziehungen zu der Provence, in dem andern zu Castilien — eine eingehendere Betrachtung fand, obschon diese Werke ihr allein nicht gewidmet waren; ich meine Baret's *Espagne et Provence* (1857) und Ferd. Wolf's *Studien zur Geschichte der span. und portug. Nationalliteratur.* In jenem Werke wurde ihrer Eigenthümlichkeit, soweit dieselbe besteht, im Allgemeinen gebührende Rechnung getragen; in diesem die universal-historische Bedeutung der ältern catalanischen Kunstlyrik, die selbst freilich nur in den Schranken der Nachahmung der Troubadourpoesie sich hält, als der Vermittlerin dieser formell so bedeutenden Dichtung mit dem poetischen Genius Castiliens, in einer gewissen Periode seiner Entwicklung, zuerst vollkommen gewürdigt.

Den vorausgehenden Leistungen schlieſsen sich nun unmittelbar die an der Spitze dieses Aufsatzes genannten

---

[1]) S. *Gervinus*' Charakteristik Muntaner's, in der Anzeige der deutscher Uebersetzung Muntaner's durch Lanz, seinen späteren Herausgeber, in den Jen. Allgem. Literaturzeitung 1842, No. 63 ff. Auch *Villemain* erinnerte an ihn schon 1830 mit ein paar treffenden Worten. Litt. du moyen-âge, 24[e] leç.

beiden Schriften würdig und in mancher Beziehung bedeutsam an — beide schon der catalanischen Literatur ausdrücklich und ausschliefslich gewidmet, beide in doppelter Beziehung beachtenswerth, indem sie neben der geschichtlichen Untersuchung und Entwicklung auch neues Material selbst darbieten, in dem Abdrucke interessanter literarhistorischer Inedita. In dieser doppelten Rücksicht werden sie auch unsre Aufmerksamkeit in Anspruch nehmen. Ihrem besondern Vorwurf gemäfs haben sie jede auch einen eigenthümlichen Werth: während Hr. Cambouliu, und unsres Wissens diesseits der Pyrenäen zuerst, eine Uebersicht der ganzen Geschichte der catalanischen Literatur in allgemeinen Umrissen skizzirt, in Perioden sie sondernd, der einzelnen Hervorbringungen aber nur mit wenigen Worten gedenkt; führt uns Hr. Helfferich, statt in die Weite sich auszubreiten, vielmehr in die Tiefe hinabsteigend, in die Zeit der „Anfänge“ umfassender ein, indem er versucht, die geheimen Triebkräfte, aus denen eine eigenthümliche Nationalliteratur auf diesem Boden erwuchs, uns zu entschleiern. Beide Verfasser nehmen den richtigen Standpunkt historischer Auffassung, wie ihn die Literaturgeschichte heutzutage fordert, ein, die Literatur, als einen Ausdruck des bestimmten Nationalgeistes, in ihren Anfängen wie in den verschiedenen Wandlungen ihrer Entwicklung, vor Allem aus der *allgemeinen* geschichtlichen Entwicklung der Nation selbst zu begreifen. Diese Auffassung, zumal im Verein mit der universal-historischen Betrachtung, dafs wie die Kultur überhaupt der europäischen Welt das gemeinsame Werk der verschiednen germanischen und romanischen Nationen ist, aus ihrer Wechselwirkung entsprungen, so auch ihre literarische Bewegung eine einige ist, von allen bedingt und alle bedingend, Ein grofser Organismus, ein System gleichsam, in dem eine jede Nationalliteratur wieder ihre selbständige Bedeutung hat — — diese historische Auffassung vermag allein gerade der catalanischen Literatur vollkommen erst gerecht zu werden; und das mannichfaltige Interesse, das sie unter diesem Gesichtspunkte darbietet, legt die Bedeutung des letzteren selbs

zugleich recht auffallend an den Tag. Versuchen wir im Folgenden nun, indem wir von den Leistungen der beiden vorgemerkten Werke Rechenschaft geben, und im Hinblick auf ihre früher erwähnten Vorgänger, eine kurze Skizze des Charakters sowie der geschichtlichen Entwicklung und Bedeutung dieser im Allgemeinen noch so wenig gekannten Literatur zu zeichnen, und dann eines der mitgetheilten Inedita, das von besonderm Interesse ist, genauer zu gedenken.

Eine wesentliche Vorfrage der Selbständigkeit der catalanischen Literatur ist die Selbständigkeit der catalanischen Sprache. Dieses Thema wird daher sowohl von Herrn Combouliu, als von Hrn. Helfferich, namentlich von letzterem ausführlich behandelt. Wie sich jede Uebertreibung straft, so ist merkwürdigerweise gerade der Patriotismus der Catalanen selbst vornehmlich daran Schuld, daſs jene Selbständigkeit in Frage gezogen wurde. Da nämlich die ältesten bekannten Dichter Cataloniens unter den *provenzalischen* Troubadours glänzen, so schlossen die catalanischen Patrioten, daſs diese provenzalische Dichtersprache die ursprüngliche Sprache Cataloniens gewesen sei, auf dem Boden desselben entsprossen und mit der Dichtkunst zugleich erst von Catalonien nach der Provence, d. h. dem südlichen Frankreich überhaupt, im Gefolge der Berengare eingeführt sei. Diese wunderliche Idee, die, ganz abgesehen von den widerstreitenden Daten, einen merkwürdigen Mangel an historischer Auffassung verräth, wurde nichtsdestoweniger von einem Gelehrten wie Capmany verfochten, und in naiver Weise unter anderm damit zu bekräftigen gesucht, daſs auch *französische* Gelehrte, namentlich Du Cange, keinen Unterschied zwischen dem provenzalischen Idiom und dem reinen Catalanisch eines Ramon Muntaner entdeckt hätten [1]). Von jenen Franzosen war aber

[1]) Memorias hist. II, Apend. p. 6. Ja *Masdeu*, auch ein Catalane, machte das Catalanische sogar zur Mutter sämmtlicher roman. Sprachen! — Auf Capmany beruft sich noch u. A. der Verf. der Gramatica y apología de la llengua cathalana (Barcelona 1815), *Jos. Pau Ballot y Torres*, obschon er seines berühmten Gewährsmannes Ansicht etwas modificirt; er sagt l. l. p. XXX: Mes prest es de creurer, y no faltan documents pera probar, que la llengua ca-

natürlich daraus der umgekehrte Schlufs damals gezogen worden. Jene Ansicht hat jedoch trotz der Fortschritte der Wissenschaft und der Veröffentlichung so vieler und so alter provenzalischer Denkmäler bis auf die Neuzeit unter den Catalanen fortgespukt, und so die gerade entgegengesetzte Meinung, welche dem Catalanischen die untergeordnete Stellung einer provenzalischen Mundart anweist, länger erhalten, so dafs sich noch Ticknor, wie wir sahen, so wenig klar er sich ausspricht, thatsächlich entschieden ihr zuneigt.

Dafs die catalanische Sprache schon vor den ältesten in ihr erhaltnen Literaturwerken, also vor der Mitte des 13. Jahrh., bestanden habe, d. h. nicht erst durch diese aus einem rohen unentwickelten Patois zu einem bestimmten Organismus umgeschaffen sei, bedarf kaum eines Beweises, wenigstens für den, der die Sprache und jene Literaturwerke kennt. So ähnlich das Catalanische dem Provenzalischen — worunter hier überall natürlich die Sprache der Troubadours von uns verstanden wird — auch ist, so dafs wir beide Sprachen wie Zwillingsschwestern betrach-

---

thalana fou portada á aquellas provincias (*Llemosi* und *Provensa*) per los comptes de Barcelona, y que ditas llenguas se han enriquit ab la nostra. In neuster Zeit sind die Catalanen auf einen andern Ausweg verfallen, um ein Hoheitsrecht, das die Troubadourdichtung der provenzalischen Sprache gewähren könnte, zurückzuweisen, indem sie das Idiom in dem die Troubadours dichteten, als ein *künstlich* gemachtes, an dem Catalonien auch seinen, obwohl geringeren, Antheil habe, darstellen. So sagt Hr. *Bofarull*, der bedeutende Forscher des catalanischen Alterthums in seiner in der Akademie von Barcelona gehaltenen Rede: La lengua catalana considerada históricamente (Barcelona 1858): „¿Quereis averiguar el resultado que dieron el contínuo roce y la mezcla de dos pueblos, que hablaban lenguas parecidas y de una misma procedencia? Escuchad la voz de trobadores, y ella os lo dirá. Sin perder, ni el provenzal, ni el catalan, en su respectiva nacionalidad, el uso, la forma y la importancia que les son propias como lenguas escritas, *combinase una tercera lengua*, cuyo tipo principal toma de la Provenza, y en la que se descubren marcados rasgos de la rica lengua de Cataluña, lo que solo se esplica por el resultado de comparaciones; *y esta lengua, que puede llamarse convencional ó poética, fué la que, en realidad, emplearon los trobadores, no solamente los provenzales y catalanes, sino aun los estranjeros.*" Einer gleichen Ansicht, die Troubadoursprache als ein rein künstliches Product zu betrachten, huldigen Hr. Cambouliu und Helfferich, der erstere behauptet sogar: sie wäre niemals irgendwo gesprochen worden! Die nahe Beziehung zu dem gesellschaftlichen Leben, sowie die wesentlich mündliche Mittheilung der Dichtungen ist hierbei ganz übersehen.

ten können, so zeigt es doch einige ganz durchgreifende Züge ursprünglicher Verschiedenheit, die es als ein von Haus aus selbständiger Organismus documentiren. Der wichtigste derselben ist seine Abneigung gegen die Diphtongirung. Solche Züge aber gehören selbstverständlich der frühsten sprachlichen Entwicklung an, einer Periode, die weit allem Schriftthume vorausgeht. Jene ersten uns bekannten Literaturwerke selbst aber sind keine Schöpfungen eines hohen poetischen Genius, wie eines Dante z. B., ja nicht einmal poetische Werke überhaupt; vielmehr prosaische Productionen der Geschichte und Didaktik, von praktischen Männern verfafst, deren glänzende Verstandeseigenschaften in syntactischer Beziehung die Ausbildung der Sprache sicher sehr förderten, und in dieser Rücksicht auch gewisse Eigenthümlichkeiten wohl hervorbildeten oder feststellten [1]), die aber zugleich ebenso weit davon entfernt waren, etwa in gelehrt philologischer Weise das Sprachmaterial selbst sich erst zuzurichten, als neues zu schaffen.

Ueberhaupt aber wird die Entstehung der romanischen Sprachen meist in einer zu äufserlichen und fast mechanischen Weise sich gedacht. Ein Hauptpunkt namentlich scheint mir viel weniger, als er es verdient, berücksichtigt und hervorgehoben. Die Sprachen entwickeln sich durchaus gleichzeitig mit den Nationen, welchen sie angehören. Den römischen Eroberungen folgte ein ausgedehntes Colonialsystem; die in den einzelnen Colonien herrschenden Römer wurden unter dem Einflusse des Bodens, des Klimas,

[1]) Zu diesen gehört eine dem Deutschen oft ganz ähnliche, von dem gemein-romanischen Sprachgebrauch sehr abweichende Wortstellung; nicht blofs wird das Verbum seinem directen und indirecten Object, sowie adverbialen Bestimmungen gar häufig nachgesetzt — Freiheiten auch des lateinischen Stils; sondern es wird auch in den zusammengesetzten Formen der Vergangenheit das Particip von seinem Hülfszeitwort durch das Object getrennt: z. B. havia la regina presa per muller (er hatte die Königin zum Weibe genommen). Bei der grofsen Menge von einsilbigen Wörtern, war dem Rythmus des catalanischen Prosastils schon diese Freiheit der Wortstellung fast unentbehrlich, und er verdankt sie vielleicht gerade diesem Umstand. Ein merkwürdiges Beispiel jenes Reichthums von Monosyllaben gibt die vorhin citirte catalanische Grammatik, indem sie ein geistliches Gedicht in 24 Quartetas mittheilt, das blofs aus einsilbigen Wörtern besteht, da nun die Verse Siebensilbler sind, aus $4 \times 7 \times 24 = 672$ Monosyllaben, l. l. p. XIX ff.

der Eingebornen allmälig umgewandelt — eine Umwandlung wie sie sich vor unsern Augen, und schon nach einer verhältnifsmäfsig so kurzen Zeit die Sprache selbst berührend, mit dem englischen Volke in Nordamerika vollzieht[1]); ihr Nationalcharakter ward nach jenen Einflüssen mehr und mehr modificirt — Modificationen (und man vergesse nicht des „Nationalcharakters"), die in den römischen Schriftstellern Spaniens und Galliens im Zeitalter der silbernen Latinität interessant genug bereits zu Tage treten; diese Modificationen wurden gleichzeitig mit der wachsenden Selbständigkeit der Colonien, die Hand in Hand mit dem Sinken der römischen Kaisermacht geht, Unterschiede: welcher Prozefs zugleich durch die grofse Umwandlung, die die römische Bildung überhaupt durch die Hellenisirung und Christianisirung erfuhr, wesentlich gefördert ward. So entwickelten sich meines Erachtens schon vor der Völkerwanderung die *Anfänge* der verschiedenen romanischen *Nationen*, waren ihre Unterschiede auch noch nur ganz allgemeiner, typischer Natur: aber der Ausdruck ihrer Gedanken, die Sprache, mufste auch, bestanden solche Unterschiede, mit logischer Nothwendigkeit, diese zeigen; der Genius der römischen Sprache ward in dem grofsen allgemeinen Umbildungsprozefs, den sie als Volkssprache damals erfuhr, eben danach verschieden modificirt. In eine neue Phase der Entwicklung traten die jungen Nationalitäten als die Germanen diese römischen Colonien sich unterwarfen. Man möchte sagen, jetzt erst erfolgte ihre *Geburt*, ihre individuelle Selbständigkeit, während sie bis dahin an ihre Mutter, Rom, noch gebunden, nur in einem embryonischen Zustande existirt hatten. Die Germanen *entbanden* in der That überall den neuen Weltgeist, der

---

[1]) Sehr beachtenswerth ist dabei namentlich der grofse Unterschied, der sich im Nationalcharakter der südöstlichen Sklavenstaaten und der Yankees offenbart — ein Unterschied, der schon in der Aussprache des Englischen in höchst auffallender Weise sich bekundet; so sprechen jene unter anderm die Vocale viel reiner und deutlicher aus, wie sie überhaupt langsamer reden, zugleich in der Conversation eine gewisse aristokratische Eleganz und damit einen gewissen Wohllaut anstrebend, während dem Yankee auch an der Sprache Schnelligkeit und Kürze die werthesten Eigenschaften sind.

während des Jahrhunderte langen Auflösungsprozesses der antiken Kultur sich entwickelt hatte. Sie brachten allerdings zugleich einen fast unversehrten Schatz physischer und moralischer Kraft mit; einen diesem Menschenstamme eigenthümlichen Reichthum *schöpferischer* Phantasie (nicht bloſs gestaltender, gleich dem römischen Volke), und neue Rechtsbegriffe von einer frischen Ursprünglichkeit, die auf die Bedeutung der Persönlichkeit des freien Mannes gegründet waren. Daſs auch die Verschiedenheit der Individualität der einzelnen germanischen Völker auf die Entwicklung der einzelnen romanischen National-Individualitäten von Einfluſs gewesen ist, ist unläugbar, wenn schon derselbe sich gewiſs mehr indirect geltend machte. — Doch wir können nicht, am wenigsten an dieser Stelle, diese schwierige Untersuchung weiter oder im Einzelnen verfolgen. Soviel ist sicher, daſs auch die Sprachen, von den unmittelbar aus dem Deutschen aufgenommenen Wörtern abgesehn, im Allgemeinen den Einfluſs desselben nur auf indirectem Wege erfuhren, inwiefern nämlich der Nationalgeist im einzelnen Falle unter dem Einfluſs des Germanenthums sich entwickelte. Auch das verschiedene numerische Verhältniſs der eingewanderten Germanen zu der romanischen Bevölkerung wurde, zumal als die beiden längere Zeit gesondert neben einander lebenden Nationen sich endlich mischten und verschmolzen, von wesentlicher Bedeutung, direct für den Nationalcharakter, indirect für die Sprache. Durch geschichtliche Verhältnisse bedingt ging überhaupt die Entwicklung der einzelnen romanischen Nationalitäten hier schneller, dort langsamer von statten, je nachdem noch neue Einflüsse von Bedeutung einwirkten[1]; und die Entwicklung der Sprachen geht damit Hand in Hand.

Stellen wir uns nun auf den eben dargelegten historischen Standpunkt, so erklärt sich leicht sowohl die nahe Verwandtschaft des Catalanischen mit dem Südfranzösi-

---

[1]) So in Nordfrankreich die Niederlassung der Normannen. Die bedeutenderen Nationalitäten reifen langsamer.

schen oder Provenzalischen, und seine dem entsprechende Entfernung von dem Castilischen, als die Selbständigkeit, die es dem Provenzalischen gegenüber beanspruchen darf. Das nordöstliche Spanien theilt eine Menge geschichtlicher Verhältnisse mit dem südlichen Frankreich [1]) und das grofse Lebensinteresse des Seehandels, der zugleich die innigste Verbindung frühe zwischen beiden herstellte; während es andererseits durch die Pyrenäen von ihm geschieden einem andern territorialen Organismus angehört, und schon dadurch immer eine politische Unabhängigkeit dem südlichen Frankreich gegenüber erhielt und behauptete; ja bei den politischen Unionen beider, besafs wenigstens seit dem Anfange des 9. Jahrh. schon Catalonien stets die *weltliche* Oberherrlichkeit, während die *geistliche*, bedeutungsvoller Weise — denn sie bedeutete in jenen Zeiten die *geistige* auch — bis zum Ende des 11. Jahrh. Septimanien besafs. Und in der That beruhte die Eigenthümlichkeit der catalanischen Nationalität wesentlich in der *politischen* Befähigung [2]); in der Provence erzeugte der Reichthum, der dem überaus fruchtbaren Boden sowie der auf ihm leicht gezeitigten Blüthe der Industrie und des Handels entsprofste, eine frühe und bedeutende Entwicklung des *gesellschaftlichen* Lebens, in dem unfruchtbaren Catalonien, dem Land und dem Meere nur abgetrotzt, des *politischen*; dort erweckte er den Sinn für die Genüsse des Schönen und eine Freiheit innerhalb der Gesellschaft, die nur zu bald die Schranken der Sittlichkeit durchbrach, hier den Sinn für bürger-

---

[1]) Gedenken wir nur ganz aphoristisch einiger der wichtigsten Momente: keltische Bevölkerung; phönicische und griechische Niederlassungen; starke römische Colonisation; Narbonne und Barcelona westgothische Residenzen; die spanische Mark ein Theil des Reiches Karls des Grofsen; bei dessen Theilung (817) Septimanien mit der Mark vereint unter den Grafen von Barcelona, in kirchlicher Beziehung aber unter dem gemeinsamen Metropolitan, dem Erzbischof von Narbonne, letzteres Verhältnifs auch nach der politischen Trennung (865) noch drittehalb Jahrhunderte fortbestehend; seit 1070 aber erneute politische Vereinigung eines Theils von Südfrankreich mit Catalonien, welcher bald, seit dem 2. Decennium des 12. Jahrh., eine grofse Ausdehnung gewinnt.

[2]) Hier mag nur an die bekannten Landesgesetze, die *Usatici Barchinonenses*, die schon nach der Mitte des 11. Jahrh. Ramon Berenguer I. unter Zuziehung einer Magnaten-Versammlung erliefs, erinnert werden.

liche Unabhängigkeit, eine politisch-sittliche Freiheit, welche der Nation die Kraft verlieh, weit über die ursprünglichen Grenzen ihres Gebietes erobernd und colonisirend sich auszudehnen, während zur selben Zeit schon die politische Selbständigkeit Südfrankreichs eine rasche Beute des nordfranzösischen Volkes wurde, und die Eigenthümlichkeit seiner nationalen Bildung unterging. So reift die catalanische Nationalität viel langsamer und allmäliger als die südfranzösische, wie des Mannes Ausbildung längere Zeit, als die des Jünglings bedarf; und entwickelt sich erst mit der vollen staatlichen Selbständigkeit — der Interessen nämlich —, mit der politischen Trennung von der Provence, vollkommen. Mit Jakob dem Eroberer erst tritt Catalonien als eine Macht und zugleich als eine rein spanische, in der Weltgeschichte auf[1]), und mit ihm selber beginnt zugleich im wahren Sinne seine Nationalliteratur.

Sehen wir nämlich von der Volkspoesie ab, die, so lange sie bloſs in der mündlichen Ueberlieferung lebt, überhaupt keinen *literarischen* Charakter hat, so vertrat auch dort bis dahin die *provenzalische* Poesie allein die literarische Production; und zwar in der Art, daſs auch die catalanischen Dichter, deren allerdings verhältniſsmäſsig nur wenige noch waren, selbst der Sprache und der Formen der Troubadours sich bedienten. Die provenzalische Dichtung stand in der engsten Beziehung zu dem gesellschaftlichen Leben; schon deshalb war die Dichtungsart der Lyrik ganz entschieden die vorherrschende in ihr (und alle die Meinungen von einer *reichen* verloren gegangenen epischen Literatur haben schon darum gar keinen Grund und Boden). Indem sich in der Provence zuerst ein feineres gesellschaftliches Leben, und in gewissen eigenthüm-

---

[1]) Daſs trotz der Personalunion mit Aragonien und dem Königstitel, der sich an dieses Reich knüpfte, in dem aragonischen Gesammtstaat Catalonien die herrschende Hauptmacht war, braucht wohl kaum erwähnt zu werden; nöthiger dagegen ist anzuführen, daſs die catalanische Sprache in dem Gesammtstaate die herrschende war und blieb, nicht bloſs indem sie gerade über die Colonien, als Valencia, die Balearen, selbst einen Theil Sardiniens u. s. w. sich ausdehnte, sondern indem sie auch die Sprache der gemeinsamen Cortes wie des Hofes war.

lichen Formen sich fest krystallisirend, ausbildete, von welchem die Dichtung — und nicht etwa blofs das Minnelied, sondern ebensowohl das Sirventes und selbst andere Arten — ein *integrirender* Bestandtheil ward, so verbreitete sich diese provenzalische Lyrik ganz natürlich überall zugleich mit jenen Gesellschaftsformen, dem höfischen Ritterthum. Die Kunstlyrik konnte aber überhaupt im Mittelalter, der Stufe der Bildung des Individuums gemäfs, im Anfang und längere Zeit noch nur einen solchen *typischen* Charakter haben; so lange nicht eine höhere wissenschaftliche Bildung dem einzelnen Dichtergenie eine freiere Entwickelung seiner Eigenthümlichkeit erlaubte. Um so leichter nahmen daher die andern Nationen die provenzalische Lyrik auf, die bei allen sei es direct, sei es indirect (z. B. durch nordfranzösische Vermittlung) sich einbürgerte, allmälig allerdings dann durch den besonderen Volksgeist modificirt oder umgestaltet ward, bis ein späteres Bildungsstadium sie hier früher, dort später ganz verschwinden liefs. Bei der politischen Union der Provence mit Catalonien, welche die Hofhaltung der aragonischen Könige sehr oft in das südliche Frankreich und auf längere Zeit schon seit dem Anfange des 12. Jahrh. verlegte, bei der nahen ursprünglichen Verwandtschaft der Nationalität und der Sprache, erscheint es demnach nur selbstverständlich, dafs in beiden Ländergebieten jene provenzalische Kunstlyrik zur Zeit ihrer Blüthe, und es ist ja dasselbe zwölfte Jahrhundert, in welchem jene politische Union stattfand, *allein* herrschte. Allerdings hielt dies die literarische Entwicklung Cataloniens auf, wenn schon während dieser Zeit die Volkspoesie dort in romanzenhaften Liedern blühte, und von der literarischen Kultur der provenzalischen Troubadourdichtung nicht unberührt blieb, ja selbst ihrerseits auf diese, und zwar in den Schöpfungen geborner Catalanen, nicht ohne Einflufs war [1]).

---

[1]) Die höhere rythmische Ausbildung der zehnsilbigen Langzeile — welche das hohe Alter der catalanischen Volkspoesie bezeugend in einzelnen ihrer Romanzen sich bis heute erhalten hat — durch die Troubadours kam auch der Volkspoesie zu statten; der von uns gedachte Einflufs der letztern aber zeigt

„Wie man sich im Uebrigen auch — sagt Hr. Helferich, und namentlich in Beziehung auf Catalonien, sehr richtig — den fluchwürdigen Verlauf und Ausgang der Albigenser Kriege erklären mag, soviel ist gewiſs, daſs die der Provence zunächst gelegenen romanischen Länder, nachdem sie während der Blüthezeit südfranzösischer Kultur, je nach ihrem räumlichen Abstand, sehr ungleich zugemessene Einwirkungen durch diese erfahren hatten, nach der Knechtung der Albigenser die Richte ihres geistigen Lebens wechselten.“ Der Albigenserkrieg macht in der That für Frankreich wie für Spanien wahrhaft Epoche. Von ihm datirt der Untergang der Selbständigkeit der südfranzösischen Nationalität: wobei ein fast gleichzeitiges, scheinbar zufälliges Ereigniſs mitwirkte, das Aussterben des catalonischen Mannesstammes auf dem Thron der eigentlichen Provence, und die Nachfolge des Hauses Anjou dort. Diese friedliche Eroberung vereinte sich mit jener kriegerischen zu dem Siege der nordfranzösischen Nationalität, ein Sieg, der freilich zunächst nur angebahnt und mit der Zeit erst vollendet wurde. Dieselben Ereignisse aber wiesen die catalanische Nation ganz auf Spanien hin. Nachdem Peter II. für die südfranzösischen Interessen in der Schlacht von Muret (1213) selbst sein Leben geopfert: wurde von seinem Sohne Jakob dem Eroberer in dem Vertrage von Corbeuil (1258) die Trennung Ostspaniens von Frankreich besiegelt, wenn auch bekanntlich noch manche Besitzungen jenseits der Pyrenäen dem catalonischen Hause verblieben. Von nun an konnte auch erst der Einfluſs Aragoniens, sowie später der Castiliens, auf Catalonien bedeutender wirken.

Der Eigenthümlichkeit der catalanischen Nationalität und ihrer besondern Entwicklung entsprechen nun durchaus die Anfänge ihrer eigentlichen Nationalliteratur. Es sind vornehmlich prosaische Werke, theils der Geschichte, theils der Lebensweisheit gewidmet. König Jakob selbst ging in

---

sich, wie zuerst Ferd. Wolf nachgewiesen, unter anderm in den Liedern des Guillermo de Bergadan, Zeitgenossen Alfons' II. S. F. Wolf's Proben u. s. w. p. 23.

der einen wie in der andern Richtung mit seinem Beispiel, oder wenigstens anregend voran. Bekanntlich werden ihm zwei Werke zugeschrieben: eine Selbstbiographie und das *Llibre de la Saviesa*, eine von Erklärungen begleitete Sentenzensammlung, deren Quellen neben andern auch die Philosophen des Alterthums, Aristoteles namentlich und Seneca, waren. Für solche Sammlungen aber boten die beiden Kulturvölker des Orients, Juden und Araber, die Muster, und sie vermittelten hier auch zugleich die Weisheit des klassischen Alterthums, die unter ihren Händen indefs ein eigenthümliches Gepräge empfangen hatte. Die von dem Juden Jafuda aus arabischen Büchern genommenen „Sprüche und Sentenzen von Philosophen“ — welches Werk später, 1385, ins Catalanische übersetzt ward — sollen auch damals auf Jakobs Befehl gesammelt worden sein. Dieses Werk sowohl, als jenes des Königs, weisen aber, wie Hr. Helfferich ausführt, auf des christlichen Arabers Honein ben Ishak (809—873) Apophtegmata Philosophorum als ihr Vorbild zurück. Hr. Helfferich macht die sehr richtige Bemerkung, dafs dem orientalischen Einflusse Spanien die Gröfse des Reichthums seiner Sprichwörter, und die Vorliebe für den Gebrauch derselben verdankte; dieser maurischen und jüdischen Einwirkung, welche durch den alltäglichen Verkehr lebensvoll vermittelt ward, kam aber, zumal in manchen Theilen Spaniens, namentlich auch in Catalonien, der Volksgeist entgegen. So falsch die lange Zeit gehegte, mit Recht jetzt ganz verworfene Ansicht eines irgend bedeutenden orientalischen Einflusses auf die Spanier, im Bereiche der Phantasie und der Kunst, ist, so läfst sich meines Erachtens andrerseits nicht läugnen, dafs die eigenthümliche und hohe *Verstandes*-Ausbildung dieser Nation orientalischem Einflusse nicht wenig verdankt, und zwar meine ich dem Einflusse der Juden namentlich, mit denen auch die Spanier weit mehr ja als mit den Mauren sich vermischten.

Rücksichtlich der Chronik oder Commentarien Jakobs äufsert nur Hr. Helfferich Bedenken gegen die Autorschaft des Königs, während Hr. Cambouliu gar keinem Zweifel

Raum gibt. Allerdings ist diese Autorschaft, wie Hr. Helfferich bemerkt, bis dahin wenig in Frage gezogen, und, wie wir glauben möchten, von catalanischer Seite selbst wohl aus dem Grunde, dafs sie dem Nationalstolze unbequem ist. Doch hat nicht blofs Villanueva, den Hr. Helfferich nennt, sondern auch Villarroya, und letzterer ganz entschieden sich gegen die Autorschaft ausgesprochen, und seine Ansicht in dieser Beziehung hat auch unser Gervinus vollkommen adoptirt (Histor. Schriften, p. 278 Anm.), während Ticknor allerdings sie ausdrücklich verwirft, ohne jedoch selbst, so wenig als Gervinus, die Frage weiter zu untersuchen [1]). Dieselbe verdiente daher noch sehr eine erneute umfassende Behandlung: die catalanische Historiographie in jener Epoche ist von solcher Bedeutung, dafs es von allgemeinem Interesse und Wichtigkeit ist — auch vom literarischen Standpunkte allein schon — die Stellung jener Chronik, die den Namen Jakobs I. trägt, zu denen von Desclot und Muntaner genau festzusetzen. Abgesehen von der für Jakobs Zeit zu bedeutenden geschichtlichen Auffassung, und der Nichterwähnung des Werkes durch Desclot und Muntaner, gründet sich Hrn. Helfferich's Bedenken auch auf den Stil: „räthselhaft wäre es, bemerkt er, wie D. Jaime, dessen gelehrte Bildung, nach den ihm mit guten Gründen zugeschriebenen Geisteserzeugnissen zu schliefsen, sich besonders in klassischen Citaten und morgenländischen Sprüchen gefiel, mit einem Male einen so natürlichen Ton zu treffen verstand“. Freilich gibt Hr. Helfferich selbst zu, dafs solche Gründe immer nur Wahrscheinlichkeitsgründe sind. Doch sind sie ohne Frage zu erwägen, und der letztere Einwand ist ebenso eigenthümlich als beachtenswerth. Hr. Helfferich stellt indefs noch eine vermittelnde Ansicht auf. Auf Grund eines Codex der Madrider Nationalbibliothek, der „nach Inhalt und Anordnung“ von der *gedruckten* Ausgabe abweichend, in drei

[1]) Auch *Ferd. Wolf* stimmt Villarroya bei, in seiner Schrift: Ueber Lope de Vega's Comedia De la Reina Maria (Sitzungsberichte der phil. histor. Classe der Wiener Akad. der Wiss. 1855, S. 245 ff.): während *Lafuente* wenigstens die Gründe Villarroya's bekämpft (Hist. gen. de España V, p. 392).

getrennte Abschnitte zerfällt, denen sich am Schlusse noch das Testament des Königs anreiht, ist er der Meinung, dafs Jakob vielleicht nur einen Theil verfafst habe, das Ganze aber aus verschiedenen Bruchstücken zusammengestellt, beziehungsweise ergänzt worden sei unter Peter III. Der dritte Abschnitt jenes Codex hat nämlich die Schlufsangabe: Ego Johannes de Barbastro escribaina *Regis Petri* in civitate Barchinonae anno a nativitate Domini Millesimo CC octuagesimo scripsi.

Mag nun das eine oder das andere der beiden genannten Werke auch nicht direct von König Jakob herstammen, jedenfalls gehören beide dieser ersten Periode der catalanischen Literaturgeschichte, die wir etwa bis zum letzten Drittel des 14. Jahrh. ausdehnen möchten [1]), an, ja sie repräsentiren zugleich dieselbe sowohl ihrem allgemeinen Charakter, als den beiden Hauptrichtungen nach, die in ihr vorwalten. Rücksichtlich der Geschichtschreibung brauchen wir nur die Namen Desclot und Muntaner zu nennen, denen sich gegen die Mitte des 14. Jahrh. König Peter IV. anschliefst. Wie durch eine Reihenfolge solcher für das Mittelalter sehr bedeutender Historiker, die zugleich in ihrer Eigenschaft als Berichterstatter selbsterlebter, ja selbst mitvollbrachter Thaten um so mehr das Gewicht ihrer oft bedeutenden Persönlichkeit in ihre Darstellung selbst legten, was namentlich von Muntaner gilt — die catalanische Prosa rasch und bedeutend entwickelt werden mufste, läfst sich leicht denken. — Die didaktische Richtung aber empfing aufser durch König Jakob selbst, durch einen seiner merkwürdigsten Zeitgenossen, der eine Zeit lang an seinem Hofe als Grofsseneschall lebte, durch Ramon Lull die bedeutsamste Anregung und Nahrung. Die Würdigung

[1]) Hr. Cambouliu bleibt bei der Begrenzung dieser Periode sich nicht durchaus treu; bei der allgemeinen Eintheilung in der Einleitung rechnet er die erste Periode bis zur *Mitte* des 14. Jahrh., — der derselben gewidmete Abschnitt aber hat die Ueberschrift: Première période. XIII[e] et XIV[e] siècles, und in der That werden hier auch Werke aus den letzten Jahren des 14. Jahrh. behandelt, während Hr. C. später den Beginn der *zweiten* Periode wiederum gegen die Mitte des 14. Jahrh. setzt. Meine Begrenzung wird später motivirt werden.

dieser Persönlichkeit, zumal als eines Repräsentanten des catalonischen Volkscharakters, und in ihren Beziehungen zu der catalanischen Nationalliteratur, ist von Hrn. Helfferich erfolgreich versucht worden. Nur im Zusammenhang mit der scholastischen Philosophie und blofs aus dem Gesichtspunkt seines hierin begründeten *europäischen* Rufes betrachtet — eine Betrachtung, wie sie bei Lull bis dahin allein an der Tagesordnung war — verschwindet die wahre Bedeutung dieses Mannes, ja sein Bild erscheint nicht blofs verkürzt, sondern verzerrt. Lull war mehr als der Verfasser der grofsen, und ein Diener der schwarzen Kunst, so wie er gewöhnlich charakterisirt wird. Der thatkräftige Ritter, der sich in einen Franziskaner umwandelte, schlofs sich darum noch nicht in eine Klosterzelle ein, um sein Leben blofs der Scheidung der Begriffe und der Metalle zu widmen. Hr. Helfferich weist nach, wie die Idee, der er sich weihte, der christliche Missionsberuf war; wie in diesem einen Gedanken alle seine Bemühungen zusammenliefen. Die Thatkraft seines Volkes, die es zu Eroberungen wie zu weiten Seezügen drängte, die praktische Verständigkeit, die die Wissenschaft dem Leben dienstbar zu machen sucht, freilich dann sie auch handwerksmäfsig zu verarbeiten nicht scheut, erscheinen auch als die eigenthümlichsten Züge von Lull's Charakter. Obschon Lull, zumal im Verhältnifs zu seiner grofsen literarischen Thätigkeit — denn seine Schriften zählen nach Hunderten — wenig in seiner Muttersprache schrieb, vielmehr in der Regel der damaligen Weltsprache, der der Kirche, sich bediente, so übte er dennoch auf Geist und Richtung der jungen Nationalliteratur um so mehr einen Einflufs aus, als auch nicht wenige seiner lateinischen Productionen, namentlich solche, die dem Gebiet freierer schöpferischer Thätigkeit angehören, von dem eigenthümlichen Genius seiner Nation, der in ihm so lebendig wirkte, durchaus erfüllt sind, auch wenn nicht von ihm selbst, doch von Andern bald genug in das Catalanische übertragen wurden. Zu solchen Werken gehören seine *Proverbia* und der geistliche Roman *Blanquerna*, in welchem durch eine Allegorie das

Klosterleben und damit die christliche Religion verherrlicht wird. Doch erscheint hier das Klosterleben nur als die Vorbereitung für den Episcopat, und der Held kehrt erst zu demselben zurück, um sich für eine andere Welt vorzubereiten. Die kurze, doch genügende Analyse dieses Romans, die uns Hr. Helfferich gibt, zeigt schon die literaturgeschichtliche Bedeutung dieses Werkes, die gar mannichfacher Natur ist und wieder einmal erkennen läſst, von welcher Wichtigkeit eine umfassende Geschichte der *lateinischen* Literatur des Mittelalters, im steten Hinblick auf die europäischen Nationalliteraturen verfaſst, sein würde. Ein dem Roman eingestreutes Marienlied, das Hr. Helfferich mittheilt, weist auf diejenigen poetischen Schöpfungen Lull's in catalanischer Sprache hin, die ästhetisch am bedeutendsten und zugleich von einem wahrhaft nationalen Typus sind.

Die Didaktik, die Lull zugleich mit dem Verfasser des Buches der Weisheit im Beginne dieser Periode vertritt, fand nun während derselben in den verschiednen angezeigten Richtungen noch mannichfache Behandlung. Hr. Cambouliu gedenkt einer ganzen Anzahl von handschriftlichen Werken in dem Genre des Buches der Weisheit, welche die Bibliothek von Barcelona bewahrt. (Genauere Angaben über dieselben wären sehr erwünscht gewesen: wie es denn überhaupt zu bedauern ist, daſs Hr. Cambouliu die allerdings von einem „Essai“ gezogenen Schranken hier und da nicht bei einer noch so sehr wenig bekannten Literatur erweiterte [1])). Diese Richtung culminirt in einem groſsen encyclopädischen Werke, *El Crestia* von dem Pa-

[1]) Ein paar von diesen von Hrn. C. genannten didaktischen Schriften scheinen indeſs, zugleich mit andern der Art, in dem den „Documentos literarios en antigua lengua catalana (siglos XIV. y XV.)“ gewidmeten 13. Bande der Documentos inéditos del archivo de la Corona d'Aragon — welcher Band 1857 erschien — nach einer Inhaltsangabe im Bibliógrafo, veröffentlicht worden zu sein. In jener Inhaltsangabe werden in der Beziehung aufgeführt: Máximas morales; Máximas políticas; Sentencias morales; Libro de Caton; Doctrina moral y política; Boecio. Ich vermochte bis jetzt nicht dieses Buch das noch manche andre interessante Stücke, deren ich noch gedenken werde, enthält, mir zu verschaffen, wie es denn weder in Berlin und Wien, noch in Göttingen schon sich befindet. Ich beabsichtige aber später es hier anzuzeigen, und damit den vorliegenden Artikel hier und da zu ergänzen.

triarchen von Alexandrien, Ximenes in der zweiten Hälfte des 14. Jahrh.; in welchem Buche unter Benutzung aller Wissenschaften nicht blofs dem Individuum christliche Lebensweisheit gelehrt wird, sondern auch — und dies kennzeichnet den Catalonier — die Grundsätze des christlichen Staates entwickelt werden. — Die Spruchweisheit aber fand schon gegen Ende des Jahrhunderts in den und zwar in Verszeilen gefafsten Sprüchen des lebenslustigen Mönchs Turmeda, dessen abenteuerliche Gestalt noch heute in der Volksüberlieferung lebt, einen so treffenden und populären Ausdruck, „dafs dieselben noch immer der Kindheit als erstes Lesebuch, wie als Brevier dem Alter dienen". Und in der That eignet sich, wie eine Reihe von Beispielen bei Hrn. Helfferich zeigt, die catalanische Sprache durch ihre kernige Kürze und verständige Einfachheit ganz besonders für den sprichwörtlichen Ausdruck. Wie sich die Spruchverse Turmeda's an die Prosa-Sentenzen anschliefsen, so an die Chroniken ein paar historische Gedichte — wovon auch Nordfrankreich im 13. Jahrh. nicht wenige Beispiele bietet — unter welchen das bekanntere Werk von Jaume Febrer auf die Adelsgeschlechter der Eroberer Valencias das bedeutendste ist. Aber diese Werke zeigen recht, wie sehr die poetische Production in catalanischer Sprache damals hinter der prosaischen im Allgemeinen zurückstand. Die Prosa hatte in dieser Literatur gewissermafsen das Recht der Erstgeburt: während die letztgenannten Hervorbringungen nur als eine in Verse gesetzte Prosa erscheinen, bediente sich die Dichtung selbst schon der prosaischen Form in den Legenden in catalanischer Sprache, von welchen zwei dieser Periode angehörige, schon einen ganz weltlich novellistischen Charakter haben [1]). In dieselbe Zeit ragen gewifs viele der prosaischen Sagen und Märchen, an denen Catalonien so reich ist, hinauf. — Aller Einzelheiten

---

[1]) Hr. Cambouliu hat versäumt hierauf aufmerksam zu machen. Wir meinen die Historia del rey de Hungria (eine Version des *Mädchen ohne Hände*) und die Historia del caballero Tuglab (Tundalus), beide abgedruckt in den erwähnten Documentos literarios; in denselben finden sich noch mitgetheilt: Vida de Santa Margarita, und Sitio y destruccion de Jerusalen por Vespasiano.

können wir begreiflicherweise nicht einmal in dieser älteren Zeit, über die Hr. Cambouliu ausführlicher ist, gedenken, da es uns ja nur auf eine allgemeine Charakteristik und die Andeutung des eigenthümlichen Entwicklungsganges ankommt. Doch sei noch erwähnt, dafs — nach Hrn. Cambouliu — ein Manuscript in Carpentras aus dem 14. Jahrh. zwei Versnovellen, in der Art und Form der bekannten provenzalischen aufbewahrt, von denen die eine die Geschichte der sieben Weisen behandelt. Am poetisch werthvollsten und zugleich am meisten national-originell erscheinen uns, wenn wir nach den wenigen in den vorliegenden Büchern enthaltenen Beispielen urtheilen dürfen, in dieser Periode die religiösen, namentlich die Marien-Lieder, in welcher Poesie ja schon Lull mit Erfolg sich versuchte [1]).

Abgesehen von dieser lyrischen Species aber, welche unmittelbar an die ganze Nation, an die Geringsten wie an die Höchsten gleichmäfsig sich wendet, und um so eher noch in die Volkssprache sich kleiden mufste, als die Theologie selbst in ihren Erbauungsbüchern der letztern bereits sich bediente, ja die Bibel sogar, im 13. Jahrh. schon, in das Catalanische übertragen ward — abgesehen also von diesen religiösen Hymnen und Liedern, ward in jener ersten Periode das ganze Gebiet der *Lyrik* noch von der *provenzalischen* Poesie vertreten, welche in Catalonien selbst mehr noch als früher gepflegt ward. Nach dem Verluste der Herrschaft über das südliche Frankreich, war die glänzende Hofhaltung der aragonischen Könige, die ja schon lange einer der Hauptcentralpunkte der provenzalischen Gesellschaft war, fast durchaus nach Spanien verlegt; die wichtigsten andern Sammelpunkte aber waren dort durch die nordfranzösische Herrschaft verloren; viele Troubadours ferner waren auch *genöthigt*, theils weil sie für das catalanische Interesse Partei genommen (denn auch die *Sirventes*

---

[1]) Solche Lieder stehen der eigentlichen Volkspoesie ganz nahe, ja sie gehen in dieselbe über, und auf: wie denn Weihnachtslieder und gereimte Legenden (Goigs) noch heute einen Hauptbestandttheil der catalanischen Volkspoesie machen.

waren, und keine verächtlichen, Waffen), theils weil sie in die Albigenser Ketzereien sich verwickelt, ein Asyl jenseits der Pyrenäen zu suchen. Zugleich mit der vollen Entwicklung des politischen Nationalbewufstseins in Catalonien war aber keineswegs eine Emancipation von dem fremden, dem provenzalischen Einflufs auf dem Gebiet des gesellschaftlichen Lebens alsbald verbunden: beides geht ja durchaus nicht Hand in Hand, wovon auch in andern Ländern die Geschichte zahlreiche Beispiele gibt. So bedienten sich denn auch in dieser Periode noch selbst die in *Catalonien* gebornen Hofdichter des rein provenzalischen Idioms: wie ein Hugues de Mataplana, ein Serveri von Gerona, der Infant Peter, Alfons' IV. Bruder, u. A. Ganz dasselbe Verhältnifs und zu derselben Zeit — es ist dies gar interessant und wichtig — fand in Castilien statt; auch dort war die Kunstlyrik, mit wenigen gleichen volksthümlichen Ausnahmen, durch die Hofpoesie vertreten, diese selbst auch nicht in der Muttersprache, dem Castilischen, sondern in dem Galicischen gesungen, indem hier wie die gesellschaftliche Kultur, so die Dichtung der Provenzalen durch den portugiesischen Hof zunächst dem castilischen vermittelt ward. Zu gleicher Zeit auch begannen in beiden Ländern, in Castilien wie in Catalonien, die Versuche, die provenzalische Hofpoesie in der eignen Nationalsprache zu pflegen.

Dies geschah seit dem letzten Drittel des 14. Jahrhunderts. Man kann daher von hier ab eine neue Periode in der catalanischen Nationalliteratur annehmen, wenn auch, wie wir sahen, einzelne Werke aus dem Ende des Jahrhunderts noch aus fortwirkenden Richtungen der ersten Periode hervorgingen und dieser daher auch zugezählt werden konnten; da in ihr zwei verschiedne Strömungen walteten, läfst um so weniger eine ganz feste, überall gültige Grenze sich ziehen. — Das Auftreten des Catalanischen als Sprache der höfischen Lyrik hat verschiedne Gründe, die, wie stets die verschiednen Ursachen geschichtlicher Verhältnisse, in innerem Zusammenhange stehn. Die nationale Selbständigkeit des südlichen Frankreichs hatte

sich nunmehr, nachdem die politische bereits seit anderthalb Jahrhunderten verloren gegangen, ungemein vermindert, während die Cataloniens im Gegentheil ebenso sehr gewachsen war; das eigenthümliche, poetische, gesellschaftliche Leben war in dem Lande seiner Geburt mit dem Verschwinden der gröfsern Hofhaltungen, der Verarmung des Adels, der politischen Erhöhung des Bürgerstandes am ehesten verschwunden, während es dagegen in seinen Pflanzstätten, den spanischen Höfen, doch eine Nachblüthe noch feierte, denn hier hielt eine *nationale* kriegerische Thätigkeit wo nicht den Rittergeist selbst, doch ritterlichen Sinn wach; je mehr aber der ursprüngliche Lebensathem schwand, desto mehr war die provenzalische Dichtung ganz im Formellen aufgegangen, das schon von Grammatikern ängstlich behütet ward; ästhetisch-grammatische Gesellschaften, Akademien, oder Consistorien, wie sie sich nannten, wurden errichtet, um als Treibhäuser gleichsam den dürftigen Ablegern einer verblühten üppigen Vegetation den entschwundnen Frühling zu ersetzen. So entwickelte sich seit den zwanziger Jahren des 14. Jahrh. schon die Toulouser Akademie der „fröhlichen Wissenschaft“, die ihr Gesetzbuch (die *Leys d'amors*) um die Mitte des Jahrhunderts veröffentlichte. Nachdem also um diese Zeit die provenzalische Dichtung in Südfrankreich selbst eine ganz künstliche Treibhauspflanze geworden war, und statt einer Hofdichtung gerade dort eine rein akademische, welche an die Stelle der ritterlichen Minne die mystische, aber orthodoxe Liebe der heil. Jungfrau setzte — trat nur um so leichter in der catalanischen Hoflyrik an die Stelle der provenzalischen Schriftsprache das heimische Idiom. Die, zumal in dem Toulouser akademischen Gesetzbuch, welches auch gar bald in das Catalanische übersetzt ward, so ausführlich entwickelte Grammatik, Metrik und Poetik erleichterte diese sprachliche Uebertragung der provenzalischen Kunstlyrik ungemein; poetische Hülfs- und Handbücher, von Catalanen selbständig verfafst [1]), fehlten auch bald nicht: und

[1]) So verfafste Jacme March 1371 auf königlichen Befehl das *Diccionario de rimas.*

wenn die formelle Kultur hier weit mehr als jenseits der Pyrenäen eine besondre *künstliche* Pflege zu beanspruchen berechtigt war, so liefs sich dies durch eine der Toulouser nachgebildete Akademie auch erreichen. Es ist bekannt, wie Johann I., der Freund der Musen, durch eine besondre Gesandtschaft König Karl VI. von Frankreich um die Absendung von zwei Vorständen der Toulouser Akademie ersuchte, und wie unter ihren Auspicien 1390 auch in Barcelona ein „Consistorium der fröhlichen Wissenschaft" ins Leben trat, welches hernach unter dem ersten König der castilischen Dynastie, Ferdinand I. und unter dem Einflusse des berühmten Enrique von Aragon, gewöhnlich Marquis von Villena genannt, einen neuen Aufschwung erhielt. — Diese in *catalanischer* Sprache nunmehr gedichtete akademische Hofpoesie — denn sie hatte in der That diesen doppelten Charakter, präsidirte doch der König selbst zuweilen dem poetischen Consistorium — ist uns vornehmlich in zwei Cançoners, einem zu Paris, einem andern zu Saragossa, handschriftlich erhalten, die zugleich aber sowohl Dichtungen einer andern, noch zu erwähnenden Richtung als solche die schon der folgenden Periode angehören, in sich schliefsen.

Wie nahe diese akademische Hofpoesie an die provenzalische Dichtkunst sich anschliefst, zumal in *formeller* Beziehung, darüber gibt die hier folgende lehrreiche Arbeit unsers verehrten Mitarbeiters, Hrn. Prof. Bartsch, die beste Auskunft. Doch bliebe unsers Erachtens, wenn jene Liederbücher einmal vollständig publicirt wären, wohl noch zu untersuchen, ob und in wiefern im *Inhalt*, und zwar selbst der ganz in provenzalischen *Formen* verfafsten Dichtungen dieser Periode doch schon eine catalonische Eigenthümlichkeit sich zeige. Dafs dieselbe auch da nirgends zu Tage treten sollte, scheint uns von vorne herein sehr unwahrscheinlich [1]). Denn einestheils ist schon, im Hinblick

---

[1]) Hr. Cambouliu sagt in dieser Beziehung: En comparant dans les cançoners de l'époque les pièces *couronnées* avec elles qui émanent de la libre inspiration des poètes, on reconnaît aisément que ces dernières sont écrites dans un tout autre goût. L. l. p. 55.

auf die folgende Epoche, nicht anzunehmen, daſs gar kein Fortschritt in der poetischen Entwicklung, der doch nothwendig eine gewisse Emancipation von den provenzalischen Vorbildern in sich schlieſst, sich gezeigt hätte; anderntheils fanden, und wir kommen hiermit zu dem zweiten eigenthümlichen Zuge dieser Periode, doch schon noch andre literarische Einflüsse statt, deren Wirkung zum Theil wenigstens sehr eindringlich und bedeutsam wurde. Wie Hr. Cambouliu darlegt, drang die nordfranzösische Literatur des 14. Jahrh. wenigstens in ihren bedeutendsten Erscheinungen auch nach Catalonien; Alain Chartier's *Dame sans merci* wurde selbst in das catalanische Idiom übertragen [1]); mehr als Duguesclin's Zug wirkte in dieser Rücksicht sicher die Verbindung der fein gebildeten Tochter des Herzogs von Bar, Violante mit dem kunstsinnigen Johann I. Mannichfaltiger und wichtiger aber als die Beziehungen zu Nordfrankreich waren die zu Italien. Man weiſs wie schon seit dem 13. Jahrh. die bedeutendste politische Einwirkung von Seiten Cataloniens auf dieses Land, die Bewahrerin der Schätze der antiken Kultur, die Heimath der modernen, stattfindet, wie Sicilien, dann Sardinien, endlich Neapel von dem aragonischen Königshause erworben werden; der lebhafteste Handelsverkehr blühte zugleich zwischen beiden Nationen, welche in die Herrschaft des Mittelmeers sich theilten: die politische Einwirkung Cataloniens aber vergalt Italien mit einer wissenschaftlichen und literarischen. Auf seinen Universitäten, zunächst in Padua, dann in Bologna pflegten die Catalonier die humanistischen Studien, nachdem sie so frühe schon, wie wir sahen, für die Weisheit des Alterthums, selbst in der Gestalt wie sie der Orient vermittelte, ein lebhaftes Interesse bewiesen hatten. Um so eher muſsten die groſsen italienischen Dichter des 14. Jahrh., Dante, Petrarca und Boccaccio Eingang finden.

---

[1]) Die Einwirkung des Romans von der Rose bekundet schon das Gedicht, das wir am Schlusse dieses Artikels analysiren werden. Auch die Bibliothek des Prinzen von Viana, von der *Raymond* in der Bibl. de l'Ecole des Ch. Nachricht gab, kann für den nordfranzösischen Einfluſs zeugen. S. unsre Bibliogr. im vor. Jahrg. No. 7 (Seite 437).

1428 schon wird die göttliche Comödie ins Catalanische durch Andrea Febrer übertragen und zwar in dem Versmafse des Originals — von welcher Uebertragung Hr. Cambouliu im Anhang seines Buchs zwei Gesänge, den ersten und drei und dreifsigsten der Hölle, mittheilt; und die nach diesen Proben zu urtheilen, als eine sehr wörtliche, aber im Ausdruck und namentlich in metrischer Beziehung gar harte erscheint. Der Unterschied, ja Gegensatz der italienischen und der catalanischen Sprache kann nirgends auffallender hervortreten. Auch eine eigenthümliche Nachahmung des berühmten Werkes wurde um die Mitte dieses Jahrhunderts in der *Comedia de la gloria d'amor* von Roccaberti versucht, über welche wir am Schlusse dieser Arbeit genauere Auskunft noch geben. Rücksichtlich Petrarca's braucht nur an Jordy erinnert zu werden, den eine Zeitlang der catalonische Patriotismus vom Nachahmer des grofsen Italieners zu dessen Original machen wollte. Mannichfache Anspielungen in verschiednen Werken zeigen die Bekanntschaft mit Boccaccio, dessen Corbaccio auch schon Ende des 14. Jahrhunderts in das Catalanische übertragen wurde [1]). Dafs auch Seitens der castilischen Nationalität und ihrer ästhetischen Bestrebungen einiger Einflufs, wenn auch nur indirect, schon damals auf die catalanische Kunstpoesie stattgefunden habe, läfst sich wohl bei den lebendigen Wechselbeziehungen der Hofpoeten beider Länder erwarten — namentlich nachdem Alfons V. einen poetischen Hofstaat aus *castilischen* Dichtern in seiner Residenz Neapel um sich versammelt hatte: so entschieden überwiegend auch in dem gröfsern Theile dieses Zeitraums umgekehrt der poetische Einflufs Cataloniens auf Castilien war. Dieses wichtigen Verhältnisses der beiden Nachbarvölker hat Hr. Cambouliu wohl mit Unrecht überhaupt nicht gedacht, ebenso wenig einer bedeutsamen poetischen Gattung, die gröfstenheils aus einer andern Wurzel als die Hofpoesie entsprossen, in dieser Periode zu einer ausgedehnteren Be-

---

[1]) Von Narcis Franch, einem Kaufmann Barcelonas. *Ticknor*, l. l. II, p. 703.

handlung schon gelangte, und sicherlich einen weit nationaleren und zugleich ästhetisch freiern Charakter besafs. Ich meine die dramatische Dichtung. Die Mysterien, Moralitäten und Farcen des Mittelalters fanden kaum irgendwo in Spanien so frühe, so bedeutende und mannichfache Pflege als gerade in Catalonien — wenigstens nach den uns erhaltnen Nachrichten zu urtheilen [1]). Wie Catalonien in so mancher Rücksicht, namentlich in seinem politischen und industriellen Leben, an England uns erinnert (selbst in der einsilbigen Kürze und Präcision seiner Sprache), so wurden eben wie dort auch in Barcelona von den Zünften Frohnleichnamspiele aufgeführt. An diese geistlichen Schauspiele, die dem Bereiche der Volksdichtung mehr oder weniger immer noch angehörten, schliefsen sich seit dem 15. Jahrh. wenigstens auch mannichfache weltliche Festspiele von Kunstdichtern an, namentlich in der bei solchen Stücken stets beliebten allegorischen Form. Als Beispiel brauchen wir nur das zur Krönung Ferdinands I. (1414) gedichtete und gespielte des Marques von Villena anzuführen. Valencia auch zeichnete sich, und fast mehr noch als Barcelona und Gerona, schon seit dem 14. Jahrh., durch sein Interesse für das Schauspiel aus, welches Interesse später für das castilische Drama selbst, wie man weifs, von nicht geringer Bedeutung wurde [2]).

Eine dritte Periode der catalanischen Literatur rechnet Hr. Cambouliu von der Mitte des 15. Jahrh. an, welche die kurze Zeit der höchsten Blüthe der catalanischen Poesie bis gegen Ende des Jahrhunderts zu begreifen habe, und an die sich dann als ein Epilog gleichsam die vereinzelten Nachschöfslinge des 16. Jahrh. und selbst noch der Anfänge des 17. anzureihen hätten. Auch bei dieser Periode, wie

[1]) S. hierüber aufser dem berühmten Werke von *Schack,* I passim und Nachträge, *Ferd. Wolf,* Studien, p. 579 ff.; das dort angeführte satirisch-allegorische Spiel „Mascaron“, wohl das älteste catalanische Schauspiel, ist indessen auch in den von uns S. 260, Anm. citirten Documentos literarios erschienen. Wir werden also später auf dasselbe zurückkommen.

[2]) Man erinnere sich, dafs in Valencia das erste stehende Theater Spaniens bald nach der Mitte des 16. Jahrh. war, dafs dort auch Lope de Rueda's Stücke zuerst gedruckt wurden.

bei der vorigen beschränkt sich der Verfasser mit Absicht nur auf Andeutungen vornehmlich. Sehr zu wünschen wäre, dafs er später einmal zu einer ausführlichen Darstellung Gelegenheit finden möchte, denn die Literarhistoriker auf die er verweist, sowohl Ticknor als Sismondi, haben diesen Gegenstand bei weitem nicht seiner Bedeutung entsprechend behandelt. Nur wenige Dichter werden als Repräsentanten dieser Epoche genannt, und nur spärliche Beispiele sind von ihren Dichtungen allgemeiner zugänglich, doch beweisen dieselben schon, dafs in der That ein Ausias March als Lyriker, ein Jaume Roig als Satiriker, ebenso wie Martorell, der Verfasser des von Cervantes so gerühmten Ritterromans, *Tirant le Blanch*, eine solche ästhetische und zugleich nationale Bedeutung haben, dafs auch die catalanische Poesie ihr goldnes Zeitalter, so kurz es auch war, beanspruchen darf. So zeigt sich in den Gedichten des Ausias March, wie unter dem Einflufs der italienischen Dichtung — so allgemein auch nur Petrarca auf March *direct* eingewirkt hat — und nicht minder unter dem des Humanismus die von den Provenzalen überkommne *mittelalterliche* Lyrik einen ganz *modernen* Charakter dem Inhalt nach gewinnt, wenn auch die äufsere metrische Form wenig davon berührt worden, obwohl auch hierin einzelne und wesentliche Unterschiede sich zeigen. Damit aber erlangte die catalanische Lyrik zugleich eine nationale Selbständigkeit der provenzalischen gegenüber: der Geist, der aus diesen Gedichten spricht, ist ein der Provence und der Troubadourpoesie, der ältern wie der spätern, geradezu fremder. Einer andern Zeit und einer andern Nation — das gewahrt man alsbald — gehören diese Lieder an, in denen der spröden Härte des catalanischen Idioms melodische Klänge entlockt sind: sie tragen in hohem Grade das Gepräge einer eigenthümlichen dichterischen Individualität, welche in ihrer Originalität zugleich den Nationalcharakter in seinen schönsten Zügen spiegelt. Der sittliche Lebensernst, der gepaart mit Verstandesklarheit die Wogen der Leidenschaft glättet, leiht hier einem tiefen Gefühle einen lautern sinnigen Ausdruck, der sich gern mit sprich-

wörtlicher Weisheit schmückt. Keine Ueberschwenglichkeit, keine Künstelei der Rede oder des Verses: dem Gedanken bleibt sein Recht über der Form gewahrt.

Trotz des ästhetischen und nationalen Aufschwungs aber, welchen die catalanische Dichtung damals in den Werken einzelner Dichter nahm, welche die zeitgenossischen Castiliens selbst überflügelten, trotzdem dafs auch die Prosa in so bedeutender und würdiger Weise, wie von einem Martorell und Carbonell, dem Historiker, gepflegt ward: der immer steigende Einflufs der castilischen Nationalität, der, wie wir sahen, schon unter Alfons V. begann und seit der Personalunion des aragonischen mit dem castilischen Reiche unter Ferdinand dem Katholischen gewaltig erstarkte, unter Karl V. aber geradezu zur Herrschaft gelangte, liefs in dem durch die gewaltige Ausdehnung des spanischen Reiches in Folge der Eroberung Amerikas, und durch dessen universelle politische Bedeutung rasch gezeitigten allgemeinen *spanischen* Nationalbewufstsein das catalanische hinter dem castilischen Elemente zurücktreten, welches letztere entschieden den Ton angab. Dafs die castilische Herkunft der beiden Königsgeschlechter — man übersieht meist, dafs auch Ferdinand von solcher Abstammung war — sowie die weit gröfsere Zahl der Bevölkerung der castilischen Zunge, die ja den gröfsten Theil des eigentlichen Aragonien auch schon beherrschte, schwer in die Wagschale dabei fielen, ist gewifs; doch ist es falsch, diese Gründe, zumal den ersteren, allein und gar als entscheidende geltend zu machen. Der Sieg der castilischen Nationalität wurde vielmehr im letzten Grunde vorzugsweise durch die gröfsere Vielseitigkeit ihrer Anlagen, sowie durch die stärkere nationale Eigenartigkeit bedingt. Diese beiden Momente machten sich nicht minder in der Sprache geltend. Was insbesondere die künstlerische Befähigung der Sprache betrifft, ihre Eigenthümlichkeit in metrischer und rythmischer Beziehung, so entwickelte, jenen beiden Vorzügen des Nationalcharakters ganz gemäfs, einerseits die castilische Volkspoesie einen von den andern romanischen Dichtungen durchaus verschiedenen Rythmus, indem

in ihr statt des jambischen der trochäische Fall der vorherrschende war, und bildete zugleich schon frühe vollkommen originelle poetische Formen ganz spontan aus; andrerseits aber besafs auch die castilische Sprache, und unter allen ihren Schwestern zumeist, die Anlage, die ihr ganz heterogenen poetischen Formen der italienischen Kunstdichtung, die durch einen verschiednen Rythmus zugleich wesentlich bedingt waren, nicht blofs nachzubilden, sondern sich wahrhaft anzueignen. Dies letztere Moment war aber von nicht geringrer Bedeutung, als das erstere. Die *moderne* Kunstdichtung überhaupt, namentlich aber die romanische, mufste bei der italienischen, der ältesten von allen, in die Schule gehen. Wie wenig aber das catalanische Idiom, zumal im Vergleich mit dem castilischen, zur Aneignung der italienischen Kunstformen qualificirt war, zeigen die Uebersetzungen und Nachbildungen der zweiten Periode schon; auch der Umstand, dafs ein Dichter von so hoher Begabung als Ausias March und der zugleich die italienische Kunstbildung ohne Frage entschieden auf sich hatte einwirken lassen, doch den alten *Formen* vor den italienischen den Vorzug gab. So kam es denn, dafs als Boscan, ein ächter Catalane, ein Patriciersohn aus Barcelona, sich entschlofs, die italienischen Kunstformen nachzubilden (1526), er ohne weiteres Bedenken die *castilische* Sprache dazu erwählte; und doch schuf dieser Dichter weder dem Hofe, noch der Nation zu Gefallen, sondern, wie er selber sagte, allein sich selbst genugzuthun, wie denn auch bei seinen Lebzeiten seine Gedichte nicht im Druck erschienen. Merkwürdig in der That war es und in doppelter Beziehung, dafs der Begründer dieser neuen für die castilische Poesie so wichtigen Schule ein Catalane war! Diese Thatsache bezeichnet ebensowohl das Aufhören der literarischen Selbständigkeit Cataloniens, als sie zugleich dessen Bedeutung für die Entwicklung der castilischen Literatur, die die *spanische* Nationalliteratur werden sollte, in einer wichtigen Beziehung markirt.

Suchen wir nämlich schliefslich die universell-literargeschichtliche Bedeutung der catalanischen Literatur über-

haupt, sowie nach ihren einzelnen Epochen, festzustellen, so dünkt sie mir im Folgenden zu bestehen:

Einmal erscheint sie, und zwar in der ersten Periode, als eine nothwendige *Ergänzung* der mit ihr so nahe verwandten provenzalischen Literatur, indem sie die *Prosa*, die dieser fehlt, entwickelt. Es gibt ja allerdings prosaische Schriften in provenzalischer Sprache auch, damit aber noch keineswegs eine prosaische *Literatur*; der prosaische *Stil* bleibt im Provenzalischen unentwickelt. In dieser Rücksicht erscheint also die catalanische Nationalliteratur als Complement der provenzalischen. Und die Rollen sind vertheilt dem Unterschiede des Charakters der beiden Nationen und ihrer Sprachen gemäſs. Die eine ist mehr männlicher, die andere mehr weiblicher Natur; Klarheit und Festigkeit dort, Fülle und Biegsamkeit hier.

Dann aber hat sie, während ihrer zweiten Periode, den Beruf, den Einfluſs der provenzalischen Dichtung, wie ästhetischen Bildung überhaupt, auf Spanien und namentlich die castilische Poesie zu vermitteln. Nicht minder diente sie zugleich in derselben Richtung als Vermittlerin des Einflusses der italienischen Dichtung, sowie der humanistischen Studien [1]). Und dieser letztere Beruf Cataloniens offenbart sich denn auch im 16. Jahrh. in einer neuen, bedeutungsvollen Weise, in den poetischen Bestrebungen Boscan's, der nicht bloſs seiner Geburt und Erziehung, sondern seinen Anlagen und seinem Charakter nach ein Catalane war.

Endlich finden wir noch in der Lyrik ihres goldnen Zeitalters, den Dichtungen eines Ausias March, gewissermaſsen eine weitere Fortbildung der provenzalischen Dichtkunst, und zwar im Sinne und Geiste der *modernen* Kultur und *modernen* Kunst — eine Fortbildung die die Trou-

[1]) Natürlich machten sich letztere Einflüsse auch ohne solche Vermittelung geltend; man braucht nur an den Aufenthalt Juan de Mena's in Rom und der castilischen Dichter an dem Hofe Alfons' in Neapel zu erinnern. Jener Punkt verdiente wegen seines universellen Interesses einmal genauer ins Auge gefaſst zu werden. Sollte z. B. nicht etwa der castilische Corbacho des Erzpriesters von Talavera durch die catalanische Uebertragung dieses Werkes Boccaccio's beeinfluſst oder veranlaſst worden sein?

badourdichtung in ihrem Geburtslande durch den allzu frühen, jähen Untergang der nationalen Selbständigkeit desselben nicht hatte finden können, nachdem sie ja überhaupt schon in Spanien eine bedeutendere *Nachblüthe* als in der Provence selbst gefunden hatte.

Gehen wir nunmehr zu der Betrachtung des Anhangs über, mit welchem Hr. Camboulin die zweite Auflage seines Essai vermehrt hat, jener merkwürdigen catalanischen Nachahmung der göttlichen Comödie, der *Comedia de la Gloria d'Amor* (der Herrlichkeit der Liebe), welche aus der obengenannten Pariser Handschrift auszugsweise und unter Begleitung einer französischen Uebersetzung hier zuerst mitgetheilt ist [1]). Die Auszüge sind theilweise sehr umfänglich, indem einzelne Gesänge vollständig gegeben werden; nur ist sehr zu bedauern, daſs wo die Mittheilungen bloſs fragmentarisch bleiben, der Herausgeber die Lücken nicht durch eine *genauere* Inhaltsangabe überbrückt hat, ja uns sogar im Dunkeln darüber gelassen hat, ob das letzte mitgetheilte Fragment der Schluſs des Gedichtes in der Handschrift ist — was an sich sehr zu bezweifeln scheint — oder nur auch, ob wenigstens der letzte vorgeführte Gesang (der zehnte) auch der letzte in der Handschrift sei. Hr. Camboulin deutet allerdings an, daſs die Schwierigkeiten des Textes, welche nicht bloſs aus dem allegorischen Stil und der Schwerfälligkeit der Ausdrucksweise des Dichters, sondern offenbar auch aus der Unkunde des Schreibers entspringen, oft die gröſsern Lücken in seiner Publication veranlaſst haben; doch hätte immer der allgemeine Inhalt solcher Stellen, zumal wo sie den Uebergang von einem Gesang zum andern bilden, genauer angedeutet, jedenfalls aber über die da gebrauchte Versform Mittheilung gemacht, sowie die Zahl der übergangnen Verse angeführt werden sollen.

Die Zeit der Abfassung oder wenigstens der Vollendung des Gedichts setzt Hr. Camboulin zwischen 1461 und 1462, und zwar aus dem Grunde, weil der im ersteren Jahre verstorbene Prinz von Viana unter den „Schatten" der Comedia erscheint, andrerseits Ausias March, der berühmte Liebessänger, welcher nur ein

---

[1]) Rücksichtlich des Textes sowie auch der Uebersetzung stimmen wir nicht gerade überall mit dem Hrn. Herausgeber, dessen Aufgabe indeſs viel Schwierigkeit darbot. Aufgefallen ist uns der häufige, auch nicht richtige Gebrauch des Apostrophs; so vor Allem in Schreibungen wie: *d'el lach d'el cor.*

Jahr später gestorben sein soll, dort fehlt. Als Verfasser des Gedichts, wird in der Handschrift (so *schliefsen* wir aus Herrn Cambouliu's Darstellung) ein *Fra Rocaberti* genannt, in welchem der Herausgeber geneigt sein möchte, den Hugo Bernhard von Rocaberti, Grofskreuz der Johanniter und General der gegen Catalonien von Johann II. ausgesandten Armee (als dasselbe sich in Folge des Todes des Prinzen von Viana empörte) zu erkennen. Der Titel *Fra*, der aufser den Mönchen nur den geistlichen Rittern zukam, bietet die Grundlage dieser Conjectur, welche vieles für sich hat.

Bei dem mannichfachen Interesse, welches diese Nachahmung der göttlichen Comödie darbietet, wollen wir eine, wenn auch kurze, doch genaue Analyse des Inhalts der von Hrn. Cambouliu veröffentlichten Partien geben; und um so mehr, als aus einer solchen, so hoffe ich, die Idee des Gedichts und das Ganze seiner Entwickelung am besten erhellen wird — soweit natürlich die Dunkelheit der Dichtung sowie ihre fragmentarische Publication dies erlauben.

Ein *Proemio* und zwar in Prosa, merkwürdig genug, eröffnet die Dichtung, in welchem, allem Anschein nach, der allgemeine Inhalt derselben angedeutet werden soll. (Eben deshalb sind wir auch hier ausführlicher.) An die Jugend wendet sich der Dichter, als an das von ihm ausersehene Publikum, und kündigt seine Absicht an, von einem von ihm geschauten Garten der Liebe reden zu wollen, dessen Bäume herrlich anzusehen, aber mit Dornen besäet (*traspinosos*), dessen Früchte von reizender Farbe, aber von scharfem Geschmacke sind — eine Schärfe, die jedoch zugleich des Geschmackes Würze ist. In diesem Garten gedeiht die Liebe, deren Entstehung im Herzen unter der Augen Vermittelung — nach der Troubadours und ihrer italienischen Nachfolger Weise — dann geschildert wird. Den Garten zu betreten sei allerdings gefährlich, da man ihn nicht wieder verlassen könne. In seinem Liebesschmerze empfinde der Dichter dies selbst. — „Nach Anrufung der Göttinnen der Liebe, und nachdem ich manche rauhen Pfade und Wege der Liebe durchzogen, fand ich mich — so fährt er dann fort — in einem Walde von Bäumen und Blumen bei einem schönen Schlosse.“ — Dort ward ihm die himmlische Erscheinung eines schönen Mädchens; sie zeigt ihm, auf seine Bitten, vom höchsten Punkte des Schlosses den Garten und den Abglanz der Liebe (*resplendor*), die im Geleite von jungen, edlen Frauen erschien. Von dem köstlichen Anblick

angelockt, bittet er das Mädchen, ihn in den Garten einzuführen. Dies geschieht, und so sieht er denn dort die Einen der ewigen Herrlichkeit (*eternal gloria*) der Liebe sich erfreuen, die Andern nicht, weil sie untreu gewesen. — Hier fordert zum Schlusse der Dichter die Jugend auf: ehe die Zeit vergeht, die niemals zurückfliefst, der Liebe sich zu erfreuen; aber damit sie die Herrlichkeit der guten und das Leid der bösen Liebenden ausführlicher erfahren, das vorliegende Werk andächtig (*piedosament*) zu lesen.

Gesang I. — Die Versform ist der Terzine nachgebildet, drei Elfsilbler bilden eine Strophe, nur dafs der mittlere Vers allemal reimlos ist; auch wechseln, sowohl in den gereimten als den reimlosen Versen mit den weiblichen Ausgängen männliche, die den Vers geradezu in einen Zehnsilbler umwandeln; nicht etwa in einen *Endecasillabo tronco*, denn die durchaus vorherrschende Hauptcäsur, die auch bei weiblichen Ausgängen die Regel bleibt, tritt nach der vierten Silbe ein. So fehlt diesen catalanischen Versen ganz jene rythmische Mannichfaltigkeit und Verschiedenheit der italienischen Elfsilbler, die bald von diesem, bald von jenem Hauptversaccent beherrscht werden; die vielen Monosyllaben, die Armuth an Wörtern von vocalischem Ausgange, so dafs die den Rythmus variirenden *Collisioni* mangeln — alles dies wirkt in jener Rücksicht nachtheilig ein. — Diese der Terzine nachgebildete Versform ist nun auch in den folgenden Gesängen die gewöhnliche, doch keineswegs die ausschliefsliche; die Abweichungen, wo andre Versformen eintreten, werden wir besonders namhaft machen.

Der Dichter, bis zum Tode betrübt, fand sich eines Tages in einem waldigen Schmerzensthale (*dins una vall d'arbres tant dolorosa*); wie er hineinkam, weifs er nicht; es war Frühling, die Zeit der Liebe; die Sonne neigte sich schon, der Dichter fürchtet die herrannahende Nacht, Apollo und Mercur ruft er zu Hülfe; die Ungunst seiner Freundin ist die Quelle seines Leids. Er begann, so sagt er, sein Leid zu klagen.

Gesang II. — Hier folgt die Klage. Er wendet sich an Venus und Amor; Cupidos Reich will er aufsuchen, ihn schauen, dort allein kann ihm Hülfe werden, Liebe vermag nur Liebe zu heilen.

Gesang III. — Der Eingang nicht mitgetheilt. Der Gesang ist in Achtsilblern mit gepaartem Reim. Der Dichter (der, laut der Ueberschrift des Herausgebers, im Walde weiter fortgeschritten ist) erblickt ein Schlofs, dessen Thor geöffnet; schon gedenkt er einzutreten, als eine Jungfrau in demselben erscheinend es ihm

verwehrt; schwarz gekleidet ist sie, in blofsem Haupt mit langen Locken; zehn Kinder umgeben sie, in gleicher Farbe gekleidet, mit Fackeln, „ein Lied des Schmerzes und der Thränen singend, das ihm das Lied des *Bekümmerten* zu sein schien“ [1]). Alsbald erhob sich die silberne Zugbrücke. Der Dichter hört das Lied zu Ende, das mit „cuer doloros“ schlofs; dann erst macht er seinem Schmerze Luft und fleht um Einlafs. (Des Dichters Rede fehlt hier.) Die Jungfrau antwortet, und zwar in einer Strophe von zehn Versen (Zehn- und Elfsilbler: abba cddc ee): sie sei von Venus gesandt, ihm den rechten Weg zu zeigen, ihr Name sei: *dels amants conaxença.*

Gesang IV. — Auch von diesem Gesang fehlt der Anfang; das Mitgetheilte ist in der Form der *novas rimadas,* Versen ohne eigentliche Strophenbildung, und zwar in Achtsilblern mit einem an der dritten Stelle allemal eingeschalteten *gebrochenen* Verse (von 4 Silben), indem letzterer mit den beiden folgenden Ganzversen reimt, so dafs sich folgendes Reimschema ergibt, in welchem die Cursivlettern die gebrochenen Verse anzeigen: aa*b*bb cc*c*dd*d* etc. etc. Das Ganze schliefst ein reimloser Vers. — Der Dichter sieht eine Schaar klagender Frauen; seine Begleiterin, *Conaxença,* die er auch seine *mestressa* nennt, seinen Wunsch um Auskunft errathend, erklärt ihm: jene duldeten, weil sie ihrer Freunde Liebe mit grausamen Schmerzen vergalten.

Gesang V. — (Auch hier scheint der Eingang zu fehlen.) Der Dichter sieht von fern den Thron der Venus, die drei Grazien daneben, singend *Dona nobis amor pacem.* Einen Orangenhain durchwandernd, begegnet er dann einer grofsen Menge Liebender, die der Welt des Alterthums alle angehören: so erscheinen dort Paris, Helena, die Amazonenkönigin mit ihrem Gefolge, Jason der Undankbare, der unter Thränen und Seufzern Amors Gnade anruft [2]); Achill in der Liebesflamme wie die Sonne, wenn kein Hof sie umgibt [3]); Briseis nackt „auf einem Mino-

---

[1]) Una canso de dol e plors
Que-m paragué *del angoixos.*

[2]) Er spricht statt in Terzinen folgende Verse, die gewifs ein Citat sind, und sehr volksmäfsig klingen:

Be deu penar l'aymador — Pus es amat per amor
Que remey no li-s deu dar, — E sa aymia vol lexar.

[3]) Der Dichter befragt ihn:

Mes dins lo temps del delitos sospir
Lahon ne com tu conaguist amor
Per loqual sens complir lo teu desir?
Ell me respos: Mirant la sepultura
D'Ector, io fuy d'amor tant sobrepres
Que del recor en mi no agui cura etc. etc.

tauro", in einem Graben von Centauren mit Pfeilen geschossen, weil sie der Undankbarkeit, des schlimmsten Lasters, sich schuldig gemacht, wie Conaxença erklärt; weiterhin an einem Flusse die tugendhaften Liebenden Ulisses, Dido u. A., über denen allen wie ein Stern Irene leuchtet, endlich eine neue Schaar, von der ein Schatten über des *Sterblichen* Gegenwart sich wundert, und dann die Geschichte seiner Liebe erzählt, es ist Antiochus, der aus Liebe zu seiner Stiefmutter kranke Königssohn.

Gesang VI. — Auf einer grünen Wiese begegnet der Dichter vier schönen Männern, die über die Liebe streiten: welcher von ihnen in ihre Geheimnisse zumeist eingedrungen, und am besten sie besungen habe. Drei sind Franzosen, der vierte, der den Sieg davon trägt, Petrarca. Auf sie folgen Dante und Beatrice. — Hier ist eine Lücke angezeigt. Danach finden wir den Erzähler vor einem grofsen Thore, das durch eine Inschrift als die Pforte des Klosters der Irene sich bekundet, in dem in ewiger Freude *Ardolies*, *Irene*, *Liessa* und *Alexander* wohnen: „nur durch Tugend nimmt man diesen Weg." Es ist offenbar der *himmlischen* Liebe gewidmet. — Den Schlufs des Gesanges bildet ein gegen 100 Verse langer Vortrag Conaxença's über das Wesen der Liebe, der des Mannes und des Weibes, der wahren und der blofs sinnlichen.

Gesang VII und *VIII.* — Von dem ersteren ist gar nichts, von dem letztern nur der Schlufs mitgetheilt. Die kurze Inhaltsüberschrift des Herausgebers besagt, dafs diese Gesänge mit einer gar monotonen Aufzählung glücklicher Liebender, gröfstentheils Catalonier und Castilier — so Cabestanh, Viana, Macias der Verliebte — angefüllt sein. (Eine Ergänzung gibt hier auch der folgende Artikel, s. unten Seite 281). — Der Schlufs des 8. Gesanges ist eigenthümlich genug. Der Dichter wird mit seiner Begleiterin plötzlich nach dem Hellespont versetzt, bei Abydos begegnet ihnen Leander, der sie beide an die Hand fassend durch die Meerenge hinüber nach Sestos geleitet, wo Hero ihnen Freudenlieder singend entgegenkommt.

Gesang IX. — Hier naht sich der Dichter nun Amor selbst, den ein Hofstaat berühmter Liebender, vornehmlich Frauen, umgibt, die gleich den Nachtigallen im Grünen singen, die Liebe segnend, die Quelle ihrer Seeligkeit. Der Dichter beugt seine Kniee vor Amor, aber er wagt nicht zu reden, so dafs Conaxença, die seine Gedanken weifs, für ihn das Wort ergreift, und in einer Strophe von 10 Zehnsilblern (Reim: abba cddc ee) den ge-

rechten und milden Gott bittet, durch seine Venus ihm, dem verschmähten, gequälten Liebenden, Trost zu senden, damit er nicht an Amor selber verzweifle. Der Gott antwortet — in einer ähnlichen, nur kürzeren Strophe cddc ee — da er an seinen neuen „Fabeln“ Gefallen finde [1]), wolle er was in seiner Macht stehe ihm gewähren, nur möge er brav und ritterlich (*ab lleyaltat*) gegen Frauen und Jungfrauen sein. Hierauf nimmt Cupido aus seinem schönen Köcher einen goldnen Pfeil, „in welchem“, sagt der Dichter, „all meine Lust enthalten war“, und reicht ihn Conoxença; sie solle damit die Brust der spröden Schönen verwunden, und das Paar nicht verlassen bis es aller Entzückungen der Liebe sich erfreut. Der Dichter schliefst dann den Gesang indem er sagt, dafs er nunmehr gleich einem Pilger, der sein Gelübde vollbracht, heimzukehren sich sehnte.

Gesang X. — Von ihm sind nur drei vereinzelte und deshalb unverständliche Terzinen mitgetheilt; nach der Ueberschrift des Herausgebers handelt der Gesang von den Zeitgenossen des Dichters; die Namen sowohl als die Anspielungen seien zu dunkel, um eine Entzifferung zu erlauben.

Im höchsten Grade scheint es wahrscheinlich, dafs dieser Gesang nicht der letzte, vielmehr der neunte, der als der neunte bezeichnete dagegen der zehnte und letzte ist; der Dichter sagt dort am Ende ja selbst, dafs er den Zweck seiner Pilgerfahrt erreicht habe, zugleich ist der Schlufs dem der göttlichen Comödie darin analog, dafs wie Dante zur Anschauung der Dreieinigkeit selbst, so unser Dichter bis zu Cupidos Throne am Ende gelangt.

Diese Analyse zeigt selbst zur Genüge schon in wie weit der Dichter die göttliche Comödie im Ganzen wie im Einzelnen nachzuahmen sich bestrebt hat; was das letztere anlangt, so habe ich mich bemüht, gerade solche Einzelheiten in meine Darlegung aufzunehmen, in welchen das berühmte Werk als unmittelbares Vorbild erscheint; selbst einem oberflächlichen Kenner Dante's werden sie so in die Augen springen, dafs einer ausdrücklichen Verweisung es nicht bedurfte. Zugleich zeigt aber diese Darlegung des Inhalts, dafs der Dichter noch andere Vorbilder gehabt hat; es sind die allegorischen Gedichte Nordfrankreichs, als deren Krone der Roman von der Rose betrachtet ward. Aber nicht blofs an

[1]) *Io sent delit en sas faules novelles.* Man sieht hieraus, dafs der Dichter schon vordem durch poetische Leistungen sich bekannt gemacht.

diesen erinnert unsre Dichtung, sondern fast mehr noch an manche kleinere Dichtungen, die in seinem Gefolge erscheinen, so z. B. an das „Paradies der Liebe“, von dem Le Grand d'Aussy, in den Fabliaux et Contes 3° éd., II, p. 254, Nachricht gibt: auch hier durchwandert der Dichter Fluren und Gärten, verschiedenen Klassen der Liebenden, der sündhaften und guten, begegnend; auch hier ein Schlofs, mit Gräben umgeben; Amor auf dem Throne mit einem glänzenden Hofstaat beseeligter Liebender, der Dichter klagt ihm sein Liebesleid, und empfängt von ihm Trost und Belehrung, welche letztere in langen allegorischen Erörterungen über das Wesen der Liebe sich verbreitet. — Ein vollständiges Urtheil läfst sich über diese Dichtung überall erst geben, wenn sie auch vollständig publicirt worden ist, wozu wir gern durch diese Besprechung aufgefordert haben möchten. Ihre literarhistorische Bedeutung ist gar mannichfaltig: nach ein paar neuen wichtigen Beziehungen ist sie in dem folgenden Artikel in das Auge gefafst, weshalb wir deren Darlegung uns hier enthielten.

Adolf Ebert.

Der catalonische Cançoner d'amor der Pariser Bibliothek.

Bekanntlich besitzt die kaiserliche Bibliothek zu Paris unter No. 7699 ein handschriftliches catalonisches Liederbuch, von welchem Ticknor (I, 266—268 der deutschen Uebersetzung) handelt und zuletzt Ferdinand Wolf in seinen Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur (Berlin 1859) S. 211—212 spricht. Ich kann hier auf die treffliche Behandlung der castilischen Hofpoesie in Wolf's Buche S. 195—210 verweisen, wo auf den innigen Zusammenhang zwischen dieser und der provenzalischen Poesie und den Einfluſs letzterer auf erstere hingewiesen ist. In der That ergeben sich die mehr als 300 Gedichte, die der Cançoner umfaſst, als Nachahmung provenzalischer Dichtungen [1]). Die ausführlichste Beschreibung der Handschrift findet sich in einem mir hier nicht zugänglichen Buche: Ochoa, catálogo de manuscritos (Paris 1844) S. 286—374. Ich will daher, um nicht schon Gesagtes zu wiederholen, jede Beschreibung unterlassen und nur einiges auf die Kenntniſs der *provenzalischen* Poesie bezügliche daraus hervorheben.

Sehr wichtig in dieser Hinsicht ist die Comedia de la Gloria d'amor. Auch für die Kenntniſs der Romanstoffe ist dies Gedicht nicht unwichtig: es sind darunter mehrere Stoffe, die ich sonst nirgends berührt gefunden habe. Zugleich ergibt sich aus der Namhaftmachung mehrerer bedeutender Troubadours und der Beziehung auf ihre Lebensschicksale, daſs der Verfasser nicht nur die spätern Erzeugnisse der toulousanischen Dichterschule, sondern auch Liederhandschriften der älteren Dichter vor sich hatte. Die Leys d'amor beziehen sich bekanntlich äuſserst selten auf bestimmte ältere Dichter. Die meisten der von ihnen angeführten Belege sind jüngeren Ursprungs, wenn natürlich auch nicht zu bezweifeln ist, daſs bei der Ausarbeitung dieses Gesetzbuches der spätern Poesie alte Lieder-

[1]) S. dagegen unsere Bemerkung oben S. 265. Der Herausgeber.

handschriften vorlagen [1]). Ja von einer Handschrift (No. 7226) ist es wahrscheinlich, dafs sie eine in Toulouse entstandene gelehrte Redaction der ältern Liederdichter ist. Es gab also auch in Aragon provenzalische Liederhandschriften im 14. Jahrhundert: eine solche hat sich bis jetzt nicht gefunden. Sie müssen daher wohl, etwa im Brande der Bibliothek von Barcelona, untergegangen sein. — Unter andern Liebenden erblickt der Dichter den Troubadour Guillem von Cabestanh, Bl. 16:

Passat io viu Guillem de Capestany,
Vian' ab ell e Paris lo segon,
Isold apres ab lo noble Tristany.

Tots arreglats ab forma de sos alt,
cascu cantant, per diverç' alagria,
ab delit gran, sens enuig e desalt.

Vent lur delit comensi dir en mi:
„quant bell delit e quant bell pensament
porten aquells tant delitabla fi."

Io piedors mytat los fuy mirar
e dells opres viu ab trista semblança
ser Capestany, lo primer en cantar.

Dann werden einige Zeilen aus einem, wie es scheint, verlorenen Gedichte Guillems angeführt, Bl. 16:

Ffortuna nom fara pensar
res contra ma bell' aymia,
abans [2]) la mort consentiria.

Weiter erblickt der Dichter Lançalot, Gliffet, Panteo e Anteo, Galeot viu cerca Pau de Belluiure, Pariseo, Andromatha (wohl Andromache), Galvany, Artus, Affriso, Madea, Gisimunda, la Frencescha del Dant (Francesca von Rimini bei Dante), Ffedra, Blanxaflor, Ffilosolo, Guiscard, dann wieder einen Troubadour, Raimbaut von Vaqueiras, von dem es Bl. 20 heifst [3]):

---

[1]) Das älteste Citat, das mir aufgestofsen, ist der Anfang eines Liedes von Peire Vidal (L. A. III, 286) Si quel paubres que jay el ric hostal, aber ohne Namen. S. meine Ausgabe 37, 1.

[2]) Lies: ans.

[3]) Nur die von uns mit einem * bezeichneten Terzinen hat Hr. Camboulin in seiner Publication auch veröffentlicht. Anm. des Herausg.

* Alsant los ulls io viu quasi torrat
d'amor estar Riambau de Vaqueres,
e Beatriu, nobla de Montferrat.

* En lur delit amor se delitave
tant que de cert mostrave conaxença
esser aquests los mils qu' amor amave.

Meravellat un dempnat espirit
altre pus fort del infern pogues traure,
com se pot fer veurels en tal delit.

No segual dells mes gloria sentia:
bem paragne esser pus glorios,
qui pus leyal amor servit havia.

Und unmittelbar darauf heifst es von Jaufre Rudel:

* Al altra part estech Joffre de Blaya
molt delitos e comptessa de Tripol,
en ben amar algu dells nos esmaya.

Lur bell delit era cosa molt digna
tant que d'amor nos lig qu' altre los semble:
veurels ensemps fon cosa molt insigna.

Fflames ardents a la vista portaven
e dins l'esguard pur passio estranya
los amadors ab grans sospirs mostraven.

Es folgen Lorenç de Cuyna Portogues, Jupiter, Leda, Europa, und dann der Troubadour Arnaut Daniel, mit folgenden Versen:

* Tant contempli, per discernir la forma
d'amor, que viu, si Cupido no fos,
deu for' Arnau Daniel en sa forma.

Nach diesem erblickt er Ffeba, Dampnes und Bl. 21 heifst es:

io viu lo ray ab la nobla leuseta
la nit ensemps ab lo jorn a paria

Ab gran confort, ajudant lur natura:
e viu Bernat del Ventadorn estar
apart, mirant lur delit ab tristura.

Dos grans contrasts en amor conexia,
donant turment e delit dins un terme:
vent qu'era mort Bernat la mort [1]) sentia.

---

[1]) vnort.

Io reguardant una tant gran viltat
viu esser ver lo qui sovint se lig,
qu'en sutza carn no cab may leyaltat.

Mort sens morir es al gentil entendre
veure la fi d'un' amor tant corrupte:
del recitar ne tem moltes offendre.

E com aquells qui son promptes en dir
tot lur voler mes en plorant que riure,
axi Bernat dix ab agre suspir:

Los qui amen dona, qu'es virtuosa,
plangen mon dan e sa desconaxença:
sol del pensar tench cara vergonyosa.

Io lagrimant de m'amor trista faula,
volti l'esguard en millor pensament
de tals viltats, pus dir volgui paraula.

Der Dichter erblickt den Sonnenstrahl mit der edlen Lerche zusammen: beide werden hier ebenso wie der Tag und die Nacht als liebendes Paar gefaſst. Der Sonnenstrahl buhlt mit der Lerche, der Tag mit der Nacht. Letzteres ist an sich nicht auffallend und originell, ersteres findet seine Erklärung in einem Gedichte Bernarts, auf welches der catalonische Dichter anspielt, Mahn I, 32:

Quan vei la lauzeta mover
de joi sas alas contral rai,
que s'oblid' es laissa cazer
per la doussor qu'al cor lin vai:
ailas! qual enveja m'en ve
cui qu'eu ne veja jauzion:
meravilhas m'ai, quar desse
lo cors de dezirier nom fon.

Zu deutsch etwa:

Seh' ich die Lerche, die hinauf
zum Licht die frohe Schwinge trägt,
die trunken woget ab und auf
vor Freude, die ihr Herz bewegt:
ach! wie erweckt mir's bittern Neid,
wenn andre Wesen Lust durchdringt!
ein Wunder, daſs mir nicht vor Leid
und Sehnsucht längst das Herz zerspringt!

Wie hier der Dichter seinen Neid über die Fröhlichkeit der Lerche ausdrückt, so läſst der catalonische Bernart

traurig bei Seite stehen und ihrer Lust zuschauen. Die Idee, dafs die Lerche und der Sonnenstrahl sich lieben, ist bei Bernart nicht angedeutet. Die weitere Ausführung über Bernarts unglückliche Liebe kann der Catalane aus den Liedern gefolgert haben: doch wäre es auch nicht unmöglich, dafs ihm eine ausgeführtere Biographie des Dichters vorlag, als wir besitzen. Aus dem Liede Bernarts, welches ich eben erwähnte, wird an einer andern Stelle des Cançoner (Bl. 162) die vierte Strophe, beginnend: De les dones me desesper, citirt.

Abgesehen von dieser Nachbildung einer italienischen Form, wie wir ihr in diesem Gedichte begegnen, lehnen sich die strophischen Formen, die Namen derselben, wie die Dichtungsarten, an die provenzalische Poesie an, und zwar an jene spätere gelehrte, wie sie uns in den „leys d'amors“ und den „joyas del gay saber“, einer gleichfalls von Gatien-Arnoult herausgegebenen Sammlung gekrönter Gedichte, vorliegt. Die bei weitem überwiegende Versform ist der zehnsilbige Vers, stumpf oder klingend gereimt: die Cäsur (vgl. L. Am. I, 130), nach der vierten Silbe und immer männlich, ist durch einen senkrechten rothen Strich bezeichnet. Auch in kürzeren Versen findet sich eine Cäsur bemerkt: in den acht- und siebensilbigen trochäischen Versen steht der Strich nach der dritten Silbe. Nächst der gewöhnlichen „Canzone“ begegnen folgende Namen von Dichtungsarten.

lay (auch prov. *lais*, aber hier keine bestimmte Dichtungsart, sondern in Bezug auf die Melodie gebraucht, häufig in der Verbindung: lais e voutas) z. B.Blatt 117: lay de Pere Torroella.

sirventesch (provenz. sirventes) Bl. 130.

canço d'amor tençonada Bl. 93, dasselbe was bei den Provenzalen die Tenzone; vgl. L. A. I, 322.

balade: prov. balada „Tanzlied“, vgl. L. A. I, 348 bals. Bl. 136 les V. balades, la primera ab rims uniçonants e crohats ab un retronx; la segonda balada ab rims tots uniçonants, quatre bordons crohats, dos estramps e dos derres appariats e ab un retronx. Terça balada uniçonant ab rims crohats, dos biochs, dos bordons estramps e un re-

tronx: nach den ersten vier Zeilen (rims crohats d. h. in der Stellung abba) lautet die Strophe:

car verament
tem ço ques pren que tal dona amor
e praticar
e per que io d'aco a vos corrent
pens en tot l'als de que n'ous ges parlar.

romans „Romanze“. Romanç fet per Johan Fogassot notari sobre la preso o detentio del illustrissimo senyor don Karles princep de Viana e primogenit d'Arago etc. lo qual fon fet en la vila de Bruxelles del ducat de Brabant en lo mes de Ffabrer any Mil. CCCCLXVII [1]).

complant, complanta „Klagelied“ (vergl. L. A. I, 346). Complant fet per Guillem Gibert en la ciutat de Barchna (Barcelona?) sobre la mort del primogenit d'Arago don Carles obra encadenada solta [2]). complanta Bl. 56.

escondit „Entschuldigungsgedicht“ (vgl. L. A. I, 348) Bl. 244.

comjat, auch bei den Provenzalen vorkommend „Abschied“, wenn der Liebhaber seine Dame aufgibt. Bl. 89.

depertiment, identisch mit dem comjat, provenzalisch departimens. Bl. 135. Das provenz. partimens hat die Bedeutung „Tenzone“.

maldits en cobles mas donelles Bl. 61. maldit Bl. 236; wie der Name zeigt, ein „Schmähgedicht“.

requesta d'amor „Gesuch um Liebe“ Bl. 139 Gabriel Ferruix requesta d'amor ab rims crohats e encadenats ab ampelt e bioch tot solt e capfinit. Als Probe diene:

Reyna de prets, doctrina dels sabens,
sabents en be, ignorenta de mals,
mals expellins es abraçant tots bens,
bens de vertuts, victorios senyals
tals,
que tots cells qui lo vostre nom reclama u. s. w.,

die Reimstellung der folgenden Zeilen ist il : il : ama : il : escha : escha.

coblas sparças (vergl. L. A. I, 252) Bl. 103: es sind

[1]) Karl von Viana, Juans II. von Aragonien Sohn, wurde auf Veranlassung seiner Stiefmutter in Lerida gefangen genommen, aber 1461 wieder freigelassen.

[2]) Derselbe Karl, der im September 1461 starb.

einzelne Strophen, wie die provenzalischen in meinen Denkmälern S. 5—50, aber alle mit Geleit (tornada).

Das Geleit findet sich fast hinter allen Gedichten, außerdem noch ein zweites unter dem Namen *endressa*. Ueber die tornada vgl. L. A. I, 338. Der Name endressa begegnet zwar nicht in der provenzalischen Poesie, aber da auch die L. A. von zwei Tornadas sprechen, in deren erster der Dichter sich bezeichnet (la una tornada pot pauzar e aplicar a so senhal, lo qual senhal cascus deu elegir per si, ses far tort ad autre, so es que no vuelha en sos dictatz metre et apropriar aquel senhal que saubre que us autres fa), in der zweiten sich an die Person wendet, der sein Gedicht gewidmet ist (e l'autra tornada pot aplicar a la persona a la qual vol presentar son dictat), so ist auch hier wohl die Entlehnung aus dem Provenzalischen nicht zu bezweifeln, denn die endressa entspricht genau der zweiten tornada.

Folgende Namen und Ausdrücke begegnen in Bezug auf den Bau der Strophe und die Kunst des Reimes.

ampelt kommt Bl. 139 bei der erwähnten requesta d'amor vor: ab ampelt e bioch: ės ist aber aus dem Bau der Strophe nicht ersichtlich, was es bedeutet.

apariat, paarweis gereimte Verse. Bl. 130 obra uniçonant aperiada la meytat, mit dem Schema abba ccdd, also mit Bezug auf die vier letzten Zeilen. Bl. 137 in einer Balade: dos derrers appariats.

bioch heißt ein Vers von weniger als fünf Silben (vgl. L. Am. I, 128. 172. 248). Bl. 137 in einer Balade: dos biochs, Verse von vier Silben. Bl. 139 ab ampelt e bioch, vgl. die oben angeführte Strophe, wo *tals* ein bioch ist.

capcaudat, *capcaudada* (vgl. L. A. I, 168. 236) heißt eine Strophe, deren letzter Reim mit der ersten Zeile der folgenden Strophe reimt. Bl. 48 croada e capcaudada.

capfinit (L. A. I, 280), ein Vers, dessen Schlußreim im Anfange der nächsten Zeile wiederholt wird, wie in der requesta d'amor, Bl. 139:

reyna de prets, doctrina dels sabens,
sabents en be, ignorenta de mals u. s. w.

croat, croada heifst ein Vers, eine Strophe, deren Reime gekreuzt sind (vgl. L. A. I, 170. 240). Beispiele Bl. 48 solta e croada 134. ab rims uniçonants e crohats 136. quatre bordons crohats 137. ab rims crohats 137. 139. solta ab rims crohats 140. Eine obra mig croada e mig encadenada steht Bl. 133. 134.

encadenat, *encadenada* (vgl. L. A. I, 170. 238), wenn die Reime verschränkt sind (abab) vgl. Bl. 133. 134 mig croada e mig encadenada, also die Form der Strophe abba cd cd.

equivocada cobla (vgl. L. A. I, 188. 278), eine Strophe in rührenden Reimen, Bl. 103.

estramp, estrampa (vgl. L. A. I, 150. 208), wenn die Verse reimlos sind. Der Art ist ein Gedicht von Auzias March (Bl. 44), obra estrampa. Ferner einzelne bordos estramps in den Balades Bl. 137: dos estramps, dos bordons estramps.

perdut, dasselbe was estramp, begegnet in den L. A. nicht. Bl. 140 solta ab rims crohats e un perdut, einem reimlosen Verse am Schlusse.

retronch (L. A. I, 286), wenn am Schlusse aller Verse oder in je zweien, je dreien, wie man will, dasselbe Wort angewendet wird. Bl. 136. 137 ab un retronx. 137 dos bordons estramps e un retronx.

solta obra oder *cobla* ist nach der Terminologie dieser Dichter dasselbe, was in den L. A. (I, 164. 212) cobla dissoluta d. h. deren Reime in der folgenden nicht wiederkehren. Bl. 134 solta e croada. 139 tot solt e capfinit. 140 solta ab rims crohats.

uniçonans (L. A. I, 270) heifst eine Strophe, deren Reime durch alle folgenden beibehalten werden. Bl. 130 obra uniçonant. 134 ab pauzes tornades uniçonant. 136 ab rims uniçonants. 137 la segonda balada ab rims tots uniçonants.

Die Reimworte sind sehr häufig *cars* d. h. seltene, theuere Reime, auf die auch mancher Troubadour schon im 12. Jahrhundert grofsen Werth legte (vgl. d. Jahrbuch I, 195).

Zum Schlufs theile ich ein Gedicht mit, das durch

seinen Inhalt von Interesse ist. Es führt die Ueberschrift: *Los enuigs de mossen Jordi* (Bl. 121 ff.). Der Ausdruck enuig „Aerger", hier Gegenstand des Aergers, als Dichtungsart, kommt auch in den Leys d'amor vor I, 348: ayssi cum son somis, vezios (dahin gehört das oben auszugsweise mitgetheilte Gedicht), cossirs, reversaris, enuegs u. s. w. Die Bezeichnung ist daher genommen, dafs der Dichter alle ihm ärgerlichen und langweiligen Dinge auf Erden zusammenstellt. Ueber den Dichter, der in der Mitte des 15. Jahrhunderts lebte, ist zu vergleichen Ticknor I, 267, Anmerkung 3.

Enuig, enamich de jovent,
combatador del pensament,
m'enuja tant, que res plasent
no puig veher:
atants despits m'a fay sovent,
quel cor de son alleujament
sortir vol fer.
per qu'eu m'enuig del tot primer
del mon, com li plats sostener
mants fayts, que veu en aquell fer,
desmasurats: per qu' enujatz
me sui del mon e contra mon
. . . . .
es a la fi de fi en fi
res non ha fi,
ans tot deffaillit e mesqui.
Per qu'eu me vau plus enujan
d'amor, c'om vay tant mal usan
e de mant foll, ques vay gaban
e may fech res.
autres ques van d'amor claman
ez hanc lur cor senti l'affan
ne sap que s'es.
e par me que gran enuig es,
quant sui ab leys e qu'eu am mes,
per altres gents nol puix dir res
de ma lenguor. autre pejor
e fort me par so que nom par
m'assasperar,
e d'ome fat e d'esdonat,
ple de mal fat,

que per granos se debat [1]).
  Un autr' enuig soven me ve,
quant en algun loch parlare,
quim enterroch, quant nuls volre
dir ma rayso.
autr' a, quant un bon mot dire
en part hon no s'enten per que,
don rest fallo,
e fan treure ni pitentio
a cors grosser, qu'en tot diu no.
d'enamich de conclusio
ay gran enuig   e molt m'enuig [2])
entr' enuig trop,   quem enuig trop,
c'om algu trop,
que no mezant,   que mon desant
com port sonant,
de que mon cor pren fort asant.
  Enquer m'enuig dormir la nit
en mig de dos en petit lit
e plus m'enuig e prench despit
calsat estret
d'om peraros nez adormit
. . . .
e de gran fret.
apres m'enuig sistrein sacret,
letra hon va part de mon fet,
lo fat grosser, per que si met,
puys nol deman,   ne plor d'infan,
ne jaur' en post,   mez al sol post,
ser mal dispost,
ab donan claus   n'estar ins claus,
ne quant pert claus
mon cossier, quant vau per fraus [3]).
  D'autres enuigs me vul sentir,
qu'ant fay mon cor envellesir,
d'om grosse, qu'en vol tot dir [4])
e no treu be,
e larch sermo, don perch ausir,
ez ab sutza femna dormir,
quant s'esdeve,
e caminar ab pelafre,

[1]) Es fehlt eine Silbe.
[2]) Nach m'enuig steht com de la mort, was zu streichen und aus V. 81 eingedrungen ist. [3]) Fehlt eine Silbe: vielleicht ne mon cossier.
[4]) Zu kurz: vielleicht tot mal dir.

dur poch anan, que no trot be,
e ladrador ca de sere
ne d'om escas, qu'en prat iras,
quel me nos juny: de sol de juny,
ne l'elm quant juny,
e d'altra part dona que part
en manta part
s'amor jaquint vergonyay part.
Enquer m'enuig com de la mort
ester en mar en talma fort,
en estret loch e sens comport,
passant lo mal,
e s'entre quant ab desacort,
ez in ivern pujar al port
ab temporal,
e quant fay vent descominal,
e caminar per arenal,
e fum sens foch dins en hostal,
ne qui sol va per cami pla
e puys lo pert . . . .
ne quil despert,
ne d'om que punt nos de mon punt,
. . . .
se pleneix demenes ajunt.
Enquer m'enuig, si malemdiu,
quant juchals dans sires me diu:
algun fe puch, si prop me siu,
m'es enujos,
e larch cami fer en estiu,
ne dur en puny estor esquiu
gran ne bastos,
ne jaur' ab hom que haja tos
ne de legoter envejos
. . . .
e dels mosquits, com en les nits
dormire ferm, ne del inferm,
ques plany de ferm,
ne lansa dur, ne de pa dur,
que m'assadur,
neç abitar dins avol mur.
O quants enuigs hay sostenguts,
que trestots dir nols he poguts:
mas fort m'enuig del hom mogut
ignorant, pech,
ne roba que pel ha perdut,
ne fanch de nits, quant plou menut,

quem allenech,
e quim diu no, quant heu lo prech,
ne quant sovent trop aguidech
e don' ab magre cors e sech,
ne larch consell, quant nol apell,
e jaure sol, ne quant aug sol,
. . . . . .
ne mar ab seny, dona quem seny,
qu'en ha pauch seny,
ne d'om flach que mir ab endeny.
De tots los enuigs que dits hay
tant fort ne tant soberch non say
com pobretats, que don' esmay
a gran e poch,
e quant ha ferit de son glay
ffort mia [1]) qu' axi com li play
vol donar loch
a tell qui no val pas un roch,
ez aire esmerat de fin roch
abat e met ab enderroch,
no guarde ley, dret ne servey,
don tots hom deu lausar a deu,
qui res li deu:
per que deffin mon lay ha fin,
vastus a fin
sa voluntats lay hon s'enclin.

Unschwer erkennt man auch hier die Nachahmung eines provenzalischen Vorbildes. Vom Mönch von Montaudon besitzen wir mehrere Lieder derselben Gattung und desselben Inhalts. Das längste dieser Gedichte ist zuletzt in meinem provenzalischen Lesebuche 82, 18—83, 23 gedruckt. Wenn das hier mitgetheilte Gedicht nicht lediglich eine literarische Nachahmung des Mönches ist, die mit den Lebensverhältnissen des Dichters in keiner Beziehung steht, so war Jordi ein wandernder Sänger in dürftigen Verhältnissen. Diese Annahme erklärt eine Menge der hierin enthaltenen Beziehungen und Dinge, welche der Dichter ärgerlich findet und die zum Theil, wie beim Mönch von Montaudon, ziemlich unanständiger Art sind. „Der Aerger, so beginnt er, der Feind der Jugend, der

[1]) Oder: nua.

Bekämpfer des Gedankens, macht mir so viel zu schaffen, dafs ich nichts erfreuliches sehen kann: er nimmt dem Herzen seinen leichten Muth. Zuerst ärgere ich mich über die Welt, die so manche ungeziemende That geschehen läfst. Weiter ärgere ich mich über die Liebe, die man mifsbraucht, über manchen Narren, der prahlt und doch nie etwas that. Ich ärgere mich, dafs mancher sich über Liebe beklagt und doch ihr Leid nie empfand und gar nicht weifs, was es ist. Mich ärgert, wenn ich bei meiner Geliebten bin und ihr, durch andre Leute verhindert, nicht meine Sehnsucht schildern kann.“ Es würde zu weit führen alle die Gegenstände aufzuführen, die den Dichter verdriefsen: auch hat eine vollständige Uebersetzung bei dem manichfach entstellten Texte ihre Schwierigkeit. Ich hebe daher nur noch einiges hervor. Er sagt unter anderm, es ärgere ihn, wenn er im Reden durch Fragen unterbrochen werde, oder wenn er etwas gutes rede, wo man ihn nicht verstehe. Auch finde er es ärgerlich, Nachts zwischen zweien in einem engen Bette zu schlafen, enge Schuhe, grofse Kälte, Weinen eines Kindes, vor der Thür auf der blofsen Erde zu liegen, unwohl zu sein, eingesperrt zu werden und die Schlüssel zu verlieren — das alles ärgert ihn. Noch andrer Aerger mache sein Herz altern: eine lange Rede, die er nicht verstehen kann, bei einer schwitzenden Frau zu schlafen, auf einem schlechten Pferde, das nicht laufen kann, einen steilen Berg hinan zu reiten, im Winter auf die Berge (*port* sind die Gebirgspässe der Pyrenäen) im Sommergewande zu steigen, ein bellender Hund am Abend, ein geiziger Herr, des Junis Sonne, ein drückender Helm, grofser Wind, Wandern im Sande, Rauch ohne Feuer in der Herberge, Verirren auf dem Wege, weit gehen im Sommer, ein scheuer Habicht auf der Faust, bei einem Menschen zu liegen der den Husten hat, Fliegen wenn er des Nachts schlafen will, ein Kranker der immerfort klagt, eine Lanze zu führen, an hartem Brote sich satt zu essen, in schwachen Mauern zu wohnen und manche andere Dinge, die zum Theil wörtlich aus den Liedern des Mönchs von Montaudon entlehnt sind. Karl Bartsch.

Guicciardini's Unedirte Werke.

Erster Artikel.

Seine *Considerazioni* und *Ricordi.*

Gilt auch Pythagoras als der Begründer der politischen Schule Alt-Italiens, so gebührt doch dem Dante das hohe Verdienst, dieselbe zu neuem Leben erweckt zu haben. Die Idee einer Monarchie, welche zur nationalen Einheit führen sollte, sowie einer Aristokratie des Geistes und der Tugend als Hort der Freiheit, bilden die leitenden Grundsätzte seines politischen Systems. Dafs der Sänger der drei Reiche den Befreier der Halbinsel in der Fremde zu suchen wähnte, mag allein sowohl durch die damalige zerrissene Lage Italiens, als auch durch die theilweise herrschenden Ansichten der Zeit erklärt werden. Seine Absicht geht übrigens nicht dahin, das Land einer Fremdherrschaft unterworfen zu sehen, vielmehr sollte der deutsche Kaiser, als Hersteller der Einheit Italiens, dorthin auch seinen Sitz verlegen und somit eine nationale Dynastie begründen. Weit glücklicher erscheint Dante jedoch als kühner Bekämpfer der weltlichen Macht des Papstes, als derjenigen nämlich, welcher allein die Zerfahrenheit und politische Ohnmacht der Halbinsel zur Last fällt. Zwei Florentiner und ein Venetianer hoben diese letzte Ansicht noch schärfer hervor, während sie die erste nur vom nationalen Standpunkte aus festzuhalten glaubten. Diese berühmte Trias heifst Machiavelli, Guicciardini und Sarpi. Ihrem politischen Glauben gemäfs sollte nicht Deutschland, wohl aber Italien selbst den *Veltro* der angestrebten Einheit hervorbringen. Wie Alfieri im verflossenen, so traten Foscolo, Giordani, Balbo, Gioberti, Rosmini — um der gröfsten Dichter Manzoni, Leopardi, Niccolini, Giusti nicht zu gedenken — im laufenden Jahrhunderte als Vorkämpfer italienischer Unabhängigkeit auf. Die weltliche Herrschaft des Papstes wurde nicht minder in Betracht gezogen und der Krieg gegen dieselbe mehr oder weniger heftig, jedoch unausgesetzt, fortgeführt. Um diesen beiden Richtungen geschichtlichen Nachdruck zu geben und den Vertheidigern

des päpstlichen Dualismus, der hie und da in Italien selbst seine Vertreter gefunden, entgegenzutreten, griff man zu den Waffen der Geschichtsforschung. Der hochherzige, mit jeder geistigen Bestrebung Italiens so eng verbundene Vieusseux begründete zu Florenz den *Archivio storico italiano.* Die besten Kräfte des Landes schaarten sich um diese wissenschaftliche Unternehmung, welche wie einerseits des ungetheilten Beifalls Europas, so andrerseits der höchsten Mifsgunst der römischen Curie sich stets zu erfreuen hatte. Da es sich überdies darum handelte, für den nationalen Aufschwung die öffentliche Meinung, diese gröfste aller Mächte, zu gewinnen, so legte man zu dem Zwecke die vorzüglichsten Werke italienischer Schriftsteller von neuem auf, welche für irgend eine der vertretenen Ideen bereits eine Lanze gebrochen. Diesem Bestreben verdanken wir, aufser den besten Ausgaben Machiavelli's, Paruta's u. s. w., auch die neue Guicciardini's.

Die Grafen Pietro und Luigi Guicciardini, Abkömmlinge des berühmten Staatsmannes, vom Wunsche beseelt, sowohl der historischen Wissenschaft wie der Staatskunst zu nützen, trugen nämlich dem wackeren Giuseppe Canestrini die Sorge auf, die Ausgabe der unedirten Werke Francesco's zu besorgen; behufs dessen erschlossen sie demselben ihr Hausarchiv, wo die Autographen des grofsen Ahnen seit mehr als 300 Jahren wohl aufbewahrt, jedoch der Oeffentlichkeit und somit dem allgemeinen Nutzen entzogen lagen. So wurde Canestrini die Gelegenheit geboten, der gelehrten Welt einen neuen Beweis seiner weit anerkannten Tüchtigkeit zu liefern in den *Opere inedite di Francesco Guicciardini* (Firenze 1857—1859, Vol. I—III), die den Gegenstand unserer Untersuchung bilden.

Messer Francesco Guicciardini, wie verwerflich in seinen ehrgeizigen Verirrungen und gebrandmarkt als Verhelfer zur Herstellung der medizeischen Herrschaft er erscheinen mag, gehört dennoch zu den Geistern erster Gröfse; seine politischen Ansichten dürfen überdies gleich jenen Machiavelli's als durchweg national bezeichnet werden. Hoffen wir, dafs es Herrn Canestrini in der Beur-

theilung des grofsen Mannes, die er am Schlusse seiner Arbeit zu geben versprach, gelingen werde, die öffentliche Meinung über ihn in manchem zu versöhnen. Die politische Thätigkeit dieses einflufsreichen Mannes, die mit einer Sendung nach Spanien im Jahre 1512 beginnt, war eine äufserst wirksame und bisweilen sogar tief eingreifend in die Ereignisse einer stürmischen Zeit, während welcher Frankreich und das Kaiserreich um die Oberhand in Italien stritten. Der Zeitraum, in welchem die medizeischen Päpste Leo X. und Clemens VII. Guicciardini zu den schwierigsten Geschäften verwendeten, bildet wohl den Glanzpunkt seines bewegten öffentlichen Lebens. Als Gouverneur von Modena, Reggio, Parma und der Romagna, ferner als päpstlicher Bevollmächtigter beim Bundesheere während des Krieges zwischen Clemens VII. und Karl V. erwies er sich nicht minder hochbegabt als Staatsmann, wie er auch auf dem Gebiete der Kriegskunst seltene Kenntnisse an den Tag legte. Zur Zeit des Todes Clemens VII. im Jahre 1534 war er Gouverneur zu Bologna, wo er Gelegenheit fand die Gunst Karls V. sich zu erwerben. Dem medizeischen Hause treu ergeben, legte er seine Würde nieder, als Paul III. aus dem Hause Farnese den päpstlichen Stuhl bestieg. Unbefriedigten Ehrgeizes und stets nach Macht lechzend, sehen wir ihn unmittelbar darauf die einflufsreiche Stelle eines Rathgebers bei Alessandro de' Medici einnehmen, den er sogar nach Neapel begleitete, als derselbe, um sich bei Karl V. von den gerechten Anschuldigungen der Florentiner Flüchtlinge zu reinigen, dahin sich begeben mufste. Nach der Ermordung Alessandro's, dieses Wüstlings, entfaltete Guicciardini mit Francesco Vettori die gröfste Thätigkeit, um den achtzehnjährigen Cosimo auf den Thron zu bringen. Getäuscht dann in den herrschsüchtigen Hoffnungen, die er an die Wahl des jungen Herzogs angeknüpft, entsagte er wohl unfreiwillig dem Getriebe der Politik. In ländlicher Zurückgezogenheit auf seiner Villa in Arcetri, bedurfte er kaum eines Jahres, um seinen Namen durch das bekannte Geschichtswerk zu verewigen, an das er jedoch die letzte

Hand nicht mehr legen konnte, da der Tod schon i. J. 1540 ihn ereilte.

Daſs ein so gewiegter Staatsmann, wie Guicciardini, der zu den höchsten Aemtern gelangt war und an den wichtigsten Ereignissen sich betheiligt hatte, nicht mehr Aufzeichnungen hinterlassen haben sollte, als bisher in die Oeffentlichkeit gedrungen waren, war kaum anzunehmen. Ja man wuſste sogar von dem kostbaren handschriftlichen Schatze, der im Guicciardinischen Hausarchive verborgen lag. Es ist daher mehr als billig, wenn nicht Italien allein, sondern die gebildete Welt überhaupt den Grafen Pietro und Luigi Guicciardini, welche die gegenwärtige Ausgabe veranlassen, sich zu Dank verpflichtet fühlen.

Der erste Band, der uns zunächst beschäftigt, beginnt nach einer inhaltreichen Einleitung des verdienstvollen Herausgebers mit Betrachtungen Guicciardini's, welche die Abhandlungen Machiavelli's über die erste Dekade des Livius zum Gegenstande haben (*Considerazioni intorno ai Discorsi del Machiavelli sopra la prima deca di Tito Livio*). Der groſse Secretär der florentinischen Republik, welcher sowohl in Hinsicht seiner Experimentalmethode, wie ob der Schärfe seiner Folgerungen, der Galileo der Staatskunst genannt wird, fing um das Jahr 1516 seine berühmten *Discorsi* zu schreiben an. Sein erster und letzter Hauptzweck war stets die politische Bildung seiner Landsleute, denn er war sich wohl bewuſst, daſs sie ihrer nicht entrathen könnten, wollten sie je zum Heile Italiens heranreifen. Und damit der nationale Gedanke, der ihn leitete, von nachhaltiger Wirkung bleiben möchte, so lieſs er nicht ab, andere Gesinnungsgenossen zur weiteren Ausarbeitung der von ihm vertretenen Ansichten zu ermuntern. Guicciardini, sein Freund, folgte der eindringlichen Ermahnung, und daher die Entstehung seiner Betrachtungen. Ein besonderes Augenmerk richtete dieser auf jene Stellen der *Discorsi*, die um die wichtigsten Fragen der Politik sich drehen; wodurch nicht nur scharfsinnige Belehrungen sich ergeben, sondern auch die politische Richtung dieser zwei mächtigen Geister deutlicher hervortritt.

Machiavelli, wenn auch nicht ausschliefsend, neigt sich eher zu einer republikanischen Verfassung; Guicciardini ist mehr für das monarchische, jedoch durch Gesetze gemäfsigte, Prinzip; seine Ansichten darüber zeigen hinlänglich, wie das Wesen einer durch Verfassung eingeschränkten Regierung klar vor seinen Augen schwebte. Dieses darzulegen soll nun zunächst die Aufgabe unserer Untersuchung sein.

Der Theorie Machiavelli's, kraft welcher eine nicht hoch genug anzuschlagende Regierungsform diejenige wäre, woran sowohl Fürst als *Ottimati* und das Volk in gleichem Mafse Antheil hätten, stellt Guicciardini folgende Bemerkungen entgegen [1]):

Es unterliegt keinem Zweifel, dafs diese gemischte, von jedem unreinen Elemente gesäuberte, Regierungsform weit besser ist als eine solche, die nur durch einen Fürsten, oder die Vornehmsten, oder das Volk gehandhabt wird. Der Nutzen des Königthums aber ist der, dafs die öffentlichen Angelegenheiten rascher, regelmäfsiger und geheimnifsvoller vor sich gehen. Das Uebel, welches ihm anklebt, liegt an dem Mifsbrauche der übertragenen Gewalt, falls diese ein unwürdiger oder untüchtiger Regent bekleiden sollte. Selbst ein Wahlreich könnte vor solchen Gefahren nicht schützen, denn der Wähler mag ebenso irre geführt werden, wie der Gewählte, durch den Glanz der Macht geblendet, sich ändern und den Pfad der Gerechtigkeit verlassen kann. Und angenommen, ein solcher mit Allgewalt ausgerüsteter Wahlkönig hätte überdies Kinder, wer könnte ihn, trotz der Verfassung, daran hindern sie zu seinen Nachfolgern zu bestellen? [2]) Will man daher eine Regierungsform aufstellen, welche nur das Beste der monarchischen in sich schliefse, so begnüge man sich, da es geradezu unmöglich ist, *jede* Schattenseite zu vermeiden, das Gute davon lieber unvollständig zu geniefsen, als eine Vollkommenheit anzustreben, die ohne Beimischung des Nachtheiligen nicht erreichbar erscheint. Man wähle daher einen, in seiner

---

[1]) S. 6 u. flg. Wir geben immer nur den Sinn und keineswegs eine wortgetreue Uebersetzung.

[2]) „Però questi pensieri, che e (i) tiranni deponghino le tirannidi, e che e (i) re ordinino bene e (i) regni, privando la sua posterità della successione, si dipingono più facilmente in su' libri e nelle immaginazioni degli uomini, che non se ne eseguiscono in fatto etc. S. 26.

Macht der Art beschränkten König, dafs er nur in geringfügigen Dingen zu beschliefsen habe [1]); die Nachfolge bleibe ausgeschlossen; die Dauer seiner Gewalt währe, wo nicht lebenslänglich, doch so lange wie nur möglich. Durch die Beseitigung eines allein beschliefsenden und vollstreckenden Willens, wäre somit der Gefahr der Tyrannei vorgebeugt.

Die Vor- und Nachtheile einer unvermischten Optimaten- oder Volksregierung schildert Guicciardini folgendermafsen: [2])

Die Macht der Vornehmsten bietet das Gute dar, dafs dieselbe nicht so bald wie die eines Einzelnen ausarten kann; da sie überdies dem vorzüglichsten Stande angehören, so ist ihr Walten zugleich bei weitem mehr verständig und klug, als die Herrschaft des Volkes. Da ihre Gewalt aber sehr grofs ist, so sehen sie stets auf ihren Nutzen, sollte auch das Volk in seinen Rechten dadurch beeinträchtigt werden. Wir sehen ferner, wie der zügellose Ehrgeiz der Menschennatur ihrer Gemüther sich bemächtigt. Die einen suchen dann die anderen zu überflügeln, wodurch ein Zustand der Dinge herbeigeführt wird, der nothwendiger Weise in Tyrannei endet. Will man daher in dieser Regierungsform das möglichst Beste suchen, so bleibe zuerst, damit die Schlechten nicht ans Ruder gelangen, das Erbrecht ausgeschlossen. Die Wahl der Ottimati dehne sich auf diejenigen allein aus, die kraft des Grundgesetzes ein Amt zu bekleiden berufen sind. Ein lebenslänglicher, stark vertretener Senat möge die schwierigsten Angelegenheiten leiten [3]); zur Besetzung derjenigen Stellen aber, die mit dem Steuerwesen, mit den Staatseinnahmen und mit der öffentlichen Schuld betraut sind, ist, wie zur Gesetzgebung die Zustimmung des Volkes nothwendig. — Die Lichtseite einer Volksherrschaft ist wohl die, dafs während ihrer Dauer, keiner als Tyrann sich aufwerfen darf; die Gesetze vermögen mehr als die Menschen, und das allgemeine Wohl ist das Endziel jedes Beschlusses. Allein da das Volk unfähig ist, über wichtige Angelegenheiten selbst zu beschliefsen, ferner unbeständig und aufrührisch, so wird es auch leicht den Ehrgeizigen zur

[1]) ... e ordinandolo così, se ne caverebbe il bene di avere uno occhio, che vigilassi continuamente le cose publiche, uno capo a chi le si potessino referire, uno procuratore che le proponessi, sollecitassi, e ricordassi. S. 7.

[2]) S. 8—10.

[3]) cioè le guerre, le paci, le pratiche co' principi, e tutte le cose sustanziali alla conservazione e augmento del dominio. S. 9.

Beute. Man übertrage daher dem Volke zur Wahrung der Freiheit nur die *Bestätigung* der Würden und der Gesetze; in der Rathsversammlung ergreife derjenige allein das Wort, der von der Obrigkeit dazu bestellt ist, und zwar über den ihm vorherbestimmten Gegenstand. Durch eine solche gemischte Regierungsform wäre der Zweck erreicht, wovon in der Abhandlung die Rede ist [1]).

Zu weit würde es uns führen, wollten wir alle jene Stellen bezeichnen, wo die zwei Staatsmänner entweder in ihren Ansichten abweichen, oder sich begegnen und ergänzen. Wir können dennoch nicht unterlassen einige Beispiele zu geben. Machiavelli hält an dem Grundsatze fest, daſs der Anordner eines Gemeindewesens die Menschen als schlecht voraussetzen müsse. Dem tritt Guicciardini entgegen [2]). Die Behauptung, daſs die Menschen nur dann das Gute ausüben, wenn sie dazu gezwungen werden, klingt in der That etwas zu sehr unbedingt. Der Lenker eines Staates müſste vielmehr bei der Gesetzgebung von der Ansicht ausgehen, daſs die menschliche Natur nicht verdorben [3]), sondern nur gebrechlich sei, und durch Androhung der Strafe wie auch durch den Reiz der Belohnungen jede dem Staate nachtheilige Handlung zu verhindern suchen.

Machiavelli stellt die Nothwendigkeit dar, daſs die Neugestaltung eines Staates von der schaffenden Kraft eines Einzelnen abhängig sei. Guicciardini [4]), weit entfernt geschichtlicher Erfahrung zu widersprechen, kann jedoch nicht umhin auszurufen: Möge nur Gott eine Nothwendigkeit dieser Art von jedem Staate abwenden, denn da ein sol-

[1]) S. 14 u. fg., wo es sich darum handelt, wer der beste Hüter der Freiheit sei, das Volk oder der Stand der Vornehmen, stoſsen wir auf folgende Bemerkungen ... „io loderò sempre più che tutti gli altri governi, uno governo misto come di sopra; e in uno governo simile vorrò che la guardia della libertà contro a chi volessi opprimere la republica, appartenga a tutti, fuggendo sempre quanto si possa la distinzione tra nobili e plebei; e per necessità uno governo misto è temperato in modo, che in favore della libertà, l'uno ordine è guardia dell' altro“.

[2]) S. 10 u. fg.

[3]) Nach Guicciardini: „gli uomini tutti sono per natura inclinati al bene ... e se alcuno ha altra inclinazione ... più presto si debbe chiamare mostro, che uomo“. S. 11.

[4]) S. 22.

cher Machthaber, will er seine Einrichtungen aus dem Schiffbruche retten, sich so lange behaupten muſs, bis die Zeit die Gemüther beschwichtigt, so tritt dagegen die Gefahr ein, daſs die Reize der Macht ihn zum Bösen verleiten.

Machiavelli sowohl als Guicciardini schleudern heftige Worte des Tadels gegen diejenigen, welche durch Herrschgier hingerissen die Freiheit ihres Landes ersticken[1]). Dem Scharfblicke des letzteren konnte jedoch nicht entgehen: *„che qualche volta le forme delle libertà sono sì disordinate e le città ripiene tanto di discordie civili, che la necessità conduce qualche cittadino, non potendo salvarsi altrimenti, a cercare la tirannide, o a aderire a chi la cerca“*. (S. 24).

Die Lösung der Frage, ob die Unterthanen mit Strenge oder mit Milde zu behandeln seien, glaubt Guicciardini darin finden zu müssen, daſs man hauptsächlich auf den Charakter der Regierten Bedacht nehme[2]). „Es gibt Leute edler und roher Gemüthsart; mit jenen gehe man liebreich um, diesen gegenüber walte die Strenge, welche allein sie zu bezähmen vermag. Friedrich Rothbart, der wackere Fürst, pflegte zu sagen, die vorzüglichsten Nationen der Welt sind die deutsche und die italienische; die erste aber anmaſsend, übermüthig[3]), die Italiener hingegen mehr gesittet und verträglich[4]), daher die Nothwendigkeit, mit diesen den Weg der Milde, mit jenen den der Strenge einzuschlagen, will man sie nicht noch übermüthiger haben. Uebrigens die Strenge ohne Menschlichkeit, sowie diese ohne jene sind dem Regierenden gleich schädlich; die Vereinigung beider im richtigen Verhältnisse würde eine ebenso bewunderungswürdige wie seltene Erscheinung darbieten“.

---

[1]) Unter diese Verwerflichen ist Caesar einzurechnen, welcher sonst nach Guicciardini (war) „pieno di molte altre virtù, ma oppresso dalla ambizione del dominare“. [2]) S. 75—78.

[3]) „arroganti, insolenti, e di qualità, che la dolcezza che tu usavi con loro, la attribuivano più presto a timore, che a umanità“. S. 76.

[4]) „e di natura che la asperità più presto gli sdegnava, che spaventava“. ibid.

Es wäre in der That unverantwortlich, wollten wir unterlassen den Standpunkt zu berühren, welchen die zwei scharfblickenden Männer der weltlichen Herrschaft des Papstes gegenüber eingenommen haben. Zur besseren Würdigung desselben ziehen wir vor ihre Ansichten unverkürzt mitzutheilen. Zunächst die Machiavelli's:

E perchè sono alcuni d'oppinione, che'l ben essere delle cose d'Italia dipende dalla chiesa di Roma, voglio contro ad essa discorrere quelle ragioni che mi occorrono: e ne allegherò due potentissime, le quali, secondo me, non hanno repugnanza. La prima è, che per gli esempi rei di quella corte, questa provincia ha perduto ogni divozione, ed ogni religione: il che si tira dietro infiniti inconvenienti, e infiniti disordini; così come dove è religione si presuppone ogni bene, così dove ella manca, si presuppone il contrario. Abbiamo, adunque, con la chiesa e con i preti noi Italiani questo primo obbligo, d'essere diventati senza religione, e cattivi: ma ne abbiamo ancora un maggiore, il quale è cagione della rovina nostra. Questo è, che la chiesa ha tenuto e tiene questa nostra provincia divisa. E veramente, alcuna provincia non fu mai unita o felice, se la non viene tutta alla obedienza d'una repubblica o d'uno principe, come è avvenuto alla Francia ed alla Spagna. E la cagione che la Italia non sia in quel medesimo termine, nè abbia anch' ella o una repubblica, o uno principe che la governi, è solamente la chiesa: perchè, avendovi abitato e tenuto imperio temporale, non è stata sì potente nè di tal virtù, che l'abbia potuto occupare il restante d'Italia, e farsene principe; e non è stata, dall' altra parte, sì debile, che, per paura di non perdere il dominio delle cose temporali, la non abbi potuto convocare uno potente che la difenda contra a quello che in Italia fusse diventato troppo potente: come si è veduto anticamente per assai esperienze, quando mediante Carlo Magno la ne cacciò i Lombardi, ch'erano già quasi re di tutta Italia; e quando ne' tempi nostri ella tolse la potenza a' Veneziani con l'aiuto di Francia; dipoi ne cacciò i Franciosi con l'aiuto de' Svizzeri. Non essendo, dunque, stata la chiesa potente da potere occupare l'Italia, nè avendo permesso che un altro la occupi, è stata cagione che la non è potuta venire sotto un capo; ma è stata sotto più principi e Signori, da' quali è nata tanta disunione e tanta debolezza, che la si è condotta ad essere stata preda, non solamente di barbari potenti, ma di qualunque l'as-

salta. Di che noi altri Italiani abbiamo obbligo con la chiesa, e non con altri [1]). —

Wie verhält sich nun Guicciardini, der so lange im Dienste des römischen Hofes gestanden und zur Genüge Gelegenheit gehabt hatte, dessen Ränke und Gebrechen kennen zu lernen, zu dieser durch die Geschichte gerechtfertigten Philippica des edlen Machiavelli? Das von ihm in kurzen aber desto schärferen Zügen entworfene Bild konnte in der That nicht anders ausfallen, wollte er selbst nicht werden zum Verräther der Wahrheit. Hier seine Worte:

Non si può dire tanto male della corte romana, che non meriti se ne dica più, perchè è una infamia, uno esemplo di tutti e (i) vituperii e obbrobrii del mondo. E anche credo sia vero che la grandezza della chiesa, cioè la autorità che gli ha data la religione, sia stata causa che Italia non sia caduta in una monarchia; perchè da uno canto ha avuto tanto credito che ha potuto farsi capo, e convocare quando è bisognato, principi esterni contro a chi era, per opprimere Italia; da altro, essendo spogliata di armi proprie, non ha avuto tante forze che abbia potuto stabilire dominio temporale altro che quello che volontariamente gli è stato dato da altri [2]).

---

[1]) Il Principe, e Discorsi sopra la prima deca. Capo XII, lib. 1° dei Discorsi. Firenze Le Monnier 1848.

[2]) S. 27 u. fg. In seinem 48. Ricordo S. 104, wo er sagt, dafs jeder Staat, ausgenommen die aus der Wahl des Volkes hervorgegangene Republik, der Gewalt allein seinen Ursprung zu verdanken hat, bemerkt er ausdrücklich, dafs die Gewaltthätigkeit der *geistlichen* Regierung zweifacher Art ist, indem sie uns sowohl mit weltlichen als mit geistigen Waffen Zwang anthue, und erreicht seine Entrüstung darüber im 28. und 346. Ricordo den höchsten Gipfel. Nach einer scharfen Rüge aller niedrigen Leidenschaften des Priesterstandes läfst er sich in solche heftige Ausdrücke aus: „.. il grado che ho avuto con più pontefici, m'ha necessitato a amare per il particulare mio la grandezza loro; e se non fussi questo rispetto, arei amato Martino Lutero, quanto me medesimo, non per liberarmi dalle leggi indotte dalla religione cristiana nel modo che è interpretata e intesa communemente, ma per vedere ridurre questa caterva di scelerati a' termini debiti, cioè a restare o sanza vizii o sanza autorità". — Wenn er aber in seinem 29. Ricordo anführt, wie der römische Staat nie untergeht, sondern nach harten Bedrängnissen, „risurge alla fine il suo diritto più fresco che prima", so hat dies als geschichtliche Thatsache und keineswegs als Widerspruch früher ausgesprochener Meinungen zu gelten.

Als Mann selbständiger Auffassung liebt aber Guicciardini die Unabhängigkeit des Urtheiles seinem Freunde gegenüber selbst da zu bewahren, wo sonst seine Ansichten mit denen Machiavelli's sich begegnen. Wir stehen aber keinen Augenblick an, die Meinung Guicciardini's zu bekämpfen, daſs Italien als einheitlicher Staat noch mehr des Unglückes theilhaftig geworden wäre[1]). Den Glanz, mit dem sich einige italienische Städte durch die Zerstükkelung des Landes umgaben, wird niemand in Abrede stellen wollen[2]); erwägt man aber die dadurch entstandene politische Schwäche, ferner wie nicht selten der römische Hof, sei es aus Rachgier oder in selbstischer Absicht, fremder Eroberungssucht Vorschub geleistet oder seine Hand dazu geboten hat, so wäre man versucht als beiſsende Ironie anzunehmen, was Guicciardini in folgender Schluſsbemerkung uns aufdringen will: „però se la chiesa romana si è opposta alle monarchie, io non concorro facilmente, essere stata infelicità di questa provincia, poi che l'ha conservata in quello modo di vivere che è più secondo la antiquissima consuetudine e inclinazione sua“ [3]).

Wir glauben die Wichtigkeit der Guicciardinischen *Betrachtungen* hinlänglich dargethan zu haben; gehen wir zu seinen *Ricordi* über, die in demselben Bande der Opere inedite den *Considerazioni* unmittelbar folgen. Diese „Ricordi politici e civili“, 403 an der Zahl[4]), müssen als das kostbarste Ergebniſs eines an Erfahrungen überreichen Lebens betrachtet werden. Die verschiedenartigsten Fragen gesellschaftlicher, religiöser und politischer Natur werden darin ebenso tiefsinnig behandelt, wie sie denn auch in Bezug auf ihre edle, einfache und reine Form von bezaubernder Wirkung sind. Der hochverdiente Gamba belehrt uns in seiner *Serie dei testi di lingua*[5]) über verschiedene

---

[1]) „chè io reputo, che una monarchia gli sarebbe stata più infelice, che felice.“ S. 28.

[2]) „nondimeno in tutti questi tempi ha avuto al rincontro tante città floride, che non arebbe avuto sotto una repubblica.“ S. 28. [3]) S. 30.

[4]) Mehre davon sind jedoch, wenn nicht der Form, dem Inhalte nach wiederholt.

[5]) Venezia 1839. S. 427, No. 1444, und Canestrini S. XXVII — XXX.

Ausgaben dieser *Ricordi*; dieselben sind aber alle durchweg mangelhaft und entstellt. Canestrini gab sie nun heraus, so wie er sie in den Autographen vorfand; es wäre nur zu wünschen gewesen, er hätte sie nach dem Inhalte gruppirt, oder wenigstens ein Register beigefügt, um den Leser in den Stand zu setzen den Ideengang Guicciardini's besser zu verfolgen. — Wir werden jene Ricordi besonders ins Auge fassen, welche auf dem Gebiete der Politik sich bewegen.

Die unbeugsame Standhaftigkeit politischer Meinungen bildet den Gegenstand des ersten Ricordo. Der Satz des Evangeliums, daſs nur der im Glauben Starke groſse Dinge zu vollbringen vermag, wird von Guicciardini auf diejenigen angewandt, welche unerschütterlich den Glauben an den Sieg ihrer Lieblingsideen festhalten. Wer also glaubt, schreitet vorwärts, ohne der Gefahren zu gedenken, die ihn umlagern; und da hinieden alles vielen Zufällen unterworfen ist, so können immerhin Ereignisse eintreten, die seinen Hoffnungen die ersehnte Wendung geben. — Gegen die im 3. Ricordo ausgesprochene Ansicht, daſs nur der Mangel an Menschenkenntniſs, sowie der Geiz die Fürsten veranlasse, Untüchtigen die Leitung des Staates anzuvertrauen, wird wohl niemand im allgemeinen Einspruch thun. Da die Zeit aber, in welcher Guicciardini gewirkt, sehr reich an ausgezeichneten Staatsmännern war, so ist es geradezu in Abrede zu stellen, daſs diese Belehrung auf damalige Zustände sich beziehe, wie Guicciardini uns beibringen möchte [1]. Sein Vorschlag dagegen, eine Art politischer Schule zu begründen, ist sehr zu beherzigen. „Ein vorsichtiger Fürst [2] sollte bedacht sein, junge befähigte Männer an sich zu ziehen, und durch Wohlthaten zu fesseln; er trachte, dieselben nach und nach in die Geheimnisse der Staatskunst einzuführen, und mit der Leitung der Geschäfte sie vertraut zu machen. Dadurch wird er den zweifachen Zweck erreicht haben, sowohl getreue, als tüch-

[1] „Vedesi per esperienza." S. 86.

[2] „Uno principe prudente, e che non si riducessi a pensare giornalmente a quello che gli bisogna; ma anticipando col pensiero" etc., S. 87.

tige Diener um sich zu sehen.“ — Dafs Guicciardini von dem römischen Hof keine günstige Meinung hegte, wurde bereits bemerkt. Die Vergleichung die er in dem eben erwähnten Ricordo zwischen dem Minister eines weltlichen Fürsten und dem eines Papstes anstellt, ist nur dazu geeignet, einen der wesentlichen Uebelstände der römischen Regierung schlagend darzulegen. In Anbetracht, dafs die einem weltlichen Fürsten geleisteten Dienste, sowie die Erfahrung lehrt, selbst unter dem Nachfolger fortdauern können, da dieser nicht so leicht derselben sich zu entschlagen vermag; da ferner die Minister eines Fürsten meistens Unterthanen desselben sind und mit Gütern belohnt werden, die in seinem Staate liegen: sei es anzunehmen, dafs solche Männer ihrem Herrn auch mit aller Ergebenheit dienen werden. Wie ganz anders aber im römischen Staate? Hier die eigenen Worte Guicciardini's: „Essendo communemente (i pontefici) di brieve vita, non hanno molto tempo a fare uomini nuovi; non concorrono le ragioni medesime di potersi fidare di quelli che sono stati appresso allo antecessore; sono e (i) ministri uomini di diversi paesi, non dependenti dal pontificato; sono beneficati di cose che sono fuori delle mani del principe e successori; non temono del nuovo pontefice; nè hanno speranza di continuare il servizio suo con lui; in modo che è periculo non siano più infedeli e manco affezionati al servizio del padrone, che quelli che servono uno principe seculare.“ — S. 87. —

Dafs übrigens die Verhältnisse zwischen einem Fürsten und einem Minister, besonders wenn der letztere jenen zur Macht verholfen hat, ihre Schwierigkeiten haben, beweist er treffend durch folgende Ansprache eines Herrschers an seinen Rathgeber[1]): „Jedesmal wenn du, einst der Schemel zu meiner Erhöhung, begehrst, dafs ich nach deinem Gutdünken verfahre, oder solche Anforderungen an mich stellst, welche meine Machtvollkommenheit schmälern, vernichtest du mit einem Male die mir erwiesene Wohlthat; denn du bestrebst dich, sei es ganz, oder nur theilweise,

[1]) Ric. 52. 53. 349.

die Wirkungen derselben zu zerstören.“ An den Fürsten selbst, welche meist nicht nach Vernunft, sondern aus Eigendünkel handeln [1]), liegt ferner die meiste Schuld, wenn ihre Minister vieles veruntreuen; denn ihre Kurzsichtigkeit, ihr Undank allein, läſst sie zwischen dem unbescholtenen und dem bestechlichen, geldgierigen Diener keine Linie ziehen [2]). Die Pflichten eines Staatsoberhauptes seinen Unterthanen gegenüber leitet Guicciardini von dem ewig wahren Grundsatze ab, daſs man die Fürsten nicht ihrethalben, denn niemand hätte sich so wohlfeil seiner Freiheit begeben, sondern nur deshalb vorgesetzt habe, daſs die Völker einer guten Regierung sich zu erfreuen hätten [3]). Sobald daher ein Fürst gegen seine Regierten widerrechtlich handelt, so hört er auf ein solcher zu sein, und wird zur Geiſsel seines Landes. Verwerflich sind aus diesem Grunde jene Machthaber, welche durch unedlen Ehrgeiz getrieben [4]), nur nach jener Gröſse haschen, welche der Ehre und jedem Gefühl von Menschlichkeit widerstrebend ist. — Der gute Fürst sei freigebig und milde, selbst gegen die Besiegten; ein tüchtiges Staatsoberhaupt bewahre stets das Geheimniſs in allen öffentlichen Angelegenheiten [5]) und halte überdies seine Minister strenge dazu an. An Belehrungen, wie die Fürsten den Anforderungen ihrer Unterthanen gegenüber sich zu verhalten haben, fehlt es hier auch nicht. Gegen den Grundsatz, daſs ein Fürst vor Solchen sich zu hüten habe, die nie zufrieden, oder gar zum Aeuſsersten entschlossen sind [6]), wird niemand etwas einwenden; daſs ein Fürst aber, wie Guicciardini meint, sich hüten solle, seinen Regierten jede Freiheit zu gewähren, ob der Gefahren die ihm daraus erwachsen könnten [7]), ist eine Mahnung, in das ewige Gesetz der organischen Entwicklung menschlicher Einrichtungen gewaltsam einzugreifen. Das Verfahren des Tyrannen wird von Guicciardini kräftig geschildert [8]); hat sich aber ein solcher der Regierung bemächtigt, so ist es Pflicht jedes ehrlichen Bür-

---

[1]) Ric. 128. [2]) Ric. 204. [3]) Ric. 314. [4]) Ric. 32. [5]) Ric. 88. [6]) Ric. 180. 181. [7]) Ric. 203. 335. [8]) Ric. 98—101. 103.

gers, um eine Stelle in seinem Rathe anzuhalten, damit dem Lande die verhältnifsmäfsig geringste Unbilde zugefügt werde [1]). — Was die Handhabung der öffentlichen Angelegenheiten betrifft, so stellen wir den Satz von ihm obenan, dafs kein Lenker eines Staates selbst das Geringfügigste aufs Gerathewohl unternehmen soll [2]). Hat ein Minister irgend ein Staatsgeschäft zu betreiben, so schenke er demselben bis zu seiner Vollbringung die schärfste Aufmerksamkeit; denn nur so wird es ihm möglich sein, die Schwierigkeiten zu überwinden, die an und für sich bei jeder Unternehmung sich erheben [3]). So ist es auch von der gröfsten Nothwendigkeit, dafs derjenige, der mit Vortheil unterhandeln will, nur allmälig sich herbeilasse, die ihm gestellten Bedingungen anzunehmen. Durch das Hinausschieben erschöpft sich leichter die Geduld der Gegenparthei, und die Vereinbarung wird mit besserem Nutzen zu Stande gebracht [4]).

Ein besonderes Gewicht legt Guicciardini auf die Unerschrockenheit eines Staatsmannes bei den Gefahren, die eine Regierung bedrohen können; denn selbst zugegeben, dafs das Uebel bereits eingebrochen sei, fehle es doch nie an Hilfsmitteln, die das Unglück, wo nicht abwenden, doch stets zu mildern vermögen [5]). Guicciardini erscheint uns ferner als abgesagter Feind übertriebener Strenge, einer solchen besonders, welche gegen das Leben der Unterthanen gerichtet wird. Jedes Todesurtheil wegen politischer Vergehen diene nur dazu, neue unversöhnliche Feinde einem Regenten zu verschaffen [6]). — Nicht minder treffend ist seine Bemerkung, wie jede öffentliche Stelle, die einer bekleidet, die geistigen und moralischen Anlagen desselben aufdecke [7]); sehr unwürdig aber und verwerflich ist dagegen der Grundsatz, dafs ein Beamter, nur um nicht Aufsehen zu erregen, sich hüten solle, zugefügte Beleidigungen zu entgelten, da es ihm ohnedem früher oder später an Gelegenheit nicht fehlen könne, durch Vorschützung des

---

1) Ric. 220. 2) Ric. 187. 3) Ric. 192. 4) Ric. 43. 132. 340.
5) Ric. 116. 6) Ric. 341. 342. 372. 7) Ric. 163. 258.

Gesetzes seine Rachsucht zu befriedigen [1]). Der nämliche Mangel an moralischem Gefühle, tritt uns, wenn auch nicht so grell, bei der Aufzählung der Gefahren politischer Verschwörungen entgegen, wo von allem, nur nicht von der Unsittlichkeit derselben die Rede ist [2]). — Der schwierigen Frage der Neutralität widmet Guicciardini drei inhaltsschwere Betrachtungen [3]), deren Sinn folgender ist: Die Bewahrung der Neutralität gegenüber sich bekriegenden Mächten, kann in dem einzigen Falle für unschädlich gehalten werden, wenn der neutrale Staat sich so mächtig fühlt, daſs er weder vom Sieger, noch vom Besiegten etwas zu befürchten hat. Als die verderblichste aller Neutralitäten aber ist diejenige zu betrachten, welche nicht etwa durch kluge Berechnung, sondern allein durch Unentschlossenheit bestimmt wird. Denn durch das Wanken in den Entschlüssen, genügst du selbst jener Macht nicht, welche deiner Neutralität wenigstens sich vergewissern möchte. Schlieſsest du aber einen Neutralitätsvertrag selbst mit einer Macht die ihn wünscht, so kannst du im besten Falle nur hoffen, daſs sie als Siegerin dich schonen werde. Man sieht daher, daſs Guicciardini die Neutralität zuvörderst von der gefährlichsten Seite betrachtete. Sehr zu beherzigen dünkt uns die eindringliche Ermahnung, die Guicciardini an diejenigen ergehen läſst, welche entweder den Sturz oder den Aufschwung einer Regierung, eines Staates als bevorstehend betrachten. Man gebe sich darüber keinen Täuschungen hin, meint er, denn die Einbildung trügt nicht selten; der Gang der öffentlichen Angelegenheiten, viel träger als es scheint, ist auch den verschiedenartigsten Zufälligkeiten unterworfen, die ihn aufhalten können [4]). Guicciardini wollte damit allein vor der Gefahr der Ueberstürzung warnen; daſs die Welt aber in steter Entwicklung fortschreite, bekennt er feierlich durch folgende Worte: „Le cose del mondo non stanno ferme, anzi hanno sempre progresso al cammino a che ragionevolmente per sua natura hanno a andare e finire, ma tardano più che

---

[1]) Ric. 175. [2]) 19. 20. 193. [3]) Ric. 68. 237. 238. [4]) Ric. 71.

non è la opinione nostra, perchè noi le misuriamo secondo la vita nostra che è breve, e non secondo il tempo loro che è lungo" etc. [1]). — Sehr heftig zieht er gegen die sogenannten Maulhelden der Freiheit zu Felde, welche nur ihre Selbstsucht zum Endzweck haben; die Erfahrung lehrt in der That, daſs, wenn solche „credessino trovare in uno stato stretto miglior condizione, vi correrebbono per le poste .... e sono pochissimi quegli che cognoscono quanto vaglia la gloria e l'onore [2])." Welches ist aber überhaupt nach Guicciardini das Ziel der Freiheit? Etwa jenes, daſs ein jeder sich berechtigt glaube zu herrschen? Gegen diese Ansicht erklärt sich unser Staatsmann feierlich, nach dessen Meinung der tüchtige und verdienstvolle Bürger allein die Zügel der Regierung in Händen haben sollte. Gediegene, und unter einer despotischen Regierung bei weitem nicht so wohl gemeinte Gesetze sind das kostbarste Ergebniſs der Freiheit; die Befolgung eben dieser mustergiltigen Einrichtungen bildet die schönste Aufgabe des öffentlichen politischen Lebens. Nicht minder heftig tritt er gegen die wetterwendischen und eitlen Menschen auf, welche durch Befriedigung ihrer Leidenschaften selbst für den schlechtesten Plan zu gewinnen sind [3]). — Sehr beachtenswerth dünkt uns die politische Folgerung zu sein, die Guicciardini aus einer Parallele zwischen Julius II. und Clemens VII. zieht. Der eine war, wie bekannt, ein groſser unternehmender Geist, ungestüm, überstürzend; der andre beschränkt, beinahe furchtsam, sehr ausdauernd, mäſsig, verstellt. Woher kommt es aber, daſs man von so entgegengesetzten Charakteren gleichmäſsig etwas Groſses erwartete? Der Grund liegt darin, daſs sowohl die ausharrende Geduld, wie das Ungestüm, geschickt angewendet, groſse Wirkungen hervorzubringen vermögen. Derjenige, der beides in sich vereinigen würde, und das eine Mal die Schwierigkeiten durch Zögern, das andre Mal durch Gewalt besiegen könnte, der wäre göttlich zu nennen. Da dies aber unmöglich, so erachtet Guicciardini, daſs das

[1]) Ric. 362. [2]) Ric. 66. 328. [3]) Ric. 167. 200.

Ausharren und die Mäfsigung, eher als das Ungestüm oder die Ueberstürzung, grofse Dinge hervorzubringen vermögen [1]). —

Wir wollen die Besprechung der politischen Aphorismen Guicciardini's mit denjenigen schliefsen, welche mehr das subjective Gepräge seiner Gefühle an sich tragen. Und da tritt uns zuerst die zu jeder Zeit anerkannte Wahrheit entgegen, dafs jede irdische Gröfse mit vielen Bitterkeiten vermischt ist. „Wie jeder andere Mensch, strebte ich nach Ehrenbezeugungen, und sah auf meinen Vortheil; meine Hoffnungen wurden nicht selten übertroffen, nichtsdestoweniger fand ich die Befriedigung nicht, welche mir die Einbildung mit den schönsten Farben vorgemalt hatte. — Ein glänzender Schein übertüncht die Beschwerden, die Gefahren irdischer Gröfse; und würden die Menschen im Stande sein, jenen von diesen zu unterscheiden, so hätten sie wahrlich keinen Grund, schrankenlosem Ehrgeize zu fröhnen [2]). Das Gefühl allgemeiner Huldigung jedoch bewirkt, dafs die Menschen in dem Wahne leben, Gott ähnlich zu sein; deshalb glaubet nicht denjenigen die hoch betheuern, dem öffentlichen Leben nur aus Liebe zur Ruhe entsagt zu haben, denn bei günstiger Gelegenheit „*lasciata la tanto lodata quiete*“ würde man sie in die frühere Laufbahn zurückstürzen sehen „*con quella furia che fa il fuoco alle cose bene unte e secche* [3]).“ — Im 236. Ricordo stofsen wir auf drei Hauptwünsche unseres Staatsmannes, von denen der erste allein mit den sonst von ihm vertretenen Ansichten im Widerspruche steht: „Drei Sachen möchte ich vor meinem Tode begründet sehen; eine wohlgeordnete Republik in Florenz; Italien von jeder Fremdherrschaft, und die Welt von der Tyrannei der ruchlosen Pfaffen befreit.“ Sein Scharfblick benahm ihm jedoch die Hoffnung, selbst einen einzigen seiner Wünsche in Erfüllung gehen zu sehen. — Seine Belehrungen, welche das *gesellschaftliche* Leben zum Vorwurf haben, verrathen überall den feinen, klugen, gewandten Weltmann. Seine Ansichten über die Freund-

---

[1]) Ric. 381. [2]) Ric. 15. 16. 281. 282. [3]) Ric. 17. 279.

schaft, die Nothwendigkeit des Wohlthuns u. s. w. sind geeignet das scharfe Urtheil zu mäfsigen, welches man, obwohl mit Widerwillen, doch manchmal gezwungen ist, über diesen grofsen Mann zu fällen, der dem Einflusse seiner Zeit nicht immer zu entgehen vermochte.

Wir dürfen zum Schlusse jene Betrachtungen nicht unberührt lassen, welche uns in seine *religiösen* Anschauungen Einsicht gewähren. Dafs ein so aufgeklärter, durch und durch praktischer Geist wie Guicciardini war, jeder Schwärmerei abhold sein mufste, kann nicht auffallen. „Ich tadle weder das Fasten noch das Gebet, sagt er, noch die anderen frommen Werke, die uns durch die Kirche auferlegt sind; das Wesen der Religion besteht doch darin, niemandem zu schaden, und dem Nächsten so nützlich als nur möglich sich zu erweisen [1]). Die überspannte Religiosität erlahmt das Gemüth, verwirrt den Geist, und hält die Menschen von jeder kräftigen Unternehmung ab. Meine Absicht geht jedoch weder dahin dem christlichen Glauben, noch dem Gottesdienste Eintrag zu thun, sondern einzig und allein, die Leute zur Unterscheidung jener Dinge zu ermuntern, die man mit gutem Gewissen befolgen, oder verachten soll [2]).“ Wir glauben nicht irre zu gehen, wenn wir die Wunder und den Aberglauben überhaupt als eben jene Dinge bezeichnen, welche Guicciardini der Verachtung preisgeben will. „*Jede* Religion hat ihre Wunder gehabt, sie vermögen daher ebenso wenig die Wahrheit der einen, wie die der anderen zu beweisen; angenommen also, das Wunder beweise die Allmacht Gottes, so folgt daraus, dafs der Gott der Heiden ebenso mächtig war, als der der Christen. — Es wäre vielleicht auch keine Sünde, das Wunder, wie die Weissagung, als ein undurchdringliches Geheimnifs der Natur zu betrachten. Jedes Volk und so zu sagen jede Stadt verrichtet solche Andachtsübungen, welche die nämlichen vermeintlichen Wirkungen hervorbringen. Die h. Maria Impruneta zu Florenz macht Regen und Sonnenschein; anderswo dasselbe. Dies zeigt deutlich,

---

[1]) Ric. 159. [2]) Ric. 254.

dafs die Gnade Gottes einem jeden zur Hülfe kommt; und vielleicht auch, dafs derlei Erscheinungen eher geglaubt werden, als sie in der That geschehen [1]." Nach dem vorher Gesagten begeht Guicciardini keine Inconsequenz, wenn er die Philosophen und die Theologen, welche mit *übernatürlichen* Dingen sich befassen, nichts als Albernheiten reden läfst. Ihr Grübeln könne höchstens zur Schärfung des Verstandes, aber nie zur Auffindung der Wahrheit führen [2]. Was natürlicher daher, als dafs dem Guicciardini jene Ordensbrüder, welche stets von der Kanzel die Vorherbestimmung und die schwierigen Glaubensartikel im Munde führten, als Narren erscheinen mufsten? Wer könnte auch in der That dem Grunde seines scharfen Urtheiles vollständige Anerkennung versagen? Denn er meint, viel vernünftiger sei es, dem Volke keinen Anlafs zu geben an solche Dinge zu denken, die seine Begriffe übersteigen, als Zweifel in ihm zu erregen, welche man nur durch den Zwang des Glaubens lösen kann [3].

Die Literatur ist in seinen Ricordi gar nicht berührt; er leihet jedoch den schönen Wissenschaften Worte der Anerkennung; der Verständige allein sollte sich aber damit befassen, indem sie dem beschränkten Geiste eher schaden als nützen [4]. Der Grund, den er angibt, warum dem Wesen nach jedes Volk gleichbedeutende Sprichwörter hat, dünkt uns der einzig wahre zu sein, der nämlich, dafs die Sprichwörter überall der Erfahrung und der Beobachtung derselben, oder ähnlicher Dinge ihren Ursprung verdanken [5]. Es bleibt uns nur noch übrig der eignen Ansichten Guicciardini's über seine Ricordi, welche trotz ihrer Entstellung gleich bei ihrem Erscheinen die Benennung *aurei* erhielten, Erwähnung zu thun. — „Präget euch wohl, sagt er, diese Mahnungen ins Gedächtnifs, welche übrigens leichter aufzufassen, als zu befolgen sind [6]); sie machen aber auch keinen Anspruch auf allgemeine Geltung; der Verstand und die Erfahrung werden in Bezug auf ihre An-

---

[1]) Ric. 123. 124. [2]) Ric. 125. [3]) Ric. 357. [4]) Ric. 47. 318.
[5]) Ric. 12. [6]) Ric. 9.

wendung die besten Wegweiser sein" [1]). Der florentinische Senator, Jacopo Pitti, pflegte in voller Würdigung des moralischen Werthes der Ricordi, sowie in Rücksicht des Zwiespaltes zwischen ihnen und dem politischen Lebenswandel des Verfassers, sich spöttisch zu äufsern: *Guicciardini faceva come il gallo che canta bene e ruspa male.* Die politischen Reden bilden den Schlufs des ersten Bandes: über diese sowie die Schriften der folgenden Bände in einem späteren Hefte.

---

[1]) Ric. 257. 343.

Wien. Enrico Cornet.

Die Quellen des „Barlaam und Josaphat“.

Zu derjenigen Classe von Volksbüchern, die besonders im Mittelalter, aber auch noch in den folgenden Jahrhunderten eine ausgedehnte, sich über ganz Europa erstreckende Verbreitung genossen und deren Titel und Inhalt jedem Literaturfreunde gegenwärtig sind, gehört auch das, welches den Gegenstand der vorliegenden Bemerkungen bildet, nämlich der gewöhnlich dem heil. Johannes von Damaskus zugeschriebene geistliche Roman Barlaam und Josaphat. Ich will hier die Frage dieser vielfach bestrittenen und vertheidigten Autorschaft nicht weiter berühren, indem ich darüber, sowie über die andern literarischen Nachweise der Kürze wegen auf Gräfse's Lehrbuch einer allg. Liter.-Gesch., Bd. II., Abth. 3, S. 460 ff., Liebrecht-Dunlop, S. 461 f. Anm. 68, sowie auf Rudolph v. Beckedorff's Vorwort zu meiner Uebertragung der in Rede stehenden Erzählung (s. Dunlop ib. Anm. 69) verweise. Hingegen ist es meine Absicht den andern, gleichfalls für und wider besprochenen Punkt zu erörtern, ob der dem Barlaam und Josaphat zu Grunde liegende Stoff geschichtlich sei oder nicht. Zuletzt nun hat Beckedorff a. a. O. sich in dieser Beziehung bejahend ausgesprochen, wenngleich der Hauptgrund, auf den er sich stützt, dafs nämlich des Buches „historischer Kern um so mehr die Vermuthung der Wahrheit für sich hat, als auch das römische Martyrologium [27. Novbr.] die Namen der heil. Barlaam und Josaphat enthält und im Wesentlichen von ihnen das Nämliche berichtet, was in unserem Buche erzählt wird“, in den Augen kritischer Forscher durchaus nicht entscheidend ist; trotzdem hat er und alle die mit ihm gleicher Meinung waren oder noch sind, die richtige Ansicht gehabt, obschon in einem ganz andern Sinne, als sie es vermutheten, wie wir dies alsobald sehen werden. Die Geschichte des indischen Königssohnes nämlich, dessen Verzichtleistung auf die väterliche Krone und Umwandlung in einen strengen Asceten, sowie späteres Apostelthum Johannes von Damaskus (oder irgend ein andrer morgenländischer Christ) erzählt hat, ist nicht die des indischen Prinzen *Josaphat*, des Sohnes *Abenner's*, welche beide nie gelebt, sondern die des *Siddhârtha* (Sohn des Königs von Kapilavastu, *Çûddhodana*), der später unter dem Namen *Buddha* (der Erleuchtete) Stifter des Buddhismus wurde, und im Jahre 543 vor Chr. im Alter von 80 Jahren starb.

Ehe ich nun zu den einzelnen Nachweisen in Betreff der eben ausgesprochenen Behauptung übergehe, will ich hier bemerken, dafs ich mich dabei einerseits auf meine 1847 erschienene Uebersetzung des Barlaam und Josaphat, andrerseits aber, hinsichtlich der sich auf das Leben des Buddha beziehenden Umstände, lediglich auf das vor kurzem herausgekommene Werk von Barthélemy Saint-Hilaire berufen werde, das den Titel führt: Le Bouddha et sa Religion (Paris 1860), und die von demselben Gelehrten in frühern Jahren im Journal des Savants bekannt gemachten Aufsätze zusammenfassend die Ergebnisse der neuesten Forschungen über den Buddhismus und dessen Stifter enthält, welche Männer wie Prinsep, Tournour, Lassen, Burnouf, Weber, Max Müller und andre angestellt haben. Indem ich mich auf jenes sehr leicht zugängliche Werk beziehe, brauche ich die einzelnen darin benutzten Quellen nicht weiter näher anzuführen, von welchen die mit vielen Wundern ausgeschmückte Lebensbeschreibung des Budhha, der Lalitavistâra, natürlich hinsichtlich *meines* Zwecks die wichtigste ist; sie wurde verfafst 76 nach Chr.; s. Foucaux's Uebersetzung p. 17.

Auf meinen Gegenstand näher eingehend bemerke ich zunächst (wie ich bereits oben erwähnt), dafs sowohl der erdichtete Josaphat, wie der historische Buddha, beide indische Königssöhne sind. Ferner wird von Buddha berichtet, dafs er so schön war wie seine Mutter Mâyâ Devî (B. St. Hil. p. 5), von der es früher heifst: „sa beauté était tellement extraordinaire qu'on lui avait donné ce surnom de Mâyâ ou l'Illusion, parce que son corps, ainsi que le dit le *Lalitavistâra*, semblait être le produit d'une illusion ravissante“ (B. St. Hil. p. 4), und dafs die Brahmanen in ihm gleich bei seiner Geburt durch gewisse Zeichen, welche nach dem in Indien herrschenden Volksglauben zukünftige Gröfse vorher verkünden, den dereinstigen grofsen Mann erkannten (B. St. Hil. p. 5 f.), der die Krone mit dem Ascetenleben vertauschen und den Dämon und sein Heer besiegen würde: „Les principaux vieillards des Çâkyas se souvenaient de la prédiction des Brahmanes qui avaient annoncé que Siddhârtha pourrait bien renoncer à la couronne pour se faire ascète“ (B. St. Hil. p. 6, vergl. p. 57, wo der Neugeborne selbst sagt: „Je vaincrai le démon et l'armée du démon. En faveur des êtres plongés dans les enfers et dévorés par le feu de l'enfer, je verserai la pluie du grand nuage de la Loi, et ils seront remplis de joie et de bien-être“). Ebenso heifst es von Josaphat: „Während aber der König in diesem so

grofsen und furchtbaren Irrthum und Trug befangen war, wurde ihm ein ganz besonders wohlgebildetes Knäblein geboren, das schon durch seine äufsere Schönheit seine Zukunft vorausverkündete; denn man sagte allgemein, dafs noch niemals und nirgends in jenem Lande ein so liebliches und anmuthiges Kind dagewesen wäre“ (B. und J. S. 14), und der Oberste der Sterndeuter sagt von ihm voraus: „Wie der Lauf der Sterne mich lehrt, o König, so wird der Ruhm des dir jetzt geborenen Sohnes nicht in deinem Reiche seine Stelle finden, sondern in einem andern bessern und unvergleichlich erhabenern. Ich glaube aber auch, dafs er sich der von dir verfolgten Religion zuwenden und nach meinem Dafürhalten sein Ziel und seine Hoffnung nicht verfehlen wird“ S. 15.

Hinsichtlich der sich beim Heranwachsen des Buddha wie des Josaphat weiter entwickelnden körperlichen und geistigen Eigenschaften wird erzählt, dafs sie bei beiden gleich aufserordentlich waren (B. St. Hil. p. 8, B. und J. S. 24) und beide sich von früher Jugend an einem beschaulichen Leben ergeben. Hinsichtlich des ersteren heifst es nämlich: „Au milieu des compagnons de son âge, l'enfant ne prenait point part à leurs jeux; il semblait dès lors nourrir les pensées les plus hautes; souvent il se retirait à l'écart pour méditer“ (B. St. Hil. p. 6), und in Betreff Josaphats: „Sein Herz ergriff ein heilsames Nachdenken und die Gnade des heiligen Geistes begann seine verständigen Augen zu öffnen und zu dem Gott, der keine Lüge kennt, hinzuleiten“ (B. und J. S. 26).

Inzwischen fürchtet Siddhârtha's Vater die Folgen dieser Neigungen seines Sohnes, und dafs er, die Weissagungen verwirklichend und den Thron aufgebend, sich ganz und gar dem Ascetenthum weihe, daher läfst er ihm Paläste bauen und ihn streng bewachen. Es wird nämlich erzählt: „Cependant le roi Çoûddhodana devinait les projets qui agitaient le coeur de son fils. Il redoubla de caresses et de soins pour lui. Il lui fit faire trois palais nouveaux, un pour le printemps, un pour l'été et un autre pour l'hiver; et craignant que le jeune prince ne profitât de ses excursions pour échapper à sa famille, il donna les ordres les plus sévères et les plus secrets pour qu'on surveillât toutes ses démarches“ (B. St. Hil. p. 12). Ebenso heifst es von Abenner: „Indefs liefs er in einer abgelegenen Stadt einen sehr schönen Palast erbauen und prächtige Gemächer darin ausschmücken, und wies ihn seinem Sohn, sobald er die erste Jugend zurückgelegt,

zum Wohnsitz an; zugleich befahl er, dafs kein Fremder zu ihm gelassen würde, indem er selbst ihm Erzieher und Diener, die jung an Jahren und von Ansehn ganz besonders schön waren, beigab, und ihnen auf das strengste gebot, ihm keins von den Uebeln des Lebens offenbar zu machen, weder Tod noch Krankheit noch Alter noch Armuth noch sonst irgend etwas Trauriges, was seine Fröhlichkeit stören könnte, sondern ihm nur lauter Angenehmes und Ergötzliches zu zeigen, damit sein Sinn durch die Freude daran und durch den Genufs desselben auf keine Weise über das Zukünftige nachzudenken vermöchte“ (B. und J. S. 16), und da Josaphat durch seine Traurigkeit es dennoch erlangt, den Palast verlassen zu dürfen, befiehlt sein Vater alsobald, „dafs herrliche Rosse und ein für einen König geziemendes Gefolge bereit gehalten würden, und gestattete, dafs der Prinz den Palast verliefse, wann er wolle, wobei er der Umgebung desselben streng gebot, ihm nichts Unangenehmes vor die Augen zu bringen u. s. w.“ S. 27. Was a. a. O. in Betreff Çûddhodana's und seines Sohnes weiter berichtet wird: „Mais toutes ces précautions d'un père qui craignait de perdre son fils étaient inutiles. Les circonstances les plus imprévues et les plus ordinaires venaient donner aux résolutions du prince une énergie toujours croissante“, dies pafst buchstäblich auch auf Abenner und Josaphat, wie aus dem Verlauf der Geschichte hervorgeht.

Trotz dieser strengen Bewachung und Fernhaltung von allem was ihn zum Nachdenken über die Vergänglichkeit und Nichtigkeit des irdischen Lebens Veranlassung geben könnte, erblickt Josaphat dennoch eines Tages kranke Menschen. Die Erzählung lautet so: „Da nun so der Prinz häufig den Palast verliefs, sah er eines Tages durch eine Nachlässigkeit der Diener zwei Männer, von denen der eine aussätzig, der andre aber blind war. Bei diesem Anblick von einem unangenehmen Gefühle ergriffen, fragte er seinen Begleiter: „Was sind das für Leute und woher ihr widerliches Aussehen?“ Da nun jene dieses Schauspiel nicht mehr verbergen konnten, versetzten sie: „Dies sind Krankheiten der Menschen, von denen sie bei verdorbener Beschaffenheit ihres Grundstoffes und durch die bösen Säfte ihres Körpers befallen zu werden pflegen“. Hierauf entgegnete der Prinz: „Werden alle Menschen davon befallen?“ Jene erwiederten: „Nicht alle, sondern die, deren Gesundheit durch den schlechten Zustand ihrer Säfte zerstört wird“. Wiederum fragte der Prinz: „Wenn nicht alle Menschen davon befallen werden, sondern nur

einige, sind diejenigen kennbar, welche von diesen Uebeln sollen ergriffen werden? oder treten sie auf unbestimmbare und unvorhergesehene Weise ein?" „Und welcher Mensch, versetzten jene, kann das Zukünftige wissen und genau erkennen? denn dies geht über die menschliche Natur hinaus und ist blofs den unsterblichen Göttern vorbehalten". Hierauf liefs nun zwar der Prinz ab zu fragen, jedoch that das, was er gesehen, ihm im innersten Herzen weh und die Gestalt seines Angesichts veränderte sich durch diesen unerwarteten Vorfall. B. und J. S. 27 f. Dieser selbe Vorfall wird in Betreff Buddha's fast ebenso berichtet: „Un jour qu' avec une suite nombreuse il sortait par la porte orientale de la ville pour se rendre au jardin de Loumbinî auquel s'attachaient tous les souvenirs de son enfance, il rencontra sur sa route un homme vieux, cassé, décrépit; ses veines et ses muscles étaient saillants sur tout son corps; ses dents étaient branlantes; il était couvert de rides, chauve, articulant à peine des sons rauques et désagréables; il était tout incliné sur son bâton; tous ses membres, toutes ses jointures tremblaient".

„Quel est cet homme? dit avec intention le prince à son cocher. Il est de petite taille et sans forces; ses chairs et son sang sont désséchés; ses muscles sont collés à sa peau, sa tête est blanchie, ses dents sont branlantes, son corps est amaigri; appuyé sur son bâton, il marche avec peine, trébuchant à chaque pas. Est-ce la condition particulière de sa famille? ou bien est-ce la loi de toutes les créatures du monde?"

„— Seigneur, répondit le cocher, cet homme est accablé par la vieillesse; tous ses sens sont affaiblis, la souffrance a détruit sa force, et il est dédaigné par ses proches; il est sans appui; inhabile aux affaires, on l'abandonne comme le bois mort dans la forêt. Mais ce n'est pas la condition particulière de sa famille. En toute créature la jeunesse est vaincue par la vieillesse; votre père, votre mère, la foule de vos parents et de vos alliés finiront par la vieillesse aussi; il n'y a pas d'autre issue pour les créatures."

„— Ainsi donc, reprit le prince, la créature ignorante et faible, au jugement mauvais, est fière de la jeunesse qui l'enivre, et elle ne voit pas la vieillesse qui l'attend. Pour moi, je m'en vais. Cocher, détourne promptement mon char. Moi qui suis aussi la demeure future de la vieillesse, qu'ai-je à faire avec le plaisir et la joie?" Et le jeune prince, détournant son char, rentra dans la ville, sans aller à Loumbinî." B. St. H. p. 12 f.

Demnächst trifft Josaphat mit einem Greise zusammen. „Da er aber nach nicht langer Zeit wieder einmal ausging, begegnete er einem hochbetagten Greise mit runzeligem Angesicht, schlotternden Beinen, gebücktem Gange, schneeweifsen Haaren, ganz ohne Zähne und mit stotternder Sprache. Er wurde daher von Schrecken ergriffen, und indem er den Greis herbeirufen liefs, fragte er nach einer Erklärung dieses befremdenden Anblicks. Da sprachen seine Begleiter: „Dieser Mann ist schon viele Jahre alt, und da seine Kraft sich allmälig vermindert hat und seine Glieder schwach geworden sind, so ist er endlich in die jammervolle Lage gekommen, in der du ihn jetzt siehst.“ „Und was für ein Ende wird er haben?“ fragte der Prinz weiter; und Jene antworteten: „Nichts anders erwartet ihn als der Tod.“ „Erwartet dieser Zustand alle Menschen, sprach der Prinz, oder sind auch ihm nur einige ausgesetzt?“ Hierauf entgegneten Jene: „Wenn nicht etwa der Tod zuvorkommt und den Menschen aus der Welt entführt, so ist es unmöglich, im Verlauf der Jahre nicht gleichfalls in diesen Zustand zu gerathen.“ „In wie viel Jahren nun, fuhr der Prinz fort, widerfährt dies den Menschen? und erwartet sie der Tod unvermeidlich? gibt es kein Mittel ihm zu entfliehen und nicht in diese jammervolle Lage zu gerathen?“ Hierauf antworteten Jene: „In achtzig oder auch in hundert Jahren kommen die Menschen zu diesem Alter und sterben dann. Etwas andres ist nicht möglich; denn der Tod ist eine Schuld der Natur, die den Menschen von Anfang an auferlegt ist, und die Ankunft desselben ist unabwendbar.“

„Als jener verständige und einsichtsvolle Jüngling dies alles hörte und sah, seufzte er aus der Tiefe seines Herzens und sprach: „Bitter ist dieses Leben und voll mannigfachen Schmerzes und Leides, wenn sich dies alles so verhält; und wie könnte ein Mensch in der Erwartung des ihm stets drohenden Todes frei von Sorge sein, da dessen Ankunft nicht nur unvermeidlich ist, sondern auch, wie ihr sagtet, zu jeder Zeit stattfinden kann?“ Hierauf ging er fort, indem er das Gehörte bei sich überlegte und unaufhörlich erwog und häufig an den Tod dachte, so dafs er von Stunde an in Leid und Weh lebte und stete Trauer empfand; denn er sprach bei sich selbst: „Zu *einer* Zeit also wird der Tod sich gewifs meiner bemächtigen; und wer wird sich nach dem Tode meiner erinnern, da doch der Tod alles der Vergessenheit überliefert? und werde ich, wenn ich sterbe, in nichts aufgelöst werden? oder gibt es ein anderes Leben und eine andere

Welt?“ B. und J. S. 28 f. Von Buddha heifst es bei gleicher Veranlassung: „Une autre fois, il se dirigeait avec une suite nombreuse, par la porte du midi, au jardin de plaisance, quand il aperçut sur le chemin un homme atteint de maladie, brûlé de la fièvre, le corps tout amaigri et tout souillé, sans compagnons, sans asile, respirant avec une grande peine, tout essouflé et paraissant obsédé de la frayeur du mal et des approches de la mort. Après s'être adressé à son cocher, et en avoir reçu la réponse qu'il en attendait:

„La santé, dit le jeune prince, est donc comme le jeu d'un rêve, et la crainte du mal a donc cette forme insupportable! Quel est l'homme sage qui, après avoir vu ce qu'elle est, pourra désormais avoir l'idée de la joie et du plaisir?“

„Le prince détourna son char, rentra dans la ville, sans vouloir aller plus loin.“

„Une autre fois encore, il se rendait par la porte de l'ouest au jardin de plaisance, quand sur la route il vit un homme mort, placé dans une bière et recouvert d'une toile. La foule de ses parents tout en pleurs l'entourait, se lamentant avec de longs gémissements, s'arrachant les cheveux, se couvrant la tête de poussière, et se frappant la poitrine en poussant de grands cris. Le prince, prenant encore le cocher à témoin de ce douloureux spectacle, s'écria:

„Ah! malheur à la jeunesse que la vieillesse doit détruire; ah! malheur à la santé que détruisent tant de maladies; ah! malheur à la vie où l'homme reste si peu de jours! S'il n'y avait ni vieillesse, ni maladie, ni mort! Si la vieillesse, la maladie, la mort étaient pour toujours enchaînées!“ B. St. Hil. p. 13 f. Man sieht, im Barlaam und Josaphat ist die Begegnung Buddha's mit dem Greise und dem Todten in eins zusammengefafst.

Hierauf wird in Betreff Buddha's sein für sein ganzes künftiges Leben entscheidendes Zusammentreffen mit einem Bettelmönch erzählt: „Une dernière rencontre vint le décider et terminer toutes ses hésitations [1]). Il sortait par la porte du nord, pour se rendre au jardin de plaisance, quand il vit un bhikshou, ou mendiant, qui paraissait dans tout son extérieur, calme, dis-

---

[1]) Ces rencontres diverses sont fameuses dans les légendes bouddhiques. Le roi Açoka avait fait élever des stoûpas et des vihâras dans tous les lieux où le Bouddha les avait faites. Hiouen-Thsang, au septième siècle de notre ère, vit encore tous ces monuments et leurs ruines.

cipliné, retenu, voué aux pratiques d'un brahmatchari [1]), tenant les yeux baissés, ne fixant pas ses regards plus loin que la longueur d'un joug, ayant une tenue accomplie, portant avec dignité le vêtement du religieux et le vase aux aumônes.“

„Quel est cet homme?“ demanda le prince.

„— Seigneur, répondit le cocher, cet homme est un de ceux qu'on nomme bhikshous; il a renoncé à toutes les joies du désir et il mène une vie très-austère; il s'efforce de se dompter lui-même et s'est fait religieux. Sans passion, sans envie, il s'en va cherchant des aumônes.“

„— Cela est bon et bien dit, reprit Siddhârtha. L'entrée en religion a toujours été louée par les sages; elle sera mon recours et le recours des autres créatures; elle deviendra pour nous un fruit de vie, de bonheur et d'immortalité.“

„Puis le jeune prince, ayant détourné son char, rentra dans la ville sans voir Loumbinî; sa résolution était prise.“ B. St. Hil. p. 15.

Ebenso entscheidend, nur viel ausführlicher berichtet ist die Zusammenkunft Josaphats mit dem strengen Asceten und Einsiedler Barlaam, welche den Stoff des Kap. 6—21 ausmacht, und zu einer Darstellung der ganzen christlichen Glaubenslehre Veranlassung gibt. Das Ergebnifs derselben ist Josaphats Bekehrung.

Nachdem nun Buddha den unwiderruflichen Entschlufs gefafst auf den Thron zu verzichten und die grofse Aufgabe zu erfüllen, die er sich gestellt, unterrichtet er davon den König, seinen Vater, der ihn vergeblich zurückzuhalten sucht, endlich aber das nutzlose seines Widerstandes einsieht. B. St. Hil., p. 15—17. Auch Josaphats Vater versucht alle Mittel um seinen Sohn dem neuangenommenen Glauben wieder abwendig zu machen und ihn zum Götzendienst zurückzubringen; jedoch vergebens, so dafs er zuletzt den Beschlufs fafst, sein Reich in zwei Theile zu theilen, und ihm einen derselben zu überlassen, in der Absicht, ihn von der Ausführung seines Vorsatzes, sich zu Barlaam zu begeben, auf diese Weise abzuhalten; Josaphat nimmt zwar diesen Antrag an, jedoch nur ungern, und tritt später seine Krone einem andern ab, worauf er sich auf den Weg macht, um seinem ursprüng-

[1]) Brahmatchari, ou celui qui marche dans la voie des brahmanes, c'est le nom du jeune brahmane tout le temps qu'il étudie les Védas, c'est-à-dire jusqu'à trente-cinq ans à peu près. La condition principale de son noviciat est une chasteté absolue.

lichen Wunsche gemäfs Barlaam aufzusuchen. Kap. 22, 24, 25, 32, 36.

Buddha entflieht hierauf heimlich aus der Residenz seines Vaters trotz der Wachsamkeit dieses sowie seiner Unterthanen und dem Abrathen eines treuen Dieners. Es heifst nämlich in dieser Beziehung:

„Le roi comprit qu'il n'y avait point à combattre un dessein si bien arrêté, et dès que le jour parut, il convoqua les Çâkyas pour leur apprendre cette triste nouvelle. On résolut de s'opposer par la force à la fuite du prince. On se distribua la garde des portes, et tandis que les jeunes gens faisaient sentinelle, les plus anciens d'entre les vieillards se répandaient en grand nombre dans toutes les parties de la ville pour y semer l'alarme et avertir les habitants. Le roi Çoûddhodana lui-même, entouré de cinq cents jeunes Çâkyas, veillait à la porte du palais, tandis que ses trois frères, oncles du jeune prince, étaient à chacune des portes de la ville, et qu'un des principaux Çâkyas se tenait au centre pour faire exécuter tous les ordres avec ponctualité. A l'intérieur du palais, la tante de Siddhârtha, Mahâ Pradjâpatî Gaoutamî, dirigeait la vigilance des femmes, et pour les exciter, elle leur disait: „Si, après avoir quitté la royauté et ce pays, il allait loin d'ici errer en religieux, tout ce palais, dès qu'il serait parti, serait rempli de tristesse, et la race du roi, qui dure depuis si longtemps, serait interrompue.“

„Tous ces efforts étaient vains; dans une des nuits suivantes, quand tous les gardes, fatigués par de longues veilles, étaient assoupis, le jeune prince donna l'ordre à son cocher Tchhandaka de seller son cheval Kantaka, et il put s'échapper de la ville sans que personne l'eût aperçu. Avant de lui céder, le fidèle serviteur lui avait livré un dernier assaut; et, le visage baigné de pleurs, il l'avait supplié de ne point sacrifier ainsi sa belle jeunesse pour aller mener la vie misérable d'un mendiant, et de ne point quitter ce splendide palais, séjour de tous les plaisirs et de toutes les joies. Mais le prince n'avait point failli devant ces prières d'un coeur dévoué, et il avait répondu:

„„Evités par les sages comme la tête d'un serpent, abandonnés sans retour comme un vase impur, ô Tchhandaka, les désirs, je ne le sais que trop, sont destructeurs de toute vertu; j'ai connu les désirs, et je n'ai plus de joie. Une pluie de tonnerres, de haches, de piques, de flèches, de fers enflammés, comme les éclairs étincelants ou le sommet embrasé d'une montagne,

tomberait sur ma tête, que je ne renaîtrais pas avec le désir d'avoir une maison.""

„Il était minuit quand le prince sortit de Kapilavastou." B. St. Hil. p. 17 f.

Ganz ebenso heifst es mit Bezug auf Josaphat, nachdem er seinen Unterthanen den Entschlufs kund gethan die Krone niederzulegen und sie zu verlassen: „Als das Volk und die ganze versammelte Menge diese Worte vernahm, erhob sich alsbald ein grofses Getöse und Getümmel und Geschrei und Verwirrung, da alle ihre Verwaisung beweinten und bejammerten. Indem sie nun so klagten, betheuerten sie aufserdem auch noch mit Schwüren, dafs sie ihn keineswegs entlassen, sondern ihn zurückhalten und ihm durchaus nicht gestatten würden fortzuziehen. Während nun das Volk und die Magistratspersonen dies ausriefen, winkte der König der Menge zu schweigen, begann dann von neuem und sagte, dafs er ihren Bitten nachgebe, worauf er sie entliefs, obwohl sie dennoch voll Betrübnifs waren und die Zeichen tiefer Trauer auf ihren Gesichtern trugen".

„Er selbst aber berief einen der obersten Würdenträger, Namens Barachias, zu sich, den er wegen der Frömmigkeit und Heiligkeit seines Wandels bewunderte und darum besonders hochachtete; ..... diesen Mann also rief der König bei Seite, redete zu ihm auf das herzlichste und bat ihn eifrig, die Regierung zu übernehmen und das Volk in der Furcht Gottes zu weiden, damit er selbst den ersehnten Weg ziehen könne. Als er aber sah, dafs Barachias sich weigerte und den Antrag durchaus zurückwies, indem er ausrief: „„O König, wie ungerecht ist deine Rede! Denn wenn du belehrt worden bist, deinen Nächsten wie dich selbst zu lieben, aus welchem Grunde willst du mir die Last auferlegen, die du selbst abzuwerfen dich bemühst? Wenn nämlich die Königswürde ein Gut ist, so behalte du selbst sie; wenn aber ein Aergernifs und Anstofs der Seele, warum legst du mir ihn vor die Füfse und willst mich zum Falle bringen?"" als er nun, wie gesagt, wahrnahm, dafs Barachias so sprach und auch dabei beharrte, hörte er auf weiter in ihn zu dringen."

„Zur tiefsten Nachtzeit aber schrieb er einen Brief an das Volk, welcher voller Weisheit war und jegliche Gottesfurcht enthielt, und welche Ehre sie Gott schuldig wären, was für ein Leben sie vor ihm führen und welche Loblieder und Danksagungen sie ihm darbringen müfsten; zuletzt aber befahl er ihnen, auf keinen Anderen als Barachias die königliche Würde zu über-

tragen. Diesen Brief nun liefs er in seinem Schlafgemache zurück und verliefs hierauf, von Niemand bemerkt, den Palast." B. und J. S. 267 f.

Im Freien angelangt, vertauscht Buddha seine prächtige Kleidung mit der abgenutzten Tracht eines Jägers: „Resté seul, le prince voulut se dépouiller des derniers insignes de sa caste et de son rang. D'abord, il se coupa les cheveux avec son glaive, et les jeta au vent; un religieux ne pouvait plus porter la chevelure d'un guerrier. Puis, trouvant que des vêtements précieux lui convenaient moins encore, il échangea les siens qui étaient en soie de Bénarès (de Kâçî), avec un chasseur qui en avait de tout usés en peau de cerf de couleur jaune. Le chasseur accepta non sans quelque embarras; car il sentait bien qu'il avait affaire à un personnage de haute distinction" B. St. Hil. p. 19 f. Genau übereinstimmend hiermit berichtet die griechische Erzählung: „Der hochherzige Josaphat nun verliefs die Königsburg voll Fröhlichkeit, wie Jemand, der aus langer Verbannung zurückkehrt und freudig einherzieht. Bekleidet aber war er von aufsen mit seinen gewöhnlichen Kleidern, jedoch darunter mit dem zerrissenen härenen Gewand, welches Barlaam ihm gegeben hatte. Da er indefs in jener Nacht die Hütte eines armen Mannes antraf, so that er seine Oberkleidung von sich und schenkte sie dem Armen gleichsam als letzte Handlung seiner Wohlthätigkeit, worauf er, nachdem er sich so durch die Gebete jenes und vieler andern Armen Gott zum Beschützer erworben und sich seine Gnade und Hülfe wie ein Gewand des Heils und einen Rock der Fröhlichkeit angelegt hatte, zu dem Leben in der Einöde hinauszog". B. und J. S. 274 f.

Nachdem Çûddhodana die Flucht seines Sohnes wahrgenommen hatte, läfst er ihm nachsetzen; die Ausgesandten kehren jedoch unverrichteter Dinge wieder, da der von Buddha entlassene und ihnen entgegenkommende Tschhandaka ihnen die Vergeblichkeit ihres Unternehmens darthut. B. St. Hil. p. 20. Auch Josaphat wird von seinen trostlosen Unterthanen, die seine Flucht hindern wollen, verfolgt und eingeholt, so dafs er mit ihnen in die Stadt zurückkehrt, jedoch nur um ihnen seinen unerschütterlichen Entschlufs nochmals mitzutheilen, sie zu trösten und dann alsbald wiederum fortzuziehen. B. und J. S. 268—274.

Ehe ich weiter gehe, will ich darauf aufmerksam machen, dafs der bereits mehrfach erwähnte treue Diener und Wagenlenker Buddha's, Tschhandaka, in der griechischen Erzählung sich

in zwei Personen zerlegt hat; wir haben ihn bereits in der des *Barachias* erkannt; früher indefs erscheint er als Führer des Josaphat, Namens *Zardan*, der dem Prinzen „ganz besonders lieb und werth war“ S. 25; s. auch S. 29. 31 ff. 157 ff.; und wahrscheinlich ist er auch unter den Begleitern zu verstehen, welche dem Josaphat auf seine Fragen in Betreff des Aussätzigen und des Blinden sowie des Greises Bescheid ertheilen, wie Tschhandaka dem Buddha.

Wir gehen nun weiter und erwähnen zunächst die Kämpfe, welche Buddha, ehe er die höchste Erkenntnifs (Bodhi) erreichte, mit Mâra (Pâpîyân) dem Gott der Liebe, der Sünde und des Todes zu bestehen hat, den er jedoch nebst seinen scheufslichen Heerscharen besiegt. Mâra indefs sucht ihn darauf durch seine Töchter, die schönen Apsaras, zu verführen, aber auch dies gelingt nicht; die Apsaras kehren, ohne ihren Zweck erreicht zu haben, zu ihrem Vater zurück. Dann heifst es weiter: „Pâpîyân essaie un dernier assaut, en réunissant de nouveau toutes ses forces. Mais il succombe encore une fois. Son armée en désordre se disperse de toutes parts, et il a la douleur de voir ceux de ses fils qui dans le conseil avaient repoussé la bataille aller se prosterner aux pieds de Bodhisattva, et l'adorer avec respect. Déchu de sa splendeur, pâle, décoloré, le démon se frappe la poitrine, pousse des gémissements; il se retire à l'écart, la tête baissée; et, traçant avec une flèche des signes sur la terre, il se dit, dans son désespoir: „Mon empire est passé“. B. St. Hil. p. 64. Einen gleichen Angriff unternimmt gegen Josaphat auf Veranlassung Abenners der Zauberer Theudas, der den Prinzen durch schöne Jungfrauen verführen will. „Theudas also zog mit dem bei ihm befindlichen satanischen Heer aus und rüstete sich gegen die Wahrheit, nachdem er viele von den bösen Geistern berufen, von denen er wufste, dafs sie bereit sind der Bosheit Beistand zu leisten und deren er sich stets als Werkzeuge bediente.“ B. und J. S. 216 (vgl. S. 222: „Der böse Geist aber, der noch andere und viel ärgere Geister mit sich nahm, begab sich in das Schlafgemach des edlen Jünglings und stürmte auf ihn los, indem er eine heftige Gluth des Fleisches in ihm entzündete“ u. s. w.). Josaphat jedoch widersteht siegreich (S. 221 ff.), „die von Theudas gegen den gotterleuchteten Jüngling abgesandten bösen Geister aber kehrten zurück, und obgleich voll Lug und Trug, bekannten sie dennoch beschämt ihre Niederlage, denn sie wiesen deutliche Zeichen derselben auf ihren unheilvollen

Gesichtern; Theudas aber rief aus: „So schwach und elend also sind wir, dafs wir einen einzigen Knaben nicht zu besiegen im Stande sind.“ B. und J. S. 232.

In Betreff der nun folgenden Triumphe Buddha's gegen die mit ihm disputirenden Brahmanen bemerkt B. St. Hil. p. 43 f.: „Malgré la protection des rois et l'enthousiasme populaire, il paraît que le Bouddha eut à soutenir les luttes les plus vives et les plus persévérantes contre les brahmanes. Ces rivalités furent même parfois dangereuses. Il est vrai que le Bouddha ne ménageait pas les critiques à ses adversaires. Non content de les convaincre d'erreur et d'ignorance sur le fond même de leur système, il les traitait d'hypocrites, de charlatans, de jongleurs, reproches d'autant plus blessants qu'ils étaient mérités. Son influence ne s'étendait qu'aux dépens de la leur, et il n'est pas de moyens qu'ils ne prissent pour arrêter des progrès aussi menaçants; leur vanité n'y était pas moins interessée que leur pouvoir. Une légende, intitulée le *Prâtihârya Soûtra*, est consacrée presque entière au récit d'une grande défaite que subirent les brahmanes vaincus par le Bouddha en présence de Prasénadjit; c'est comme un tournoi dont le roi et le peuple sont les juges.“ Diese Wortkämpfe entsprechen denen des Josaphat gegen Nachor und gegen Theudas, aus welchen er als Sieger hervorgeht, indem er seine Gegner bekehrt (Kap. 28, 31, 32); und wenn wir hören, dafs Buddha sogar seinen Vater Çuddhodana und dessen Unterthanen zur Annahme seiner neuen Religion bewegt, nachdem ihm dies vorher gleichermafsen mit mehren an ihn von Çûddhodana abgeschickten Boten gelungen war (B. St. Hil. p. 43), so lesen wir gleiches von Josaphat, der erst, wie bereits bemerkt, den von Abenner an ihn gesandten Nachor, dann Theudas bekehrt, endlich aber Abenner selbst und seine Unterthanen. Kap. 34, 35.

Wir kommen jetzt zu dem Tode des Buddha, der nach einem Leben voll der strengsten Kasteiungen und Kämpfe gegen böse Geister endlich in einem Walde starb. In Beziehung auf jene heifst es: „Ourouvilva est illustre dans les fastes du bouddhisme par cette longue retraite , qui ne dura pas moins de six ans, et pendant laquelle Siddhârtha se livra, sans que son courage faillît un seul instant, aux austérités les plus rudes „„dont les Dieux eux-mêmes furent épouvantés.““ Il y soutint contre ses propres passions les assauts les plus formidables, et nous verrons plus tard comment la légende a transformé ces luttes tout intérieures en combats où le démon Pâpiyân (le très-vicieux), avec

toutes ses ruses et ses violences, se trouve enfin terrassé et vaincu, malgré son armée innombrable, sans avoir pu séduire ou effrayer le jeune ascète, qui, par sa vertu, détruisait l'empire de Mâra le pécheur.“ B. St. Hil. p. 24 f.; über Buddha's Tod s. p. 45. Ebenso auch lesen wir in Betreff der christlichen Asceten: „Josaphat führte aber diesen wahrhaften Engelswandel auf Erden bis an sein Ende, und ergab sich noch härtern Uebungen nach dem Hinscheiden des Greises, indem er nämlich in dem fünf und zwanzigsten Jahre seines Alters die irdische Krone fahren liefs und den geistlichen Kampf begann, den übermenschlichen Uebungen aber fünf und dreifsig Jahre lang in jener wüsten Einöde wie ein körperloser Geist oblag, vorher viele Menschenseelen der seelenverderbenden Schlange entrifs, die geretteten zu Gott hinführte und darin der Gnade des Apostelthums werth erachtet wurde, sich ferner als Märtyrer seinem Willen nach erwies, vor Königen und Tyrannen Christum frei bekannte, als Herold der Gröfse desselben diese mit gewaltiger Stimme verkündete, dann wieder viele böse Geister in der Wüste überwältigte und alle durch die Gewalt Christi besiegte“, worauf dann sein Dahinscheiden in der Wüste gemeldet wird. B. und J. S. 294 f., vergl. S. 274—280. Beiläufig bemerke ich, dafs, wie man sieht, der Kampf des Buddha gegen Mâra in dem des Josaphat gegen Theudas sowohl wie später gegen die Teufel und andre böse Geister der Wüste sich wiederfindet, also gewissermafsen in zwei Theile zerlegt ist. Einen ähnlichen Fall hatten wir bereits oben bei dem Wagenführer Tschhandaka, der sowohl der Zardan wie der Barachias der griechischen Erzählung ist.

Nach dem Tode folgt natürlich das Begräbnifs, sowie dann Reliquienkultus, und auch hier finden wir genaue Uebereinstimmung. In Betreff Buddha's heifst es: „Le Doul-va tibétain raconte en grands détails les funerailles qui lui furent faites. Elles eurent tout la solennité de celles qu'on réservait alors aux monarques souverains appelés Tchakravartins. Le plus illustre de ses disciples Kâçyapa, l'auteur de l'Abhidharma ou recueil de la Métaphysique, qui était alors à Râdjagriha, et qui allait jouer un si grand rôle dans le premier concile, se rendit en toute hâte à Kouçinagara. Le corps du Bouddha ne fut brûlé que le huitième jour. Après des contestations qui faillirent devenir sanglantes, et qu'on ne put apaiser qu'au nom de la concorde et de la douceur prêchées par le réformateur, ses reliques furent divisées en huit parts, parmi lesquelles on n'oublia pas celle des Çâkyas de

Kapilavastou." B. St. Hil., p. 45 f., und ferner: „Le culte des reliques était aussi répandu et à peu près aussi ardent que celui des statues. On se rappelle qu'après la mort du Bouddha, ses reliques avaient été divisées en huit parts entre autant de rois qui se les disputaient. Comme le corps avait été brûlé, ces reliques ne pouvaient guère être autre chose que des cendres . . . . On comprend que les çarîras, c'est-à-dire les débris mêmes du corps du Çâkyamouni (d. h. Einsiedler, Mönch der Çâkyas, der Familie, aus der Buddha stammte), étaient les reliques les plus saintes; mais ce n'étaient pas les seules." Ib. p. 294. Auf ebenso feierliche Weise werden die Leichname Josaphats und des vor ihm verstorbenen Barlaam eingeholt und mit Glanz und Pracht in einer neu erbauten Kirche beigesetzt, worauf es weiter heifst: „Viele Wunder und Heilungen aber verrichtete der Herr auf dem ganzen Wege und während der Beisetzung und in der spätern Zeit noch durch seine frommen Diener. Und der König Barachias und das ganze Volk sah die durch sie geschehenden Wunderkräfte, und viele von den umherwohnenden Heiden, die am Unglauben und an der Unkenntnifs Gottes krankten, wurden durch die an dem Grabe stattfindenden Zeichen gläubig." B. und J. S. 297.

Hiermit hätte sich die Reihe derjenigen Züge geschlossen, die in dem Leben des historischen Buddha, wie des erdichteten Josaphat fast identisch sind, und wie mir scheint, ganz klar darthun, dafs der Verfasser der griechischen Erzählung, wer er auch war, letztere mit grofser Treue auf die irgendwie zu seiner Kenntnifs gekommene Geschichte Buddha's gründete, d. h., wie sich von selbst versteht, den eigentlich erzählenden Theil; denn der speciell dogmatische ist natürlich auf eine dem Gegenstande entsprechende Weise geschaffen und hinzugethan worden; wenn schon auch dieser einigen Einflufs von buddhistischen Anschauungen verräth. Aber auch in den erzählenden Theil selbst haben aufser der zu Grunde liegenden Geschichte Buddha's noch andere buddhistische Ueberlieferungen, Sagen und Parabeln Zugang gefunden, wie wir dies sogleich sehen werden. So z. B. wird aus dem Leben des berühmten Açoka, Königs von Magadha, welcher um das Jahr 325 vor Chr. zur Regierung kam, und dessen Bekehrung zum Buddhismus der im 5. Jahrhundert unsrer Zeitrechnung nach weit älteren Quellen verfafste Theil des Mahâvansa erzählt (B. St. Hil. p. XIII, XVI, vgl. Lassen, Ind. Alterthumskunde II, 215—270), folgender Zug berichtet: „Il vient de se convertir et

il est dans toute la ferveur d'un néophyte. Aussi chaque fois qu'il rencontrait des ascètes bouddhistes, „„des fils de Çâkya"", soit dans la foule, soit isolés, il touchait leurs pieds de sa tête et les adorait. Un de ses ministres, Yaças, quoique converti lui-même, s'étonne de tant de condescendance, et il a le courage de réprésenter à son maître qu'il ne doit pas se prosterner ainsi devant des mendians sortis de toutes les castes. Le roi accepte cette observation sans y répondre; mais, quelques jours après, il dit à ses conseillers qu'il désire connaître la valeur de la tête des divers animaux, et leur enjoint de vendre chacun une tête d'animal. C'est Yaças qui doit vendre une tête humaine etc." B. St. Hil. p. 105. Hiermit nun vergleiche man folgende Stelle der griechischen Erzählung, woselbst Barlaam zu Josaphat sagt: „Du hast wohl daran gethan, und wie es deinem königlichen Sinne geziemt, dafs du meine äufsere Niedrigkeit und Armuth nicht beachtetest, sondern dich an die verborgene Hoffnung hieltest. Denn es gab einst einen mächtigen und angesehenen König, und es geschah, als er einmal auf einem goldgeschmückten Wagen mit königlichem Gefolge einherzog, dafs er zwei in Schmutz und Lumpen gehüllten Männern von abgezehrtem und mit tiefer Blässe bedecktem Angesichte begegnete, doch erkannte der König sogleich, dafs ihr Fleisch nur durch die Kasteiung des Körpers und den Schweifs der geistlichen Uebungen geschwunden war. Kaum hatte er sie nun erblickt, so sprang er alsbald vom Wagen, warf sich zur Erde und begrüfste sie demüthig, worauf er sich wieder erhob und sie umarmte und ihnen alle Zeichen der Liebe erwies. Seine Grofsen und Minister aber waren darüber ungehalten, indem sie glaubten, dafs er auf eine seiner königlichen Würde nicht geziemende Weise gehandelt habe; da sie es jedoch nicht wagten, ihn deswegen von Angesicht zu Angesicht zu tadeln, so sprachen sie zu seinem leiblichen Bruder, er solle mit dem Könige reden, damit er die Würde seiner Krone nicht so sehr erniedrige. Als nun jener dies seinem Bruder sagte, und ihm über seine unzeitige Demuth Vorwürfe machte, so gab ihm der König eine Antwort, die sein Bruder nicht verstand." B. und J. S. 35. Kann man daran zweifeln, dafs diese beiden Erzählungen ein und dieselbe sind? Gewifs nicht, und wenn es im Verfolg der buddhistischen Darstellung heifst, dafs alle Köpfe der Thiere Käufer finden, nur der des Menschen nicht, und nun Açoka daraus Veranlassung nimmt, über die Verächtlichkeit der Knochen aller und jeder todten Menschen (wes Standes auch immer) zu

sprechen, sowie die Thorheit derjenigen blofszustellen, die auf hohe Geburt achten, ohne sich um innern Werth zu kümmern, wobei er unter anderem äufsert: „Les sages savent trouver de la valeur aux choses qui n'en ont pas", so finden wir hier im Keim jenes berühmte (auch aus dem Kaufmann von Venedig bekannte) Gleichnifs von den vier Kästchen, welches Barlaam gleichfalls an seine oben erwähnte Parabel anknüpft, indem er ähnliche Betrachtungen über die Widerlichkeit stinkender Todtenknochen, die Lächerlichkeit des Stolzes der Mächtigen und die Herrlichkeit „des innen befindlichen Werthes" damit verbindet, und mit der Lehre schliefst „sich nicht durch den äufsern Schein irre führen zu lassen." Jedoch lese man beide Darstellungen, die ich hier, weil sie zu lang, nicht wiederholen mag, in ihrer Ausführlichkeit, und man wird sich von ihrer innern Identität überzeugen, wenn schon das eigentliche Gleichnifs von den vier Kästchen in der Legende von König Açoka fehlt. Wie dem aber auch sei, jedenfalls ist der Charakter dieser Parabel im Barlaam und Josaphat sehr buddhistisch, und dies hat auch Benfey Pantschat. I, 408 mit richtigem Gefühl erkannt; seine Meinung wird durch die ganze vorliegende Untersuchung bestätigt.

Aber auch andere von den im Barlaam und Josaphat vorkommenden Parabeln sind buddhistischen Ursprungs, so z. B. die von dem Manne der vor dem Einhorn flieht (S. 92 f.), worüber s. Benfey Pantschat. I, 80 ff., welcher II, 528 Nachtrag zu §. 17 S. 81 auf die von Stanislas Julien herausgegebenen buddhistischen Avadânas hinweist, wo sich zwei hierhergehörige Parabeln vorfinden, die ich zur Bequemlichkeit der Leser unten wiederhole [1]).

---

[1]) Die erste (Avad. I, 131 ff.) ist überschrieben: „Les dangers et les misères de la vie" und lautet folgendermafsen:

„Jadis un homme qui traversait un désert, se vit poursuivi par un éléphant furieux. Il fut saisi d'effroi et ne savait où se réfugier, lorsqu'il aperçut un puits à sec, près duquel étaient de longues racines d'arbre. Il saisit les racines et se laissa glisser dans le puits. Mais deux rats, l'un noir et l'autre blanc, rongeaient ensemble les racines de l'arbre. Aux quatre coins de l'arbre il y avoit quatre serpents venimeux qui voulaient le piquer, et audessous un dragon gorgé de poison. Au fond de son coeur, il craignait à la fois le venin du dragon et des serpents et la rupture des racines. Il y avait sur l'arbre, un essaim d'abeilles qui fit découler dans sa bouche cinq gouttes de miel; mais l'arbre s'agita, le reste du miel tomba à terre et les abeilles piquèrent cet homme; puis un feu subit vint consumer l'arbre."

„L'arbre et le désert figurent la longue nuit de l'ignorance; cet homme figure les hérétiques; l'éléphant figure l'instabilité des choses; le puits figure le rivage de la vie et de la mort; les racines de l'arbre figurent la vie humaine; le rat noir et le rat blanc figurent le jour et la nuit; les racines de

Ich habe hier die Moralisationen beider mitgetheilt, damit man sie mit der im Barlaam und Josaphat vergleichen und ihre fast wörtliche Uebereinstimmung mit derselben daraus ersehen könne.

Dafs übrigens diese Parabel auch in Mahabhârata sich findet, darauf habe ich oben S. 126 hingewiesen, und ebenso begegnet man in genanntem Gedichte noch andern Erzählungen, Märchen u. s. w. des Pantschatantra. S. Benfey a. a. O. I, 92 u. ö.

---

l'arbre rongées par ces deux animaux, figurent l'oubli de nous-mêmes et l'extinction de toute pensée; les quatre serpents venimeux figurent les quatre grandes choses [la terre, l'eau, le feu, le vent (Dictionn. San-thsang-fa-sou, livre XIX, fol. 6)]; le miel figure les cinq désirs [les désirs de l'amour; le désir de la musique; le désir des parfums; le désir du goût; le désir du toucher (Dictionn. San-thsang-fa-sou, livre XXIV, fol. 6)]; les abeilles figurent les pensées vicieuses; le feu figure la vieillesse et la maladie; le dragon venimeux figure la mort. On voit par là que la vie et la mort, la vieillesse et la maladie sont extrêmement redoutables. Il faut se pénétrer constamment de cette pensée, et ne point se laisser assaillir et dominer par les cinq désirs."

Die zweite Parabel findet sich Avad. I, 190 ff. mit der Ueberschrift: „L'homme exposé à toutes sortes de dangers", und lautet so: „Il y avait une fois un homme qui avait eut le malheur d'être condamné à mort. On l'avait chargé de chaînes et jeté en prison. Surexité par la crainte du dernier supplice, il brisa ses fers et s'enfuit. D'après les lois du royaume, si un homme condamné à mort s'échappait de la prison, on lançait après lui un éléphant furieux pour qu'il l'écrasât sous ses pieds. Sur ses entrefaites, on lança un éléphant furieux à la poursuite du condamné. Celui-ci voyant l'éléphant approcher, courut pour entrer dans un puits qui était à sec; mais, au fond, il y avait un dragon venimeux, dont la gueule béante était tournée vers l'orifice du puits; de plus quatre serpents venimeux se tenaient aux quatre coins du puits. A côté, il y avait une racine de plante. Le condamné, dont le coeur était troublé par la crainte, saisit promptement cette racine de plante [il voulait évidemment se servir de cette racine pour se laisser glisser dans le puits], mais deux rats blancs étaient occupés à la ronger. Dans ce moment critique, il vit au-dessus du puits un grand arbre, au centre duquel il y avait un rayon de miel. Dans l'espace d'un jour, une goutte de miel tomba dans la bouche de ce malheureux. Le condamné ayant obtenu cette goutte délicieuse, ne songea plus qu'au miel; il oublia les affreux dangers qui le menaçaient de toutes parts, et il n'eut plus envie de sortir de son puits."

„Le saint homme (le *Bouddha*), puisa dans cet événement diverses comparaisons. La prison figure les trois mondes; le prisonnier, la multitude des hommes; l'éléphant furieux, la mort; le puits, la demeure des mortels; le dragon venimeux qui étaits au fonds du puits, figure l'enfer; les quatre serpents venimeux, les quatre grandes choses [la terre, l'eau, le feu et le vent]; la racine de la plante, la racine de la vie de l'homme; les rats blancs, le soleil et la lune qui dévorent par dégrés la vie de l'homme, qui la minent et la diminuent chaque jour sans s'arrêter un seul instant. La foule des hommes s'attache avidement aux joies du siècle, et ne songe point aux grands malheurs qui en sont la suite. C'est pourquoi les religieux doivent avoir sans cesse la mort devant les yeux, afin d'échapper à une multitude de souffrances."

Dafs im Barlaam und Josaphat Kap. 10 die Parabel von dem Vogel und dessen drei Lehren (worüber s. zu Pantschat. I, 380 f.) gleichfalls indischen und buddhistischen Ursprungs scheint, ist Benfey's Meinung a. a. O. und ebend. II, 543 Nachtr. zu §. 159, S. 380, wo er auf Les Avadânas I, 68—70 „Le laboureur et le perroquet" verweist. Doch mufs diese Parabel mancherlei Wandlungen erfahren haben, ehe sie die Gestalt erhielt, welche sie im Barlaam und Josaphat besitzt. Vergl. hierüber Benfey a. a. O., füge hinzu Gödeke, Mittelalter S. 640. 650, No. 167.

Im Barlaam und Josaphat Kap. 13 findet sich ferner die Parabel von dem Manne und seinen drei Freunden [1]), welche gleichfalls auf buddhistischen Ursprung hinweist. Dafs sie den Arabern bekannt war, zeigt Hammer's Rosenöl, wo in der Erzählung Suleiman (I, 147 ff.) sich folgender Apolog eingeschoben findet: „Ein Mann besafs ein schönes Weib, einen schönen Garten und ein schönes Buch. Einen Tag lustwandelte er im Garten, den andern ergötzte er sich mit dem Buche, am dritten freute er sich der Liebkosungen seines Weibes. Als sein Lebensende herannahete, sprach er zum Garten: „„Ich habe dich gewässert und dich sorgsam gepflegt, was habe ich von dir zu erwarten heute, da ich von hinnen gehe?"" Eine Stimme erscholl aus dem Garten: „„Ich habe nicht Füfse dir zu folgen. Wenn du fortgehst wird ein andrer kommen und mich besitzen"".

„Verzweifelt ging der Herr des Gartens aus demselben ins Harem, wo er sein schönes Weib folgendermafsen ansprach: „„Meiner Liebe, meines Lebens Summe hab' ich auf dich verwendet und deinetwegen vieles erduldet: heute schnüre ich meinen Bündel und wandre von hinnen, was bist du bereit für mich zu thun?""

„Dienen will ich dir gerne so lange du lebst, und wenn du stirbst will ich weinen und klagen und dich begleiten, wenn sie dich hinaustragen, bis an den Grabeshügel, und wenn sie dich hinuntergesenkt haben, kann ich dir zwar nicht nachfolgen, aber weinen will ich wieder und klagen, bis die Zeit der Trauer und des Wittwenstandes vorüber ist.""

„Verzweiflungsvoll drehte ihr der Mann den Rücken zu, ging aus dem Harem ins Cabinet und redete das Buch an: „„Buch,

---

[1]) S. zu Dunlop Anm. 74; vgl. einen Aufsatz (in v. d. Hagens Germania X, 56 ff.) über das moralische Schauspiel: *Every man* oder *Hecastus*, welches denselben Gegenstand behandelt. Der Verfasser des Aufsatzes hält irrthümlicherweise den englischen Schriftsteller für den Erfinder des Stoffes.

liebes Buch, treuer Gesellschafter in der Einsamkeit, erprobter Freund im Unglücke, scheiden mufs ich heute von der Erde, wirst auch du dich trennen von mir?""

„„Begleiten will ich deinen Leichenzug"", antwortete das Buch, „„dein Vertrauter sein im Grabe und dein Helfer am Tage des Gerichtes.""

Man vergleiche nun mit diesen beiden Versionen jenes birmanische (d. i. buddhistiscbe) Märchen, welches ich oben S. 123 f. mitgetheilt habe und man wird alsobald in den drei Liebhabern desselben die Freunde der griechischen oder Weib, Garten und Buch der arabischen Wendung erkennen, sowie den allen dreien gemeinschaftlichen Angelpunkt der treuen Liebe bis nach dem Tode. S. auch noch Benfey Pantschat. I, 489—493.

Von den andern im Barlaam und Josaphat vorkommenden Gleichnissen läfst sich zwar bis jetzt nicht nachweisen, dafs sie aus buddhistischen Werken abstammen, jedoch weist die berühmte auch aus Boccaccio bekannte Parabel von der Stärke der den Männern von Natur eingepflanzten Liebe zu dem weiblichen Geschlechte (Kap. 29) wenigstens ganz offenbar nach Indien, wie ich auch zu Dunlop Anm. 74 nach Du Méril bemerkt habe, nur ist dort statt *Ramayana* vielmehr *Mahabharata* zu lesen; s. Holtzmann, Indische Sagen 2. Ausg. I, 302 ff.

Dafs die Parabel von dem klugen und vorsichtigen Könige (Kap. 14) sich auch bei den Arabern und wahrscheinlich durch Vermittlung dieser im Conde Lucanor findet, ist zu Dunlop Anm. 73 bemerkt und wird sie sich wohl auch später einmal noch tiefer in Asien nachweisen lassen; ebenso Kap. 4, wo erzählt wird, wie der Günstling eines Königs durch den Rath eines Sklaven den Fallstricken seiner Neider entgeht, welche Erzählung sich jetzt nur noch im Conde Lucanor Kap. 23 wiederfindet.

Allein wie dem auch sei, wir haben, scheint es, zur Genüge gesehen, dafs die Grundlage des Barlaam und Josaphat auf buddhistischen Quellen beruht, namentlich aber in der Geschichte des Josaphat eine christianisirte Schilderung des Lebens und der geistigen Umwandlung Buddha's gegeben wird und zwar eine sehr genaue. Jene Quellen näher zu bezeichnen wird indefs schwer halten, jedoch müssen sie hauptsächlich mit dem Lalitavistâra und dem Mahâvansa und namentlich dem ersteren nahe verwandt gewesen sein, falls diese es nicht selbst waren. Interessant ist hierbei, dafs Europa also schon seit vielen Jahrhun-

derten, ohne es zu wissen, eine Lebensbeschreibung des Buddha besafs, nur unter einem andern Namen, was die vor nicht langer Zeit entdeckten Originale erst jetzt offenbaren.

Noch will ich erwähnen, dafs man allerdings in dem Leben des Buddha Zügen begegnet, die sich in der Geschichte Josaphats nicht wiederfinden oder umgekehrt, doch ist dies ganz natürlich; so z. B. vermählt letzterer sich nicht, wie doch Buddha thut, und soll wahrscheinlich dadurch in einem höhern Grade von Heiligkeit erscheinen; jedoch auch Buddha verliefs sein Weib sowie all' die Seinen, als er auszog um sich dem ascetischen Leben zu ergeben. Andererseits ist die ganze Figur des Barlaam der griechischen Erzählung eigenthümlich und in Buddha's Leben findet sich nichts Entsprechendes. Doch auch dieser Umstand erklärt sich leicht, denn Buddha konnte durch eigenes Nachsinnen wohl zur Erkenntnifs der Nichtigkeit *der* Religion, in welcher er geboren worden, gelangen, und zur Ueberzeugung von der Nothwendigkeit als Stifter einer neuen aufzutreten; Josaphat hingegen konnte ihm zwar in dem ersten, d. h. dem negativen Theil seiner religiösen Entwickelung folgen, allein die Dogmen der christlichen Religion nur durch äufsere Mittheilung kennen lernen. Sind nun die wenigen Abweichungen in dem Leben Josaphats von dem seines Vorbildes nicht bedeutend und ohne Schwierigkeit erklärbar, so wird hinwiederum bei näherer Kenntnifs der buddhistischen Literatur manche bis jetzt noch verborgene Uebereinstimmung zum Vorschein kommen; und schon gegenwärtig dürfte dies Gelehrten möglich sein, die eine genauere Kenntnifs der genannten Literatur und reichere Hilfsmittel besitzen als ich.

Schliefslich noch die Bemerkung, dafs das merkwürdige Leben des Begründers des Buddhismus, sowie das durch ihn vervollkommnete Ascetenleben und Mönchthum mit den sich daran knüpfenden so streng eingeschärften Lehren der Armuth, Bezwingung der Sinne und Keuschheit für einen christlichen Asceten, sobald er erst damit bekannt wurde, einen viel zu lockenden und das Heidenthum viel zu ehrenden Stoff darbot, als dafs er ihn nicht, gehörig angepafst, auf christlichen Boden verpflanzen sollte.

Lüttich. Felix Liebrecht.

Inedita aus dem Breviari damor.

In den von uns jüngst in zwei Aufsätzen des Archivs für neuere Sprachen [1]) mitgetheilten Auszügen aus dem Breviari d'amor waren wir bis zum 6412. Verse des gewaltigen didactischen Gedichtes gekommen, mit welchem eine interessante Partie *De las preciosas e de lor vertuts* beginnt. Ueber denselben Gegenstand schrieben schon Theophrast und Solin, der letztere um 1198 übersetzt durch Simon de Boulogne (s. Reiffenberg Mouskes CXLV); diejenigen darauf bezüglichen Werke aber, welche die Autoren des Mittelalters vorzüglich benutzten, waren Isidor (XVI, 10. 1), Albertus Magnus (opp. Leyden 1561. II, 210; cf. Görres Volksbücher p. 28), Vincentius Bellovacensis Speculum naturale IV, 84 und VIII, 81, Marbodus episcopus Rodonensis oder Euax de lapidibus et gemmis, ein Werk aus dem 12. Jahrh., das von Beaugendre in seiner Ausgabe des Hildebert, Paris 1708 und von Leyser (367) publicirt ist, s. Lessing, Collectanea I, 227. Aufser diesen finden sich noch eine altfranzösische Uebersetzung dieser 743 lateinischen Verse; ein Werk desselben Bischofs: De lapidibus XII. in fundamento caelestis civitatis, 16 Couplets zu 6 Versen mit Beziehung auf die Apocalypse 21. 19 (cf. „De duodecim patriarchis allegorice per lapides Rationarii summi pontificis designati" in den Werken des Hildebert 1361 und des Ms. Strafsburg. 454. XII seq. „De lapidibus qui sunt fundamenta spiritualia"); Liber Samuel de genere prophete Helye de lapidibus preciosis (Ms. der Ecole de médecine de Montpellier 490); Alexander Neckam De lapidibus, vom Jahre 1227, s. Leyser 992. Das Werk des Adamus Nutzarde, De speciebus lapidum (s. Leyser

---

[1]) Band XXV, p. 413—426, und XXVI, p. 49—70. In dem ersten dieser beiden Aufsätze hat sich der Hr. Verf. auch über den Dichter, *Matfre Ermengau de Beziers*, das Werk selbst, sowie über die von ihm benutzten Handschriften verbreitet. Letztere sind: 1) Ms. Colbert Bibl. Impér. 7226. 8. 3. gr. fol.; 2) Bibl. Imp. 7227. 4°.; 3) ibid. 7619; 4) Mus. Brittann. Bibl. reg. 19.C. fol. 242 fol. membr. XV s.; 5) Supplem. franç. 2001 (Copie von 7226); 6) Harlej. 4940 fol. XV. membr. 240 fol.; 7) Ms. Bibl. Imp. 7698. kl. 4°. Der Herausgeber.

2041) ist dasselbe wie das Marbods; das Bestiaire des Philippe de Than (veröffentlicht von Th. Wright Popular Treatises on Science, London 1841, f. 74), indem es von 12 Steinen spricht (p. 126) verweist auf ein „Lapídaire qui est estrai de grammaire“. Man liebte im Mittelalter Anspielungen auf die Edelsteine und ihre vorgeblichen Kräfte, s. den Brief des Priesters Johann bei Rutebeuf II, 460 und die Digression des spanischen Romans von Alexander, welche Esidro citirt (1306—1330); selbst später noch verfaſste man dergleichen Werke, wie die Beschreibung der Steine in deutscher Sprache (Ms. Dresden 55 s. Hagen, deutsche Gedichte des Mittelalters 1808, Einleitung); Boccaccio, Bruno von Cöln (Leyser 2123), Aldovrandus, Boëtius de Boot, Arzt aus der Zeit Rudolphs II., Gaspard de Morales, Madrid 1605 schrieben derartiges, worüber zu vergleichen die interessante Zusammenstellung von Sir Thomas Browne in seiner Pseudodoxia epidemica, opp. III, 87 etc. — Ein unserem Gedichte nahestehendes Fragment in provenzalischer Sprache findet sich im MS. Supplement français 98. 19² klein 4°, vier sehr zerrissene Papierblätter, beginnend: e so las sept principals segon las 7. planetas. Der unbekannte Autor spricht von den folgenden Steinen: largonci, sergons, jaspis vert, cornelina, gagates, dyadeto, saphiers, calcedoynes, maragdes, orites, negres, hyene anio, absitus, calcofons, melachites, cedolitus, perites; Matfre äuſsert sich also:

6412—6419.

Sitot la terra per natura
es laia, pezans e escura
a respiech d'autres elemens
clars e subtils e trasluzens,
en la terra senes doptar
ez en l'ayga pot hom trobar
mayntas peyras de gran bontat
preciosas de gran beotat [1]),

6420—6427.

naturalmen de gran vertut,
de mayns mals redens salut;
cum carboncles e dyamans,
turquezas, saphirs, a(d)zimans,
almastistz, jaspis, e maragdes [2]),
bericles, robis et achates,
ez estopacis e sardoynes,
cornalinas e calcedoines [3]).

---

[1]) M. Brit. beutat. [2]) M. Brit. lapis.

[3]) Dieser Vers fehlt in 7227, im M. Brit. hat ihn der Schreiber des Textes unten mit derselben Tinte zugefügt.

6428—6466.

Le *carboncles* jet gran clartat
tan que resplan en escurtat;
Dyamans es peyra mot dura,
en tan que so di la escriptura,
que nos rump ab nulh ferrament
mas ab sanc de boc sertament [1]).
e la vertutz del dyaman
tol la vigor al adziman [2]),
quar dementre que desus lh'er,
dona poder [3]) que tire fer.
14 v°. 1) La *turqueza* segon que par
garda caval de s'envigar,
e femna turqueza portan
cossebre no pot ges effan.
Saphirs dona grant ardimen
e conserva patz ayschamen,
de mal d'uelhs dona guarizo,
a luxurios no te pro.
Peyra d'*aziman* tira fer
ez entre marit e molher
a vertut quan son en descort
de far entr'els patz e acort
e dona gracia de parlar.
Ab l'aziman pot hom proar
si sa molher avia paria
de nulh autre home qui sya
si la nuech quan colgat seran
hom pauza suau l'aziman
sotz la testa d'ela durmen;
quar si es casta veramen,
penra so marit abrassat
e si ab autre per son peccat
a fach causa de no dever,
foras del liech ira cazer.
Almastic qu' es peyra mot dura
de ebrietat assegura.
Jaspis portatz ab castetat
dona de fevre sanitat
e de paor home deffent.

6467—6505.

jaspis a vertut ayschament
que femna fay al efantar
plus leugieramen deliorar.
Lo *maragdes* naturalmen
refrenh lo carnal movemen
et a garizo pot valer
de malaudias de cazer
e fort conserva sanitat
e assuavia tempestat
e dona gracia de parlar
e de richeza ajustar.
De *bericle* dizen li auctor
13 v° 2) que val a conservar amor
entre la molher e l marit.
De bericle maysh ay legit
que l'ayga ont el a jagut
val contra mal d'uelhs a salut.
Robis quant es fis e verays,
fay que hom vio jauzens e gays
e be a[u]strux en totas res
e ab gran plantat de totz bes.
Acathes es contra [4]) veri....
e val a mal d'uelhs atressi
e qui l porta, dona vigor
e gracia de gens e favor.
Estopassis verays per cert
val[a]mot a home qui sanc pert
quar demantenent clau las venas
e val a home contra morenas [5]),
trabalh e ira restrenh fort
e defent de subtana mort
e de enamix assegura,
ayga trop chauda refregura,
al frenetic restren lo mal
es a batalha venser val.
Sardoynes dona chastetat
et aysshament humilitat.
Naturalmen la *cornelina*
a granda vertut, quar es fina

[1]) Cf. Albertus Magnus II, 227: Adamas adeo solidus est ut neque igne neque ferro mollescat vel solvatur. Solvitur tamen et mollescit sanguine et carne hirci.
[2]) Albertus II, 233: si supponitur ei adamas, iterum non attrahit.
[3]) Besser M. Briț.: non a.
[4]) Rayn. II, 20 encaussa.
[5]) Raynouard IV, 266 hémorrhoïdes.

6506—6522.

contra decorremen de sanc,
quar mantener lo fay estanc.
Lo *calcedoynes* a vertut
de far gazanhar plach mogut.
Las colors trobam en escrichas
de selas peyras sobredichas,
las quals mostren las escripturas
de las probedanas figuras [1]).
Las vertutz desobre nomnadas
Dyos lo payre a pauzadas
en las peyras per sa bontat,
empero per nostre pecat
mayntas vegadas s'esdeve
15 r° 1) que la peyra bona de se
pert sa vertut e sa vigor
ab nos quar em trop peccador,
quar per los nostres maleficis

6523—6537.

Dyos nos osta sos beneficis,
15 r° 2) en dona maysh e ns dona meynsh [2])
segon los meritz de las gens:
per que s deu chascus esforsar
de dyo be seruir e amar
per mielhs conquistar sa amistat
confizans mays de la bontat
gran e misericordiosa
que de peyra preciosa,
quar ses la gracia divinal
vertutz de peyra re no val,
quar de dyo senes falhensa
tota vertutz a pres nayschensa
e la granda bontatz diuina
es cert de tots mals medicina.

Uebersetzung.

Dieweil die Erde von Natur
Häfslich und schwer und düster ist,
Wenn man mit andren Elementen,
Die hell und leuchtend, sie vergleicht,
So findet zweifelsohne man
In ihr wie in der Wassersfluth
Viel Edelsteine mancher Art
Von grofser Trefflichkeit und Schöne,
Die von Natur mit grofser Kraft
Begabt für manchen Krankheitsfall,
Als wie Karfunkel, Diamant,
Turkisen, Saphir und Magnet [3]),
und Amathyst, Jaspis, Smaragd,
Berill, Rubinen und Achat,
Topasen und der Sardonyx,
Und Carneol und Chalcedon.
Karfunkel wirft gar lichten Schein,
So dafs er hell im Dunklen strahlt;
Der Diamant ist äufserst hart,
Wie schon die Schrift von ihm erzählt,
Dafs man mit Eisen ihn nicht bricht,
Und dafs allein ihn Bocksblut löst;
Auch hebt die Kraft des Diamants
Die Wirkung des Magneten auf;
So lang er unter ihm, verliert
Die Kraft er, Eisen anzuziehn.
Der Turkis, wie wir deutlich sehn,
Wahrt Pferde vor dem Koller [4]); auch
Empfängt so lange keine Frau
Ein Kind, als sie ihn bei sich trägt.
Der Saphir gibt gewalt'gen Muth
Und wahret leicht den Frieden auch;
Er heilt der schlimmen Augen Schmerz,
Doch hilft er Schwelgern keiner Zeit.
Das Eisen folget dem Magnet,
Und zwischen Frau und Ehgemahl,
Wenn unter ihnen Zwist entstand,
Stellt Frieden er und Eintracht her,
Und Anmuth gibt den Worten er.
Durch den Magneten prüft man leicht,

[1]) Die 15 Steine sind daneben abgebildet. [2]) l. mens.
[3]) *aimant* Magnet, s. Rochegude 34; Rayn. IV, 2 le diamant.
[4]) Nicht bei Raynouard noch Rochegude.

Ob sich die Gattin anderm Mann
Ergibt in unerlaubter Lust.
Wenn in der Nacht sie beid' im Bett,
Legt den Magneten leis' im Schlaf
Ihr unters Haupt der Mann, und wenn
Sie wirklich treu ergeben ihm,
Umarmt sie ihren Gatten schnell;
Wenn wirklich sie mit anderm Mann
Vollbracht, was nicht sich für sie ziemt,
So fällt sie aus dem Bett alsbald.
Der Amethyst, ein harter Stein,
Bewahret uns vor Trunkenheit.
Jaspis, wenn ihn ein Keuscher trägt,
Gibt Heilung von des Fiebers Wuth
Und schützt vor Furcht des Menschen Herz.
Der Jaspis auch besitzt die Kraft,
Dafs er den Frau'n bei der Geburt
Erleichtern hilft der Wehen Müh.
Und der Smaragd ist von Natur
Ein Mittel gegen Sinnentrieb
Und bei der Heilung sehr erprobt,
Wenn fall'nde Sucht den Menschen plagt;
Und die Gesundheit kräftigt er
Und dämpft des Ungewitters Wuth;
Er gibt im Reden Anmuth auch
Und macht Erwerb des Reichthums leicht.
Von dem Beryll heifst's allgemein,
Dafs er der Liebe Gluth bewahrt,
Die Mann und Frau zusammenhält.
Auch las ich noch von ihm, dafs wenn
Man ihn in Wasser legt, sich dies
Bei Augenübel oft erprobt.
Rubin, wenn es der echte ist,
Macht heiter uns und frohgesinnt,
Und vielbeglückt bei jedem Ding
Und gibt Reichthum an ird'schem Gut.
Achat schützt sicher gegen Gift
Und heilet Augenleiden auch,
Und wer ihn trägt, dem gibt er Kraft
Und sichert ihm der Menschen Gunst.
Topas, der echte, hilft sehr wohl
Dem Manne, der zur Ader läfst,
Und schliefst die Adern augenblicks,
Und bei Hämorrhoïden auch;
Und Zorn und Mühn besänftigt er
Und schützt vor plötzlich schnellem Tod
Und vor der Feinde böser Macht.
Zu heifses Wasser kühlt er ab
Und lindert auch des Irren Pein
Und gibt den Sieg in wilder Schlacht.
Sardonyx ist zur Keuschheit gut
Und gibt gleichfalls bescheidnen Sinn.
Der Carneol hat von Natur
Gar grofse Kraft, denn er ist gut
Bei Blutverlust und Aderlafs,
Und bringet schnell das Blut zum Stand.
Der Calcedon ist gleichfalls gut,
Wenn man bei offner Wund' ihn braucht.
Die Farben dieser Edelsteine,
Die oben wir beschrieben haben,
Ersieht man aus den Bildern, die
Verzeichnet sind hier an der Seite;
Die Kräfte aber, die gerühmt,
Hat Gott der Vater diesen Steinen
Durch seiner Gnade Macht verliehn;
Doch wegen unsrer Sündenschuld
Ereignet es sich manches Mal,
Dafs ein Stein, der an sich ist gut,
Bei uns die ganze Kraft verliert,
Weil wir zu grofse Sünder sind,
Denn wegen unsrer Missethat
Nimmt Gott uns ihre beste Kraft,
Und läfst bald weniger, bald mehr
Davon uns je nach dem Verdienst;
Weshalb ein Jeder streben mufs
Zu dienen ihm und ihn zu lieben,

Um mehr zu freu'n sich seiner Gunst,
Auf seine Gnade mehr zu bau'n
Und auf des Herrn barmherz'ge Huld,
Als auf der Edelsteine Kraft,
Denn ohne Gottes Gnade kann
Nichts thun der Edelsteine Kraft,
Da ja von ihm, was wirkt und schafft
Gewifslich seinen Ursprung hat,
Und seine grofse Güt' allein
Für jedes Uebel Heilung beut.

Auf Vers 6537 folgt ein grofses Bild mit dem Titel: Taula de la disposicio de las esperas del cel e dels IIII. helemens e de las VII. planetas e del cel estelat; alsdann der mit einigen Varianten bei Raynouard, Lexique I, 518 etc. abgedruckte Abschnitt: *De la natura dels vens en qual manieyra s'engendron e de que*: 6624 lautet in unserem Manuscript:

Maystre e Ponent e l Abech,
Miech jorn, Exalot son drech;

nach 6637 steht wieder ein Bild: Taula dels 8 vens principals e dels 8 collaterals segon l'art dels maystres (7227 mariniers): es folgt 16 v°2: *De la natura de las nivols e cum s'engendren e de que.* — 6689: *De pestilencia cum se fay e de que* geht dann bis 6701, *De la nyo cum se fay e de que* — 6713, *Dels lampex* — 6727, *Del tonedre* — 6743, *del folher* — 6763; danach *De la peyra qui chay del cel a manieyra de plueya cum se fai e de que* (cf. Raynouard I, 519).

6816 geht Matfre über auf die Betrachtung: *De la natura e de la divisio del temps*; er handelt vom bissex (M. Br. bissetz), von den Abtheilungen der Zeit: momens, unsa, athomos; 6842 folgt *De la natura del dya*, 6883 *De la natura de la semmana*, worin 6896 u. s. w. folgende Namen der Wochentage vorkommen: dilhus (M. Br. dilus), dimars, dimercres (M. Br. mecres), dijous, diven(d)res, dissabtes (dissapte M. Br.). Am Schlusse dieses Kapitels ist M. Br. wieder genauer als 7227, in dem 7 Verse an eine unrechte Stelle gerathen sind; eine Abbildung erläutert nach V. 6950 das Ganze. Es folgt: *De la natura dels IIII. temps de l'an:* autum, yvern, primver, estio . . . nach den Lehren des savis Contancis (M. B. Contastis): 7041 ist die

Rede vom *Solestanx yvernals*, 7075 *De la natura dels mezes de l'an:* 7059

un mes en natural escrig etz en 4. manieyras es dig,	naturals, lunars, d'uzuriers e mes comus....
Monate gibt es nach der Lehre Der Bücher vier verschiedne Arten,	Natürliche und Mondmonate, Gemeinen Mond und den der Wuchrer...

Die Monate heifsen Januarius oder Ginier, Januer; Febroarius, Feurier; Marcius, mars [nach 7155 beginnt MS. 7226 wieder auf 18 v° 1, das längere Lücken hatte]; Aprils; May oder Madius 7227,...

adonc s'entremet d'amar tota qu'es sentens creatura, per aysso mays en la penchura	es peynhs a ley de chavalier sul punh portant son esparvier.
Dann ist auch jede Creatur Die fühlt, zur Liebe sehr geneigt; Drum ist der Mai im Bild anbei	Gemalt als schöner Cavalier Mit einem Sperber auf der Faust.

Junh, Julh, Aust (7218 hom adonc totz los blatz a ja segatz cominalment ordis, sivadas e froment), Setembre, (vindemuhador ... los razimz trenchan e la vinha vindemian 7235), Ochore, Novembre, Decembre. Der Abschnitt 7295 u. s. w. *De las VI. etatz del temps que passat es del comensamen del mon en sa* beginnt in M. Br. unvollständig: die Epochen sind 1) Adam bis Noe saynte patriarcha; 2) nach dem deluvi bis Abraham, 3) bis Moysen, 4) bis Salamo, 5) bis Christus. V. 7446 folgt mit einigen Varianten der von Raynouard Lexique I, 520 publicirte Theil *De la vertut e de la natura de las erbas et de plantas*, aus dem wir nur die wesentlichsten Abweichungen annotiren wollen.

7488 liest Ms. 7227 deutlich: atressi la Valeriana de dolor de la costa sana e lo liris ...
7492 e cyrop (M. Br. yssharop),
7498 MS. 7227 diacos, M. Br. diatrons,
7499 verenis, M. Br. velenis,
7506 M. Br. mandragola,
7507 liest Ms. 7227 mals d'hagonas,
7524 - - - nebta, M. Br. nebda,

7538 liest Ms. 7727 Fumusterra,
7546 - - - araymiza, M. Br. arsimiza, Ms. 7226 archimia,
7558 M. Br. brethonica,
7579 liest Ms. 7227 es perfechabla Lansolada,
7607 - Ms. 7227 M. Br. Poenia, Pezonia.

Raynouard bricht ab bei V. 7643; wir geben den Rest nach Ms. 7227:

7645—7666.

(53 v° 1) Pero sapchatz qu'en lor virtutz
pot hom be esser deceubutz
qui no sapria o per sciensia
o per art o esperiensia,
en qual guya s deven ministrar
o en beure o en mengar,
en emplaustz o en lavamens
o en cyrops o en enguens
o simplamen puras per se
o mescladas ab autra re.
E cove saber aychament
la qualitat del patient,
quar als us es medicinals
so que als autres es mortals.
e deu saber la qualitat
atressi de la infirmitat
que sapcha si muo de chalor
l'enfirmitatz o de freior
e aychamen cove que veia
l'erba si es chauda o freya
o en qual gra determinat
es en la dicha qualitat

7667—7688.

prumier, segont o ters o quart.
Atressi cove que esgart
del temps si es o frechtz o chautz
e 'l luoc ont estay lo malautz,
si es en chauda regio
o freia, quar so que es bo
en alcus luocz medicinal,
en alcus logals es mortal.
E d'aysso donen nos doctrina
li actor en art de medicina
e qui s'entremet de metgar,
ses estas causas cossirar
o quar no sap o quar non cura,
obra de granda aventura;
quar pot donar causa mortal
en luoc de la medicinal.
Qui donc las herbas vol usar,
a tal deu cosselh demandar
que sapcha de la lor natura
o per us o per escriptura,
quar las vertutz desobre dichas
son trobadas totas escrichas.

Uebersetzung.

Drum wisst, dafs in der Pflanzen Kraft
Der Mensch gar leicht sich täuschen kann,
Wer aus der Wissenschaft es nicht
Noch aus Erfahrung sonst gelernt,
Wie man am besten sie verwendet
Als Speise oder im Getränk,
In Pflastern oder im Klystier,
In Syrop oder Salben auch,
Entweder einfach nur für sich,
Oder mit anderm untermischt.
Auch mufs man kennen ganz genau
Des Kranken Zustand und Natur,
Denn was dem Einen heilsam ist,
Kann Andern gar leicht tödtlich sein.
Auch mufs man die Beschaffenheit
Der Krankheit ebenso verstehn,

Ob sie aus zuviel Wärme stammt,
Ob aus Erkältung sie entsprang;
Und so mufs er auch wissen, ob
Die Pflanze kalt ist oder warm;
Und welchen Grad die Krankheit hat,
Ob ersten, zweiten, dritten, vierten.
Auch nehm' er Rücksicht auf die Zeit,
Ob's kalte Wittrung ist, ob warm,
An welchem Ort der Kranke lebt,
Ob kalt, ob warm die Gegend ist,
Denn was an ein'gen Orten gut,
Führt leicht an andern Tod herbei.
Und davon geben uns Bescheid
Schriftsteller, die von Medizin
Geschrieben haben; und der Mann,
Der sich mit Heilen abgibt, und
Doch dieses nicht sich recht bedenkt,
Unwissend oder sorglos auch,
Der handelt sehr aufs Gradewohl,
Denn tödtlich kann das Mittel sein,
Das er statt eines guten gibt.
Wer also Pflanzen brauchen will,
Der frage solchen Mann um Rath,
Der mit der Pflanzen Kraft vertraut
Durch die Erfahrung oder Bücher,
Denn alles, was wir angeführt,
Kann man geschrieben finden auch.

Zum Schlusse dieses Abschnittes wollen wir noch erwähnen, dafs die mittelalterlichen Autoren wie der unsrige, obwohl sie oft Aristoteles oder „den Philosophen" erwähnen, weder den griechischen Text noch arabische Uebertragungen kannten; für Notizen der eben erwähnten Art waren Aemilius Macer, De virtute herbarum, Isidor (XVII, 3), Albertus Magnus, Vincentius Bellovacensis lib. IX—XIV die Quellen. Wir finden noch ein Alphabetum herbarum aus XIV. s, (MS Arundel 42, fol. 92), latein, französisch, englisch, und Glossare ähnlicher Art bei Mone, Anzeiger 1835, fol. 239, Quellen I, 283 und 319, von denen das erste angelsächsisch ist. Wir haben verglichen die altfranzösischen hierhergehörigen Tractate MS. Harlej. 978. 24 und Arundel 230, fol. 181 und die sehr interessanten Partien des Werkes von Gautier de Biblesworth, das Thomas Wright vor Kurzem veröffentlicht (s. d. vorige Heft, S. 223). Wenig Notizen nur finden sich in dem Diz de l'Erberie I, 250 und l'Erberie I, 468 der Oeuvres de Rutebeuf publiées par Jubinal; endlich hat Halliwell in seinen Reliquiae antiquae, London 1841 ein Glossar von Pflanzennamen (MS. Harlej. 978) und ein fragmentarisches Gedicht über die Kräfte der Kräuter aus XIV s. in englischer Sprache veröffentlicht (I, 36). Eine allegorische Erklärung der Blumen, eine Art Blumensprache findet sich im Capiel a 7 flours (cascune flors monstre une thece) bei Jubinal Jongleurs Paris 1835 vol. I.

7688 beginnt Matfre: *De la natura dels Auzels*, eine Art Physiologus, bei dem, wie das oft in dieser Art Literatur der Fall, nicht Aristoteles, Aelian, Ctesias, Hippocrates, Plinius, Solin, selbst wo sie mitunter citirt werden, die Quellen sind, sondern allerhand abenteuerliche Zusammenstellungen anderer Art. Manche der hier sich findenden Ansichten über Thiere u. s. w. stehn freilich schon bei den Alten oder in den Werken der gelehrten Araber, wie besonders des Caswini; aber die gröfsere Mehrzahl verdankt ihren Ursprung dem Isidor, Alanus ab Insulis, Albertus, Vincens, Gervasius Tilberensis, Mandeville und Marco Polo; andere sind zum ersten Male in den Physiologi aufgetischt, von denen wir hier die bedeutendsten aufzählen wollen. 1) Bibl. Basil. fol. III, 19: De bestiarum et avium natura, 2) das dem Bischof Hildebert († 1134) von Troyes zugeschriebene Werk, das nach du Méril (poésies latines 27) viel älter als jener Mann ist, da Sinner (Catalog der Berner Bibliothek I, 128) schon ein MS. des Werkes aus dem 8. Jahrh. citirt, und das von Tibaldus verfafst ist, der sich am Schlusse nennt. Das englische Gedicht des XIII. s. bei Halliwell Reliqu. antiqu. I, 208—227 ist nur eine genaue Uebersetzung dieses Werkes; im MS. Basil. fol. 7, VIII finden wir ein lateinisches Gedicht derselben Art; Hoffmann, Fundgruben I.—16 citirt ein anderes ähnliches, ferner die Physiologi des St. Epiphanias und des St. Eustathius, wie ein französisches Werk, von dem Sinner (Catalogue I, 128—137) einige Auszüge gegeben; Hoffmann (I, 17 u. s. w.) hat zwei altdeutsche Physiologi abdrucken lassen, deren erster aus dem XI. s. (MS. Vienn. Cod. philo. CCXIV), der andere aus dem XII. ist (Cod. Vienn. theolog. DCLIII).

Man wandte oft die Bestiarien an, um daraus allegorische Gedichte zu machen, was Philippe de Than (XII. s.) in seinem altfranzösischen Bestiaire that, wo alle beschriebenen Thiere Jesus Christus bedeuten (cf. Bestiarius ad mores redactus seu moralitates de bestiis sacrae scripturae, MS. 738 Vatic. Petav.), und Guillaume clerc de Normendie, der um 1212 sein Bestiaire devins veröffentlichte (MS. Paris

7534, fol. 252—281 und Mus. Britt. 16F.8). Im MS. fonds Notredame 18 folgt darauf noch ein Lapidaire von Osmont, der auch ein Volucraire verfaſste und vielleicht der Autor der Image du Monde ist. Wir wollen nur kurz noch hier erwähnen ein provenzalisches prosaisches Fragment im MS. 2701 Bibl. Impériale, fol. 140 r° 1 — v° 1. „Aisi son las naturas d'alcus auzels e d'alcunas bestias“, das wir copirt hatten, um es zu veröffentlichen, als Bartsch es in sein Lesebuch aufnahm (p. 162). Nur eine oberflächliche Vergleichung genügt um zu zeigen, daſs Richard de Furnival dies Stück getrennt und an einigen Stellen übersetzt und erweitert hat, ohne es ordentlich zu verstehen: sein Bestiaire d'amour (MS. 7019[8] fol. 228 r° 1 vollständig; 7534 fol. 273—82 unvollständig, 274[bis], Notredame 319, 544; Supplement fr. 766, La Vallière 59) ist noch begleitet von einer Antwort an Furnival auf sein Werk, die bedeutend besser ist als das Werk, das sie hervorgerufen. Ein Gedicht „Bestiaire“ desselben Autors (Notredame 274[bis]) ist nur bis v. 363 fortgesetzt, und es ist sehr wahrscheinlich, daſs Furnival selbst es nicht einer weiteren Ausdehnung würdig gehalten (cf. P. Paris Bibliothèque de l'Ecole des Chartes II, Paris 1840. 32 ..).

7688—7701.

Per natura segon que m par
an li auzel poder de volar
e son leugier ab vista prima,
de pluma vistit tro a la sima
e tuch an bec per lor natura,
mas non ges tuch d'una figura;
e totz auzels cumenalment
ha dos pezes tan solament.
e las charns d'auzels ses falhir
son leugieyras per degirir
e sanas e de gran sabor
segon que dizen li auctor.
En engendran naturalmen
fan tuch auzel uous aychamen

7702—7715.

e l'auzels en l'uou se congria
de la glayra [1]) tota via
e dizen li auctor ses ganda
que lo boiols [2]) es sa vianda,
del qual [3]) boiol geta [4]) sa vida
entro que de tot es complida
en [5]) l'uou sa generacios,
et es venguda sa sazos
que dins non a plus que mengar,
adonc lo test se vay trenchar
e pren deforas sa pastura
chascus segon [6]) sa natura.
E totz auzels naturalmen
nurish sos pols en lor joven

[1]) Dieses Wort, nicht bei Raynouard, ist gleich *glaire*. — MB. glayza.
[2]) Rayn. bojolhs. [3]) Rayn. e del. [4]) Rayn. M. Brit. tray.
[5]) Rayn. dins. [6]) de.

7716—7755.

e quan vec la sazos e 'l temps
que s deven ajostar essems,
van chantan, e an entre lor
natural movemen d'amor
e chascus ab sa par s'atura,
e de las autras non an cura.
E de natura ayschament
han li auzel lor movement
et an la vertut de sentir,
de mengar, de vezer, d'auzir
e an qual o cum escien
sitot non an razo ni sen,
quar an escien d'eschivar
so que lor poyria mal far
e van perchassan e queren
vianda per lor nurimen
e an escien de fugir
e sen de lor naffra guarir,
dont hirundes sos yrundatz
sana quant han los uelhs crebatz,
ab herba lor ret lo vezer,
la qual herba, devetz saber,
trobat ay en escrich, la flor
de celidonia lor acor.
e mayns d'autres vos en daria
semlans aytals si ieu uolia.
Alqus auzel naturalmens
volen habitar entre gens:
d'aytal natura trobaretz
galinas, auchas e anetz,
passers, yrundas aychamen;
alqus autres naturalmen
no volen entre gens estar,
aychi cum son auzel de mar,
e breomen de tala manieyra
son trastuch auzel de ribieyra
e li autre auzel salvatge
e de roques e de boscatge.
E totz auzels a per natura,
que en ribieyra se atura,

7756—7794.

clauzes los pes e coa breo
per nodar per ayga plus leo
e an lonc lo col per natura
quar prenon queren lor pastura.
22 v° 1) Auzels de chassa las montanhas
vay mot seguent e fuch las planhas,
et a lor donat a natura
pes e bec d'aytala figura,
corps e fortz, que aian poder
de lor prea mielhs retener,
e pauc de carn lor volc donar
e pro pluma per leu volar.
d'aquestz auzels neguna via
no veretz granda companhia;
an trobam de lor pols petitz
que mantenen que ls an nuritz,
pueysh que saben volar per fi,
los geten fora de lor ni
de bec e d'alas conbaten.
Mas las gruas naturalmen
volen estar a grans tropels
e aytal es dels estornels [1]).
gruas e auchas aychamen
volen azordenadamen,
e naturalmen trobaretz
que s combaten alcunas vetz,
e quan senten venir mal temps,
tantost cridan totas essemps
e fan escilgach [2]) entre se
e aquela qui l fay, quan ve
home de lor appropiar,
mantenen se pren a cridar.
E sapchatz que auzel charonhier
no beyen ayga voluntier,
mas colomp en beven assatz
e tuch li autre que mengen blatz.
e l charonhiers en nulha guya
de son semlan no mengaria.
Corps e graulas [3]) naturalmen

[1]) Altfr. estornele s. Rayn. Lex. III, 221.

[2]) M. Brit. escurgag cf. Rayn. Lex. III, 417 = scalgayt, escalgayt, échauguette, altfranz. escorgaites (7 Sages 2219), escalguaite (Roland 178) escherguaitemenz (Job 500) cf. Garin I, 20; II, 48. Brut 2550.

[3]) 7227. M. Brit. gralhas.

7795—7831.

paychen lor pols en lor joven
e als fort vielhs senes doptar
li iove donen a mengar
e ls porten sul col quan s'ave
que no poden volar per se.

De la natura dels peychos.

Lo peychos noda [1]) per natura
e en ayga vieu e dura
e ses ayga segon que m par
no pot ni viore ni durar.
(22 v° 2) et a coa per si regir
e mot petitet vol durmir
e son petit durmir fazen
muo la coa tan solamen.
li peycho femel engendran
per vigor natural uous fan
e cum sabetz fan ne gran re,
pero tuch no venen a be,
quar trop se multiplicarian,
si tuch li uou a be venian,
don sol aquilh senes falhensa
que lo mascles ab sa semensa
atenh en lor ajustamen,
aquilh se salven solamen.
aychi o di en un logal
Aristotils en general.
Lo peychos nurish per natura
e ama sa engendradura
cum fay totz autres animals.
Peychos d'estanc e fluvials
fay mot plus tost uous que maires [2])
quar el los fay apres V mes,
mas li peycho de mar los fan
cumenalment apres VII an.
Lor filhs alachon li delphi [3])
segon qu'el philozophes di,
mas autre peychos paucz ni grans
no nurish de lach sos effans.

7832—7868.

E trobem dels peychos maiors
que ilh devoren los menors
e pueysh per cels qui son mays grant
son devorat li devorant.
E per natura li peycho
sitot non an en se razo,
an be sentir e odorar,
auuir [4]) e vezer e gostar,
dont odorant senten l'odor
del panier vielh del peschador
per que intren plus voluntier
en lo nuou que el vielh panier;
e de lor auuir aychamen
trobam qu' il delphis mantenen
quant auuen sonphonia tocar [5])
s'ajusten a tropels en mar.
(23 r° 1) Mas li peycho senes falhensa
non an tanta de conoychensa
ni de natura escient
cum li auzel naturalment,
e dona s'en aytala razos
quar l'abitagles dels peychos
non es de puritat tan gran
cum l'ayres on li auzel estan,
empero be trobem peychos
maysh los us que ls autres ginhos
en fugir a lor chassadors
e a los retz dels peschadors.
Segon que dizen li auctor
balena porta maysh d'amor
que negus autre peysh que sya
a los balenatz dont [6]) tot dia
los se vol tot en torn menar,
e quan nodant ab lor per mar
ve la balena qu'en perilh
per fauta d'ayga son siey filh,
quar en terra son agravat,

[1]) nada M. Brit.
[2]) sic; M. Brit. huous que mares, Rayn. Lex. IV, 153: tost que lo mares = le marin.
[3]) alaiter. [4]) M. Brit. auzir.
[5]) samfonia toquar M. Brit. l.: simfonia, s. Wagenseil Meistersänger 501,
[6])M. Brit. cadels dont.

7869—7904.

d'ayga recep gran quantitat,
ab laqual tantost lor acor
escampan l'ayga sobre lor,
pueysh met los el preuon [1]) del mar.
Enquera maysh per els salvar,
quan la balena ve venir
causa que lor pot dan tenir,
se met entr' el perilh e lor,
quar tan lor porta bon amor
que maysh lo vol en si suffrir;
e quan tempesta ve venir
e li filh son pauc e tenret,
totz vios el ventre los se met,
pueysh quan cessa la tempestatz
e lo temps seres es tornatz
e l mars se uay adossezent,
geta los fora mantenent
segon que ditz Ysodorus.
De lor natura no dic plus.

De la natura de las bestias e de chascu de lor menbres.

De natura certanamen
an las bestias lor movemen
23 r° 2) et an natura de sentir,
de mengar, de uezer, d'auuir
e an alcun' entencio,
sitot non an ab si razo,
alcunas maysh, alcunas meyns,
et appar en lor regimens.
quar alcunas an mays d'amor
e las autras mays de folor
e las autras mays d'ardimen
e las autras mays d'escien,
dont lo cas porta gran amor
e conoysh son befezedor [2])
e mot son li aze testart [3])
e mot son ardit li leopart [4])
e vezem maysh de malicia

7905—7945.

en la volp et en la simia.
Enqueras an naturalmen
las bestias mot gran escien
quar per escien natural
conoyschen que lor pot far mal
et aycho mot fort esqueven
e percassen so de que viven
e an escien de fugir
e si de lor nafras guarir.
Alcunas bestias aychamen
volen estar naturalmen
a grans tropels en lor pastura.
Li cer [5]) son d'aquela natura;
las autras a tropel van tart,
si cum son leo e leopart.
E sapchatz maysh en general
que tuch li senten animal
segon que es de lor natura
an segon que di l'escriptura
diverses menbres en lor cors,
pero non an dins ni defors
petit ni gran, si be o quiers,
que tuch no lor fassan mestiers.
Pels an per la carn defendre
de so que la poyria offendre;
lo pels de frech la pel defent,
de plueya, de nyo, e de vent.
osses an per donar vigor
al cors qu' en agra pauc ses lor,
23 v° 1) neruis pels menbres ajustar
e l'u ab l'autre mielhs lassar.
Lo ventres pren e degirish
so dont lo cors se nurish,
pueysh geten foras li budel
aquo que non es bo ni bel.
Del cor segon los naturals
naysh la vigors esperitals
d'entendre, de vezer, d'auuir [6]),
de conoyscher e de sentir,
e es en aquela partida
lo comensamens de la vida.

---

[1]) M. Brit. profond. [2]) M. Brit. e leu conoys *som* befachor.
[3]) têtu Rayn. v. 856. [4]) M. Brit. laupart. [5]) M. Brit. sers.
[6]) M. Brit. de voler, d'auzir.

7946—7985.

L'alens y es per alevar
e l'ayre frech al cor tirar
per atemprar sa gran calor.
Del fetge dizen li auctor
qu'engendra lo sanc lo qual mena
als menbres per chascuna vena.
e la ratela tota via
refrena la malencoria [1]),
e lo fels aytan quant hom viva
coffortans es la digestiva.
menbres y a per engendrar
e per natura conservar.
Lo chaps ab las partz que conpren
governa tot lo remanen,
so es los autres menbres totz.
en lo col se forma la votz
e fay la vianda venir
a l'estomac per degirir.
Lo pietz defen lo cor de mals
e ls autres menbres naturals.
apres las costas del layrier
sierven d'aquel mezysh mestier.
Bratz, eschina sierven d'obrar,
cueychas, chambas per deportar,
quar porten tot lo remanent.
las unglas sierven deffendent
pes e las mas de creatura
encontra tota causa dura.
Atressi per defensio
a mayntas bestias dadas so,
quar son alcunas creaturas
que an unglas per armaduras,
(v° 2) las autras corns, las autras dens,
cum leos e buos e serpens.
et autras creaturas so
que quar non an defensio
d'onglas ni de corns ni de dens,
son per natura fort correns
per fugir qui lor vol far mal;
conilhs e lebres son aytal.

7986—8026.

E mayntas diversas naturas
autras trobam en creaturas
de las quals no vuelh plus tractar,
quar trop seria lonc a comtar.
Pero cum di Damascenus,
aysso devria pessar chascus
que tot los autres animals
qualque sian e bos e mals,
auzels e bestias e peyschos
dyos lo payres creet per nos,
quar li u son bo per mengar
e li autre per alegrar
e li autre senes falhensa
son bo per donar conoychensa
del poder de la deitat
e de nostra infirmitat,
cum pezolhs, negras [2]), scorpios,
serpens, lops e ors e leos.
formitz es bona ses doptar
per los nualhos [3]) essenhar,
quar la formitz el temps d'estio
amassa [4]) l blat don l'ivern vio.
veiatz donc qu'en devem far nos
a cuy es datz sens e razos.
E mayntas bestias aychamen
trobam que son naturalmen
mot bonas e medicinals
per donar salut d'alqus mals.
quar hom de la charn serpentina
fay tiriaca bona e fina.
E fels de taur senes falhir
es bos per los uelhs esclarzir;
et es medicinals e bo
sezer sobre pel de leo
a home que morenas ha
quar ab aquo lo mals s'en va.
24 v° 1). E atressi pels de serpen
en oli cuecha mantenen
osta la dolor de aurelhas.
E qui dopta de sas ouelhas
qu'el lops las lhi venha manjar,

[1]) M. Brit. malencolia.
[2]) pezolh = pou Rayn. IV, 532; negras sind puces.
[3]) M. Brit. pezeros = paresseux. [4]) M. Brit. acampa l.

8027—8034.

leugieramen las pot gardar,
si lay ont las enclau de ser,
pent una coa de lop ner,
quar ja lay on la coa pendra,
ni lops ni loba no vendra.
Li pel del ca blanc senes taca
qui.al cazieu los estaca [1]),
aquilh lo garda de cazer.

8035—8041.

ayssi di Costantis per ver.
Lo philozophes ditz assatz
d'autres bonas proprietatz
e condicios naturals
en lo libre dels animals.
mas laysh m'en, quar trop lonc seria,
si totas dire las volia.

Uebersetzung.

Von der Natur der Vögel.

Die Vögel haben von Natur
Geschicklichkeit im Flug und sind
Beim ersten Zeichen schnell davon;
Mit Federn sind sie ganz bedeckt
Und Schnäbel haben sie, doch ist
Gar sehr verschieden ihre Form,
Und keiner unter allen hat
Mehr als zwei Füfse von Natur.
Das Fleisch der meisten Vögel ist
Sehr zart und zu verdauen leicht;
Als sehr gesund und schmackhaft wird
Von den Autoren es gerühmt.
Die Fortpflanzung, bei allen gleich,
Geschieht durch Eierlegen stets.
Der Vogel bildet sich im Ei
Vom Eiweis; die Autoren all
Erklären, und so ist es wahr,
Dafs seine Nahrung in *der* Zeit,
Wovon er lebt, der Dotter ist,
Bis er vollständig in dem Ei
Gebildet und entwickelt ist;
Und wenn die Zeit gekommen ist,
Dafs nichts mehr drin zu essen bleibt,
Dann bricht die Schale er entzwei
Und geht, die Nahrung draufsen sich
Zu suchen, je nach seiner Art.
Und jeder Vogel von Natur
Nährt seine Jungen, wenn sie klein;
Und kommt alsdann die Zeit herbei,
Wo sie sich froh zusammenthun,
So singen sie und unter sich
Beginnen sie der Liebe Spiel;
Dann nimmt sein Weibchen jedes Thier
Und kümmert nicht um andre sich.
Und ferner hat sie die Natur
Für die Bewegung eingerichtet,
Und ausgestattet mit Gefühl,
Geruch, Gehör und dem Organ
Zum Essen, auch mit etwas wie
Verstand, wenn auch nicht mit Vernunft;
Denn sie verstehn zu hüten sich
Vor dem was ihnen Schaden bringt
Und aufzufinden allerlei,
Was ihnen gut zur Nahrung dient,
Und vor der Feinde List zu fliehn;
Auch heilen sie sich Wunden selbst.
So heilt die Schwalb' ihr Junges, wenn
Die Augen ihm beschädigt sind;
Durch eine Pflanze gibt sie ihm
Das Augenlicht, und diese wird,
Wie in den Schriften ich gesehn,
Daher das Schwalbenkraut genannt.
Und manches Andre könnt' ich noch
Anführen, hätt' ich Lust dazu.
Der Vögel manche leben gern
Zusammen mit den Menschen; so
Zum Beispiel ist der Hühner Schaar
Und Gäns' und Enten auch gesinnt,
Sperling' und Schwalben ebenfalls;

[1]) Rayn. 2. 350?

Doch andre wieder sind durchaus
Nicht gerne in des Menschen Näh,
Wie die Seevögel, und die sonst
Am Wasser noch man öfter jagt,
Raubvögel auch und andre die
Auf Felsen leben und im Wald.
Die Vögel aber, die Natur
Dazu geschaffen, dafs sie sich
Im Wasser halten, deren Fufs
Ist zu, und kurz nur ist ihr Schwanz,
Um leicht zu schwimmen in der Fluth,
Und länger daher ist ihr Hals,
Um besser Nahrung zu erspähn.
Jagdvögel lieben das Gebirg
Und halten sich von Ebnen fern,
Und ihnen hat Natur verliehn
Die Füfs' und Schnäbel dergestalt
Und auch den Körper stark, auf dafs
So leicht nicht ihre Beut' entwischt;
Doch wenig Fleisch nur haben sie
Und Flügel stark zu leichtem Flug.
Von diesen Vögeln sieht man nie
Ein ganzes Volk zusammen ziehn;
Die Jungen aber, wenn sie auch
Noch klein, sobald sie aufgebracht,
Dafs sie zu fliegen erst verstehn,
Sind gleich geworfen aus dem Nest,
Ob sie mit Schnabel auch und Flügel
Sich wehren. Doch der Kranich liebt
In grofsen Haufen fortzuziehn
Und ebenso macht es der Staar.
Kranich' und Gänse fliegen stets
In grofser Ordnung aufgestellt,
Und manchmal sieht man sie dabei
Sich streiten, und wenn der Instinkt
Verkündet, dafs schlecht Wetter naht,
So schreien laut sie insgesammt;
Auch stellen stets sie Wachen aus,
Und der die Wache hat, wenn er
Sieht, dafs ein Mensch sich ihnen naht,
Beginnt aus vollem Hals zu schrein.
Die Vögel aber, die von Fleisch
Sich nähren, lieben Wasser nicht;
Doch Tauben saufen viel davon
Und andre, die Getraide fressen;
Doch fressen auch die ersten nie
Von ihrer eignen Art ein Thier.
Die Raben und die Krähen auch
Ernähren selbst die junge Brut,
Und wenn die Alten sehr bejahrt,
So speisen oft die Jungen sie,
Und tragen ihnen Futter zu,
Wenn selbst sie nicht mehr gut zum Flug.

Von der Natur der Fische.

Die Fische schwimmen von Natur
Und halten sich im Wasser auf,
Und ohne Wasser können sie
Nicht leben, wie es mir erscheint.
Zum Steuern brauchen sie den Schwanz
Und schlafen nur geringe Zeit,
Doch auch dabei bewegen sie
Ganz wenig immer noch den Schwanz.
Die Weibchen aller Fische legen,
Da von Natur sie so bestimmt,
Der Eier eine grofse Zahl;
Doch kommen sie nicht alle auf,
Denn sie vermehrten sich zu sehr,
Wenn alle Eier gut gediehn;
Drum kommen ohne Zweifel die
Allein zu weiterem Gedeihn,
Die, wenn sie sich entwickeln, trifft
Der Same, den das Männchen gibt.
So wenigstens berichtet uns
Der Meister Aristoteles.
Die Fische nähren von Natur
Und lieben ihre junge Brut,
Wie alle andern Thier' es thun.
Viel schneller leichen die im Flufs
Und Teichen als die in der See,
Da sie's schon in fünf Monden thun;
Die andern aber in der See
Bedürfen dazu sieben Jahr.
Die Jungen säuget der Delphin,
Wie uns der Philosoph erzählt,

Die andern aber, grofs und klein,
Ernähren niemals sie mit Milch.
Und von den gröfsern finden wir
Dafs sie verzehren klein'res Volk,
Und dann durch die, so gröfser noch,
Gefressen wird, was andre frafs.
Und von Natur ist auch der Fisch,
Wenn er auch nicht Vernunft besitzt,
Doch mit Gefühl und mit Geruch
Begabt und hört und sieht und schmeckt,
Und daher riechen sie gar leicht
Den Korb des Fischers, wenn er alt,
Und gehen sehr viel leichter drum
In einen neuen Korb hinein;
Und vom Gehör auch finden wir
Dafs der Delphin in Eile sich
In Heerden sammelt in dem Meer,
Wenn irgend er Musik vernimmt.
Doch haben Fische sicherlich
Nicht so viel Kenntnifs von Natur
Noch sind sie ebenso begabt
Als wie die Vögel insgesammt.
Und davon scheinet mir der Grund
Zu sein, dafs ihre Wohnung nicht
So rein ist als die Luft, in der
Die Vögel leben alle Zeit;
Doch finden wir die Fische auch
Die einen mehr als andre schlau
Zu fliehn der Jäger arge List
Und vor der Fischer schlimmem Netz.
Nach der Autoren Nachricht liebt
Der Wallfisch seine Jungen mehr
Als sonst ein andrer Fisch es thut,
Drum führt er seine Jungen auch
Mit sich umher den ganzen Tag
Und wenn sie schwimmen in der See
Und er entdeckt, dafs in Gefahr
Durch Wassermangel seine Brut,
Weil sie zu nah dem Lande sind,
So saugt er sehr viel Wasser auf
Und schwimmt damit zu ihnen hin
Und schüttet über sie es aus,
Und bringt sie in des Meeres Flut.
Und um noch mehr sie zu bewahr'n,
Wenn irgend er Gefahr erschaut,
Die seinen lieben Jungen naht,
Stellt er sich zwischen jen' und sie,
Denn seine Lieb' ist also grofs,
Dafs lieber er Gefahr erträgt.
Wenn aber sich Unwetter naht,
Und seine Jungen sind sehr klein,
So nimmt er sie in seinen Bauch;
Läfst aber dann das Wetter nach
Und ist es wieder klar und gut
Und wird das Meer aufs Neue still,
So setzt er dann gesund sie ab,
Wie Isidorus uns erzählt.
Von ihnen meld' ich jetzt nichts mehr.

Von der Natur der Thiere und jedem ihrer Glieder.

Vierfüfser sind von der Natur
Mit der Organe mancherlei
Begabt, für die Bewegung und
Für's Fressen, Sehen und Gehör,
Und alle haben auch Instinkt,
Wenn ihnen auch Vernunft versagt,
Die einen wen'ger, andre mehr,
Was ihr Verhalten deutlich zeigt.
Die einen haben Liebe mehr,
Die andern mehr von Unverstand,
Noch andre zeigen wilden Muth,
Und wieder andre mehr Verstand.
So zeiget grofse Lieb' ein Hund,
Der seinen Herren schnell erkennt;
Die Esel haben starren Sinn,
Und Leoparden sind gar wild,
Und sehr viel Bosheit sehen wir
Im Wolf und in dem Affen auch.
Die Thiere sind von der Natur
Mit grofser Weisheit auch begabt,
Durch welche sie allein ersehn,
Was ihnen Schaden bringen kann.
Und dies vermeiden sie geschickt
Und suchen das, was sie erhält,
Und wissen ihren Feind zu fliehn

Und ihre Wunden heilen sie.
Und von Natur liebt manches Thier
Nicht auf der Weide sich allein
Zu halten, sondern heerdenweis.
So geht es mit den Hirschen auch,
Doch andre ziehn in Heerden kaum,
Wie Löwen und der Leopard.
Und ferner sollt erfahren ihr,
Dafs jedes Thier nach seiner Art,
Wie's ausgestattet die Natur
Und in der Schrift zu lesen ist,
Verschiedne Glieder hat, doch keins,
Mag es nun grofs sein oder klein,
Und inner- oder aufserhalb,
Ist ohne ganz bestimmten Zweck.
Das Fleisch zu schützen dient das Fell
Vor dem, was es zu schäd'gen droht,
Auch schützt vor Kälte es die Haut,
Vor Schnee und Regen oder Wind.
Die Knochen geben grofse Kraft
Dem Körper, der schwach ohne sie,
Und Nerven, um die Glieder gut
Zu richten und zu binden fest.
Der Magen nimmt sich und verdaut
Das, wodurch sich der Körper nährt,
Dann werfen die Gedärme fort,
Was weder nützlich ist noch schön.
Vom Herzen, wie aus Büchern ich
Gelernet, kommt die geist'ge Kraft
Des Sehens, Hörens und Verstehns,
Des Fühlens und Erkennens auch,
Und hier in diesem Theile liegt
Des ganzen Lebens Anbeginn.
Der Athem dient zum Athmen und
Um frische Luft ins Herz zu ziehn,
Um abzukühlen seine Glut.
Die Leber, sagen die Autor'n,
Erzeugt das Blut und führt es dann
Durch Venen nach den Gliedern hin.
Und gegen der Melancholie
Zu heftges Wirken schützt die Milz;
Die Galle trägt, so lang man lebt,
Gewaltig zur Verdauung bei.
Auch Glieder zur Erzeugung gibts
Und zur Erhaltung ebenfalls.
Der Kopf mit allen Theilen drin
Regiert den ganzen andern Leib,
Das heifst die andern Glieder all.
Die Stimme bildet sich im Hals,
Auch läfst die Nahrung er hindurch,
Dafs sie der Magen dann verdaut.
Die Brust beschützt das Herz und so
Die andern Glieder ebenfalls,
Und im Brustkasten dienen auch
Die Rippen dazu allererst.
Zur Arbeit dienet uns der Arm,
Zum Tragen aber Hüft' und Bein,
Denn alles andre tragen sie.
Die Nägel dienen, um den Fufs
Und Hand jedweder Creatur
Zu schützen gegen hartes Ding;
Auch dienen zur Vertheid'gung sie
Und sind gegeben manchem Thier;
Denn viele sind mit Nägeln so
Bewaffnet und gerüstet, wie
Mit Hörnern andre oder Zähnen,
Als Schlangen, Ochsen oder Leu'n.
Und wieder andre Thiere gibt's,
Die, weil sie nicht bewaffnet sind
Mit Nägeln, Hörnern oder Zahn,
Zum Laufen eingerichtet sind
Und schnell zu fliehn, was sie bedroht,
Wie Hasen und Kaninchen auch.
Und manche Eigenschaften noch
An den Geschöpfen wir ersehn,
Von denen ich nicht handeln will,
Da es zu viele Zeit erheischt.
Wie aber Damascenus sagt,
Ein Jeder soll erinnern sich,
Dafs alles andere Gethier,
So vieles lebet, gut und bös,
Vierfüfser, Fisch' und Vögel all
Für uns von Gott geschaffen sind;
Die einen sind zum essen gut,
Die andern gut uns dran zu freun,
Und andre wieder, das ist klar,
Sind uns zu unterrichten gut
Von Gottes allgewalt'ger Macht
Und unserer Gebrechlichkeit,

Wie Läuse, Scorpion' und Flöh'
Und Schlangen, Wölfe, Bären, Leu'n.
Ameisen aber sind gar gut
Zur Lehre für den faulen Mann,
Denn schon im Sommer sammelt sie
Die Frucht, dran sie im Winter lebt.
So sieht man, dafs sich richten mufs
Nach ihr, wer Sinn hat und Verstand.
Und viele Thiere finden wir,
Die von Natur gar gut bedacht
Und die mit tücht'ger Kraft begabt,
Zu heilen manches Uebels Last.
So macht man aus der Schlangen Fleisch
Vorzüglich guten Theriak,
Und Rindergalle wendet man
Zur Stärkung für die Augen an,
Und ausgezeichnet heilsam ists
Zu sitzen auf 'ner Löwenhaut
Für den, der von Haemorrhoïden
Geplagt wird, denn schnell gehn sie fort.
Und ebenso nimmt Schlangenhaut
In Oel gekocht im Augenblick
Das Ohrenreifsen; und wer nicht
Ganz sicher seiner Schafe ist,
Dafs sie der Wolf zu stehlen kommt,
Der kann beschützen sie ganz leicht,
Wenn er, wo er am Abend sie
Einsperrt, vom schwarzen Wolf den Schwanz
Aufhängt, denn wo er das gethan,
Zeigt niemals Wölfin sich noch Wolf.
Und wer vom weifsen Hund die Haut,
Ganz fleckenlos, Fallsüchtigem (?)
Umhängt, schützt ihn so vor dem Fall.
So saget Constantin ganz wahr.
Der Philosoph erzählet noch
Gar manche andre Eigenschaft
Und andre gute Dinge viel
In seinem Buche von den Thier'n.
Ich aber ende jetzt, denn wenn
Ich alles sagte, wär's zu lang.

De la natura d'ome e prumierament de la natura de l'arma spricht von den fünf vigors der Seele: sensualitatz, sens, ymaginacios, razos, entendemens. Beim Verse 8192 beginnt *De la natura del cors d'ome e de las* 4 *humors*: *colera*, *sanx*, *flegma*, *malencolia*, welchen Gegenstand ein kurzes französisches Gedicht des MS. St. Germain 658 fol., p. 223, v° 2 behandelt, das hier folgen möge, und zu dem man ein englisches ähnliches Opus von Lydgate MS. Harlej. 2251 4°, fol. 79 v° vergleichen kann.

Les 4 complections de l'oume.

Li uns homs es sanguiniens,
apres est tiex mes essiens
c'us autres hom est coleriques
e li autres est fleumatiques,
li quars melencolieus est.
Don deviser me truiz tout prest
les complexions de ces quatre
sans riens croistre e sanz rabatre.
Li sanguineus est amans,
larges et coulor a rians,
de coulor a vermeil le vis,
chantant e charmi le devis,
assez hardy e debonnaire.
tex costumes doivent bien plaire
a ce que tesmoingne fisique.
Apres vos dy dou colerique:
ireus, fox, larges et hardis,
grailles est e voisex e sages,
le voit on jaune en visage,
tout ci fait le poez trouver.

Del fleumatique weil prouver
la maniere et les drois assens,
ja n'est mie agu de sens,
la face crasse et coulor blanche,
de dormir a paines estanche,
perecex est, de fleume plains;
si fais hom n'est mie molt plains,
quant on le voit partir de vie.
Or est raisons que je vos die
le voir dou melencolieus,
il est dolans et envieus
e convoitex e trop fer tient.
un vilain usaige maintient,
d'autrui baisier fet son pooir,
c'est coars, ce puet on veoir,
de coulor pale est couloréь,
e se vos por tel home ouvres,
ja dex bon gré ne vos en sache,
car plus tost ahert et ensache
le mal plus que le bien assez.
si fais hom n'en iert ja lassés
de mener anuieuse vie
qu'il ne set vivre sanz envie,
e mainte autre teche mauvaise
voit on norir en sa fournaise,
donques est sa valor petite.
Or vos ai la maniere dite
des 4 complections de l'oume,
dont je vos ai la droite somme
tout apertement despondue.
Se vos l'avez bien entendue,
adroit poez jugier et dire,
laquex est mieudre, laquiex pire.
Ci faut de ce Romans la fin.
Pries dieu qu'il a bonne fin
amaint celui et sa maisnie
qui la letre en a pourtraitie.
De Maubuege ot a non Pierres,
cil ne fu ne fox ne lechierres.

Nach einer Verweisung auf Ypocras (8299) fährt Matfre 8300 fort: *Dels nurimens e de las manieyras que chascus hom ha naturalment per razo de sa complexio.*

8300—8316.

Hom colerix naturalmen
deu esser d'aquest nurimen:
grans despendeyres e testartz
e malicios e auzartz,
magres, de leugier movement,
de cruoga [1]) color aychament.
Hom sanguis deves l'autre latz
ha mot bonas proprietatz,
quar el es larcz naturalmen,
alegres ab grant ardimen,
riens e cantans per natura
e mot benigna creatura,
atempratz e de grant amor,
grassetz e de frescha color.
Hom flegmatix naturalmen
deu aver mot petit de sen
e deu esser mot peseros [2])

8317—8333.

per natura e durmilhos,
gras deu esser es ab p[r]ezor
e deu aver blancha color
e deu fort soven escupir [3])
e deu ioves encanesir.
Lo malencolis per natura
deu esser de laia figura,
quar deu aver color de brac
e pro portar de mal el sac
e d'enjans e de traycios
e deu esser fort orgolhos,
enveios, tristz e iraychens
e mot cobes e mot tenens.
Diran alqu demantenen
si hom es donc naturalmen
malencolix per voluntat
de l' omnipotent deitat,

[1]) M. Brit. gruga cf. Ray. III, 512 = croceus.
[2]) M. Brit. perezos. [3]) cracher Rayn. III, 154.

8334—8365.

que per sa disposicio
a dada tal conplexio,
si alcus es malicios
o es avars o orgolhos
o enveios o irayschens,
no m par que y sia malmerens,
qu' el philozophes di, so m par,
que no deu lauuar ni blasmar
la humana creatura
d'aysso que lh' ave per natura,
quar ges aquo per sa proeza
no lh' ave ni per sa maleza.
Yo vos respondi que humana
creatura be fora sana
si no fos per la sua folia,
e que la malencolia
no lhi dera nulh movemen
de far pecat ni falhimen
si non agues del fruch mengat
que Dyos lh' avia devedat,
quar segon la sancta escriptura
tota humana creatura
pres corrupcio general
en lo peccat original,
pueysh que hom donc son percassat,
no s pot excusar de pecat.
E per autra razo no m par,
que s puescha negus excusar
per sa mala conplexio
quar Dyos a dat sen e razo
a chascun home e poder
ab lo qual pot regla tener

8366—8397.

26 r° 1) aquel movemen natural
et esquivar peccat e mal.
Sel donc qui l vol segre de grat,
no s pot excusar de peccat.
Pero sapchatz certanament
que cel qui forsa son talent
e s garda de far falhizo
restrenhen sa conplexio,
o mayer es lo vensemens,
aytant es a Dyo mays plazens.
Qui donc vens sa conplexio,
es malencolix per son pro.
Enqueras vuelh maysh que sapchatz
que non es tan grans lo peccatz,
si es avars o es iros
un home malencolios
cum d'un home sangui seria,
quar lo sanguinis hom faria
senes dopte sa falhizo
encontra sa conplexio
e vendria senes doptar
ab gran voluntat de pecar,
si fazia lo dich peccat,
quar es be conplexionat;
mas la mala conplexios
ques es malencolios,
l'amonesta e nuech e dia
que irascos e avars sia.
dont tan grans sa colpa non es,
pero excusatz non es ges,
quar Dyos lh'a dat poder e sen
de restrenher lo movemen.

Uebersetzung.

Vom Verhalten und Benehmen je nach dem Temperament.

Colerische sind von Natur
In ihrem Wesen ganz bestimmt
Verschwenderisch, voll Eigensinn,
Böswillig und voll kühnen Muths,
Und mager, leicht erregten Sinns,
Von gelber Farbe des Gesichts.
Sanguinische dagegen sind
An guten Eigenschaften reich,
Zum Spenden sind sie gern bereit,
Und munter stets und kühn gesinnt,
Und lachen gern und singen viel,
Sind freundlich gegen Jedermann,
Auch mäfsig, voller Lieb' und stark,
Und frisch sind ihre Farben stets.
Phlegmatische sind von Natur
Mit nicht sehr viel Verstand begabt
Und träge sind sie ebenfalls
Und schlafen über Alles gern,
Stark sind sie auch und wiegen schwer,

Und weiſs von Farb' ist ihr Gesicht.
Ausspeien müssen sie gar oft
Und werden schon frühzeitig grau.
Die Melancholischen sind stets
Von häſslichem Gesichte, denn
Von schmutz'gem Grau ihr Antlitz ist.
Viel Uebel tragen sie im Sack
Und Trug und listigen Verrath
Und pflegen äuſserst stolz zu sein,
Jähzornig, traurig und voll Neid,
Habgierig und festhaltend auch.
Nun möchte mancher sagen, wenn
Der Mensch schon also von Natur
Durch des Allmächt'gen Willen ward
Zum Melancholischen bestimmt,
Der ihm nach seinem weisen Rath
Gegeben solche Sinnesart,
Wenn einer dann böswillig ist,
Von Geiz besessen oder Stolz,
Jähzornig oder neidisch auch,
Dann scheint mir das nicht seine Schuld,
Da solches lehrt der Philosoph,
Daſs man niemalen tadeln darf
Den Menschen oder loben auch
Für etwas, das Natur ihm gab;
Denn daran hat er kein Verdienst
Noch fällt es irgend ihm zur Last.
Ich aber sage euch darauf,
Daſs jedes menschliche Geschöpf
Gesund, wär's selber thöricht nicht,
Und die Melancholie kann nicht
Ihm geben irgend welchen Trieb,
Die kleinste Sünde zu begehn,
Hätt' er gegessen nicht die Frucht,
Die Gott dereinst verboten ihm;
Denn wie die heil'ge Schrift uns lehrt,
Nahm jedes menschliche Geschöpf
Erbsünd' im Allgemeinen an
Beim ersten Fall des Menschenpaars;
Doch da wir alle losgekauft,
Bleibt der Entschuldgung jetzt kein Grund.
Und noch ein andrer Grund scheint mir
Dafür zu sein, daſs Niemand sich
Durch Temp'rament entschuld'gen kann,
Denn Gott gab Sinn uns und Vernunft
Und jedem Menschen gab er Kraft,
Daſs er im Zaume halten kann
Den Trieb, der von Natur ihn quält,
Und meiden Sünd' und Sinnenlust.
Wer ihm aus freiem Willen folgt,
Der hat Entschuld'gung nimmermehr.
Drum wisset solches sicherlich,
Daſs wer des Fleisches Triebe zähmt
Und sich vor Uebelthun bewahrt,
Indem er seine Neigung zwingt,
Bei dem ist gröſser nur der Sieg,
Und wohlgefäll'ger ist es Gott.
Wer also seine Neigung zwingt,
Dem bringt Melancholie nur Heil.
Doch sollt ihr wissen andrerseits,
Daſs nicht so groſs die Sündenschuld,
Wenn geizig oder zornig ist
Ein Mensch, der melancholisch, als
Es wäre bei Sanguinischen,
Denn der Sanguinische begeht
Alsdann den gröſsten Fehler doch,
Indem er seine Neigung zwingt,
Und zeigte dadurch offenbar,
Daſs er zum Sünd'gen sehr geneigt,
Beging' er jene Sünde, denn
Er ist ganz gut ja von Natur;
Die böse Neigung aber plagt
Den Melancholischen bei Tag
Und läſst nicht Ruhe ihm bei Nacht,
Daſs geizig er und zornig sei,
Drum ist so groſs nicht seine Schuld,
Wenn er auch nicht entschuldigt ist,
Da Gott ihm Sinn und Kräfte gab
Zu zwingen seiner Sinne Trieb.

Wir schlieſsen hiermit diese Auszüge aus dem Breviari, die in gewisser Beziehung ein Ganzes unter sich bilden und geeignet sein werden, eine ziemlich klare Idee über den Werth jenes groſsen Gedichtes zu verschaffen.

Brandenburg a. H. Dr. Sachs.

Kritische Anzeigen.

La vie de Saint Thomas, le martyr archevêque de Canterbury, par *Garnier de Pont Sainte-Maxence*, poëte du XIIe siècle, publiée et précédée d'une Introduction par *C. Hippeau*, professeur à la faculté des lettres de Caen. Paris, Aubry. 1859.

Peu de personnages ont été jugés plus diversement que le célèbre archevêque de Canterbury. Honoré par les uns comme un saint, flétri par les autres des noms d'intrigant et de factieux, il a été loué sans restriction par la plupart des écrivains catholiques, tandis que les historiens de l'école philosophique ont condamné sans ménagements son caractère et ses actes. Augustin Thierry l'a jugé, comme on sait, en se plaçant à un point de vue nouveau: à ses yeux, Thomas Becket n'est plus un prélat combattant pour la défense des prérogatives ecclésiastiques, c'est un Saxon, s'armant de la puissance sacerdotale pour faire restituer à la race Saxonne une partie des droits, qui lui ont été enlevés par la conquête; ce n'est plus le champion de l'Eglise, c'est le martyr d'une nationalité opprimée. Cette opinion, exposée avec un admirable talent par l'habile écrivain, a trouvé aisément créance et est encore assez généralement adoptée. Mais que deviendrait l'ingénieuse thèse d'Augustin Thierry, s'il était démontré que l'archevêque de Canterbury, au lieu d'appartenir par son origine à la nation vaincue, était lui-même de la race des conquérants, et né de parents Normands? Or c'est ce que M. Hippeau vient d'essayer de prouver dans l'intéressante Introduction dont il a fait précéder son édition de *La vie de Saint Thomas le martyr par Garnier de Pont Sainte-Maxence.*

Après avoir fait remarquer que le nom de *Becket* est celtique et non Saxon, il cite plusieurs témoignages contemporains qui font naître le père de Thomas, Gilbert, à Thierceville près Montfort, et sa mère Mathilde à Caen; et il en conclut que les parents du trop fameux archevêque avaient traversé la Manche, peu de temps après la conquête, pour venir s'établir à Londres. Il rappelle, à l'appui de cette conjecture, que les principaux protecteurs du jeune Becket étaient des Normands, Richer de L'Aigle, Arnould évêque de Lisieux, Henri évêque de Bayeux; il nous le montre introduit chez l'archevêque Thibaut par un Normand, le clerc Baillehache; enfin il constate qu'au temps même où il n'était que simple archidiacre, le futur primat possédait déjà des biens considérables en Normandie.

L'argumentation de M. Hippeau est loin d'être inattaquable; mais tout en entrevoyant les objections qu'elle soulève, nous devons reconnaître que s'il n'a pas victorieusement établi son hypothèse, il lui a du moins donné assez de vraisemblance pour que notre foi en l'opinion contraire soit désormais singulièrement ébranlée. Nous nous en rapportons d'ailleurs parfaitement à lui quand il nous affirme „qu'il lui a été impossible de découvrir dans les historiens et biographes du XII[e] siècle un seul passage dont on pût induire raisonnablement qu'un esprit d'opposition nationale ait été la cause de la lutte soutenue par l'archevêque de Canterbury contre le système politique et les empiétements de l'autorité royale". Nous croyons comme lui „qu'il est plus simple et plus vrai de considérer comme une conséquence forcée de son élévation au siége de Canterbury et à la dignité de primat d'Angleterre, l'obligation où se trouva Th. Becket de prendre en main contre Henri II la défense de la juridiction ecclésiastique;" et nous avouons volontiers „que le peuple et en général la majeure partie de la société était intéressée à ce que le prélat triomphât, et fît prévaloir sur le code barbare de la législation féodale, les lois plus sages et plus humaines de l'Eglise." Mais pourquoi le savant professeur ne s'en tient-il point là? Pourquoi veut-il absolument nous faire voir dans Thomas Becket „le protecteur de l'indépendance et des garanties populaires contre les abus de la force et les empiétements du despotisme?" Pourquoi s'obstine-t-il à chercher „dans ses écrits et dans ceux de ses partisans, des tendances libérales, et même des instincts fortement démocratiques?" Outre que certaines expressions appliquées aux hommes du Moyen-Age, nous sembleront toujours d'étranges anachronismes, nous ne trouvons ni raisonnable, ni légitime de juger des intentions ou des idées d'un personnage d'après les conséquences plus ou moins lointaines de ses actes. Un pareil système de critique historique pourrait conduire à travestir d'une singulière façon les caractères les mieux définis et les mieux connus. Que diraiton par exemple, si, sous prétexte que Louis XI et Richelieu ont, en affaiblissant l'aristocratie, amené l'émancipation du Tiers-Etat, et préparé ainsi le triomphe des principes de 89, nous nous avisions d'appeler l'un un ministre libéral et l'autre un souverain démocrate? Restons donc dans le vrai, et sans attribuer à Thomas Becket un mérite auquel assurément il ne songeait pas, bornonsnous à constater qu'en défendant les priviléges de l'Eglise, il avait la conviction partagée par beaucoup de ses contemporains,

de défendre des droits aussi sacrés qu'imprescriptibles. Il n'a pas besoin d'autre justification: et nous ne trouvons pas d'autre non plus dans son plus dévoué panégyriste Garnier de Pont Sainte-Maxence.

Quoiqu'il se pique d'être fort lettré et que sous l'inspiration des Saintes Ecritures, il parle de temps en temps un assez noble langage, le trouvère que M. Hippeau vient de publier, nous paraît beaucoup moins plein d'idées et de sentiments philantropiques, que son ingénieux éditeur voudrait nous le faire croire. S'il désire que le pouvoir judiciaire reste aux mains du clergé, c'est moins pour des considérations d'humanité, que parce qu'il est clerc lui-même; il se préoccupe médiocrement du sort des peuples, et se soucie peu d'étendre aux laïques le bénéfice de clergie. Ce n'est point un de ces hommes qui par la hauteur et la largeur de leurs vues devancent leur siècle, et pressentent l'avenir. Il est imbu au contraire de tous les préjugés de son temps: les éloges qu'il adresse à Thomas Becket révèlent parfois une dévotion puérile et une piété mal éclairée; la joie naïve avec laquelle il étale les aumônes qu'il a reçues dénotent aussi peu de dignité dans le caractère que d'élévation dans l'esprit.

„L'abbesse, dit-il, soeur de saint Thomas,
M'ad doné palefrei et dras;
N'i faillent nis li esperun.
Ne getai pas mes dez sur as,
Quant jo tornai à sa meisun!
Ne ele n'i ad mespris pas:
De mei aura tel gueredun,
Et devant halz et devant bas
Partut eshalcerai sun nun.
Meillur femme très k' à Patras,
En nul liu ne trouvereit l'un:
Et les dames m'unt fet tut gras,
Chescune d'eles, de sun dun.
Or lur duinst Deus tuz dis à tas
Pain et vin et char et peisun!
Ne dirai mès dès ore at las!
Car servirai [1]) seigneur mult buen.
De co k' ai esté sovent las
De rimeier sa passiun,
Il me rent bien, ne m'a à gas;
Assez me trouve guarisun,
Or, argent, et robe en mes sas,
Chevals, autre possessiun" etc.

Le passage que nous venons de transcrire n'est certes pas de nature à donner une bien haute idée de l'impartialité de Garnier; cependant il proteste de sa sincérité, et déclare qu'il aimerait mieux mourir que de s'écarter de la vérité: „N'istrai de verité pur perdre pur morir!" Il a mis quatre ans à composer son poëme, recueillant scrupuleusement les divers témoignages et les confrontant avec soin. Lui-même, du reste, a assisté à plusieurs des événements qu'il raconte; il se trouvait en Normandie,

[1]) Leçon évidemment fautive; il faut, et le manuscrit donne: *car servi ai.*

au moment où Thomas Becket, en sa qualité de chancelier d'Angleterre, combattait en personne à la tête des soldats de Henri, et l'a vu „sur Franceis plusur feiz chevaucher"; enfin „*son sermun*" fut lu „maintes feiz à la tumbe al barun" devant un public qui avait connu l'archevêque et les circonstances de sa vie et de sa mort. Ainsi, Garnier de Pont Sainte-Maxence, quelque soit d'ailleurs notre opinion sur la portée de son esprit et l'indépendance de son caractère, doit être rangé parmi les plus anciens et par conséquent parmi les précieux biographes du célèbre prélat.

La vie de Saint Thomas inaugure une collection de nos vieux poëtes que M. Hippeau nous promet courageusement de publier; le savant éditeur a donc jugé à propos de nous exposer dans son Introduction comment il entend la reproduction des textes du Moyen-Age. „Il m'a semblé, dit-il, qu'il faut garder un juste milieu entre le système qui reproduit les manuscrits sans aucun changement, et celui qui corrige et modifie les textes pour les astreindre à une régularité qui ne peut être que fort arbitraire. J'ai suivi la sage méthode adoptée par les savants auteurs de l'Histoire littéraire de la France, en remplaçant les *u* par les *v*, en employant le tréma, l'apostrophe, l'accent aigu ou l'accent grave, lorsque l'exigeait la mesure, lorsqu'il a fallu distinguer des homonymes appartenant à des catégories de mots différentes, lorsqu' enfin des indices certains m'ont fait penser que la prononciation était au moyen de ces additions exactement figurée." Voilà certes un éclectisme très raisonnable; malheureusement, il est fort difficile de l'appliquer à un ouvrage de longue haleine, sans jamais s'en départir, comme nous pourrions en trouver de nombreuses preuves dans le livre que nous avons sous les yeux. Pourquoi par exemple surmonter d'un accent aigu le premier *e* de *evesque*? M. Hippeau est-il sûr de figurer ainsi exactement la prononciation du Moyen-Age? Nous serions au contraire disposé à croire que cette lettre était muette dans la bouche de nos pères puisqu'ils la supprimaient souvent et écrivaient un *vesque* (comp. l'italien *vescovo*, l'allemand *Bischof*). Les habitants de la Normandie ne prononcent-ils pas encore aujourd'hui: Pont l'evêque; et ne disons-nous pas nous-mêmes un arch*e*vêque? Nous ne voudrions pas non plus d'accent sur le mot *es* (dérivé de *en les*) bien qu'on l'accentue de nos jours assez mal à propos dans *Bachelier-ès-lettres*, ni d'apostrophe dans *nes* (pour *ne les*), dans *jes* (pour *je les*), à moins qu'on ne propose d'en introduire aussi une dans *des* (pour *de les*). En général M. Hippeau nous sem-

ble un peu trop prodigue d'accents, d'apostrophes, de cédilles, de traits d'union, de majuscules. Beaucoup de ces signes, il est vrai, se sont glissés dans son livre contre sa volonté, par l'inadvertance du compositeur, et doivent être considérés comme des fautes d'impression; mais alors n'est-il pas regrettable que tant d'erreurs de ce genre se rencontrent dans un volume d'ailleurs si remarquable par l'exécution typographique, le luxe du papier, le choix heureux du format, et qui se recommande au bibliophile par son élégance extérieure, autant qu'au littérateur par l'intérêt de son contenu?

M. Hippeau s'est servi pour cette Edition de Garnier d'un manuscrit conservé dans le Supplément français de la Bibliothèque Impériale sous le n° 2636 (et non 6236, comme il le dit par mégarde). Son texte est d'une grande pureté, et, suivant lui, supérieur à ceux que possèdent l'Angleterre et l'Allemagne, et par conséquent à celui qui a été publié par Immanuel Bekker. Pour mettre nos lecteurs à même d'apprécier cette assertion et de se faire en même temps une idée de l'importance de la publication que nous annonçons, nous terminerons notre Compte-rendu par une citation d'une certaine étendue, en prévenant seulement que nous en avons soigneusement révisé le texte sur le manuscrit, et que nous avons fait disparaître la plupart des signes typographiques, dont nous signalions tout à l'heure le trop fréquent emploi.

Ohi vos las, chaitif, dites mei, ke cremeiz? [1])
Cremez vus ke vus touge li reis vos poestez?
Par ma fei! nel fera, se tenir les osez.
Vus n'estes pas evesque: le sul nun en portez!
Co ke à vus apent, un sul puint ne guardez.
Les autres devriez mener et aveier [2]),
Et vus les fetes tuz chaeir et trebucher.
Nis le rei del païs fete vus desveier:
Vus ne li devez pas tut sun voil otrier,
Ainz le devez sovent reprendre et chastier.
Deus vus ad komandé sun berkil [3]) à guarder;
Et si est vostre oeille, vus le devez mener.
Li pastur deit tut dis le farcin returner,
Et l'oeille malade sur sun col deit porter:
Ne la deit pas leisseir al farcin estrangler.
Vus estes mercennier; des verais poi i a!
Li reis le veit très ben, plus vils vus en aura!

---

[1]) M. Hippeau imprime: *kremeiz*. [2]) Ed. H.: *nuncier*
[3]) Ibid.: *berbil*.

Deus kil mist el regné le vus demandera,
Vus l'avez à guarder. Quant se convertira,
Tuz ceus ke cest konseil lui dunerent harra.
Li reis deit governer la terriene gent,
Et vout aveir ses leis le plus à sun talent;
Li lai volent aveir lur establisement [1])
Et lur us, si cum ourent, devant eus, lur parent.
Deus est celestiens et ses leis ensement.
Et le rei et les clercs voil ore demander
Lesqueles des leis deivent crestien meuz guarder?
U celes k'establirent Sarazin et Escler,
Et les genz par le mund, pur les feluns daunter,
U iceles ke firent li saint hume enbrever? [2])
Reis, purpense tei meuz: ne creire mal cunseil [3]);
Mut sunt faus li prelat que tu as pris al breil;
Plus sunt fuiant del ros, quant il est en tueil;
Quant trichent lur seignur, poi te serrunt feeil;
Ne te creire à la nuit, dune tei al soleil.
Lai seinte Iglise aveir et ses dreiz et ses leiz.
Ele est espuse Deu, ki est sire des reis;
Il s'en kurucera, si de rien [4]) la destreis:
Bentost te suffera un an, u dous, u treis,
U trente, u vint, u dis, semaine, u jur, u mais [5]).
Se or vesquist Neruns, ja truvast tost Symon,
Ke sudust tut le mund et par buche et par dun.
Rumme fu mesuns Deu; or est fosse à larrun.
Moyses [6]) est tut suls el regne Pharaun;
Ne pot mie truver de sun frere Aarun.
Li clerc sunt serjaunt Deu et de sa lectiun;
Eslit en sort des sainz, de co portent le nun,
Queu k'il seient, serjaunt fet en la Deu mesun,
Ni as a mettre main nis el petit clergun,
Puis k'est dunez à Deu, s'esguardes la raisun.
Reis, se tu es enuinz, curune d'or portaunt,
Ne deies [7]) estre en orguil, mès en ben relusaunt,
A tun pople deiz estre et chès et lur chalaunt;
Ne la portes adès, n'avoec ne fus naisaunt.
La glorie [8]) de cest mund n'est longement duraunt.
Li clerc porte sun merc en [9]) sun le chef adès;
Ne li est pas al cors, mès à l'alme, grant fès.

---

[1]) Ed. H.: *establissement.* [2]) Ibid.: *en brever.*
[3]) Ibid.: *ne te creire al cunseil.* Ed. Bekker: *ne creire lur conseil.*
[4]) Ibid.: *ren.* [5]) Ibid.: *meis.*
[6]) Ibid.: *Moysès.* [7]) Ibid.: *deiz.* [8]) Ibid.: *gloire.*
[9]) M. Hippeau intervertit l'ordre de ces mots et imprime *en le sun chef*: prendrait-il *sun* pour un pronom possessif?

Tunduz est cume fous [1]) et de luinz et de près;
Ne deit estre orguelus vers nullui [2]), ne engrès;
Humbles deit estre à tuz, et à tuz porter pès.
Li clerc est trones Deu, Deus deit en lui seeir;
Aprendre deit tut dis, mult lui kovent saveir;
Descreciun et sens deit en tuz lius aveir.
Mès Deus ne lui a pas duné si grant poeir
Ke ses pecchez nel puisse cum hume deceveir.
Li clerc deivent les lais et lur almes guarder;
Nuls ne deit sun prelat, ne clerc, ne lai, damner.
Pur co ad un fet [3]) prelat sur prelat alever;
Cel [4]) ke mesfet deit l'un à sun prelat livrer,
Par teu lei cum il vit le deit l'un demener.
Li clerc forfet serrunt as evesques livré,
En quel guise et kument serrunt desordené?
Kument serrunt li mot del sacrament esté?
Et ki pot dessacrer co ke Deus ad sacré?
N'est pas dreiz, co m'est vis, mès leis à volenté.
Quant est desordenez, s'il pot à Rumme aler,
Et il puisse la grace l'apostoille enkuntrer,
K'il li duinse kungé solempnement chanter,
Errament li verrez la messe celebrer,
Et si nel fera pas autrefeiz ordener.
Co ke Deus ad sacré ne pot nuls dessacrer;
Ne nul krestien humme nuls deskrestianer;
Mès ke de seinte Iglise le pot l'un ben sevrer;
N'otrei pas, s'il est pris, k'om l'en lest mie aler [5]),
Ke om [6]) li lesse en avaunt, cum il soleit, ovrer.
Li fel ne dute pas le desordenement,
L'ordre aime et prise poi, quant il murdrist [7]) la gent,
Et emble autrui aveir, et à force le prent,
Ne crent hunte, ne mort, ne furches, ne torment;
Ki l'en lerra aler, puis k'est pris, jà n'ament.
Ensi est del felun cum il fut del sengler,
Dunt vus avez oï en Avien kunter,
Ke soleit le furment al riche hume guaster.
Par dous feiz i fu pris, sil leissa l'om aler;
Mès ainceis li fist un les orreilles kouper.
Quant il esteit si pris, li prudom li roveit
Ke mais n'i repairast; se mès i reveneit,
Ben lui asséurout ke il le cunpereit [8]);

[1]) Ed. Hippeau: *Tunduz cume fous est.* [2]) Ibid.: *nului.*
[3]) Ibid.: *Pur ço fet-un.* [4]) Ibid.: *cil.*
[5]) Ibid.: *k'om lest l'en mie aler.* [6]) Ibid.: *k'om.* [7]) Ibid.: *murdrit.*
[8]) Ibid.: *cunperreit.*

Puis l'en leisseit aler; mès primes le merkeit.
Tierce fez i fu priz, pas ne se chostieit.
Idunc fut il oscis et al keu fut livrez.
Li keus manja le quer. Quant li fu demandez,
Fist acreire al seignur que il sanz [1]) quer fust nez;
Kar se il oüst quer, il se fust purpensez.
Li fel est tut dis fel, ne jamais n'iert senez [2]).
(Ed. Hippeau, p. 43—47).

Le morceau que nous venons de transcrire se trouve dans Immanuel Bekker, page 8—12; rien n'est donc plus facile que de comparer notre spécimen du Ms. de Paris au passage correspondant de Ms. de Wolfenbüttel; mais quelque soit le jugement qu'on doive porter sur la valeur relative des deux textes, on devra reconnaître que la nouvelle édition de Garnier a sur la première un immense avantage, celui d'être complète. I. Bekker n'a donné d'abord ni le commencement (1070 vers) ni l'épilogue final (37 v.) et si plus tard il a comblé cette lacune, le supplément à son édition de 1838, imprimé dans les Mémoires de l'Académie de Berlin a été tiré à un fort petit nombre d'exemplaires et est aujourd'hui d'un accès presque aussi difficile que les Manuscrits euxmêmes.

Paris. Alexandre Peÿ.

Ueber den Roman de la Poire.

Li romanz de la Poire gehört zu jener Gattung allegorischer Gedichte, deren die spätere altfranzösische wie mittelhochdeutsche Literatur — ich erinnere nur an das, was unter dem Namen des Meisters Altewert uns überliefert ist — so viele hervorgebracht hat. Dafs die fragliche Dichtung einigen Beifall gefunden, darf man vielleicht daraus schliefsen, dafs sie nicht blofs in einer einzigen Handschrift enthalten ist; die grofse Pariser Bibliothek besitzt deren drei: es sind die Nummern 319, s. f.; 7995, a. f.; ferner 62, Compiégne. Ueber die letztere Handschrift vergleiche man A. Loiseleur Deslongchamps, Essai sur les fables indiennes, Paris, 1838, 8. S. XXIX. Eine Ausgabe des Gedichtes ist noch nicht erschienen. Ein Bruchstück hat Roquefort, De l'état de la poésie françoise etc., Paris, 1815, 8. S. 312—314, ein anderes habe ich selbst in meinem Buche über Crestien von Troies, Tübingen, 1854, 8. S. 53, mitgetheilt; weitere, und darunter sehr

---

[1]) Ed. H.: *sans*. [2]) M. Hippeau lit.: *sanez*.

anziehende Stellen hat Emile Littré bei Gelegenheit einer Besprechung des Stückes in der Histoire littéraire de la France, XXII, Paris, 1852, 4. S. 870—879, ausgehoben. Eigenthümlichen Werth verleihen dem Gedichte verschiedene Einzelheiten, Anspielungen und dergleichen, welche für die Literaturgeschichte von Bedeutung sind. Die nachfolgende, mit besonderer Rücksicht hierauf verfaſste und die verdienstliche Arbeit des Hrn. Littré ergänzende Inhaltsangabe der Dichtung verdanke ich der Güte des Hrn. Dr. Henri Michelant zu Paris.

Der ungenannte Verfasser beginnt mit einer Art Anrede an „Amour“; dabei erklärt er, daſs er mit seinem Gedichte die Geliebte ergötzen (*esbanoier*) wolle.

Amours, qui par A se commence,
A contre moi donné sentence.

Amour erwidert:

Je suis le diex d'amours, qui les amanz me trai,
Aus loiax fais secors et de poine les trai.

Fortune, mit welcher Amour sich vergleicht, sagt ihrerseits:

Je ai a non Fortune et a redoter fax.

Der Reihe nach treten sofort Cliget und Fenice, Tristan und Yseult, Pyramus und Thisbe auf, welche alle die Gluth ihrer Liebe rühmen. Der Liebende schickt sich an, zu dem Turniere der Liebe abzugehen, wo die Verleumder besiegt werden sollen. Er preist seine Dame und klagt über die Qualen der Liebe. Wer diese Schmerzen kennen lernen will, soll das Gedicht lesen, das er für seine Geliebte verfaſst und dem er den Namen *Roman de la Poire* geben will. Seine Dame hielt eines Tages eine Birne von St. Riule in der Hand; sie schälte und theilte die Frucht mit ihren Zähnen und bot sie sodann ihrem Verehrer an, der darin Süſsigkeit und Bitterkeit fand, d. h. die Hoffnungen und die Schmerzen der Liebe. Wer diese nicht selbst erfahren, kennt sie nicht. Die Liebe allein vermag das Uebel zu heilen, daſs sie verursacht hat. Es folgt eine Anspielung auf die Geschichte des Pyramus, nach dem vierten Buche der Grande somme d'Ovide. Der Verfasser hat oft über den Liebeskummer gelacht; zur Strafe seines Spottes wird er jetzt in einem hohen Thurme gefangen gehalten, den Tausende von Rittern belagern. Wer können Diejenigen sein, die der Liebe als Ritter dienen? Es sind Beauté, Courtoisie, Noblesse und Franchise, die singend angezogen kommen. Beauté grüſst ihn im Namen der Liebe, der er sich ergeben soll; die nämliche Aufforderung ergeht an ihn von den andern. Während er über seinen Entschluſs nachsinnt, kommt

Amour selbst mit Jongleurs und Spielleuten heran. Nun wird die Liebe, die ihn bedroht, beschrieben. Er ergibt sich ihr unbedingt und wird ihr Lehensmann. Als Pfand nimmt ihm die Liebe sein Herz, wobei sie sich über die Falschheit und Treulosigkeit der übrigen Männer beklagt, die sie mit Ganelon vergleicht. Der Liebende bleibt allein zurück, von Schmerzen gepeinigt, welche nur Diejenige heilen kann, die über sein Herz verfügt. König Amour wendet sich nach Paris, und hier nimmt der Dichter Gelegenheit, ein beredtes Lob dieser Stadt, ihrer Bewohner, insbesondere der Frauen einzuflechten. Amour sucht nun eine Dame, der er jenes Herz anbieten könnte. Doux Regard überbringt es einer solchen von grofser Schönheit. Die Gabe wird angenommen. Der Dichter beschreibt sofort die Reize der Dame, welche diejenigen aller anderen übertreffen. Ihren Namen indessen will er verschweigen, obwohl er ihn errathen läfst, indem er sagt, dafs er vollkommen für diejenige passe, die ihn trage, dafs er sechs Buchstaben habe, deren einen er ausspreche, so oft er seufze. Aber die Dame ist so hohen Standes, dafs er niemals etwas hoffen kann. Nur der Tod kann ihm Linderung gewähren; ihn ruft er um Befreiung von den Schmerzen an, die ihn Tag und Nacht bestürmen. Da dringt Raison in ihn, diese schöne Dame zu verlassen, aber er will sich nicht von ihr trennen. So soll er ihr wenigstens seinen Jammer klagen. Allein auch ein Geständnifs wagt er nicht, aus Furcht, ihr zu mifsfallen; ja er hat nicht einmal den Muth, mit ihr zu sprechen. Endlich entschliefst er sich, ihr einen Boten zu schicken: es soll dieses das Gedicht sein, in welchem er alle seine Qualen schildert. Da führt ihm Amour die Dame zu, die ihm ihre Neigung schenken will, unter der ausdrücklichen Bedingung, dafs er das Geheimnifs streng bewahre. Nachdem Amour sie wieder in ihre Wohnung geleitet, mufs auch sie ihr Herz weggeben, und Amour schickt es dem Liebenden durch die Botschaft von Contenance, Subtile Pensée, Simplicité, Loyauté, Mesure und Pitié. Durch diese Boten soll er Kunde erhalten von den Leiden der Dame, und durch ihre Zahl, sechs, soll die Dame bezeichnet werden, deren Name ebenso viele Buchstaben enthält. Die Boten singen ein Liedchen, dessen erster Vers die Gefühle der Dame ausdrücken soll. Subtile Pensée übergibt dem Liebenden das Herz und schlägt ihm eine Zusammenkunft vor. Simplicité fordert ihn auf, nicht damit zu zögern. Loyauté erinnert ihn, zu besserer Gewähr, an jene Birne. Mesure bestätigt singend Alles, was die andern gesprochen. Endlich macht Pitié ihn darauf aufmerksam, dafs allzu

langes Schweigen Alles verderben kann. Trotzdem, dafs die Boten sämmtlich in ihn dringen, nimmt er immer noch Anstand. Contenance begibt sich zu der Dame zurück, die sie in Nachsinnen versunken findet, und der sie nun die Hingebung ihres Geliebten entdeckt, welcher sich indessen nicht zu erklären wagt, ohne guter Aufnahme versichert zu sein. Sie willigt ein; denn Amour überzeugt sie dadurch, dafs der Name ihres Geliebten aus zwei Silben und sechs Buchstaben bestehe, wie ihr eigener; wenn er die sechs Buchstaben umwende, bis er ein b finde, werde er in lateinischer Sprache angedeutet sehen, dafs sie wirklich die seinige sei. So kommt denn Contenance wieder zu dem Liebenden mit einem Briefchen, das die Bestätigung seiner Wünsche enthält. Darauf zieht sich der Bote zurück, der Liebende aber überläfst sich in der Einsamkeit seinen Träumen; durch das Herz der Dame, das er in Verwahrung hat, erfährt er, was diese leidet. Dennoch aber würde er nicht wagen, ihr seine Neigung zu bekennen, wenn ihm Amour als Begleiterin nicht eine Nachtigall geben würde, deren Gesang den Zustand seiner Seele ausdrückt. Darauf versprechen sich die beiden Liebenden gegenseitige Treue; der Verfasser aber bittet seine Dame, die Verleumder und Neider nicht zu hören, und schliefst folgendermafsen:

Sachez, tant com durra li mondes,
Sera en boche et en memoire
Toux jorz li romanz de la poire,
Qui des amanz a dist la poire.
Bien devroit amer par amors,
Qui de cest romanz set les tors.

Eine Erklärung des Namenräthsels, die in der Histoire littéraire de la France nicht versucht ist, hat mir gleichfalls Herr Dr. H. Michelant vorgeschlagen, und ich verfehle nicht, dieselbe nebst einigen anderen Bemerkungen mit dessen eigenen Worten schliefslich mitzutheilen: „Je ne sais, si le nom de la dame est bien, comme je le crois, Blanche ou en 6 lettres Blance ou Bianca; mais il est certain, que le nom de l'amant est Tibaut, composé de 2 syllabes et six lettres. En le retournant jusqu'au *b*, on a: tua, *tua* qui en Latin signifie bien: la tienne. J'ajouterai, que sur le m. 7995 on trouve un assez grand nombre de vignettes représentant les deux amants. La dame porte une robe d'azur semée de fleurs de lys d'or, avec une ceinture de gueules à losanges d'or, en tête une couronne de reine. L'amant porte la cotte semblable à la robe de l'amante, sur la tête un simple heaume. Ce msc. plus ancien que le 319 paraît contemporain du poëte. Comme le poëme renferme un assez grand nombre de chansons indiquées par le 1. vers, on pourrait vérifier, si elles ne sont pas en effet de Tibaut comte de Champagne, qui a passé pour l'amant de la reine Blanche, ce qui donnerait bien plus de valeur au poëme."

Tübingen, 24. August 1859. Wilhelm Ludwig Holland.

Jahresberichte.

I.

Die *englische Nationalliteratur* im Jahre 1859.

Es ist schwer, die englischen Geistesproducte eines grofsen Jahres zu sichten, die besten von den mittelmäfsigen und schlechten zu unterscheiden, erstere übersichtlich zusammenzustellen und das öffentliche Urtheil darüber beizugeben. Die Schwierigkeit wird noch durch die hier erforderliche Kürze vermehrt. Gleichwohl gehen wir mit Vertrauen auch dies Mal an unsere Aufgabe, da wir die hauptsächlichste Verantwortlichkeit für Lösung derselben von uns auf die englische Presse werfen, deren Urtheile wir unserem Berichte zu Grunde legen [1]). Die Masse der Materialien ist freilich sehr grofs und setzt Jeden, der gewissenhaft das Bedeutendere und Bessere auswählen will, in nicht geringe Verlegenheit. Hier nun mufs uns der Umstand zu Gute kommen, dafs wir seit zehn Jahren mitten in London, dem Brennpunkte auch alles literarischen Lebens, mitten in der Literatur und in mannichfaltiger Berührung mit Schriftstellern und Dichtern leben. Unter solchen Verhältnissen lernt man manche Leitsterne kennen, die vor Irrwegen schützen und auf den rechten leuchten. Unwillkürlich hat man erfahren, welche öffentliche Organe diesen oder jenen Literatenkreis vertreten, begünstigen oder bekämpfen; welchen man besondere Gründlichkeit und Unparteilichkeit zutrauen darf u. s. w. Auch geben wiederholte mündliche Unterhaltungen und Discussionen mit Kritikern, Literaten und Leserinnen (dem vorzüglichsten Publikum schöngeistiger Literatur) nach und nach mehr Halt und Sicherheit in Auswahl und Urtheil. Und so läfst sich wohl auch aus einer fast unabsehbaren Masse literarischer

[1]) Und zwar bei der grofsen Menge und Mannichfaltigkeit derselben, in der Regel ihre mittleren Resultate; ausnahmsweise nur werden wir solche Kritiken speciell hervorheben und citiren, welche uns ganz besonders gründlich und unparteiisch erschienen. Wo der Berichterstatter aber mit eignem Urtheile heraustritt, wird es auch immer als solches bezeichnet.

Erzeugnisse und einer noch viel gröfseren von Abhandlungen und Kritiken darüber ein Ergebnifs gewinnen, das in gedrängter Kürze eine Vorstellung von den besten und besseren Producten eines ganzen Jahres und das wesentliche öffentliche Urtheil darüber gibt.

Die englische Literatur des vorigen Jahres hat nichts wesentlich Neues producirt, insofern sie sich durchweg innerhalb ausgebildeter Ideenkreise und Anschauungen hielt, die in einer so alten Kultur und ungeheuer reichen Literatur bereits in allen Winkeln, Höhen und Tiefen, welche auf der jetzigen Bildungsstufe der Menschheit zugänglich wurden, in den verschiedensten Formen zur Darstellung kamen. Aber die ideelle Atmosphäre ist sehr reich, weit und noch der mannichfaltigsten Modificationen und Metamorphosen fähig. Und in dieser Beziehung lieferte das Jahr neben der Masse des Ausgemünzten und Hergebrachten mehrere sehr erfreuliche neue und frische Erzeugnisse. Namentlich ist es die herrschende, überreich wuchernde Form des Romans [1]), die sich in mehreren Neuigkeiten bedeutend über den Conventionalismus und die Mittelmäfsigkeit früherer Jahre erhob. Der alte Meister englischer Romancomposition gab der Welt nach beinahe vierzigjähriger, erfolgreicher Production sein vollendetstes Werk. Neben ihm gewann eine bisher unbekannte Dame den ersten Preis in der verhältnifsmäfsig neuen realistischen Anschauungs- und Behandlungsweise, die auch durch Leistungen Anderer mehrfach bereichert und weiter ausgebildet ward. In der Lyrik und versificirten Literatur war der Laureatus Englands mit seinem umfangreichsten Gedichtscyclus zu begrüfsen, wenn auch nicht mit unbedingter Anerkennung. Die Dichter um ihn und unter ihm bekundeten durch mehrfache schmerzliche, satirische, verzweifelte oder mifstönende Klänge nur die Ungunst der Zeit gegen die Poesie, die in einem Lande mit 400,000,000 Menschenkraft in Form von Dampfmaschinen, voll dichter, scharf concurrirender, sich gegenseitig drängender und hindernder Bevölkerung, voll

[1]) Nach Prof. Masson erschienen seit „Waverley“ über 8000 Romane in mehr als 7000 Bänden.

alter, drückender Gegensätze und socialer Uebel, voller Conventionalismus und Hypokrisie, voller Hafs gegen Neuerungen und alter Zustände müde, nur noch mühsam Hippokrenes für den Dichter, olympische Höhen für geniale Gedankenadler entdecken kann. Ein Dorfbriefträger im paradiesischen Devonshire konnte noch aus eigner Lust singen, wie die Lerche, aber die andern Dichter sind alle mehr oder weniger „intellectualisirt" (*intellectualised*) und klagen oder spotten in bitteren Reflexionen. Dramatische Poesie für das Theater gibt's gar nicht mehr. Die Bühne ist *nuisance*, öffentliches Aergernifs geworden. Die Kraft der alten Ideen und der englischen Geschichte ist durch den verfallenden „Parlamentarismus" gelähmt und gebrochen, und neue Ideen, neue Geschichte produciren noch keine dramatischen Stoffe und Dichter. Unter solchen Verhältnissen gedeiht nur reflectirende, descriptive, schildernde Literatur, die sich gröfstentheils in den Roman kleidet, und nur nebenher direct als solche auftritt. Erscheinungen letzterer Art waren ziemlich zahlreich, einige davon erheben sich über Hergebrachtes, und ein neuer Londoner „Boz"[1]) zeigte viel Selbständigkeit und Genialität in Stoff und Form.

Dies sind zunächst die Hauptzüge aus der englischen Literatur des vorigen Jahres, die wir nun in ihren einzelnen Abtheilungen revidiren. Wir beginnen mit den Erscheinungen erster Klasse hintereinander und lassen dann die übrigen abtheilungsweise folgen.

Das eigentliche epische Gebiet der Poesie wurde durch den lorbeergekrönten Dichter Englands, den Poeta laureatus Alfred Tennyson, den Meister der „intellectualisirten Poeten", den „Dichter der obersten Zehntausend" bereichert. Die schon ein Jahr früher erwarteten „Königs-Idyllen"[2]) erschienen endlich für die Saison des vorigen Jahres und bildeten eine Zeit lang das eigentliche höhere Salon-Ereignifs. Publikum und Kritik bekundeten aber

[1]) *G. A. Sala* s. weiter unten.

[2]) Idylls of the King. By *Alfred Tennyson*, Poet laureate. London: Moxon and Co. Berlin: Asher and Co.

trotz aller Autorität, die der einmal „etablirte“ Ruhm in England mehr geniefst, als irgendwo, eine unverkennbare Enttäuschung. Die Königs-Idyllen sind eine poetische Verarbeitung des romantischsten Sagenstoffes von Arthur und der Tafelrunde, welchem besonders auch Immermann's „Merlin“ seinen mystischen Reiz und seine poetische Tiefe verdankt. Der erste und eigentliche Dichter Englands hat diesen sagendichterischen Schatz nicht recht zu benutzen gewufst und ihn theils verflacht, theils zersplittert. Seine vier Legenden, in poetischer Prosa reimlos und oft sehr gezwungen erzählend und schildernd, fallen ganz auseinander, und ihre poetische Schönheit beschränkt sich gröfstentheils auf eingestreute *lyrische* Ergüsse. Tennyson ist ein Lyriker und als solcher unübertrefflich, hiefs es; aber für die Ausdauer und die schöpferische Architektur eines Epos fehlt es ihm an Kraft, Talent und Genius. Die Handlung ist arm und nüchtern und in den Motiven macht sich gar gelegentlich Unbeholfenheit geltend. Kurz als Epos wurden die vier Legenden als wesentlich verfehlt bezeichnet. Ein Kritiker behauptete aus sicherer Quelle, Tennyson habe endlich einmal dem Vorwurfe begegnen wollen, dafs er kein dickes Buch auf einmal füllen könne. Deshalb habe er seine Lyrik diesmal mit ausfüllender poetischer Prosa bereichert. Die um ein Jahr verzögerte Veröffentlichung verschuldeten Freunde des Dichters, welche in der zweiten Idylle „Vivien“ (Liebe mit Merlin) Anstöfsiges gefunden hatten. Nach langer Prüfung und Berathung übergab sie der Dichter ganz unverändert der Oeffentlichkeit.

So war das öffentliche Urtheil über die Königs-Idyllen im Ganzen durchweg nur auf Grund der *lyrischen* Perlen darin voller Anerkennung und Bewunderung. Einzelne lyrische Theile hob man selbst als Meisterklänge des Dichters und die Abschieds- und Vergebungsscene des Königs Arthur und der schuldigen Königin als das Gewaltigste und Ergreifendste hervor, was je in englischer Literatur erschienen sei [1]). Wir verweisen noch auf die besonders

[1]) Chambers' Journal vom 9. Juni.

ausführlichen Beurtheilungen in *Blackwood's Magazine* von S. 620 [1]) und im *Quarterly Review* von S. 481 an, wo von dem Ausspruche Caleridge's ausgegangen wird: „As to Arthur, you could not by any means make a poem on him national to Englishmen. What have we to do with him?"

Während der lyrische Dichterkönig sich in der Wahl seines Stoffes vergriff und in der Ausübung seiner Dichtergabe auf falsche Wege gerieth, baute der „magnus Apollo" [2]) in dem überaus zahlreichen Heere der Muse des Romans seinen gelungensten Ruhmestempel auf. Sir E. Bulwer Lytton's vierbändiger Roman: *What will he do with it?* [3]) ist unter den zahlreichen Werken gleicher Gattung wie von seinen eigenen Romanen, die er seit beinahe vierzig Jahren immer mit Geschick und Erfolg der Oeffentlichkeit übergab, der gelungenste und beste, der kraftvollste, der künstlerisch vollendetste in jeder Beziehung. Mag man ihn als Schilderung und Gemälde, als Geschichte und Handlung, als Lection betrachten, er erscheint immer vollständig und vollendet. Er hat die allerverwickeltste Handlung ganz über das übliche Maſs ausgedehnt; dabei bleibt er in den verwegensten Verwickelungen klar und einfach und so durchaus Meister jedes Details, daſs man nach Durchlesung der vier Bände und Verfolgung der verworrendsten Fäden der Intrigue sich leicht und klar jedes einzelnen Zuges, jeder Situation und Scene erinnert. In Wahrheitsfülle und Weisheit, in dichterischer Empfindung und der Kraft, Herzen zu rühren und zu veredeln, stehen Fielding und andere Romandichter weit über ihm; aber in der Meisterschaft der Construction, in der Herrschaft über die verwickeltsten Combinationen der Handlung hat Bulwer nicht seines Gleichen. Es ist erstaunlich, wie er ein groſses Ganze von Plan zu fassen, zu entwickeln, zu halten, mit welcher Leichtigkeit er Labyrinthe von Verwickelung zu erfinden und sich hindurch zu arbeiten weiſs, um alle

[1]) Wo keine Jahreszahl genannt ist, wird immer 1859 verstanden.

[2]) Athenaeum 114. National Review 280. Literary Gazette 109.

[3]) What will he do with it? By *Pisistratus Caxton*. 4 vols. London and Edinburgh: Blackwood and Sons.

Wirren und Verwickelungen mit grofser Ueberraschung und Wirksamkeit zu Einem Ergebnisse zu treiben und zu führen. Bulwer Lytton ist kein Dichter, kein Genie, aber das glänzendste Beispiel, bis zu welchem Grade von Vollendung, Glanz und Meisterschaft das reich ausgestattete *Talent* auf dem Gebiete der Dichtkunst und des Genies selbst sich emporarbeiten kann. Es fehlt ihm an Inspiration, keine Muse flüstert ihm in's Ohr; die höchsten Wonnen und Schmerzen des Dichters sind ihm fremd. Deshalb ist es ihm auch nicht gegeben, aus den Tiefen des menschlichen Herzens und der Geschichte Grofses, Gewaltiges, Erschütterndes, Erhebendes zu schöpfen und seinen Lesern Genüsse zu bieten, die blofs aus dem einsamen Dichterherzen quellen. Seine Muse war und ist der Ehrgeiz. Um Ruhm zu ernten, in der Welt, in der Literatur, in der Gesellschaft, in der Politik hoch und glänzend in Ehren zu stehen, trieb er tagtäglich mit grofser Anstrengung und Ausdauer so zu sagen Gymnastik mit seinem Talente, und brachte es zu einer Vollendung, mit der er Mächtigeres, Bestechenderes zu leisten vermag, als das sich selbst sich lässig überlassende Dichtergenie. Während wir aber bewundern und staunen und uns seine merkwürdige Gewalt der Erfindung, Construction, Verwickelung und Enthüllung spannender Handlung hinreifst, fühlen wir doch am Ende ein gewisses Unbehagen, ein Frösteln im Herzen, weil wir unwillkürlich oder mit Bewufstsein die Wärme und Gluth eines edeln Dichterherzens vermissen. Nur ein ausgebildeter Virtuose konnte das Geheimnifs der Abstammung Sophie's in seinem letzten Romane so lange hin- und herspielen lassen und den Leser darüber in Unruhe und Spannung erhalten, um ihn zuletzt doch durch einen Blitz des Unerwartetsten zu überraschen; dagegen ist Darrel, der eigentliche Held, als vollständig verfehlt bezeichnet worden. Er ist kein Wesen mit Fleisch und Blut, geschweige ein Held, nichts als die Sprechmaschine für „Bulweresken“ — die eine Art Stich- und Sprichwort für einen gewissen cynischen, vornehmen, malcontenten und egoistischen Sinn und Standpunkt in der englischen Literatur geworden sind. Diese

„Bulweresken", drehen sich um Erfolg und Ehre ben, um scharfsinnige Urtheile über Menschen und Gesellschaft, Kirche und Staat, in denen aber weder sophische Wahrheit, noch praktische Weisheit, am wenigsten Edelmuth und Schönheit liegt. — Neben dem verfehlten Darrel macht sich dagegen „Old Waife", obgleich Nebenfigur, als einer der gelungensten Charaktere geltend.

Bulwer, der magnus Apollo unter den Romanschreibern, hat sich durch sein letztes Werk als der vollendetste englische *Virtuose*, als bewundernswürdiger Meister über alle *technischen* Mittel erwiesen. Wie aber der gröfste Meister in der Ausführung einer Beethovenschen Tondichtung dadurch noch kein Beethoven wird und ihm Alles fremd und unzugänglich beiben kann, was Beethoven empfand und schuf; wird auch Bulwer trotz seiner glänzenden literarischen Wirksamkeit von den Höhen des Parnasses ausgeschlossen bleiben, welche Kritik und Aesthetik und das richtige und richtende Gefühl der Menschheit nur wirklichen Dichtergenien einräumt. Bulwer ist und bleibt eine egoistische kalte Gröfse in der Literatur, wie im Leben und in der Politik, unter deren privilegirte parlamentarische Gröfsen er sich eingekauft hat, um Grundsätze zu verkündigen, vor denen jedes edle Herz, jeder klare Kopf zurückschreckt, da sie dem Egoismus und den Parteiinteressen auf Kosten des Gemeinwohls *Protection* und Schutzzoll zu sichern streben.

Auf ganz andern und viel edleren Grundlagen beruht der Ruhm und die Popularität des demnächst bedeutendsten Romans dieses Jahres: *Adam Bede*[1]), von George Eliot, einem damals so unbekannten Namen, dafs Niemand eine weibliche Feder dahinter vermuthete, was freilich um so schwieriger sein mochte, als die Dichtung zugleich ein ganz ausgeprägtes Muster der sogenannten „muscularen Poesie" war. Unter „muscularer Poesie" versteht man

---

[1]) Adam Bede. By *George Eliot*, Author of „Scenes of Clerical Life", 3 vols. pp. 780. London and Edinburgh: Blackwood and Sons.

spöttischer Weise die naturalistische Behandlung und Anschauungsweise, welche sich neuerdings gegen die conventionelle, idealisirende und vornehmthuerische Romanschreibung, in welcher es ohne Lords und Ladies des höchsten Ranges gar nicht geht, heilsam geltend macht. Adam Bede ist ein activer Baumeister, ein „Builder", der den Bau von Häusern leitet, aber zugleich von früh bis in die Nacht immer selbst mehr arbeitet, als die besten seiner Leute, also ein „Tradesman", der bisher in der englischen Literatur nur untergeordnete, komische oder verächtliche Rollen spielen durfte. Hier ist er der Held und zwar des besten und genialsten Romans, klar und deutlich und glorienhaft ausgemalt in seiner gewaltigen Muskelkraft, seiner breiten Männerbrust, seinem physischen und intellectuellen Männerstolze, vor dem die gelungensten Helden der conventionellen Romane, die „bulweresken" und „byronisirten" hochgebornen Taugenichtse, Cyniker oder Ideale in ihrer aufgeputzten Gröfse pygmäenhaft verschwinden. Dieser Held steht zugleich mitten im wirklichen, faktischen, gemeinen Leben, das mit einer solchen niederländischen detaillirten Treue und Individualität ausgemalt und geschildert ist und in seinen Hauptscenen und Charakteren so reich, frisch und warm, so italienisch klar in seinen Farben und Umrissen sich hervorhebt, wie es nur dem besten Dichtertalente in Schöpfungen höchsten Ranges gelingt. Diese geniale Realistik, oft erheitert und lächelnd in dem glücklichsten Humor und der gelungensten Satire über die Verschrobenheiten der englischen wirklichen Lebens- und Anschauungsweise, konnte man nur einem männlichen Dichter bester Art zuschreiben. Wie ein Wunder lief deshalb später die Nachricht durch die Oeffentlichkeit, dafs der Verfasser von Adam Bede eine Dame sei: *Mifs* George Eliot, denn von der *englischen* Kritik, die in solchen Dingen discreter als die französische und deutsche ist, wird dieser *nom de plume* noch immer respectirt, obschon der bürgerliche Namen der Dame (*Mifs Evans*) längst bekannt ist. Verschiedene Gerüchte über männliche Hilfe arteten in Zeitungsgeklatsch und hin- und herspielende Polemik

aus, die aber spurlos verschwand, so dafs Mifs George Eliot als Verfasserin des besten und genialsten Romans neuester realistischer Schule berühmt und populär stehen blieb. Wenn Bulwer und Romanschreiber seiner Art durch bestechenden Stil und meisterhafte Verwickelung der Handlung zu fesseln und zu wirken wissen, so ist es hier gerade umgekehrt die Sache, die Person, das Bild in seiner Ruhe, was uns interessirt und bezaubert. Die Dichterin sieht mit durchdringendem Blick, aber auch mit Liebe in das Innerste der Dinge und Menschen und weifs warm und lebenswahr zu sagen und zu zeigen, was sie an den alltäglichsten Erscheinungen Interessantes, Komisches, Edles, Schönes entdeckte. Das erheitert, erwärmt und befriedigt den Leser durch einen Genufs, den nur wahre Poesie gewähren kann. Dabei ist das Gefühl der Entfesselung von den vielfach verbrauchten conventionellen Romanfiguren, sowie die in das Bürgerrecht der Poesie aufgenommene gemeine Wirklichkeit nicht zu übersehen, wenn man sich erklären will, wie das Werk einer Unbekannten sich plötzlich zu dieser Berühmtheit und Popularität zu erheben vermochte [1]).

Unter der in Verlegenheit setzenden Menge der übrigen Romane fanden natürlich die von anerkannten Namen zunächst die gröfste Beachtung. Im Durchschnitt stellte sich aber heraus, dafs sie hinter den durch frühere Werke begründeten Erwartungen zurückblieben. So schildert Geraldine E. Jewsbury in *Right and Wrong* [1]) mit viel weggeworfener Liebe einen französischen Bösewicht von heimlich verheirathetem Mönche und sucht mit vieler Mühe für ihn zu interessiren, aber ihre sonst reinere, phantasiereichere Feder versagt ihr den Dienst bei dieser undankbaren Arbeit.

Mifs Channell, beliebt als Verfasserin von *Mary Powell,* hat ihrem Namen durch *The Day of Small Things* [2]) Ehre gemacht und namentlich die vielverkannte Wahrheit,

---

[1]) Right and Wrong. By *Geraldine E. Jewsbury.* 2 vols. pp. 620. London: Hurst and Blackett.

[2]) The Day of Small Things. By the author of „Mary Powell". pp. 240. London: Hall, Virtue and Co.

dafs Freiheit, Selbstregierung weder bei Individuen noch in Staaten ohne *Selbstverläugnung* möglich ist, zu wirksamer Anschauung gebracht, aber der Roman hat bedeutende Schwächen in der Composition und der Ausmalung von Charakteren.

Anthony Trollope, Verfasser der *Barchester Towers* und manches sonst beliebten Romans hat zwar auch in seinen *Bertrams* [1]) aufs Neue sein Talent kühner Zeichnung und lebensblutwarmer Schilderung bekundet, aber der Roman selbst bleibt hinter seinen früheren zurück. Die Handlung ist matt und das Pathos derselben: Heiligkeit der Geistlichkeit gegenüber der sündigen Advokaten- und Juristenwelt, ist äufserst fade und ohne alle logische Schärfe, so dafs es an den bornirten, conventionellen Standpunkt der Engländer in dieser Sphäre erinnert.

Der fruchtbare Charles Reade [2]) hat unter dem gesuchten Titel: „Lieb mich wenig, lieb mich lang“ [3]), eine Art Fortschritt in seiner schriftstellerischen Thätigkeit gemacht, insofern er sich hier freier von früheren Extravaganzen und leichtfertigen Sprüngen hielt und die mehr psychologische, äufserlich wenig effectreiche Handlung, die im Grunde aus weiter nichts besteht, als dafs eine von drei Männern geliebte und begehrte Frau nach vielen Schwankungen den Einen und Rechten auszufinden weifs und wählt, in ruhiger und fesselnder Weise zu ver- und entwickeln verstand.

In diesen Romanen macht sich der naturalistische, in der Malerei „praeraphaelisch“ genannte Standpunkt mehr oder weniger augenfällig und angenehm geltend. Stärker und kräftiger tritt er in der Verbrecher- und Deportations-Romantik: *The Broad Arrow* [4]), von einer weiblichen Feder, auf. Es ist die Geschichte eines „Lifer“ d. h. zu lebenslänglicher Deportation Verurtheilten, die sich auf That-

---

[1]) The Bertrams. A Novel. By *Anthony Trollope*. 3 vols. London: Chapman and Hall. 940 pp.

[2]) S. über ihn Bd. I, p. 413.

[3]) Love me Little, Love me Long. By *Charles Reade*. London: Trübner and Co. 730 pp.

[4]) The Broad Arrow, being Passages from the History of Maida Gwynham, a Lifer. By *Oliné Keese*. London: Bentley. 3 vol. 880 pp.

sachen gründet und nur romanhaft eingekleidet ist. Die Schilderung des Lebens und der Leiden der Transportirten in Tasmania, besonders in Hobart Town, ist ungemein frisch, anschaulich, lebenswahr und detaillirt und hat dadurch schon ihren Werth, der aber noch durch die Schlüsse, Folgerungen und Mahnungen, die sich für die Verbrecherfrage in England daran knüpfen, bedeutend gehoben wird.

Einer der entschiedensten Vertreter der Realistik, Barrowcliffe, ist in seinem Romane *Trust for Trust*[1]) noch weiter gegangen, als in *Amberhill* u. s. w. In seiner starken Färbung und kühnen, wirklichkeitsgetreuen Malerei, schildert er einen so kaltblütigen und schamlosen, consequenten Schurken, daſs man kaum an diesen Grad von Verworfenheit im wirklichen Leben glauben mag und lieber zu dem Vorwurfe Zuflucht nimmt, die Wirklichkeit sei hier wieder umgekehrt in's Häſsliche idealisirt, was in keiner Form Aufgabe der Poesie sein kann. Und hier liegt die Gefahr für die Naturalisten, Realistiker und Praeraphaeliten, die auch bereits, in ihrer Reaction gegen den abgeleierten, conventionellen Idealismus, vielfach in übertriebene Caricatur häſslicher Wirklichkeit versank. Es ist daher kein Wunder, daſs sich gegen diese realistische Reaction wieder eine neue geltend macht, die freilich zugleich in eine Verirrung anderer Art krankhaft auszuarten scheint, in den Cultus des alten Glaubens an Geister, Erscheinungen und „Nachtseiten der Natur“. So haben wir „Geister- und Familien-Legenden“[2]) von der Verfasserin der „Nachtseite der Natur“, Mrs. Crowe, und andere literarische Producte zu beklagen, erstere besonders deshalb, weil die Verfasserin ihr vortreffliches Erzählungstalent für diese krankhafte Richtung verwendet. Henry John Lester[3]) benutzte diesen Aberglauben auf eine geschickte und unterhaltende Weise zu einem Romanstoffe und schilderte na-

---

[1]) Trust for Trust. By *A. J. Barrowcliffe*, Author of Amberhill. London: Smith, Elder and Co. 3 vol. 880 pp.

[2]) Ghosts and Family Legends. A volume for christmas. By Mrs. *Crowe*, London: Hall, Virtue and Co. 340 pp.

[3]) Struggles in Falling. By *Henry John Lester*. London: Bentley. 380 pp.

mentlich die Betrügereien und Geistesverirrungen, die sich an Magnetismus, Mesmerismus und Clairvoyance knüpfen in spannender Handlung mit mancherlei psychologischen Studien und Beobachtungen, die zusammen eine eben so spannende Lectüre ausmachen, wie sie durch Bloſslegung und Erklärung der betreffenden Verirrungen von praktischem Nutzen sein mögen.

Unter den Romanschriftstellern, die zum *ersten* Male auftraten, machten sich auch weibliche Federn wieder vorzugsweise geltend. Man rühmte Miſs Power's *Nelly Carew* [1]) als ein anmuthiges, geniales, lebenswahres Gemälde menschlicher Leiden, Freuden und Abenteuer, *The Verneys* [2]) von Miſs Mary Smith als das Erstlingsproduct eines vielversprechenden Talents, obwohl sie im Departement der „Religion“ gegenüber ihrem „Genius“ die Schwächen und bornirten Vorurtheile des englischen Publikums theile, und sich so der Aufgabe nicht gewachsen gezeigt habe, durch höhere Einsicht, Poesie und wahren christlichen Geist gegen die überaus bornirte, nüchterne und poesielose englische Kirchlichkeit Geist, Schönheit und Liebe geltend zu machen. Viele andere Damen, die zum ersten Male mit Romanen an die Oeffentlichkeit traten, wurden theils mit kurzen, lächelnd mitleidigen lobenden Bemerkungen, theils mit ungalanten Zurückweisungen abgethan. Vielleicht war dieses und jenes junge Talent unter ihnen, das nur wegen der die Kritiker ärgerlicher machenden Menge und Masse von Romanen, die sich auf dem Büchertische häufen, ungebührlich abgespeiset oder übersehen ward; sonst aber gilt es leider, daſs unter der sich immer mehr häufenden Masse von Romanen die Mittelmäſsigkeit und die Langeweile eine gar zu groſse Rolle spielen, und gute oder gar geniale Erzeugnisse, wenn sie sich nicht als Erstlinge zugleich durch besondere Fürsprache einem Verleger empfehlen, in Manuscripten lange von Firma zu Firma trei-

---

[1]) Nelly Carew. By *Marguerite A. Power*. 2 vol. 600 p. London: Saunders and Otley.

[2]) The Verneys; or: Chaos dispelled. A Tale of Genius and Religion. By *Miss Caroline Mary Smith*. London: Hall, Virtue and Sons.

ben, bis sich vielleicht einmal ein gutes Auge für deren Verdienste findet.

Die Zahl der Romanschriftsteller scheint sich nicht so bedeutend vermehrt zu haben, als die der weiblichen Collegen. *Gilbert Midhurst M. P.* von Howard[1]) wurde als eine geschickte Verarbeitung und Personification moderner englischer Zustände und öffentlicher Fragen lobend hervorgehoben. Der Held Montague ist ein hübsches Beispiel des Mannes von Welt in der jetzigen höheren englischen Gesellschaft. Unter seiner Leitung wird Gilbert *M. P.*, Parlamentsmitglied. Dabei wird der Leser in manche Geheimnisse der politischen Klassen- und Partei-Intriguen der „obersten Zehntausend" eingeführt. *Varium*[2]) von einem Ungenannten bringt in leichter, lockerer Romanform die Ergüsse eines jugendlich Sehenden und Geniefsenden mit pikanten, „bulweresken" Ausbrüchen und Beleuchtungen über allerlei Dinge, Menschen und Zustände. Der Flufs des Stils und der Empfindung ist angenehm, geistreich spielend, zuweilen kräftig und ergreifend. — Zu dieser jugendlichen, übermüthigen Art gehören auch *Rocks and Shoals* vom Capitain Lovesy[3]), dessen Name sich vorher noch nicht literarisch präsentirt hatte und welchem nun plötzlich eine wahre Pallas Athene von Dichtung aus dem Haupte gesprungen zu sein schien. Der Roman ist voll köstlichen, kaustischen Witzes, und die Abenteuer des Helden sind so reich an Komik und Humor, dafs man nicht selten in die ächte Heiterkeit und Freiheit des Geistes versetzt wird, welche wir nur der ächten vis comica immer verdanken. Sein Witz und seine heitere Auffassung des Lebens sind ganz eigener Art, und wenn Einige an Thackeray, Andere an Dickens erinnerten, so sagt dies eben nur, dafs Vergleichungspunkte mit zwei Extremitäten zugleich etwas Eigenes anzeigen.

---

[1]) Gilbert Midhurst M. P. By *Charles F. Howard.* 2 vol. pp. 650. London: Hope.

[2]) Varium. London: Booth.

[3]) Rocks and Shoals. By Captain *Lovesy.* 2 vols. London: Westerton.

Das englische Schul- und Universitätsleben ist zwar viel ärmer an freier Bewegung und an Komik, als das deutsche, und als man überhaupt glaubt; aber in seinen Eigenheiten bietet es doch vieles Interessante und selbst Abenteuerliche. Dies wird uns in den *Foster-Brothers* [1]) von einem jungen Autor nach jedenfalls frischen und eigenen Erlebnissen in angenehmer und oft komischer Weise zur Anschauung geboten. Der Verfasser wird als eine sehr fähige, frische Hand unter der Brüderschaft der Romanschriftsteller willkommen geheifsen.

Dies etwa sind die hauptsächlichsten Romane, welche im vorigen Jahre unter der kaum zu übersehenden Menge von Neuigkeiten derselben Gattung besonders hervorgehoben wurden und in öffentlichen Beurtheilungen und beim Publikum die meiste Gunst erfuhren. Besondere Genialität und dichterische Kunst, wie man sie nach dem Muster der besten, klassischen Romandichter erwarten dürfte, mufs man in keinem derselben suchen, wiewohl *Adam Bede* in *seiner* Weise eine rühmliche Ausnahme sein mag. Einige noch bedeutendere Romane, die mit der Jahreszahl 1860 noch vor Anfang dieses Jahres erschienen, überlassen wir dem folgenden Jahresberichte, da man doch nicht immer ausfindig machen könnte, ob die Jahreszahl richtig, oder anticipirt worden war.

Descriptive, touristische und wissenschaftliche Erscheinungen fallen zwar nicht in das Bereich unseres Berichts; insofern aber einige derselben durch schöngeistige Form und literarisch bedeutenden Inhalt sich meistens unter den Gesichtspunkt literarischer Production stellen, dürfen sie nicht unerwähnt bleiben.

Ungewöhnliches Aufsehen machte die Abhandlung John Mill's über *Die Freiheit* [2]). Mill hat viel sogenannte philosophische Bücher und Broschüren geschrieben, worin er sich zwar nicht als Philosoph in unserm wissenschaftlichen Sinne (in welchem es keinen einzigen Philosophen in ganz Eng-

---

[1]) The Foster-Brothers; being a History of the School- and College-Life of the two young Men. pp. 430. London: Hall, Virtue and Co.

[2]) Liberty. By *John Stuart Mill*. London: J. W. Parker. Berlin: A. Asher & Co.

land gibt) bekundet, wohl aber als scharfsinniger Kopf der Beobachtung, und eigener Schlufsfolgerungen daraus. Das Buch über die Freiheit ist sehr melancholischer Natur und sucht die Befürchtung zu begründen, dafs das Individuum in seinem Bedürfnisse, selbständig und frei zu sein, von der Macht der Gesellschaft, der öffentlichen Meinung, des Conventionalismus und der Mode, verhindert, erdrückt, verschlungen werde. Es ist ein Protest des Egoismus gegen die Demokratie herrschender Ideen, Sitten, Gebräuche und Zustände, der in England allerdings seine grofse Berechtigung hat, da hier das Individuum als Bestandtheil gewisser Klassen und Schichten unfreier ist als vielleicht in den meisten Staatsgesellschaften, weil es sich in gröfster Aengstlichkeit von tausenderlei ungeschriebenen drakonischen Gesetzen der Etikette und Fashion abhängig macht und fühlt; aber diese mehr localen Rücksichten machen die Schlüsse, welche Mill zieht, nicht logisch, am wenigsten philosophisch. Sein Hauptargument, dafs die Menschen, die Gesellschaft, der Staat, nur in sofern berechtigt seien, die Freiheit der Bewegung und Handlung des Einzelnen zu beschränken, als die Pflicht des eigenen Schutzes (self-protection) erheische, nimmt dem Begriffe des Rechtes und des Gesetzes ganz seinen philosophischen und sittlichen Boden und läuft auf eine ebenso unlogische als unedle Anmafsung des egoistischen Individuums gegen die objectiven Mächte der Gesellschaft und des Staates hinaus. Wegen der vielen scharfsinnigen Raisonnements aber, geistreicher, treffender Beobachtungen und bestechender Sophismen, erregte das Buch viel Aufsehen und beschäftigte die Organe der Oeffentlichkeit vielfach, theils um es zu widerlegen, theils um diese und jene Passagen als treffend und geistvoll hervorzuheben.

Eine Schilderung *politischer Parteihäupter* von Owen Maddyn[1]), Peel's, Palmerston's, Disraeli's, Graham's, Gladstone's u. s. w. fand wegen ihres frischen, anmuthigen To-

[1]) Chiefs of Parties, Past and Present, with original anecdotes. By *Daniel Owen Maddyn*, Esq. 2 vol. pp. 600. London: Skeet. Berlin: A. Asher & Co. Athenaeum 540 ff.

nes und geistreichen Form ungewöhnlichen Beifall. Dasselbe gilt von der *Decade italienischer Frauen* [1]), mit Geist und Genie von *T. Adolphus Trollope* geschildert und mit vortrefflichen Porträts der berühmten geschilderten Italienerinnen des Mittelalters illustrirt. Es weht ein ächt italienischer Geist, wie ihn das Zeitalter der Mediciäer charakterisirte, durch das Buch, das sich zugleich durch seine glänzende Ausstattung für die Büchertische der „drawing rooms“ empfiehlt.

Der grünste und blühendste Zweig der englischen Literatur, der touristische, ward mannichfach aus allen möglichen Himmelsgegenden bereichert; da hier aber meist nur Stoff und Material in Betracht kommen und selten literarische Formenschönheiten dabei entwickelt werden, bleibt sie auch in der Regel aufserhalb der Grenzen unseres Bereichs. Nur wenn schöngeistige Schriftsteller von Profession auf diesem Gebiete auftreten, darf man zugleich literarisch ästhetischen Reiz erwarten. Dieser findet sich in der angenehm geschwätzigen und unterhaltenden Schilderung des Lebens und der Freiheit in Amerika von Charles Mackay [2]), der sich von seinen Redactionspflichten im Bureau der „Illustrated London News“ durch einen achtmonatlichen Ausflug nach den Freistaaten Amerikas und ein zweibändiges Buch darüber erholte. In stofflicher, belehrender Rücksicht gibt es natürlich viel werthvollere Bücher über Amerika; aber da man bei Mackay wie bei Dickens, auch wenn sie über Amerika schreiben, mehr *sie selbst* als Reisende bewundern und genießen will, sieht man nicht sowohl auf den Stoff, als wie sie ihn sehen und darstellen. Auch Harriet Martineau [3]) hat die Welt der Fabel und Erfindung verlassen um sich in der Pestluft englischer Kasernen und aus den Tod bringenden Fleischkesseln der Soldaten Stoff für ergreifende Schilderungen zu holen. Sie studirte die elende Lage und

---

[1]) A Decade of Italian Women. By *T. Adolphus Trollope.* 2 vols. pp. 880. London: Chapman. Berlin: A. Asher and Co.

[2]) Life and Liberty in America; or Sketches of a Tour in the United States and Canada in 1857—58. By *Charles Mackay.* 2 vols. pp. 680. London: Smith, Elder and Co. Berlin: A. Asher and Co.

[3]) England and her Soldiers. By *Harriet Martineau.* pp. 330. London: Smith, Elder and Co. Berlin: A. Asher and Co.

Behandlung der englischen Soldaten, besonders in Folge der Krimenthüllungen, um durch ihre Darstellung das Gewicht der öffentlichen Meinung für sie aufzurufen und Reformen, die beabsichtigt, aber verschleppt worden waren, wieder in Gang zu bringen und anderweitige zu fordern. Ihre Darstellung hat hier das Gepräge des genauesten Studiums und factischer Auseinandersetzung, dort erhebt sie sich zur strafenden Dichterin, um den Fluch Englands auf die Scheufslichkeiten, unter denen seine Vaterlandsvertheidiger massenhafter und elender sterben, als in der blutigsten Schlacht, herabzurufen. Im Wesentlichen macht aber ihre eben so gründliche, als anschauliche und sich oft zu dichterischer Kraft erhebende Darstellung einen erwärmenden und edlen Eindruck, da man die von ächtem Patriotismus und tiefem Mitgefühl ergriffene, praktisch und ernstlich Reform und Erlösung für die Unglücklichen erstrebende Frau und Dichterin nirgends verkennen wird.

Die Menge der Pamphlets und Broschüren über die verschiedensten socialen und politischen Fragen oder Uebel war, wie immer, sehr grofs, keine aber scheint sich als literarische Composition besondere Verdienste erworben zu haben, da sie fast immer nur in stofflicher Beziehung beachtet und beurtheilt wurden.

Eine nicht unbedeutende Rolle spielt auch die lokale Schilderungsliteratur. Namentlich bietet das ungeheuere London mit seinen furchtbar gehäuften und in den entsetzlichsten Extremen sich durch einander wirrenden socialen Zuständen, Ereignissen, Prachtscenen und unsäglichen Armuths- und Elendsmassen immer wieder neuen Stoff zu ergreifenden, bald tragischen, bald komischen Schilderungen und Bildern, die in Journalen als pikante Artikel und hinterher in selbständigen Bänden auftreten. Dickens hat hier als „Boz" durch seine „Londoner Skizzen" Bahn gebrochen. Seitdem ergingen sich viele auf diesem Wege, keiner aber in einer so eigenthümlich kaustischen und gepfefferten Weise als *Sala* [1]). Seine Schilderungen und Bilder

[1]) Vgl. über ihn Bd. I, p. 412.

erschienen lange hauptsächlich in den Household Words von Dickens, dann in andern Zeitschriften und endlich kurz hinter einander in zwei selbständigen Bänden: *Gaslight and Daylight* und *Twice Round the Clock*[1]). So oft und unaufhaltsam London auch geschildert worden ist, hat Sala doch immer wieder neue Stoffe gefunden. Aber auch alte erscheinen neu in *seinem* Tages- und Gaslichte, das am grellsten und hellsten in die engen Strafsen, Häuser, Hütten und Herbergen des Elends und der Verwahrlosung hineinbrennt, um haarsträubende Zustände und Scenen zu beleuchten. Sein Schilderungstalent hat einen kaustischen, bitter ironischen, schadenfroh enttäuschenden, outrirten Charakter; aber man fühlt immer, dafs er mit ächter Wärme des Erbarmens, mit dem Feuer der Entrüstung, mit seinem Herzblut schreibt. Dies fesselt uns in seinen oft zu wortreichen und witzübertriebenen Bildern und Schilderungen, obwohl die „Manier", das ewige Sprühen und Funkeln mit prägnanten Ausdrücken und geistreichen Abschweifungen, auf die Dauer leicht ermattet und ermüdet.

Diese descriptiv-schöngeistig-sociale Literatur, als deren Londoner Vertreter Sala die erste Rolle spielt, ist neuen Ursprungs und erfreut sich einer zunehmenden Menge von schriftstellerischen Talenten, von denen aber im Laufe des Jahres sonst keines sich besonders geltend zu machen wufste, insofern wir die ungeheueren Massen von zum Theil werthvollen und genialen Artikeln, welche die englische Tages-, Wochen- und Monatspresse verschlingt, hier ausschliefsen müssen.

Es bleibt nur noch übrig, die Lyrik und Literatur in gebundener Rede und endlich das Theater in den hauptsächlichsten Erscheinungen des Jahres zu betrachten.

Wenn, was an Alfred Tennyson und Mr. und Mrs. Browning[2]) sterblich ist, dahingegangen sein sollte, wird

---

[1]) Gaslight and Daylight with some London Scenes they shine upon. By *George Augustus Sala* etc. London: Chapman and Hall. — Twice Round the Clock or the Hours of the Day and Night in London. Illustrated with a Portrait of the Author and numerous engravings on wood, from drawings by William M'Connel. London: Houlston and Wright, Paternoster Row. pp. 390. Berlin: A. Asher & Co.

[2]) S. Bd. I, 401 f.

man nicht wenig Schwierigkeit haben, deren würdige Nachfolger zu entdecken. Allerdings fehlt es nicht an Poeten, welche die zu sehr gerühmten Reimer des vorigen Jahrhunderts beschämen, da die gemeinen Soldaten der Literatur jetzt sowohl stärker als besser sind wie ehemals; aber es fehlt an anerkannten Erben des Lorbeers, auf welchen vor einem Jahrhundert mindestens ein halbes Dutzend Ansprüche hatten. Jetzt haben wir keinen einzigen anerkannten legitimen Erben dafür und nur einige wenige präsumtive. In der Poesie ist es ein gröſseres Uebel, und weit mehr als im Kriege, eine Armee ohne Führer, als Führer ohne Armee zu haben: Qualität, nicht Quantität von Versen, ist's was wir verlangen. Der gebildete Mensch braucht nur wenige, aber diese wenigen gut. Wir finden kaum ein halbes Dutzend Dichter aus den letzten zehn Jahren, die Hoffnung gaben, daſs sie einmal „Laureats" Englands werden könnten. Und selbst von diesen haben einige, wie der Autor des „Festus"[1]), literarischen Selbstmord begangen. Von diesem halben Dutzend war in der Reihenfolge öffentlichen Auftretens Owen Meredith durch seine „Clytemnestra" und den *Wanderer* der letzte. Diese Dichtung: *The Wanderer*[2]) ist gut und obgleich ein Echo Browning's, doch ziemlich ebenso dramatisch stark und schilderungsfrisch, wie das Original. Zunächst hat man eine überraschende Gewalt über die Sprache, spielende Leichtigkeit des Verses und Reimes und jene vornehme Nachlässigkeit zu bewundern, die auf dem Bewuſstsein des Reichthums und der Sicherheit beruht. Ein gewisser Cynismus lachender Verzweiflung, dann wieder die Sprache Tennyson's und zuweilen vollendetste Form für den zartesten lyrischen Inhalt („The Chess-Board") geben dem genialen, leichtfüſsigen *Wanderer* einen gewissen modernen Reiz, den man gelten läſst und mit einem pikanten Behagen fühlt, während man sich des Eindruckes nicht erwehren kann, daſs er's sich doch als

---

[1]) Vgl. Bd. I, 401 und 405.

[2]) The Wanderer. By *Owen Meredith*. London: Chapman and Hall. Chambers's Journal No. 334. Literary Gazette p. 270 ff.

Dichter gar zu leicht gemacht habe. Die *Clytemnestra* berechtigte zu höheren Erwartungen, die er im „Wanderer" täuschte, noch mehr aber in seinem neusten Producte *Lucile*. Meredith, hinter welchem sich Robert Bulwer Lytton, Sohn des berühmten Romanschriftstellers, verbirgt, erinnert insofern an seinen Vater, als er mit dem höchsten Grade von Talent oft beinahe den Schein des Genius verbreitet, ohne doch in den Kreis dieser Geweihten zu gehören.

Im Gegensatze zu diesem „intellectualisirten" Dichtertalente, das im Wesentlichen mit geborgtem Lichte im Leben und der Literatur strahlt, leuchtet in eigenster, bescheidner, aber ächter Beleuchtung der „Postmann von Bideford", Edward Capern [1]), der sogenannte Naturdichter. Es ist seine zweite Gabe. Die erste wurde mit großser Anerkennung seines ächten Dichtertalents aufgenommen. Ein besseres Zeugniſs für ihn sind die Mädchen, Arbeiter und Kinder von Devonshire, welche seine Lieder auf den Feldern und Straſsen singen. Dabei ist er bescheidener Briefträger auf dem Lande geblieben, ohne sich durch Ruhm und Popularität verirren zu lassen. Seine neuen Lieder sind noch ebenso wahre und warme Ausströmungen ächten Gefühls in Liebe und Patriotismus, im Leben und Genieſsen mit der Natur und ihren üppigen Schönheiten in seiner Heimath, noch ebenso frisch, heil und herzlich, wie die ersten. Auch Bennett's Gedichte, „Gesänge von einem Gesangschreiber" [2]), wurden als klare, gesunde Ergüsse eines guten Dichtertalents rühmlich hervorgehoben. Es ist viel Musik darin, aber mehr Takt als Ton. Die Lieder des „Postmann" sind naturmusikalisch: man wird von selbst verleitet sie zu singen statt zu lesen. Bennett hat nicht diesen musikalischen Ton, aber dafür wird man durch anmuthige Farbentöne entschädigt, spielende Sonnenstrahlen, die auf der Oberfläche von Flüssen und Bächen zittern und uns erwärmen.

[1]) Ballads and Songs. By *Edward Capern*, rural Postman of Bideford, Devon. London: Kent and Co. pp. 186. Berlin: A. Asher & Co.

[2]) Songs by a Song-Writer. By *W. C. Bennett*. London: Chapman & Hall. pp. 150. Berlin: A. Asher & Co.

Die *Lyrics of Life* von Farrar[1]) wurden zwar vielfältig besprochen, aber fast nur um zu sagen, dafs der Verfasser des „Eric“ in dieser Lebenslyrik dem Verdienste des letzteren Werks[2]) wenig entspreche. Es ist mehr Bildung als Leben darin, mehr Gewandtheit als Poesie, und was seinen Geschmack betrifft, so hat er ihm auf dem Titel schon als „Fellow“ u. s. w. kein sehr glänzendes Denkmal gesetzt. Der Dichter empfiehlt sich schlecht durch das Anhängsel eines sehr üblichen Titels, der mit Lyrik und Poesie so wenig gemein hat, dafs er im Gegentheil eine Art Gegensatz dazu bildet. Von andern Dichtern, die sich bemerklich machten, fand wohl nur noch Warburton etwas wärmere Anerkennung. Seine *Jagdlieder*[3]) brachten neue frische Klänge und erquickenden Waldesduft, Genialität und Humor in die von Gefühlen und Gedanken abgehetzte Lyrik. Er singt männlich, kräftig aus gesunder Brust. Man hört den Wald rauschen und musiciren, das Jagdhorn klingen, das Weidwerk lachen und triumphiren. Auch die verschiedenen andern Gedichte sind gröfstentheils frisch und ermuthigend. Ein grofser oder nur höherer Dichter ist aber Warburton deshalb noch nicht. „Sporting“ ist jetzt seine Lust und Leidenschaft, dessen Kraft und List, dessen Kunst und Leben ihn begeistert, so dafs ihm das Singen hier nicht schwer wird. Ob er im Uebrigen die Tiefe und Schönheit der Empfindung, die hinreifsende Anschauung, die geniale Ideenfülle hat, die den Dichter ausmacht, müfste er wenigstens erst noch beweisen.

Eine grofse Menge anderer lyrischer und versificirter Neuigkeiten ward entweder ganz unbeachtet gelassen oder mit Spott und Entrüstung vom Parnassus gewiesen.

Poetische Tragödien oder Komödien, Epen, Bündel heroischer Oden und religiöser Lyrik oder sonstige flüchtige Erscheinungen in Versen häuften sich zuweilen so in

---

[1]) Lyrics of Life. By *F. W. Farrar*, Fellow of Trinity College, Cambridge (Cambridge: Macmillan). pp. 160. Berlin: A. Asher & Co.

[2]) S. über dasselbe Bd. I, p. 415.

[3]) Hunting Songs and miscellaneous Verses. By *Egerton Warburton*. London: Longman and Co. pp. 210. Berlin: A. Asher & Co.

den Redactionszimmern literarischer Blätter, dafs gar nicht mehr durchzukommen war, wie das Athenaeum einmal in einer Einleitung zu Referaten über poetische Dramen klagte. Dramatische Poesie, ohne Rücksicht auf Theater geschrieben, ist in ihrer Fülle und Menge insofern wenigstens noch ein Trost, als sie zeigt, dafs diese höchste Form der Dichtkunst noch nicht erstorben ist. Von den Bühnen ist sie ganz und gar verschwunden, geflohen in Schreck und Ekel vor einer beispiellos liederlichen und geistlosen Wirthschaft auf den Brettern, die einst die Welt bedeuteten, auf denen ein Shakespeare schritt. Aber so lange dieser dramatischen Poesie die Bühne, das Volk, der Beifall der Nation fehlt, hat sie keine Schwingen, keine Hippokrene, und so lange wird sie immer etwas Schwächliches, Krankhaftes, Unerquickliches behalten. Die Zahl dieser dramatischen Dichtungen war sehr grofs, aber keine konnte als gesunde Bereicherung der Poesie begrüfst werden. Richard Neal füllte seinen Band Gedichte gröfstentheils mit einer sogenannten klassischen Tragödie, *Codrus* [1]), und bekundete darin Geschmack und antike Gelehrsamkeit; aber die Handlung ist ohne dramatische Triebkraft und die Personen sprechen wie hohle Maschinen fast nur die Gedanken und Studien des Verfassers. Die Periode war für ein Drama gut gewählt; ebenso fällt die historische Tragödie *Stilicho* [2]), von George Mallam, in einen Wendepunkt, wie sie sich als die eigentlichen Stoffe für das geschichtliche Trauerspiel bieten, aber der Verfasser brachte nicht die gehörige Kraft des Genius mit, um seiner gelehrten Arbeit den Geist der Poesie und der tragisch erhebenden Handlung einzuhauchen.

Auf diese beiden „bühnenlosen“ dramatischen Dichtungen beschränkte sich die bedingte Anerkennung der Presse; alle übrigen wurden derb oder höchstens mit mitleidiger Schonung abgewiesen.

---

[1]) Codrus, King of Athens, a Tragedy. By *Richard Neal.* London: Low and Co. Berlin: A. Asher & Co.

[2]) Stilicho or the Impending Fall of Rome. A Historical Tragedy. By *George Mallam.* London: Smith, Elder and Co. Berlin: A. Asher & Co.

Das Trostloseste aller Lebens- und Geistesformen in England ist das Theater, in England, der Heimath Shakespeare's, bei einem Volke, das in mercantiler, politischer und colonialer Beziehung das bewegtetste, dramatischste Leben führt. Der Verfall des Dramas, der Bühne, ist eine öffentliche Calamität geworden, über die viel geschrieben und geklagt ward, ohne daſs die Bemühungen, etwas dagegen zu thun, irgendwie zur That wurden. Die Verwahrlosung der Bühne bei 20 groſsen Theatern in London, die fleiſsig „Neuigkeiten“ brachten, ist nach Einigen gleichbedeutend mit vollkommenster Ausbildung der offenen und heimlichen Uebersetzung und Plünderung fremder, besonders französischer Originale. Es sollte wohl aber besser heiſsen: gleichbedeutend mit dem Verfalle der Preise, die Bühnen für Theaterstücke zahlen. Schauspieler, Theaterpächter, Regisseurs stoppeln sich selbst Stücke zusammen, um sich „Rollen“ zu machen, oder lassen sie von geistlosen Uebersetzern und bühnengewandten Zuschneidern zurechtstutzen. Frankreich, unfrei und geknechtet, beschäftigt gegen 300 Theaterdichter, das freie England ungefähr 20, von denen nicht Einer seinen Lebensunterhalt der Bühne allein verdankt. Dies gilt selbst von Tom Taylor, dem „Scribe Englands“, von welchem fast immerwährend neue Stücke neben älteren gegeben werden. Manchmal nennt er die gröſstentheils französische Quelle, öfter auch nicht, selbst wenn er ziemlich wörtlich übersetzte. Die Literary Gazette lieſs einmal in einem seiner neuen Originalstücke von Stenographen nachschreiben und neben seinen Text das französische Original abdrucken, woraus man sah, daſs er übersetzt hatte, wenn auch frei und liederlich [1]). Sein Triumph während des Jahres: *The Fools Revenge,* im Phelps'schen Shakespeare-Theater Saddlers Wells gegeben, trat ebenfalls als Original auf, ist aber nur eine „freie“ Bearbeitung des Victor Hugo'schen „Le Roi s'amuse“. Die fünfaktige *Francesca* von E. Falconer ging als Original über das Lyceum-Theater, aber ohne Erfolg. Auch Adelphi

---

[1]) Literary Gazette p. 602 ff.

rühmte sich eines Originalstückes von Walls Philipps: *The Dead Heart*, es ist aber so französisch, daſs man gleich ein Original dahinter vermuthete, das man denn auch später in Paris ausfand und aufführen sah. Die bekanntesten andern Theaterdichter, Byron, Oxenford u. s. w., lieferten auch ihre Neuigkeiten, aber nur *I'll write to Browne*, von einem Ungenannten (Olympic-Theater) und *Everybody's Friend*, von Stirling Coyne, und vielleicht einige andere, jetzt schon vergessene Kleinigkeiten bewegten sich mit einigem Glück und Erfolg längere Zeit auf den Brettern. Nach einer ungefähren Berechnung kamen über 70 dramatische Neuigkeiten zur Aufführung, darunter freilich ein Viertelhundert *Pantomimes*, das alljährlich nach Weihnachten ausbrechende Hauptärgerniſs für gebildeten Geschmack und die Wonne der groſsen Masse; aber immer noch genug, daſs unter einigermaſsen günstigen Umständen sich diese und jene hätte geltend machen können. Doch die Bühne Englands scheint einmal unter einem Fluche zu stehen und zunächst noch immer tiefer zu sinken. Die höchste und der mächtigsten Wirkung fähige Form der Poesie ist factisch und praktisch zur niedrigsten geworden. Lyrik und Literatur in Versen kann sich auch mit Tennyson's Königs-Idyllen und dem Wanderer von Meredith keines gelungenen, klassischen, in Form und Gehalt vollendeten Meisterwerks rühmen. Die blühende Touristen- und sociale Schilderungs-Belletristik wurde allerdings erfreulich bereichert und zwar durch einige geniale und eigenthümliche Erscheinungen. Alle diese Phasen literarischer Production sinken aber zu verhältniſsmäſsiger Unbedeutendheit zusammen, wenn sie mit dem Romane verglichen werden. Der Roman ist die herrschende, die blühendste, die bedeutungsvollste Form der englischen Literatur. In dieser allein machten sich innere und äuſsere Fortschritte deutlich geltend, die der englischen Kultur Ehre machen und der ganzen gebildeten Welt zu Gute kommen.

London, im Juni 1860. Dr. H. Beta.

II.

Die Nationalliteratur der *Vereinigten Staaten* von Nord-Amerika in den Jahren 1858 und 1859.

1. Eighteen Hundred and Fifty Eight.

The year 1858 began in the United States with hard times. The national character develops in two main directions — religion and money-making. The development in the latter direction is usually more obtrusive, but whenever it is checked, the religious tendency shows itself. The hard times were coupled with, and followed by a general activity of heart and mind in religion. Literature, the exponent of the people's thought, was for this year checked in its lighter walks; the publishers were in pecuniary straits and declined to undertake this class of works, but the press teemed with religious literature. The fact that some 150,000 copies of the American reprints of *Spurgeon's Sermons* had already been sold Sept. 16. 1858, is an item of literary history which indicates the set of the public mind; most of the books of this kind are of course out of our beat, but some of them have very great literary merit. The *Life Thoughts* of Henry Ward Beecher [1]) were received with great admiration for their literary excellence, and were read here to the number of 40,000 copies, and reprinted in England. The book is made up of passages from Mr. Beecher's extemporaneous sermons, taken down by one of his admirers. They are illustrations or developments of particular truths, and their merit lies very much in their deep penetration into human nature, their apt illustrations and examples, exuberant fancy, and great strength and felicity of expression [2]) — but they are the natural utterance of an independant vigorous mind in full sympathy with the spirit of the place and time, the exponent of an average feeling in social reform, christian liberality, and love of free thought and free talk.

Not unlike this book in its general class is Titcomb's *Letters* [3]) with more wit and humor, and less vigor — pleasant,

---

[1]) Life Thoughts, gathered from the extemporaneous discourses of *Henry Ward Beecher*, by one of his congregation. Boston: Phillips, Sampson and Co. 1858. pp. 300.

[2]) The New Englander. Aug. 1858. p. 699. — The Independant. Jan. 6, 1859.

[3]) Letters to young people, married and single. By *Timothy Titcomb* Esquire. New York: Charles Scribner. 12°. 1858. pp. 251.

easy, familiar talk on points of morality and religion, entering into details of thought and conduct usually left untouched, and making itself welcome as a genial and humorous good friend to all the young folk [1]).

Not unlike also is *The Autocrat of the Breakfast Table* [2]), but more purely literary, as becomes one, who is a „liberal christian“, and does not share in the exercises by which the mass of the people express profound religious feeling. This is doubtless the book which attracted most attention as a literary work, during the year; the author, Dr. O. W. Holmes, of Boston, was already known to the public as one of our most successful lecturers and finished versifiers — a master of a peculiar and rich vein of humorous poetry. This book is a collection of articles contributed to the Atlantic Monthly, which were received with interest through the country. They are good talks about the subjects which cultivated people most talk about — minor morals, prejudices of society, art, sentiment, literature, habits of speech — such good things as a diner out, or lecturer, who was a converser, would be likely to say, or think he might have said — short essays, poems, all made more lively by remarks, pertinent and impertinent, of other characters who breakfast with the Autocrat, and touched up with a bit of a love story. The critics were unanimous in pronouncing it „brilliant“, „amusing“, „rich in interesting suggestions“, „full of mature experience of life, Horatian ease and humor“, „glimpses of rarely trodden fields of thought and sentiment“, „rich poetic fancy and feeling, beauty, delicacy, freshness, spirit“ [3]). Two rival editions in England echoed its home fame. It is a reprensentative of the literary taste and culture of Boston unitarians, rather than of the national spirit, and while every body reads it, and is amused and charmed by it, it will exert no great influence on thinking or letters.

The few novels which this year attracted attention have, as was to be expected, something of the religious cast. *The New Priest in Conception Bay* [4]) is the story of the reconversion of

[1]) New Englander. Nov. 1858. p. 932. — Southern Literary Messenger. Oct. 1858. p. 318.

[2]) The Autocrat of the Breakfast Table. Boston: Phillips, Sampson and Co. 1858.

[3]) New Englander. Febr. 1859. — Southern Literary Messenger. Dec. 1858. p. 475.

[4]) The New Priest in Conception Bay. 2 vols. Boston: Phillips, Sampson and Co. 1858.

a clergyman of the church of England, who had adopted papacy and given up his wife to be a priest, and the moral interest springs from the religious conflict which he undergoes. It challenges interest however on many grounds, „either of which would merit for it a foremost place among works of its class". Its descriptions of the scenery of Newfoundland, to most of us an unknown region, „are true poems, such as could have been written only by one who had the eye and wordwealth of a true poet". The inhabitants and their mode of life are also new figures in literature and are drawn with a vigorous hand, and we have the pure Newfoundland dialect in the mouth of the interlocutors [1]). Unmoved by the religious spirit of the year, and little expressive of any general current of thought, John Esten Cooke [2]) ventures into the same field as Thackeray's Virginians, and gives us „a picture gallery of Virginia life" in the Revolution [3]). We close our summary of the prose writings of the year with a mention only of the last volume of our great historian, Prescott, whose literary merits, his vivid imagination, perspicuous narrative and transparent style, have made him a universal favorite, so that his histories compete with the popular romances for the suffrages of our readers of light literature [4]). In any estimate of the literature of the United States for the last twenty years, or even ten years, the department of history must have an eminent place, and Prescott's writings be worthy of an extended notice as preeminent and representative of their kind. But the present year was not marked by any new development of the literary historic spirit. The great poem of the year is however a historical study [5]). Longfellow tells us a love story of the early Puritan history in hexameters with good success. The critics generally regard the hexameter with suspicion, but admit that they are readable, and

---

[1]) The North American Review. April 1859. p. 571. — New Englander. May 1859. p. 565.

[2]) Henry St. John, Gentleman, of „Flower of Hundreds" in the Country of Prince George, Virginia, a Tale of 1774—1775. By John Esten Cooke, author of „Leather Stocking and Silk", „The Virginia Comedians" etc. New York: Harper and Brothers. 1858.

[3]) Harpers Magazine. Sept. 1859. p. 558. Southern Literary Messenger. Oct. 1859. p. 317.

[4]) History of the Reign of Philip the Second. Vol. III. By *William H. Prescott.* Boston: Phillips, Sampson and Co. 1858.

[5]) The Courtship of Miles Standish, and other Poems. By *Henry Wadsworth Longfellow.* Boston: Ticknor & Fields. 1858. 12°. pp. 215.

furnish a fit medium for this quaint primeval tale. Since the music of verse depends for its variety on the free play of the cadences of the sense within the fundamental form of an ideal metrical arrangement, the whole music of verse can never be felt until this fundamental form is perfectly familiar. Longfellow must wait until English readers become used to dactyles and spondees; our critics who pretend to know Homer, but do not, will learn too more slowly. The poem has been generally received as a true picture of the manners and condition of the first settlers at Plymouth. The characters, and the incidents, even to the language, are often historical, and always interesting. „The passages in the poem which dwell the longest in the memory and produce the most agreeable effect, are those descriptions of the local scenery, which, by their freshness and natural coloring, are entitled to a place among the most pleasant specimens of the author's composition“ [1]). There are other smaller poems in the volume. No one can ever weary of the stately ring of the *Warden of the Cinque Ports*, or the solemn pathos of the *Two Angels*. Longfellow has written nothing more worthy of a true poet than the Two Angels.

Mr. Butler, the author of *Nothing to Wear* delivered a poem [2]) before the Phi Beta Kappa Society of Yale College, which was received by that audience of critics with enthusiasm, and praised in the New Englander [3]) for its humor, wit, elevated thought and sentiment, clear distinct style; as being consistent, well proportioned, of genuine poetic power, and of permanent value. The Southern Literary Messenger [4]), while it praises its happy command of language, quickness in perceiving the foibles of mannakins, its dexterity of rhythmical structure, speaks of it as less successful than *Nothing to Wear*, and pronounces against „the verisimilitude of the story“. We think the latter critic is right. The book is a satirist's picture of the extremes of life in New York. There could be no finer field. Our prose writers find unexhaustible material in it. Mr. Butler's style is true gentle-

---

[1]) Harpers Magazine. Dec. 1858. p. 115. — New Englander. Feb. 1859. p. 270. — North-American Review. Jan. 1859. p. 275. — Southern Literary Messenger. Nov. 1858. p. 389. Feb. 1859. p. 118.

[2]) Two Millions. By *William Allen Butler*, author of „Nothing to Wear“. New York: D. Appleton & Co.

[3]) New Englander. Nov. 1858. p. 927.

[4]) Southern Lit. Mess. Sept. 1858. p. 236.

man's English — not a word or phrase that is obscure, or forced; and his spirit is genial and christian. More such satire would be timely and welcome.

2. Eighteen Hundred and Fifty Nine.

With the return of commercial prosperity, and with the holidays at the beginning of 1859, the department of light literature revived. The same religious spirit, which prevailed in 1858, also shows itself in the literature of 1859. *The Life Thoughts* of Henry Ward Beecher are followed by two similar books no less widely read [1]).

Timothy Titcomb also follows up his *Letters* by *Gold Joil* [2]), and by *Bitter Sweet* which win the highest praise from our soberest critics. The North American says: „Dr. Holland is certainly one of the most racy and vigorous of essayists. With study, common sense, high moral principle, and thoroughly grounded religious conviction, he unites trenchant wit, genial humor, and an unaffected quaintness of diction. His favorite subjects are the shams and falsities that pass as genuine in society; and these he exposes with a satire at once kindly and deathdealing. No writer of his class could be more entirely free than he is from anger, bitterness, and scorn; his power consists in the vividness with which he reflects the concentrated rays of essential and sacred truth on the very face and front of the pernicious maxim, opinion, custom, or habit that he would demolish“ [3]). He has reached, we think, the summit of his fame in this direction. We shall speak of *Bitter Sweet* by and by. The works of Dr. Bushnell [4]) deserve mention for their noble literary excellence. A vivid imagination and a peculiar quality of intellect, the most perfect mas-

---

[1]) Notes from H. W. Beecher's Discourses. By Augusta Moore. New York: Derby & Jackson. Views and Experiences of Religious Subjects. By *Henry Ward Beecher*. New York: Derby & Jackson. pp. 403. I mention also: Plain and pleasant talk about Fruits, Flowers and Farming. By H. W. B. New York: Derby & Jackson. pp. 420.

[2]) Gold Joil, hammered from Popular Proverbs. By *Timothy Titcomb*. New York: Charles Scribner.

[3]) North-American Review. Jan. 1860. p. 285. See also Harpers Magazine. Dec. 1859. p. 120.

[4]) Nature and the Supernatural, as together constituting the one system of God. By *Horace Bushnell*. New York: Charles Scribner. Sermons for the New Life. By *Horace Bushnell*. 5th Ed. Charles Schribner. 1859.

tery of nervous and beautiful English, and the heart of a warm lover of man and of God make his writings universally read as a part of our best literature. Several similar works of literary merit by Dr. Huntington, Prof. in the University of Cambridge, Massachusetts have also attracted attention [1]). The *Autocrat of the Breakfast Table* now appears as the *Professor at the Breakfast Table* [2]), but does not so much win the public favor. He lectures too much in behalf of Unitarianism.

Springing to the opposite mood from our serious religious literature, comes Dame Partington [3]), at whom all America has laughed. Her fun turns on unimaginable blunders in the meaning and use of words and phrases. It would seem as though no blundering could out-blunder hers. Yet there is method in it. We have heard grave philologers afterdinner hazarding statements of the laws of change by which to deduce her dialect. A philological grammar of the speech of the Partingtons is a not impossible speculation.

A collection of the wit and humor of Prentice [4]) is of a higher mood and of greater variety. The veteran essayist, N. P. Willis, gives us this year the *Convalescent* [5]). A couple of books [6]) on language and words shall be mentioned as indicating a strong set of the public to read and talk on those subjects. Both of these have some literary merit, and like Trench's books on the same subject, which are reprinted and read everywhere in this country, are intended for popular reading, and are read as a form of light literature.

As we come to the prose department of our peculiar beat,

---

[1]) Christian Believing and Living. By *F. D. Huntington*, D. D. preacher to the University Cambridge. pp. 528. Boston: Crosby, Nichols & Co. Graham Lectures. Human Society: its providential structure, relations and offices. By *F. D. Huntigton*, D. D. New York: Carter & Bro.

[2]) The Professor at the Breakfast Table. By *O. W. Holmes*. Boston: Ticknor & Fields. 12°. pp. 410.

[3]) Knitting work: a Web of many Textures, wrought by *Ruth Partington* (*B. P. Shillaber*). 12°. pp. 408. Boston: Brown, Jaggard & Chase.

[4]) Prenticeana; or Wit and Humor in Paragraphs. By *George W. Prentice*. Editor of the Louisville Journal. 12°. pp. 306. New York: Derby & Jackson.

[5]) The Convalescent. By *N. Parker Willis*. 12°. pp. 456. New York: Charles Scribner.

[6]) Rambles among Words: their Poetry, History and Wisdom. By *William Swinton*. 16°. pp. 302. New York: Charles Scribner. Modern Philology: its discoveries, history and influence. By *Benj. W. Dwight*. 8°. pp. 354. New York: A. & S. Barnes & Burr.

we meet as the *Novel* of the year the *Minister's Wooing* [1]). This is distinctively a historical novel, a picture of the manners of New England in the time of the Revolution. But it is also a love story — a sort of antislavery story, and anti-old-fashioned-Puritan-Theology story, all in one. Three hundred copies ordered for immediate circulation by the Mercantile Library of New York testify to the eagerness with which the love story was read. Graver minds find in the book a charming delineation of early New England manners, a subtle and profound philosophy of love illustrated by its working in noble and honest souls, and an analysis of theological beliefs and systems worthy the study of metaphysicians and divines [2]). In this we exchange the passionate excitement of Mrs. Stowe's famous anti-slavery novel for calm and genial enjoyment in a well told and artistic story. Here are interesting narrative, characters well drawn, wise and witty talk, and good management of events, fine description of scenes, and notable dramatic contrast of personnages; not only in form, but intrinsically, it takes rank above former books by its author. There is vigorous and free thinking in it [3]). Of course it has not passed without criticism of its political and theological pictures [4]).

Here may also be mentioned, as a kind of historical novel, another book upon the *Puritans* [5]), which aims to show them in a favorable light. It gives long conversations between the characters and has the dramatic air of a historical novel; but cites authorities for its statements like a veritable history. We have a specimen of the old historical novel of the Scott, or rather G. P. R. James style in a new colonial romance of William Gilmore Simms [6]). This series now numbers eighteen — many of them prime favorites for many years in all our circulating libraries. The scene is always laid at the south, frequently in South

---

[1]) The Minister's Wooing. By *Harriet Beecher Stowe*, pp. 578. New York: Derby & Jackson.

[2]) The Independant. Oct. 20. 1859.

[3]) The Christian Examiner. Jan. 1860. p. 120.

[4]) S. über diesen Roman auch den Aufsatz von *C. Clarigny:* „Le Roman d'Amour puritain", in der *Rev. d. deux Mondes, Nov.* Der Herausg.

[5]) The Puritans; or, the Church, Court and Parliament of England during the reign of Edward VI. and Elizabeth. By *Sam. Hopkins*. Vol. I. Boston: Gould & Lincoln. 8°. pp. 549.

[6]) The Cassique of Kiawah; a Colonial Romance. By *William Gilmore Simms*. pp. 600. 12°. New York: Redfield.

Carolina. The localities, events, habits and manners are all familiar to him. „Revenge, fraternal hatred, and the like often form, as in this story, the groundwork of his plots". The North-American Review says: „in our own deliberate opinion, since the demise of Cooper there is no one who can be reckoned his superior among American Novelists" [1]). Novels of the Uncle Tom style have not ceased to appear [2]). A new southern authoress has gained some success in a story of the Jane Eyre type [3]). The heroine is an orphan, and makes her way from destitution to the highest rank in literary and social life. She also makes her way through scepticisms of all sorts and sizes to a belief in revealed religion, and the reviewers say [4]), seems to have mastered the learning of the profoundest thinkers. Our profound young ladies have to go through transcendental scepticisms now, as regularly as the whooping cough, or measles. It is one of the vices of our young literature that these diseases of the teens are described and printed in heroic colors, so that every body who has the predisposition is sure to have a virulent attack. We had thought they were mostly confined to New England; but here is a case, it seems, in the far south. Miss Augusta J. Evans is said to be a young lady of 23 years, of Mobile, Alabama.

The publication of the Morte d'Arthure, and of Tennyson's Idylls of the King gave us many reviews and a book or two [5]).

Perhaps the most striking feature of the year is the number of books of travels, written as literature. We still show the blood of the old rovers of sea and land, and those of us who cannot see strange lands, like to read of them. Our most famous traveler, the true poet, and vigorous critic, Bayard Taylor, gives us a delightful volume of sketches [6]). Bryant too has been writing letters from out-of-the-way places in Spain [7]), and we find

[1]) The North-American Review. Oct. 1859. p. 559.

[2]) The Mustee; or, Love and Liberty. By B. F. Presbury. Boston: Shepard, Clark & Brown. 12°. pp. 487.

[3]) Beulah. A Novel. By *Augusta J. Evans.* 12°. pp. 510. New York: Derby & Jackson.

[4]) The Independant. Oct. 6. 1859. From New York Evening Post.

[5]) The Age of Chivalry, King Arthur and his Knights. The Mabinogeon; or Welsh Popular Tales. By *Jhos. Bulfinch.* 12°. pp. 414. Boston: Crosby, Nichols & Co.

[6]) At Home and Abroad. A scetch book of life, scenery and men. By *Bayard Taylor.* New York: G. P. Putnam.

[7]) Letters of a Traveler. Second series. By *William Cullen Bryant.* 12°. pp. 277. New York: Appleton & Co.

the same beautiful love of nature, the same gentle spirit, and elevated imagination, still alive, which long years ago won all hearts in his *Thanatopsis* and *Evening Wind*. Our critic says, indeed, that in these charming pictures of nature and people we come nearer to his mind and heart, than in the stately beauty of his verse [1]). The author of *Two Years before the Mast*, which was the book of the year some years ago, describes a vacation trip to Cuba [2]); and Cozzens, a month in Acadia amid the scenes, and people, and manners, which Longfellow's *Evangeline* has arrayed in the colors of poetry [3]). Europe and Asia also furnish the canvas for *pictures* [4]); our ladies return to write of their *Oriental Trips* [5]). But the book of this kind which has been most highly praised is *The White Hills, their Legends, Landscape and Poetry* [6]). Its character is well delineated in its title. It is pronounced to be full of „the knowledge of the moods and aspects of nature given by long years of communion with her visible shapes, and the quick fancy which so gracefully interprets them, that eminent faculty of imaginative and spiritual insight which reads the moral and religious symbolism of the hills" [7]).

Of the poetry of the year we have not much to say. No poem has produced any great sensation. A new volume by Saxe [8]) as funny and keen as ever, a new edition of the works of Poe [9]), a complete edition of Percival's Poetry are worthy of mention. The death of Percival gave occasion to many reviews of his

---

[1]) The Independant. March 10. 1859. Christian Examiner. May 1859. p. 447.

[2]) To Cuba and back. A. Vacation Voyage. By *Richard H. Dana* jr. 16°. pp. 288. Boston: Ticknor & Fields.

[3]) Acadia; or, A Month with the Blue Noses. By *Frederic S. Cozzens*. New York: Derby & Jackson.

[4]) Summer Pictures. From Copenhagen to Venice. By Rev. *H. M. Field*. 12°. pp. 291. New York: Sheldon & Co. — Wallstreet to Cashmere. By *John B. Ireland*. New York: S. A. Rollo & Co.

[5]) The Tent and Harem: Notes of an Oriental Trip. By *Caroline Paine*. New York: D. Appleton & Co.

[6]) The White Hills: Their Legends, Landscape and Poetry. By *Thomas Starr King*. 4°. pp. 403. 60 Illustrations. Boston: Crosby, Nichols & Co.

[7]) Christian Examiner. Jan. 1860. p. 143.

[8]) The Money King, and other Poems. By *John G. Saxe*. Boston: Ticknor & Fields.

[9]) The Poetical Works of *Edgar Allan Poe*, with an original memoir. 18°. pp. 278. Portrait. New York: Redfield.

character and works. His claims as a poet had been long established and yet we think he has less popularity than almost any other of the great American poets of his day, a fact which is to be attributed to the want of human sympathy in his verses. „Very beautiful they are, highly imaginative, always breathing a delicate aerial music, and full of a rare appreciation of the glory and the joy of the world, but they lack that vital warmth which is kindled by a cordial recognition of the joys and sorrows of the human race, and without which art can weave no spell, eloquence can exercise no fascination, poetry can never win our love“ [1]). Albert Laighton [2]), R. A. Oakes [3]), Thomas Baily Aldrich [4]) have found admirers of their first books of Poems. The Southern Literary Messenger gives quite a labored article to Mr. Aldrich, and pronounces him a true poet, an original poet having a *new* music in his verse, a star that promises to be one of the brightest lights of our literature [5]).

Bitter Sweet [6]) better deserves the praise of originality. It is the description of a New England Thanksgiving, at which the gathered family, after a bountiful repast and the pleasentries of the evening, talk far into the night on questions of theology in connection with their personal experience of the joys and sorrows of life. It is minutely accurate and characteristic in its descriptions of New England scenery, incidents, allusions, manners, house scenes — the scene in the cellar is New England truly and only — the theological discussion of the problem of Evil, and there are some fine lyrics in it; but as a whole, the effect is unpleasant from the radically disagreeable nature of the leading incidents and topics. It is worse than Aurora Leigh, which it reminds us of. Though original in manner, it is not the opening of a new vein of Poesy, but only one more expression of

---

[1]) The Poetical Works of *James G. Percival*, with a biographical sketch. 2 vols. 24°. pp. 402. 507. Boston: Ticknor and Fields. Southern Literary Messenger. June 1859. p. 472.

[2]) Poems. By *Albert Laighton.* Boston: Brown, Jaggard & Chase. 16°. pp. 185.

[3]) Poems. By *R. A. Oakes.* New York: Delisser & Proctor.

[4]) Babia Bell, and other Poems. By *J. B. Aldrich.* New York: Rudd & Carleton.

[5]) Southern Lit. Mess. May 1859. p. 388.

[6]) Bitter Sweet. A Poem. By *J. G. Holland*, author of Titcomb's Letters, etc. New York: Charles Scribner. — New Englander. Feb. 1859. p. 276.

the love of history, and historical romance, which has just given us *Miles Standish*, *The Minister's Wooing*, and so many other pictures of Puritan life.

Of the drama we find nothing to say.

A review like this, of the original books published in the United States, gives a very inadequate idea both of the literary receptivity and the literary productivenes of the country. We acquire languages more easily than the English, and we read much in other tongues, and make many translations. The great body of the English light literature is reprinted in this country, and finds more readers here than at home.

But our newspapers, and more formal periodicals are the great field of both our national reading and writing. An editorial article in the New-York Tribune on American Journalism mentions that not less than 4000 newspapers, at least 500 daily and 500 semi-weekly are published in America. Their average circulation is estimated at 2000 each for daylies, 2500 for semi-weeklies, 1500 for weeklies; and 400,000,000 of newspaper sheets a year. Most of these papers have a literary department, and some of them engage the contributions of the ablest authors both of America and England. The Hon. Edward Everett wrote for the New York Ledger a series of essays, extending over the last year, or fifty numbers, receiving ten thousand dollars for them, which he gave to aid in the purchase of Mount Vernon, the old estate of Washington, by the ladies of America. Harpers Weekly, circulating over 4,500,000 numbers the last year, has published Dickens' *Tale of Two Cities*, Bulwer's *What will he do with it* and Novels or Tales by Collins, Mrs. Gaskell, Charles Reade, Curtis, Ludlow, Ella Rodman, and the publishers announce it as their wish to secure every work of undoubted excellence that is written here or abroad. We are unable to give statistics of other Periodical Literature; but it is certainly true in America that „the wealth and freshness of the literature of the nineteenth century are embodied in its Periodicals“. Harpers Magazine alone has paid in ten years nearly three hundred thousand dollars to American authors and artists. The Atlantic Monthly vies with Harpers in the excellence of its literary articles. In this, Holmes first issued the *Autocrat of the Breakfast Table*, and its successors; Mrs. Stowe, the *Minister's Wooing*, Longfellow, some of the best of his minor Poems. The best of these articles finely appear in the dignity of separate volumes; but the

Jahresberichte should by good rights embrace a better critic than we can give, of American Periodical Literature.

Easton, Pennsylvania, 28 April 1860. F. A. March.

III.

Die *italienische Nationalliteratur* im Jahre 1859.

Man wird nicht erwarten, daſs im Jahre 1859 Italien auf dem Felde der schönen Literatur besonders thätig gewesen sei; aber auch das Wenige, das vor dem Kriege oder nach dem Waffenstillstande zum Vorschein kam, erhob sich nicht über die goldene Mittelmäſsigkeit. Publikum und Schriftsteller waren eben mit Anderem beschäftigt, als den Musen nachzuhängen; und als Terpsychore sich unter die Kämpfenden mischte, raubte selbst ihr der wüthige Kriegsgott erst die Besinnung, daſs sie vergaſs die schreiende Leier zu stimmen, dann die Kraft in die Saiten mächtig zu schlagen.

Das Theater hatte in den ersten Monaten mehrere neue Stücke geboten: Dramen und Lustspiele im nördlichen, Tragödien im südlichen Theile der Halbinsel. Das Publikum ging zahlreich und mit dem besten Willen, etwas Nationales zu beklatschen, ins Haus; nicht das Mittelmäſsige allein, auch was unter demselben stand, konnte freundlicher Aufnahme auf ein paar Abende sicher sein, wenn nur einige politische Parallelen darin enthalten oder heraus zu errathen waren; die Kritik, wo nicht persönliche Abneigung ins Spiel trat, hatte die Geissel mit dem Fächer vertauscht. Wir müssen alle diese dramatischen Ephemeriden bis auf eine übergehen, wenn wir nicht den im vorigen Jahre unerwähnt gelassenen ungerecht werden wollen. Ein Lustspiel aber erntete vor und nach dem Kriege in Genua, in Turin, in Florenz mehr Beifall und wurde mehr Abende aufgeführt, als alle übrigen neuen Stücke zusammengenommen, und als vielleicht je irgend ein italienisches in gleich kurzem Zeitraume. Diesen glänzenden Erfolg

hatte Teobaldo Ciconi's politische Allegorie *Troppo tardi.* Sein Vorwurf war, den nicht zu versöhnenden Gegensatz zwischen dem Prinzip des Stillstandes und dem des Fortschrittes darzulegen, und letzteres zum endlichen Siege gelangen zu lassen. Die menschliche Gesellschaft spiegelt er in einer friaulischen Familie ab, deren aristokratisches Haupt die althergebrachte strenge Hauszucht aufrecht zu erhalten bestrebt ist, als sein Bruder, der auf Reisen eine Sängerin geheirathet hat, zurückkehrt, in der Familie das Verlangen nach einer freieren Lebensart erweckt und verficht, und zuletzt, nachdem auch der für seinen Bauch besorgte Hauslehrer capitulirt und sich zur Partei des Stärkeren geschlagen, die freiheitdürstende Familie vor der Nase des conservativen Hausvaters nach der genufsreichen Hauptstadt Venedig entführt. Die Familienangelegenheiten werden in gangbaren politischen Phrasen besprochen; sprudelnder Witz, rascher und munterer Dialog, Angemessenheit der Anspielungen sind die Vorzüge des Stückes; dagegen ermangelt es jeder ordentlich geführten Intrigue, und die aneinander gereihten Scenen werden mehr in der politischen Allegorie als in der eigentlichen Handlung zusammengehalten. Die meisten Tagesblätter haben das Stück mit Anerkennung besprochen; nur die Turiner *Opinione* liefs den „unverbesserlichen“ Dichter mit seinem „Gelegenheitsstücke“ hart an. Gegen diesen Einwurf antwortete der *Crepuscolo*, dafs auch nach Abstreifung jeder politischen Anspielung dem Lustspiel noch immer der Erfolg gesichert bliebe; und der *Annotatore friulano* [1]) bemerkte, dafs jedes unsterbliche Werk seiner Zeit ein Gelegenheitswerk war, sich aber auf das ewig Wahre der menschlichen Gesellschaft und des menschlichen Herzens stützte.

Von den Arbeiten des Jahres 1858 erhielt den ersten Turiner Preis Giacometti's Judith [2]), den zweiten A. Montignani's Drama in 5 Akten *Un matrimonio sotto alla re-*

[1]) Erschien in Udine, ging im August ein; der Redacteur Dr. Pacifico Valussi schreibt jetzt in Mailand die Leitartikel der *Perseveranza*.

[2]) Teatro scelto di *Paolo Giacometti*. Mantova, Negretti; Milano, Sanvito. Vol. I, disp. 8.

publica, den dritten Ferrari's *Prosa* [1]). Ueber das erste und dritte ward schon voriges Jahr berichtet [2]); das zweite kam im December 1858 im Turiner Teatro Carignano zuerst zur Aufführung, dann ging es im Januar 1859 mehre Male mit Beifall über die Bühne. Der Verfasser, ein neapolitanischer Flüchtling, schrieb es vor etlichen Jahren in England, und behandelt darin die französische Gesellschaft unter dem Directorium in den drei Färbungen, einer aristokratischen Marquise, eines feurigen Demokraten und eines tugendhaften Bürgers der gemäſsigten Partei. — Fortgesetzt wurden die Ausgaben der dramatischen Werke Ferrari's [3]) und Giacometti's in Mailand, sowie des spanischen Theaters in Turin [4]), und P. Maspero's Teatro scelto di Racine in Florenz. — In der Rivista di Firenze (1859 p. 39—50) ward eine metrische Uebersetzung des Faust von Anselmo Guerrieri in Aussicht gestellt, die, nach dem gelieferten Probestücke zu urtheilen, des Originals würdig sein wird.

Weniger als das Theater konnte die erzählende Dichtung ein aufmerksames Publikum finden, und mehr denn Ein bedeutendes, als unter der Presse angekündigtes Werk gelangte deshalb nicht an das Tageslicht. So gab Guerrazzi seinen versprochenen *Pasquale Paoli* nicht heraus; und seine *Amelia Calani* [5]) enthält nur Randglossen zur politischen Gegenwart, ohne eine eigentliche Erzählung. — Bersezio wob unter dem Titel: *La carità del prossimo*, seinen Roman *Funesto errore* in der Gazzetta Piemontese fort, einen heuchlerischen Menschenfreund an den Pranger stellend. — Brofferio's meist auf Turin Bezug habende Autobiographie [6]), die fortgesetzt wurde, fand in Biorci's *I miei*

---

[1]) Opere drammatiche di *Paolo Ferrari*. Milano, Sanvito. Vol. III, disp. 1.

[2]) S. Bd. I, p. 374 und 371.

[3]) Vgl. Bd. I, p. 369, Anm. 3.

[4]) Vgl. Bd. I, p. 376, Anm. 6.

[5]) Amelia Calani, considerazioni sull' educazione delle donne italiane di *F. D. Guerrazzi* 1859, 8°. Genova, Grondona; Firenze, Torelli. — Ueberarbeitet in der Rivista Contemporanea XVII, 38 ff.

[6]) I miei tempi, memorie di *Angelo Brofferio*. Vol. VII. Torino, Biancardi 1859.

trent' anni[1]) ein gelobtes Seitenstück, das die mailänder literärischen, artistischen, geschichtlichen und politischen Erlebnisse des Verfassers darlegt. — Lodovico Ropolo, ein Offizier der am 30. Mai im Gefecht von Vinzaglio fiel, hat mit vieler Farbenfrische ein Liebesverhältniſs zwischen einem offenherzigen Jüngling und einer verdorbenen Kokette geschildert[2]). — Francesca Lutti sang in guten Octaven mit trefflicher Wahrheit von zwei Freundinnen, davon die eine, die Gefühlvolle, ihren Liebhaber an die andere, die Herzlose, verliert[3]). — Ihr Lehrer Andrea Maffei übersetzte in seiner glänzenden Weise Moore's Feueranbeter[4]), wohl die beste Gabe des Jahres. — Riccardo Cerroni endlich lieferte eine neue mit zärtlichem Fleiſse ausgearbeitete Uebersetzung von Werthers Leiden[5]).

Die Lyrik eröffnete das Jahr mit den üblichen *Strenne*. Die wichtigste gab der Paduaner Guglielmo Stefani, gegenwärtig Director der Rivista Contemporanea, der anerkannt besten literarischen Zeitschrift Italiens, heraus. Er lud für sie[6]) in den noch vor einem Jahrzehnt verschrieenen, jetzt wieder in Mode gekommenen Alexandrinern die Sänger zu Beiträgen ein, worunter die Ballade *I marchesi d'Ivrea* von A. Peretti[7]), der einige Wochen früher als Obergymnasialdirector in Ivrea starb, und G. Prati's *Le ispirazioni del Verbano* Erwähnung verdienen. — Zu dem Besseren gehören ein Band Gedichte in mailändischer Mundart vom Schauspieler Giovanni Ventura[8]), der mit seiner Natürlichkeit der Gedanken und Anmuth der Sprache in die Fuſstapfen des unvergessenen Porta tritt, und ein Heft an-

---

1) I miei trent' anni, di *Domenico Biorci*. Torino, Botta, 1859.

2) L'amore a vent' anni, di *Lodovico Ropolo*. Ebendaselbst.

3) Rosa e Stella, novella di *Francesca Lutti*. Verona, libreria della Minerva 1859.

4) Gli adoratori del fuoco di T. Moore. Traduzione del cav. *Andrea Maffei*. Ebendaselbst.

5) Florenz, bei Le Monnier.

6) Sul Po. Strenna poetica pel 1859. Torino, Botta.

7) Von ihm erschien auſserdem: Le serate del villaggio. Racconti del dott. *Antonio Peretti*. 2ª ed. Ivrea, Curbis, 1858; dann Gedichte unter dem Titel: Il Menestrello. Pinerolo, G. Chiantore, 1859.

8) Poesie milanesi e italiane di *Giovanni Ventura*. Milano, 1859.

spruchloser Feldblumen fürs Volk von Vincenzo de Lisio [1]). — Eine versprechende Erstlingsarbeit sah man in Galanti's Carme [2]) über das den Menschen erziehende Leiden. Und eigentliche Form des Schmerzes ist in Italien der tönende Vers: *È vocale il dolor della mia terra*, wie Revere am Schlusse eines seiner unübertrefflichen Sonette sagt.

In einen andern Kreis von Anschauungen und Eindrücken führt der sicilianische Flüchtling G. Ricciardi mit seinem „Polimeter" [3]), das die Revolutionsjahre 1848—49 mit mäfsiger Phantasie und unfertiger Form in Erinnerung bringt. Ansprechender sind die 1846—48 geschriebenen vaterländischen Gedichte Goffredo Mameli's [4]), der am 6. Juli 1849 vor Rom im Kampfe gegen die Franzosen fiel. — Auf den der toscanischen Jugend ungünstigen Tag von Curtatone hat eine Sammlung von Gedichten und prosaischen Aufsätzen Bezug [5]). Wir haben hier mit Waffen zu thun, und Waffen sollte die Kritik nur herausputzen, nicht abstumpfen. Denselben Trauertag zu feiern war aufserdem ein Band Gedichte [6]) bestimmt, der den klangvollsten Namen Toscanas führte, den Niccolini's, des vorzüglichsten Repräsentanten der klassischen Schule. Er enthält aufser dem bereits 1845 veröffentlichten Canto: „Dante e Italia" — zweifelsohne das Beste des Buches — eine von einem Schüler des Dichters getroffene Auswahl aus den unedirten und auf Italien bezüglichen politischen Gedichten desselben: zwei Canzoni libere und dreifsig Sonette, welche das Jahr 1848 und die zunächst darauf folgenden beleuchten. Die gewandte Handhabung der Sprache, das

---

[1]) Fiori campestri, canti popolari di *Vincenzo de Lisio*. Napoli, tip. della Industria 1859.

[2]) I dolore. Carme di *F. V. Galanti*. — Venezia, Cecchini 1859.

[3]) Epopea biennale, polimetro di *G. Ricciardi*. Nizza 1859. — Von ihm erschienen auch: Drammi storici: La lega lombarda, Il vespro siciliano, Masaniello, La cacciata degli Austriaci da Genova. Parigi, Stassin et Xavier.

[4]) Poesie di *Goffredo Mameli*. Tortona, Franchini 1859.

[5]) Il XXIX maggio 1848. Raccolta di prose e poesie. Firenze, Bencini 1859.

[6]) Poesie nazionali di *G. B. Niccolini*, pubblicate a profitto della guerra della indipendenza italiana. — Firenze, Cellini 1859.

gleichmäſsige Auf- und Abwogen des Rythmus, die klassischen hie und da wie von selbst sich einstellenden Anklänge gemahnen freilich, daſs man das Werk einer Meisterhand vor sich hat. Doch nur den Abfall. Denn abgesehen davon, daſs die Muse mehr als einer Göttin ziemen dürfte, sich den Mund wäscht, sind die wenigsten der Sonette aus Kernholz geschnitten; der Gedanke bleibt häufig unklar und dessen Entwicklung der Ahnung des Lesers überlassen; wo man mindestens die gewaltige Kraft einer edlen Entrüstung gewärtigt, wird man unangenehm an gewaltige Anstrengung des Greises erinnert, der gerne drastischer zürnen möchte als er kann. Taktvoll enthält sich der Anzeiger der Rivista Contemporanea aller Kritik über diese Gedichte; doch kann er nicht umhin zu bemerken, daſs nachdem der Verfasser wie ein Aar alle Höhen bereits durchflogen, er nunmehr die herrlichen Fittige einzieht und auf hohem Fels in stolzer Einsamkeit ausruht. Aber nicht das achte Sonett, dessen zweite Quartine unklar und die Terzinen abgedroschene banale Phrasen bieten, verdient eine Auszeichnung; eher das 21ste, welches gegen einige allzuheirathslustige Florentinerinnen gerichtet ist. Dieses war allerdings eines der derbsten und deshalb in der Rivista kaum als Muster abzudrucken; aber von den oben angeführten Fehlern scheint es frei und bis zum letzten Verse sich gleich bleibend. Auch hat es die Ehre gehabt von Guerrazzi einen Commentar zu erhalten, da dieser in seiner früher erwähnten *Amelia* erzählt, wie eine dieser liebebrünstigen Damen, die ihrem fremdländischen Eheherrn nachlief, von ihm „wie ein vertretener Stiefel“ weggeworfen wurde. — Die lebendige Gegenwart in einem Kaiser, einem König und zwei französischen Generälen zu besingen unternahm Ritter Giovanni von Prati [1]), in der Meinung, Tyrtaeus habe Aehnliches gepflogen. Menipp würde den Dichter Prati von Gozzi's Weisheitsberge aus

[1]) Montebello, canto di *G. Prati.* Torino, 22 giugno 1859. 15 S. 8°.
Palestro, canto di *G. Prati.* Torino, 8 giugno 1859. 10 S. 8°.
Napoleone III, canto di *G. Prati.* Torino 14 giugno 1859. 10 S. 8°.
Sämmtlich bei Botta.

nicht gerade so hoch auf der Lebensleiter erblicken, als Prati selbst darauf zu stehen sich schmeichelt. Seinen nicht geringen Ruf verdankt er zunächst dem Talent die grofse Trommel zu schlagen, dann seinem vor etwa zwanzig Jahren erschienenen epischen Gedichte Edmenegarda, einer Ehebruchsgeschichte in guten Sciolti. Eine fruchtbare Phantasie von keinen ernsten Studien gezügelt, viel Sinn für Harmonie ohne einen geläuterten Geschmack verdammen ihn immer hohler zu werden, und sich zugleich immer mehr in sich selbst zu verlieben. Da er zur sogenannten katholischen Schule gehört, so wimmeln seine Gedichte in dem Grade mehr an unpassenden biblischen Lappen, als sie weniger reellen Gehalt haben; und es unterläuft dem Leser, sich fragen zu müssen, ob den Sieg von Palestro die christkatholischen Piemontesen oder die Kinder Israels erfochten. Wo die Anwandlung dieser albernen Hebräismen und das linkische Tappen nach dem Grandiosen ihn nicht beirrt, wo er einfach menschliche Gedanken in schöne Form einzukleiden sich fügt, da verdient seine Muse alle Anerkennung, und wenige können dann die liebenswürdige Nachlässigkeit oder den majestätischen Gang seiner Rythmen erreichen. Sein poetisches *Vademecum*, wovon ein Probestück im Juniheft der Rivista Contemporanea erschien, gehört in den nächsten Jahresbericht. — In näherer Verwandtschaft zum Geiste Manzoni's steht Giulio Carcano, und wie der Meister die Bewegung des Jahres 1821 indirect durch eine Ode auf Theodor Körner verherrlichte, so sang der unentartete Jünger in dem Tode Carl Albert's die Auferstehung der zu Grabe getragenen Hoffnungen [1]).

An nennenswerthen Uebersetzungen erhielten wir aufser den bereits erwähnten zu Anfang des Jahres die Aeneis in Ottava rima von Francesco Duca [2]), die auch nach so vielen Vorläuferinnen als eine vorzüglich gelungene all-

---

[1]) La morte di re Carlo Alberto, canto lirico di *G. Carcano*. Milano, Pirola, 1859.

[2]) Milano, Bernardoni.

gemein belobt wurde; in der zweiten Jahreshälfte von G. Strafforello eine Blumenlese aus germanischen auf Italien bezüglichen dichterischen Ergüssen, denen kurze, meist richtige, literar-biographische Notizen beigegeben sind [1]). Die Uebersetzung ist durchaus Strafforello's Arbeit, und zwar in Prosa, auch da wo gute poetische Uebersetzungen zur Hand standen. — Aus dem Nachlasse Cereseto's erblickten endlich auch die erwarteten zehn letzten Gesänge des Messias [2]) das Licht. Die erste vollständige Uebertragung hatte Klopstock's Freund, der Vicentiner Girolamo Zigno mit Nachhilfe des Verfassers geboten; eine zweite, mifslungene, lieferte ein halbes Jahrhundert später Jos. Pensa. Da jedoch keiner von beiden Geschmack abzugewinnen war, schickte sich Andrea Maffei, der grofse Verskünstler, dazu an, veröffentlichte aber bisher nur den zweiten Gesang und etliche Bruchstücke. Andere kamen nicht über den ersten hinaus; wieder andere sangen den Messias sich und den Musen nach. Die Uebersetzung des Barozzi in Octaven, die wir im vorigen Bericht verzeichneten [3]), umfafst die ersten zehn Gesänge. „Wer wird nicht Klopstock loben?" Doch läfst sich zweifeln, ob eine italienische Messiade so viel Uebersetzungen ins Deutsche würde erfahren haben.

Im Gebiete der Philologie lieferte Manuzzi, trotz der ungünstigen Zeitläufte, die zwei ersten Buchstaben seines Vocabolario. Von Gioberti erschien ein Band Miscellaneen, von Giusti der Briefwechsel, der von allen Sprachkennern freudigst begrüfst wurde. — Romanin setzte seine venezianische Geschichte bis zum Jahre 1763 fort, die trotz ihres kritischen Ingrediens ebenso allgemein gelesen wird

---

[1]) L'Italia nei canti dei poeti stranieri contemporanei tradotti da *Gustavo Strafforello* e corredati di biografie. Torino, Unione tip.-ed. 1859.

[2]) Il Messia, poema di F. A. Klopstock, versione di G. B. Cereseto. 2. ed. (die erste erschien 1853) Vol. I°. Torino, Unione tip.-ed. 1858. — Vol. II°. Prima edizione 1858. (Doch auf dem Umschlage steht die wahre Jahresangabe 1859; der Band schliefst mit einer Biographie Cereseto's).

[3]) S. Bd. I, p. 385, Anm. 2.

als Vannucci's [1]) älteste und Farini's [2]) neueste Geschichte Italiens.

Am 10. Jänner starb zu Bologna die Florentinerin Teresa Malvezzi-Carniani, Uebersetzerin aus dem Lateinischen und Englischen, bekannt durch das Epos in Sciolti, Cacciata del tiranno Gualtieri di Firenze; am 24. die Dichterin Massimina Rosellini-Fantastici [3]), ebenfalls aus Florenz; am 8. März Giacinto Carena, Verfasser des trefflichen Vocabolario d'arti e mestieri u. a. philologischer Werke.

Padua, am 3. Juni 1860. Justus Grion.

IV.

Die *spanische Nationalliteratur* in den Jahren 1858 und 1859.

Aufserordentlich grofs würde die Aufgabe sein, unsre Leser mit all den Productionen bekannt zu machen, welche in den beiden letzten Jahren in Spanien erschienen sind. Die geistige Entwicklung dieses Landes, in unzweideutiger Weise festgestellt und bezeichnet durch den Fortschritt in allen Zweigen der Civilisation, die nach einer drückenden Lethargie allseitig ihre alte Thätigkeit und Kraft wieder gewinnt, nimmt in Wahrheit tiefes Nachdenken und Studium in Anspruch, denn immer sind in der Geschichte der Literatur die Momente der Wiederherstellung und Erholung von Wichtigkeit, wo die grofsen Nationen, die frühere Trägheit abschüttelnd, vertrauensvoll ihren Blick auf die Vergangenheit richten, um durch die mächtigen Erinnerungen ihrer Gröfse das Leben der Gegenwart zu befruchten, und darin für die Zukunft das Unterpfand eines neuen und glänzenderen Ruhms zu finden. — Spanien, mo-

---

[1]) Storia d'Italia dall' origine di Roma sino alla conquista longobarda del prof. Atto Vannucci. Vol. IV. Firenze. Poligrafia Italiana 1859.

[2]) L. C. Farini, Storia d'Italia dall' anno 1814 fino ai nostri giorni. Vol. II. Tor. 1859.

[3]) Es erschien von ihr 1859: Commedie per la puerizia. Parma, Fiaccadori. Sie bilden den 74. Band der Enciclopedia moderna scientifico-erudita. — Dialoghi e racconti pei fanciulli. Ebendaselbst.

ralisch und politisch erniedrigt durch eine Theokratie, welche den Gebrauch der Vernunft und des Geistes für gefährlich erachtete, schon den mäſsigen Genuſs der Freiheit des Gedankens ein „Ungeheuer von Toleranz“ (*monstruo de tolerancia*) nannte; Spanien gibt, nachdem es dieses Joch zerbrochen, von neuem Beweise seiner Fruchtbarkeit auf dem weiten und blüthenreichen Felde der Literatur — ein Schauspiel, dem wir mit Freude seit den ersten Tagen des zweiten Drittels unseres Jahrhunderts zusehen; und in Mitten der groſsen Bedrängnisse, in welche es einerseits der überlebte Groll alter und schon hinfälliger Factionen, andrerseits die ungeduldigen und übertriebenen Ansprüche neuer und ehrgeiziger Parteien versetzt haben, beweist unser Land kühn den Willen, zu sein was es früher war, und verdient demnach die Beachtung, wenn nicht schon den Beifall der übrigen civilisirten Völker.

Nicht wenige Lorbeeren haben seine geistigen Gröſsen errungen, indem sie mit ungewöhnlichem Glück die Sphären der Wissenschaft und Literatur durchliefen; und nicht minder wurde der Tempel der Künste besucht. In der Philosophie und Geschichte, in der literarischen Kritik und Bibliographie, in der Poesie und Beredtsamkeit, mit einem Wort in allen Zweigen und Gattungen, die das groſse Reich der Humanitäts-Wissenschaften und der schönen Literatur ausmachen, sind während der angezeigten Periode sehr beachtenswerthe Arbeiten erschienen, welche eine wahre Wiedergeburt anzeigen, dem Aerger beschränkter und äuſserlich unbefriedigter Geister zum Trotz, für die ein jeder Fortschritt der Wissenschaften eine Gefahr ist und eine jede Eroberung der Vernunft ein Scandal. Dennoch ist zu bemerken, daſs in dieser selben Periode einige Momente des Widerwillens oder der Ermüdung, der Unentschiedenheit oder des Zweifels bezeichnet werden können, Dank dem hartnäckigen Streben jener selben Geister, den natürlichen Lauf der Bewegung zu hemmen, sowie in Folge der Unruhe und Unerfahrenheit der noch nicht wohl geschulten Paladins der neuen Ideen. Es ist dies der Grund gewesen, daſs Männer, die sich mehr der mercantilen als der

wissenschaftlichen Speculation hingaben, in das Reich der Literatur eindrangen um zu plündern, und das Land mit Uebersetzungen, von sehr wenigen annehmbaren abgesehen, meist sehr roher Art, überschwemmten, durch welche vermittelst des Interesses das aus der Neuheit entspringt, nicht wenig Gift in Spanien eingedrungen ist und noch eindringt, welches das Nationalgefühl irreführt und im Allgemeinen den Geschmack der Menge verdirbt. Aber die Gerechtigkeit fordert anzuerkennen, daſs trotz dieser nicht geringen Hindernisse, trotz der inneren Kämpfe, welche das persönliche Loos der Pfleger der Wissenschaft und der Kunst gefährdeten, wie nicht minder zu wiederholten Malen das des Staates, die mit so hohen Hoffnungen begonnene Bewegung ihren Lauf glücklich verfolgt; und täglich werden ihre Früchte geärntet, wie es ganz offenbar die groſse Zahl und die Bedeutung der Productionen zeigt, die in den beiden letzten Jahren im Druck erschienen sind.

Eben diese Fülle verbietet uns sowohl vollkommene Rechenschaft von den hervorragendsten zu geben, als alle Werke zu erwähnen, die in verschiednem Sinne die öffentliche Aufmerksamkeit auf sich zogen; und indem wir uns auf eine kurze Uebersicht beschränken, hegen wir noch immer die Furcht, dem gegenwärtigen Berichte eine zu groſse Ausdehnung zu geben. Bemerkenswerth ist fürwahr daſs auſser den Romanen, welche jene leichte, bei dem gewöhnlichen Publikum aller Nationen so beliebte Literatur bilden, und die in der Regel schon mit dem Merkmale eines frühzeitigen Todes geboren werden, den meisten Raum die historischen Werke einnehmen. Diese eigenthümliche Bevorzugung, welche, nicht ohne das Nachdenken des Philosophen zu erregen, mit dem von den Malern bekundeten edlen Streben zusammenfällt, zu der Nationalgeschichte ihre Zuflucht zu nehmen, um in gleicher Absicht ihre schöne Kunst wieder herzustellen; diese Bevorzugung hat ein so umfängliches Verzeichniſs von Büchern hervorgerufen, daſs seine Einrückung allein genügen würde lange Seiten zu füllen. Besagte Studien haben nun von den weitesten Regionen der Weltgeschichte bis zu den

ıeschränktesten der Denkwürdigkeiten und der Biographie ich ausgedehnt; und eine allgemeine Eigenschaft glänzt ı allen diesen Werken: der gleiche Geist der Forschung, a die, welche nach dem schwer zu erreichenden Lorbeer es Historikers streben, sich schon nicht damit befriedigen, infach der Autorität ihrer Vorgänger auf demselben Geiete, zu folgen.

Drei Bände einer Universalgeschichte sind in den letzn Jahren aus den Pressen des Verlegers Mellado herırgegangen, die wir der Feder des D. Salvador Conanzo verdanken, eines thätigen und fleifsigen Sicilianers, ır nicht ohne Glück seit einiger Zeit die spanische Litetur cultivirt. In allen Theilen bekundet Constanzo eine chtige Gelehrsamkeit, indem er keinerlei Untersuchung, ch irgend eine Anstrengung sich zu der Höhe der phiıophischen Geschichtschreibung zu erheben, unterläfst. ıbrigens ist er noch immer nicht über die alte Geschichte ıausgekommen; und wir wundern uns nicht darüber, denn Geographie, die Chronologie, die vergleichende Geoıphie und die Archäologie haben ihn zu sehr interessan- Arbeiten veranlafst, welche den historischen Apparat ıes Werks bilden, und ebenso wenig sind die Künste l Literatur vergessen worden. Sein Buch gewinnt aus ıen Gründen mit jedem Tage gröfsere Wichtigkeit. In reff des Stils und der Sprache ist zu bemerken, dafs Constanzo fast alle Schwierigkeiten, welche die Frembei dem Gebrauch der castilischen Sprache finden, ıt ohne Mühe, zu überwinden gewufst hat; sein Stil ist ıt einfach, zuweilen blühend, fast immer aber dem Geıtand entsprechend, seine Sprache, wenn nicht so ganz , als zu wünschen, doch correct und natürlich, so dafs das Buch mit Interesse und angenehm liest.

Nicht minder beachtenswerth sind die *Discursos solos primeros cinco siglos del Christianismo*, welche ;milio Castelar y Ripoll in dem Ateneo von Madrid lten hat. Beredt wie wenige, fleifsig wie die meisten, ɜich beim Aufbauen neuer historischer Theorien nicht ɑsichtig, als er es in einem reiferen Alter sein würde,

hat Hr. Castelar viele Abende des vergangenen Winters die öffentliche Aufmerksamkeit der Residenz gefesselt, indem er den ungewöhnlichen Erfolg erreichte, in wenigen Monaten seine Ausgabe der *Discursos* vergriffen zu sehen. Dieser ausgezeichnete Professor (der Geschichte von Spanien) entwirft in ihnen grofsartige und durch ein lebendiges und glänzendes Colorit belebte Bilder; er ist bemüht die Wirkung der christlichen Lehre in einem neuen Lichte zu zeigen, indem er ihren idealen Einflufs auf das Loos der Menschheit in den mannichfachsten Beziehungen geltend macht. Hier zeigt sich der Philosoph. Trotzdem ist sein Buch von einer vorgefafsten Idee inspirirt; und obwohl dies jedes Kunstwerk verlangt, so kann doch der Einflufs und die Herrschaft derselben leicht die historischen Speculationen irreführen, und den Geist des Historikers fesseln; und das ist in den Discursen Castelar's der Fall. Die demokratische Idee beherrscht ihn; aber indem sie immer mit der Natur der Ereignisse im Streit ist und sehr häufig mit der eigenen Vernunft in Zwiespalt geräth, tritt hinter den Strömen der Beredtsamkeit, in welche er das Glück hat seine Ideen und Gedanken zu hüllen, doch der mühevolle Kampf des Geistes hervor. Auch als Redner läuft Castelar eine grofse Gefahr; Wortfülle und Reichthum besitzend, wahrhaft beredt, liebt er nur zu sehr den Glanz der Form, und sein Redeprunk streift oft an den Schwulst; seine Freunde und die einigen Antheil an seiner literarischen Ausbildung gehabt haben, wie wir selbst, beklagen, ihn an einem solchen Abhange zu sehen.

Die Nationalgeschichte ist durch neue vier Bände der Allgemeinen Geschichte Spaniens von dem Akademiker D. Modesto Lafuente (TT. XIX, XX, XXI, XXII), bereichert worden. Er begreift in ihnen die Jahre 1724—1807; und wenn er schon bei der Entwerfung der Erzählung von den Ereignissen des Alterthums und noch mehr der mittleren Zeiten ungeheure Schwierigkeiten besiegte; wenn er massenhafte Hindernisse überwand, um in einen einzigen Rahmen die mannichfachen und grofsen Erfolge zusammenzufassen, welche Spaniens Heer und Politik, triumphirend

ınd die Geschicke der alten wie der neuen Welt beeinlussend, aufweisen; wenn er ferner mit keinen geringen chwierigkeiten kämpfte als er das Bild des traurigen Verılls jener grofsen Monarchie, in der die Sonne nie untering, entwarf: so hatte er nicht weniger zu überwinden ıd zu besiegen bei der Geschichte der angezeigten Peode, die zwar kurz in Betreff der Zeit, aber grofs in ücksicht ihrer Wichtigkeit für den gegenwärtigen Zustand ır spanischen Nation ist. In den genannten Bänden wird r zweite Theil der Regierung Philipps V. sowie die nze Ferdinands VI., ferner die an grofsen Erfolgen und formen so fruchtbare Regierung Karls III., und endlich schon sinkende und theilweise verderbliche Karls IV. ıandelt, das ist also, fast die ganze Geschichte der heute ierenden Bourbon'schen Dynastie bis zu der grofsen oche des Unabhängigkeitskrieges, der ersten Aufrütteg des alten nationalen Geistes und dem ersten Zeichen s neuen Lebens, nach welchem die Nation, ihrer ruhmen und Jahrhunderte alten Institutionen sich erinnernd, angte. Gewandtheit, gesundes Urtheil und richtige ik fehlten Herrn Lafuente nicht, um so grofse und rierige Aufgaben zu übernehmen. Wünschenswerth zuweilen eine gröfsere Energie und Entschiedenheit, ein gröfserer Scharfblick bei der Behandlung gewisser en gewesen, auch, wenn man so sagen darf, eine grö- Freiheit des Geistes. Trotzdem kann und darf man chern, dafs auch in den seit Anfang 1858 erschiene- Bänden die *Historia general de España* — fern davon ger verdienstlich zu sein — dieselben Vorzüge, welche Verth der früheren Theile ausmachen, aufweist (indem ıgleich den mehr populären als gelehrten Charakter, ie von Beginn ab zeigte, bewahrt); auch dafs wenn rzählung nicht immer als vollendetes Muster angewerden kann, sie doch stets leicht, geziemend und g gehalten und an Schönheiten des Stils und der he reich ist.

iesem Werke zur Seite verdient, wenn nicht ihrer hnung, wenigstens ihrer anerkannten Wichtigkeit we-

gen, die Geschichte der spanischen Kirche (*Historia de la Iglesia española* 2 Bde 4°) von dem Professor der Centraluniversität, D. Vicente de Lafuente, gesetzt zu werden. Dieser Gelehrte, betraut mit dem Unterricht in der allgemeinen Kirchenlehre und der spanischen insbesondere, hat ohne Zweifel gedacht, seine hinlänglich gerechtfertigte Anstellung als Professor durch das angezeigte Werk zu legitimiren; nach dem Muster eines Burriel und Florez gebildet, hat er die gelehrten Arbeiten dieser ausgezeichneten Männer nicht aus den Augen gelassen, während sein Buch zugleich zeigt, daſs er mit den kirchlichen Alterthümern der Halbinsel sehr vertraut ist. Seine Kritik, lieber in das Einzelne sich vertiefend, als zu hochfliegenden Syntesen geneigt, hat mit Gewandtheit und Sicherheit viele und sehr zweifelhafte Punkte, sowohl in Betreff der Ueberlieferung, als der Liturgie, ergründet: trotz ihrer Wissenschaftlichkeit aber sind seine Ansichten nicht von Allen, die mit dieser Gattung von Studien vertraut zu sein glauben, angenommen; denn sowohl durch die Nöthigung der Thatsachen als durch die Liebe zur Wahrheit bewogen, sich zwischen die beiden entgegengesetzten Parteien zu stellen, welche die Herrschaft auf diesem schwierigen Felde sich streitig machen, hat er weder die Ultramontanen befriedigt, die ihn als verdächtig betrachten, noch den *Regalistas* genügt, die als lau und unentschieden seine Ansichten tadeln. Seine Begabung als Erzähler entspricht nicht seiner Tüchtigkeit als Gelehrter; sein Stil gleicht zumeist dem was die Geschichte dem controversirenden und dissentirenden Stile des Florez und der Nachfolger desselben einräumt, und seine Diction ist mehr alltäglich als einfach.

Die Particulargeschichte hat in einer doppelten Richtung Behandlung gefunden: die einen Historiker haben dem localen Ruhm gehuldigt, die andern haben ihr Augenmerk auf die Thaten irgend eines Helden gerichtet. Unter den ersteren verdienen besondre Erwähnung D. Adolfo de Castro, Verfasser einer „Geschichte von Cadiz und seiner Provinz“ (*Historia de Cadiz y su provincia*) und D. Fer-

nando Guillamas y Galiano, der eine Geschichte von Sanlúcar de Barrameda herausgab. Mit historischen Forschungen vertraut, weiſs Castro seine Arbeit, welche noch immer fortgesetzt wird, mehr interessant zu machen, obgleich seine Autorität durch seine literarischen Antecedentien etwas gelitten hat. Auch können nicht ohne Widerspruch die Schlüsse, die er aus positiven Thatsachen und Documenten zieht, angenommen werden; hierin erscheint Guilamas zurückhaltender und umsichtiger, obschon er, von lieser Vorsicht beherrscht, viele und gar wichtige Proıleme zu lösen übrig läſst. Castro überflügelt ihn auch n der Begabung als Schriftsteller, denn sein Stil ist, wenn uch nicht so gefeilt und zierlich als er mitunter wünscht, och frisch und keineswegs farblos, und seine Sprache flieend und leicht, obgleich sie öfters an wenig verständigen rchaismen leidet, Folge einer zwar sehr ausgedehnten, ›er mehr übereilten, als nüchtern und reiflich überlegten ectüre. Guillamas, weniger in der Kunst zu schreiben übt, weniger erfahren in der Kenntniſs der Sprache, verſst nicht, daſs er seine ersten Proben auf diesem Felde legt [1]).

Dasselbe können wir von Einigen, welche die *Biogra-*

---

[1]) Auch die Kriegsgeschichte Spaniens hat beträchtliche Fortschritte acht. Der ausgezeichnete Akademiker, Graf von Clonard, setzt unter Beifall der Kenner seine „Geschichte der spanischen Infanterie" fort, unermeſsliches Repertorium groſser Leistungen und Heldenthaten, welches Ansehn und den allgemeinen Ruf jener castilischen Regimenter, die einst Schrecken Europas waren, und deren ererbte Ehre die modernen spanin aufrecht halten, rechtfertigt. Ferner fährt fort zu erscheinen „Die Gehte der königl. Marine Spaniens", ein mehr pittoreskes als wissenschafts Buch, dem als Ergänzung zu dienen scheint: „Die königl. span. Maam Ende des 18. und im Anfang des 19. Jahrh.", von dem fleiſsigen See-ı, D. J. Lasso de la Vega, den ein wahrer und erleuchteter Forschergeist lt, wodurch er eine ausgezeichnete Stelle unter den Offizieren unserer e einnimmt. Auch die Publication des „Atlas der berühmtesten alten neuen Schlachten" von D. E. Perez de Castro hat keine Unterbrechung n, ein Werk, welches etwas die Grenzen der Nationalgeschichte überitend, mit zahlreichen topographischen Zeichnungen, Waffen, Kriegsmaen u. s. w. bereichert, erscheint. Endlich ist noch eine interessante„ Hiche Uebersicht des Kriegs im Süden der Philippinen" (Reseña hist. d. l. g. r de Filipinas) erschienen, welchen Krieg die span. Waffen seit der Erng jenes Archipels bis auf unsre Tage geführt haben; der Verfasser ist ıtelligente Ingenieuroffizier D. E. Bernaldez.

phie cultivirt haben, sagen. An ihrer Spitze steht ohne Zweifel der Akademiker Marques von Miraflores mit seinem Leben des D. Sancho Dávila; an ihn reiht sich mit dem Leben des Grafen Pedro Navarro der bereits verstorbene D. Martin de los Heros, welcher auch Mitglied der königl. Akademie der Geschichte war. Der erstere, einem aristokratischen Antriebe folgend, obschon einem hohen und edlen, suchte sich unter seinen Vorfahren jenen würdigen Ritter aus, welcher die triumphirenden Waffen Castiliens befehligend in dem 16. Jahrhundert sich den Ehrennamen Kriegsblitz (*Rayo de la guerra*) erwarb; der andre Historiker, von seiner volksthümlichen Gesinnung beherrscht, erkor unter den Schülern des Groſsen Feldherrn den Mann, welcher, unter geringem Dache geboren, sich zum Soldaten und Feldhauptmann in der Schule Calabriens bildete, und hernach die Regimenter des Cisneros bei der Eroberung Orans befehligend und mehrmals als erfahrener und tapferer Offizier in Tripolis und Bujia sich auszeichnend, zum höchsten militärischen Rang aufstieg und seine Stirn mit der Grafenkrone schmückte. Beide Akademiker sind für ihren Helden begeistert, und haben sich bemüht ein jeder auf verschiednem Wege den seinen zu erhöhen, indem die verschiednen Bestrebungen, die aus der socialen Stellung und dem eignen Charakter erwuchsen, auf die literarische Form sich übertrugen, worin sie ihre Geschichte kleideten: beide neigen sich zum Panegyricus; der Marques von Miraflores ringt zwar danach, seiner Erzählung und Ausdrucksweise eine gewisse Glätte zu geben, aber weil letztere ins Uebertriebene geht, nimmt sie ihr den Charakter der Ursprünglichkeit, Kraft und Farbe; D. Martin de los Heros hingegen ist damit zufrieden, ein schlichter Berichterstatter zu sein, kümmert sich gröſstentheils um die Verhältnisse seines Buches nicht, läſst die Zierlichkeit, Anmuth und Harmonie des Stils auſser Acht, und beraubt die Sprache jener Lichter und Schattirungen, die ihr erst Leben und Bewegung verleihen, während er den Ausdruck unter einer Wucht von fast immer unharmonischen Perioden erstickt. Wer ihre Bücher, ohne sie selbst zu ken-

nen, liese und wäre in literarischen Dingen nicht unerfahren, würde ohne Zögern sagen, dafs beide erst spät nach jenem frühen Alter, wo der Geschmack sich durch das Studium und die wiederholte Analyse der Klassiker bildet, die Literatur zu cultiviren begonnen haben.

Und noch mehr springt dies in die Augen, wenn wir die Biographie des spanischen Astronomen D. José Joaquin Ferrer y Cafranga von dem Akademiker D. Antonio Alcalá Galiano vergleichen. Weder die Wichtigkeit noch die Natur des Gegenstandes unterstützen hier wie in dem Leben Dávila's oder Navarro's die würdige und interessante Geschichtserzählung; und dennoch, während der Marques von Miraflores in dem Leser durch seine abgezirkelte und etwas exotische Ausdrucksweise eine gewisse Ermüdung hervorruft, während Heros ihn durch eine nicht wohl 'eordnete Fülle abspannt: verführt und beherrscht ihn Alalá Galiano durch den Zauber eines immer blühenden und llen Stils, ja reifst ihn mit sich fort durch seine abgerunde-:n, nachdrucksvollen und prächtigen Perioden, die es noch ehr thun würden, wenn man nicht entdeckte, dafs sie alle Einer Form gegossen sind.

Der mächtige Aufschwung der Geschichtswissenschaft kundet sich ferner in einer Reihe von Denkschriften, die s römische Alterthum Spaniens betreffen; dann in dem nz neuen Leben, zu welchem die Archäologie überhaupt Spanien erwacht ist, indem sie, wie man mit Stolz sa-ı darf, in unsern Tagen ihr Reich über sehr weite, bis- kaum cultivirte Regionen ausgedehnt hat[1]). Auch hat

[1]) Von den Denkschriften (*Memorias*) sei zuerst erwähnt: *sobre la guerra los Romanos hicieron en Asturia*, von D. Elias Tuñon; dann: *sobre la da de los Romanos*, von D. Rafael Atienza y Huertos, welcher Munda der Stadt Ronda eins sein läfst — während zu gleicher Zeit die Akademie ı aufserordentlichen Preis darauf gesetzt hatte, die Lage des Baetischen la mit unwiderleglichen Beweisen festzustellen. Diesen Preis gewannen junge Männer, die Brüder D. Manuel und D. José Oliver, welche die ımer Atienza's und Andrer nachwiesen. Ferner wurde von der königl. emie der Geschichte auch ein Memoire des Prof. D. Manuel de Góngora e la ciudad de Castulo y sus aledañas" gekrönt, in welchem die Lage in den punischen Kriegen so wichtigen Stadt, sowie der benachbarten für immer festgestellt wurde. Dies gelang dem Verf. in Folge von sehr

die Geschichte, als wenn der Stoff, den die Halbinsel selbst gewährt, nicht ausreichte, in deren Beziehungen zu den übrigen Völkern, und auch außerhalb solcher, neue Gelegenheiten sich zu zeigen gesucht [1]). Endlich hat sogar die historische Bibliographie in den beiden letzten Jahren eine außerordentliche Pflege gefunden [2]).

---

glücklichen Ausgrabungen, sehr genauen Aufnahmen des Terrains, und einer von gesunder Kritik geleiteten Prüfung der entdeckten Denkmale. — Für den Aufschwung der Archäologie liefern den offenbaren Beweis die folgenden Werke: *El Museo de Madrid y las joyas de la Pintura*, eine mit allgemeinem Beifall von dem Akademiker D. Pedro de Madrazo geleitete Publication; die *Iconografia española* von dem Akademiker D Valentin Carderera; *Los templos de España*, unter den Auspicien des Episcopats publicirt; *Recuerdos y bellezas de España*, herausgegeben von D. Ant. Parceriza; und die *Historia descriptiva y artistica del Escorial* von D. Ant. Rotondo. Aber was am besten den Stand dieser Studien zeigt, und die spanische Nation wie ihre Regierung wahrhaft ehrt, ist die prächtige, königliche Publication der *Monumentos arquitectónicos de España*, ein kolossales Werk in jeder Beziehung, das von dem Finanzministerium einer Commission der ausgezeichnetsten Architekten und Archäologen anvertraut ist.

(In diese und die beiden folgenden Anmerkungen haben wir mit unwesentlichen Kürzungen verweisen müssen, was der Hr. Verf. in den Text selbst noch eingefügt hatte; lägen die hier besprochenen Publicationen auch nicht dem Programme der Jahresberichte, die nur der „Nationalliteratur“ d. h. der Literatur im engern Sinne, gewidmet sein sollen, zu fern — so sehr interessant auch an sich ihre Mittheilung ist — so würde uns schon die Rücksicht auf unsern beschränkten Raum dazu genöthigt haben.

Anm. des Herausg.)

[1]) In ersterer Beziehung sind zu erwähnen: die *Historia critica de las negociaciones de España con Roma* von D. José Castillo y Ayensa, ein Buch welches, wenn es nicht vom Unwillen (*enojo*) eingegeben wäre, volles Lob verdiente; die *Historia de los tratados, convenios y declaraciones de comercio entre España y las demas potencias* von D. Eustaquio Toledano, Prof. in Madrid; der *Bosquejo histórico de la politica de España desde los tiempos de los Reyes católicos hasta nuestros dias* von D. Fr. Martinez de la Rosa; die *Historia de los tratados, convenios y declaraciones de paz y de comercio hechos por los Reyes de España con los estrangeros* von D. Alessandro del Cautillo. — Ferner: die *Historia constitucional de Inglaterra* von D. Patricio de la Escosura, von der nur zu bedauern ist, daſs sie ganz in einer auf die Gegenwart berechneten politischen Tendenz geschrieben ist; und das Werk: *Derecho constitucional de las repúblicas Americanas* von dem Prof. der Centraluniv. D. Manuel Colmeiro, welchem schon sein *Derecho politico español* einen Sitz in der Akademie der Geschichte verschaffte. Innerhalb der Sphäre der Künste sei noch erwähnt das treffliche Buch *Italia*, eine Frucht der Beobachtung und specieller Studien des Hrn. D. Franc. Pacheco.

[2]) Von der Nationalbibliothek haben Preise erhalten: das *Diccionario bibliográfico histórico de los antiguos reinos, provincias, ciudades, villas, iglesias y santuarios de España* von D. Tomas Muñoz y Romero, und *Memoria descriptiva de los códices conservados en los archivos eclesiásticos de España* von D. José Maria Eguren.

Zu einem grofsen Theil ist der erleuchteten Körperchaft, der königl. Akademie der Geschichte, diese ungeröhnliche Bewegung der Studien zu danken, wie es reichch bezeugt der erste Theil ihrer ***Discursos leidos en las esiones públicas que para dar posesion de plazas de núero ha celebrado desde*** 1852, ein Band der 1858 erschieen ist. Rücksichten der Schicklichkeit hindern uns in ne Prüfung dieses Buches einzugehn, da unter jenen Disirsen einige von unsrer eignen bescheidnen Autorschaft nd; doch wollen wir nicht die Bemerkung unterdrücken, ſs diese feierlichen Sitzungen ungemein den Eifer der elehrten angeregt haben; auch haben sie, indem durch neuen Doctrinen das Feld der historischen Speculation sich ausdehnte, dazu beigetragen ihnen gröfsern Aufıwung und Tiefe zu geben, wie es die Fortschritte der itik und der Philosophie verlangten.

Indem wir dieses Wort aussprechen, können wir nicht hin zu erwähnen, dafs wenn diese Wissenschaft nicht e ebenso entschiedene Pflege als die Geschichte aus nahe enden Gründen gefunden, sie doch nicht unterlassen einige vortreffliche Bücher hervorzubringen. Dies sind klich die Philosophie des Rechts (*Filosofia del Derecho*), ausgegeben von dem Decan der philosophischen Facul- von Habana; der *Tratado de la razon humana con cacion de la práctica del Foro*, ein Versuch des geten Professors D. Pedro Mata; die Aesthetik (***Esthética***) Dr. Isaac Nuñez de Arenas; und vor Allem die Anache Philosophie (*Filosofia analitica*) des Professors der chichte der Philosophie der Centraluniversität, D. Ju- Sanz del Rio. Es ist selbstverständlich, dafs die Prü- irgend eines dieser Werke viele Seiten verlangen würde: bemerken daher nur in Betreff der Analytischen Phihie, als eines mehr fundamentalen, und mehr in einer mmten Absicht behandelten Werkes, dafs es in der tsache eine Exposition des ersten Theils des philosohen Systems von Friedrich Krause ist, dessen Doctrin gewisse Bedeutung und Autorität bei den Spaniern gt hat, Dank den Anstrengungen desselben Sanz del

Rio, Anstrengungen welche das aufrichtige Lob einiger berühmten Franzosen unterstützt hat, die derselben Richtung angehören, welche bereits eine Schule sowohl in Deutschland als in Frankreich gegründet hat. Das Werk von Sanz del Rio ist einer aufmerksamen Prüfung und eines sorgfältigen Studiums würdig, da es seinem Titel gemäfs die Grundzüge und erste Entwicklung des genannten philosophischen Systems enthält und umfafst.

Auch an poetischen Werken sind die beiden verflossenen Jahre nicht unfruchtbar gewesen. Den mit Beifall aufgenommenen Productionen des Marques de Molins, welche in den letzten Monaten d. J. 1857 dem Druck übergeben wurden, folgten 1858 und 1859 die Poesien (*Poesías*) des Akademikers D. Manuel Cañete sowie die von D. Juan Valera, D. Francisco Vila y Goiri und D. Manuel Fernandez y Gonzalez; ferner die Gedichte des jungen Sevillaners D. Narciso Campillo, die welche unter dem Titel *La Cueva de Infiesto* D. Luis Cortes y Lueña herausgegeben, ein *Romancero* des D. Enrique del Castillo y Alba, und manche andre, mehr oder weniger erwähnungswerth. Unter allen diesen poetischen Werken tragen ohne Zweifel die von Cañete, Valera und Fernandez den Preis davon. Cañete gehört zu den Dichtern, welche in der Residenz den Geist und Charakter der Schule von Sevilla aufrecht erhalten, die einst durch einen Herrera und Rioja in hohen Aufschwung kam. Seine Begeisterung ist indessen eine spontane, und gehört ihm so zu sagen allein an. Er singt immer mit wahrem lyrischen Schwung, und fällt selten einmal herab bei dem Fluge, mit dem er sich erhebt; ein Freund der Wohlredenheit, verliert er sich doch nicht in den Wortschwall eines erlogenen Formenprunkes, an dem nur zu oft die Genien des Südens sich ergötzen; zufrieden mit der Schönheit und äufsern Anmuth weifs er, wann es gilt, auch Nerven, Sehnen und Muskeln zu zeigen; für die schöne Sprache Castiliens begeistert, wahrt er mit grofsem Fleifs ihre keusche Reinheit. Cañete will auch Philosoph sein, und vergifst nicht Rioja's, noch verachtet er Leon; er beansprucht ein Politiker zu sein, und ruft den Herrera

wie den Barahona de Soto ins Gedächtnifs, obgleich er in beiden Fällen Ansichten, Maximen und Grundsätze seinen Versen einstreut, die dem Charakter des 19. Jahrh. entsprechen. Wir billigen weder, noch mifsbilligen wir die Doctrinen, denen er mitunter sich zuneigt, denn wir sind, Gott sei Dank, frei von dem verderblichen Parteigeist; aber wenn seine Stimme, welche das Grofse und Verdienstvolle preist, bei dem Schauspiel der Ungerechtigkeit grollend donnert, schlagen ihre Laute tief in das Herz ein: dann rwirbt er den Triumph, den er erstrebt, dann schwindet ;anz jener Schein declamatorischer Affectation, der im Allemeinen seine Productionen kennzeichnet. Alle diese Eienschaften, alle diese Gaben, welchen er mit Recht einen 'latz in der Academia de la Lengua verdankt, treten nun ı seinem Buche hervor und verleihen demselben grofsen Verth, indem sie ihm selbst wahren Ruf und den Namen nes Dichters verschaffen.

Desselben ist auch Juan Valera keineswegs unwürdig, schon die Natur seines Genies und sein besonderer Chakter durchaus verschieden sind. Valera hat ausgezeichte poetische Gaben und vor allem eine grofse und glünde Liebe zur Kunst; aber indem er die Kunst überıpt liebt, hat er sich für sehr verschiedne Parnasse zuich begeistert, ohne dafs sein Genius auf einem sich ;te dauernd niederlassen können. In Deutschland haben Göthe, Heine und Geibel gefesselt, in England Moore l Byron, in Frankreich Lamartine und Chénier, in Itaunter den ältern Ariost, unter den neueren Leopardi. :h versäumt er nicht der portugiesischen Dichtung sei- Tribut zu bringen, auf deren Parnass er die grofse talt des Camoens entdeckt, und auf seinen Abhängen te den berühmten Garrett erblickt; ebenso wenig ver- ; er, dafs auch über dem Ocean noch Altäre der Poesich finden und jenseits der Fluthen des Mittelalters Haine Griechenlands und Roms blühn. Valera, ein ,ve solches Verlangens, von diesem unersättlichen Durst ıält, will die Schönheiten aller Literaturen besitzen und ›ine Verse übertragen, und so wird er denn was Al-

calá Galiano im Prologe seiner Werke einen *gelehrten Dichter* nennt. Aber abgesehen von dieser Unruhe, diesem Hin- und Herhaschen, was ist sein Charakter? was seine wahre Individualität als Künstler? wo seine wahre Begeisterung? wo sein Vaterland? Wenn Moreto, der Worte des Heilands ohne Zweifel gedenkend, wiederholt sagte: daſs wer zwei liebt, keinen liebt (*quien á dos ama, no ama á ninguno*); so kann die Kritik heute mit gröſserem Rechte in Betreff Valera's sagen: weil er alle Welt liebt, liebt er Niemanden. In der That seine eigene Persönlichkeit verschwindet fast hinter so vielen glänzenden andern; seine eigne Muse verstummt vor den Gesängen andrer Musen, welche ihm erhabner scheinen; und es ist klar, daſs in solcher Lage seine hohen Anlagen zu Grunde gerichtet und verdunkelt werden, so sehr auch seine mächtige Einbildungskraft und sein gutes Talent sich abmühen, um mit vollen Händen Reize und Schönheiten auszustreuen, die dem Stil Zauber, Anmuth und Farbe geben möchten. Es braucht nicht bemerkt zu werden, daſs für einen so gelehrten Dichter die Kunstformen weiches Wachs sind. Der Kampf, den er besteht, und den alle seine Poesien ohne Ausnahme offenbaren, ist ein innerlicher; sehr zu wünschen ist, daſs Valera mit vollem Rechte den Titel eines *castilischen* Dichters führen möge, daſs in seinem Geiste der Genius der *spanischen* Bildung und Dichtung einen vollständigen Sieg davon trage!

Gerade das ist bei Fernandez Gonzalez der Fall. In seiner frühen Jugend den gelehrten Sphären fern, erkannte er daſs er ein Dichter war, weil die Begeisterung ihn bewegte, ihn antrieb in mehr oder weniger harmonischen Versen die Empfindungen seiner Seele auszuströmen. Seine Muse, die Tochter dieser freien Ursprünglichkeit, nährte sich alsbald von den Gefühlen des Volks; ohne eine Beschränkung oder irgend ein literarisches Gesetz zu kennen, suchte sie ihren Ruhm allein in dem augenblicklichen Beifall der Menge; und ermuthigt durch den Erfolg, verlangte sie dann im Vertrauen auf ihre eignen Kräfte gröſsere Bahnen zu durchlaufen. Die Begeisterung ist ihm wiederholt

reu geblieben; aber da sein Geschmack nicht fest begrün-
let, da er vielleicht für unverbrüchliche Regeln der Kunst
ält was in Wirklichkeit offenbare Irrthümer sind, und auch
icht durch Studium die Schätze der castilischen Sprache
ich angeeignet hat, so leidet Fernandez Gonzalez an sehr
adelnswerthen Fehlern; und dabei hält er seine Ausschrei-
ungen für Schönheiten, während er die Gesetze der Mut-
ersprache oft mit Füfsen tritt. Seine Verse sind wohl-
önend, schön, harmonisch wie die Gongora's; seine Phan-
asie glänzend und kraftvoll in der Art des Sängers von
Angelica und Medoro"; sein Geschmack aber, nicht ge-
ldet in guter Schule, hindert ihn zu den Regionen sich
erheben, in welchen das Genie eines Argensola und
ioja erblühte. Trotz alledem ist Fernandez Gonzalez ein
ichter.

Den castilischen Parnafs zu bereichern, haben sich auch
r bekannte Baron von Andilla und der wackere Stadt-
h D. Pascual Fernandez Baeza bemüht, indem sie Iriarte
d Samaniego zu ihren Vorbildern nahmen und mit ih-
wetteiferten. Ihre Fabeln (*Fábulas*) haben allgemeine
erkennung gefunden, obgleich sie an poetischen Schön-
ten nicht so reich sind, als die vor einigen Jahren von
n berühmten Hartzenbusch herausgegebnen. Dieses Ge-
, welches mit ungemeiner Fruchtbarkeit sowohl als Dich-
wie als Kritiker wirkt, hat in dem Zeitraum, den wir
andeln, eine schöne Komödie (*comedia*) unter dem Titel:
a por honor, sowie das religiöse Schauspiel (*drama sa-*
: *El mal apóstol y el buen ladron* zur Aufführung ge-
cht, welches letztere während der letzten Fasten die
ater füllte. Und da wir einmal von der dramatischen
sie reden, so dürfen wir nicht unerwähnt lassen: *La*
ela de la vida des ansprechenden Rubí, den *Baltasar*
Dichterin Gertrudis de Avellaneda, *La Campana de*
lmudaina des jungen Palou, *La Senda de Espinas* von
er del Rio, und *Julieta y Romeo* von dem jungen Da-
te — die einzigen bemerkenswerthen Schöpfungen,
he in den letzten Jahren erschienen sind: ein Zeug-
dafs die Kunst Calderon's und Lope's in eine Art von

Ermattung gesunken ist, von der musicalischen Ausstattung der *Zarzuela* überwunden. Diese Betrachtung könnte uns verleiten den Ursachen jener Verirrung des Geschmacks des Publikums nachzuspüren [1]), aber dieser Gegenstand ist einer besonderen Arbeit vorbehalten. An einem Abend des vergangenen Winters glaubten wir schon, das Publikum wäre zu sich gekommen, und fände von Neuem an den komischen Schönheiten Geschmack. Man führte das Lustspiel: *La Hipocrisia del vicio* auf, aus der Feder des Altmeisters der dramatischen Dichter Spaniens: Breton de los Herreros empfing zwei prachtvolle Kränze; der Beifall verdoppelte sich mit jedem Tage, und der Geschmack schien wieder zu erwachen. Der Triumph ging vorüber; und der dankbare Dichter dachte daran, in diesem Winter (von 1859) das Publikum Madrids von Neuem dem Theater der Zarzuela zu entreifsen. Mit nicht weniger Anmuth, mit keiner geringern Fülle von Schönheiten, keiner geringern komischen Kraft schrieb er das Lustspiel: *Entre dos amigos un notario y dos testigos*; seine ihm getreuen Bewundrer, die Liebhaber des Theaters von ächtem Gehalt, sahen es eine Woche; dann zog wieder die Zarzuela das ganze Publikum an sich. Was bedeutet das? Ist das wahre Theater nicht mehr lebensfähig?

Der afrikanische Krieg, eine in hohem Grade nationale Begebenheit, hat bei dem Marques von Molins die ersten Talente der Residenz versammelt; sie haben bereits ein *Romancero* der Königin dargebracht, welches die alte Muse Castiliens zurückruft. Dies Buch wird Beifall finden und wie der Krieg selbst in der Geschichte Spaniens Epoche machen.

Von den kritisch-literarischen Studien ist die Ausbeute nicht grofs; ihr Interesse beruht hauptsächlich in der *Biblioteca de Autores españoles*, wo unter nicht sehr günstigen Bedingungen für die Herausgeber, Fernandez Guerra,

---

[1]) que, como paga, es justo
hablarle en *solfa* para darle gusto.

Denn, da's zahlt, ist's nicht zu rügen,
Es nach *Noten* zu vergnügen.

Rosell, Hartzenbusch, Mesonero Romanos, Gayangos und Andre ihre Gelehrsamkeit und ihren Geschmack zu zeigen ortfahren, indem unter diesen Commentatoren auch Männer ler Politik nicht versäumten eine Stelle einzunehmen, wie Ir. Nocedal, welcher die Werke von Jovellanos übernahm. Einige Monographien von Gehalt und Nutzen sind auch elbständig erschienen [1]). Besonders hervorzuheben sind och die zahlreichen Abhandlungen (Discursos), gelesen bei en öffentlichen Receptionen der *Academia de la Lengua*, o die Namen Monlau, Cañete, Tamayo u. a. diesmal zust figurirt haben, indem sie die akademischen Ehren mit n schon bewährten Hartzenbusch, Segovia, Fernandez uerra u. s. w. theilten. Nicht minder verdienen die sehr lehrten Vorträge Erwähnung, welche in der königl. *Acamia de Bellas Artes de S. Fernando* gehalten wurden, die r aufzuzählen eine persönliche Rücksicht der Schickhkeit uns hindert. Diese darf uns indessen nicht ablten, unter den Verfassern der ausgezeichnetsten Abhandigen einen Madrazo, Pacheco, Molins und Caveda namt zu machen, wie überhaupt zu versichern, daſs die gente Akademie auf der vollsten Höhe der Wissenschaft Betreff der kunsthistorischen Kenntnisse sich befindet.

Indem wir diese Gattung kritischer Arbeiten behan-1, welche berufen sind auf die Gebildeten einen unmitaren Einfluſs auszuüben, dürfen wir endlich auch nicht philosophischen Doctordissertationen der Centraluniver-t (*tésis para el doctorado de filosofia y letras*) verges- unter welchen wir, allein aus den letzten Jahren, eine ne sehr tüchtiger Arbeiten anführen könnten; um nicht ausführlich zu werden, beschränken wir uns aber nur der Licenciaten D. Francisco Fernandez Gonzalez D. Toribio del Campillo y Casamor zu gedenken — erstere Professor in Granada, der andre Bibliothekar Bibliothek von S. Isidro in Madrid. Die Dissertation jenem behandelt: die Idee des Schönen und seine

---

[1]) Die hier folgenden Titel geben wir in der Bibliographie.
Der Herausg.

Fundamentalbegriffe (*la Idea de lo Bello y sus conceptos fundamentales*), die des andern die provenzalischen Dichtungen des 12. und 13. Jahrh. (*los Poemas provenzales de los siglos XII y XIII*); sie sind, die eine in den Gebieten der Theorie der Humanitäts-Wissenschaften, die andre in der Anwendung der transcendentalen Prinzipien der ästhetischen Kritik, ein herrliches Zeugniſs des Zustandes der Studien auf dieser ersten Hochschule der Halbinsel, wo sie mit so viel Eifer gepflegt und gelehrt werden. Mit vollem Grund ist zu hoffen, daſs nachdem die Jugend auf dieses sehr ergiebige Feld geleitet ist, in Kurzem die Früchte davon reichlich und trefflich sein werden, indem die philosophischen Doctordissertationen Spaniens mit denen der berühmtesten Universitäten wetteifern.

Es leuchtet ein, daſs eine Nation, in welcher die literarischen Ueberlieferungen noch so lebendig sich erhalten, und auf die stets das Beispiel des Auslands einen so mächtigen Einfluſs ausgeübt hat, sich nicht gleichgültig gegen die Pflege einer Gattung der Literatur verhalten wird, die bei den modernen Nationen schon auf alle Gebiete eingedrungen ist, auf das der Geschichte wie der Satire, der populären Erzählung wie der Philosophie. Wir meinen den Roman (*Novela*), welcher, wenn nicht der Form, doch wenigstens dem Inhalt nach sich zum Nachfolger und Nebenbuhler der Encyclopädie erklärt zu haben scheint. Frankreich exportirt nach der ganzen Welt seinen Roman; und Spanien, das lange Zeit der Industrie Frankreichs zinsbar war, konnte seine Grenzen den Producten so verführerischer Geister, als Chateaubriand, Arlincourt, Hugo, Balzac, Sand, Dumas, Sue, und vieler andern Feuilletonisten nicht verschlieſsen. Im Anfang begnügten sich unsre Journale gut oder schlecht (das letztere gewöhnlich) alle Romane, soviel nur jenseits der Pyrenäen an das Licht traten, zu übersetzen; heute vereint Spanien eine Anzahl Schriftsteller in dieser Gattung, welche bald durch die Tendenz ihrer Werke, bald durch die Art wie sie dieselben ausführen, durchaus den Titel von Originalen verdie-

nen. — Was wir von Fernandez Gonzalez, als Dichter, gesagt haben, können wir uns ersparen hier zu wiederholen, wo wir ihn als Romanschriftsteller aufführen. Er pflegt in seine Fabel hervorragende Personen oder Thaten unsrer Geschichte zu verweben, aber er bedient sich der Geschichte nicht, wie Walter Scott, zu dem Zwecke sie mehr zu erleuchten, ihr eine gröſsere Lebendigkeit vermittelst des Interesses des Dialogs und des dramatischen Zuschnitts der Handlung und der Charaktere zu verleihen; für Fernandez Gonzalez ist die Geschichte nur sozusagen ein Vorwand; die üppige Fruchtbarkeit seiner Erfindung kennt keine Grenzen, und eben deshalb kann er sich niemals der stricten Linie der Thatsachen anbequemen, ebenso wenig der Art zu sein, welche die Ueberlieferung oder die Chronik gewissen berühmten Personen beilegen. Er behauptet, seinem *Cocinero del Rey* und seinen *Monfies de las Alpuarras* einen historischen Charakter gegeben zu haben; und doch wird er in keinem von beiden Werken auch nur die unerläſsliche Vorschrift der Chronologie beobachtet haben. In der *Luisa*, einem Sujet von reiner Erfindung, und in mancher andern seiner phantastischen Erzählungen, in welchen er weder Thatsachen noch Charaktere verfälscht, noch in irgend eine Art von Anachronismus verfällt, überläſst er sich ganz dem Fluge seiner ungestümen Einbildungskraft und setzt durch seine unerschöpfliche Fruchtbarkeit in Erstaunen. Aber sein Stil ist immer derselbe, incorrect, ungleich und selbst geschmacklos zu Zeiten. Durch das Jagen nach Effect verfällt er häufig in Uebertreibung, und statt den Leser zu überraschen, steht er nicht an, ihn in die Irre zu führen. Sein gröſstes Lob besteht darin, daſs er keine Nachahmer haben kann; sein gröſster Tadel aber darin, daſs er niemals als Muster aufgestellt werden kann.

Ein anderer Schriftsteller, der noch in jungen Jahren schon den historischen und philologischen Studien sich gewidmet hat, ist Simonet y Baca, welcher in seiner arabischen Erzählung (*legenda*) *Almanzor* Beweise von tüchtiger Gelehrsamkeit gegeben hat, von guter Kritik und einem angeborenen Geschick, welches auf nicht gewöhnliche Anlagen

schliefsen läfst, vornehmlich bei einem, der kaum Zeit gehabt hat, seinen Geschmack zu befestigen und den sich anzueignen, welchen er schon besitzt. Von demselben Charakter kann man sagen ist ein anderes Werk, das auf Kosten ihrer Majestäten veröffentlicht und von Rivadeneyra prachtvoll gedruckt wurde. Der Titel desselben ist: *El Caballero de la Almanaca, novela histórica, escrita en lenguage del siglo XIII, por D. Mariano Gonzalez Valls.* Das Vornehmen, der alten Sprache Castiliens ein Denkmal zu errichten, sei es als Gegenstand des Studiums, oder als Zeugnifs begeisterter Verehrung, ist gewifs sehr lobenswerth; aber es genügt bei dieser Klasse von Versuchen nicht, die Redeweise, die Construction jener fernen Zeiten zu reproduciren: angenommen auch, dafs dies erreicht werde, was wir bis zu einem gewissen Punkte Valls zugestehen, gibt es doch noch eine andre, schwierigere Aufgabe, welche darin besteht, den Geist, den Charakter, die Denkart der Schriftsteller jenes Zeitalters zu bewahren; und in diesem Theile läfst das Werk, von dem wir reden, viel zu wünschen übrig. So will in dem Munde Alfons des Weisen sich die Geistreichheit Philipps IV. nicht wohl schikken, mag der Ausdruck auch noch so sehr durch ungewöhnliche Archaismen entstellt werden; noch kann zu dem feierlichen und gehaltnen Charakter unsrer Hofleute des 13. Jahrh. die lärmende Leichtfertigkeit der Galans von Buen Retiro passen. In dieser Beziehung sei hier an einige damatische Productionen von Eguilaz erinnert, z. B. *La Vaquera de la Finojosa* und *Las Querellas del Rey sabio.* Dieser Autor wollte seine Personen in einer Sprache reden lassen, die unsrem Zeitalter nicht angehörte, welche aber sicherlich ebenso wenig in jenem andern jemand verstanden haben würde; seinen Fabeln aber gab er einen modernen Charakter, und das Resultat war, dafs dergleichen Werke weder zum Lesen, noch zur Aufführung gut waren. Dennoch findet sich der *Caballero de la Almanaca* nicht in demselben Falle; man liest ihn mit einigem Interesse; man bewundert bisweilen die Geduld des Verfassers und sein eifriges Streben nach Geschmack; und wenn er

im Ganzen nicht befriedigt, so hat dies denselben Grund, aus welchem man einem apokryphischen Documente nur einen beschränkten Werth zollt: die Laien verstehen es nicht, die Gelehrten aber entdecken sogleich seine Unächtheit; man lobt aufs höchste die Geschicklichkeit des Copisten, aber das Werk übergibt man der Vergessenheit.

Welch ein Unterschied zwischen diesen Werken und den Erzählungen von Fernan Caballero, der einen universellen Ruf zu erwerben und einer der volksthümlichsten Schriftsteller Spaniens zu werden wufste! Seine Romane zeichnen sich vorzüglich durch den Charakter der Wahrheit, der in ihnen glänzend hervortritt, aus. Ohne grofsen Kunstaufwand, mangelhaft in der Sprache, und zum gröfsten Theil von keiner reichen Erfindung, besitzen sie trotz alledem einen verführerischen Zauber: den der angebornen Naivetät, der Eigenthümlichkeit, der Lebhaftigkeit des Colorits, und vor allem den des moralischen und wahrhaft evangelischen Zweckes, welchen sie erstreben. Sei's ein Vorrecht des Geschlechts, sei's eine ausschliefsliche Eigenthümlichkeit einer bevorzugten Seele, jedenfalls hat die Feder Fernan Caballero's den Roman nicht allein in einen christlichen, sondern in einen katholischen verwandelt; und diesen verdienten Ruhm wird Niemand ihm zu entreifsen wagen [1]).

An seiner Seite aber sehen wir ein andres Genie sich erheben, das, vor kurzem noch unbekannt, schon mit Beifall selbst im Auslande genannt wird. Trueba hat in seinem *Libro de los Cantares*, und danach in seinen *Cuentos de color de rosa* der Kunst eine eigenthümliche Richtung gegeben. Aus der einfachsten Handlung, dem unscheinbarsten Umstand, dem gewöhnlichsten Ausdruck, leitet er immer einen sehr schönen Apolog ab, eine Parabel, sinnreich, hoch poetisch, in ihrer Moral äufserst rein, zart in

[1]) S. im vorigen Bande p. 247 ff. Ferd. Wolf's Aufsatz über Fernan Caballero's Werke; eine vorzügliche deutsche Uebersetzung derselben hat indessen *Lemcke* (unter Mitwirkung von *Clarus* und Frl. *Hedwig Wolf*) herausgegeben, Paderborn 1859—1860, 11 Bde 8°; während gleichzeitig noch eine andre von *A. Geyder* in Breslau erschien. Der Herausg.

ihren Formen, anmuthig in ihrem Schmuck, welche niemals blofs zu dem Verstande spricht, vielmehr, und stets treffend, auf das Innerste des Herzens zielt. Trueba's Schriften interessiren gleichermafsen alle Klassen der Gesellschaft: seine Redeweise entfernt sich kaum von der Umgangssprache und trotzdem fesselt sie auch die Gebildetsten, denn ihr Wesen besteht nicht in dem Gewählten, sondern in dem Eigenthümlichen des Ausdrucks, in der Genauigkeit, womit die Charaktere geschildert werden, und darin, dafs der gute Mensch den Lasterhaften und Schlechten immer verdunkelt und demüthigt. Gegenwärtig kennt Spanien keinen Schriftsteller, der ihm in dieser Gattung gleichkäme; und es würde für das Land wie für die Literatur ein Glück sein, wenn viele sich vorsetzten es ihm gleich zu thun.

Diese Regsamkeit, die man auf dem Gebiete der Literatur bemerkt, mufs nothwendig ungemein günstig für jede Art von Studien und Kenntnissen sein; und so geschieht es, dafs von Tag zu Tag mehr Studien mit Vorliebe gepflegt werden und nach allen Seiten sich verbreiten, welche vor nicht langer Zeit äufserst selten waren und als ebenso viele Sonderbarkeiten des Charakters betrachtet wurden. Dies war z. B. mit dem Studium der Diplomatik, Archäologie und Bibliographie der Fall, welches in Spanien jetzt schon Gegenstand einer besondern Laufbahn und einer ehrenvollen Beschäftigung ist. Es beginnt also auch bei uns die Liebe zu den Büchern sich zu entwikkeln, und der Eifer alle Schätze, welche in dieser Art sich sammeln lassen, aufzuhäufen. Abgesehen von den öffentlichen Bibliotheken, welche fortwährend sich verbessern, gibt es viele Privatleute, welche die besten Räume ihrer Häuser mit Büchersammlungen anfüllen. Eine der bedeutendsten ist die des D. Joaquin Gomez de la Cortina, Marques von Morante, des früheren Rectors der Central-Universität; dieselbe besteht vornehmlich aus einer sehr reichen Sammlung lateinischer Autoren aller Perioden, worunter sich die seltensten und auserwähltesten finden, und von einem jeden die verschiedenen Ausgaben, welche in allen Ländern er-

schienen sind, sowohl die älteren als die neueren. Der gedruckte Katalog dieser Bibliothek nimmt 6 dicke Bände ein; allerdings sind zur Erläuterung mitunter Biographien einzelner wenig bekannter Schriftsteller und kritische Urtheile über ihre Werke hinzugefügt, wie u. a. bei Francisco Sanchez de las Brozas (El Brocense), Angelo Poliziano und Hieronymus Vida, Verfasser einer sehr merkwürdigen Ars poetica. —

Diese flüchtige Skizze der geistigen Bewegung Spaniens genügt zu beweisen, daſs wenn in Mitten von so ungünstigen Bedingungen, so vielen politischen Wandlungen, so vieler Zwietracht, Gefahr und Unsicherheit doch die Nation sich aus ihrer langen Niedergedrücktheit wieder erheben und in gewisser Weise zur Höhe ihrer Bestimmung aufrichten konnte, einige Jahre Friede und Ruhe genügen würden, um ihr ihren alten Glanz und Einfluſs zurückzugeben. Die Geschichte bietet wenige Beispiele dar von Völkern, die edler mit dem Unglücke rangen, und die stolzer aus ihrer Niederlage und ihrem drohenden Untergange sich erhoben. Die Industrie wird gefördert, der Handel wächst, der öffentliche Reichthum vermehrt sich zusehends, die Wissenschaften beginnen mit Eifer gepflegt zu werden, die schöne Literatur, vordem reducirt auf einen traditionellen Kultus, verallgemeinert heute ihre Bestrebungen und trachtet danach mit dem philosophischen Geist unsrer Epoche sich zu verschwistern. Was fehlt daher noch um den Triumph zu sichern, und zum Ziel so lockender und berechtigter Hoffnungen zu gelangen? Ein beständiger Frieden, und daſs in Mitten so heldenmüthiger Verdienste uns die Vorsehung nicht ihre hülfreiche Hand verweigere.

Madrid, 20. April 1860. Amador de los Rios.

(Aus der spanischen Handschrift übersetzt vom Herausgeber.)

Den französischen Jahresbericht von Hrn. G. Paris, sowie einen Bericht über die französische Literatur Belgiens von Hrn. Le Roy, müssen wir leider wegen Mangel an Raum für das nächste Heft aufsparen, das dem vorliegenden indeſs recht bald folgen soll. Die Redaction.

Bibliographie des Jahres 1859.

In Betreff der allgemeinen Einrichtung der Bibliographie brauche ich die Leser nur auf die Einleitung der vorjährigen zu verweisen; nach denselben Grundsätzen und derselben Anordnung ist auch diesmal verfahren. Einen Punkt nur erlaube ich mir von Neuem hervorzuheben: indem ich die Bücher des letzt verflossenen Jahres verzeichne, geht meine Absicht stets dahin, in dieses Verzeichnifs nur solche Publicationen aufzunehmen, welche nicht blofs in dem betreffenden Jahre erschienen sind, sondern auch das Datum desselben auf dem Titelblatt tragen. Vordatirte Werke fallen der folgenden Bibliographie zu. Ich hoffe, dafs dieser Grundsatz allgemeine Billigung finde. Er hat wenigstens manche ganz offenbare Vortheile zur Folge: er erleichtert für die Zukunft das Nachschlagen; er erlaubt, die an die Spitze gestellte Jahreszahl bei den einzelnen Titeln nirgends zu wiederholen — wie denn diesmal überall wo eine Jahreszahl nicht angegeben ist, in den Titeln selbst, wie in den Citaten der Noten, 1859 zu ergänzen ist. Dafs aber bei der bedauernswerthen Achtlosigkeit, womit so viele auswärtige kritische und bibliographische Organe eine der wichtigsten Titelangaben, die des Jahres ganz übergehen — so führen bekanntlich die englischen literarischen Journale, wie das Athenaeum, die Liter. Gazette etc., niemals im Titel der von ihnen besprochenen Werke die Jahreszahl auf, und wenn das Buch auch schon vor 3 bis 4 Jahren publicirt worden ist; so gibt weder Reinwald in seinem *Catalogue annuel*, noch Vapereau in seinem *Année littéraire* die Jahreszahl des Titels bei vordatirten Werken — dafs bei einem solchen, unsre Arbeit sehr erschwerenden Mangel vieler der uns zu Gebote stehenden Quellen vielleicht nicht überall es möglich war, unsre obige Absicht durchzuführen, indem bei einigen wenigen Werken die Jahreszahl des Titels nicht mit aller Sicherheit sich feststellen liefs: dafür bitte ich im Voraus um Entschuldigung, mit der Versicherung, dafs etwaige Fehler dieser Art in der nächsten Bibliographie stets ihre Berichtigung finden werden. Ebenso werden, wie ich bereits früher bemerkte, stets Nachträge und Ergänzungen geliefert. Die, welche wir diesmal bringen, zu der vorjährigen Bibliographie, sind zwar in den Text eingereiht, um die gehörige Stelle ihnen ohne Schwierigkeit zu geben, aber nicht blofs mit der Jahreszahl 1858 jedesmal versehen, sondern auch mit einem Sternchen (*) vor ihrer Nummer bezeichnet, so dafs sie schon auf den ersten Blick von den Publicationen des Jahres 1859 sich unterscheiden.

Meine Aufforderung an die Herren Mitarbeiter zu gefälliger Unterstützung bei dieser Arbeit ist schon, wie ich mich freue sagen zu können, eine recht erfolgreiche gewesen, und es wird für die Zukunft, wie ich Grund zu hoffen habe, die Betheiligung eine noch allgemeinere sein. Um die *italienische* Bibliographie haben sich Herr Prof. Grion in Padua und Herr Mussafia in Wien sehr verdient gemacht, nicht blofs durch Mittheilung von Titeln, sondern auch durch sehr schätzbare Anmerkungen; für die *spanische* hat mein verehrter Freund, Ferd. Wolf, den gröfsten Theil der Angaben geliefert, einige verdanke ich der Güte des Herrn Prof. Milá y Fontanals in Barcelona; die *englische* hat von Herrn Dr. Grein dahier werthvolle Noten zu einer Anzahl der angelsächsischen Publicationen erhalten; nicht minder haben mich gütigst unterstützt die Herren Dr. Lemcke und Prof. Holland, sowie einer der Herren Verleger des Jahrbuchs, Herr Cohn, der sich um die Vervollständigung der biblio-

graphischen Angaben gar mannichfach verdient gemacht hat. Allen den Genannten sage ich meinen besten Dank.

Die von den Herren Mitarbeitern gelieferten Anmerkungen sind mit Chiffren versehen; es sind die folgenden: *γρ.* = Grein; *G.* = Grion; *M.* = Mussafia; *M. y F.* = Milá y Fontanals.

Marburg, Anf. August 1860. Ebert.

I. Zur französischen Literaturgeschichte.

A.

1. La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique etc. par *J. M. Quérard* [s. J. 58, N°. 1]. Tome XII. (Corrections, additions Tome II.) 2ᵉ livr. (— Ribauld de la Chapelle.) p. 145—288. 6 Fr.

2. Catalogue général de la librairie franç. au 19ᵉ siècle etc. par *P. Chéron* [s. J. 58, N° 2]. Tome III. (— Dubuisson). 1152 col.
Wird nicht einzeln verkauft, sondern den Abnehmern des „Courrier de la libr." gratis gegeben.

3. Manuel du bibliographe normand etc. par *Ed. Frère* [s. J. 58, N° 3]. Tome II. Livr. 1—3 (Gad — Rog) 480 p.

4. Bibliographie lyonnaise du 15ᵉ siècle, par *Ant. Péricaud, l'aîné*. Lyon. 8°.

*5. Bibliographie montoise. Annales de l'imprimerie à Mons, depuis 1580 jusqu'à nos jours, par *H. Rousselle*. Mons 1858. 8°. 770 p.

6. Marques typographiques, ou Recueil des monogrammes, chiffres, enseignes, emblèmes, devises, rébus et fleurons des libraires et imprimeurs qui ont exercé en France, depuis l'introduction de l'imprimerie, en 1470, jusqu'à la fin du 16ᵉ siècle. A ces marques sont jointes celles des libraires et imprimeurs, qui pendant la même période ont publié, hors de France, des livres en langue française. 8ᵉ et 9ᵉ livr. 1858—59. 8°. 96 p. Jede Lief. 5 Fr.

7. De la librairie française. Son passé, son présent, son avenir, avec des notices biographiques sur les libraires-éditeurs les plus distingués depuis 1789; par *E. Werdet*. 12°. VIII, 393 p. 5 Fr.
Nach einem Artikel im *Bullet. du biblioph. et du biblioth. Déc.* rücksichtlich der Vergangenheit nur ein Résumé, aber auch in Bezug auf die Gegenwart wenig vollständig, namentlich was die Provinzial-Buchhändler und Drucker betrifft.

8. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Bourges. Texte et desseins, par le baron de *Girardot*. Nantes. 4°. 168 p.
In 90 Exemplaren.

9. Catalogue des manuscrits de l'ancienne bibliothèque du chapitre de Sens et note explicative, par *Ph. Salmon*. 8°. 15 p. 2 Fr.

10. Catalogue méthodique, descriptif et analytique des manuscrits de la bibliothèque publique de Bruges, par *P. J. Laude*. Bruges. 8°. 552 p. 6 Fr.

11. Rapport sur la bibliothèque de la société liégeoise de littérature wallonne, par *Ulysse Capitaine.* 43 p. 8°.

In: Bulletin de la Société liég. de litt. wall. 2e Année.

Ist auch selbständig erschienen (Liége). — In diesem, mit rühmlichster Sorgfalt ausgearbeiteten Bericht macht der um die wallonische Literatur schon mannichfach verdiente Verf. den Versuch einer Bibliographie derselben, indem er zugleich die Namen der Autoren mit kurzen biographischen Nachrichten begleitet. Die einzelnen Dialecte bilden die Abtheilungen, innerhalb deren die Bücher, nach Voraussendung der anonymen Publicationen, unter den alphabetisch aufgeführten Namen der Autoren geordnet sind, nämlich: 1. *Province de Liége*: a. Dialecte de Liége (wie sich erwarten läfst, die am reichsten dotirte Abtheilung); b. Dial. de la Hesbaye; c. Dial. de Verviers. 2. *Province de Brabant.* 3. *Province de Hainaut*: a. Dial. de Mons; b. Dial. de Luxembourg. 4. *Province de Namur*: a. Dial. de Dinant; b. Dial. de la Famenne Namuroise; c. Dial. de Namur. — Patois de France (ein kleiner Anhang).

12. Coup d'oeil retrospectif sur les anciennes bibliothèques des châteaux, par *Arthur Dinaux.*

In: Bulletin du biblioph. et du biblioth. par Techener, Juin.

Der Verf. sucht vornehmlich zu beweisen, dafs im *vorigen* Jahrh. noch in allen einigermafsen bedeutenden Schlössern des franz. Adels sich Bibliotheken von einigem Belange befanden, indem er einer gröfsern Zahl adliger Herren und Frauen, sowie der Schlösser, wo ihre Büchersammlungen waren, namentlich gedenkt. — Uebrigens wird eine Fortsetzung des Art. versprochen.

---

13. Histoire des principaux écrivains français etc. par *Ant. Roche.* [s. J. 58, N° 9]. Tome II (dernier). Preis des ganzen Werks 7 Fr.

14. Caractères et portraits littéraires du 16e siècle, par *Léon Feugère.* 2 Vol. 8°. XXXII, 1022 p. 14 Fr.

Der erste Band behandelt Leben und Schriften von *Etienne de la Boëtie, Montaigne, Etienne Pasquier, Scévole de Sainte-Marthe, Amyot* und *Rabelais*; der zweite von *Henri Etienne, Agrippa d'Aubigné, Jean Bodin, Gui du Faur de Pibrac,* und „einem unbekannten Dichter", womit *Pierre Poupo* gemeint ist, dessen Verse als anmuthig und gefühlvoll ausgezeichnet werden. Die meisten dieser bedeutenden, hier zuerst gesammelten, Charakteristiken sind von der Académie franç. ihrer Zeit gekrönt worden. Vereint erscheinen sie hier in verbesserter Gestalt und vermehrt mit einer Einleitung über den Charakter der literarischen Bewegung Frankreichs im 16. Jahrhundert. *Journ. des Savants, Février.*

15. De la littérature, des sciences et des arts sous le règne de François I, par *Le Payen de Flacourt.* gr. 8°. 47 p.

Scheint nach einer Anzeige in der *Revue archéol.* nicht viel Eigenthümliches zu enthalten.

16. Tableau de la littérature française au 17e siècle avant Corneille et Descartes, par *J. Demogeot.* 8°. XIV, 496 p. 6 Fr.

Der rühmlichst bekannte Verf. hat die Absicht die ganze Geschichte der französischen Literatur im 17. Jahrh. ausführlich zu schreiben; hierzu soll das vorliegende Buch, welches auf Vorlesungen, von dem Verf. an der Sorbonne gehalten, sich gründet, als Exordium dienen. Wir hoffen auf das interessante, von der franz. Kritik recht anerkannte Buch in einer ausführlichern Anzeige zurückzukommen, und begnügen uns hier das Schlufsurtheil *Vapereau's* (*L'année littér.* II, p. 261) anzuführen: „L'exactitude des analyses, la

justesse des appréciations particulières, la vérité des portraits, la conscience et le talent dans toute l'exécution, l'élégance soutenue du style, l'élévation des idées feront du *Tableau* etc. de M. Demogeot, s'il le complète, un des livres les plus instructifs et les plus intéressants que nous connaissions".

17. Précieux et Précieuses. Caractères et moeurs littéraires du 17e siècle, par *Ch. L. Livet.* 8°. XL, 443 p. 7 Fr.

Nach einer Einleitung, die sich im Allgemeinen über die *Société précieuse* des 17. Jahrh. verbreitet, folgt eine ausführliche und interessante Arbeit über das *Hôtel de Rambouillet*, die Marquise, Voiture, Chapelain etc.; hieran schliefsen sich einzelne besondre Skizzen der Personen zweiter Ordnung, als des *Abbé Cottin*, der *Mme Cornuel*, des *Abbé d'Aubignac*, von *George de Scudéry, Mlle de Gournay, Le Pays, Juan Grillet, Bois-Robert.* Eine neue Ausgabe der *Guirlande de Julie* mit einem Supplement, das Stücke aus Mscr. *Conrart's* enthält, bilden den Beschlufs des trotz der Arbeiten Cousin's belangreichen Buches. *Journ. d. Sav., Sept.*

18. Notices littéraires sur le 17e siècle, par *L. Aubineau.* 8°. 600 p. 6 Fr.

19. Geschichte der französischen Revolutions-Literatur 1789—95, von *Schmidt-Weifsenfels.* Prag. 8°. VIII, 395 p. 3 Thlr.

Der Titel ist ungenau: das Buch ist nämlich eine historische Uebersicht der französischen Literatur während der angezeigten Epoche.

20. Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet, par *Alfr. Nettement.* 2e éd. corrigée et augmentée. 2 Vol. gr. 8°. 1144 p. 11 Fr.

21. L'année littéraire et dramatique, ou Revue annuelle des principales productions de la littérature française, par *G. Vapereau.* Première année, 1858. 18°. VIII, 492 p. 3½ Fr.

Zeichnet sich durch geistreiche Darstellung, wie durch unbefangene, ästhetisch und moralisch tüchtige Beurtheilung aus.

---

22. La littérature en Belgique, par *Eug. Lataye.* In: Revue des deux Mondes, Juillet.

Der Verf. sucht das Streben Belgiens, eine eigne Nationalliteratur zu gründen, an einigen seiner bedeutendsten Romanschriftsteller, namentlich Louis Hymans und Emile Leclerq zu charakterisiren. Von jenem werden *La courte échelle* und *La Famille Buvard*, von diesem *L'avocat Richard* besonders ins Auge gefafst. Noch wird Em. Greyson's ausführlicher gedacht. Der Verf. vermifst im Allgemeinen, und an den Hauptwerken gerade ein ideales Streben: ein realistisches Contrefei der Wirklichkeit, in welchem hinter dem Bürger der Mensch zu weit zurücktrete, sei vielmehr das Ziel. Die Hoffnungen der Zukunft aber gründeten sich auch für die Nationalliteratur auf die philosophischen Studien, die schon erfolgreich begonnen hätten.

23. Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France aux 16e et 17e siècles, par *J. B. Noulet.* Toulouse. 8°. VIII, 257 p. 6 Fr.

Nur in 100 Exemplaren.

24. Sobre los poemas provenzales de los siglos XII y XIII, por *D. Toribio del Campillo y Casamor.* (Tésis leida ante el claustro de la univers. central). Madrid.

S. den spanischen Jahresbericht, oben p. 429.

25. **La nouvelle poésie provençale (Roumanille, Aubanel, Mistral); par *Taillandier*.**
In: Revue des deux Mondes, Oct.

In diesem geistreichen Aufsatze gibt der Verf. eine kurze Geschichte der Entwicklung der neuen provenzalischen Literatur, welche durch ihre jüngste Schöpfung, Mistral's *Mireio* (1859), die Aufmerksamkeit ganz Frankreichs erregt, ja vielleicht schon Ansprüche auf einen Platz in der europäischen Literatur sich erworben hat. *Roumanille*, der Sohn eines Gärtners in Saint-Rémy, ist ihr Begründer. Ein Mann aus dem Volke, erst Schullehrer, dann Corrector, sich selbst bildend, bewahrte er sich Naivetät und Volksthümlichkeit. Seine Gedichte erschienen zuerst gesammelt 1847 unter dem Titel: *Li Margarideto*. In ihnen war von Neuem eine provenzalische Schriftsprache geschaffen, indem R. die nordfranz. Wörter, Wendungen u. s. w. verbannt, und die Lücken aus der Sprache der Troubadours ergänzt hatte. In polit. Pamphlets, in Versen kämpfte Roumanille nach der Februarrevolution gegen die rothe Demokratie. Später gab er noch eine Reihe volksthümlicher Erzählungen in Versen und ein komisches Epos heraus. Auch die Noëls (*li Nouve*) erweckte er von Neuem 1856. Unter seinen Nachfolgern, deren Zahl nicht gering, sind die bedeutendsten *Théodore Aubanel* und *Frédéric Mistral*, die aber aus dem Kreise volksthümlicher Dichtung schon in das Gebiet rein künstlerischer übertreten. Aubanel mit seiner „*imagination inquiète et sombre*“ erinnert an Barbier, sein Hauptgedicht ist „Der neunte Thermidor“ — ein Gespräch zwischen Frankreich und dem Henker; auch den Bethlemitischen Kindermord hat er behandelt. Mistral dagegen, ein „*gentleman-farmer*“, wird als der Kritiker der Schule bezeichnet. Ueber sein idyllisches Epos Mireio s. namentlich den eine vollständige Analyse, mit vielen eingestreuten in Versen übersetzten Stellen, enthaltenden Aufsatz *Kannegiesser's* im *Archiv f. d. Stud. d. neuern Spr.* XXVI, 3. und 4. Heft.

---

26. Recueil des factums d'Antoine Furetière de l'Académie française contre quelques-uns de cette académie, suivi des preuves et pièces historiques données dans l'édition de 1694, avec une introduction et des notes historiques et critiques; par ***Ch. Asselineau***. 2 Vol. 12°, LXXI, 738 p. 7 Fr.

Furetière wurde bekanntlich aus der Académie franç. 1685 ausgeschlossen, weil er zum Vortheil eines von ihm verfaſsten Wörterbuchs — das indeſs erst nach seinem Tode 1690 erschien — die lexicalischen Arbeiten der Akademie benutzt habe. Er rechtfertigte sich, rächte sich aber zugleich durch die *Factums*, beiſsende Pamphlete, die durch Feuer, Witz und stilistische Vortrefflichkeit sich auszeichnen, und indem sie die Geheimnisse der akademischen Pedanterie jener Tage enthüllen, für die Geschichte der Akademie eine wichtige Quelle sind. Indirect sind ihre Enthüllungen selbst für die Geschichte der Nationalliteratur überhaupt, die ja von jenem Pedantismus nicht wenig beeinfluſst ward, von Bedeutung. Die Arbeit des Herausgebers wird sehr gerühmt. (S. *Bull. d. bibl. et d. biblioth., Juillet.*) Vgl. übrigens *Hist. de l'acad. franç. p. Pellison et d'Olivet*, T. II.

---

27. Les Chansons de geste. Discours d'ouverture du cours de langue et littérature du moyen-âge au collége de France, par *Paulin Paris*.
In: Bulletin du biblioph. et du biblioth., Mars.

*28. Recherches sur l'auteur inconnu du roman du Châtelain

de Coucy et de la dame de Fagel, par *A. Chassant*; und par *P. L. Jacob*.

In: Bulletin du Bouquiniste, N° 31, 33, 37 (1858).

Chassant leitet aus dem Akrostichon den Namen *Jacques Saquespée* ab, Jacob dagegen aus der Stelle: „J'en suis certain" den: *Jean Certain*.

29. Provenzalisches Epos, von *Sachs*.

In: Archiv f. d. Stud. d. neuern Spr. XXVI, 2. Heft.

Unter diesem Titel wird vom *Fierabras* gehandelt, indem der Verf. das englische Gedicht bespricht, einige Vergleichungen zwischen dem Londoner und Pariser Manuscript des altfranzösichen und dem provenzalischen Gedicht anstellt, und zu beweisen versucht, dafs das englische aus dem letztern übertragen sei, welches ihm überhaupt als das Original erscheint.

30. Fragments d'histoire littéraire à propos d'un nouveau manuscrit de chansons françaises, par *L. Passy*.

In: Bibl. de l'Ecole d. Chartes 1858, Sept.; 1859 Mars und Juill.

Das Manuscript (54 feuillets) befindet sich auf der Bibliothek von Siena, gez. H. X. 36, im Katalog unter dem Titel „Canzoni in lingua provenzale", obwohl es gar keine provenz., vielmehr 101 nordfranz. Chansons und zwar meist Jeux-partis enthält, davon 100 mit Noten begleitet. Die Schrift gehört dem Ende des 13. oder Anf. des 14. Jahrh. an, und, wie dem Verf. scheint, einem Picarden oder Artesier. 13 der Chansons sind ganz neu. — Diese Liedersammlung bildet, jedoch unter Heranziehung auch andrer bekannter, namentlich der beiden Vaticanischen, den Gegenstand der vorliegenden literarhist. Arbeit, indem der Verf., den Stoff nach den Dichtern ordnend, den Inhalt der einzelnen Gedichte angibt, oder sie selbst mittheilt, und an diese Gedichte anknüpfend zugleich über die Dichter selbst sich verbreitet, manche neue Data erforschend. So ist diese Arbeit sowohl durch die Inedita und die neuen Lesarten, als durch des Verf. Untersuchungen für die Geschichte der nordfranz. mittelalterl. Lyrik, namentlich des Jeu-parti, von nicht geringer Bedeutung. Die Hauptdichter, meist aus Artois gebürtig, sind die folgenden: *Jean de Grieviler*, *Jean le Cunelier*, *Robert du Chastel*, *Guillaume le Vinier* (den der Verf. in die erste Hälfte des 13. Jahrh. setzt), *Gilles le Vinier* (des vorausgehenden *frère* — Bruder — welches Appellativum man fälschlicherweise bisher als Nomen proprium ansah, vgl. Hist. litt. de Fr. XXIII, 563 u. 590), *Robert de le Pierre* (aus der 2. Hälfte des 13. Jahrh.), *Phelippe Verdiere* (Verf. des Dit des Marchéans), *Perrot de Nesle*, *Prieus de Boulogne* (ein noch nicht gekannter Trouvère), *Gaidifer d'Amions* (nicht d'Anions), *Lambert Ferri*, *Jean Bretel* (der Prince des Puy von Arras, hier genauer charakterisirt, da er an 80 der gedachten Jeux-partis Theil hat, aufserdem 8 Chansons d'amour gedichtet). Eine Anzahl anonymer Gedichte, sämmtlich Inedita, finden sich eingestreut, von denen 3 *Jean le Cunelier*, 4 *Robert du Chastel* anzugehören scheinen. Zum Schlufs verbreitet sich der Verf. über die *Puys* im Allgemeinen, und das von *Arras*, dem die meisten jener Dichter angehörten, insbesondere, Ursprung, Organisation, Personelles abhandelnd (u. a. werden alle die Namen der Trouvères des Puy von Arras im 13. Jahrh. aufgezählt, wie sie aus den Jeux-partis sich ergeben).

31. La Satire en France au moyen-âge, par *C. Lenient*. 18°. 444 p. 3½ Fr.

S. oben p. 227 ff. die von uns gebrachte Anzeige von M. *Talbot*. Vgl. auch den Artikel von *Magnin* darüber im *Journ. des Sav.*, *Oct.*

32. L'énigme des „Quinze joies de mariage", par *P. L. Jacob*.

In: Bulletin du Bouquiniste N° 49.

Jacob sucht zu beweisen, dafs das angezeigte Werk und das *Grand ju-*

bili de Milan ein und denselben Verf. haben, und dafs derselbe *Lemonde* hiefs, zu Essé in der Normandie geboren, zwischen 1464—1500 lebte. — Diese Annahme wird übrigens von *E. T.* in N° 58 desselben Journals bestritten.

33. Histoire politique et littéraire de la Presse en France, avec une introduction historique sur les origines du journal et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine, par *Eug. Hatin.* Tome I—III. 12°. XXXII, 475, 479, 512 p. 12 Fr. (8°. 18 Fr.).

Diese 3 Bände des noch nicht vollendeten wichtigen Buches, das geradezu eine Lücke in der französ. Literaturgeschichte ausfüllt, führen die Geschichte der Presse von ihrem Anfange — der Gründung der *Gazette* Théophraste Renaudot's d. 30. Mai 1631 — bis zu dem Beginne der franz. Revolution. Nach Vollendung des Werks werden wir auf dasselbe zurückkommen.

34. Histoire anecdotique et critique de la Presse parisienne, par *F. Maillard.* 2ᵉ et 3ᵉ années, 1857 et 1858. Revue des journeaux de l'année. 18°. 251 p. 2 Fr.

---

35. Dernières études historiques et littéraires, par *Cuvillier-Fleury.* 2 Vol. 12°. 796 p. 6 Fr.

Der Verf., einer der bedeutendsten Mitarbeiter des *Journal des Débats*, hat früher schon *Etudes hist. et litt.* 2 Vol. und danach *Nouvelles ét. hist. et litt.* 1 Vol. veröffentlicht; die vorliegenden *Dernières* sind wie jene anderen gesammelte Journalartikel, Kritiken, theils polit., theils literar. Inhalts; mit Geist, mafsvoll und sorgfältig geschrieben; nur leidet mitunter die Unbefangenheit des Urtheils unter politischer Parteilichkeit auch in literar. Dingen. S. *Vapereau*, L'ann. litt. II, p. 272 ff.

36. Essais de morale et de critique, par *E. Renan.* 8°. XIX, 457 p. 7½ Fr.

Diese Essais des ausgezeichneten Gelehrten und Schriftstellers erschienen zuerst in Journalen, namentlich in der *Revue des deux Mondes* und dem *Journ. des Débats*, an neue Publicationen anknüpfend; die für uns wichtigsten betreffen *M. de Sacy*, *M. Cousin*, *M. Aug. Thierry*, *M. de Lamennais*, die *Farce de Pathelin*, die Geschichte der franz. Akademie, und die *Poésie des races celtiques* — eine fast 100 Seiten lange und in jedem Betracht bedeutende Abhandlung.

37. Essais de politique et de littérature, par *Prévost-Paradol.* 8°. LI, 388 p. 7½ Fr.

S. den franz. Jahresbericht von 1859 im folgenden Heft.

38. Etudes littéraires, par *H. Prat.* XVIIᵉ siècle. 3ᵉ partie, 1685—1715. [s. J. 58, N° 31]. 4 Fr.

39. Etudes d'histoire et de littérature, par *D. Nisard.* 18°. VIII, 440 p. 3 Fr. (Bibl. contemp.).

Ist eine Fortsetzung der Etudes de critique littéraire, s. J. 58, N° 30.

---

40. **About.** — La nouvelle littérature française. Les Romans de M. Edouard About, par *E. Montégut.*

In: Revue des deux Mondes, Août.

41. **Barrière.** — Le théâtre contemporain et les comédies de Barrière, par *E. Montégut.*

In: Revue des deux Mondes, Mars.

42. **Boileau, Gilles.** — Gilles Boileau de Bouillon, sa vie et ses ouvrages, par *H. Helbig*.

In: Bibliophile belge, Juillet.

Wie der Verf. nachweist, La Croix du Maine berichtigend, stammt G. B. aus dem Lüttichschen, wo auch das Schlofs Bouillon sich findet. Geb. im Anf. des 16. Jahrh. diente G. B. Karl V. in vielen Feldzügen, ward dann in Cambray angestellt, fiel in Ungnade und flüchtete nach Paris um 1550, wo der alte Kriegsmann, um sich zu ernähren, Literat wurde. Zunächst übersetzte er und zwar u. a. Davila's guerra d'Alem. und das 9. Buch des Amadis (die andern hatte bereits sein Gönner Des Essarts übertragen) ins Französische (1552). Letztere Uebersetzung edirte und unter seinem eigenen Namen Claude Collet de Rumilly im folgenden Jahre von Neuem. — 1555 gab G. B. unter dem dem Amadis entlehnten Namen: *Darinel Tirel* ein didactisches Werk halb in Prosa, halb in Versen, eine Cosmographie enthaltend, heraus: *La Sphère des deux Mondes*. Später lebte er von der Publication von *Prognostications*, Kalenderprophezeiungen. Ueber sein Ende ist nichts bekannt. Der Verf. hält es nicht für unmöglich, dafs der berühmte Boileau sein Nachkomme gewesen. Am Schlufs ist ein Verzeichnifs der Werke gegeben.

43. **Buffon.** — De quelques manuscrits de Buffon. Art. de *Flourens*. [s. J. 58, N° 45].

In: Journ. d. Savants, Févr., Mars, Avril (Fin).

44. **Charles d'Orléans.** — Les deux prisonniers de Windsor, Charles d'Orléans et Jacques I d'Ecosse, par *Délécluze*.

In: Magasin de Librairie, N° 23.

Danach auch selbständig erschienen, 8°. 56 p.

45. **Chateaubriand.** — M. de Chateaubriand, publiciste et homme politique, par *A. Lefèvre-Pontalis*.

In: Revue des deux Mondes, Février.

Knüpft an das Werk von Villemain an (s. J. 58, N° 46).

46. **Chateaubriand.** — Chateaubriand et son temps, par le comte *de Marcellus*. 8°. XXII, 506 p. $7\frac{1}{2}$ Fr.

47. **Chrestiens de Troyes.** — Der deutsche Parzival, der Conte del Graal und Chrestiens' Fortsetzer, von *Alf. Rochat*.

In: Pfeiffer's Germania, p. 414—420.

Dieser Artikel schliefst sich ergänzend an N° 47 d. J. 58 an.

48. **Desorgues.** — Théodore Desorgues, par *Ch. Asselineau*.

In: Bulletin du biblioph. et du biblioth., Avril.

Dieser fast ganz verschollene Dichter der franz. Revolution, welchen Ch. Nodier allerdings sehr überschwenglich den ersten ihrer Lyriker nannte, der Verf. der am 20. Prärial d. J. 2 gesungenen *Hymne à l'Etre suprême*, ist der Gegenstand der sorgfältigsten Nachforschungen des Verf. gewesen, deren zwar nicht sehr reiche, aber darum keineswegs unwichtige Resultate hier niedergelegt sind. Denn Desorgues ist, wie der Verf. mit Recht sagt: *un type*; *le produit direct et l'expression même de l'inspiration révolutionnaire.*

49. **Du Chastel.** — Pierre du Chastel, grand aumônier de France au 16e siècle, par *Lecouvet*.

In: Messager des sciences historiques (de Gand).

„Travail d'une science solide, complétant et rectifiant les biographies existantes". *Biblioph. belge, Nov.*

50. **D'Urfé.** — Recherches bibliographiques sur le roman d'Astrée, par *Aug. Bernard*.

In: **Bulletin du biblioph. et du biblioth., Août. — Danach selbständig erschienen.** 8°. 20 p. 1¼ Fr.

Der Verf., durch seine Monographie: *Les d'Urfé* (1839. 8°) zu dieser Arbeit besonders berufen, bringt hier mancherlei Neues; so, um nur eines wichtigen Punktes hier zu gedenken, weist er nach, daſs der 1. Band der Astrée 1608, und nicht 1610, zuerst erschien, von welcher Auflage allerdings kein einziges Exemplar mehr bekannt ist.

51. **Gautier.** — Théophile Gautier, notice littéraire par *Ch. Baudelaire*, précédée d'une lettre de Victor Hugo. 12°. 75 p. 1 Fr.

*52. **Gerson.** — **Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson, d'après les manuscrits inédits de la bibliothèque de Tours,** par *E. Bourret*. Tours 1858. 8°. 184 p.

53. **Hébert.** — Le Père Duchesne d'Hébert, ou Notice historique et bibliographique sur le journal publié pendant les années 1790 à 1794, précédée de la vie d'Hébert, son auteur, et suivie de l'indication de ses autres ouvrages; par *Ch. Brunet*. 8°. 232 p. 3½ Fr.

54. **Hugo.** — La légende des siècles de Victor Hugo; par *E. Montégut*.

In: Revue des deux Mondes, Oct.

Vgl. auch über dasselbe Werk einen Artikel in der Bibl. univ. de Genève, Oct., von *Eug. Rambert*.

55. **Lamennais.** — La correspondence de Lamennais, par *E. Scherer*.

In: Bibl. univ. de Genève, Janvier.

56. **Le Petit, Claude.** — Le poète Claude Le Petit, par *Ant. Voisin*.

In: Bulletin du Bouquiniste, N° 69.

Wegen seiner gotteslästerlichen Verse wurde dieser satirische Dichter 1662, oder 1666 verbrannt. Vgl. unten N° 82.

57. **Maistre, Jos. de.** — Le comte J. de Maistre, auteur de l'Antidote au congrès de Rastadt. Nouvelles considérations philosophiques et littéraires, par *C. de Chantelauze*. Lyon. 8°. 96 p. 1 Fr.

58. **Maistre, Jos. de.** — Une question d'histoire littéraire résolue. Réfutation du paradoxe bibliographique de M. de Chantelauze: le comte J. de M. etc.; par *J. M. Quérard*. 8°. 42 p. 2 Fr.

59. **Mérimée.** — Ecrivains contemporains. M. Prosper Mérimée; par *Gust. Merlet*.

In: Revue contemporaine, Janv. et Févr.

60. **Michelet.** — Les derniers ouvrages de Michelet, par *E. Rambert*.

In: Bibl. univ. de Genève, Avril.

61. **Montaigne.** — Des opinions et des jugements littéraires de Montaigne, par *E. Moët*. Auch. 8°. 191 p.

62. **Pellison.** — Etude sur la vie et les oeuvres de Pellison.

Thèse présenté à la faculté des lettres de Paris; par *F. L. Marcou*. 8°. X, 499 p. 7 Fr.

Diese etwas voluminöse „Studie" ist dem bekannten Geschichtschreiber der franz. Akademie, Paul Pellisson-Fontanier, gewidmet, welcher mehr durch seine Beziehungen zu der letzteren sowie zu den *Samedis* der Mlle. de Scudéry, als durch seine Werke eine literaturgeschichtliche Bedeutung hat. Dieser Beziehungen ist deshalb auch hier ausführlich gedacht worden. Uebrigens spielte Pellisson auch im politischen Leben als Secretär Fouquet's eine Rolle, die ihn schliefslich in die Bastille brachte, aus der er dann, der frühere Protestant, als leidenschaftlichster Convertit hervorging. Als Anhang sind *Briefe* P.'s mitgetheilt.

63. **Polit, Jean.** — Poëtes du 16ᵉ siècle en Belgique. Jean Polit, par *H. Kuborn*.

In: Revue trimestrielle, 6ᵉ ann. T. II.

Polit wird hier sowohl als lateinischer, wie als französischer Dichter betrachtet, und zugleich ein längerer Auszug aus seiner *Prognosie de l'Estat de Liége* mitgetheilt.

64. **Quinet.** — Edgar Quinet, sa vie et son oeuvre, par *Ch. L. Chassin*. 8°. 477 p. 6 Fr. (12°. 3½ Fr.).

65. **Racine.** — Les ennemis de Racine au 18ᵉ siècle, par *F. Deltour*. 8°. IX, 443 p. 5 Fr.

Dafs Racine vom Beginne seiner Laufbahn bis zu seinem letzten Hauptwerk von literarischen Feinden verfolgt wurde, denen es auch gelang, ihm die dramatische Production zu verleiden, war bekannt genug; keineswegs aber war bisher vollständig genau und im Zusammenhange untersucht: welches die Ursachen dieser Feindschaften waren; welche Interessen, welche Leidenschaften sie erzeugten; welchen Charakter die Angriffe, welchen Werth die Kritiken hatten; von welchem Einflufs dieselben auf die poetische Entwicklung des Dichters waren. Diese Fragen sucht die interessante Schrift zu lösen. Sie zerfällt in zwei Abtheilungen, indem in der ersten die Feinde selbst ins Auge gefafst, und ihre persönlichen Motive untersucht werden, in der zweiten dagegen die Werke Racine's einzeln in Betracht gezogen werden in Betreff der Angriffe, welche sie in Kritiken, Parodien, Epigrammen u. s. w. erlitten. Diese Abtheilung hat durch vielfältige Citate noch einen besondern Werth. S. *Journ. d. Sav., Mai.*

66. **Regnard.** —. Regnard, sa vie et ses oeuvres; par *D. L. Gilbert.*

In: Revue des deux Mondes, Sept.

Diese nur 17 Seiten lange Abhandlung hat 1859 den Preis der Beredtsamkeit von der Acad. franç. erhalten; sie ist eine blofs ästhetisch kritische Skizze, wie sich erwarten läfst, weder umfassend noch erschöpfend, schon indem ihr aller historische Hintergrund mangelt; doch enthält sie, von ihren stilistischen Vorzügen ganz abgesehen, manche neue treffende und geistreiche Bemerkungen.

67. **Rousseau.** — Jean Jacques Rousseau et l'isle de Saint-Pierre, par *H. Caumont*. Zürich. gr. 8°. 1¼ Fr.

68. **Royer-Collard.** — Ecrivains et orateurs politiques. Royer-Collard; par *E. Garsonnet.*

In: Revue contemporaine, Janv. et Févr.

69. **Saint-Pierre.** — Étude sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre, par *E. Goumy*. (Thèse pour le doctorat). 8°. VI, 332 p. 5 Fr.

70. **Souvestre.** — Vie d'Emile Souvestre, par *Lesbazeilles*. 18°. 36 p.

Der Verf., Souvestre's Schwiegersohn, bereitet eine Publication der gesammelten Werke desselben vor, welcher die obige Schrift als Einleitung dienen soll.

71. **Tocqueville.** — Publicistes modernes de la France. Alexis de Tocqueville; par *L. de Loménie*.

In: Revue des deux Mondes, Mai.

72. **Villon.** — François Villon, sa vie et ses oeuvres, par *Ant. Campaux*. 8°. 398 p. 5 Fr.

Von diesem Werk bringen wir demnächst eine Anzeige.

Voiture. — S. weiter unten N° 84.

73. **Voltaire.** — Friedrich der Grofse und Voltaire, von *J. Venedey*. Leipzig. gr. 8°. XX, 223 p. 1⅓ Thlr.

Ein zwar von einem einseitigen Standpunkt verfafstes, doch ohne Frage beachtenswerthes Buch.

B.

74. Fleurs des vieux poètes liégeois (1550—1650) avec une introduction historique par *N. Peetermans*, recueil publié et accompagné de notices biographiques, par *H. Helbig*. Liége. 12°. XLVIII, 173 p.

Enthält Dichtungen von *Gilles Boileau*, Jacques Bouloigne, Lambert Suavius, *Jean Polit*, Pierre Renson, André de Somme, G. Thourin, J. Castoran, J. de Glen, *Remacle Mohy du Rondchamps*, N. Hallet, *Denis Coppée*, P. Bello, G. de Rasyr, L. Mélart, *Edm. Breuché de la Croix*. Die Dichtungen sind zum gröfsten Theile von ungemeiner Seltenheit. Sehr schätzbare biographisch-bibliographische Nachrichten gehen den einzelnen Dichtern voraus; während das ganze Werkchen eine von Hrn. *Peetermans* verfafste treffliche Skizze der poetischen Entwicklung des Lütticher Landes während der angezeigten Periode einleitet — welche Skizze danach auch selbständig erschienen ist. Durch dieselbe wird die Bedeutung der Sammlung, deren ästhetisches Interesse hinter dem literarhistorischen ganz zurücktritt, sogleich in das rechte Licht gesetzt. Das letztere Interesse ist auch ein allgemeineres, indem sich hier zeigt, wie die verschiedenen Tonarten und Wandlungen der Poesie Frankreichs in jenem fernen Grenzgebiet der französischen Sprache alsbald ihr Echo fanden.

75. S'ensuyvent plusieurs Ballades contre Bourbon; publ. par *P. L. Jacob*.

In: Bullet. du biblioph. et du biblioth. Mars, p. 177 ff.

An der bezeichneten Stelle hat der bekannte *Bibliophile* unter dem Titel: *Découverte d'un petit livre curieux renfermant des invectives poétiques contre la trahison du connétable de Bourbon en 1523*, dieses merkwürdige Büchlein, dessen eigenen Titel wir oben verzeichneten, textgetreu abgedruckt. Es enthält übrigens 2 Balladen und 4 Rondeaux. Eine kurze bibliographische Beschreibung des alten Drucks ist beigefügt.

76. Li dis de la pasque, herausgeg. von *A. Tobler*.

In: Archiv f. d. Studium d. neuern Spr. XXVI, 3. u. 4. Heft.

Dieses 100 Verse umfassende Dit ist aus derselben Handschrift publicirt, welcher der Herausgeber das von uns gebrachte Dit du Magnificat Condé's entnommen hat. S. oben p. 82.

77. Les miracles de Saint-Eloi. Poëme du 13[e] siècle, publié

pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque bodleyenne d'Oxford, et annoté par *Peigné Delacourt*. 8°. (Mit Kupfern).

---

78. Recueil de farces, soties et moralités du 15e siècle, réunies pour la première fois et publiées avec des notices et des notes, par *P. L. Jacob*, bibliophile. (Bibl. gauloise). 16°. XXXIX, 454 p. 5 Fr.

Laut der Vorrede beabsichtigt der Herausg. in einer chronologisch geordneten Sammlung alle die *vereinzelten* Publicationen von Farcen, Soties und Moralités (deren so viele in den letzten Decennien, aber meist in sehr wenig zugänglichen Ausgaben erschienen) zu vereinigen (*Sammlungen* als die bei Techener 1831, und die in der Bibl. elzév. erschienene, bleiben, wie schon angedeutet, ausgeschlossen). Das vorliegende Buch wird nun als erster Probeband des beabsichtigten Unternehmens, welches den vollsten Beifall verdient, dargeboten. Es umfaſst die drei bekannten Stücke, deren Held *Pathelin* ist, dann die *Moralité de l'Aveugle et du Boiteux*, die Farce *du Munyer*, und die Sotie: *La Comdamnacion de Bancquet*, alle begleitet von literarhistorischen Einleitungen und einem längeren Vorwort über das mittelalterliche Theater Frankreichs überhaupt. Reiche sprachliche und sachliche Anmerkungen, das Verständniſs zu erleichtern, sowie Angabe der Varianten und manche einzelne Textverbesserungen erhöhen den Werth der Publication.

79. Maistre Pierre Pathelin, suivi du nouveau Pathelin et du Testament de Pathelin, farces du 15e siècle. *Nouv. éd.* avec des notices et des notes, par *P. L. Jacob*, bibliophile (Bibl. gaul.). 16°. VIII, 211 p. 5 Fr.

Scheint ein bloſser Abdruck der Trilogie des *Pathelin* aus dem vorher gehenden *Recueil*.

---

80. Histoire maccaronique de *Merlin Coccaie*, prototype de Rabelais, où est traicté les ruses de Cingar, les tours de Boccal, les adventures de Léonard, les forces de Fracasse, les enchantements de Gelfore et Pandrague et les rencontres heureuses de Balde, avec des notes et une notice par *G. Brunet*. *Nouv. éd.* revue et corrigée sur l'édition de 1606, par *P. L. Jacob*, bibliophile. (Bibl. gaul.). 16°. LV, 452 p. 5 Fr.

Eine neue Ausgabe der ersten franz. Uebersetzung der macaronischen Gedichte des bekannten Teofilo Folengo, welcher dieselben unter dem Namen „Merlinus Coccajus“ schrieb (erste Gesammtausg. Venedig 1521). Daſs Folengo, der erste macaron. Dichter von Bedeutung, auf Rabelais einen Einfluſs ausgeübt, ist unverkennbar, auch wenn es nicht die Anführungen von Rabelais selbst bestätigten. Uebrigens ist, wie bemerkt, die im Titel citirte Ausgabe von 1606 die erste der angezeigten Uebersetzung. S. über dieselbe, wie über Folengo's Werke selbst *Genthe, Gesch. der macar. Poesie* p. 99 ff., namentlich p. 122.

81. Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes, rares et curieuses, en prose et en vers. Revues et annotées, par *E. Fournier*. Tome IX. (Bibl. elzévir.). 16°. 368 p. 5 Fr.

Die Sammlung begann 1855 zu erscheinen. Der vorliegende Band enthält 26 Werkchen, theils in Versen, theils in Prosa, vornehmlich aus dem Anfange des 17. Jahrh., welche sämmtlich mehr oder weniger mit der Tages-

geschichte zusammenhängen. Die meisten haben kaum ein directes literaturgeschichtliches Interesse; in letzterer Beziehung ist wohl am bedeutendsten die in 1000 Versen geschriebene, daher auch *La Milliade* genannte, ihrer Zeit sehr berühmte Satire gegen Richelieu, welche den Titel führt: *Le gouvernement présent ou éloge de son Eminence.*

82. Paris ridicule et burlesque au 17e siècle, par Claude Le Petit, Berthod, Scarron, Colletet, Boileau etc. *Nouv. éd.* revue et corrigée avec des notes, par *P. L. Jacob*, bibliophile (Bibl. gaul.). 16°. XXVIII, 371 p. 5 Fr.

In dieser Sammlung sind eine Anzahl burleske Dichtungen, welche Paris zum Gegenstand haben, wieder abgedruckt; sie haben, aufser dem kulturgeschichtlichen, zum Theil auch kein geringes literarisches Interesse. Die erste ist vielleicht die bedeutendste: *Paris ridicule* von Cl. Le Petit, zuerst 1668 in Amsterdam erschienen. *G. Brunet* im *Bibl. belge*, *Mai* 1860 sagt davon: „Il y a dans ce poëme, entaché de négligences et d'incorrections, une verve, une énergie, une couleur, qu'on ne trouve que chez les poëtes de l'école de Saint-Amant". — Es folgen dann: *La ville de Paris, en vers burlesques* von Berthod, 1652 erschienen; *Le Tracas de Paris, en v. burl.* von Colletet; *La Foire de Saint-Germain* von Boileau; *Les Cris de Paris* in Strophen von 4 Versen; endlich *Relevé de la despence qui se fait par chacun en dedans la ville de Paris*, eine erdichtete Statistik.

---

83. Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Historiens occidentaux. Tome II. fol. XXX, 828 p. 30 Fr.

Der erste Band erschien 1844, und war ganz der Geschichte des Guill. de Tyr gewidmet; der vorliegende bringt nun dessen Fortsetzer. Zwei franz. Texte des 13. Jahrh. von grofsem histor. und philol. Werth werden hier mitgetheilt, nämlich: *L'Estoire de Eracles empereur et la conqueste de la terre d'Outremere* (1183—1277) in 34 Büchern; und *La continuation de Guillaume de Tyr* (1229—1261) dite du manuscrit de Rothelin. Die Texte sind von den Herausgebern, *Ph. Lebas* und *H. Wallon*, mit gröfster Sorgfalt festgestellt, unter Mittheilung aller Varianten. Zahlreiche Noten, sowie ein *Glossaire* machen die Ausgabe noch werthvoller. *Journ. d. Sav.*, *Févr.* 1860.

84. Lettres du comte *d'Avavx* à Voitvre, suivies de pièces inédites extraictes des papiers de Conrart, et pvbliées par *Amédée Rovx*. Lyon. 8°. IV, 138 p. 6 Fr.

Der mit Voiture sowie mit Balzac befreundete Graf d'Avaux ist der bekannte Gesandte Frankreichs beim westphälischen Frieden.

85. Correspondance inédite de Mad. *du Deffant*, publiée par le Marquis de Sainte-Aulaire. 2 Vol. 8°. LXXXVII, 928 p. 15 Fr.

Wegen der nahen Beziehungen der Verfasserin zu Voltaire und Horace Walpole von Wichtigkeit; vom erstern finden sich auch einige Briefe.

---

86. Littérature wallonne. — Pièces anciennes.

In: Bullet. de la Société liégeoise de littér. wallonne, 1858—59; Ann. I und II.

Ende des Jahres 1856 constituirte sich die genannte Gesellschaft, als deren Zweck der 1. Artikel ihrer Statuten bezeichnet: *encourager les productions en Wallon liégeois; propager les bons chants populaires; conserver sa pureté à notre antique idiome, en fixer autant que possible l'orthographe et les règles, et en montrer les rapports avec les autres branches de la langue Romane.* Diesen Zweck sucht die Gesellschaft vornehmlich durch jährliche

Preisausschreibungen wall. Gedichte, sowie histor. und philol. Untersuchungen in Betreff des Wallonischen, zu erreichen; ihre Bemühungen sind bereits sehr erfolgreich gewesen, wie die in den Bulletins abgedruckten Preisdichtungen, Lieder und Komödien vornehmlich, zeigen. (Auf dieselben sei hier im Vorbeigehen als auf werthvolle Quellen für das Studium dieses Dialectes hingewiesen.) Ein kleinerer Theil der Bulletins ist der Herausgabe „alter Stücke“ gewidmet, welche Abtheilung uns hier zunächst allein angeht. So enthält der 1. Jahrg. eine *Ode* vom J. 1620 (das älteste bekannte poetische Product) und eine Pasquée (satir. Ged.) von 1732; der 2. Jahrg. u. a. eine *Moralité* aus der ersten Hälfte des 17. Jahrh., und *Les premiers documents liégeois écrits en français* (1233—36), unter den drei *Urkunden* (Verträgen) sind zwei hier zuerst edirt von Hrn. Ul. Capitaine.

---

87. **Adam de Saint-Victor.** — Oeuvres poétiques etc. [s. J. 58, N° 95]. Tome II (dernier). 512 p.

88. **Adenes.** — Cleomades: conte traduit en vers français modernes du vieux langage d'Adenes le Roy, contemporain de Chaucer; par le chev. *de Chatelain.* London. 8°. 3 s. 6 d.

Von dem *Cleomadès* des Brabanter Dichters hat schon Reiffenberg bekanntlich (in seiner Introduction zu Ph. Mouskes, p. CLXXIII) ein kleines Fragment veröffentlicht; nach Ferd. Wolf, Altfr. Heldenged. p. 34, wurde der Roman zwischen 1280 und 1283 verfaſst. — Die vorliegende Uebersetzung wird in dem *Athenaeum, Oct.* gerühmt; nach demselben hat der Uebers. zugleich durch eine Vergleichung des Romans mit *The Squier's tale* nachzuweisen versucht, daſs diese Erzählung Chaucer's ihn zum Vorbild gehabt habe; auch den Roman *Berthe au grand pied* desselben Adenès scheine Chaucer gekannt zu haben (worauf übrigens auch schon Andre aufmerksam machten), wie die Uebereinstimmung des Eingangs dieses Romans und der Canterbury tales zeige.

89. **Basin.** — Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI par Thomas Basin, évêque de Lizieux, jusqu'ici attribuée à Amelgard, publiée pour la première fois, avec les autres ouvrages historiques du même écrivain, pour la Société de l'histoire de France, par *J. Quicherat.* Tome IV (dernier). 8°. VII, 508 p.

Das Werk begann 1855 zu erscheinen, der vorliegende Band enthält u. a. das *Breviloquium*, eine Autobiographie in allegorischer Form. — Als Anhang sind viele Documente, die sich auf Basin beziehen, abgedruckt. S. *Journ. des Savants, Août.*

90. **Béranger.** — Correspondance de Béranger, recueillie par *P. Boiteau.* 4 Vol. 1859—60. 8°. 24 Fr.

91. **Brantôme.** — Oeuvres complètes etc. (Bibl. elzév.) Tome III. [s. J. 58, N° 102]. 351 p. 5 Fr.

92. **Brifaut.** — Oeuvres [s. J. 58, N° 104]. Tomes IV—VI. (Schluſs). Der Band 6 Fr.

93. **Bussy-Rabutin.** — Correspondance [s. J. 58, N° 105]. Tom. II—IV. 1475 p. Der Band 3½ Fr.

94. **Charles IX.** — Livre du Roy Charles. De la chasse du cerf, publié pour la première fois d'après le mscr. de la Bibl. de l'Institut, par *H. Chevreul.* (Mit Porträt). 8°. LXVIII, 96 p.

Von demselben Herausg. wurde 1858 auch eine neue Ausgabe der *Chasse royale* desselben Königs edirt.

95. **Chartier.** — Chronique [s. J. 58, N° 109]. Tom. II—III. 762 p. 10 Fr.

96. **Chateaubriand.** — Oeuvres complètes de Chateaubriand. *Nouv. éd.* revue avec soin sur les éditions originales, précédée d'une étude littéraire par *Sainte-Beuve.* 12 Vol. gr. 8°. 60 Fr.

97. **Cousinot.** — Chronique de la Pucelle, ou Chronique de Cousinot, suivie de la Chronique normande de P. Cochon, relatives aux règnes de Charles VI et Charles VII, restituées à leurs auteurs et publiées pour la première fois intégralement à partir de l'an 1403, d'après les manuscrits. Avec notices, notes et développements, par *Vallet de Viriville* (Bibl. gaul.). 16°. 544 p. 5 Fr.

Wie der Herausg. in einem früher in der Académie des inscr. gelesenen, hier wieder abgedruckten Mémoire zeigt, erscheinen die beiden Chroniken: *Gestes des nobles Françoys descendus du roy Pirame* und *Chronique de la Pucelle,* nur als beträchtliche Fragmente einer allgemeinen Chronik, welche Jean le Féron im 16. Jahrh. unter dem Titel: *Chronique de Cousinot* citirt — ein Werk des Kanzlers Cousinot und seines Sohnes Guillaume Cousinot de Montreuil. *Journ. d. Sav., Mai.* Vgl. auch *Notices et extraits des mscr. de la Bibl. imp. T. XIX.*

98. **Descartes.** — Oeuvres inédites de Descartes, précédées d'une introduction sur la méthode, par le comte *Foucher de Careil.* 1[re] partie. 8°. 5 Fr.

Diese Inedita wurden auf der königl. Bibliothek in Hannover entdeckt, wohin sie mit den Papieren von Leibnitz gekommen waren. Sie bestehen aus: *Fragments relatifs à la science de la nature* und *Pensées,* welche das Datum 1619 tragen. Die *Fragments* sind übrigens lateinisch geschrieben.

99. **François de Sales (Saint).** — Oeuvres complètes [s. J. 58, N° 116]. Tomes VI—IX. 560, 632, 586, 587 p.

100. **Garnier de Pont Sainte-Maxence.** — La vie de Saint Thomas, le martyr archevêque de Canterbury, par Garnier de Pont Sainte-Maxence, poëte du 12[e] siècle, publiée et précédée d'une introduction par *C. Hippeau.* 8°. LVIII, 228 p. 6 Fr. (Coll. d. poëtes franç. du moyen-âge, T. I[er]).

Nur in 350 Exemplaren. — S. oben p. 358 ff. die Anzeige von Peÿ.

101. **Gerson.** — Sermon inédit de Jean Gerson, sur le retour des Grecs à l'unité, prêché en présence de Charles VI, en 1409, publié pour la première fois d'après le mscr. de la Bibl. impériale, par le prince *Aug. Galitzin.* 4°. 55 p.

102. **Gilbert.** — Oeuvres de Gilbert, précédées d'une notice historique par *Ch. Nodier. Nouv. éd.* 12°. 2½ Fr.

103. **Lafontaine.** — Oeuvres complètes de Lafontaine, publiées d'après les textes originaux, accompagnées de notes et suivies d'un lexique, par *Ch. Marty-Laveaux.* (Bibl. elzév.). Tome III. 16°. 5 Fr.

Der Band enthält: Psyché; Le songe de Vaux; Lettres. Die beiden ersten Bände erschienen 1857.

104. **Lamotte.** — Les paradoxes littéraires de Lamotte, ou discours de cet Académicien sur les principaux genres de poèmes, réunis et annotés par *B. Jullien*, et reimprimés avec le concours

de la Société des méthodes d'enseignement. 8°. XIX, 568 p. 7½ Fr.

105. **Le Doyen** — Annalles et chronicques du pais de Laval et parties circonvoisines, depuis l'an de N. S. Jhésu-Crist 1480 jusqu'à l'année 1537, avec préambule retrospectif du temps antique; jadis composées par feu maître Guillaume Le Doyen, en son vivant notaire royal au comté de Laval; publiées pour la première fois par *H. Godbert*, avec notes et éclaircissements par *L. Beauluère*. Laval. 8°. XXIII, 400 p. (Mit Holzschn.) 7 Fr.

Von dieser Reimchronik wurde zuerst ausführliche Nachricht mit Auszügen gegeben in dem *Journ. d. l'Ecole d. Ch.* Sér. III. T. 3, p. 361 ff. von *Eug. de Certain.* Das Buch ist u. a. auch für die Geschichte des mittelalterlichen Theaters eine wichtige Quelle.

106. **Maistre, Jos. de.** — Lettres inédites du comte Joseph de Maistre. Saint-Petersbourg.

Fünf an den Admiral Tchitchagof gerichtete Briefe. Früher in den Archiven der russischen Admiralität, sind sie an die kais. Bibliothek übergegangen, von deren Vorstand sie publicirt werden.

107. **Matfre Ermengau.** — Das provenzalische didactische Gedicht Breviari d'amor des Matfre Ermengau de Beziers, von *Sachs*.

In: Archiv f. d. Stud. der neuern Spr. XXV, p. 413 ff. und XXVI, p. 49 ff.

Nach einer Einleitung, welche sich über die Handschriften, sowie über das Verhältnifs des Gedichts zu andern mittelalterlichen Werken vornehmlich verbreitet, werden im erst genannten Heft Vers 1—261 mitgetheilt, im andern folgen weitere Auszüge, worunter die gröfsern V. 3624—3773, 4467—4546, 4597—4800, 4833—4917.

108. **Maurice de Sully.** — Les sermons de Maurice de Sully d'après un manuscrit français de l'abbaye de Jumièges, par *Eug. de Beaurepaire*. Avranches. 8°. 20 p.

109. **Monstrelet.** — Chronique [s. J. 58, N° 130]. Tome III. XIX, 430 p. 9 Fr.

110. **Montaigne.** — Essais de Montaigne, précédés d'une étude biographique et littéraire par *Alfr. Delvau*. 2 Vol. 8°. 2 Fr.

111. **Moreau.** — Oeuvres de Hégésippe Moreau. *Nouv. éd.* précédée d'une notice littéraire par *Sainte-Beuve*. 12°. 3½ Fr.

Die Werke sind: Myosotis; Poésies diverses; Contes en Prose. Der Dichter lebte von 1810—1838.

112. **Philippe de Reimes.** — The romance of Blonde of Oxford and Jehan of Dammartin, by Philippe de Reimes, a trouvère of the thirteenth century. Edit. by *Le Roux de Lincy*. (Printed for the Camden Society).

S. über dies hier zum ersten Mal edirte Werk De la Rue II, 366 ff. und Hist. litt. de France XXII, 778 ff. Der Dichter schreibt sich selbst übrigens *Ph. de Reim* oder auch *Rim.* Vgl. über ihn noch Hist. l. d. Fr. XX, 394 ff. und XXIII, 680.

113. **Pierre de Corbiac.** — Le Trésor de Pierre de Corbiac en vers provençaux, publié en entier, avec une introduction et des extraits du Bréviaire d'amour de Matfre Ermengau de Beziers,

de l'Image du Monde de Gautier de Metz et du Tresor de Brunetto Latini, par Dr. *Sachs*. Brandenburg. 4°. 34 p. 10 Sgr.

Von diesem Buche bringen wir demnächst eine ausführlichere Anzeige.

114. **Piron.** — Oeuvres inédites de Piron (prose et vers), accompagnées de lettres également inédites adressées à Piron par Mlles Quinault et de Bar, publiées sur les manuscrits autographes originaux, avec une introduction et des notes, par *Honoré Bonhomme*. 12°. 445 p. (Mit Facsim.) 3½ Fr.

115. **Piron.** — Vers inédits de Piron, publ. par *Hon. Bonhomme*.

In: Bulletin du biblioph. et du biblioth., Juin.

Von *Alexis* Piron; auch ein Neffe desselben, sei hier gelegentlich angemerkt, Bernard, Enkel Aimé's, hat sich als satirischer Dichter versucht, wovon in demselben Journal, Novemberheft, Hon. Bonhomme Nachricht gibt.

116. **Rigault.** — Oeuvres complètes de H. Rigault, précédées d'une notice biographique et littéraire par *Saint-Marc Girardin*. 4 Vol. 8°. XXXVI, 2263 p. 25 Fr.

S. den franz. Jahresbericht im folg. Heft. Vgl. auch *Bulletin du biblioph. et du biblioth., Déc.*

117. **Rivaudeau.** — Les oeuvres poétiques d'André de Rivaudeau. *Nouv. éd.* publiée et annotée par *C. Mourein de Sourdeval*. 8°. 255 p.

Dieser Dichter, gebürtig aus Poitou, blühte um die Mitte des 16. Jahrh. Seine „Werke" erschienen zu Poitiers 1566. Dieselben umfassen eine Tragödie *Aman*, und zwei Bücher: *Complaintes* und *Poésies diverses*. — Eine Besprechung dieser Publication von F. Giraudeau, s. in *Revue contemp., Juill. et Août.*

118. **Wace.** — La vie de la Vierge Marie de Maître Wace, publiée d'après un mscr. inconnu aux premiers éditeurs, suivie de la vie de Saint George, poëme inédit du même trouvère. Tours. 8°. XXIV, 117 p.

Aus demselben Manuscript von Tours, aus welchem der verdiente Herausg. das unter dem Titel *Adam* 1854 publicirte Mystère geschöpft hat, veröffentlicht er die beiden vorstehenden Gedichte. Das erstere ist allerdings schon 1842 nach einer Pariser Handschrift unter dem Titel *L'Etablissement de la fête de la Conception* etc. von Mancel und Trebutien herausgegeben worden; die Handschrift von Tours zeichnet sich aber durch eine bessere Conservirung des normännischen Dialects, sowie durch manche neue, sehr wesentliche Fehler der Pariser Ausgabe verbessernde Lesarten aus. (S. übrigens über das Gedicht selbst *Du Méril, La vie et les oeuvres de Wace*, im vorigen Bande, p. 18 ff.) — Das zweite Gedicht, von 498 Versen, ist ein Ineditum, das in mehrfacher Beziehung interessant und wichtig ist, von dem Herausg. aber mit Unrecht Wace zugeschrieben wird, wie auf Grund des oben citirten Aufsatzes von Du Méril, der dem Herausg. offenbar noch nicht bekannt war, erscheint; über das Verhältnifs des Gedichts zu dem altdeutschen von *Reinbot*, mit welchem es manche bedeutenden Berührungspunkte hat, so dafs es von Einigen als Original desselben angesehen wurde, s. die eingehende Anzeige von *Bartsch* in *Pfeiffer's Germania* IV, 501 ff.

119. **Wavrin.** — Anciennes chroniques [s. J. 58, N° 143]. Tome II. V, 410 p. 9 Fr.

II. Zur englischen Literaturgeschichte.

A.

120. The Bibliographer's Manual of English Literature etc. By *W. Th. Lowndes*. *New ed.* [s. J. 58, N° 144]. Vol. II, part 2.

121. *Trübner's* Bibliographical Guide to American Literature. A classed list of books published in the United States of America during the last forty years, with bibliographical introduction, notes and alphabetical index. 8°. CXLIX, 554 p. 18 s.

Der Herausg. ist ein aus Deutschland stammender, aber schon seit Jahren in London etablirter angesehener Buchhändler, Hr. *Nicolas Trübner*. Die sehr inhaltreiche Introduction umfafst: Bibliographical Prolegomena; Contributions towards a History of American Literature (verf. von *Benjamin Moran*); Public Libraries of the United States (verf. von *Edward Edwards*). Die *Contributions* geben eine gedrängte, aber sehr vollständige Geschichte der Literatur Amerikas seit den frühsten Zeiten. — Nach dem *Bookseller* (*Febr.*) übertrifft dieses Werk nicht nur die bisherigen amerikanischen Bibliographien durch Vollständigkeit, sondern zeichnet sich auch durch grofse Genauigkeit aus.

122. A critical Dictionary of English Literature and British and American Authors, living and deceased; from the earliest accounts to the middle of the nineteenth century. Containing 30,000 biographies and literary notices. With forty indices of subjects. By *S. Austin Allibone*. Philadelphia. 8°. Vol. I (A—J). 1004 p. 24 s.

Es werden bei jedem Schriftsteller die wichtigsten Daten des Lebens, dann die einzelnen Schriften mit ihren verschiedenen Ausgaben aufgeführt; hieran schliefsen sich noch kurze Urtheile, theils aus Literaturwerken, theils aus Journalen geschöpft. Die Ausführung ist nicht überall eine gleichmäfsige; namentlich sind die Amerikaner weitläufiger als die Engländer behandelt. Der Refer. des *Athenaeum* (*March*) rühmt, nur wenige Irrthümer gefunden zu haben; die *Literary Gazette* (*May*), obwohl sie Parteilichkeit und Geschwätzigkeit dem Verf. zum Vorwurf macht, erklärt doch: „Perhaps few printed books in existence contain so many names of authors not generally known, and not a few of which have generations ago sailed down the stream of oblivion.“

---

123. *Chambers'* Cyclopaedia of English Literature etc. *New ed.* [s. J. 58, N° 147]. Vol. II (1859—60). XVI, 816 p. 8 s.

Das Werk ist damit beendet.

124. Geschichte der englischen Literatur mit besonderer Berücksichtigung der politischen und Sitten-Geschichte Englands; von *St. Gätschenberger*. Band I. (Das Mittelalter. Die Romantik bis zu den Zeiten der Königin Elisabeth.) Prag. 8°. VIII, 300 p. 2⅓ Thlr.

„Das von dem Verf. benutzte Material ist unvollständig, und die Benutzung zeigt, dafs es ihm nicht gelungen ist, seinen Stoff zu verarbeiten. Er hat, wie schon der Titel besagt, die Geschichte und Kulturgeschichte Englands berücksichtigt, und gibt namentlich in letzterer Beziehung manches interessante Detail; aber auch hier macht seine Darstellung den Eindruck, dafs er nicht das ganze Gebiet beherrscht, sondern nur gelegentlich Compilirtes bietet. Von den übrigen verwandten Literaturen hat der Verfasser eine schwache Kenntnifs.“ *Liter. Centralblatt, Sept.*

125. Uebersicht der englischen Literatur im neunzehnten Jahr-

hundert, von *Jul. Schmidt.* Sondershausen. 8°. 194 p. 1 Thlr. (Abdr. aus: Die Wissenschaften im 19. Jahrh. 2. Bd.).

---

*126. Zur Kritik des angelsächsischen Volksepos, von *Müllenhoff.*

In: Haupt's Zeitschr. f. deutsches Alterthum, Bd. XI, Heft 2, p. 272 ff.

In diesem Aufsatz bespricht der Verf. zwei kleinere Stücke des Exeterbuchs, nämlich *Deórs Klage* und das *Vîdsîðlied.* Mit dem ersteren wird der Versuch zur Herstellung eines regelmäſsigen Strophenbaues gemacht, indem durch Ausscheidung von V. 17 und V. 28—34, sowie durch Vertauschung von V. 14—16 mit V. 18—19 Strophen von abwechselnd 5 und 6 Zeilen gewonnen werden. Von dem Vîdsîðlied wird der sachliche Inhalt, namentlich in Bezug auf die zahlreichen darin vorkommenden Personen- und Völkernamen, ausführlich besprochen. — γϱ. — γϱ.

127. Die Räthsel des Exeterbuchs. Würdigung, Lösung und Herstellung, von *Dietrich.*

In: Haupt's Zeitschr. f. deutsches Alterthum, Bd. XI, Heft 3, p. 448—490.

In dieser, ebenso gelehrten, als anziehend geschriebenen Abhandlung, wird eine Lösung *sämmtlicher* 90 Räthsel jenes Buchs, von welchen ein Theil mindestens Cynevulf zum Verf. hat (vgl. d. vor. Band des Jahrb. p. 244 f.), zuerst versucht, indem bisher im Ganzen nur zwölf Lösungen von sechs verschiedenen Gelehrten bekannt geworden sind. Im Eingang erörtert der Verf. zugleich die *Quellen* der Räthsel, worunter namentlich des Symposius und des Aldelmus Aenigmata.

128. The Minstrelsy of Scotland.

In: Quarterly Review, April.

Ueber Aytoun's Sammlung — s. unten No. 182 — Roger's The modern scottish minstrelsy (1856) und das Werk Maidment's — s. unten No. 181. Den Hauptinhalt des Artikels bildet eine gut geschriebne, recht übersichtliche Skizze der Literargeschichte der schottischen Balladen, d. h. vornehmlich ihrer Sammlungen.

129. The Romantic Scottish Ballads, their epoch and authorship; by *Rob. Chambers.* Edinburgh. 8°. 1 s. 6 d. (Aus den Edinburgh Papers).

Der Verfasser schreibt hier der *Lady Wardlaw* (geb. 1677), die man bekanntlich für die Verfasserin des von ihr für eine alte Volksballade ausgegebenen *Hardyknute* hält, noch 8 Balladen der Percy-Sammlung (so *Sir Patrick Spence, Edward Edward, The Jew's daughter*), und verschiedene andre (z. B. *Johnie o' Bradislee, The Lass o' Lochryan*) zu, indem er diese Balladen unter einander und zugleich mit *Hardyknute* vergleichend, eine so eigenthümliche Aehnlichkeit im Ausdruck zu entdecken glaubt, daſs sie sämmtlich das Werk eines *gemeinschaftlichen* Verfassers sein müſsten. (S. *Liter. Gazette* und *Athen. Nov.*) Der ganzen Art der Beweisführung fehlt mindestens die Basis der wissenschaftlichen Kritik; aber vom bloſsen Standpunkt des Common sense läſst sich schon fragen: wenn Hardyknute solche Aehnlichkeit mit jenen andern Balladen bietet, warum nicht annehmen, daſs Lady W. letztere sich zum *Muster* genommen hat, als sie ihren Hardyknute schmiedete? Dem gemeinen Menschenverstande schon scheint eine solche Annahme näher zu liegen.

130. The Romantic Scottish Ballads and the Lady Wardlaw Heresy; by *Norval Clyne.* Aberdeen.

Der pseudonyme Verf. bekämpft mit Erfolg die eben aufgeführte Schrift von Chambers, indem er namentlich die sprachlichen Einwürfe durch Beispiele

aus alten Gedichten und Balladen von *authentischem* Alter, die sich eben der als modern angefochtenen Ausdrücke auch bedienen, zurückweist.

131. Lectures on the British Poets, by *H. Reed. New ed.* 418 p. 8°. 3 s.

---

*132. Bericht über das altenglische Enterlude „The disobedient child"; von *Fritsche* (Gymnasialprogr.). Thorn. 1858. 4°. 20 p.

133. Bericht über zwei altenglische Stücke, von *Fritsche.* In: Herrig's Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XXVI, 1. Heft.

Die beiden Stücke sind: 1. das bekannte A Looking Glasse for London and England, made by *Thomas Lodge* and *Robert Green*, London 1617; 2. The shoomakers holyday or the gentle craft, with the humorous life of Simon Eyre, shoomaker and Lord Mayor of London. As it was acted before the Queenes most excellent Maiestie on Newyeares day at night, by the right Honorable Early of Nothingham, Lord High Admirall of England, his servants. London, pr. f. John Wright. 1618. (34 Bl.) Beide Stücke befinden sich — zugleich mit dem vorstehend (N° 132) erwähnten *Enterlude* — in einer Sammlung altenglischer Theaterstücke in 4°, die der Danziger Stadtbibliothek angehört. Der Verf. gibt hier von beiden Stücken eine ausführliche Inhaltsangabe und zwar, was sehr zu loben, nach dem Verlauf der Scenen. Ueber das erste s. Collier, hist. of Engl. dram. poetry III, p. 218 ff. Von dem zweiten bemerkt der Verf., daſs er das Stück nirgends erwähnt gefunden, und das ihm vorliegende Exemplar vielleicht ein unicum sei. Der Verf. setzt seine Abfassung zwischen 1591 und 1604. Uebrigens theilt das Stück, von dem auch ein paar Auszüge mitgetheilt sind, die Vorzüge und Fehler der groſsen Masse der Bühnenproducte seiner Zeit: Reichthum der Handlung, naturalistische Lebendigkeit der Charakterzeichnung und des Dialogs, aber Mangel der Composition, Incorrectheit der Sprache etc. Kulturgeschichtlich ist es durch die getreue Zeichnung des Handwerkerlebens von besonderem Interesse. Seine vollständige Publication wäre daher recht wünschenswerth.

134. Les Contemporains de Shakespeare, p. Alfr. Mézières. In: Magasin de Librairie. 1859, Tom. II, 389 p. etc. III, 77 p. etc. IV, 46 p. etc.

Der Autor, ein Sohn des Verf. der Histoire critique de la littérature anglaise, ist Professor der ausländischen Literatur in Nancy.

135. English Actors in Germany, by *A. Cohn.*
In: Athenaeum, June.

In dieser interessanten Mittheilung liefert der Verf. den urkundlichen Beweis — durch ein Paſsgesuch — dafür, daſs englische Schauspielergesellschaften, und zwar aus Nationalengländern bestehend, im Anfang der neunziger Jahre des 16. Jahrh. schon Kunstreisen nach Deutschland unternahmen. Dieser namentlich für die deutsche Literatur- und Bühnengeschichte so wichtige und bis dahin so dunkle Punkt empfängt hiermit eine unerwartete Aufklärung. Es steht zu hoffen, daſs der Verf. diesen Gegenstand, welchem er schon früher erfolgreiche Studien zuwandte (s. *Athenaeum* 1850, July 13; 1851, Jan. 4 und March 15) in einem gröſsern Aufsatze ausführlich und abschlieſsend behandeln wird.

136. The Life and Theatrical Times of Charles Kean, including a summary of the English stage for the last fifty years, and a detailed account of the management of the Princess's Theatre from 1850 to 1859; by *John W. Cole.* 2 Vol. 8°. 766 p. 21 s.

Der Verf., von Jugend auf mit Ch. K. befreundet, ja ihm zu vielem Danke

verpflichtet, fliefst in seiner Biographie von Lob über: ein objectives Urtheil läfst sich da also allerdings nicht erwarten, wohl aber Reichthum des Materials; macht doch das *Athenaeum* (*August*) es wahrscheinlich genug, dafs Kean selbst directen Antheil an dieser Arbeit habe. „Als Geschichte des Dramas bilden diese Bände — nach demselben Journal — einigermafsen ein Supplement zu den *10 Volumes of play-bills, comments and anecdotes by Geneste*". Vgl. auch *Liter. Gazette* (*Sept.*) und namentlich die anziehende, auf Grund dieses Buchs verfafste Abhandlung von *Forgues*: Les deux Kean, cinquante ans de la vie dramatique en Angleterre, in der *Rev. des deux Mondes, Nov.*, welche Arbeit in Betreff des ältern Kean auf Garret's Erinnerungen vornehmlich sich stützt.

---

137. British Novelists and their Styles; being a critical sketch of the history of British prose fiction. By *David Masson*. 8°. 316 p. 7 s. 6 d.

Eine Reihe von Vorlesungen, gehalten in dem Philosophical Institute in Edinburg: in der 1. wird eine ästhetische Charakteristik der *Novel* gegeben, und die Anfänge dieser Dichtungsart in England kurz skizzirt; die 2. ist den Novellisten des 18. Jahrh. von Swift und De Foe an gewidmet, die 3. Walter Scott, die 4. dessen Nachfolgern in der Gegenwart bis auf Kingsley und den Verf. von Tom Brown. Die ästhetische Charakteristik der einzelnen Romanschriftsteller, und etwas anders wird ja laut dem Titel gar nicht angestrebt, scheint eine recht treffende zu sein: worin auch *Athenaeum* (*July*), *Liter. Gazette* (*July*) etc. übereinstimmen.

138. Essays, Biographical, Critical and Miscellaneous; by *P. Bayne*. 8°. 464 p. 7 s. 6 d.

Unter den literarischen sind am interessantesten die über *Tennyson* und die *Brontë family*, das letztere Essay hier zuerst publicirt. *Bookseller, March*.

---

139. **Burns.** — Chronicle of the Hundredth Birthday of Robert Burns; edit. by *J. Ballantyne*. 8°. 12 s.

Der Verf. hat hier die Berichte über die Burns-Feier, aus den verschiedenen Journalen gesammelt, abgedruckt; natürlich sind die dabei gehaltenen Reden, die zum Theil auch an und für sich von Werth sind, mit inbegriffen.

140. **Burns.** — The Burns Centenary Poems. A Collection of fifty of the best out of many hundreds written on occasion of the centenary celebration, including the six recommended for publication by the judges at the Crystal palace competition, many of the highly commended and several price poems. Selected and edited by *G. Anderson* and *J. Finlay*. Glasgow. 8°. 274 p. 7 s. 6 d.

Das im Krystallpalast gekrönte Gedicht, als dessen Verfasserin sich *Isa Craig* nannte, findet sich abgedruckt auch in der *Allgemeinen Zeitung* p. 491.

141. **Caedmon.** — De carminibus Anglo-saxonicis Caedmoni adjudicatis disquisitio. Has theses Parisiensi litterar. facultati proponebat *E. G. Sandras*. Paris. 8°. 88 p. 2 Fr.

142. **Campbell.** — Literary Reminiscences and Memoirs of Thomas Campbell; by *Cyrus Redding*. 2 Vol. 8°. 640 p. 21 s.

Der Verfasser war mit Campbell nahe befreundet und stand namentlich während der letztere das Monthly Magazine herausgab (1820—30), als dessen Unterredacteur, in stetem täglichen Verkehr mit ihm. So war er zu dieser Biographie besonders ausgerüstet, die er mit dem Streben nach voller Unpar-

theilichkeit, die Fehler nicht minder als die Tugenden seines Helden aufzeichnend, ausgeführt hat. S. *Athenaeum, Oct.* und *Liter. Gazette, Nov.*

143. **Carlyle.** — Ueber die History of Friedrich II, by Th. Carlyle ausführliche und bedeutende Artikel in:

Quarterly Rev., April und North British Rev., Jan.

144. **Chaucer.** — Etude sur G. Chaucer, considéré comme imitateur des Trouvères; par *E. G. Sandras.* Paris. 8°. 298 p. 4 Fr.

Diesem interessanten Buch denken wir eine ausführliche Anzeige später zu widmen.

145. **Cynevulf.** — Kynewulfi poetae aetas, aenigmatum fragmento e codice Lugdunensi edito illustrata. Auct. *Fr. Dietrich.* 4°. 26 p.

In: Indices Lectionum (habend. per sem. hibern.) Marburgi. Auch selbständig erschienen 1860, Marburg. 12 Sgr.

Durch Vergleichung des Sprachgebrauchs führt der Verf. zunächst den überzeugenden Beweis, dafs Cynevulf nicht blofs den Christ, die Elene und die Juliana, in denen er selbst seinen Namen eingerückt hat, und nach H. Leo's Entdeckung die Räthsel des Exeterbuchs, sondern auch zum wenigsten noch den Andreas, Guthlak, Phönix und die übrigen kleineren allegorischen Stücke des Exeterbuchs gedichtet hat. Nachdem so der Kreis der Dichtungen, welche dem Cynevulf zuzuschreiben sind, bedeutend erweitert worden, wird nun nach ausführlicher Widerlegung derjenigen, welche den Dichter an das Ende des 10. oder in den Anfang des 11. Jahrh. setzen wollen, namentlich aus mehreren Anspielungen im Guthlak bewiesen, dafs dies letztere Gedicht zwischen 760 und 780 entstanden, und also die Blüthezeit unsres Dichters in die zweite Hälfte des 8. Jahrh. zu setzen ist, woraus zugleich weiter geschlossen wird, dafs er nach 714 geboren sei und somit kein Schüler Aldhelms († 709) gewesen sein könne: dieser letztere Schlufs scheint jedoch nicht ganz begründet, wie Referent demnächst in dieser Zeitschrift zu zeigen gedenkt. Zuletzt wird dann noch das 36. Räthsel des Exeterbuchs in einer abweichenden Form nebst Facsimile aus einem Leydener Codex mitgetheilt und ausführlich besprochen; die Sprache dieses Leydener Fragments, das im 9. Jahrh. niedergeschrieben sei, wird als ein, dem Nordhumbrischen verwandter, nordanglischer Dialect bezeichnet und dabei unentschieden gelassen, ob die Werke Cynevulf's überhaupt ursprünglich in diesem Dialect gedichtet und später erst ins gemeine Westsächsische übersetzt worden seien, oder ob umgekehrt das Leydener Fragment eine Uebersetzung aus dieser letzteren Sprache sei. — γρ. —

Cynevulf. — S. oben N° 127.

146. **De Foe.** — The Life and Times of Daniel De Foe, with remarks digressive and discursive; by *W. Chadwick.* 8°. 472 p. (Mit Porträt). 10 s. 6 d.

„The book is rather a long, shambling chat on De Foe's works, with very copious extracts and disquisitions upon every possible subject that the author can snatch at and connect with his mass of ill-arranged materials. For one line about De Foe there are a hundred that have no direct reference whatever even to the immediate subject in hand, and the writer is for ever making extracts or entering on digressions which lead one from Dan to Bursheba, barrenness most certainly marking the entire way.“ Mit diesem so ungünstigen Urtheil des *Athenaeum* (*Apr.*) stimmt das der *Liter. Gazette* (*Apr.*) im Wesentlichen überein.

147. **Dryden.** — Kurze Artikel über Ausgaben seiner Werke,

sowie über die Schreibung seines Namens, in: Notes & Queries VII, p. 233, 301, 501.

148. **Hunt.** — Autobiography of Leigh Hunt. *New ed.* revised by the author with two additional chapters, edit. by his eldest son. 8°. 460 p. 7 s. 6 d.

Das *Athenaeum* (*Febr.* 1860) urtheilt von dieser neuen vermehrten Ausgabe der zuerst im J. 1850 in 3 Bänden erschienenen Selbstbiographie des kürzlich gestorbenen Dichters: „it is now as perfect a book as care and love can make it. The picture of a father painted by a son, in Mr. *Thornton Hunt's* Introduction, is one of the most beautiful and tender things in literature“.

149. **Jerrold.** — D. W. Jerrold, par *Forgues.*
In: Revue d. deux Mondes, Mai.

Eine hübsch geschriebene Uebersicht der Lebensgeschichte und poetischen Thätigkeit Jerrold's, hauptsächlich auf Grund der von seinem Sohne verfaſsten Biographie, sowie der Ausgabe seiner gesammelten Werke.

150. **Johnson.** — The Life and Writings of Johnson.
In: Quarterly Review, Jan.

Ein vortrefflicher Artikel, durch eine neue Ausgabe von Boswell's Life of J. veranlaſst — welcher Ausgabe übrigens alsbald noch zwei andre neue folgten (Routledge, Bohn, Murray).

151. **Johnson.** — Johnsoniana: a Collection of miscellaneous Anecdotes and Sayings of Dr. Sam. Johnson, gathered from nearly a hundred publications. 2 Vol. 4 s.

Diese beiden Bände bilden eine Folge zu der bei *Bohn* erschienenen neuen Ausgabe von Boswell's Werk, welchem sie sich als 9. u. 10. Bd. anschlieſsen.

152. **Locke.** — Locke, sa vie et ses oeuvres, par *Ch. de Rémusat.*
In: Rev. d. deux Mondes, Sept.

*153. **Longfellow.** — Henry Wadsworth Longfellow, von *G. Büchmann.* (Progr. der Berliner Gewerbschule.) 1858. 4°. 17 p.

Eine kurze geistreiche Charakteristik Longfellow's und seiner Werke.

154. **Milton.** — An Account of the Life, Opinions and Writings of John Milton, with an introduction to Paradise lost; by *T. Keightley. New ed.* 8°. 490 p. 10 s. 6 d.

Die Biographie, sehr concis, enthält auch einzelne neue Beobachtungen. Ihr folgen Nachrichten über die Familie und Freunde; Urkunden, sowie Erörterungen über streitige Punkte der Lebensgeschichte. Hieran reihen sich Excerpte, die Milton's Meinungen über Religion und Staat beleuchten. Untersuchungen über seinen Vers und eine historische Einleitung in das verlorne Paradies bilden den Schluſs des sehr sorgfältig verf. Buches. *Athenaeum, Sept.* — Die erste Ausgabe erschien im J. 1855.

155. **Milton.** — Milton's Genealogy, by *Hyde Clarke.*
In: Notes et Queries, VII p. 232; und p. 489.

Der Verf. weist nach, daſs der Groſsvater Milton's *Richard Milton, of Stanton St. John's* war, aus der Urkunde über die Aufnahme seines Sohnes in die Company der Scriveners Londons, welche Urkunde dem Verf. zuerst zu entdecken gelang.

156. **Morgan.** — The Friends, Foes and Adventures of Lady Morgan. Dublin. 8°. 142 p. 4 s.

Abdruck aus: The Irish Quarterly Review, July. Der Verf. ist Hr. *W. J. Fitzpatrick.* Nach dem Urtheil von *Notes & Q.* VIII, 240, wirft die geistreiche Schrift viel neues Licht auf das frühere Leben und die Arbeiten der

Lady, von der übrigens eine englische Dame eine ausführliche Biographie vorbereitet.

157. **Prescott.** — W. Prescott, par *A. de Circourt.*
In: Bibl. univ. de Genève, Avril.

158. **Shakespeare.** — Vorlesungen über Shakespeare, von *F. Kreyssig* [s. J. 58, N° 174]. Bd. II und III (1860). VII, 451; VI, 512 p. Jeder Band 2 Thlr.

159. **Shakespeare.** — New Catalogue of Shakspeariana (by *Wylie, Reid,* u. A.).
In: Notes et Queries, VII p. 438 f. und p. 490 ff.; VIII p. 4 f.
Diese bibliographischen Mittheilungen geben eine Fortsetzung von Halliwell's Shakespeariana, welche bekanntlich nur bis 1841 reichen.

160. **Shakespeare.** — Shakspeare's Legal Acquirements considered by Lord *J. Campbell*, in a letter to J. Payne Collier. 8°. 120 p. 5 s. 6 d.
Die allem Anschein nach von Collier dem gegenwärtigen Lord Chief Justice vorgelegte Frage, ob Shakespeare in seiner Jugend der Jurisprudenz sich gewidmet habe, namentlich Schreiber bei einem Advokaten gewesen sei, wird hier erörtert, aber, wie kaum anders zu erwarten, nicht entschieden; obschon die mannichfachen hier zusammengebrachten Zeugnisse eine solche Annahme nicht unwahrscheinlich machen. Jene bestehen vorzugsweise in Stellen von Shakespeare's Werken, die juristische Kenntnisse offenbaren. Die Erklärung dieser Stellen, wozu Niemand als der Verf. befähigter sein konnte, geben dem Schriftchen einen dauernden und nicht geringen Werth.

161. **Shakespeare.** — Was Shakespeare ever a Soldier? By *W. J. Thoms.*
In: Notes & Queries, VII p. 330—33, 351—55.
Es läfst sich schon denken, dafs der Verf. die Frage affirmativ beantwortet, da sie sonst eine ganz müfsige wäre. Die Sammlung von Stellen aus Shakespeare, die militärische Kenntnisse bezeugen sollen, ist an sich nicht uninteressant; so wenig auch an der Thesis, die sie beweisen sollen, liegen mag.

162. **Shakespeare.** — The Philosophy of W. Shakspeare; by the Editors of „Truths Illustrated". 8°. 6 s.

163. **Shakespeare.** — The Psychology of Shakespeare; by *J. C. Bucknill,* M. D. 8°. 274 p. 7 s. 6 d.
Nach dem *Athen. Sept.* eine Schrift von beträchtlichem Interesse. Der Verf., Oberarzt des Irrenhauses der Grafsch. Devon, untersucht die Charaktere Shakespeare's vom medicinisch-psychol. Standpunkt.

164. **Shakespeare.** — New Exegesis of Shakespeare, Interpretation of his principal characters and plays on the principle of races. Edinburgh. 8°. 390 p. 7 s. 6 d.
„Shakespeare was a Celt! Here is the prime and comical result of a new study of the Plays." *Athenaeum, Dec.*

165. **Shakespeare.** — A critical Examination of the Text of Shakespeare; with remarks on his language and that of his contemporaries, together with notes on his plays and poems. By *W. Sidney Walker.* Edit. by *W. N. Lettsom.* 3 Vol. 8°. 1136 p. 18 s.
Nach dem *Athenaeum* (*Nov.*) zeichnet sich dies Werk, welches in eine minutiöse Textkritik eingehe, durch Scharfsinn wie durch Gelehrsamkeit aus. Die *Liter. Gazette* (*Dec.*), welche ebenso günstig darüber urtheilt, setzt den Hauptwerth des Buchs in die Bemerkungen über die zeitgenossische Literatur und in die Fülle von Wissen, womit die Bedeutung eines Wortes festgestellt werde.

166. **Shakespeare.** — The Shakespeare Fabrications, or the MS. Notes of the Perkins folio shown to be of recent origin; with an Appendix of the Ireland forgeries. By *C. M. Ingleby.* (Mit Facsimile). 8°. 156 p. 3 s.

167. **Shakespeare.** — Shakspeare.
In: Quartely Review, Jan.

Ueber *Dyce's* Ausgabe, die viel Anerkennung findet.

168. **Shakespeare.** — Strictures on Mr. Collier's new Edition of Shakespeare, published in 1858; by *Alex. Dyce.* 8°. 226 p. 7 s. 6 d.

Die Art, wie Hr. Collier in seiner neuen Ausg. die Emendationen Dyce's behandelt, hat diese Schrift hervorgerufen, welcher, trotz der Persönlichkeit und der geringen Urbanität der Polemik, schon die Bedeutung der beiden Gegner Wichtigkeit verleiht.

169. **Shakespeare.** — Shakespeare's Hamlet und seine Beziehungen zu den geschichtlichen Ereignissen und Persönlichkeiten des Shakespearischen Zeitalters, von *K. Silberschlag.*
In: Prutz' Deutsches Museum, Mai.

Das Resultat seiner Betrachtung fafst der Verf. am Schlufs in die zwei Behauptungen zusammen: 1) „dafs viele, in der alten Amlethsage nicht vorkommenden, Einzelheiten der Tragödie „Hamlet“ eine Analogie mit Ereignissen aus der Geschichte der Maria Stuart zeigen, welche vom Dichter nicht unbemerkt geblieben sein kann; sowie 2) dafs auch der Charakter Hamlet's mit dem des Königs Jacob in vielen Beziehungen eine nicht blofs zufällige, sondern offenbar vom Dichter beabsichtigte Aehnlichkeit zeigt“.

170. **Shakespeare.** — Shaksperiana.
In: Notes & Queries, Vol. VII & VIII.

Aufser den bereits oben unter No. 159 und 161 hervorgehobenen gröfsern Artikeln, welche diese Zeitschrift im verflossenen Jahre über Sh. brachte, verweisen wir hier noch auf einzelne der kleineren *Notes*, die uns von besondern Belang erschienen: V. VII, p. 41: *Sh's Strange Fish* (s. The Winter's Tale A. IV, sc. 3; The Tempest A. II, sc. 2); p. 329: *Sh. and the old histor. play „Edward III“* (by J. P. Collier); p. 384: *Sh's French*; p. 513: *Are there any Sh. Mss. in Sussex?* — V. VIII., p. 141: *Autobiographical Passage in Sh's Tempest* (A. IV, sc. 1); und p. 527.

171. **Shelley.** — Shelley Memorials from authentic sources, edit. by *Lady Shelley.* To which is added an Essay on Christianity by Percy Bysshe Shelley, now first printed. 8°. 300 p. 7 s. 6 d. (Eine zweite Ausgabe erschien im December. 290 p. 7 s. 6 d.).

Gegen die im vorigen Jahre von *Hogg* herausgegebene Biographie Shelley's (s. J. 58, N° 178) reclamirt hier die Schwiegertochter des letztern im Interesse der Familie, die Hogg vieler Indiscretionen, resp. Uebertreibungen und Unrichtigkeiten beschuldigt. Leider ist nur das Werk der Lady selbst so fragmentarisch und unvollständig, dafs es öfters den Eindruck einer absichtlichen Zurückhaltung macht. Uebrigens wird manches neue Material hier dargeboten, namentlich Auszüge aus Mrs. Shelley's Tagebuch. *Liter. Gas., Aug. Bookseller, July.*

172. **Sheridan.** — Sheridan and his Times. By an Octogenarian, who stood by his knee in youth, and sat at his table in manhood. 2 Vol. 8°. 642 p. 21 s.

Der Verf., 26 Jahre in innigem Freundschaftsverhältnisse zu Sheridan,

bis zu dessen Tode, hat alle Seiten dieser bedeutenden Persönlichkeit und ihrer mannichfaltigen Thätigkeit gewürdigt.

173. **Swift.** — Biographie de Jonathan Swift, par *H. Reynauld.* Paris. 8°. 213 p. 2 Fr.

174. **Tennyson.** — Tennyson's Poems.
In: Quart. Review, October.

Dieser Artikel ist vornehmlich den *Idylls of the king* gewidmet, die als ein sehr bedeutendes Werk gerühmt werden; doch fehlt auch nicht ein Rückblick auf die frühern Schöpfungen des Dichters.

175. **Tennyson.** — Portraits poétiques. — Alfred Tennyson. Par *E. Montégut.*
In: Revue d. deux Mondes, Nov.

B.

*176. Screadunga. Anglosaxonica maximam partem inedita publicavit *C. G. Bouterwek.* Elberfeld 1858. gr. 4°. IV, 84 p. 1½ Thlr.

Als Brocken oder Abschnitzel (dies ist die Bedeutung des vom Herausg. gemachten Titels *Screadunga*) werden hier verschiedenartige angelsächsische Texte mitgetheilt; nämlich: 1) S. 1—17 und S. 65—66 als Ergänzung zu der früher von B. aus Cod. Cott. Nero D. IV des British Museum herausgegebenen nordhumbrischen Interlinearversion der vier Evangelien die dort noch fehlenden Vorreden zu den einzelnen Evangelien aus demselben Codex und zwar der lateinische Text selbst mit den über den Zeilen stehenden Glossen, und nicht in der den wissenschaftlichen Werth jener Ausgabe leider allzusehr beeinträchtigenden Manier, nach Weglassung des lateinischen Textes durch gänzliche Umgestaltung der Wortfolge einen neuen nordhumbrischen Text zu construiren. — 2) S. 17—23 die angelsächsische Uebersetzung der *Quaestiones Alcuini* (Albini) *in Genesin vel interrogationes Sigwulfi presbyteri* aus dem Cod. Cott. Jul. E. VII fol. 228. — 3) S. 23—31 ein angelsächsischer Aufsatz *De temporibus* (ein Excerpt aus Beda) aus einem Codex biblioth. publ. Cantabr., welchen schon früher Th. Wright in seinem Buche „Popular Treatises on science etc. London 1841" unter dem Titel: Anglo-Saxon Manual of Astronomy, aus dem Cod. Cott. Tib. V herausgegeben hatte und der sich auch noch in anderen Handschriften findet; die Varianten der Ausgabe Wright's gibt B. unter dem Text. — 4) S. 31—65 die vollständige nordhumbrische Interlinearversion des Evangelium Marcus aus dem Codex Rushworthianus zu Oxford. — Den Schlufs des Buches bildet ein Glossar zu sämmtlichen obigen Stücken. — γϱ. —

177. Dichtungen der Angelsachsen stabreimend übersetzt von *C. W. M. Grein.* Bd. II. Göttingen. 8°. III, 258 p. 1 Thlr. 20 Sgr.

Auch in diesem zweiten Bande, welcher die Legenden Andreas, Juliana, Guthlak und Elene, das Traumgesicht vom heil. Kreuz, die Reden der Seelen an den Leichnam, das jüngste Gericht, vom Gemüth und von den Schicksalen der Menschen, König Alfreds Metra des Boethius, die Räthsel des Exeterbuchs, den Seefahrer, den Wanderer, die Klage der verlassenen Frau und die Botschaft des Gemahls enthält, war der Uebers. bemüht, die in seiner Bibliothek der angelsächsischen Poesie (s. J. 58, N° 182) mitgetheilten Originale möglichst treu nach Inhalt und Form wiederzugeben, zugleich mit der Absicht, das Verständnifs der Originale selbst dadurch zu erleichtern. Der 1857 erschienene erste Band der Uebersetzung umfafst Cädmons Genesis, Exodus, Daniel und Christ und Satan, die Judith, Cynevulfs Christ, Höllenfahrt Christi, Phönix, Panther, Walfisch und Beowulf. — γϱ. —

178. **Beowulf, das älteste deutsche Epos, übersetzt und erläutert von *K. Simrock*. Stuttgart. 8°. IV, 203 p. 1 Thlr.**

Diese neue Uebersetzung des Beowulfliedes wendet sich, laut der Vorrede, gegenüber der Uebersetzung von Ettmüller und der in Grein Dichtungen der Angelsachsen Band I enthaltenen, an ein gröfseres Publicum und geht, ohne mit jenen in wörtlicher Uebertragung wetteifern zu wollen, mehr auf eine poetische Wiedergeburt des alten Gedichtes aus. In Bezug auf die Alliterationsform hat dieselbe grofse Vorzüge vor Simrock's Heliandübersetzung, wenn gleich noch immer die für diese Form der Poesie besonders wesentliche Stellung der Stäbe nicht überall streng gewahrt ist; im allgemeinen liest sich die Uebersetzung ganz gut. Die Treue der Uebersetzung jedoch ist oft mehr geopfert, als es gut scheinen möchte. Am Ende des Buches folgt eine Reihe sachlicher Erläuterungen über den Inhalt des Epos. — γϱ. —

179. *King Alfred's* Anglo-saxon version of the compendious history of the world by Orosius; ed. by *J. Bosworth.* Oxford. 8°. 16 s. (Anglo-saxon text only 8 s.).

Wir werden später eine ausführlichere Anzeige davon bringen.

---

180. English and Scottish Ballads, selected and edited by *F. J. Child.* Boston 1857—59. 8 Vol. 12°. 31 s. 6 d.

S. die Anzeige der vier ersten Bände von *A. Wolf*, oben p. 105 ff.

181. Scottish Ballads and Songs, edited by *J. Maidment.* Edinburgh. 12°. 10 s. 6 d.

Nur in 240 Exemplaren. — *Notes* & *Q.* VII, p. 80 urtheilen: „We have here, besides a very valuable Introduction, upwards of sixty ballads, selected from a very large collection: all of which, it is believed, although of more or less interest, at present exist only in the humble guise of broadsides or chap copies. Every one of these ballads is prefaced by a carefully literary notice".

182. The Ballads of Scotland, edited by *W. E. Aytoun.* 2ᵈ ed. *revised and augmented.* 2 Vol. 8°. XCV, 296; VIII, 403 p. 12 s.

Vermehrt mit 6 neuen Balladen, zum Theil dem Volksmunde entnommen.

183. Popular Music of the Olden Time; a Collection of ancient songs, ballads and dance tunes, illustrative of the national music of England, with short Introductions to the different reigns, and Notices of the airs from writers of the sixteenth and seventeenth centuries; also a short account of the minstrels. By *W. Chappell.* The whole of the airs harmonized by *G. A. Macfarren.* 8°. 820 p. 48 s.

Diesem bedeutenden Werk, einer Frucht zwanzigjähriger Studien, hat das *Quart. Review, July,* einen umfänglichen Artikel gewidmet, an dessen Schlufs es u. a. heifst: „Mr. Chappell has produced not an essay, not a history, not a music-book, but something that combines the nature of all these at once. The order of the work is chronological; every time is printed with a bass accompaniment by the accomplished musician, Mr. Macfarren; its vicissitudes are described, the words that belong to it are given entire or in part, and everything that can be found in the way of historical fact or contemporary allusion is brought to bear upon its illustration". Der *Bookseller, Sept.* sagt: „it is the best collection we have, not only of music, but of songs also — from the earliest song in the language, that of the *Cuckoo,* down to the era of Catnach." Das Werk enthielte Notizen von fast 2000 *Songs.* Wir hoffen auf diese wichtige Publication in dem Jahrbuche zurückzukommen.

184. The Skryvener's Play: The Incredulity of St. Thomas; ɔm a Ms. in the possession of John Sykes, ed. by *Collier*. In: The Camden Miscellany, Vol. IV. (Camd. Society).

*185. The Buik of the Croniclis of Scotland, or a Metrical ɜrsion of the History of Hector Boece, by W. Stewart; edit. by : *B.Turnbull*. 1858. 3 Vol. 8°.

Bildet einen Theil der *Rerum britann.* (s. J. 58, N° 189, Anm.). — ine poetische Uebertragung der einst zu Anfang des 16. Jahrhunderts in ɔottland sehr geschätzten Nationalgeschichte des Hector Boecius, die im 1527 kaum erschienen war, als schon verschiedene Uebersetzungen in dem ıottischen Dialect unternommen wurden. Die prosaische war längst geıckt, die dichterische schreibt der Herausg. mit vielem kritischen Geschick em *William Stewart* zu, über dessen Leben und Wirken er das Nöthigste ammenstellte. Er hat wahrscheinlich auf den Wunsch der Königin Margaɔe Tudor zur Belehrung ihres jungen Sohnes Jacob V. geschrieben. Hält ı die Erzählung auch vorzüglich an den Faden der Historien des Boecius, fliefst doch auch viel Eigenthümliches unter. Der Werth aber ist vielmehr lologisch als historisch, indem er hauptsächlich in der eigenthümlichen ache, einem nationalen Humor und dem Reichthum kräftiger, volksthümer Redensarten beruht, zu deren passender Bearbeitung Niemand geeigɜr war, als ein durch ähnliche Leistungen längst bekannter Schotte." *Pauli Sybel's histor. Zeitschrift*, Heft 2. Wir erinnern noch daran, dafs Hector cius eine Hauptquelle Holinshed's, der bekannten Quelle Shakespeare's, ist.

---

186. **Bacon.** — The Works [s. J. 58, N° 188]. Vol. VII. Theil der Literary and professional works). 830 p. 18 s.

187. **Burns.** — The life and works of Robert Burns. Edited *Robert Chambers*. 4 Vol. in 2. Edinburgh. 8°. 20 s.

188. **Butler.** — Hudibras, by Samuel Butler; Variorum Noselected principally from Gray and Nash; a Biography and ;eneral Index. Edit. by *H. G. Bohn*. (Bohn's Illustrated Library). 5 s. (Mit 30 Holzschnitten).

Die Ausgabe wird sowohl in Betreff der Textkritik, als namentlich auch ɜn des Reichthums der erklärenden Noten, die so sehr das Verständnifs ɜs Werks erfordert, gerühmt.

189. **De Quincey.** — Works of Thomas De Quincey. Vol. -13. 8°. 320, 340, 330, 310 p. Jeder Band 7 s. 6 d. (Band 9 erschienen in den J. 1853—1858).

190. **Herrick.** — The Poetical Works of Robert Herrick, coning his *Hesperides* and *Noble Numbers*. With a biographical noir by *E. Walford*. 8°. 620 p. 6 s.

Von den beiden im Titel verzeichneten Sammlungen seiner Gedichte gab ick die erstere 1647, die zweite 1648 heraus. Nur einzelne Lieder, auf ɔe sich, und mit Recht, der Ruhm dieses Lyrikers gründet, waren stets Neuem abgedruckt worden. Erst 1823 erschien eine Gesammtausgabe, Bänden, in Edinburg. An sie reiht sich die vorliegende an, die, wenn ıch, wie die *Liter. Gaz., July* behauptet, nicht viel ästhetisches, doch desto literar-historisches Interesse hat.

191. **Hood.** — Thomas Hood. Von *H. Harrys*. Hannover. XI und 251 p. 1 Thlr.

Eine treffliche Uebersetzung sämmtlicher Gedichte Hood's, begleitet von kurzen Biographie.

.92. **Lydgate.** — The Childe of Bristow, a Poem by John

Lydgate; edited from the original Ms. in the British Museum, by *Hopper*.

In: The Camden Miscellany, Vol. IV. (Camd. Soc.).

193. **Lydgate.** — The Booke of the Pylgremage of the Soule. Translated from the French of Guillaume de Guileville, and printed by William Caxton anno 1483. With Illuminations taken from the Ms. Copy in the British Museum. Edited by *Katherine Isabelle Cust.* 4°. 15 s.

Wir führen diese Uebersetzung unter Lydgate's Namen auf, weil sie ihm, und mit grofser Wahrscheinlichkeit zugeschrieben wird — schon von Warton (Hist. of Engl. P. 2. Ausg. I, p. CCXLII). — Dieses Werk schliefst sich an das andre desselben französischen Dichters, welches Bunyan zum Vorbild diente [s. J. 59, No. 159] unmittelbar an: hier wird nämlich die Pilgerfahrt der Seele nach der Trennung vom Körper geschildert, wie sie zuerst vor dem „Gericht" erscheint, dann das Fegefeuer durchwandern mufs, um sich endlich in den Himmel zu erheben. Das Werk zerfällt in 5 Bücher. Durchaus englisch, nichts destoweniger aber bedauernswerth im wissenschaftlichen Interesse, den Werth der Ausgabe sehr vermindernd, ist, dafs die Herausg. die auf die Marienanbetung bezüglichen Partien *weggelassen* hat! Vgl. *Athenaeum, Dec.*

194. **Milton.** — The Poems of John Milton; with Notes by *T. Keightley.* 2 Vol. 8°. 900 p. 21 s.

Diese Ausgabe wird von der englischen Kritik gerühmt; besondere Beachtung verdient, nach dem *Athenaeum*, *Sept.*, die chronologische Ordnung der Gedichte, die Interpunction und die Orthograhie, welche letztere im Allgemeinen modernisirt worden ist.

195. **Milton.** — Original Papers illustrative of the Life and Writings of John Milton, including sixteen letters of state written by him, now first published from Mss. in the State Paper Office; with an Appendix of Documents relating to his connection with the Powell Family. Collected and edited by *W. Douglas Hamilton.* 4°.

Gedruckt für die Camden Society. — Die *Letters*, von denen die interessantesten die Verfolgungen der Waldenser betreffen, sind übrigens sämmtlich lateinisch.

196. **Shakespeare.** — Shakespeare's Werke. Herausgeg. von *Delius* [s. J. 58, N° 202]. Bd. 5 u. 6 (Stück 1—2). 641, 192 p.

197. **Shakespeare.** — The Works of W. Shakespeare. Edit. by *R. Grant White* [s. J. 58, N° 203]. Vol. VI—VIII. 564, 468, 453 p.

Diese Bände enthalten die historischen Dramen von König Johann bis Heinrich VIII.

198. **Shakespeare.** — The complete Works of Shakespeare, revised from the original editions; with a Memoir and Essay on his genius. By *Barry Cornwall*; also Annotations by R. Horne and others. Illustrated with engravings on wood and steel from designs by Kenny Meadows. 3 Vol. 8°. 42 s.

199. **Shakespeare.** — Shakespeare's Romeo und Julia. Eine kritische Ausgabe des überlieferten Doppeltextes, mit vollständiger Varia Lectio bis auf Rowe. Nebst einer Einleitung über den Werth der Textquellen und den Versbau Shakespeare's. Von *Tycho Mommsen.* Oldenburg. 8°. XI, 371 p. 3½ Thlr.

Ueber diese bedeutende Publication bringen wir im nächsten Heft eine ıführliche Anzeige.

200. **Shakespeare.** — The Devonshire Hamlets. Hamlet 1603, ımlet 1604. Being exact Reprints of the first and second edins of Shakespeare's great drama, from the very rare originals the possession of the Duke of Devonshire; with a bibliogra-cal preface by *Samuel Timmins*. 8°. 216 p. 12 s.

201. **Shakespeare.** — The Sonnets of W. Shakspere, rearıged and divided in four parts; with an Introduction and exnatory Notes. 8°. 120 p. 3 s. 6 d.

Nach der *Liter. Gaz., July* — die aber über die Unklarheit der Einleitung ;t — erachte der Verf. die ersten 126 Sonette als an Southampton gerichtet, theile diese in 3 Theile, während der 4. Theil alle übrigen umfasse. Die ɜn 24 S., welche den 1. Theil bilden, würden als Ein Ganzes betrachtet, S. der 2 folgenden Theile aber als poetische Episteln.

202. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de W. Shakespeare, luites par *François Victor Hugo*. Paris. 8°. Vol. I—IV. Der ıd 3½ Fr.

Band I „Les deux Hamlet" (von 1603 und von 1604); Band II „Les ies" (Sturm und Sommernachtstraum); Band III „Les Tyrans" (Macbeth König Johann); Band IV „Les Jaloux" (Troilus, Viel Lärmen, Winter-:hen). Jeder Band ist mit einer längeren ästhet. krit. Einleitung, sowie ır. und philol. Noten versehen. Von der *Rev. des deux Mondes* wird die k als geistreich und öfters tief, die Uebersetzung aber als sehr sorgfältig genau gerühmt: „le véritable Shakespeare avec toutes ses grandeurs et ;s ses hardiesses." — Von dem Sohne Victor Hugo's liefs sich allerdings vornherein keine absichtliche Verstümmelung *in usum Delphini* erwarten.

!03. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de Shakespeare, traion entièrement revue sur le texte anglais, par *Fr. Michel*, et édée de la vie de Shakespeare par *Th. Campbell*. Paris. 8°. I. 631 p. 10 Fr.

Wird 3 Bände bilden.

!04. **Spenser.** — The Poetical Works of Edmund Spenser, Memoir and critical Dissertations, by *G. Gilfillan*. Edinh. 5 Vol. 8°. 17 s. 6 d.

Diese sehr billige und zugleich hübsch ausgestattete Ausgabe wird von ınglischen Kritik sehr gerühmt. Sie strebt mit vielem Erfolg das Ziel den so berühmten und doch so wenig gekannten Nationaldichter einem ırn Publikum zugänglicher zu machen. Alle obsoleten Worte sind zwar ɜxt erhalten, aber ihre Bedeutung *am Rande* erklärt, eine sehr zweckɡe Einrichtung, die zur Nachahmung sehr zu empfehlen ist. Die Orthoie ist modernisirt, ausgenommen wo die Veränderung Versmafs und Rythberührte. Ein jeder der drei ersten Bände wird durch eine interessante ıdlung des Herausgebers eröffnet: der erste durch eine die Allegorie des hts erklärende Einleitung in die *Faery Queene*, der zweite durch ein des Dichters, der dritte durch eine Abhandlung über den Genius Spen-Das letzte Essay namentlich findet sehr viel Beifall. Vergl. *Liter. Dec.*

)5. **Thomson.** — James Thomson and David Mallet. Com-:ated by *Peter Cunningham*. 8°.

ɩedruckt für die Philobiblon Society. — Die Mittheilung enthält acht Briefe Thomson's an Mallet, mit welchem er durch's ganze Leben sehr ıdet war. Die Originale sind im Besitz von Mr. J. Murray. Die grö-

ßere Zahl der Briefe gehört der früheren Lebensperiode Th.'s an, als derselbe noch *Usher* war. „Sie sind von Interesse, obwohl sie nur dazu dienen die wohlbekannten Linien des Portraits des Dichters etwas zu vertiefen": so der Ref. des *Athenaeum*, *July*, der eben daselbst einige werthvolle Erklärungen dunkler Stellen der Briefe gibt.

III. Zur italienischen Literaturgeschichte.

A.

206. Dizionario di opere anonime di scrittori italiani o come che sia aventi relazioni all' Italia, di *G. M.* (Melzi). 3 Vol. Milano 1848—59. 8°. XVIII, 1662 p.

207. Die Bibliothek zu Sandaniele; Die Bibliotheken zu Treviso; Die Bibliothek der Universität Pavia; Die Bibliothek der Stadt Ravenna; Die Bibliotheken in Bologna; Das Archiv und die Bibliothek zu Mantua; von *Neigebaur*.
In: Serapeum p. 95, 143, 191, 209, 211, 353 [vergl. J. 58, N° 210].

208. La biblioteca del Capitolo metropolitano di Vercelli, del cav. *G. F. Neigebaur*. Torino (Cerutti). 8°.

---

209. La poésie et les poëtes contemporains en Italie, par *P. Brisset*.
In: Revue d. deux Mondes, Mai.
Der Verf. unterscheidet zunächst die Schule Leopardi's und die Manzoni's, indem er die Anhänger jener als *Formistes*, die dieser als *Coloristes* kennzeichnet. Unter jenen hebt er *Marchetti*, *Poerio*, *Mamiani* und Mad. *Ferrucci*, unter diesen *Berchet*, *Grossi*, *Tommaseo* und *Prati* hervor, die er alle in ihrer poetischen Individualität geistreich charakterisirt, ihr Leben sowie ihre Hauptwerke in Betracht ziehend. Dasselbe ist bei den folgenden Dichtern der Fall, die dem Verf. eine neue Richtung, welche aus einer Fusion jener beiden Schulen hervorgegangen sei, vertreten: es sind *Aleardi*, *Carcano*, *Scolari*, *Bellini*.

210. La poesia popolare italiana.
In: Rivista di Firenze V, p. 22.

211. Ueber italienische Volkspoesie. Eine Vorlesung von *P. Heyse*.
In: Zeitschr. für Völkerpsychologie u. Sprachwissenschaft. Bd. I.
Dieser anziehende Vortrag (von 32 p.), welchem schöne Uebersetzungen, (namentlich von *Rispetti*, *Ritornelle* und *Voceri*) eingewebt sind, betrachtet vorzugsweise die toscanischen und corsischen Volkslieder.

212. Die sicilianischen Volkslieder, von *F. Gregorovius*.
In: Morgenblatt, Dec. N° 49 f.
Dieser interessante Aufsatz knüpft an die Sammlung Vigo's an [s. J. 58, N° 243]. Er enthält auch schöne Uebertragungen.

213. Delle cause del decadimento del nostro teatro nazionale, di *G. Sabbatini*.
In: Rivista Enganea, Dec. 1858 — Marzo 1859.

Der Verf. dieses etwas wortreichen Aufsatzes ist Theatercensor in Turin; Aufsatz blieb übrigens unvollendet, da die Rivista im Mai 1859 ein-
ʒ. — *G.* —

---

214. **Campanella.** — Thomas Campanella, von *E. Weller.*
In: Serapeum p. 59 ff.
Bibliographische Nachrichten über seine Werke.

215. **Dante.** — La Grèce, Rome et Dante. Études littérai-
d'après nature, par *J. J. Ampère.* 3e éd. revue et corrigée.
is. 8°. XII, 464 p. 7 Fr.

216. **Dante.** — Einiges über Dante-Bilder und Bildnisse, von
Paur.
In: Deutsches Museum, Febr. N° 7.
Der Verf. bespricht vornehmlich zwei Pergamenthandschriften, vielleicht dem Ende des 14. Jahrh., der Rhediger'schen Bibliothek in Breslau, von n die eine (in gr. 4°) Miniaturen auf der Anfangsseite eines jeden der eile enthält, die andre (von noch gröſserem Format) auf der 2. und 3. Bilder unter dem Texte. Auch von den ältesten Portraits Dante's wird ndelt.

Dante. — S. unten N° 237.

'217. **Dante.** — De' presenti studi Danteschi e del valore
'co della Divina Commedia, per *Sav. Baldacchini* (22 p.).
In: Museo di scienze e lett. di Napoli, 1858.

!18. **Dante.** — Il Comento sulla Divina Commedia di *Pietro*
'hieri, corretto dietro due codici del secolo XIV, curante
ıtino Palesa. Padova (Randi). 8°. 15 p.

19. **Dante.** — Intorno ai prolegomeni del nuovo Comento
ɔo-morale-estetico della Divina Commedia per Dom. Bongio-
i, lettera critica (di *Filippo Scolari*) a Franc. Scipione Fa-
i. Venezia (Merlo). 8°.
)ie Lettera selbst, welche eine Vertheidigung des genannten Werks ge-
ie Civiltà cattolica (Agosto 1858) bezweckt, bildet XVI p. Darauf folgt Serie cronologica delle edizioni della D. C. raccolte e possedute da F. ɔanni".

!0. **Dante.** — Sopra alquante varie lezioni del poema di
›, preferite da moderni editori ed illustratori a quella del
commune, per *M. A. Parenti.*
: Opuscoli religiosi, letterari etc. di Modena, Fasc. 8—9,
6, 18.

1. **Dante.** — Dichiarazioni proposte di alcuni luoghi del
iso di Dante. Con un esame della bellezza e del riso di
ce. Per *T. Landoni.* Firenze.

2. **Dante.** — The Veltro of Dante, by *H. C. Barlow.*
In: Athenaeum, Nov. p. 705 f.

3. **Dante.** — Francesca da Rimini, her lament and vindi-
by *H. C. Barlow.* London.
r Verf. vertheidigt hier die in der Ausgabe von M. Ferranti 1848 zu-
gestellte Lesart *mondo* statt *modo* in Vers 102 Gesang V der Hölle.
ber *Blanc, Versuch einer bloſs philologischen Erklärung der göttl. Kom.*

224. **Dante.** — Intorno alla morte del conte Ugolino d. Gh. nel canto XXXIII della Divina Commedia. Lettere critiche (di *Filippo Scolari*). Venezia. 18°.

225. **Dante.** — Sulla lettera di frate Ilario del Corvo a Uguccione della Faggiola, lettera di *Eug. Branchi* a P. Fraticelli.

In: Il Poliziano (Florentin. Journal) Mai.

Der Verf. behauptet die Authenticität des Briefs.

226. **Ficino.** — Saggio intorno alla vita e agli scritti di Marsilio Ficino, di *L. Galeotti*.

In: Archivio storico ital., Disp. 2 und 3.

Ein sehr umfänglicher Artikel (122 p.), sorgfältig nach den Quellen gearbeitet, indem für die Lebensbeschreibung namentlich die hinterlassenen Briefe Ficino's befragt sind. Die Philosophie desselben hat natürlich vorzugsweise eine specielle Untersuchung erfahren, doch sind seine andern Studien und Schriften, wie die der Theologie und Medicin gewidmeten, nicht minder berücksichtigt worden. Auch seine Beziehungen zu Deutschland haben besondere Beachtung gefunden (Disp. 3, p. 8 ff.).

227. **Filelfo.** — Di Guglielmo Favre e della vita di Giammario Filelfo scritta da lui, per *C. Monzani*.

In: Archivio storico ital., Disp. 1.

Ausführliche Besprechung (40 p.) der angezeigten Abhandlung Favre's, die sich in dessen *Mélanges d'histoire littér. Genève 1856* findet. Vorausgeht eine kurze Skizze von Favre's Leben.

228. **Gozzi.** — Ueber Carlo Gozzi und sein Theater, von *J. F. Schnakenburg*.

In: Archiv f. d. Stud. d. neuern Spr. XXVI, 3. u. 4. Heft.

229. **Guidiccioni.** — Sulla vita e le opere di monsignor Giovanni Guidiccioni da Lucca, commentario di *C. Minutoli*. Lucca (Giusti). 120 p.

230. **Mirandola, Pico della.** — Intorno a Giovanni Pico della Mirandola, cenni e documenti inediti, per *Dom. Berti*. Torino. (Abdruck aus der Rivista contemp.).

231. **Petrarca.** — I biografi di Petrarca, ragionamento di *Zeferino Re*. Fermo (Ciferri). 18°.

232. **Petrarca.** — Les poésies italiennes trouvées à la bibliothèque de Munich et attribuées à Pétrarque.

In: Revue germanique, Juin.

233. **Petrarca.** — Beiträge zum Verständnisse neu aufgefundener Sonette Petrarca's, von *K. Macht*. (Progr. der königl. Studienanstalt zu Hof). Hof. 4°. 16 p.

234. **Tommaseo.** — Della poesia del Tommaseo, per *Stanislao Gotti* (31 p.).

In: Museo di scienze e letterat. di Napoli.

235. **Torlonia.** — Vita di D. Giovanni Torlonia, scritta da *Gius. Cagnoni*. Velletri (Celle).

S. über diesen zu früh gestorbenen jungen römischen Dichter Band I, p. 388; und vgl. den Nekrolog in der Beilage der *Allgem. Zeitung* No. 75.

B.

236. Poesie italiane del secolo XII, appartenenti a *Lanfranco da Bolasco* genovese, contenute in un foglio cartaceo del secolo XV, illustrate per *Ignazio Pillito*. Cagliari (Timon). gr. 8°. 59 p.

*237. Due capitoli, l'uno inedito di *Francesco d'Arezzo* a detazione dell' invidia, l'altro di maestro *Simone da Siena* fatto la morte di Dante, pubblicati per cura di *Enrico Narducci.* In: Giornale arcadico, Luglio e Ag. 1858.

238. Capitoli della compagnia della Madonna d'Orsammichele secoli XIII e XIV ora per la prima volta pubblicati da *ne del Preto.* Luca (Bened. Guidotti). 4°. XXXVI, 53 p.

Nur in 100 Exemplaren.

---

239. **Adriani, Marcello.** — Le vite parallele di Plutarco, volizzate da Marcello Adriani il Giovane, tratte da un codice grafo inedito della Corsiniana, riscontrate col testo greco ed otate da *Franc. Cerroti* bibliotecario Corsiniano e da *Gius. noni* scrittore della Vaticana. Vol. I. Firenze (Le Monnier). XVI, 482 p.

L. M. Rezzi, Cerroti's Vorgänger, hatte 1852 in Rom bei Salviucci Pho- Leben als Probe dieser in sprachlicher Rücksicht klassischen Uebersetmit einem *Ragionamento* über die Codices Riccardiano und Corsiniano fentlicht; hier erscheint nun der ganze Text mit Reiske's Leipziger Ausg. Originals (1774—82) verglichen, und danach, sowie nach den Noten von ei's Uebersetzung (Ausg. Le Monnier 1845—1846) angemerkt. — *G.* — . Adriani, ein Sohn des Historikers Giambattista, lebte in der zweiten e des 16. Jahrh.; er hat auch die „Opuscoli morali" Plutarch's übersetzt, uerst 1820—23 in Florenz in 6 Bdn. 8° herausgegeben wurden, darauf ailand 1825 ff.

240. **Alamanni.** — Versi e prose di Luigi Alamanni. Edi- ordinata e raffrontata sui codici per cura di *P. Raffaeli*; un discorso intorno all' Alamanni e al suo secolo. 2 Vol. ıze (Le Monnier). 8°. XXXVI, 979 p.

41. **Alfieri.** — Del Principe e delle lettere, con altre prose, ittorio Alfieri. Firenze (Barbèra). 16°. 4 Paoli.

42. **Antonino, Santo.** — Lettere di S. Antonino, Arcivescovo renze, precedute dalla sua vita scritta da *Vespasiano Fiorno.* Firenze (Barbèra). 204 p.

Es sind 24 Briefe.

43. **Baldi.** — Versi e prose scelte di Bernardino Baldi, ore e annotate da *F. Ugolini* e da *F. L. Polidori.* Firenze (Le nier). 8°. XII, 647 p. 7 Paoli.

Baldi (1553—1617) erwarb sich vorzüglich als didactischer Dichter durch *Nautica* Ruhm; in Prosa als Biograph.

44. **Bisticci, Vespasiano da.** — Vite di uomini illustri del XV, scritte da *Vesp. da Bisticci,* stampate la prima volta ngelo Mai, e nuovamente da *Adolfo Bartoli.* Firenze (Bar- . 8°. XXXII, 564 p.

on diesen 105 Biographien waren alle bis auf eine, die im 4. Bande chivio stor. erschien, vom Cardin. Mai in seinem *Spicilegium Romanum* , mit Anhang) veröffentlicht worden. 20 davon erscheinen hier mit ichtigeren Lesarten der Florentiner Codices, eine einzige nach denselben cripten in vielfach verschiedener Gestalt; die übrigen dagegen sind der hen Ausgabe getreu nachgedruckt. 32 der Biographien betreffen *Schrift-* des 15. Jahrh. — Im Vorwort gibt der Herausg. von andren gedruckten

und ungedruckten Werken desselben Verfassers Nachricht [der bekanntlich dem 15. Jahrh. angehört]. — *G.* —

*245. **Buonarroti, Michelagnolo, il Vecchio.** — Rime e Lettere di Michelagnolo Buonarroti, precedute dalla Vita dell' autore scritta da *A. Condivi.* (Mit Bildnifs). Firenze (Barbèra) 1858. 16°. 4 Paoli.

246. **Cennini.** — Il libro dell' arte, o trattato della pittura di Cennino Cennini da Colle di Valdelsa, di nuovo pubblicato con molte correzioni e coll' aggiunta di più capitoli dai codici fiorentini, per cura di *Gaetano* e *Carlo Milanesi.* Firenze (Le Monnier). 8°. 208 p.

Die sehr seltene Ausgabe Tambroni's (Rom 1821) wird hiermit mehr als ersetzt, da die Herausg. zwei florentinische Codices und die Aufsätze der *Antologia di Firenze* II, 367 und III, 271, sowie des *Giornale Arcadico* 1821, IV, 114 benutzen konnten. — *G.* — Man schätzt dies Werk für das älteste italienische über die Malerei; über seine Entstehungszeit machen die Herausg. in der Vorrede neue Angaben, ingleichen einige über das Leben des Verf.

247. **Costa.** — Lettere inedite di Paolo Costa di Ravenna, pubblicate da *Gaet. Zaccaria*, con aggiunta di altre lettere dal medesimo raccolte e inserite nel volume CXXV del giornale Arcadico. Fermo (Ciferri). 8°. 34 p.

Costa (1771—1836) berühmt als Aesthetiker und Sprachforscher (ital. Lexicogr.), s. über seine Schriften *Gamba T. d. l.* No. 2575—77.

248. **Dante.** — Dante Alighieri's lyrische Gedichte und poetischer Briefwechsel. Text, Uebersetzung und Erklärung von *C. Krafft.* Regensburg. kl. 8°. XVI, 521 p. 1⅔ Thlr.

Wir werden von diesem interessanten Buche eine ausführlichere Anzeige bringen.

249. **Dante.** — The Trilogy or Dante's three Visions. Inferno or the vision of hell, translated into English in the metre and triple rhyme of the original, with notes and illustrations by *J. Wesley Thomas.* London. 8°. 7 s. 6 d.

Die Uebersetzung wird von der englischen Kritik als sehr treu und der Ausdruck als recht poetisch gerühmt; auch der leichte Flufs des Verses hervorgehoben. In den Anmerkungen wie in den *Essays* über Dante's Leben und Zeitalter hat der Verf. die Resultate langjähriger Studien niedergelegt. S. *Athenaeum, July*; *Notes & Q., Aug.*; *Books.* etc.

250. **Dante.** — A free Translation, in verse, of the „Inferno of Dante", with a preliminary Discourse and Notes, by *Bruce Whyte.* London.

Wie der Titel schon anzeigt, macht die Uebersetzung keinen Anspruch auf Treue, büfst aber damit schon ihren Werth in der That ein; weggelassen sind sogar ganze Stellen. Eigenthümlich ist, dafs der Uebers. von einer allegorischen Auffassung des Gedichts überhaupt ganz und gar nichts wissen will; alles sei im buchstäblichen Wortsinne zu nehmen. Vgl. *Athenaeum, July; Lit. Gaz., Jan.*

251. **Foscolo.** — Opere edite e postume di Ugo Foscolo. Vol. X. Saggi di critica storico-letteraria tradotti dall' Inglese raccolti e ordinati da *F. S. Orlandini* e da *E. Mayer.* Vol. I. Firenze (Le Monnier). 8°. VIII, 545 p.

Die ersten 9 Bände dieser Opere enthalten: I—IV. Prose letterarie, V. Prose politiche, VI—VIII. Epistolario, IX. Poesie.

252. **Giannone.** — Opere inedite di Pietro Giannone, scritte lla sua lunga prigionia, rivedute ed ordinate da *P. St. Mancini*. Vol. Torino. gr. 8°.

Die Bände enthalten: *Discorsi storici e politici sopra gli Annali di Tito io*; *La Chiesa sotto il pontif. di Gregorio il Grande*. —

253. **Gioberti.** — Pensieri di Vincenzo Gioberti. Miscellanee. l. I. Torino (Botta).

Band V des Nachlasses.

*254. **Giordani.** — Scritti editi e post. [s. J. 58, N° 271]. l. VI. 1858. 419 p.

255. **Giusti.** — Epistolario di Giuseppe Giusti, ordinato da v. *Frassi* e preceduto dalla Vita dell' autore. 2 Vol. Firenze Monnier). 8°. 940 p. (Mit Facsim.) 14 Paoli.

256. **Guicciardini.** — Opere inedite etc. [s. J. 58, N° 272] l. III.

Enhält: Storia Fiorentina dai tempi di Cosimo de' Medici a quelli del falon. Soderini.

257. **Jacopone da Todi.** — Cantici di Fra Jacopone da Todi, bl. ed illustrati da *B. Sorio*.

In: Opuscoli religiosi, letter. e morali di Modena, T. III—VI.

Von dieser manches Beachtenswerthe enthaltenden Zeitschrift erschienen V—VI 1859; schon im 2. Bande derselben hatte Sorio über den poetin Werth der Cantici Jacopone's geschrieben, welchen er weit über Petrarca t. Vom 3. Bande an gibt er nun fast in jedem Heft der Zeitschrift das oder das andere Gedicht Jacopone's in verbesserter Gestalt und mit sprachn, sachlichen und historisch-literarischen Anmerkungen heraus, im Ganzen *antici*, und 2 *Laude*, unter letztern eine aus der Handschr. publicirt. — *G.* —

258. **Medici, Lorenzo de'.** — Poesie di Lorenzo de' Medici. nze (Barbèra).

259. **Petrarca.** — Petrarcae Aretini carmina incognita. Ex d. Italicis bibliothecae Monacensis ed. *G. M. Thomas*. München. l°. XLIII, 136 p. (Mit 2 Tafeln). 5 Thlr. (Erstes Heft der *umenta saecularia*, herausgeg. v. d. bayerischen Akademie der senschaften).

Von diesem Werke wird eine ausführlichere Anzeige gegeben werden.

260. **Petrarca.** — Francisci Petrarcae Epistolae de rebus faaribus et variae, tum quae adhuc tum quae nondum editae, liarium scilicet libri XXIV, variarum liber unicus, nunc prii integri et ad fidem codicum optimorum vulgati studio et *Jos. Fracassetti*. Vol. I. Firenze (Le Monnier). 8°. CLVI, p. 18 Paoli.

Enthält die ersten 8 Bücher *familiarium* und die *Epistola ad posteros*. orwort sagt der Herausg., er habe die Codices der Bibliotheken von Rom, nz, Venedig, Padua, Turin und Paris collationirt, was indefs nicht ganz ich zu nehmen ist; und habe die *familiares* auf 347 gebracht, wovon unedirt wären, die *variae* auf 63, wovon 35 unedirt; die *seniles* habe ggelassen als allbekannt, die *sine titulo* aber, weil der Veröffentlichung rth. — *G.* —

261. **Petrarca.** — Lettera volgare di Francesco Petrarca a iardo Beccamuggi tratta da un codice della Marciana col onto della lezione nel „Petrarchista" di Nicolò Franco. Ve- (Merlo). 8°. 17 p.

Ein deutliches Merkmal der Unächtheit dieses Briefes ist in dem Umstande zu finden, dafs er im Ganzen mit einem der vielen übereinstimmt, welche Nicolaus Franco im Namen Petrarca's und Laura's selbst verfafste. — *M.* —

262. **Petrarca.** — The Sonnets, Triumphs and other Poems of Petrarch, now first completely translated into English verse by various hands. With a Life of the poet, by *Th. Campbell.* London. 8°. (Mit 16 Stahlst.) 5 s.

263. **Pindemonte.** — Elogi di letterati Italiani, d'Ippolito Pindemonte, pubbl. per *Aless. Torri.* Firenze (Barbèra).

Aufserdem erschienen 9 unedirte Briefe dieses Dichters, aber von geringfügigem Inhalt, zu Padua (Bianchi) und Venedig (Merlo).

264. **Porzio.** — La congiura de' Baroni del regno di Napoli contro il re Ferdinando primo, di Camillo Porzio, ridotta alla sua vera lezione, di molte note adornata, ed ora per la prima volta da' famigerati processi contro i segretari del re e contro i baroni seguita, per cura di *Stanislao d'Aloe.* Napoli. 8°. XIV, 247, CCLXXV p.

Die erste Ausgabe dieses durch seinen Stil ausgezeichneten Werkes erschien Rom 1565, 4°.

265. **Redi.** — Poesie di Francesco Redi. Con le annotazioni al Bacco in Toscana. Firenze. 32°.

266. **Sforza, Isabella.** — Della vera tranquillità dell' animo, d'Isabella Sforza. Ristampa eseguita sull'unica Aldina del 1544, con la giunta d'alcune lettere. Parma (Fiaccadori). 16°. 119 p.

S. über die „Aldina" *Gamba, T. d. l.* N° 1646.

267. **Tasso, Torquato.** — I dialoghi di Torquato Tasso, a cura di *Cesare Guasti.* 1858—59. Vol. I—III. Firenze (Le Monnier). 8°.

Eine auf Grund der Handschriften und alten Drucke hergestellte kritische Ausgabe.

268. **Tassoni.** — Lettere di Alessandro Tassoni. Padova (Seminario). 8°. 24 p.

6 Briefe, die von einigem Interesse sind, da sie Varianten zur *Secchia rapita* enthalten. — *M.* —

IV. Zur spanischen Literaturgeschichte.

A.

269. Memoria descriptiva de los códices notables conservados en los archivos eclesiásticos de España; escrita por D. *José Maria de Eguren.* Obra premiada por la Biblioteca nacional en el concurso público de enero de 1859, é imprensa á espensas del Gobierno. Madrid. gr. 4°. IV, C, 104 p. 10 rs.

270. Manual de biografia y de bibliografia de los escritores españoles del siglo XIX; por D. *Manuel Ovilo y Otero.* Besançon. 2 Vol. 18°. 540 p. (Aus der Enciclopedia popular mejicana.)

271. Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesi-
ıen Nationalliteratur, von *Ferd. Wolf.* Berlin. gr. 8. 747 p.
Thlr. 20 Sgr.

Wird demnächst ausführlicher angezeigt werden.

272. Beiträge zur spanischen Volkspoesie aus den Werken
rnan Caballero's, von *Ferd. Wolf.* Wien. gr. 8°. 90 p. (Aus den
zungsber. der k. Akad. d. Wiss. in Wien). 14 Sgr.

Eine von mannichfachen erläuternden Anmerkungen begleitete Zusammen-
lung der in Fern. Cab.'s Werken gelegentlich angebrachten und zuerst be-
nt gemachten kostbaren Reste spanischer Volkspoesie; und zwar werden
Romanzen, Lieder und Singstrophen im Original, die prosaischen Beiträge
r in treuer Uebersetzung oder Bearbeitung mitgetheilt. Noch sei bemerkt,
ı aufser den gesammelten Werken auch die in dem *Seminario pintoresco
ñol* abgedruckten Aufsätze Fern. Caballero's von dem Verf. benutzt sind.

273. Sephardim. Romanische Poesien der Juden in Spanien.
Beitrag zur Literatur und Geschichte der spanisch-portugie-
hen Juden, von *M. Kayserling.* Leipzig. gr. 8°. XII, 371 p.
'hlr.

274. Das moderne Drama der Spanier [vgl. J. 58, N° 292].
In: Magazin der Literatur des Auslands, N° 19.

Analyse und Kritik des *Corte del Buen Retiro* von D. Patr. de la Es
ra, welches dramatische Gedicht aus 2 Theilen besteht, wovon der erste
', der zweite 1844 verfafst wurde. Das Stück erinnere sowohl im Sujet
ıaupt, als in gewissen einzelnen Situationen sehr an Schiller's Don Carlos.

275. Garcilaso — Luis de Leon — Rioja; discurso por *Man.
ete.*
In: Revista de Sevilla, T. V.

---

76. **Cervantes.** — Notas á la vida de Cervantes escrita por
ırrete, por *Cayet. Alb. de la Barrera.*
In: Revista de Sevilla, T. III, IV, V.

77. **Leon, Luis de.** — Proceso de Fr. Luis de Leon, por D.
ndro Arango y Escandon (Americano).

278. **Mal-Lara.** — Juan de Mal-Lara, estudios biográficos,
). *Ant. Gomez Azéves.*
In: Revista de Sevilla, T. IV.

'79. **Quevedo.** — Quevedo, discurso leido ante la real Aca-
ı Sevillana, por *J. Guill. Buzarán.*
In: Revista de Sevilla, T. IV.

on demselben Verf. finden sich bereits in dem ersten Band dieser Re-
1855) *Estudios histórico-literarios sobre Quevedo.*

0. **Roelas y Córdoba, Juan de las.** — Juan de las Roelas
doba, escritor sevillano, por *Cay. Alb. de la Barrera.*
In: Revista de Sevilla, T. V.

1. **Trueba.** — Antonio de Trueba. Artículo escrito en fran-
ır *Latour*, version de Espino.
In: Revista de Sevilla, T. V.

B.

282. Poetas de las Islas Baleares. Palma (P. J. Gelabert). Entregas 1—14.

Eine interessante Publication. Bis jetzt umfafst sie, aufser einigen dem Bernardo de Moguda und dem 18. Jahrh. zugeschriebenen *Pronósticos* (welche ich indessen für viel neuer halte), nur die Biographie und viele Productionen von Raymund Lull. Titel und Einleitung, sowie Namen des Herausg. fehlen noch. *M. y. F.* (März).

283. Dramáticos posteriores á Lope de Vega etc. [s. J. 58, N° 303]. Tomo II. LI, 655 p. (Bibl. de aut. esp. T. XLIX). 50 rs.

284. Teatro scelto spagnuolo antico e moderno, raccolta dei migliori drammi, commedie et tragedie, versione italiana di *Giovanni la Cecilia;* con discorsi preliminari di G. Brofferio, L. Arago e Leandro Moratin. Torino 1857—60. 7 Vol. 12°.

285. Jochs florals de Barcelona en 1859. Barcelona (Manero). gr. 4°.

Dieses Werk enthält die Liste der Mantenedoren und ihrer Adjuncten, die feierlichen Acte, Reden, gekrönten Poesien.

---

286. Jovellanos. — Obras etc. [s. J. 58, N° 307]. Tomo II. XXVI, 548 p. (Bibl. de aut. esp. T. L). 50 rs.

287. Llull. — Obras rimadas de Ramon Llull, escritas en idioma catalan provenzal; publicadas por primera vez con un artículo biográfico, ilustraciones y variantes, y seguidas de un glosario de voces anticuadas; por *Gerónimo Rossello.* Palma (Gelabert). gr. 4°. 772 p. 48 rs.

Ob dieses Buch etwa ein Theil der oben unter N° 282 aufgeführten Sammlung, vermögen wir leider noch nicht zu entscheiden.

288. Quevedo. — Obras de D. Francisco de Quevedo Villegas. Colleccion completa, corregida, ordenada é illustrada por D. *Aurel. Fernandez Guerra y Orbe.* Tomo II. Madrid. gr. 4°. XLII, 687 p. (Bibl. de aut. esp. T. XLVIII). 50 rs.

Tomo I erschien 1852.

V. Zur portugiesischen Literaturgeschichte.

A.

289. Diccionario bibliographico portuguez. Estudos de *J. F. da Silva*, applicaveis a Portugal e ao Brasil. [s. J. 58, N° 312]. Tomo II. 478 p.

Der erste Band enthielt A—B; der zweite umfafst C—Fr. (Fr. Francisco Martins). Dieses Werk, das eine sehr wesentliche Lücke auszufüllen bestimmt ist, um so mehr als die um die Mitte des 18. Jahrh. verfafste und schon sehr selten gewordene *Bibliotheca Lusitana* Machado's keine die ganze

Literatur umfassende Fortsetzung gefunden hat — zeichnet sich durch Reichthum des Inhalts, Genauigkeit der Angaben und kritischen Geist aus, durch welchen die Berichtigung mancher überlieferten Irrthümer gelingt. Von den ältesten Druckwerken an das portugiesische Schriftthum bis auf die neueste Zeit umfassend, schliefst das Dicc. nur das ganz Ueberflüssige und Unnütze aus (*o que parecesse inteiramente reprovavel por superfluo e inutil no estado actual e progressivo dos conhecimentos humanos*). Dem Namen der Schriftsteller folgt stets eine kurze biograph. Nachricht mit Angabe der Quellen, dann in chronolog. Ordnung die Werke, soweit es möglich war, bibliogr. genau verzeichnet (unter Angabe des Preises bei seltenern Büchern); auch kritische Urtheile werden öfters hinzugefügt und auf solche verwiesen. So wird das Werk zu einer wahren Quellenkunde der portugiesischen Literaturgeschichte, indem zugleich einzelne ausführlichere Artikel selbst den Werth kleiner literaturgeschichtlicher Monographien haben. Zu bedauern ist nur, dafs die alphabetische Ordnung der Schriftsteller, einem alten nationalen Herkommen gemäfs, nach dem ersten Vornamen statt nach dem Zunamen erfolgt, ein Uebelstand der allerdings durch einen Index am Schlusse des Werks gemildert werden wird. Die anonymen Werke sind nach den Anfangsbuchstaben ihrer Titel eingereiht.

Studien, von *F. Wolf*, s. oben N° 271.

B.

290. Collecção de monumentos ineditos para a historia das Conquistas etc. [s. J. 58, N° 317]. Lendas da India, por *G. Correa*. Parte 2. p. 493—1013.

291. **Camoens.** — Les Lusiades de Camoens; traduction par *Albert*. Paris. 12°. 4 Fr.

VI. Zur allgemeinen Literaturgeschichte,

nebst Werken, die mehrere Literaturen zugleich betreffen.

292. Trésor des livres rares et précieux etc. par *J. G. Th. Graesse*. [s. J. 59, N° 318]. Livrais. 4—7.

293. Catalogue of the extraordinary Collection of splendid Manuscripts chiefly upon vellum, in various languages of Europe and the East, formed by M. *Guglielmo Libri*, which will be sold by auction by Mrs. S. Leigh Sotheby and John Wilkinson. London. gr. 8°. L, 260 p. (Mit 37 Tafeln).

Der Katalog dieser im März 1859 versteigerten Sammlung von Mss. ist von Libri selbst verfafst, und führt nicht weniger als 1190, zum Theil sehr seltene, Handschriften auf, die zugleich mehr oder weniger ausführlich beschrieben werden, wie denn auch eine grofse Anzahl Facsimiles auf den Tafeln gegeben sind. Die Mss. datiren vom 8. Jahrh. bis zur neuesten Zeit, und gehören den verschiedensten Literaturen an, namentlich, was uns zunächst interessirt, auch der altenglischen, altfranzösischen und altitalienischen: so N° 4, welches Ms., bald nach Petrarca's Tode verfafst, dessen Rime sowie die Canzonen Dante's enthält, und in letzterer Beziehung auch von Witte in

seinen *Nuove correzioni* früber schon benutzt ist. — S. auch *Biblioph. belge, Août.*

294. Catalogue of the choicer portion of the magnificent library formed by M. *Guglielmo Libri.* London. 8°.

Diese, viele alte und merkwürdige Bücher (auch aus der engl. und den roman. Liter.) umfassende Sammlung wurde im August vorigen Jahrs in London, zum Theil zu sehr hohen Preisen, versteigert. Die Titel sind mit zwar kurzen, aber stets interessante Einzelheiten über Verfasser, Drucker u. s. w. bringenden Noten begleitet. Mancherlei Neues wird da geboten, zumal die Bücher nicht blofs durch ihren Inhalt, sondern öfters zugleich durch ihren Einband und ihren ursprünglichen Besitzer sehr merkwürdig sind; in der Vorrede wird auch eine sehr schätzbare kurze Uebersicht über die Buchbinderkunst aller Länder und Epochen gegeben. S. *Bulletin du biblioph. et du bi blioth., Oct.*, wo auch eine ganze Anzahl Werke mit den Verkaufspreisen und den Namen der Käufer aufgeführt sind; *Biblioph. belge, Oct.; Serapeum,* p. 845 ff.; und den Artikel Laboulaye's: „La Manie des Livres" in der *Rev. d. deux Mond., Sept.*

295. Catalogue raisonné des manuscrits éthiopiens appartenant à *Antoine d'Abbadie.* Paris. 4°. XV, 235 p.

Manche der hier aufgeführten Bücher, welche Hr. Abb. selbst in Aethiopien gesammelt und hier beschrieben hat, haben interessante Bezüge zu der mittelalterlichen europäischen Literatur. So findet sich, aufser mehrern merkwürdigen apokryphischen Schriften, sowie Miraclen der heil. Jungfrau, eine Le gende von Gregor dem Propheten, welche den visionären Reisen in den Himmel und die Hölle sich zugesellt; ferner eine fabelhafte Geschichte Alexanders des Grofsen, in der dieser Held sonderbarer Weise wie ein Heiliger verherrlicht ist; und der aus dem Arabischen übersetzte Baralâm; beide letztgenannte Werke sind durchaus unbekannt bisher gewesen. S. *Biblioph. belge, Sept.* und *Götting. Gel. Anzeigen, Dec.*

296. Lehrbuch einer allgemeinen Literärgeschichte etc., von *J. G. Th. Grässe* [s. J. 58, N° 320). Bd. 4. V, 385 p. 2 Thlr.

Dieser Band enthält die Register, mit ihm ist das Werk beendet.

297. De l'influence de la civilisation sur la poésie, ou histoire de la poésie chez tous les peuples, mise en rapport avec la civilisation; par *Ferd. Loise.* Tournai. 8°. 3½ Fr.

Erschien unter dem ersten der beiden Titel auch in den Mémoires couronnés der Brüsseler Akademie, Coll. in 8°. T. VIII (261 pp.), fafst dort aber nur die orientalische Welt und das klassische Altherthum ins Auge.

*298. Tableau de la littérature dramatique en Europe, depuis l'origine jusqu'à nos jours, par *A. Ph. Soupé.* Grenoble 1858. 16°. 320 p. 2 Fr. (Aus der Revue des Alpes).

299. Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples, par *Villemain.* Paris. 8°. 618 p. 6 Fr.

300. De la poésie descriptive, ou Discours en réponse à cette question proposée par la Société hollandaise des lettres, le 18. Sept. 1854: Donner une dissertation sur ce qui constitue l'essence et le mérite de la poésie descriptive dans les différents genres, avec des exemples pris dans les poëtes de l'antiquité, du moyen âge et des siècles modernes; par *Junius Castelnau*; précédé d'une introduction par *St. René Taillandier.* Paris. 8°. 2½ Fr.

301. Amenities of Literature, by *Isaac Disraeli. New. ed.* Edi-
ed by his son, *B. Disraeli.* 2 Vol. London. 8°. 374, 390 p. 9 s.

302. The Literary Character by *Isaac Disraeli. New. ed.* ;dited by his son, *B. Disraeli.* London. 8°. 4 s. 6 d.

Enthält zugleich die Miscellanies.

303. Die Wiederbelebung des klassischen Alterthums, oder as erste Jahrhundert des Humanismus, von *G. Voigt.* Berlin. 8°. :II, 486 p. 2 Thlr. 7½ Sgr.

In dieser geistreichen Schrift sind vorzugsweise die *italienischen* Humasten, namentlich ausführlich Petrarca behandelt.

304. Pantschatantra: Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen ıd Erzählungen. Aus dem Sanscrit übersetzt mit Einleitung und nmerkungen von *Th. Benfey.* 2 Bde. Leipzig. 8°. LI, 1167 p. Thlr.

Diesem auch für die neuere Literatur sehr wichtigen Werke wird ein Ar-.el des nächsten Heftes des Jahrb. gewidmet sein.

305. Les Avadânas, contes et apologues indiens inconnus ıqu'à ce jour, suivis de fables, de poésies et de nouvelles chiises, traduits par *Stanislas Julien.* 3 Vol. Paris. 18°. XX, 763 p. Fr.

Die Avadânas sind einer grofsen, 24 Bände umfassenden, *chinesischen* ımlung, „der Wald der Vergleichungen" betitelt, aus dem Ende des 16. :rh., entlehnt — welche Sammlung aus andern chinesischen, namentlich :dhistischen und aus dem Sanscrit übersetzten, Werken compilirt ist. Die scrit-Originale der Avadânas, welche also in ihrer chinesischen Uebersetg uns erhalten wurden, sind verloren. Dieselben sind aber nicht blofs bedeutende Quelle der seit den ältesten Zeiten in der asiatischen Welt ›reiteten Erzählungen und Apologe, sondern indirect auch, durch griechi-Vermittelung, der betreffenden mittelalterlichen Literatur. S. *Journ. d. ınts, Mai.*

306. Die Fabeln des Sophos. Syrisches Original der griechiɜn Fabeln des Syntipas, in berichtigtem vocalisirten Texte ı ersten Male vollständig mit einem Glossar herausgegeben, ɜt literarischen Vorbemerkungen und einer einleitenden Unıchung über das Vaterland der Fabel, von *Jul. Landsberger.* ɜn. 8°. CXLIV, 186 p. 2 Thlr.

Eine deutsche Uebersetzung begleitet das Original, sowie ein Commen-Den Ursprung der Fabel sucht der Verf. bei den Hebräern: welche Ansehr wohl begründet wird. S. die sehr eingehende Anzeige von *K. L.* in den *Heidelb. Jahrb., Jan. 1860.*

ı07. Popular Tales from the Norse; by *G. Webbe Dasent.* ı au introductory Essay on the origin and diffusion of po-: tales. *Second ed. enlarged.* Edinburgh. 8°. 10 s. 6 d.

3. hierüber oben Seite 135 Anm.

08. Reynardus Vulpes. Poema ante ann. 1280, a quodam wino e lingua teutonica translatum. Ex unico adhuc superexemplo quod circa annum 1473, Ultrajecti per Nic. Keteet Ger. de Leempt impressum, in bibliotheca publica Davenıi adservatur, recudi curavit *M. F. A. G. Campbell.* Haag. 8°. 60 p. 2½ Fr.

Dieses, bisher unbekannte, aus 925 Distichen bestehende lateinische Gedicht ist kurz vorher erst durch den Herausg. wieder entdeckt worden. Der Verfasser, oder vielmehr Uebersetzer, hat sein *Poema* dem „Joannes Praepositus Burgensis et Insulensis" gewidmet, der, wie sich zeigt, Niemand anders als Johann von Flandern (Sohn Gui's von Dampierre), später Bischof von Metz, ist, dessen die Hist. littér. de France XX, p. 141 ff. gedenkt. *Biblioph. belge, Févr.*

309. Zu Reinhard Fuchs, von *C. Höfler*; und von *F. Liebrecht.* In: Germania, p. 109 ff. und 371 f.

310. Ueber den Zauberer Virgilius, von *K. L. Roth.* In: Germania, p. 257—298.

Diese ebenso umfassende als gründliche Arbeit weist die Verbreitung wie die Entstehung der Sage nach. In derselben Zeitschrift findet sich auch (p. 237 ff.), von *Bartsch* herausgegeben, ein bisher noch nicht edirtes altdeutsches Gedicht auf den Zauberer Virgilius aus dem 14. Jahrh.: „Von einem pild ze Rôme daz den êprecherinnen die vinger abpeiz".

311. Alexandri magni iter ad paradisum ex codd. mss. latinis primus edidit *Jul. Zacher.* Königsberg. 8°. 32 p. 7½ Sgr.

In der Einleitung verbreitet sich der Herausg. über die Quellen der Geschichte Alexanders im Mittelalter. Die vorliegende Schrift ist in einem Pariser und in einem Wolfenbütteler Codex des 13. Jahrh. erhalten; die Sage findet sich zuerst bei Albericus, der Herausg. vindicirt ihr aus dem Talmund einen hebräischen Ursprung. *Liter. Centralbl. 1860, April.*

*312. Hermanni Contracti Conflictus ovis et lini, herausgegeben von *M. Haupt.*

In: Haupt's Zeitschrift für deutsches Alterthum, Bd. XI. Heft 2, p. 215.

Dieses in mancher Beziehung literaturgeschichtlich interessante Gedicht hat zuerst Hr. Du Méril in seinen „Poésies popul. lat. antér. au 12° siècle" 1843 nach einer Brüsseler Handschrift des 12. Jahrh. veröffentlicht, indeſs nicht vollständig, da seine Ausgabe mit dem Vers 699 abbricht; in der vorliegenden Ausgabe nun ist es vollständig gegeben (das Gedicht hat 770 V.), und bei derselben auſser der Brüsseler, auch zuerst die andre, Lambacher Handschrift benutzt, indem die Varianten unter dem Texte angeführt sind.

313. Zehn Gedichte von Walther von Lille, genannt von Châtillon. Nach der Pariser Handschrift berichtigt und zum ersten Male vollständig herausgegeben von *W. Müldener.* Hannover. 8°. 64 p. 15 Sgr.

Der Verf. hat schon in einer Dissertation 1854 einige handschriftliche Notizen über den Dichter mitgetheilt. Nur theilweise waren die vorliegenden lateinischen Gedichte von *Th. Wright* und von *Du Méril* (Poésies popul. lat. p. 144 ff.) schon mitgetheilt; das neunte Gedicht ist stofflich besonders bemerkenswerth, indem es interessantes Detail über das gelehrte Leben des 12. Jahrh., sowie auch über das des Dichters selbst enthält. Vergl. *Liter. Centralbl., Juni.*

314. Zur Räthselliteratur, von *K. Bartsch.* In: Germania, p. 308 ff.

Dieser kurze Artikel knüpft an die von dem Verf. in seinen „Denkmälern der provenzalischen Literatur" herausgegebne Sammlung von Räthselfragen an, ähnliche Werke des Mittelalters vergleichend.

315. La légende celtique en Irlande, en Cambrie et en Bretagne, suivie de textes originaux irlandais, gallois et bretons,

rares ou inédits, par le vic. *Hersart de la Villemarqué.* Saint-Brieux. 12°. XXI, 333 p. 3½ Fr.

Das Buch enthält das Leben der heil. Patrick, Kadok und Hervé, und bietet darin zugleich ein Bild der drei im Titel bezeichneten Länder im 5. und 6. Jahrh. Aufser den lateinischen Hagiographien bilden die Quellen Documente in keltischer Sprache, worunter Fragmente einer gereimten Legende des heil. Hervé und seiner Mutter Rivanone, und ein Dialog in Versen zwischen dem heil. Kadok und Merlin dem Wilden — beide Stücke Inedita, sind sammt einigen andern am Ende des Bandes abgedruckt. In eine Kritik der erzählten Thatsachen ist der Verf. weiter nicht eingegangen. *Journ. d. Savants, Août.*

316. The ancient Cornish drama, edited and translated by *Edwin Norris.* 2 Vol. Oxford. 8°. 21 s.

Drei alte Mysterien — die Schöpfung, die Passion, und die Auferstehung — werden hier mitgetheilt im cornischen Text mit gegenüberstehender englischer Uebersetzung. (Nach einer Bemerkung des *Bookseller, April,* scheint es, dafs die Stücke aus dem 14. Jahrh.) Anmerkungen, ein Wörterbuch, ja eine Grammatik folgen, welche letztere auch in einem Separatabdruck erschienen ist. (*A Sketch of Cornish Grammar, by E. N.* 3 s.)

317. Political Poems and Songs relating to english history, composed during the period from the accession of Edward III to that of Richard III; edited by *Th. Wright.* Vol. I. London. 8°.

Es sind 35 Gedichte, davon 2 altfranzös., 9 englische, 22 latein. und 2 macaronische, gemischt aus engl. und latein. Die altfranz., welche am interessantesten scheinen, sind: „The Vows of the Heron", 1338 datirt, doch nicht vor 1340 geschrieben; und „On the Truce between England and France", 1394 von Eustache Deschamps verfafst. Vgl. *Athenaeum, Dec.*

318. Romänische Volkslieder, metrisch übersetzt und erläutert von *J. K. Schuller.* Hermannstadt. 8°. XX, 112 p. 16 Sgr.

Aus gedruckten und handschriftlichen Quellen; die Lieder gehören vorzugsweise dem Gebiet der Liebespoesie und der Ballade an.

319. Proverbs of all Nations compared, explained and illustrated by *W. K. Kelly.* London. 12°. 240 p. 3 s. 6 d.

„Taking british proverbs, for the most part, as his basis, Mr. K. arranges them according to their import and affinity, grouping under each translations of their equivalents in foreign languages, the original being generally appended in foot-notes. Thus we distinguish, as it were, natural families of proverbs, the several members of which have their significance enhanced by the light they reflect on all. Mr. K. moreover has classified his very interesting collection, labelling it under a number of different heads." *Athenaeum, Sept.*

320. Le Comte de Permission, suite et fin de l'étude bibliographique de ses oeuvres, par *P. L. Jacob, bibliophile.* In: Bulletin du biblioph. et du biblioth. p. Techener, Juillet.

Reiht sich an den in der Bibliographie des vor. Jahrg. unter N° 324 angezeigten Artikel (vergl. auch ebenda N° 323). Der gegenwärtige handelt von den „Dernières oeuvres du C. d. P. contenant ses interprétations de la Vie de Jésus-Christ. Paris 1604—5", welche die Bücher N° 141—173 des C. d. P. bilden (jedes Buch zu 12 Seiten). Den Lebensjahren Christi entsprechend sind es 33 Bücher, ein jedes einer hohen Person gleichsam als Bettelbrief gewidmet. Sie wurden übrigens, wegen ihres ketzerischen Unsinns, zur Unterdrückung verurtheilt, indem die Pariser Drucker zugleich angewiesen wurden, für die Zukunft dem C. d. P. ihre Pressen zu verweigern. Ein Jahr darauf starb dieser indefs an der Pest (1606).

VII. Philologie.

321. Encyclopädie des philologischen Studiums der neueren Sprachen, von *B. Schmitz*. Greifswald. 8°. XVI, 474 p. 2⅔ Thlr.

Vor Allem ist zu bemerken wichtig, dafs der Verf. unter „den neueren Sprachen", denen sein Buch gewidmet ist, nur das Französische und Englische versteht, wenn er auch einleitend gelegentlich einmal die andern berührt. Das Werk erscheint seinem allgemeinen Charakter nach als ein Hülfsbuch für Lehrer; wegen seiner bibliographischen Angaben, die in manchen Partien sehr vollständig sind, verzeichnen wir es hier.

322. Kritischer Anhang zum Etymologischen Wörterbuche der Romanischen Sprachen, von *Fr. Diez*. Bonn. 8°. 36 p. 6 Sgr.

Diese Schrift, welche als kritische Erwiedrung auf eine Anzahl Beurtheilungen des Etymologischen Wörterbuchs darlegt: „was der Verf. nach reiflicher Erwägung für sich und gegen sich zu bemerken fand", bietet eine Reihe sehr interessanter und bedeutender Beiträge zu dem berühmten Werke. Manche der dort aufgestellten Etymologien werden hier im Einzelnen begründet, wozu das Etym. Wörterb. selbst den Raum nicht geboten hatte. Ein paar davon werden auch mehr oder weniger modificirt. Die Beiträge sind um so wichtiger, als sie zum gröfsten Theil, wie sich dies erwarten läfst, schwierige Wörter behandeln, von denen nicht wenige zugleich vom häufigsten Gebrauche sind. Die Kritiken, mit welchen die Schrift sich beschäftigt, sind die im *Athen. franç.* erschienene, die von *Blanc* (Allg. Monatsschr.), die von *Littré* (Journ. d. Sav.), von *Mahn* (Etym. Unters.), und die in *Burguy's* Gram. d. l. langue d'oïl zerstreuten. Die Besprechung der letztgenannten enthält zugleich einen Protest gegen das Verfahren des Hrn. B., welcher, wie der Verf. nachweist, Etymologien der Gram. der rom. Spr. (1. Aufl.) allerdings verbessert, aber auf Grund des Etym. Wörterb., ohne diese Quelle zu nennen.

---

323. Antiquité des patois, antériorité de la langue française sur le latin; par *A. Granier de Cassagnac*. Paris. 8°. 40 p. 1 Fr.

*324. Etude sur l'origine des prépositions françaises, par *E. Gessner*. (Progr. d. Collège royal franç. Sept. 1858.) Berlin. 4°. 30 p.

Diese Schrift zeichnet sich besonders durch den Reichthum von Beispielen, namentlich der aus dem Vulgarlatein geschöpften Belege aus.

325. Etude du chant d'Eulalie et du fragm. de Valenciennes, par *Littré* [s. J. 58, N° 337. — Fortsetzung davon].

In: Journ. des Savants, Févr. und Mai.

Im Februarheft beginnt das Studium des Fragm. de Val.; der Artikel des Maihefts behandelt die altfranzösische Declination namentlich.

326. Die altfranzösischen Gesetze Wilhelm's des Eroberers; grammatische Abhandlung von *F. Hotzel*. (Progr. des Realgymn. zu Eisenach.) Eisenach. 8°. 28 p.

Die Sprache dieses alten Denkmals wird hier in Bezug auf „die wichtigsten lautlichen Gesetze des Vocalismus" gründlich untersucht, indem die übrigen sprachlichen Erscheinungen auf dem Gebiete der Lautlehre einer spätern Fortsetzung vorbehalten bleiben.

327. La Grammaire française et les grammairiens au 16° siècle, par *Ch. L. Livet*. Paris. 8°. VIII, 536 p. 7½ Fr.

Der Verf. gibt ebenso ausführliche als sorgfältige, auch mit zahlreichen Auszügen durchwebte, Analysen der grammatischen Arbeiten von *Jacques Dubois* (Sylvius — 1531), *Louis Meigret, Jacques Pelletier* (1555), *Guillaume Des Autels* (1545), *Pierre Ramus, Jean Garnier, Jean Pillot, Abel Mathieu* (1558—81), *Robert* und *Henri Estienne, Claude de Saint-Lien* (Claudius a Sancto-Vinculo) und *Théodore de Bèze* — die Schriften der beiden letzten behandeln speciell die Aussprache, indem die erstere zum Unterricht der Engländer, die andere zu dem der Deutschen verfafst ist. Die Analysen begleiten Noten und zahlreiche Commentarien über die Versuche *vor* Dubois, sowie über die im Ausland von zeitgenossischen Schriftstellern entwickelten Systeme. Aufserdem hat der Verf. durch eine Vergleichung dreier zwischen der Mitte des 16. und der ersten Hälfte des 17. Jahrh. veröffentlichten Wörterbücher die allmäligen Modificationen der Orthographie dargelegt. — Uebrigens hofft Hr. Livet die analysirten Schriften selbst noch publiciren zu können. S. u. a. *Journ. d. Savants, Juillet.*

*328. Beiträge zur Lexicographie des Altfranzösischen, von *Jensch.* (Progr. der Magdeburger Gewerbschule). Magdeburg 1858. 4°. 34 p.

Eine Sammlung von altfranzösischen Wörtern, Wendungen und Redensarten ist aus *Floire et Blanceflor* geschöpft, indem der Verf. Du Méril's schätzbares Glossaire (zu seiner Ausgabe dieses Gedichts, Paris 1856) zu ergänzen, und theilweise auch zu berichtigen strebt. Subsidiär ist auch der Alexander-Roman (Ausg. v. Michelant) benutzt. — Weitere „Beiträge" werden später in Aussicht gestellt.

329. Glossaire roman des Chroniques rimées de Godefroid de Bouillon, du Chevalier an Cygne et de Gilles de Chin, par *E. Gachet.* Bruxelles. gr. 4°. 447 p. 15 Fr.

Bildet den 20. Band der Collection de Chroniques belges. Wir werden demnächst davon eine Anzeige bringen.

330. Dictionnaire universel des synonymes de la langue française, par *Guizot.* 5e éd. revue et considérablement augmentée 1e partie (A—H). Paris. XLIII, 379 p. gr. 8°. 6½ Fr.

Die erste Ausgabe erschien 1809; die vorliegende ist besorgt von *V. Figarol.*

331. Vocabulaire du Haut-Maine, par *C. R. de M.* Nouvelle éd. augmentée. Le Mans. 8°. 503 p.

Nach einer Anzeige im *Bullet. du biblioph. et du biblioth.* ein sehr tüchtiges Werk, das in der neuen Ausg. beträchtlich vermehrt ist. Die erste Ausg. erschien vor 2 Jahren, und ihre schnelle Vergreifung zeugt allein schon für das Interesse, das dies Buch erregt.

332. Le langage des Marins. Recherches historiques et critiques sur le vocabulaire maritime; expressions figurées en usage parmi les marins; recueil de locutions techniques et pittoresques, suivi d'un index méthodique; par *G. de La Landelle.* Paris. 8°. 444 p. 5 Fr.

333. La Bugado prouençalo vonté cadun l'y a panouchon, enliassado de prouerbis, sentencis, similitudos et mots per riré, en prouençau enfumado é coulado en un tineou de dès soûs per la lauar, sabvunar é eyssugar coumo sé deou. Aix (A. Makaire).

Von dieser neuen Ausgabe einer interessanten provenzalischen Sprichwörtersammlung des 17. Jahrh. bringen wir demnächst eine ausführliche Anzeige.

334. Le livre des proverbes français, précédé de recherches historiques sur les proverbes français et leur emploi dans la littérature du moyen-âge et de la renaissance; par *Leroux de Lincy*. 2e éd. revue, corrigée et augmentée. 2 Vol. Paris. 12°. 6 Fr. (Bibl. gaul.).

---

335. Beiträge zur Kenntnifs der sicilianischen Mundart, von *Wentrup*.

In: Archiv f. d. Stud. d. neuern Spr., XXV. Bd., 1. u. 2. Heft.

In diesem ersten Beitrag wird die *Lautlehre* behandelt, und in derselben gründlichen Weise, welche des Verf. Beiträge zur Kenntnifs der neapolitanischen Mundart (Wittenberg 1855) auszeichnete.

336. Attenenze della lingua friulana date per chiosa ad una iscrizione del 1103 (per *Jacopo Pirona*). Udine (Vendrame). 8°. 40 p.

*337. Dizionario di pretesi francesismi e di pretese voci e forme erronee della lingua italiana, composto da *Prospero Viani*. Con una tavola di voci e maniere aliene o guaste. Vol. I. Firenze (Le Monnier) 1858. 590 p. 10 Paoli.

Gegen den übertriebnen Purismus. In der *Rivista contemp.* T. XIV (1858) mit viel Anerkennung besprochen, doch erscheint dem Refer. fraglich, ob nicht zuweilen der Verf. auch zu weit ging.

338. Vocabolario bergamasco-italiano per ogni classe di persone e specialmente per la gioventù, di *Stefano Zappettini*. Disp. 1—2. Bergamo. 8°. 144 p.

339. Dizionario del dialetto veneziano, di *Gius. Boerio*. *Seconda* edizione aumentata e corretta, aggiuntovi l'indice italiano-veneto. 14 Fasc. Venezia 1858—59. 4°.

---

340. Del orígen y formacion del romance castellano; con la contestacion del Sr *Hartzenbusch*.

In: Discursos leidos ante la real Acad. esp. en la recepcion publ. del il. Sr. D. Pedro Felipe Monlau. Madrid. 8°.

*341. La lengua catalana considerada históricamente, por D. *Próspero Bofarull y Mascaro*. Barcelona 1858. 8°.

S. oben p. 248, Anm.

342. Diccionario de voces aragonesas precedido de una introduccion filológico-histórica por *Gerónimo Borao*. Zaragoza (Calisto Ariño).

Ein Werk von vielem Werth. *M. y F.* — Auch Hr. *Amador de los Rios* gedenkt seiner mit Auszeichnung.

---

343. Einflufs des Slavischen auf das Wallachische, von *Stephan*. (Progr. des Gymn. zu Ostrowo). Ostrowo. 4°. 32 p.

Eine sehr fleifsige Arbeit, die auf engem Raume viel Material enthält. Der Verf., mit den neuen Forschungen sowohl auf dem Gebiete der romanischen als der slavischen Sprachen vertraut, ist der Ansicht, *dafs: „der Einflufs des Slavischen auf das Wallachische sich nicht auf die massenhafte Aufnahme und Verwendung slavischer Ausdrücke beschränkt; vielmehr auf das ganze Lautsystem sich erstreckt, in dem ganzen grammatischen Bau der Sprache sich zeigt“.* Wegen der Kargheit des zugemessenen Raumes aber handelt

der Verf. hier nur von dem Einflufs, der im Lautsystem und in der Flexion (des Nomen und Verbum) sich geltend macht, ohne Berücksichtigung indessen des noch nicht zur Schriftsprache gediehenen macedono-romanischen Dialects.

---

344. Transactions of the Philological society. 1858. Part I. Berlin (A. Asher & Co.). gr. 8°. XII, 178 p. 1⅓ Thlr.

345. Reste des instrumentalen Accusativs (im Angelsächsischen), von *Dietrich*.

In: Haupt's Zeitschr. f. deutsches Alterthum XI, 3. Heft.

Der Gebrauch des instrum. Acc. im Angelsächsischen wird gegen die Anfechtungen, die er in letzter Zeit von der Kritik erfahren, durch 110 neue Beweisstellen, aus dem Bereiche der Poesie wie der Prosa, für den Acc. nach *mid* — wovon 60 Stellen Masculinformen betreffen — von Neuem erhärtet.

346. Rettungen, von *Dietrich*.

In: Haupt's Zeitschr. f. deutsches Alterthum XI, 3. Heft.

In diesem umfänglichen Artikel (48 p.) werden eine Anzahl *angelsächsischer* Wörter und Formen, welche in neuerer Zeit, mit den Worten des Verf. zu reden, theils dem kritischen Messer erlagen, theils von ihm bedroht Gefahr liefen, für den Sprachschatz oder die Grammatik gerettet.

347. The philological Essays of the late *Richard Garnett*, edited by his son. London. 8°. XX, 342 p. 10 s. 6 d.

Diese Aufsätze, welche zuerst in dem *Quart. Review* und in den *Transactions of the phil. soc.* erschienen, erwarben dem Verf. viel gelehrten Ruf in England; die bedeutendsten sind: On the languages and dialects of the british islands; on antiquarian club-books (Kritik von Madden's Ausg. des Layamon); on the verb; on english lexicography. — Es wird bedauert, dafs der Herausg. selbst kein Philolog war, um das Verhältnifs der Arbeiten zu dem Fortschritt der Wissenschaft darzulegen. Eine kurze Biographie ist beigefügt. S. *Liter. Gaz., March*.

348. Mémoire sur les analogies des langues flamande, allemande et anglaise, ou étude comparée de ces idiomes, par *E. J. Delforterie*. Louvain. 4°. 7 Fr. (Extrait du Tome XXIX des Mém. cour. de l'Acad. royale de Belgique).

349. A dictionary of english Etymology, by *Hensleigh Wedgwood*. Vol. I. (A—D). London. gr. 8°. 530 p. 14 s.

Wir werden auf dies Werk später zurückkommen.

350. A glossarial Index to the printed english literature of the thirteenth century, by *Herbert Coleridge*. London. 8°. VIII, 102 p.

S. oben p. 236 ff. die Anzeige dieses Buches.

351. A Glossary or Collection of words, phrases, names, and allusions to customs, proverbs etc. illustrating the works of english authors, particularly Shakespeare and his contemporaries; by *Rob. Nares*, *New. ed.*, with considerable additions both of words and examples, by *J. O. Halliwell* and *Th. Wright*. 2 Vol. London. 8°. 1000 p. 28 s.

352. A select Glossary of english words used formerly in senses different from their present, by *Rich. Chenevix Trench*. London. 12°. 240 p. 4 s.

Dies Buch wird von der englischen Kritik sehr gerühmt. Der Verf. weist

bei 5—600 Wörtern den Weg, welchen sie in ihrer Bedeutung durchlaufen haben, nach, indem er eine grofse Anzahl selbstgeschöpfter Belege aus alten Autoren gibt. Etymologische Untersuchung geht selbstverständlich Hand in Hand mit der Nachweisung des Sprachgebrauchs, welcher zugleich viel kulturgeschichtliches Interesse darbietet. Die Darstellung ist sehr anziehend. Schon nach einem halben Jahr erschien eine zweite Ausgabe. S. *Athenaeum*, *July* und *Lit. Gaz.*, *July*.

353. Gleanings from writers of the seventeenth century, illustrative of proverbs, words etc.

In: Notes & Queries, Vol. VIII, p. 6 ff. und p. 22 f.

354. A Dictionary of modern slang, cant and vulgar words used at the present day in the streets of London, the universities of Oxford and Cambridge, the houses of Parliament, the dens of St. Giles and the palaces of St. James, preceded by a History of cant and vulgar language, from the time of Henry VIII., showing its connection with the Gipsy tongue; with Glossaries of two secret languages spoken by the wandering tribes of London, the costermongers and the patterers. By a London Antiquary. London. 12°. 160 p. 4 s. 6 d.

Der lange Titel zeigt den Inhalt des kleinen interessanten Buches vollkommen an. Der Verf. hat die über den Gegenstand vorhandene Literatur mit grofser Sorgfalt benutzt, wie er denn fast 100 von ihm befragte Werke aufführt; zugleich hat er aber nicht minder aus dem Leben selbst geschöpft und so manches neue Material gewonnen; durch *Seven dials chanters* und *Borough patterers*, mit denen der Verf. im Interesse eines andern, von ihm beabsichtigten Werks (einer History of cheap and popular literature) sich in Verbindung gesetzt hatte, brachte er 3000 „*cant and flash words*“ zusammen. *Athenaeum*, *July*. Zusätze und Berichtigungen enthält ein Art. in *Notes & Q.* Vol. VIII, p. 490 ff.

355. Glossary of the words and phrases of Cumberland, by *W. Dickinson*. London. 12°. 152 p. 2 s.

356. Glossary of supposed Americanisms, by *Alfr. Elwyn*. Philadelphia. 8°. 122 p. 4 s. 6 d.

Auch von *Russel Bartlett's* Dictionary of Americanisms ist eine neue vermehrte Auflage erschienen. London. 8°.

VIII. Kulturgeschichte.

357. Curiosités de l'histoire des croyances populaires au moyen-âge. Superstitions et Croyances populaires. Le Juif errant. Les blasphémateurs. Les démons de la nuit. Les sorciers et le sabbat. Le boeuf gras. Les origines du mal de Naples. Par *P. L. Jacob*, bibliophile. Paris. 12°. 324 p. 2 Fr.

358. Moeurs et coutumes de la vieille France. La Gagote de Biaritz. Le Jugemage. La Bête du Gévaudan. Les deux duels de l'évêque. Le Racoleur du quai de la Ferraille. Le Chirurgien-barbier de Périgueux. Le Soustraitant des fermes et gabelles. Le Prébendier. Par *Mary-Lafon*. Paris. 12°. 303 p. 3 Fr.

359. **Blason populaire de la Normandie, comprenant les proverbes, sobriquets et dictons relatifs à cette ancienne province et à ses habitants; par *A. Canel.*** 2 Vol. Rouen. 8°. XXV, 467 p. 6½ Fr.

In 400 Exemplaren.

360. Port-Royal; par *C. A. Sainte-Beuve.* T. IV et V. Paris. 8°. 1187 p. 15 Fr.

Der erste Band erschien 1840.

361. Manners and Customs of the English nation from the invasion of Julius Caesar to the present time; by *J. Brookes.* London. 12°. 280 p.

362. Munimenta Gildhallae Londoniensis; edited by *H. T. Riley.* In 3 Vol. Vol. I. containing *Liber Albus*, compiled A. D. 1419, with two illuminated facsimile pages, a descriptive and historical introduction and a summary of the contents. London. 8°. 8 s. 6 d.

In diesem merkwürdigen Buch finden sich alle möglichen Documente, wie sie nicht blofs Verfassung und öffentliches, sondern auch Privatleben und Sitten betreffen, aus einem Zeitraum von mehr als hundert Jahren, von den Anfängen der Regierung Edwards I. bis zur Mitte der Richards II., verzeichnet. Der Compilator war *John Carpenter*, wahrscheinlich gegen Ende der Regierung Edwards III. geboren, Jurist, *town-clerk* der London Corporation und Mitglied des Parlaments, zugleich einer der Testamentsexecutoren Whittington's. Die Ausgabe selbst, sowie die Einleitung wird sehr gerühmt, und von einem so competenten Richter als *Pauli*, in *Sybel's histor. Zeitschr.*, *Heft* 2. Vgl. auch *Athenaeum*, *March* und *Liter. Gaz.*, April.

363. La nationalité roumaine d'après les chants populaires, par Mad. la comtesse *Dora d'Istria.*

In: Revue d. deux Mondes, Mars.

Auf Grund von Basile Alexandri's Rumänischen Balladen, Jassy 1852—1853; ins Französische übersetzt, Paris 1855. (Eine gute deutsche Uebers. von W. v. Kotzebue erschien Berlin 1857.)

364. Nouvelles recherches sur l'origine des cartes à jouer, par *R. Merlin.*

In: Revue archéol., XVIe Année. 4e, 5e, 12e livr. (1860).

Nachdem der Verf. die Ansichten zurückgewiesen, welche unsern Spielkarten einen arabischen, indischen oder chinesischen Ursprung beilegen, erklärt er sie für eine italienische Erfindung des 14. Jahrh. Er beweist diesen Satz, indem er zunächst die grofse (und allerdings ganz unläugbare) Uebereinstimmung der Karten des Mantegna (1430—1506) mit den venezianischen Tarockkarten darlegt; dann zeigt, dafs zu derselben Zeit wenigstens als die eigentlichen Spielkarten zuerst in Europa vorkommen (Ende des 14. Jahrh.) auch die Existenz ähnlicher Karten als die des Mantegna urkundlich sich nachweisen läfst, Karten, welche zum Spiel für Kinder, zugleich mit der pädagogischen Absicht über das Bereich der Wissenschaften ihnen einen Blick zu eröffnen, gebraucht wurden und zu diesem Zwecke erfunden waren. Die Karten des Paduaner Mantegna werden hierbei ausführlich beschrieben und zum Theil durch Zeichnungen illustrirt; 5 Serien à 10 Karten sind es: von welchen Serien die 1te die Gestirne sammt *Prima Causa,* die 2te die Tugenden die 3te die Wissenschaften, die 4te die Musen mit Apollo, die 5te die Stände darstellt. (Diese Beschreibung bietet auch im speciellen Hinblick auf die mittelalterliche Literatur mannichfaches Interesse.) — Aus dem venezianischen Tarock leitet dann der Verf. alle andern europäischen Kartenspiele ab, welche

sich sehr bald aus jenem oder vielmehr seiner reducirten Form, dem *trappola*, entwickelt hätten. Der Schlufs handelt von der ursprünglichen Fabrication der Karten.

365. Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères, par *V. Fournel.* Paris. 16°. XII, 404 p.

Handelt namentlich von Decoration, Kostüm, Gebäuden, Privattheatern (Theater der Collegien), viele Anekdoten mittheilend. S. *Athenaeum*, *Oct.*

366. Parallèle des principaux théâtres modernes de l'Europe et des machines théâtrales françaises, allemandes et anglaises; dessins par *A. Constant*, texte par *J. de Filippi.* Paris. Fol. 1e et 2e livr. à 5 Fr.

367. Dramatic Reminiscences; or, Actors and Actresses in England and America, by *G. Vandenhoff.* Edited, with a preface, by *H. Seymour Carleton.* London. 8°. 7 s. 6 d.

Register.

Aldrich, Th. Baily, Lyr. 402.
Alfons X., Vers seiner Cántigas 63.
Alfric 222.
Allegorische Dichtungen 348 f. 365 f.
Altfranz. Gedicht: *Les 4 complections* mitgetheilt 354 f.
Andilla, Fabeldichter 427.
Angelsächs. Glossen 222 f.
Ariost, in Span. nachgeahmt 425.
Arnaut Daniel 282.
Avadânas, 2 Parabeln daraus 330 f.
Avellaneda, Gertr. de, Dram. 427.
Aytoun, The Ballads of Scotland angez. 204 ff.

Baeza, Pasc. Fern., Fabeld. 427.
Balladen, engl. und schott. 107 ff., schott. 204 ff. *Cospatrick* 109, *The nutbrowne maid* 113 f., *The vision* 216, *The Marchionness of Douglas* 217, *Fair Annie* 218.
Balladmongers 108 f.
Ballesta, Alf. Sanchez de la, 78.
Ballot y Torres, catal. Grammat. 247.
Barahona de Soto 424.
Baret, *Du poème du Cid* angez. 225 f.; 245.
Barlaam u. Josaphat, geistl. Roman, seine Quelle die Biographie des Buddha 314, Nachweis durch Vergleichung beider 315 ff., Abweichungen 334; andre buddhist. Ueberlieferungen, Sagen und Parabeln hineingewebt 328 ff.
Barros, Alf. de, span. Sprichw. 78.
Barrowcliffe, J., Rom. 379.
Baudouin de Condé, Trouvère 88 f.
Becket, Thomas, Abstammung, Charakter 358 f.
Beecher, H. Ward, 393. 397.
Benavente, Fern. de, span. Sprichw. 78.
Bennett, W. C., Lyr. 388.
Benoit de Sainte-More, sein *Rom. d'Eneas* Original von Veldeke's Eneit 2, vergl. mit diesem u. mit Virgil 2 ff., Resultate der Vergleichung 39 ff.; Verhältnifs zum *Rom. de Troie* 39; Virgil als Quelle nicht gen. 40.
Bernaldez, E., Kriegsgesch. 419.
Bernart, Troub. 284.
Bersezio, Rom. 406.
Bestiaires 344 f.
Biorci, Dom., 407.
Boccaccio, *Corbaccio* 267, 272; *Decam.* 333.
Böhl de Faber, *Floresta* 148. 154 ff.
Bofarull, catal. Spr. 248.
Boscan 271 f.
Breton de los Herreros, Dram. 428.
Breviari d'Amor, Inedita aus dems. mit Uebers. mitgetheilt 335 ff. *De las preciosas* 336 ff., *plantas* 342, *auzels*, *peychos*, *bestias* 345 ff., *complexios* 355 f.
Brofferio, Aug., 406.
Browning, Lyr. 386 f.
Bryant 400 f.
Bulwer, Edw. Lytton, 373 ff. 377. 403.
Bulwer, Rob. Lytton, 388. u. s. *Meredith.*
Burns 125.
Burriel 418.
Bushnell, Hor., 397.
Butler, W. Allen, 396.
Byron, in Span. nachgeahmt 425.

Calmeiro, Man., 422.
Cambouliu, *Essai sur l'hist. de la littér. catal.* 246 f., seine Ausg. der *Comed. de la gloria d'amor* 273.
Camoens 119, in Span. nachgeahmt 425.
Campillo, Narc., Lyr. 424.
Campillo y Casamor, Tor. del, 429.
Cançoner d'amor, catal. der Pariser Bibl., 280.
Canestrini, seine Ausg. des Guicciardini 294.
Cañete, Man., Lyr. 424 f. 429.
Capern, Edw., Lyr. 388.
Capmany 247.
Carcano, Giul., Lyr. 410.
Carena, Giac., Philol. 412.
Caro y Cejudo, span. Sprichw. 78.
Castelar y Ripoll, Em., Gesch. 415 f.
Castillo y Alba, Enr. del, Lyr. 424.
Castillo y Ayensa, José, Gesch. 422.
Castro, Ad. de, Gesch. 418 f.
Castro, Perez de, Geogr. 419.
Catalanische Literatur 241 ff., ihre Auferstehung 242 f.; Literaturgesch. ders. 243 ff.; Volkspoesie

254; Anfänge der eigentl. Nationallit. 255 ff., *I. Periode* 258, histor. u. didact. Richtung 258 ff., Legenden 261, Marienlieder 262; *II. Periode*, Beginn der Kunstlyr. in *catal.* Spr. 263, Ursachen ihrer Entwicklung u. ihr Charakter 264 f., Einflüsse der franz. u. ital. Poesie 266 f. der castil. 267, Drama 268; *III. Periode*, kurze Blüthezeit 268 ff., Sieg der castil. Literatur, Untergang der catal. 270 f. Universellliterargesch. Bedeutung ders. 272. — *Lyrik*, Vers, Dichtungsarten, den Provenz. nachgebildet, einzeln aufgeführt 284 f., Geleite 286, Kunstausdrücke in Bezug auf Strophe und Reim 286 f., *rims cars* 287.
Catalanische Sprache früher identificirt mit dem Provenz. 243, als Dialect dess. betrachtet 244. 248, als selbständiges Idiom anerkannt 245, die Frage der Selbständigkeit erörtert 247 ff., Alter 248, Eigenthümlichkeit 249, Ursachen der Verwandtschaft mit dem Provenz. und der Verschiedenheit von ihm 252; verglichen mit dem Castil. 271.
Catalanische Sprichwörter mitgetheilt 81.
Cato, Distichen 51.
Cereseto 411.
Cesari, Novelle 93.
Channell, Miss, Rom. 377.
Chanson de Roland, Beziehungen zu dem *Poema del Cid* 225 *f.*
Chartier, Alain, ins Catal. übers. 266.
Chénier, A., in Span. nachgeahmt 425.
Child, Engl. and Scott. Ballads angez. 105 ff.
Ciconi, Teob., Dram. 405.
Cid, *Crónica del C.*, ihr Vers 61, *Poema del C.* sein Vers 61. 70; Verhältnifs zur *Chans. de Roland* 225 f.
Clonard, Graf v., Gesch. 419.
Coleridge, Glossarial Index angez. 236 ff.
Comedia de la gloria d'amor s. Rocaberti.
Conde Lucanor 68. 333.
Constanzo, Salv., Gesch. 415.
Cooke, J. Eston, Rom. 395.
Corminas, Juan, 243.
Cortes y Lueña, Luis, Lyr. 424.
Cozzens, Fred. S., 401.
Crescentia-Sage im Orient 130 f.
Crowe, Mrs., Rom. 379.

Dacarrete, Dram. 427.
Dana, Rich. H., 401.
Dante in's Catal. übers. 267, nachgeahmt 274 ff., seine polit. Ansichten 293.
Desclot 258.
Dickens 384. 385. 403.
Dozy 67.
Dyce, Ausg. v. Shakesp. angez. 115 ff.

Edelsteine, Werke darüber im Mittelalter 335 f. u. s. Breviari d'am.
Eguilaz, Dram. 432.
Eliot, G., *Adam Bede* 375 ff., Auflös. des Pseudonyms 376.
Englische Lexicographie 237 f. — Vocabulare 223. f. — Wortschatz, Verhältnifs des Deutschen u. Französischen 239.
Englische Nationalliteratur i. J. 1859, 369 ff., Ueberblick 370, Epos 371 f., Roman, 373 ff., Politische Literatur 382 f., Reiseliteratur 384 f., Londoner Skizzen 385 f., Lyrik 387 f. (Naturdichter 388), Drama u. Theater 390 ff.
Escosura, Patricio de la, Gesch. 422.
Establimientos de S. Jacobi 68.
Evans, Augusta J., Rom. 400.

Faber, Felix, Evagatorium 24.
Falconer, E., Dram. 391.
Farini, Gesch. 412.
Farrar, F. W., Lyr. 389.
Febrer, Andrea, übers. Dante 267.
Febrer, Jaume, 261.
Fernan Caballero 433.
Fernandez y Gonzalez, Man., Lyr. 424. 426 f., Rom. 431.
Ferrari, Paolo, Dram. 406.
Ferrer del Rio, Dram. 427.
Florez 418.

Galanti, F. V., Lyr. 408.
Galiano, Alcalá Ant., Gesch. 421. 426.
Gallicische Sprichw. mitgetheilt 80.
Garnier de Pont Sainte-Maxence, sein Ged. *La vie de St. Thomas* herausgegeben v. Hippeau, angez. 358 ff., Beurtheilung Garnier's 360, der Ausg. 361, ein Auszug mitgetheilt 362 ff.

Garrett, in Span. nachgeahmt 425.
Geibel, in Span. nachgeahmt 425.
Gervinus 245. 257.
Gesta Romanorum 93.
Giacometti, Paolo, Dram. 405.
Göthe, in Span. nachgeahmt 425, sein *Werther* übers. ins Ital. 407.
Gongora 426.
Gongora, Man. de, Gesch. 421.
Gonzalez, Fr. Fernandez, 429 f.
Grundtvig 130 ff.
Guerrazzi, Rom. 406. 409.
Guicciardini, sein Leben u. Charakter 294 ff.; seine unedirten Werke, *Considerazioni int. ai disc. di Macch.* 296 ff., *Ricordi* 303 ff. (die von persönl. Interesse 310 f.)
Guillamas y Galiano, Gesch. 419.
Guillem de Cabestanh, Troub., 281.

Hadloub 124.
Hartzenbusch 427. 429.
Hecastus, engl. Moralität, 332.
Helfferich, *Raymund Lull* 246 ff.
Heine, in Span. nachgeahmt 425.
Hesiod 187 f.
Heros, Martin de los, Gesch. 420 f.
Herrera 424.
Hippeau s. Garnier.
Hita, Erzpriester v., 68 f.
Holland, J. G., 402 u. s. Titcomb.
Holmes, O. W., 394. 398. 403.
Honein ben Ishak, Apophtegm. 256.
Horaz 122.
Howard, Rom. 381.
Hugo, Victor, 391.
Huntington, F. D., 398.

Jacob der Eroberer, *Llibre de la Saviesa* 256, Chronik 257 f.
Jafuda, Sprüche 256.
Jaufre Rudel, Troub., 282.
Jean de Batery, Trouv., handschr. Ged. 82.
Jean de Condé, casanatens. Handschr. von 21 Gedichten desselben 82, Leben 83 f., Beschreibung der Gedichte 85 ff.; sein *Dit du Magnificat*, verwandte Erzählungen 93, das Dit mitgetheilt 93 ff.
Jewsbury, Ger. E., Rom. 377.
Iriarte 427.
Italienische Nationalliteratur im J. 1859, Drama 404 ff. Roman in Prosa und Versen 406 ff., Lyrik 407 ff., Uebersetzungen 410 f., Philologie und Geschichte 411 f., Nekrologe 412.
Johannes von Damascus 314.
Johannes de Garlandia 222.
Johann von Mailand 51 f.
Jordy 267, *Los enuiges*, ined. Ged., mitgetheilt 288 ff.
Juan Manuel 68.

Kalila ve Dimna, Parabel daraus 127.
Keese, Oline, Rom. 378.
King, Th. St., 401.
Klopstock, ins Ital. übers. 412.
Krause, seine Philosophie in Span. 423 f.
Kräuter, Werke darüber im Mittelalter 343.

Lafuente, Modesto, Gesch. 416 f.
Lafuente, Vicente, Kirchengesch. 418.
Lamartine, in Span. nachgeahmt 425.
Lemene, Franc. de, Sonett mitgeth. 126.
Lenient, *La Satire en France* angez. 227 ff.
Leopardi, in Span. nachgeahmt 425.
Lester, H. J., Rom. 379.
Leys d'amor 264. 280.
Longfellow 395 f.
Lovesy, Rom. 381.
Lull, Ramon, 258 ff.
Lutti, Francesca, 407.

Machiavelli 293, *Discorsi* 296 f.
Mackay, Ch., 384.
Mac Lauchlan, Th., *Notices of ancient Gaelic Poems* übers. im Auszug mitgetheilt 189 ff.
Macpherson s. Ossian.
Maddyn, Owen, 383.
Madrazo, Pedro de, 422. 429.
Märchen von den zwei Brüdern 186.
Maffei, Andr., 407. 411.
Mahabharata, Parabel daraus 127 ff. 331.
Mallam, G., Dram. 390.
Mal-Lara, Juan de, span. Sprichw. 48 f., 56. 76 ff.
Malvezzi-Carniani, Teresa, 412.
Mameli, Goffr., Lyr. 408.
Manzoni 410.
March, Ausias, 243. 269. 271.
Marmol, José, sein histor. Rom. *Amalia* 164 ff., geschichtl. Quelle 166, literarhistor. Bedeutung 167, Inhalt 168, Probe in Uebers. 169 ff.

Martineau, Harriet, 384 f.
Martorell 269 f.
Mata, Pedro, Philos. 428.
Matfre Ermengau, Troub., 335 ff.
Meredith, Owen, Lyr. 387 f.
Michelant 366 ff.
Milá y Fontanals 244.
Mill, John, 382.
Minstrels 212 f.
Miraflores, Marq. de, Gesch. 420 f.
Molins, Marq. de, Lyr. 424. 428 f.
Montaudon, Mönch v., Troub., 291 f.
Montignani, A., Dram. 405 f.
Motherwell, über die Herausg. v. Balladen 207 ff. 220.
Moore, Th., ins Ital. übers. 407, in Span. nachgeahmt 425.
Muntaner 245. 258.
Musset, Alfr. de, 251.

Neal, Rich., Dram. 390.
Neckam, Alex, 222. 335.
Niccolini 408 f.
Niebuhr 133 f.
Nordamerikanische Literatur im J. 1858, Vorwiegen der religiösen Literatur 393 f., Roman 394 f., Gedichte 395 f. — im J. 1859, Religiöse Literatur 397, humoristische 398, linguistische ibid., Roman 399 f., Reisen 400 f., Gedichte 401 f., Journalismus 403.
Nuñez de Arenas, Is., Philos. 423.
Nuñez, Hern., span. Sprichw. 76.

Oliver, Man. u. José, Gesch. 421.
Ossian, die Frage der Aechtheit nach Talvj 188 ff., Kritik ihres Resultats und Modification desselben 187 f.; Benutzung gäl. Mscr. durch Macpherson 188, vorhandenes Mscr. 189, Schrift darüber von Mac Lauchlan 189 ff., Resultate ders. für die Frage 198 ff.
Ovid. 125.

Pacheco, Franc, 422. 429.
Palmireno, Lor., span. Sprichw. 77.
Palou, Dram. 427.
Partington 398.
Paton, Bart. Xim., span. Sprichw. 78.
Percival, J. G., 401 f.
Peretti, A., Lyr. 407.
Peter IV. von Aragon. 258.
Petrarca 267.
Physiologi des Mittelalters 344.
Poe, Edg., 401.
Poliziano 435.
Portugiesische Sprichwörter mitgetheilt 81.
Power, Miss, Rom. 380.
Prati, Giov., Lyr. 407. 409 f.
Prentice, G. W., 398.
Prescott 395.
Provenzalische Poesie, ihre Auferstehung 241 f.; ihre innige Beziehung zum gesellschaftlichen Leben 253; herrscht in Catalonien 258. 262, nachgebildet dort 263 f., 284 ff.; ihr Verfall 264. — Prosa 272.
Provenzalische Sprache, Verhältniss zur catalanischen 243. 247 ff. 252, als künstliches Product der Troub. betrachtet 248.

Rabelais 285.
Racine 406.
Raynouard 241; Lesarten zu seinem *Lexique I, p. 520* und Ergänzung der Stelle 341 f.
Reade, Ch., Rom. 378. 403.
Real, real 119 f.
Reinmar von Zweter 125.
Ricciardi, G., Lyr. 408.
Rioja 424. 427.
Rocaberti, Fra, 274; seine *Comedia de la gloria d'amor* 266 f., Zeit der Abfassung 273, Analyse 274 ff., Vers 275 u. passim, Vorbilder 278 f., Wichtigkeit 280.
Rodriguez, José, 242.
Roig, Jaume, 269.
Roman *d'Eneas* s. Benoit. — *de la Poire*, Handschr. 365, Inhalt 366 ff., Namenräthsel 368. — *de la Rose* Handschr. 82; in Catalon. 266. 278.
Romanin, Gesch. 411.
Romanische Sprachen, ihre Entstehung 249 ff.
Ropolo, Lodov., Rom. 407.
Rosellini-Fantastici 412.
Rubí 427.

Sala, Aug., 385 f.
Samaniego 427.
Sanchez de las Brozas 435.
Sancho el Bravo, *Libro de castigos* 67 f.
Santillana, Marq. v., span. Sprichw. 47, seine Sammlung derselben 67. 69. 75.

Sanz del Rio, Jul., Philos. 423.
Sarmiento, span. Sprichw. 46. 67. 71 ff. 79.
Saxe, J. G., 401.
Scott, W., 166; über Ossian 183. 185; 399, 431.
Seneca, Proverbia 51.
Shakespeare, Ausg. v. Dyce angez. 115 ff., Vorwort der Fol. A. 115, Werth ders. ib.
Simms, W. Gilm., Rom. 399.
Simonet y Baca, Rom. 431.
Sismondi 243.
Smith, Car. Mary, Rom. 380.
Spanische Liedchen mitgeth. 67.
Spanische Nationalliteratur in den J. 1858—59, allgem. Aufschwung 412 f., histor. Liter. besonders bevorzugt 414, Universalgesch. 415 f., Nationalgesch. 416 ff., Localgesch. 418 f., Kriegsgesch. 419, Biographie 420 f., Archäologie 421 f., Gesch. des Auslands 422, Bibliogr. ibid., Akademie der Gesch. 423; philos. Werke 423 f.; Lyrik 424 ff.; Fabel 427; Drama 427 f.; kritisch-liter. Arbeiten 428 f.; Akademien 429; Roman 430 f.; Bibliotheken u. Bibliogr. 434 f.
Spanische Sprichwörter, verschiedne Namen ders. im Mittelalter 46; spiegeln die Formen der Volkspoesie ab 47; Entstehung der Sprichw., Ueberlieferung u. Vervollkommnung (durch die literar. Kultur) 48 ff., Etymol. von *refran* 50; latein. Sprichw. im Mittelalter, aus dem Alterthum überliefert u. neugebildet 51 ff.; mit der Bildung der Vulgärsprachen erscheinen auch die Sprichw. in deren Formen 54; Charakter des Sprichw. 55; Metrische Form u. Reim, durch den Charakter gefordert, entlehnt der Volkspoesie oder der latein.-kirchl. Dichtung 55 f.; Wirkung der Sprichw. auf die Nation 57; Identität ders. auf der ganzen Halbinsel und Gemeinsamkeit des Kunstausdrucks 58. 80; Bedeutung für die Gesch. der Volkspoesie 58 f.; Versmafs der Sprichw., Reim u. Cäsur 59, einzelne Versmafse, vom Siebzehnsilbler bis zum Fünfsilbler u. Monometren 60 ff.; Einflufs der latein.-kirchl. Dichtung auf die span. Versmafse 69, Sarmiento's Ansicht über den Ursprung ders. aus den Sprichw. zurückgewiesen 71 ff.; Sammlungen span. Sprichw. 75 ff.; Einflufs ders. auf die Liter. 79 f.
Spurgeon 393.
Stefani 407.
Stowe, Harr. Beecher, 399. 403.
Strafforello, Gust., Uebers. 411.
Stricker 93.
Svanhildsage 133.

Talvj 133 ff.
Tarpeja-Sage 133 ff.
Taylor, Bayard, 400.
Taylor, Tom, Dram. 391.
Tennyson 371 ff., 386. 387.
Theater, mittelalterl., 268.
Tibaut de Champagne, Trouv., 368.
Ticknor 244. 257.
Titcomb, Tim., 393 f., 397.
Torres y Amat 243.
Trollope, Ad., 384.
Trollope, Ant., Rom. 378.
Trueba, Lyr. u. Nov. 433 f.
Tuñon, Elias, Gesch. 421.
Turmeda 261.

Uhland 124.

Valdes, Juan de, span. Sprichw. 46. 48. 50. 77.
Valencianische Literaturgesch. 242 f.
Valera, Juan, Lyr. 424 ff.
Valles, Pedro, span. Sprichw. 52. 75.
Valls, Mar. Gonz., Rom. 432.
Vannucci, Gesch. 412.
Vega, Lope de, *Semiramis* 140.
Velazquez 243.
Veldeke, seine *Eneit* verglichen mit dem *Rom. d'Eneas* p. 2 ff., Resultat der Vergl. 40 f.; Verhältnifs zu Virgil 4. 38. 40 f.
Ventura, Giov., 407.
Vida, Hieron., 435.
Vila y Goiri, Franc., Lyr. 424.
Villarroya 257.
Villemain 245.
Virgil, *Aeneis* vergl. mit dem *Rom. d'Eneas* p. 2 ff.; ins Ital. übers. 410; s. auch Veldeke.
Virués, Crist. de, sein Ruhm 139, neue Ausg. seiner *Semiramis* 139 ff., ästhet. Bedeutung ders. 141, Verbesserungen von Druckfehlern der Ausg. 143 f. — Beschreibung

der Originalausg. seiner *Obras trágicas y liricas* 144 ff., seine Orthographie 146 f.; seine lyr. Gedichte enthalten reiches biogr. Material 147; sein Leben danach 148 ff. — Seine *Egloga* auf die Schlacht von Lepanto 148; sein *Monserrate* 149. 151 f. 154. 162, seine Epistel an seinen Bruder Géronimo 154 ff.

Walther von Biblesworth 223.
Warburton, Egerton, Lyr. 389.
Willis, N. P., 398.
Wolf, Ferd., 244 f., 255. 257. 280.
Wright, Th., Vol. of Vocabularies angez. 221 ff; 238.

Ximenes, Patriarch v. Alex., 261.
Ximeno, Vincente, 242.

Zarzuela, Herrschaft ders. 428.

Gedruckt bei A. W. Schade in Berlin, Grünstr. 18.



